

Coeur de glace

Laurell K. Hamilton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



LAURELL K.
HAMILTON

COEUR
DE
GLACE

UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES



Laurell. K Hamilton

Cœur de Glace
Anita Blake — Tome 24

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle Troin
Bragelonne

Résumé

Je suis une nécromancienne accomplie et un marshal fédéral, et j'ai exécuté plus de vampires que n'importe qui dans ce pays. Mais depuis que Jean-Claude m'a demandée en mariage, aux yeux de tous, je ne suis plus que sa fiancée. Difficile de passer pour une dure à cuire dans ces circonstances... Heureusement, je suis toujours l'autorité en matière de zombies, et le FBI a besoin de moi. La pornographie zombie, c'est déjà dérangeant, mais le pire, c'est que l'âme des victimes est toujours prise au piège de ces corps pourrissants. Là, ce n'est plus à la nécromancie que j'ai affaire, mais aux maléfices vaudous les plus sinistres, et si je n'y prends pas garde, je pourrais bien y laisser mon âme...

Laurell K. Hamilton est née en 1963 en Arkansas (États-Unis). En 1993, elle crée le personnage d'Anita Blake, auquel elle consacrera un roman chaque année. Portées par un formidable bouche-à-oreille, les aventures de sa tueuse de vampires sont aujourd'hui d'énormes best-sellers.

Je ne pourrais pas être avec quelqu'un qui ne comprendrait pas mon obscurité aussi bien qu'il comprend ma lumière, car l'une sans l'autre n'est que la moitié de moi, et, si vous m'aimez, vous m'aimez tout entière ou pas du tout.

Pour Jonathon, mon mari, qui m'aime tout entière, comme je l'aime tout entier.

Pour Geneviève, notre amoureuse, et son mari, Spike, deux autres marcheurs dans l'obscurité de la lumière qui nous ont rejoints dans ce voyage pour nous trouver nous-mêmes et les uns les autres.

Remerciements

Pour Shawn, qui est une constante dans ma vie comme moi dans la sienne – une amitié forgée dans le feu, le deuil et le rire. Pour Jessica, qui m’a appris que la compétence est un superpouvoir ! Will, qui m’aide dans mes recherches et qui répond à mes questions bizarres sans les trouver bizarres. Pour la première fois, ils ont vu un livre depuis sa conception jusqu’à son achèvement. Bienvenue dans les mines de sel littéraires. Sherry, qui pense avoir enfin des alliés dans sa bataille pour organiser un foyer d’artistes. Mary, ma belle-mère, que nous adorons. Pour le Word Posse, le nouveau projet de mon groupe d’écriture. J’espère que, grâce à lui, tous vos rêves deviendront réalité ! Enfin, très important : pour Sasquatch, qui reste assis près de moi pendant que j’écris, et qui a ainsi passé beaucoup de longues nuits à mon côté depuis quatorze ans. Pour Keiko et Mordor, qui ne s’assoient près de moi que depuis deux ans, deux nouvelles muses poilues pour m’aider à écrire.

Merci à Peter Orca pour le titre original *Dead Ice*, et à Isis Maria Hess pour avoir nommé la bijouterie qui crée les alliances d’Anita et de Jean-Claude « Etoile du Soir ».

Et pour Susan Allison, mon éditrice pendant plus de dix ans. Elle a pu prendre sa retraite anticipée et j’en suis ravie pour elle, mais triste que ce soit le dernier de mes livres dont elle sera la passeuse. Profite bien de tes chevaux, de ton (tes) chien(s), de ton mari, et éclate-toi dans ta prochaine grande aventure.

Chapitre premier

— Donc, vous êtes fiancée, lança l'agent spécial Brenda Manning.

Elle portait un tailleur-pantalon noir avec une grosse ceinture capable de tenir le flingue sur sa hanche. Comme elle appartenait au FBI, elle n'avait pas à se soucier de planquer son arme, si bien que le fait qu'on voie cette dernière chaque fois qu'elle bougeait et que les pans de sa veste s'écartaient n'était pas un problème. Le flingue se découpait nettement contre sa chemise blanche.

— Ouais, répondis-je.

Moi, je portais mon flingue dans le creux de mes reins, sous une veste de tailleur conçue pour le dissimuler aux clients de mon autre boulot. J'ai pris l'habitude de faire rajouter des passants à mes jupes pour pouvoir mettre une ceinture capable de supporter le poids d'une arme et d'un holster. J'arrivais tout droit de chez *Réanimateurs Inc.*, dont la devise est « *Où les vivants relèvent les morts pour les tuer* ». Bert, notre gérant, ne pense pas qu'il faille cacher le fait que relever les morts est un talent rare, et que le talent se paie. Mais, dernièrement, mon boulot de marshal fédéral de la branche surnaturelle occupe une partie de plus en plus importante de mon temps. Comme ce jour-là.

L'autre agent très spécial, Mark Brent, grand, mince et l'air à peine assez âgé pour avoir fini la fac, était penché sur l'ordinateur portable qu'ils avaient apporté, et qui reposait sur l'unique bureau de la pièce. Il portait un costume presque identique au tailleur de Manning, à ceci près que le sien était du même marron que son holster, mais son flingue formait quand même une bosse noire contre sa chemise blanche.

Nous étions dans le bureau de notre grand patron, le capitaine Rudolph Storr. Celui-ci se trouvait actuellement ailleurs, ce qui me laissait seule avec le FBI et le sergent Zerbrowski. Je ne savais pas lequel d'entre eux menaçait davantage ma tranquillité d'esprit, mais je savais que Zerbrowski me vannerait davantage. En tant que partenaire et ami, il en avait le droit. Je venais juste de rencontrer l'agent spécial Manning, et rien ne m'obligeait à lui raconter l'histoire de ma vie.

— D'après l'article que j'ai lu, la demande sortait tout droit d'un conte de fées, ajouta-t-elle.

Elle lissa ses cheveux qui lui arrivaient aux épaules derrière une de ses oreilles, et ils restèrent là parce qu'ils étaient aussi raides que des baguettes. Mes propres boucles ne se seraient jamais montrées aussi dociles.

Je réprimai un soupir. Si vous êtes flic et femme, ne sortez jamais avec une célébrité : ça bousille votre réputation de dure à cuire. Je suis un marshal fédéral, mais depuis que nous avons annoncé nos fiançailles, pour la plupart des femmes que je rencontre – et un paquet des mecs –, je suis devenue la promise de Jean-Claude plutôt que le marshal Blake. J'espérais vraiment que le FBI ne succomberait pas à ce genre de travers au milieu d'une enquête, mais apparemment je me trompais.

Le vrai problème pour moi, c'est que l'histoire que nous avons rendue publique est à la fois vraie et fausse. Oui, Jean-Claude m'a fait une demande spectaculaire, mais seulement après m'avoir déjà posé la question pendant qu'on baisait dans la douche. C'était un geste spontané, merveilleux, bordélique et très réel. J'ai dit oui, ce qui l'a surpris presque autant que moi. Jusque-là, je pensais que je n'étais pas le genre de fille à me marier. Alors, il m'a dit qu'on devrait faire en sorte que la demande officielle soit à la hauteur de sa réputation auprès des médias et des autres vampires. Ceux-ci s'attendent à ce que leur roi-président fasse preuve d'une certaine flamboyance, et la véritable demande était bien trop terre à terre.

Je n'avais pas pigé que cette « flamboyance » impliquerait une calèche tirée par des chevaux – ouais, vous avez bien lu, Jean-Claude est vraiment passé me chercher dans une putain de calèche. Si je n'avais pas déjà dit oui, et si je n'étais pas gaga de lui, je n'aurais pas seulement dit non, mais « Putain, ça ne risque pas ! ». Seul un véritable amour m'a poussée à jouer le jeu d'une demande si grandiose qu'imaginer un mariage qui le sera plus encore me fout un peu les jetons.

— Oh oui ! Anita adore ces trucs de princesse. Pas vrai, Anita ? lança Zerbrowski depuis la chaise qu'il avait à moitié basculée en arrière contre le mur.

On aurait dit qu'il avait dormi dans son costard à la cravate tachée et de travers. Je savais qu'il était sorti de chez lui propre et tiré à quatre épingles, mais il est un peu comme Pig-Pen, le gamin crasseux dans *Snoopy* : il attire la crasse. Ses cheveux poivre et sel deviennent de plus en plus sel et de moins en moins poivre, et ce jour-là, ils étaient assez longs pour former des boucles emmêlées dans lesquelles Zerbrowski ne cessait pas de passer les doigts. Seules les lunettes à monture rectangulaire argentée qui encadraient ses yeux bruns étaient encore propres.

— Ouais, je kiffe les trucs de princesse, Zerbrowski, raillai-je.

L'agent Manning fronça les sourcils.

— J'ai l'impression d'avoir mis les pieds dans le plat. J'essayais juste de faire la conversation.

— Non, vous vouliez que la princesse raconte à quel point le

prince est merveilleux et comment il l'a conquise, répliqua Zerrowski, mais Anita va vous décevoir comme elle a déçu la précédente douzaine de nanas qui l'ont interrogée sur la fameuse demande hyper romantique.

Je voulus rectifier : ce n'était pas une demande hyper romantique, c'était une demande horriblement romantique, et j'avais détesté ça. Jean-Claude était trop content de pouvoir enfin sortir l'artillerie lourde et faire ce que, apparemment, il brûlait de faire depuis des années qu'on sortait ensemble, à savoir tout le tralala du prince qui soulève dans ses bras sa belle tombée en pâmoison devant une aussi extravagante preuve d'amour.

Moi, je préfère que mes pieds restent fermement plantés dans le sol, sauf si on est en train de baiser, et on ne peut pas vraiment baiser dans une calèche ; ça effraie les chevaux. Non, on n'a pas essayé parce qu'on était filmés tout le long. Apparemment, il existe désormais des organisateurs de fiançailles comme il existe des organisateurs de mariages, donc, évidemment, nous avons un vidéaste. J'ai eu beaucoup de mal à ne pas tirer la gueule du début jusqu'à la fin ; j'ai souri à l'objectif pour ne pas blesser Jean-Claude, mais ce n'était pas mon vrai sourire, et dans quelques plans mes yeux disent clairement : « Attends qu'on soit seuls, chéri, et on va avoir une petite discussion ».

Décidant de faire appel à la solidarité féminine de notre insigne, je répondis :

— Désolée, agent Manning, mais depuis la diffusion de la nouvelle on me traite comme la petite amie de Jean-Claude plutôt que comme un marshal, et ça commence à sérieusement me les briser.

Elle redevint sérieuse.

— Excusez-moi, je n'avais pas vu ça sous cet angle. Des années à assurer comme un mec et à renforcer votre réputation, et la première chose sur laquelle je vous interroge, ce sont vos fiançailles.

— Je n'avais jamais vu ma partenaire réagir de façon aussi midinette qu'en apprenant qu'elle vous rencontrerait aujourd'hui, marshal Blake, dit Brent en redressant son dos voûté.

Il sourit, ce qui le fit paraître encore plus jeune. Il avait l'air tellement moins blasé et endurci que nous ! Ah ! Le bon vieux temps où on croyait qu'on avait réellement une chance de remporter le combat contre le mal...

Manning parut embarrassée, ce qui n'arrive pas souvent aux agents du FBI, surtout ceux que vous venez juste de rencontrer.

— La ferme, Brent !

Le sourire de celui-ci s'élargit.

— C'est juste qu'on bosse ensemble depuis deux ans, et que je ne t'avais encore jamais vue couiner pour quoi que ce soit.

— C'est la calèche, opina Zerrowski. Les nanas adorent ce genre

de connerie.

— Pas moi, marmonnai-je tout bas.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? interrogea Manning.

— Rien. La vidéo est prête, agent Brent ? demandai-je dans l'espoir qu'on laisse enfin ma vie privée de côté pour se mettre au travail.

— Oui, répondit-il, mais son sourire se flétrit légèrement, et je vis s'estomper le bel éclat de sa jeunesse et de son innocence.

— Mais, après l'avoir vue, vous risquez de préférer qu'on parle de calèches et de princesses, en fin de compte.

Ça aussi, c'était une première : un agent du FBI qui admettait que quelque chose le perturbait. Pour qu'il le dise tout haut, ce devait être vraiment affreux. Du coup, je n'avais plus tellement envie de regarder. J'ai déjà assez de cauchemars qui se bousculent dans ma tête. Je suis une exécutrice de vampires licenciée, et j'ai un don psychique pour relever les zombies. Croyez-moi, je n'ai pas besoin d'un supplément d'images effrayantes.

Pourtant, je restai sur ma chaise. Si Manning et Brent avaient pu regarder ce truc à plusieurs reprises, j'arriverais bien à le supporter une fois. Je ne pouvais pas laisser les autres flics penser qu'être fiancée au vampire de mes rêves me ramollissait ne serait-ce qu'un peu. Et je ne voulais pas le croire non plus, même si une partie de moi ne pouvait s'en empêcher. Comment une fille qui laisse un homme la traiter comme Cendrillon peut-elle porter un flingue et buter des méchants ? Rien que d'y penser, ça me flanquait mal à la tête.

Zerbrowski dit tout haut ce que je pensais tout bas.

— Je croyais que les fédéraux n'admettaient jamais qu'un truc les perturbait.

L'agent Brent secoua la tête d'un air las. Des rides que je n'avais pas vues jusque-là se creusèrent autour de ses yeux, et me firent ajouter trois à cinq ans à l'âge que je lui donnais.

— Je fais ce boulot depuis six ans. Je croyais avoir tout vu jusqu'à ce que je mate ça.

J'effectuai un rapide calcul mental et conclus qu'il devait avoir la trentaine, comme moi, à ceci près que j'avais perdu mon bel éclat depuis un bail.

— Je croyais que c'était juste un citoyen surnaturel qui avait pété les plombs comme les autres, dis-je.

— Pas tout à fait, me détrompa-t-il.

— Je n'aime pas les mystères, agent Brent. Je ne suis là que pour rendre service au FBI, et parce que le capitaine Storr me l'a demandé.

— Nous apprécions, marshal, et nous ne vous aurions pas fait intervenir en aveugle si nous ne pensions pas que moins de gens seront au courant des détails de cette affaire, mieux ça vaudra.

— Génial, mais les préliminaires commencent à me lasser, et il n'y a personne d'autre que nous quatre dans cette pièce. Alors, qu'y a-t-il sur cette vidéo ?

— Vous êtes toujours aussi agressive ? demanda Manning.

Zerbrowski éclata d'un rire qu'il ne chercha même pas à contenir.

— Oh ! Agent Manning, ma partenaire peut faire tellement pire en matière d'agressivité.

— Nous avons entendu parler d'elle, et vous avez raison, Blake. En arrivant, je m'attendais à ce que cette demande en mariage vous ait radoucie par rapport à votre réputation. Je ne pensais pas être encore aussi nunuche, et, si cela vous a radoucie, vos collègues masculins doivent vous rendre la vie... difficile.

Ce fut mon tour de m'esclaffer.

— C'est une façon de présenter les choses, mais, honnêtement, le plus gros problème, c'est parce que mon fiancé est un vampire, et mes collègues se demandent maintenant dans quel camp je suis.

— Les vampires sont des citoyens américains légaux, avec tous les droits que ça implique.

— Théoriquement, oui, mais les *a priori* ne s'envolent pas parce qu'une loi a été votée.

— Exact. En fait, certains membres du Bureau pensaient qu'on ne devrait pas faire appel à vous sur cette affaire à cause de votre penchant pour les amants surnaturels.

— Mon « penchant », que c'est joliment tourné. Du coup, pourquoi avez-vous décidé de me faire confiance ?

— Parce que vous détenez toujours le record du nombre d'exécutions vampiriques aux États-Unis, et que seul Denis-Luc St. John a tué plus de lycanthropes renégats que vous.

— Il élève des molosses-trolls, la seule race de chiens génétiquement conçue pour chasser des proies surnaturelles. Personne ne peut le battre quand il s'agit de pister des métamorphes dans la nature.

— Que voulez-vous dire par là ? Que ses chiens sont un atout dans son travail, ou qu'il triche en les utilisant ? demanda Manning.

Je haussai les épaules.

— Ni l'un ni l'autre. C'est un fait, point.

— Maintenant qu'Anita a reçu votre approbation, et moi du même coup parce que je suis son pote, foutez-vous à poil ou cessez de nous allumer, réclama Zerbrowski.

— Oh ! Des gens à poil, vous allez en voir, répliqua Brent, et de nouveau il parut plus âgé, comme si cette affaire l'usait particulièrement.

— Putain ! Mais qu'y a-t-il sur cette vidéo, agent Brent ? grognai-je.

— Du porno zombie, répondit-il en cliquant sur la flèche au milieu de l'écran.

Chapitre 2

— Désolée, mais ce n'est rien de nouveau. C'est gerbant, mais ce n'est pas nouveau.

Brent cliqua, figeant sur l'écran l'image d'un cimetière en pleine nuit. Il faisait sombre, et il n'y avait ni zombie ni personne d'autre en vue pour le moment. Les deux agents me dévisagèrent comme si j'avais dit une connerie.

— Aurait-on choisi la mauvaise réanimatrice ? demanda Manning à son partenaire.

— Peut-être.

— Ça fait des années que des gens me contactent pour que je les aide à tourner des films pornos avec des zombies. Les célébrités mortes sont celles qui attirent le plus de pervers.

Je frissonnai rien qu'en y pensant.

— Moi, les malades mentaux que je préfère, ce sont ceux qui veulent que tu relèves le gars ou la fille pour qui ils avaient le béguin au lycée, intervint Zerbrowski.

— Ouais, maintenant qu'ils ont réussi dans la vie et qu'ils ont du fric, ils veulent une nouvelle chance avec la personne qui les a rejetés quand ils étaient jeunes.

Je secouai la tête.

— C'est dingue. Au sens où ces gens devraient vraiment consulter un psy, commenta Manning.

— Tout à fait d'accord. Et, honnêtement, je ne crois pas qu'ils se rendent compte que l'objet de leur affection sera désormais un zombie. Quelque part dans un coin de leur tête, ils pensent que la personne sortira de sa tombe, qu'ils lui prouveront qu'ils sont dignes d'elle et qu'ils vivront heureux ensemble jusqu'à la fin de leurs jours.

— Ouah ! Anita, quelle vision romantique des gros dégueulasses qui veulent juste troncher la nana qui leur a collé un râteau au lycée.

Zerbrowski semblait surpris. Je haussai les épaules en me retenant de froncer les sourcils et finis par répondre :

— Ouais, ouais, il a suffi d'une demande en mariage épique pour que je vire guimauve.

—« Troncher », répéta l'agent Brent. Je ne savais même pas que ça se disait encore.

— Vous les jeunes, vous êtes infoutus de reconnaître un bon terme d'argot bien gras quand vous en entendez un, répliqua Zerbrowski.

— Ne l'écoutez pas, il n'est pas si vieux. Il a juste grisonné prématurément, déclarai-je.

— Ce sont nos dernières affaires. Elles m'ont foutu une telle trouille que mes cheveux ont blanchi d'un coup, affirma-t-il sans sa grimace narquoise habituelle.

Si les deux agents l'avaient mieux connu, ils auraient compris qu'il plaisantait, mais ils ne le connaissaient pas.

— La peur ne produit pas réellement cet effet sur les cheveux, contra Brent, mais sur un ton pas entièrement convaincu.

Manning se contenta de me dévisager en levant un sourcil. J'agitai la main en direction de Zerbrowski.

— C'est son histoire, pas la mienne.

Zerbrowski me gratifia enfin d'un grand sourire avant de le tourner vers les agents du FBI.

— J'essayais juste de détendre l'atmosphère. Ça fait partie de mon charme.

— Le pire, c'est qu'il a raison, dis-je en lui rendant son sourire.

— Le sergent est là parce qu'il est votre partenaire quand vous bossez avec la brigade régionale d'investigations surnaturelles. Tout le monde prononce ça « *BRISE* », mais ça ne devrait pas être le cas, rappela Manning.

— Ça sonne mieux, et puis ça rappelle qu'on s'occupe surtout de crimes violents et qu'on ne fait pas dans la dentelle avec les coupables, acquiesçai-je. Même les médias ont arrêté de dire « *BRIS* » depuis belle lurette.

— On ne serait pas en train de temporiser, par hasard ? Suggéra Brent.

Manning hocha la tête et but une gorgée de café.

— Je crois que si. Revenons à notre affaire. Une des raisons pour lesquelles on s'est adressés à vous, c'est que vous avez signalé à la police davantage de demandes de réanimation illégales ou moralement douteuses que n'importe lequel de vos collègues. Mais une fois que vous avez reçu un insigne et que vous avez été officiellement flic vous aussi, le nombre de vos signalements a diminué. Je suppose que les gens n'osent plus soumettre leurs requêtes illégales à un marshal fédéral.

— Vous seriez surprise par le nombre de gens qui pensent que, parce que je relève les morts, je suis automatiquement maléfique avec un « M » majuscule. Mais, oui, une fois que j'ai pu procéder moi-même à des arrestations, ceux qui voulaient juste un esclave sexuel zombie ont commencé à se méfier.

— L'atteinte à l'intégrité physique d'un cadavre n'a été qu'un délit mineur pendant très longtemps, dit Manning.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles des cassettes – ouais,

c'était encore des cassettes à l'époque où ça a commencé – circulent encore, parce que, même s'ils se faisaient prendre, les gens ne recevaient guère qu'une tape sur la main. Et le fric qu'ils pouvaient se faire avec ça en valait la peine.

— Les sanctions sont plus sévères aujourd'hui, mais toujours pas autant que s'il s'agissait d'un humain vivant.

Je haussai les épaules.

— Ce n'est pas moi qui fais les lois, je contribue juste à les appliquer.

— Et vous avez été très efficace en la matière ; vous avez même suggéré des amendements fondés sur votre expérience du terrain... ce qui est l'une des raisons pour lesquelles nous faisons appel à vous afin de nous aider à résoudre notre petit problème, déclara Manning.

— Nous savons tous que ça existe, agent spécial, alors pourquoi tant de secret ? Tous les pornos zombies sont tournés soit avec des gens bien maquillés et aucun vrai zombie, soit avec un zombie relevé dans un but utilitaire en Californie ou dans d'autres pays. Ils valent à peine mieux que des cadavres inertes.

— Cette fois, c'est différent, affirma Manning.

— Montrez-nous ça, réclamai-je avant d'ajouter : « s'il vous plaît », parce que ce que j'avais envie de dire, c'est que c'était vraiment des lopettes pour des agents du FBI, voire quelque chose d'encore plus sarcastique.

J'étais un peu irritable ces derniers temps, même selon mes critères ; du coup, je faisais attention, et j'essayais de ne me lâcher que sur les méchants.

Brent cliqua de nouveau pour redémarrer la vidéo. L'image tremblait tellement qu'on pouvait voir qu'il s'agissait d'un cimetière en pleine nuit, mais pas grand-chose d'autre. On aurait dit la séquence d'ouverture d'un film d'horreur amateur, quand un personnage vient de recevoir un caméscope pour Noël. Puis l'image se stabilisa. Je me demandai si le vidéaste avait changé, ou s'il avait juste pigé comment ça fonctionnait.

L'intérêt de cette question ? Savoir si on était en présence d'un méchant ou de deux.

Il y eut une brusque coupure, et du cimetière désert on passa à une femme blonde en train de s'extirper de sa tombe. Au début, je crus que c'était une actrice qui avait été enfouie dans de la terre meuble jusqu'aux aisselles, puis la caméra zooma sur ses yeux. Je sais reconnaître un cadavre quand j'en vois un.

La zombie se fraya un chemin à l'air libre comme j'en avais déjà vu faire des milliers de fois. Elle eut quelques problèmes avec le bas de la robe dans laquelle elle avait été enterrée et la terre de sa tombe qui s'accrochait à elle – ça arrive parfois, mais elle finit par se dégager

en titubant, et resta plantée là de guingois. Apparemment, un de ses escarpins était tombé dans son cercueil.

La femme était grande et sculpturale, avec des cheveux blonds qui lui arrivaient aux épaules. Le décolleté plongeant de sa robe blanche montrait le renflement de ses seins, ce qui signifiait probablement qu'elle avait des implants : des tissus vivants n'auraient pas eu l'air aussi guillerets sans qu'elle les remonte au préalable, et un zombie ne se soucie pas de ces choses-là.

La petite lampe fixée au caméscope révélait que ses yeux étaient d'un gris pâle qui tirait sans doute vers le bleu de son vivant. Mélangé à du gris, du vert ou même du marron, le bleu, plus que n'importe quelle autre couleur d'yeux, tend à varier d'intensité en fonction des humeurs de la personne. Vivante, cette femme avait dû être très belle, mais il ne lui restait plus assez de personnalité pour mériter encore ce qualificatif. L'attirance exercée par quelqu'un dépend beaucoup de son caractère, de son esprit. Les zombies n'en ont généralement pas des masses.

La scène suivante, si on peut l'appeler ainsi, montrait la zombie dans une chambre à coucher ordinaire, à ceci près qu'il n'y avait pas de fenêtres visibles et que quelque chose clochait – je ne savais pas dire quoi, mais je le sentais. La femme portait les mêmes vêtements qu'au cimetière ; ils ne l'avaient pas nettoyée du tout, de sorte qu'elle détonnait avec le carrelage tout propre et le couvre-lit à fleurs. Le carrelage faisait partie des choses qui me turlupinaient, car, en principe, dans une chambre, on met de la moquette ou du plancher. Le vidéaste zooma de nouveau sur le visage de la zombie, et, cette fois, elle n'avait plus le regard vide, mais terrifié.

— Merde ! dis-je doucement, mais avec conviction.

— Vous aussi, vous le voyez, constata Manning.

— Ouais, je le vois.

— Pourquoi cet air terrifié ? interrogea Zerbrowski. Les zombies ne ressentent pas la peur, non ?

— En principe, non, acquiesçai-je.

Il se leva de sa chaise et se rapprocha de nous.

— Alors, pourquoi cette expression ?

— Nous l'ignorons, avoua Manning. D'après nos propres experts, ce que vous êtes sur le point de voir est impossible.

Déjà, ma peau se glaçait et mon estomac se nouait, parce que je craignais fort de savoir exactement en quoi allait consister cet « impossible ».

Un homme portant un de ces masques en cuir qui ne laissent voir que les yeux et la bouche entra dans le champ. La femme le suivit des yeux mais le reste de son corps demeura parfaitement immobile, probablement parce qu'on lui avait ordonné de ne pas bouger et

qu'elle ne pouvait pas désobéir. Mais elle observait les mouvements de l'homme comme une victime humaine ligotée. Elle aussi elle était attachée, plus solidement que par n'importe quelle corde ou chaîne.

Merde ! Je ne voulais vraiment pas voir la suite. En silence, je priai : *Pitié, mon Dieu, faites qu'ils ne puissent pas lui infliger ça !* Dieu répond à toutes les prières, mais parfois la réponse est non.

L'homme glissa une main dans le décolleté de la robe blanche et commença à pétrir un des seins de la femme. La caméra capta le frémissement de ses paupières – elle ne voulait pas qu'il la touche, mais seuls ses yeux pouvaient le lui dire.

— Ils lui ont donné un sédatif pour qu'elle reste immobile ? s'enquit Zerbrowski.

— Ils n'en ont pas eu besoin, répondit Manning. Il ne fait aucun doute que cette femme est une zombie. Elle doit obéir à leurs ordres. Vous remarquerez qu'elle ne respire pas. Une humaine vivante devrait respirer, et elle ne le fait jamais pendant toute la durée de la vidéo.

— Est-ce qu'elle respire dans les autres ?

— Elle parle, et il faut aspirer de l'air pour ça, mais sinon, non.

L'homme portait un boxer en soie orné de cœurs, comme s'il s'était habillé pour une soirée romantique, hormis le fait que son masque ne collait pas du tout avec ses sous-vêtements quelque peu ridicules. Oui, je me concentrais sur des détails susceptibles de m'aider à déterminer qui étaient ces gens et où la scène se passait, mais, déjà, j'essayais de me concentrer sur les détails qui me hanteraient le moins. Le boxer à cœurs était une petite bénédiction, une rupture de l'horreur, comme si la personne en charge des costumes avait gentiment merdé.

Ce boxer à cœurs me manqua quand l'homme l'enleva, parce qu'alors je dus reporter mon attention sur son corps et le scruter en quête de marques de naissance ou de tatouages, n'importe quoi permettant de le décrire de façon plus précise qu'« un type avec un masque ». Je ne voulais pas le détailler de cette façon. Ce que je voulais vraiment faire, c'était détourner les yeux, mais puisque la femme dans la vidéo devait endurer ça – parce que telle était la signification de son regard – je ne m'y autoriserais pas.

Je ne flancherais pas ; je ne raterais pas l'indice capable de nous conduire à ces salopards, même si une partie de moi se doutait que, s'il y avait une piste dans cette vidéo, le FBI l'aurait déjà trouvée à ce stade. Mais je regardai quand même, parce que la plupart des flics se croient capables de repérer le truc qui a échappé à tous les autres ; c'est cet espoir qui nous pousse à épinglez notre badge et ceindre notre flingue tous les matins. Quand il se tarit, on se dégotte un autre boulot.

Hors champ, un homme ordonna à la femme de s'allonger sur le

lit et elle obéit instantanément, alors même que ses yeux trahissaient à quel point elle ne voulait pas le faire. L'homme nu devant la caméra fit glisser sa culotte le long de ses longues jambes encore couvertes de terre et de son unique escarpin. Quelqu'un lui avait verni les ongles en rose pâle, comme si ça comptait encore pour un cadavre en chaussures fermées. Je m'attendais à ce que l'homme la déshabille davantage, mais non : il lui grimpa dessus sans préliminaires, en se contentant de soulever légèrement sa robe.

— Seigneur ! souffla Zerbrowski derrière moi.

Je ne le regardai pas. Je ne regardai personne, et les autres non plus, parce que, quand on mate ce genre d'horreur, on ne veut pas établir de contact visuel. On n'a pas envie que les collègues se rendent compte qu'on a peur, qu'on est bouleversé, ou pire : qu'un truc aussi affreux nous excite. Personne ne veut montrer ce genre d'émotion ni la lire chez un autre flic.

Le seul avantage, c'est que l'objectif avait dé-zoomé suffisamment pour filmer l'action, de sorte qu'on ne voyait plus les yeux de la femme. Elle restait allongée là comme le cadavre qu'elle était presque, et c'était la seule chose qui rendait la scène vaguement supportable. Le type finit par sortir sa bite avant d'éjaculer, comme c'est obligatoire dans tous les pornos.

La vidéo s'achevait là, et je sentis le nœud dans mon ventre se desserrer un peu. J'avais tout regardé, un bon point pour moi. Un bon point pour nous tous.

— La production s'améliore au fur et à mesure, déclara Brent.

Je me tournai vers lui.

— Comment ça ?

— Le boxer gag disparaît, c'est mieux filmé, et ils ajoutent des touches personnelles dans la chambre pour que ça ressemble moins à un simple décor.

— C'est toujours le même type devant la caméra ? interrogea Zerbrowski.

— La plupart du temps, oui, mais dans les deux derniers c'est un autre, plus jeune.

— Il y a combien de films en tout ? demandai-je.

— Plus que je ne veux m'en taper de nouveau, grogna Manning.

Je la dévisageai et vis une terrible lassitude dans ses yeux, comme si le seul fait d'en revoir un l'avait vieillie. Elle secoua la tête.

— Lance le suivant, Brent. Finissons-en.

Je ne lui dis pas qu'elle n'était pas obligée de les regarder encore ; je la laissai se gérer comme une grande. Toute autre réaction eût constitué une infraction au « code des mecs » sur lequel se fonde le boulot de la police. Et le sexe de l'agent n'y change rien. Ce code, je ne l'enfreins qu'avec mes amis, ou quand je ne peux pas m'en

empêcher, comme Manning quand elle m'avait interrogée sur mes fiançailles. Il me semblait que c'était il y a longtemps. Brent avait vu juste : les discussions de princesse me semblaient beaucoup plus tentantes à présent.

Chapitre 3

La progression des films était implacable. Ils finirent par ôter à la zombie les vêtements dans lesquels elle avait été enterrée. Nous la vîmes nue, puis en lingerie maladroitement enfilée, ce qui m'apprit qu'il n'y avait très probablement pas de femme dans l'équipe de tournage. C'était la quatrième vidéo, et la zombie commençait à se décomposer, ce qui finit par arriver à tous les zombies, si frais semblent-ils au départ. Les zombies pourrissent, c'est l'une des choses qui les différencie des goules ou des vampires. Tous les morts-vivants ne sont pas créés égaux.

J'attendis que le phénomène se propage, mais il n'en fit rien. La femme avait un œil vitreux, mais l'autre restait gris-bleu et clair. Sa peau avait pris une teinte bleuâtre, et ses joues commençaient à se creuser. Ses seins restaient haut perchés à cause de ses implants, mais son corps nu paraissait un peu différent, plus squelettique. Et c'était tout. Il n'y avait pas d'autre changement à signaler ; la décomposition s'était interrompue au début du processus, et ses yeux demeuraient pleins de terreur.

Parfois, les hommes la laissaient parler et elle les suppliait de ne pas l'obliger à faire ceci ou cela, mais elle semblait incapable de désobéir à la voix masculine hors champ. J'aurais parié que c'était celle du réanimateur qui l'avait sortie de sa tombe. Au début, je croyais que, son boulot fini, il prendrait le fric et se tirerait, mais maintenant je me rendais compte qu'il avait dû rester dans les parages, parce que seul le vaudou le plus noir peut interrompre le processus de décomposition une fois celui-ci entamé.

— Bon, lâcha Zerbrowski. Félicitations à cette ordure pour son endurance, mais c'est vraiment dommage qu'abuser sexuellement d'un cadavre ne soit pas passible de la peine capitale.

Brent mit la vidéo en pause ; à ce stade, n'importe quel prétexte nous paraissait bon pour souffler.

— Au début, nous aussi, on a cru qu'ils se contentaient de changer ses fringues pour donner l'impression que le temps passait. Mais regardez le calendrier sur le mur.

— Il n'est pas là juste pour faire plus authentique ? demanda Zerbrowski en dessinant des guillemets avec les doigts autour du dernier mot.

— Personne ne met de calendrier dans sa chambre à moins de vivre dans cette seule pièce, contrai-je.

— Exactement, acquiesça Manning. Vous avez remarqué ?

Je réfléchis un instant.

— Le mois change.

— Les zombies pourrissent toujours. C'est la règle qu'Anita m'a apprise. Il ne peut pas s'être écoulé un mois, protesta Zerbrowski.

Manning opina.

— Le calendrier ne prouve rien en soi, mais nous pensons que c'est peut-être leur moyen d'indiquer à leurs clients qu'ils ont fait quelque chose d'unique.

— L'âme de cette femme est revenue dans ses yeux. Ce n'était pas déjà assez unique ? demandai-je d'une voix qui n'était pas aussi neutre que celle que j'adopte toujours à ce stade d'une enquête.

Je n'étais pas certaine de réussir à garder mon calme dans cette affaire. Parfois, c'est perdu d'avance.

— Vous l'avez vu, dit Manning.

— On l'a vu tous les deux, rectifia Zerbrowski.

— Auriez-vous dit que son âme était revenue dans ses yeux, sergent ?

— Je ne suis pas aussi poète.

Manning reporta son attention sur moi.

— Je ne crois pas que le marshal Blake faisait de la poésie.

Le regard de Zerbrowski fit la navette entre nous deux.

— J'ai raté quelque chose, c'est ça ?

— Ne culpabilisez pas. Il nous a fallu deux semaines pour piger.

— Piger quoi ?

— Faisiez-vous de la poésie, marshal Blake ? demanda Manning.

— Non.

— Alors, éclairez notre lanterne, réclama-t-elle sur un ton qui me déplut.

C'était juste un frémissement dans sa voix, mais si j'avais dû parier j'aurais dit qu'une de mes réactions pendant qu'on regardait les vidéos l'avait rendue soupçonneuse à mon égard. Je m'interrogeai : si la voix qui donnait des ordres à la zombie n'avait pas été celle d'un homme, m'aurait-on considérée comme suspecte depuis le début ? J'espérais que non, mais beaucoup de gens considèrent encore mon don psychique comme maléfique. L'Église catholique a décidé de tous nous excommunier à moins qu'on ne renonce à relever les morts, parce que seul Jésus était autorisé à faire ça. Des théologiens ont fait remarquer que quatre de ses disciples l'avaient fait aussi, mais à l'époque le pape n'a pas trouvé amusant qu'on compare des réanimateurs païens aux disciples du Fils de Dieu.

— Son âme, sa personnalité, peu importe comment vous l'appeler, semble présente dans le corps, à ceci près qu'il est impossible de relever un zombie lorsque c'est le cas, déclarai-je.

— Alors, comment expliquez-vous ça ? interrogea Manning.

— Au début de la première vidéo, ce n'était qu'un cadavre ambulante, une chose au regard vide. Mais entre la scène du cimetière et la première scène de sexe, ça a changé.

— Comment ?

— Le FBI emploie des sorciers et des médiums de nos jours. Je sais qu'il y a même un réanimateur au moins dans vos rangs. Qu'en pensent-ils ?

— Rien.

— Ils ont tous vu la même chose que vous, ajouta Brent, que cette femme était là d'une façon ou d'une autre, mais aucun d'eux n'a pu émettre la moindre hypothèse sur la façon dont elle avait été ramenée.

— Et vous, vous avez une idée ? demanda Manning.

Je hochai la tête.

— J'ai déjà vu ça une fois auparavant.

— Donnez-nous le nom du responsable, et on tiendra peut-être notre type, réclama avidement Brent.

— C'était une femme, le détrompai-je, et elle est morte. Enfin... je crois qu'elle est morte.

— Donnez-nous quand même son nom, insista Manning. Nous sommes doués pour retrouver les gens.

— Dominga Salvador. C'était la prêtresse vaudou la plus puissante du Midwest.

— Elle a disparu juste après vous avoir défiée.

Je haussai les sourcils.

— M'avoir défiée ? Vous voulez dire, avoir envoyé des zombies tueurs à mon appartement pour m'éliminer ? Si c'est votre définition d'un défi, alors, d'accord.

— Certains représentants locaux des forces de l'ordre pensent que vous l'avez tuée en état de légitime défense.

— Ils ne me faisaient guère confiance avant qu'on me donne un insigne.

— Moi, je te faisais confiance, intervint Zerrowski.

Je lui souris.

— Tu m'aimais bien. Je ne suis pas sûre que tu me faisais confiance.

Il grimaça et parut réfléchir.

— Je ne me souviens pas exactement, mais je sais que tu m'as prouvé tout ce que tu avais besoin de me prouver longtemps avant qu'on te donne un insigne.

— Oh ! Zerrowski, tu vas me faire rougir.

Son sourire s'élargit, et il me tendit le poing, que je frappai doucement avec le mien.

— Jolie diversion, sergent, commenta Manning.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, agent spécial.

Ses lèvres se retroussèrent en un rictus qui disait qu'elle savait très bien qu'il voyait exactement.

— Il va en falloir plus que ça pour détourner mon attention.

— Je confirme, acquiesça Brent.

Sa partenaire lui jeta un coup d'œil hostile, et il écarta les mains comme pour dire qu'il ne pensait pas à mal.

— Pourquoi croyez-vous que Dominga Salvador est morte ? interrogea Manning.

— Parce que je suis vivante, et qu'une fois que quelqu'un comme la Señora veut vous éliminer elle ne renonce pas avant d'être parvenue à ses fins.

— Selon vous, comment est-elle morte ?

Je tentai de prendre un air nonchalant, et me réjouis d'être devenue meilleure actrice qu'à l'époque où j'avais connu Dominga Salvador, parce que j'étais sur le point de raconter un très gros craque au FBI.

— Je n'en ai aucune idée.

Je sentis mon poulx s'accélérer dans ma gorge ; si j'avais été connectée à un détecteur de mensonge, je n'aurais pas réussi le test.

Manning me dévisagea comme si elle tentait de mémoriser le nombre de mes cils. Je conservai une expression indéchiffrable et légèrement souriante, le regard aussi vide que ma dernière liste de bonnes résolutions du Nouvel An. Je voulais détourner les yeux si fort que c'en était presque douloureux, mais je n'en fis rien. Je savais très bien comment Dominga Salvador était morte, parce que c'est moi qui l'avais tuée.

Chapitre 4

Je ne culpabilise pas de l'avoir tuée, parce qu'à ce moment-là elle tentait de me forcer à assassiner quelqu'un d'autre pour en faire un sacrifice humain, mais, techniquement, c'était quand même un meurtre. C'est aussi la première personne que j'ai tuée avec des zombies que j'avais relevés, ce qui entraîne toujours automatiquement la peine de mort. Ça tombe sous le coup de la loi sur les malfaisances magiques : tout détenteur d'un don psychique ou surnaturel qui l'utilise pour commettre un meurtre ou un acte de violence hors des paramètres de la légitime défense est passible de la condamnation la plus sévère prévue dans ce cas de figure. Et la condamnation la plus sévère prévue dans ce cas de figure est l'exécution – foutrement sévère, donc.

Cela m'aida à soutenir le regard de Manning et à tout contrôler en moi hormis mon poulx. Et encore, je réussis à le calmer en pensant à la façon dont je régulais ma respiration pour arriver à tirer avec précision. Or, si votre respiration se calme, les battements de votre cœur suivent le mouvement et finissent par ralentir eux aussi.

— Ma grand-mère aurait dit qu'on vous donnerait le bon Dieu sans confession, marshal.

— Je n'ai jamais compris cette expression. Je sais que ça sous-entend que vous croyez que je mens, mais qu'est-ce que le bon Dieu vient faire là-dedans, et quel rapport avec le fait de dire la vérité ou non ?

Manning fronça les sourcils.

— Je crois que ça implique que vous avez du sang-froid, ou quelque chose comme ça, suggéra Brent. (Nous le regardâmes tous, et il eut le bon goût de paraître embarrassé). Blake a demandé, et ma grand-mère aussi disait ça.

— Pitié ! Tais-toi, grogna Manning.

De nouveau, il écarta les mains comme pour repousser quelque chose.

— Je me tais, mais on est venus chercher l'aide de Blake, et l'accuser de meurtre n'est probablement pas le meilleur moyen de la convaincre de partager ce qu'elle sait avec nous.

— Pourquoi tu parles encore ?

— Parce que je suis ton partenaire, et que je ferais n'importe quoi pour attraper ces salopards. Je pensais que c'était pareil pour toi.

Manning fut la première à détourner les yeux.

— Tu laisserais vraiment passer un meurtre ?

— J'ai lu beaucoup de choses sur Dominga Salvador. C'est elle qui, la première, a eu l'idée de faire des zombies des esclaves sexuels. Simplement, elle n'a pas vécu assez longtemps pour la mettre à exécution.

— Pour connaître ses plans, on n'a que la parole de Blake, fit remarquer Manning.

— Vous êtes vraiment en train d'accuser le marshal Blake de meurtre après être venue solliciter notre aide ? demanda Zerbrowski sur le ton de quelqu'un qui ne plaisantait plus du tout.

Manning se frotta les tempes et secoua la tête.

— Je ne sais pas, oui, non, pas vraiment. Est-ce que je pense que Blake a tué la Señora ? Sans doute, mais si quelqu'un envoyait une meute de zombies tueurs chez moi pour m'attaquer... Nous avons le droit de nous défendre contre les monstres. (Elle me dévisagea d'un regard qui n'était pas seulement las, mais hanté). Vous n'avez pas encore vu toutes les vidéos. Ils relèvent deux autres femmes, et ils les laissent pourrir davantage avant de remettre leur âme dans leur corps. Ils ont filmé le moment où la deuxième femme se voit dans le miroir. La moitié de son visage a pourri, mais elle peut encore hurler.

Elle se couvrit le visage de ses mains et émit un son entre le grognement exaspéré et des mots étouffés.

— Désolé, agent Manning, je n'ai pas bien compris, dit Zerbrowski.

Elle baissa les mains et le regarda.

— Je disais que j'avais entendu des tas de hurlements. C'est fou le nombre de ces salopards qui filment ou enregistrent leurs victimes. Je croyais avoir déjà entendu le pire, mais ça... c'était le pire du pire. (Elle reporta son attention sur moi). Si je pensais que c'était vous la coupable, je vous ferais l'injection fatale moi-même, mais je tâtonne juste dans le noir, Blake.

— Qu'attendez-vous de moi, Manning ?

— La déposition que vous avez faite pour permettre l'émission d'un mandat de perquisition chez Salvador parlait de sacrifice humain et mentionnait son intention d'utiliser les zombies comme esclaves sexuels, mais j'ai l'impression que vous avez omis des choses, parce que, si vous passez trop de temps à expliquer la théorie magique, la plupart des juges refusent de signer. Qu'est-ce que vous vous êtes bien gardée de mentionner ? Comment s'y prennent-ils ? Un des derniers zombies commence à pourrir, puis s'arrête, puis recommence. Pourquoi ?

— Vous croyez que je le sais parce que j'ai dénoncé Salvador pour abus et malversation il y a des années ?

— Pour ça, et parce que notre nouvel agent, Larry Kirkland, nous

a dit que, si quelqu'un savait comment ils faisaient, ce serait vous. D'après lui, vous êtes la réanimatrice la plus puissante qu'il ait jamais rencontrée, et vous en savez sans doute davantage sur les morts-vivants que quiconque aujourd'hui.

— Je parie que ce n'est pas ainsi qu'il l'a formulé.

Manning se dandina sur sa chaise.

— J'ai un peu abusé tout à l'heure, et maintenant, je surveille mes paroles, marshal Blake.

— Que vous a dit l'agent Kirkland exactement ?

— Anita, lâcha Zerbrowski. (Je le regardai). Laisse tomber. Larry a vanté tes capacités. Laisse tomber.

Je ne voulais pas laisser tomber, parce que j'étais certaine que Larry avait sous-entendu que mon expertise découlait d'une proximité avec les morts-vivants bien supérieure à ce que lui autorisait sa crainte de Dieu. Autrefois, Larry et moi étions amis. C'est moi qui l'ai formé à relever les morts, mais il s'est retourné contre moi quand j'ai cessé d'accepter à sa place les exécutions à la morgue, qu'il jugeait moralement répréhensibles. Pour une exécution à la morgue, le vampire est enchaîné à une table en métal et entouré d'objets bénis. La seule méthode légale, c'est de lui planter un pieu dans le cœur puis, dans la plupart des États, de le décapiter.

Vous avez déjà planté un bout de bois durci à travers un jambon plein d'os ? Essayez à l'occasion, vous verrez que ce n'est pas si facile. Maintenant, imaginez que le « cochon » est encore en vie et qu'il vous supplie de l'épargner. Trop souvent, on m'a mis la pression pour que j'exécute un vampire en pleine nuit, alors qu'il était réveillé, pour ne pas prendre le risque qu'il se libère avant l'aube et qu'il tue d'autres gens. Ah ! L'idéalisme de la jeunesse, quand vous gobez toutes les conneries qu'on vous raconte !

J'ai demandé la permission d'utiliser un fusil à pompe à bout portant, parce que ça me semblait une méthode d'exécution plus humaine, mais on me l'a refusée parce que les munitions plaquées argent coûtent cher et que je risquais d'endommager les tables en métal coûteuses auxquelles mes victimes étaient enchaînées.

J'ai complètement arrêté les exécutions à la morgue quand je me suis rendu compte que la plupart de mes victimes putatives n'avaient jamais fait de mal à personne. « Trois fautes et vous êtes hors jeu », autrefois, signifiait que, si un vampire était reconnu coupable de trois crimes de n'importe quel type, on l'exécutait. Larry et moi avons été impliqués dans l'affaire grâce à laquelle les vampires peuvent désormais aller en prison pour les délits mineurs. C'est un résultat positif, mais cette affaire a marqué un tournant dans notre amitié. Depuis, Larry est comme un végétalien fraîchement converti pour qui viande égale meurtre, et moi, je suis une carnivore.

— D'accord, Zerbrowski, d'accord.

Il sourit et me tapota la main.

— Merci.

— Pourquoi vous la remerciez ? demanda Brent.

— Pour m'avoir écouté, répondit Zerbrowski.

— Blake est réputée pour n'en faire qu'à sa tête, ajouta Manning.

Je lui jetai un coup d'œil peu amical.

— Je ramollis en vieillissant.

Elle eut un petit sourire et secoua la tête.

— Comme nous tous.

J'opinaï.

— C'est ça ou changer de carrière.

— Effectivement.

Nous acquiesçâmes tous les trois. Brent ne faisait pas ce boulot depuis assez longtemps pour comprendre. Je me sentis comme un vétéran.

— Je peux vous raconter comment Dominga Salvador m'a dit qu'elle procédait, mais je ne l'ai jamais vu faire personnellement. Elle avait deux zombies comme ceux dans vos vidéos, un presque parfait qui aurait pu passer pour vivant, et l'autre comme vous le décrivez, déjà à moitié pourri. Les deux étaient à l'intérieur de leur corps comme cette femme.

— D'après nos experts, il est théoriquement possible qu'un pratiquant vaudou capture l'âme au moment de la mort et la conserve dans un bocal ou tout autre contenant magique, mais ils ne connaissent personne de vivant qui l'ait fait. C'est du genre « le frère de l'oncle de mon arrière-arrière-grand-père le faisait » ou « quelqu'un m'a dit que... ». Nous avons enquêté sur toutes les rumeurs de prêtres vaudous dévoyés, et ou bien ils faisaient semblant pour appâter les touristes, ou bien c'était de bons citoyens respectueux des lois et horrifiés par la façon dont on corrompait leur religion.

— Que pensent-ils du fait de remettre une âme dans son corps après la mort ? m'enquis-je.

— Ils disent qu'il existe des moyens de voler un morceau de l'âme de quelqu'un pour contrôler partiellement cette personne, mais que c'est une mauvaise idée. Question d'équilibre karmique, apparemment. Ce n'est pas parce qu'on peut faire une chose qu'il faut la faire.

— Tremper dans la partie la plus noire de n'importe quelle discipline magique a toujours des conséquences, acquiesçai-je.

Manning me dévisagea durement avec son regard de flic. J'aurais parié qu'en salle d'interrogatoire elle était infernale dans le rôle du méchant flic.

— D'après certains sorciers, n'importe quel sacrifice de sang

relève déjà de la magie noire, et vous devez avoir accumulé un paquet de karma négatif.

— Ouais, j'ai discuté avec certains d'entre eux. En général, ce sont soit des chrétiens que ça ne dérange pas d'être considérés comme des fidèles de seconde classe par leur propre religion tant qu'ils se conforment aux règles très strictes de l'Église, soit des wiccans ingénus, soit des pratiquants New Age.

— Je sais que les wiccans sont des païens modernes qui pratiquent la sorcellerie comme une religion, mais c'est quoi, des wiccans ingénus ? interrogea Brent.

— Des wiccans persuadés qu'il n'existe pas d'énergie négative ou maléfique – ou plutôt que, tant qu'ils ne s'intéressent pas à elle, elle ne s'intéressera pas à eux. C'est l'équivalent des civils qui croient qu'il ne leur arrivera jamais rien du moment qu'ils évitent les quartiers pourris et n'entretiennent pas de mauvaises fréquentations. Aucun des deux groupes ne veut admettre que le mal rôde aussi dans les beaux quartiers et que toutes sortes de prédateurs chassent les gentils aussi bien que les méchants.

— La plupart des civils ont besoin de le croire pour se sentir en sécurité, acquiesça Brent.

— Ouais, mais à y croire trop fort il risque de leur arriver des ennuis, ou pire.

— Bref, ces wiccans ingénus pensent que les sacrifices humains vous exposent à des conséquences terribles, mais que, tant qu'ils ne les pratiquent pas, ils n'ont rien à craindre, c'est ça ?

Je hochai la tête.

— Rien à craindre de qui, ou de quoi ? demanda Brent.

— De l'équivalent métaphysique des méchants. J'ai vu certains ingénus faire de la magie majeure sans protection suffisante, parce qu'ils pensaient que la bonté intrinsèque de l'univers suffirait à les protéger.

— Je ne comprends pas.

— C'est comme si des gens en manteau de fourrure et rivière de diamants prenaient leur Jaguar toute neuve pour aller se balader dans le ghetto en pensant qu'il ne leur arrivera rien parce que ce sont de braves gens.

— Dans un monde parfait, ils auraient raison, déclara Manning.

— Mais nous ne vivons pas dans un monde parfait, répliquai-je.

— Loin de là, acquiesça Zerbrowski.

— Un prêtre vaudou qui avait dans les quatre-vingts ans nous a dit qu'il n'existait aucun sort capable d'accomplir ce qui avait été fait à ces pauvres femmes.

— Je ne suis pas une pratiquante du vaudun, comme la plupart de ses pratiquants préfèrent l'appeler, mais je dirais qu'il a raison.

Même si ma connaissance de leur foi est limitée, Dominga Salvador affirmait avoir inventé cette... méthode, faute d'un meilleur terme.

— Eh bien, quelqu'un d'autre a dû piger le truc, à moins qu'elle ait partagé son secret avant de disparaître, conclut Manning.

— Apparemment.

— Je peux vous poser une question sans rapport direct avec le sujet ? interrogea Brent.

Manning lui jeta un coup d'œil en biais et soupira.

— Si tu ne peux pas t'en empêcher, et je sais que tu ne peux pas.

Brent lui sourit et reporta son attention sur moi.

— Je croyais que vous utilisiez le vaudou, ou le vaudun, pour relever les zombies ?

— En quelque sorte, répondis-je. Les gens qui ne possèdent pas de lien psychique avec les morts devraient pouvoir relever des zombies rien qu'avec le rituel et ses accessoires, mais je n'ai encore rencontré personne qui puisse le faire sans un don de ce style.

— Donc, pour vous, c'est juste un talent surnaturel comme la télékinésie ?

J'acquiesçai et haussai les épaules en même temps.

— Oui et non. Pour la plupart des gens, c'est une capacité magique plutôt que naturelle. Je veux dire par là qu'un empath ne a pas besoin de rituel pour percevoir les émotions d'autrui, mais que certaines capacités magiques doivent s'appuyer sur un rituel qui permet de préparer et d'ouvrir l'esprit à leur usage.

— La méditation aide la plupart des médiums à obtenir de meilleurs scores aux tests, c'est peut-être la même chose ? suggéra Brent.

— Peut-être.

— Donc, vous utilisez bien le vaudou pour relever les morts, affirma Manning.

— C'est ainsi qu'on m'a appris à faire.

— A vous entendre, on dirait que vous n'êtes pas certaine d'avoir besoin du rituel.

Je haussai les épaules.

— Il m'est arrivé de réduire la cérémonie à sa plus simple expression, mais je connais d'autres réanimateurs qui ne peuvent rien relever du tout sans leur bazar. D'après mon expérience, plus leur capacité psychique est faible, plus ils ont besoin du rituel magique.

— Le prêtre en qui nous avions suffisamment confiance pour lui montrer certaines des vidéos a dit la même chose que vous, que l'âme avait été remise dans le corps d'une façon ou d'une autre, qu'elle en était prisonnière. Il ne savait pas si le corps pourrait avec une âme à l'intérieur, ou pas.

— Là encore, je peux vous répéter ce que m'a dit la Señora. Elle

avait trouvé un moyen de rendre son âme au zombie, et, une fois que c'était fait, il ne pourrissait plus.

— Alors, pourquoi ceux-là le font-ils ?

— Parce que, toujours selon Dominga, elle pouvait retirer l'âme à volonté, et quand elle le faisait le processus de décomposition reprenait.

— Mais certains de ces zombies ont leur âme... (Manning mima des guillemets) dans leurs yeux. Alors, pourquoi pourrissent-ils ?

— Dominga retirait l'âme, laissait le corps pourrir un peu et remettait l'âme jusqu'à ce que le zombie arrive au stade de décomposition qu'elle souhaitait. Elle utilisait également ce procédé pour les torturer ou les punir. Elle appelait le plus abîmé d'entre eux « un bon avertissement ». Elle le montrait aux autres en disant : « Obéissez-moi, ou il pourrait bien vous arriver la même chose ». Vous voyez le genre.

— Mais les zombies semblent parfaitement dociles à la base. Pourquoi avait-elle besoin de les menacer ?

— Pour les autres zombies, c'était comme la bande-annonce d'un film d'horreur. Je crois que la Señora était un peu sadique. Mais ceux qu'elle cherchait vraiment à menacer, c'était ses rivaux et ses ennemis, comme moi. Elle voulait que j'aie trop peur pour lui refuser ce qu'elle me demandait, et apparemment ça avait marché sur d'autres gens.

— Mais ça n'a pas marché sur vous ? demanda Manning.

— Vous n'avez vu la peur dans les yeux de cette femme qu'en vidéo. Moi, je l'ai vue en personne. (Je ne pus m'empêcher de frissonner). C'était l'une des choses les plus perturbantes que j'avais jamais vues à ce stade de ma vie, et, aujourd'hui encore, c'est assez haut dans mon classement personnel. À ce moment-là, j'ai souhaité la mort de Dominga non pour me protéger, mais pour libérer ces deux zombies. Ce qu'elle leur faisait était si horrible, si maléfique... Il fallait l'arrêter.

— Votre tête quand vous en parlez... Apparemment, ça vous a laissé une impression durable, commenta Manning.

Je me rendis compte que j'avais le regard dans le vague, parce que j'étais en train de me souvenir de cette cave et de ces deux pauvres âmes prisonnières. Leur regard était si apeuré, si implorant – et j'avais dû les laisser là pour me sauver, mais il y avait eu d'autres jours, d'autres occasions, et, finalement, j'avais pu faire ce qui devait être fait. Dominga Salvador ne torturerait plus jamais personne de la sorte.

Je levai les yeux vers l'image figée sur l'écran d'ordinateur. Mais, à présent, il y avait un nouveau joueur en ville, et il avait reconstitué le procédé tout seul. Eh merde !

— Qu'est-ce que Salvador attendait de vous, Blake ?

— Elle voulait que je l'aide à relever plus vite davantage de zombies pour son petit commerce d'esclaves sexuels.

— Comme le truc qu'on regarde ?

— Possible, mais, quand le réanimateur est assez puissant, ses zombies ont l'air vivants, et ils ne sentent pas mauvais s'ils ne pourrissent pas, ce qui est le cas si leur âme les habite. Ça donnerait un esclave sexuel d'une docilité parfaite qui n'aurait pas besoin de manger, de dormir ou de faire quoi que ce soit hormis obéir à son maître.

— À condition que le réanimateur soit là pour lui donner des ordres, tempéra Manning.

— Je ne pense pas que c'était l'idée de Dominga. Je crois qu'elle voulait faire ce qu'il m'arrive parfois de faire pour mes clients : les placer à l'intérieur du cercle et lier le zombie à eux pour qu'il fasse ce qu'ils lui diront. Ensuite, je vais voir mon client suivant, et on prend rendez-vous pour qu'ils me ramènent le zombie afin que je le rende à sa tombe. Je ne peux pas jouer les nounous pour tous les zombies que je relève en une nuit.

— Combien pouvez-vous en relever en une nuit ? s'enquit Brent.

— Tout dépend de leur âge. Plus ils sont morts depuis longtemps, plus ça me pompe d'énergie. Quand ils sont vraiment vieux, il est possible que je n'en fasse qu'un seul dans la nuit. Mais s'ils sont morts récemment, je peux aller jusqu'à cinq ou six, peut-être davantage si je ne perds pas trop de temps en déplacements, mais c'est rare.

— Pourquoi c'est rare ? demanda Manning.

— Je ne relève pas de zombies sans une bonne raison, et ce n'est pas bon marché. C'est rare que j'aie plus d'une demi-douzaine de clients à la fois dans une même zone géographique. Parfois, je me déplace à l'extérieur et j'en fais plusieurs d'un coup, mais la plupart des fois où je me rends dans une autre ville, c'est parce que j'ai été appelée par un seul client prêt à payer mes frais de voyage.

— Alors, pourquoi est-ce le réanimateur qui donne des ordres au zombie dans les vidéos ?

— Peut-être parce qu'il ne sait pas transmettre le contrôle à quelqu'un d'autre. En tout cas, moi, ce n'est pas ainsi qu'on m'a appris à procéder. En principe, vous devez rester au cimetière et remettre le zombie dans sa tombe tout de suite après qu'il a répondu aux questions ou que ses proches ont pu lui dire au revoir. Aujourd'hui encore, il est rare que je laisse quelqu'un emmener un zombie ailleurs.

— Pourquoi ?

— Un, parce que certains clients ne les ramènent pas. Souvenez-vous que le zombie ressemble à la personne qu'ils aimaient, et je suis assez puissante pour que les miens aient l'air vivants et se comportent comme tels. S'ils veulent croire que je leur ai rendu leur papa ou leur

maman, ils peuvent. Au moins pendant un certain temps.

— Définissez « un certain temps ».

— Jusqu'à ce que le corps commence à pourrir. Tôt ou tard, tous les zombies se décomposent, agent Manning, même les miens.

— L'Église catholique affirme que les réanimateurs empiètent sur le territoire de Jésus en relevant les morts.

— Ouais, c'est pour ça qu'on nous a excommuniés à moins qu'on cesse nos activités. Ce que l'Église ne comprend pas, c'est que, pour certains d'entre nous, il s'agit d'un don psychique. Autrement dit, si on ne l'utilise pas à dessein, il se manifestera d'une autre façon.

— Comme les télépathes qui deviennent fous parce qu'ils ne peuvent pas bloquer les pensées des gens autour d'eux ? suggéra Brent.

— Ouais, sauf que, dans mon cas, c'était les animaux morts sur le bord des routes qui me suivaient chez moi, ou mon premier chien qui est ressorti de terre après sa mort.

Zerbrowski écarquilla les yeux. Apparemment, je ne lui avais jamais raconté cette histoire.

— Ça a l'air assez affreux, commenta Manning.

— Ça l'était. Mon père et ma belle-mère n'ont pas apprécié.

— J' imagine, acquiesça Brent.

— Pourquoi faut-il un sacrifice humain pour faire ça ? interrogea Manning.

— Vous voulez dire, pour capturer l'âme, ou pour la remettre dans le zombie ?

— Les deux.

— Votre prêtre pourrait répondre mieux que moi pour ce qui est de la capture de l'âme, mais je ne pense pas qu'un sacrifice humain soit nécessaire, et si le zombie est mort récemment on peut se contenter d'un sacrifice plus petit.

— Définissez « petit ».

— La plupart d'entre nous utilisent des poules pour les réanimations ordinaires. Si le corps est plus vieux, on monte jusqu'à une chèvre, parfois un mouton, mais généralement une chèvre. Après ça, on attaque les vaches.

— Donc, c'est littéralement une question de taille et pas d'intelligence ? résuma Manning.

C'était une bonne question, voire une excellente question.

— Vous savez, je n'y ai jamais réfléchi sous cet angle. La tradition veut, et on m'a appris que, un plus gros sacrifice signifie une créature de plus grande taille. Théoriquement, un éléphant permettrait de relever un zombie plus vieux que n'importe quel animal de ferme. Mais on saute directement de la vache à l'humain, alors que les gens sont plus petits qu'une tête de bétail. (Je réfléchis). Je suppose que

c'est parce qu'il n'existe pas de moyen pratique de tuer quelque chose de plus gros qu'une vache ou un cheval, même si je ne connais personne dans ce pays qui utilise des chevaux comme sacrifices. Je connais des gens qui utilisent des colombes ou des pigeons plutôt que des poules, mais l'humain est considéré comme le plus gros sacrifice possible.

— Les cochons sont plus intelligents que les chèvres ou les vaches. Leur sacrifice serait-il considéré comme plus gros ? demanda Brent.

— Je n'ai jamais vu de réanimateur utiliser un cochon. Peut-être un porcelet, mais jamais de cochon adulte.

— Pourquoi ? voulut savoir Manning.

— Honnêtement, je l'ignore. Mais j'ai grandi à la campagne, et les cochons mangent les gens. Alors que les vaches, les poules et même les chèvres ne le font pas.

— Les cochons ne mangent pas les gens à moins qu'un tueur en série ne leur en jette des morceaux, objecta Brent.

— Autrefois, les mâles tueurs emportaient les bébés abandonnés au bord des champs pour les bouffer.

— C'est juste une histoire de bonne femme.

— Non, et si vous êtes suffisamment mal en point pour ne pas pouvoir sortir de l'enclos, certaines espèces vous boufferont aussi.

— Je n'y crois pas.

— Mon père est vétérinaire. Il m'emmenait dans ses tournées parfois. Je vous jure que certains cochons sont capables de bouffer des humains.

— Mais est-ce qu'un chimpanzé ou un dauphin ne serait pas un plus gros sacrifice qu'une vache, mais plus petit qu'un humain ? insista Brent.

Je réfléchis et finis par lâcher :

— Peut-être, mais un chimpanzé mâle adulte peut arracher le bras d'un humain, et je ne m'imaginerai pas faire venir un dauphin vivant dans un cimetière juste pour lui trancher la gorge et relever un zombie.

— Donc, chercher les personnes disparues utilisées comme sacrifices humains ne nous aidera pas à trouver ces malades ? résuma Manning.

— Je ne crois pas. En fait, je suis raisonnablement sûre que non.

— Alors, comment fait-on pour les attraper ?

— Le plan de Dominga, c'était de remettre des zombies aussi frais que possible à ses acheteurs pour qu'ils en fassent des esclaves sexuels à perpétuité, mais elle n'avait pas pensé au créneau du porno sur Internet. J' imagine qu'il doit y avoir des clients prêts à payer pour ce genre de truc.

— Techniquement, ce n'est pas illégal dans la plupart des Etats, parce que les lois sur la nécrophilie ont été modifiées de sorte que, si le cadavre est capable de bouger et d'exprimer un consentement, on considère qu'il s'agit de sexe consensuel et pas de nécrophilie, qui n'est de toute façon classifiée que comme un délit.

— Je sais que certains États ont dû modifier leurs lois une fois que les vampires ont été considérés comme des citoyens légaux parce que, selon la lettre de la loi, coucher avec eux restait une infraction passible d'arrestation, dis-je.

— Dans certains endroits, les flics s'étaient fait un passe-temps d'arrêter les partenaires de vampires au sein de leurs communautés, acquiesça Manning.

Je hochai la tête.

— Ouais, la période juste après la modification de la loi a été assez intéressante.

— Vous pouvez le dire, grogna Zerbrowski.

Je le regardai.

— Je bossais dans la police ordinaire à l'époque. Un jour, on pouvait tuer un vampire à vue, et le lendemain c'était des citoyens légaux protégés par la loi. Ce fut un moment très bizarre pour tous les représentants de l'ordre.

— J'étais en dernière année de fac quand ça a changé. Je n'ai jamais réfléchi à ce que j'avais raté, avouai-je.

Zerbrowski leva les yeux au ciel.

— J'oublie que tu es encore un bébé.

— Tu n'as que dix ans de plus que moi.

— Treize, merci bien.

Je me fendis d'un large sourire.

— Ouais, parce que trois ans de plus ou de moins, ça fait une grosse différence.

— C'est ce que tu as l'air de penser parfois.

Je plissai les yeux, parce que mon opinion sur certains de mes amants plus jeunes était une affaire personnelle, et que nous avions laissé ma vie privée derrière nous.

Zerbrowski fit marche arrière.

— C'est juste que, par rapport à toi, je suis vieux.

— Ne vous bilez pas, sergent. Vous n'êtes pas le plus vieux dans cette pièce, même si je vous bats de moins de trois ans, dit Manning en souriant.

Zerbrowski lui tendit son poing, et, après un instant de perplexité, elle le toucha avec le sien.

Je jetai un coup d'œil à Brent, qui restait bizarrement silencieux.

— Quand vous êtes le plus jeune dans une pièce pleine de flics, vous apprenez à ne pas vous en vanter.

Je lui souris.

— Ouais, je connais ça.

— J'imagine. Vous ne faites pas du tout votre trentaine.

Je haussai les épaules.

— J'ai de bons gènes.

Ce qui est vrai, mais il se peut également que le fait d'être la servante humaine de Jean-Claude, ainsi que sa fiancée, ait interrompu mon vieillissement, et que je reste ainsi à jamais. Je scrutai les cheveux de Zerbrowski, plus grisonnants que lorsque nous nous étions rencontrés. Devrais-je le regarder vieillir pendant que je demeurerais éternellement jeune ? Je n'en savais rien, mais cette perspective m'attristait. Et cette idée en entraîna une autre : si Zerbrowski était un vampire, il ne vieillirait pas. Jamais encore je ne m'étais dit ça en regardant un de mes amis, et je ne savais pas quoi en penser, mais ça ne me plaisait pas des masses.

— Ça va, Anita ? demanda Zerbrowski.

J'acquiesçai.

— Ouais. Je réfléchis trop, c'est tout.

Il grimaça.

— Tu penses à ton grand, pâle et séduisant fiancé ?

— Non, pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que tu ne réfléchis trop qu'en ce qui concerne ta vie privée. Les affaires criminelles te rendent plutôt zen.

Je laissai mon expression lui montrer à quel point il se trompait dans le cas présent.

— Je peux te garantir que cette affaire-là ne va pas me rendre zen du tout, Zerbrowski.

— Désolé, tu as raison. Celle-là va faire mal.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Manning.

Il la dévisagea, ses yeux bruns trahissant la présence d'un esprit affûté sous ses vêtements en désordre et ses plaisanteries d'un goût douteux.

— Certaines affaires laissent des traces sur votre âme longtemps après que vous les ayez résolues.

Manning acquiesça.

— Du moment qu'on la résout.

— Vous craignez qu'on n'y arrive pas, devinai-je.

— Nous sommes ici parce que votre collègue réanimateur Kirkland, le prêtre vaudou – vaudun – le plus respecté du pays et l'ensemble des sorciers et des médiums qui travaillent avec ou pour le FBI n'ont pas pu nous mettre sur la piste de ces mecs.

— Que disent vos experts en informatique ? s'enquit Zerbrowski.

Manning hocha la tête.

— Que la personne qui s'occupe de la technique pour ces malades

est vraiment, vraiment douée.

— Ils essaient encore de la localiser, mais la capacité à dissimuler une piste informatique a toujours un pas d'avance sur la capacité à remonter jusqu'à sa source, jusqu'à ce qu'on pige comment faire.

— Et que les méchants techniciens trouvent un nouveau moyen de reprendre l'avantage sur les gentils, dis-je.

— Exactement.

— Nos experts finiront par y arriver, promet Manning, mais je ne comprends pas suffisamment ce qu'ils font pour les aider, donc je tente une autre approche que je maîtrise mieux. Je peux vous regarder, vous parler, vous poser des questions. Je ne maîtrise pas assez bien l'ordinateur pour être utile à quoi que ce soit dans ce domaine.

— Je viens juste d'apprendre à changer les sonneries de mon Smartphone, donc je compatis sur ce point, dis-je.

Manning me gratifia d'un faible sourire.

— Merci, mais en général c'est une question d'âge. Vous êtes trop jeune pour être réfractaire à ce genre de truc.

— Hé, j'adore mon Smartphone ! protesta Zerbrowski. Ma femme et mes gosses m'envoient des photos et des textos tout le temps. Ça m'aide à tenir le coup quand la journée est longue.

— Et, bien entendu, vous, vous êtes au-delà de la limite d'âge. (Le regard de Manning fit la navette entre nous). Vous vous équilibrez l'un l'autre, comme tous les bons partenaires.

Zerbrowski et moi nous dévisageâmes mutuellement, puis haussâmes les épaules à l'unisson et répondîmes en chœur :

— On essaie.

Manning plissa les yeux. Brent rit.

Si des civils avaient pu nous voir nous marrer avec cette horreur sur l'écran de l'ordinateur derrière nous, ils nous auraient pris pour des gens froids et insensibles, ou pire. Mais si vous ne gardez pas votre sens de l'humour au milieu des cauchemars vous devenez fou, ou vous changez de boulot, ou vous bouffez votre flingue. Nous étions tous des flics de métier, partis pour durer, ce qui signifiait que nous sifflions dans le noir, chantions en route pour notre exécution, plaisantions aux portes de l'enfer – choisissez votre métaphore. Nous survivions. Nous ne devenions pas fous. Nous faisions notre boulot. Nous attrapions les méchants.

Par-dessus mon épaule, je jetai un coup d'œil à l'image figée sur l'écran. La zombie, la femme, quelle que soit la façon dont il fallait l'appeler avec son âme prisonnière de son corps pourrissant, fixait sur nous un regard implorant. Nous devions d'abord lui mettre la main dessus, mais ensuite je trouverais un moyen de libérer son âme et de lui donner son repos final. Cette horreur s'arrêterait. Nous ferions en

sorte qu'elle s'arrête.

Les gens qui avaient relevé cette femme et qui abusait d'elle n'avaient rien fait qui justifie l'émission d'un mandat d'exécution à leur nom, pas d'un point de vue légal, donc je ne pouvais pas débouler en faisant feu de tout bois comme d'habitude quand je chasse les monstres. Ils n'avaient tué personne ; en fait, je ne savais même pas quelles lois ils avaient enfreintes, mais moralement... ils méritaient de souffrir.

Est-ce que je les jugeais ? Putain ! Oui, mais parfois il faut écouter cette partie de vous qui dit : « Ce que vous faites est mal, et je vais vous arrêter. » « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés », dit la Bible. Mais, dans ce cas, j'étais à peu près certaine que Dieu serait de mon avis.

Chapitre 5

Il y avait quelqu'un à qui je faisais confiance et qui avait bien connu Dominga Salvador, mais je ne pouvais pas emmener Zerbrowski ou le FBI pour aller le voir, parce que cet ami avait fait des trucs vraiment pas jojo du temps où il bossait pour la Señora. Bref, il me fallait une excuse pour lâcher mes collègues sans en avoir l'air. La sonnerie signalant l'arrivée d'un texto sur mon téléphone me fournit une parfaite excuse. Tout haut, je jurai :

— Crotte !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Manning.

Zerbrowski m'observait d'un peu trop près, comme si je ne l'avais pas berné une seule seconde avec ce « *crotte* ». J'aurais peut-être dû dire « Eh merde ! ».

— J'ai un autre rendez-vous. En temps normal, j'annulerais, mais on n'a pas de piste à suivre, non ?

— Quel rendez-vous ? interrogea Zerbrowski en souriant.

Mais ses yeux m'informèrent qu'il voyait clair dans mon jeu.

Je brandis mon téléphone pour qu'il puisse lire. « N'oublie pas : à 20 heures, rendez-vous avec le bijoutier. Je t'aime, ma petite ». Une photo minuscule de Jean-Claude flanquait le message.

— Le bijoutier ? Ooooh ! Vous allez essayer des alliances.

Zerbrowski grimaça parce qu'il en avait trop dit tout haut, et j'étais à peu près certaine de savoir pourquoi il avait fait ça. Il voulait voir la réaction de Manning.

L'agent au visage sévère me sourit brusquement, d'un bon sourire qui parut effacer les rides et les années que les horreurs sur l'écran lui avaient ajoutées. Soudain, elle parut séduisante avec ses yeux brillants. Un peu plus tôt, ça m'aurait remise de mauvais poil, mais maintenant je comprenais pourquoi elle s'était extasiée comme une midinette au sujet de mes fiançailles : elle avait besoin de quelque chose pour la distraire.

En tant qu'officier de police, ou premier répondant de n'importe quel type, vous avez besoin de trucs sans rapport avec le boulot pour vous rendre le sourire, parce que, sans ça, vous allez ramper vers une bouteille, vous consumer trop vite ou décider de faire connaissance avec la mauvaise extrémité de votre flingue par une nuit sombre. Manning suivait-elle les histoires de cœur des célébrités dans la presse ? Aimait-elle les journaux à scandales ? Lisait-elle de la romance à ses heures perdues ? Je vivais une histoire très publique qui semblait tout droit sortie d'un de ces bouquins – comment aurait-elle

pu résister, et pourquoi aurait-elle voulu le faire ?

Elle ne dit rien, réprimant la moindre remarque parce que j'avais mal réagi un peu plus tôt, mais à présent je la comprenais. Je lui souris.

— Crachez le morceau, ou vous allez exploser.

Son sourire se fit encore plus éblouissant ; il illumina son visage avec quelque chose qui aida à chasser une partie de la tristesse que moi aussi je ressentais après avoir vu la vidéo. Le bonheur est aussi contagieux que le chagrin.

— Je croyais que vous aviez déjà cette fabuleuse bague de fiançailles que la presse a montrée.

— Jean-Claude me connaît ; il savait que je voudrais choisir moi-même la bague que je suis censée porter pour le restant de mes jours. Celle que vous avez vue nous avait été prêtée avec une option d'achat.

Brent leva la main comme s'il demandait la permission de se joindre à la conversation.

— Moi aussi, j'ai vu la bague à la télé. Quelle femme ne voudrait pas garder un iceberg pareil ?

Je grimaçai et tentai d'expliquer, non parce que je m'y sentais obligée, mais parce que l'atmosphère était devenue plus agréable, et que je ne voulais pas être celle qui la gâcherait de nouveau.

— Je lui ai demandé s'il voulait que je la porte tous les jours, et il a répondu qu'il préférerait. Je ne pourrais pas porter cet « iceberg » pour faire mon boulot de flic ou pour relever des zombies. Le diamant ferait des trous dans mes gants en latex – du moins, si j'arrivais à l'y rentrer.

Le sourire de Manning s'estompa légèrement.

— Triste mais vrai.

Comme je ne voulais pas qu'elle perde sa bonne humeur, je révélai :

— Jean-Claude a dit : « Je préférerais que tu portes le symbole de mon amour au quotidien ».

J'omis le « ma petite » en français qui terminait presque chacune des phrases qu'il m'adressait.

Le sourire de Manning retrouva tout son éclat.

— Oh ! Comme c'est romantique, se pâma Zerrowski.

— Donc, on va faire fabriquer une bague que je pourrai porter au quotidien.

Je me gardai d'ajouter qu'on négociait aussi pour deux autres bagues qui seraient l'audacieux équivalent de celle que Jean-Claude m'avait offerte dans la vidéo de fiançailles, des bagues tape-à-l'œil qui étaleraient sa richesse et qu'on porterait dans les grandes occasions. La plupart des Maîtres vampires sont issus de la noblesse, ou, du moins, d'une époque où la noblesse se portait en bandoulière. Ne pas crouler

sous les bijoux signifiait que vous étiez pauvre. Jean-Claude était le roi des vampires américains ; il nous fallait donc des bijoux dignes d'un roi et de sa reine.

Certaines des bagues de cette catégorie qu'on avait déjà regardées me mettaient incroyablement mal à l'aise, mais Jean-Claude avait fini par me convaincre que c'était nécessaire. Je ne m'imaginais pas porter un bijou pareil sans être terrifiée à l'idée de perdre une pierre ou de l'abîmer d'une quelconque façon. Je me sentais comme un de ces petits chiens habillés qui ont la démarche toute raide parce qu'ils ne se sentent plus eux-mêmes. C'est peut-être mignon, mais ils préféreraient être en train de chasser des écureuils, ce qu'ils ne peuvent pas faire avec un tutu et des bottines.

— Vous avez beaucoup de chance, commenta Manning.

Et elle le pensait. Je me demandai si un Mr. Manning l'attendait à la maison. Beaucoup de flics ne portent pas leur alliance au boulot, donc le fait que son annulaire soit nu ne signifiait rien.

— Merci. Je n'en reviens toujours pas d'être fiancée à Jean-Claude.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— J'avais plus ou moins renoncé à l'idée d'épouser qui que ce soit, et il est tellement beau ! Sur l'échelle de la séduction, je me sens comme un trois qui aurait décroché un vingt milliards, dis-je avec un sourire ironique.

Mais j'étais sincère.

Manning plissa les yeux.

— Toutes les jolies femmes ont conscience de leur beauté, et vous n'êtes pas un trois.

— Essayez de vous tenir à côté de Jean-Claude, et voyez à combien vous vous situez sur l'échelle.

Elle rit.

— D'accord, un point pour vous. Il a l'air absolument parfait.

J'acquiesçai.

— Il l'est presque, et moi...

— Vous n'êtes qu'une humaine.

J'acquiesçai de nouveau.

— Il y a de ça, oui.

Je pus partir en laissant tout le monde un sourire aux lèvres, même si Zerbrowski continuait à soupçonner quelque chose. Il savait que j'avais dit la vérité au sujet du bijoutier, mais il était également à peu près certain que j'avais eu une idée dont je ne leur avais pas fait part au sujet de l'enquête. Il me faisait suffisamment confiance pour laisser filer ce soir, mais demain il m'interrogerait. Donc, après le rendez-vous avec le bijoutier et le zombie que je devais relever un peu plus tard, il faudrait que j'appelle Manny Rodriguez, mon ami et

collègue chez *Réanimateurs Inc.*, pour lui rappeler la période de sa vie où il faisait partie des méchants.

Chapitre 6

Le *Cirque des Damnés* avait ramené de la vie dans un vieux quartier industriel essentiellement constitué d'entrepôts, parce qu'il suffit d'un établissement à succès pour attirer des clients et donc d'autres commerces. Parfois, je me demande ce que serait devenu ce coin de St. Louis si Jean-Claude n'y avait pas ouvert le *Cirque*. Probablement un de ces endroits où les flics n'osent venir qu'en groupe.

L'énorme bâtiment toisait tout le reste du quartier tel un grand frère qui maintient à distance les brutes dans la cour de récréation. Les trois clowns dansants sur le toit étaient figés dans la lumière pâissante du jour. En y regardant de plus près, on pouvait voir qu'ils avaient des crocs et que leur costume multicolore semblait plus vulgaire sans l'obscurité pour en adoucir les teintes criardes ; donc c'était peut-être un grand frère un peu bizarre, mais qui faisait régner la sécurité et l'aisance sur le quartier.

Je n'eus pas de mal à trouver une place sur le devant, parce que le *Cirque* n'ouvrirait pas avant plusieurs heures. Juste avant le crépuscule, j'aurais dû me garer dans le parking des employés à l'arrière.

Je longeai les grandes affiches de carnaval, hautes de sept mètres, dont la façade était couverte. La première titrait « La lamie, mi-serpent mi-femme ! » et montrait une image tape-à-l'œil mais fidèle à la réalité de Melanie, ses longs cheveux noirs recouvrant pudiquement sa poitrine des plus humaines. La reproduction ne rendait pas justice aux écailles multicolores de sa queue ni à la toxicité de son venin. Personnellement, je l'aurais renvoyée en Grèce, mais Jean-Claude sait reconnaître une vache à lait (passez-moi l'expression) quand il en voit une, et il avait raison. Melanie se tient bien depuis que je l'ai libérée du grand méchant vampire qui était son Maître.

« Venez admirer le monstre sans peau et sans forme ! » clamait une autre affiche au-dessus d'un dessin de Nuckelavee, qui n'est pas un genre d'horreur Lovecraftienne mais une créature mythologique des îles Britanniques tout juste bonne à jouer les attractions de foire. Franchement, si vous êtes sans peau et sans forme, quel autre boulot pouvez-vous faire ? « Vous voulez des frites avec votre menu ? » ne devrait pas être ponctué par les cris d'horreur des clients.

« Des zombies qui se relèvent de leur tombe ! ». J'ai poussé Jean-Claude à cesser les réanimations quotidiennes dans le petit cimetière

improvisé au milieu de la fête foraine, mais tellement de gens se sont plaints qu'il a recommencé malgré mes protestations. Nous nous sommes mis d'accord pour que chacun se mêle au minimum de la vie professionnelle de l'autre.

L'affiche juste à gauche de la porte montrait une silhouette masculine vêtue quelque part entre le Fantôme de l'Opéra et un Monsieur Loyal sexy : « Asher, Maître vampire et Monsieur Loyal ! ». De l'autre côté de la porte, des posters vantaient d'autres numéros et délices qui attendaient les clients à l'intérieur. Je me demandai si je devais frapper, au cas où il y aurait quelqu'un de l'autre côté pour ouvrir, ou utiliser ma clé. J'ai celle de la porte de devant, de la porte de derrière et de l'entrée de service, par où je passe d'habitude. Je tentai de me souvenir de la dernière fois où j'avais utilisé la porte de devant, et je n'y parvins pas. D'habitude, je viens ici après la tombée de la nuit, et je n'ai aucune envie de me frotter à la foule.

Mais à cette heure-ci la rue était déserte. Je savais que quelqu'un à l'intérieur avait dû me repérer depuis le dernier étage, parce que des gardes surveillent toutes les entrées en permanence. Il y a même un poste de guet pour sniper, bien qu'il nous manque un tireur ces derniers temps parce que nous avons perdu l'un des nôtres. Ares était un brave type, excellent, même, pour une hyène-garou. Il nous reste quelques gardes capables d'utiliser un fusil de sniper, mais aucun aussi bon que lui. Je regrette d'avoir dû le tuer.

Si le bâtiment avait été moins massif, quelqu'un serait déjà descendu m'ouvrir, mais désormais je n'ai plus besoin d'attendre une éternité pour entrer. J'aime bien avoir ma propre clé.

Je me faufilai à l'intérieur et m'assurai que la porte se referme correctement derrière moi, même si, pour être honnête, la plupart des méchants qui pourraient en avoir après nous n'auraient pas de mal à l'enfoncer ou à se ménager une ouverture ailleurs dans nos murs. Nous les entendrions, et nous avons assez de gardes musclés et armés jusqu'aux dents pour les abattre avant qu'ils n'aillent bien loin, mais une porte verrouillée, c'est suffisant pour empêcher les passants curieux de voir le *Cirque* en plein jour, quand tous les vampires sont dans leur cercueil.

Si seulement ils savaient combien de nos vampires peuvent se balader à l'intérieur de nos locaux sans attendre le coucher du soleil, ils seraient ravis ou ne dormiraient plus jamais que d'un œil, selon le camp dans lequel ils se rangent par rapport aux citoyens surnaturels. Savoir si les vampires auraient dû être déclarés vivants et faits citoyens légaux des États-Unis est l'un des plus gros débats actuels, avec le droit de posséder une arme à feu et l'avortement. D'une certaine façon, ce sont toutes des questions de vie ou de mort : définir ce qu'est ou n'est pas la vie, et jusqu'où nous sommes prêts à aller

pour la protéger ou la supprimer.

Je restai plantée un moment dans la pénombre caverneuse du *Cirque* vide, savourant la tranquillité de l'endroit. La première fois que je suis venue ici à cette heure de la journée, alors que tout était fermé, Nikolaos était encore le Maître de la Ville de St. Louis et Jean-Claude juste un de ses sous-fifres. J'étais venue la tuer, avec tous les vilains petits vampires et serveurs qui nous avaient menacés, moi et mes amis. Et j'ai fait du bon boulot.

A présent, je tendais l'oreille dans le silence de l'allée centrale, qui s'étendait sur toute la longueur du bâtiment. Les stands où l'on pouvait gagner des peluches chauve-souris géantes, des poupées vampires, des loups-garous et autres jouets à thème étaient tous fermés. Malgré les manèges identiques à ceux d'une fête foraine ordinaire, il n'y avait aucune odeur de poussière et de transpiration.

C'était beaucoup plus propre qu'une fête foraine ambulante, parce que Jean-Claude aime prendre des choses bordéliques et les rendre plus jolies et plus lisses, créer une illusion de perfection si réaliste que la plupart des gens sont incapables de faire la différence. Seules ses relations amoureuses restent bordéliques et compliquées parce qu'il n'aime que les gens pénibles – et, oui, je me compte sur la liste.

Je déambulai entre les stands de nourriture autour desquels de légères odeurs de maïs grillé, de pop-corn, de beignets et de barbe à papa s'attardaient tels des fantômes aromatiques. Une tente se dressait au milieu de l'allée centrale. Autrefois, on l'aurait appelée le spectacle des monstres, mais aujourd'hui c'est l'exposition des curiosités, même si certains trouvent encore à y redire. Ils veulent voir le moitié homme moitié n'importe quoi, mais ils veulent que ça reste politiquement correct pour ne pas que ça fasse d'eux de mauvaises personnes. Ces temps-ci, les gens confondent la moralité et le politiquement correct, alors que ça n'est pas du tout la même chose. Certaines des personnes les plus profondément morales que je connaisse sont aussi les moins politiquement correctes parce qu'elles se soucient vraiment du bien et du mal, et pas juste de ce qu'on leur dit qui est bien ou mal.

Des citoyens bien intentionnés font fermer des spectacles de monstres, mais ils peuvent se permettre de protester et de se sentir moralement supérieurs parce qu'ils ont un « vrai » boulot, parce qu'ils sont considérés comme « normaux ». Les « monstres » qu'ils mettent au chômage n'ont pas toujours cette possibilité. Parfois, ils ne trouvent de travail que dans les fêtes foraines, et parfois c'est le seul endroit où ils se sentent acceptés et en sécurité. Je voudrais vraiment que les gens « normaux » nous foutent la paix et cessent d'essayer de nous sauver. On se débrouille, on prend soin les uns des autres, et les gens qui mettent les monstres au chômage ne leur donnent ni boulot, ni logement, ni famille. Ils se contentent de détruire leur monde et de se

sentir très satisfaits d'eux-mêmes pour l'avoir fait.

J'ai vu mon premier fantôme à l'âge de dix ans. A quatorze ans, j'ai commencé à relever accidentellement des animaux morts, dont ma chienne, Jenny. Mon père a contacté ma grand-maman Flores, qui m'en a appris juste assez pour que je ne ramène plus de bestioles écrasées chez moi. Elle craignait qu'en grandissant je ne devienne pas seulement une réanimatrice (ce qui consiste à donner la vie) mais une nécromancienne – ce qui est généralement synonyme de « maléfique ».

Autrefois, les vampires tuaient les nécromanciens parce que nous avons potentiellement du pouvoir sur tous les morts, eux y compris. J'ai réussi à passer entre les mailles du filet parce que je suis la servante humaine de Jean-Claude et qu'il n'y a pas eu de véritable nécromancien depuis un millénaire. Vous voyez ? Moi aussi, je suis un monstre ; c'est juste que je ne m'en rendais pas compte la première fois que je suis venue au *Cirque des Damnés*.

Je tournai à gauche et pénétrai dans la plus grande des tentes, qui occupait presque un quart de cette partie de l'entrepôt. Rayée rouge et blanc, elle donnait l'illusion d'avoir été dressée le jour même par des manœuvres, mais elle est permanente et on ne la démonte que lorsqu'il faut nettoyer ou changer la toile. La guérite à l'entrée était vide, comme tous les stands, mais même s'il y avait eu quelqu'un je serais rentrée gratos, vu que je suis fiancée au proprio.

Le rabat de la tente était baissé devant l'entrée, donc je ne pouvais pas voir à l'intérieur, mais je vis la toile frémir une seconde avant qu'elle commence à bouger. Automatiquement, je dégainai mon flingue en le tenant à deux mains et en le pointant vers le sol, parce que je ne voyais pas de l'autre côté du rabat et qu'on ne braque pas une cible sans savoir de quoi il s'agit. Une fois qu'on braque, on vise, puis on tire, et dans mon cas... on tue. Pour ce que j'en savais, ça pouvait être Jean-Claude de l'autre côté. Peu probable, mais tout le monde ici était soit un de mes amants, soit un de mes amis, ou au moins quelqu'un que je ne détestais pas.

La main qui écarta le rabat était beaucoup plus foncée que celle de Jean-Claude, et je ne fus pas surprise de voir apparaître Socrate. Il est grand, mais pas trop large d'épaules ; il n'aime pas soulever de la fonte autant que certains de nos autres gardes. Il a récemment coupé ses cheveux si courts qu'à leur place les miens ne boucleraient plus, ce qui signifie qu'ils sont presque rasés – et pourtant ils frisaient encore. Socrate baissa les yeux vers mon flingue et souris.

— J'aime que tu sois aussi prudente.

Je détendis mes épaules et lui fis le compliment ultime : je détachai les yeux de lui tout en écartant ma veste de tailleur pour regagner.

— Certains me traitent de parano.

— Ils n'ont jamais été flics.

— Où en est ta demande d'être rétabli dans tes fonctions d'inspecteur ?

— Les deux officiers qui ont pu garder leur insigne après avoir contracté la lycanthropie dans le cadre de leur boulot appartiennent tous les deux à la branche surnaturelle du service des marshals. Moi, je n'étais qu'un inspecteur en civil de la brigade des stupés et antigang.

— Tu aurais peut-être plus de chances si tu rejoignais le service des marshals pour venir jouer dans mon équipe, suggèrai-je.

Socrate eut un sourire grimaçant qui découvrit ses dents très blanches dans son visage sombre.

— J'étais un flic ordinaire. Un de ceux qui sauvent les gens, ou du moins qui préservent la paix, ou quelque chose du genre. Ne le prends pas mal, mais ton boulot consiste surtout à chasser et à abattre des gens. Comme un soldat plutôt que comme un flic.

Je haussai les épaules.

— C'est vrai.

— Je veux juste redevenir inspecteur, Anita. J'adorais mon travail, et j'étais doué. J'ai des témoignages de la plupart de mes collègues de Los Angeles. Je crois qu'ils culpabilisent encore que j'aie été blessé par des hyènes-garous en leur sauvant la peau.

— La culpabilité peut être une motivation puissante, acquiesçai-je en lui emboîtant le pas tandis qu'il laissait retomber le rabat de la tente.

L'ouverture de celle-ci contribue à l'illusion qu'il s'agit d'une structure en dur permanente. À l'intérieur, il y a une piste circulaire conforme à une tradition si ancienne que je ne me souviens pas en avoir vu d'autre ailleurs qu'au cinéma, mais les gradins qui l'entourent sont fixes et cimentés, aussi solides que ceux d'une arène moderne. Nous pûmes marcher côte à côte entre la première rangée de marches et la rambarde qui empêche la foule de s'avancer sur la piste couverte de sable, vide pour l'instant.

— Parfois, ouais, dit tristement Socrate en passant une main sur son crâne presque rasé.

Comme je n'avais pas envie que quiconque soit triste aujourd'hui, je changeai de sujet.

— Je n'arrive pas à croire que tes cheveux frisent encore alors qu'ils sont si courts. Même les miens ne feraient pas ça.

Il eut un petit rire.

— Des gènes mexicains et allemands ne peuvent pas suffire. Pour obtenir une frisure pareille, il faut aller la chercher en Afrique.

Je ris avec lui.

— D'accord, un point pour toi.

Socrate tourna dans l'escalier principal, qui est plus large et

monte non seulement jusqu'aux gradins supérieurs, mais aussi à la guérite vitrée drapée de tissu qui se dresse tout en haut. On dirait le poste d'un commentateur sportif ; en réalité, c'est le bureau du gérant du *Cirque des Damnés*, et il y a un petit appartement juste derrière.

Socrate ne raccourcit pas sa foulée pour moi, mais je parvins à ne pas me laisser distancer. La première fois que j'ai monté cet escalier, mes genoux m'ont fait mal, et je n'avais même pas vingt-cinq ans. Maintenant j'en ai trente et un, et l'escalier ne me pose plus de problème.

Je gravis les marches aisément, avec juste un temps de retard sur Socrate et ses longues jambes. Certes, je fréquente la salle de sport plus assidûment aujourd'hui, mais je ne pense pas que ce soit la seule explication. Moi aussi, j'ai été blessée par des lycanthropes dans l'exercice de mes fonctions, mais un des premiers qui m'a contaminée était le seul et unique poly-garou que je n'aie jamais rencontré. Il possédait plusieurs formes animales, et apparemment c'est de lui que j'ai hérité d'abord, si bien que tous les autres métamorphes qui m'ont blessée par la suite ont partagé leur bête avec moi.

C'est censé être impossible sur le plan médical, et le fait que je ne me transforme en aucun animal l'est théoriquement plus encore. Nous pensons tous que c'est parce que j'étais déjà la servante humaine de Jean-Claude avant de contracter la lycanthropie, et que ses marques vampiriques m'empêchent de me transformer d'une façon ou d'une autre. Mais c'est de la métaphysique théorique si avancée que, franchement, nous n'avons aucune certitude.

Il y a quelques mois, j'ai découvert que certaines des branches les moins connues de l'armée aimeraient voir si elles peuvent fabriquer des soldats possédant comme moi le meilleur des capacités des métamorphes sans se transformer pour autant. J'ai fait savoir que c'était mes marques vampiriques qui m'empêchaient de me changer en animal, et qu'ils ne pouvaient pas reproduire ces conditions en laboratoire. Jusqu'ici, personne n'est venu toquer à ma porte pour m'en reparler, et ça me convient très bien.

C'est génial de pouvoir soutenir l'allure de Socrate, qui est une hyène-garou, et de n'avoir jamais mal à mes vieilles blessures, mais je me demande quelles sont les autres choses qui ont changé chez moi. De quelle façon mon corps a-t-il évolué sans que je ne m'en rende compte ? Et, par association d'idées, si la lycanthropie et les marques vampiriques ne m'avaient pas seulement affectée sur le plan physique ?

— Qu'est-ce qui te préoccupe, Anita ? Tu as l'air bien trop sérieuse pour une femme sur le point d'aller choisir une alliance.

Je souris à Socrate parce que je savais qu'il me taquinait. Je n'ai jamais été très portée sur les bijoux. Je lui expliquai que je n'avais pas

mal aux genoux.

— C'est une bonne chose, non ?

— Oui, mais qu'est-ce qui a bien pu changer aussi sans que je m'en aperçoive ?

Il soupira.

— Tu ne parles pas juste des trucs physiques.

— Non.

Nous nous arrê tâmes devant la porte.

— Un jour, on se prendra cinq minutes, et je te ferai la liste de toutes les différences que j'ai remarquées depuis que je suis devenu une hyène-garou.

— Ce serait bien.

— Ça risque de moins te plaire quand tu auras tout entendu.

Je haussai les épaules.

— Peu importe. Je préfère connaître la vérité que chercher à la deviner.

— Contrairement à la plupart des gens.

— Je ne suis pas la plupart des gens.

— Ça, c'est certain, dit Socrate en souriant.

Je lui rendis son sourire parce que c'est ce que j'étais censée faire, mais je dus me forcer un peu.

Socrate frappa à la porte, puis posa la main contre l'interstice au bord du battant, et j'entendis quelqu'un renifler de l'autre côté. C'est une nouvelle mesure de sécurité : les gardes métamorphes utilisent leur odeur comme « mot de passe ». On peut découvrir un code quel qu'il soit, mais on ne peut pas modifier ses émanations corporelles. Ça marche même quand les métamorphes sont sous leur forme humaine, bien que leur odorat soit plus affûté sous leur forme animale.

Lisandro, grand, brun, hispanique et séduisant, nous ouvrit la porte et nous fit entrer. La pièce contenait une table de travail et deux chaises. C'était un bureau tout à fait ordinaire, hormis pour les affiches de cirque vintage encadrées sur les murs indiquant que la personne qui travaillait là n'était pas juste la secrétaire d'une entreprise huppée. Il y aurait vraiment une secrétaire après la tombée de la nuit, quand elle se réveillerait. Betty Lou n'est pas une vampire très puissante, mais elle assure un max en gestion administrative.

— Ton nouveau gel a une odeur écoeurante. Comment tu peux porter ça ? lança Lisandro.

Il l'avait senti à travers la porte alors que, debout à côté de Socrate, je n'avais même pas remarqué.

— Comme je le disais justement à Anita, aucun de vous ne frise aussi fabuleusement que moi. Vous ne pouvez pas comprendre.

D'une main, Lisandro rejeta en arrière sa queue-de-cheval mi-longue.

— Mes cheveux sont raides comme des baguettes de tambour ; je n'ai pas ce genre de problème.

— C'est ton museau de rat-garou, fit valoir Socrate. Toutes les odeurs te paraissent bizarres.

Lisandro grimaça.

— Tu es juste jaloux parce que les rats ont un meilleur odorat que les hyènes.

Socrate secoua la tête.

— Mais on peut défoncer la carrosserie d'une Buick d'un coup de dent, et pas vous.

Je levai les yeux au ciel.

— Assez de concours de bites inter-espèces. Conduisez-moi à Jean-Claude.

— Je te dirais bien que tu connais le chemin, mais on fait dans le cérémonieux à cause de la bijoutière, répondit Lisandro.

— La bijoutière de jour est la servante humaine du bijoutier de nuit, et les vampires sont très portés sur l'étiquette.

— Ouais. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre une humaine capable de dire qu'Hélène de Troie avait les cheveux noirs.

— Elle n'a pas dit ça, contra Socrate.

— Si.

— Elle a dit que ces bagues seraient dignes d'Hélène de Troie, une autre beauté à la chevelure aile de corbeau.

— Aile de corbeau, ça veut dire noir.

— Elle m'a comparée à Hélène de Troie ? m'exclamai-je, incrédule.

Les deux hommes cessèrent de se chamailler et me dévisagèrent. Puis ils s'entre-regardèrent avant de reporter leur attention sur moi.

— N'importe quelle autre femme de ma connaissance serait flattée, mais toi, tu vas flipper, pas vrai ?

Je fronçai les sourcils.

— Je ne vais pas flipper.

— Mais tu n'accepteras pas non plus le compliment, insista Socrate.

Je soupirai, haussai les épaules, touchai mon flingue et rajustai légèrement mon holster sur ma ceinture en réfléchissant.

— Quand vous dépensez autant de fric, le commerçant vous flatte, c'est normal. Mais, non, je ne pense pas que cette femme soit sincère quand elle me compare à une des plus grandes beautés de l'histoire. Désolée, mais ça ne prend pas.

Lisandro et Socrate se regardèrent de nouveau, ce qui m'agaça, parce que ça voulait dire qu'ils faisaient attention à ne pas me foutre en rogne, et je déteste ça. Je déteste faire ma chieuse dès qu'il est question de mon apparence. Grâce à beaucoup de choses dans mon

enfance et à mon ex-fiancé, j'ai du mal à me considérer comme belle. Les gens se comportent comme si je l'étais, et il faut bien que je l'accepte, mais j'ai du mal à le voir moi-même. Donc, sincère ou pas, la flatterie de la bijoutière ne fonctionnerait pas sur moi.

— Et puis, une bague, ça se porte à la main, donc on s'en fout de la couleur des cheveux, c'est la carnation qui compte, ajoutai-je sur un ton bougon.

Mais j'avais réussi à ne pas m'autocritiquer, ce qui était déjà un progrès.

— Ne faisons pas attendre le patron, suggéra Socrate.

Il me fallut une seconde pour piger qu'il parlait de Jean-Claude. Puis Lisandro ouvrit la porte du fond et m'introduisit dans le bureau plus grand et plus luxueusement meublé où tout criait « cadre sup », depuis les lambris en bois poli jusqu'à la table de travail assez grande pour y abattre un bœuf. Rien n'indiquait qu'il s'agissait du bureau du gérant du *Cirque des Damnés*. Ici, pas d'affiches de mauvais goût.

Un instant, je voulus demander à un des deux métamorphes de rester avec moi, mais c'était des gardes du corps. Ils ne pouvaient pas me protéger contre la brusque nervosité qui s'empara de moi à la vue des pierres disposées sur des plateaux en velours et les modèles d'alliances en métaux divers. Le grand bureau en était recouvert comme si les comptables avaient reçu un trésor de pirate à cataloguer.

Une petite femme brune se tenait à côté, serrant ses mains fines devant elle. Elle aurait pu passer pour une comptable dans un vieux film, mais l'animation de son visage indiquait qu'elle ne l'était pas. Tout cela l'excitait terriblement. Je dus faire un mouvement involontaire vers la porte, parce que Jean-Claude dit :

— Ma petite.

Juste ça, rien de plus, mais cela me fit tourner la tête vers lui.

Il était assis derrière l'énorme bureau et l'étalage rutilant de bijoux matrimoniaux, mais aucun d'eux ne pouvait rivaliser avec lui. Ses cheveux noirs bouclaient doucement sur ses épaules, se fondant si parfaitement au velours de sa veste qu'il était difficile de dire où finissaient les uns et où commençait l'autre. La chemise qu'on entrevoyait dessous était écarlate, une teinte de rouge qui se mariait fabuleusement bien avec ses cheveux et sa peau d'une blancheur surnaturelle.

Il était particulièrement pâle ce soir, sans la moindre trace de couleur sur les joues, ce qui signifiait qu'il ne s'était pas encore nourri. Il fut un temps où je n'aurais pas pu le dire, mais j'étudie son visage et ses humeurs depuis des années. Autrefois, je refusais de servir de dîner à quelque vampire que ce soit, lui y compris. À présent, l'idée qu'il ne s'était pas nourri et que ça pourrait être intégré à nos préliminaires plus tard contractait des choses dans mon bas-ventre, si fort que je dus

me raccrocher au bord du bureau.

Je scrutai son visage, la courbe presque parfaite de ses joues, ses lèvres qui appelaient les baisers, et, coup de grâce, ses yeux. Ils semblaient presque noirs dans la lumière des plafonniers, mais une petite lueur révélait leur teinte d'un bleu dans lequel on pourrait se noyer, le bleu des profondeurs de l'océan où nagent des monstres et où nichent des merveilles. Il a deux rangées de cils aux paupières, si bien qu'on dirait toujours qu'il a mis du mascara alors qu'il n'en a pas besoin. Et ces sourcils noirs à l'arc sublime... Il est presque trop beau, une œuvre d'art plutôt qu'une personne.

Comment est-il possible qu'un tel homme soit amoureux de moi ? Mais le sourire sur ses lèvres et la lumière dans ses prunelles disaient très clairement que lui aussi voyait quelque chose de merveilleux quand il me regardait. Je ne savais pas si je devais me sentir flattée, stupéfaite, ou demander : « Pourquoi moi ? » Pourquoi pas un millier d'autres femmes à la beauté plus traditionnelle ?

Jean-Claude aurait pu avoir des stars de cinéma ou des mannequins, mais c'était moi qu'il avait choisie. Moi, trop petite et pleine de courbes malgré tout le sport que je fais, couverte de cicatrices à cause de mon boulot, toujours en train de lutter contre les problèmes dont la vie m'a accablée – et pourtant il me souriait et me tendait la main. Je contournai le bureau pour la prendre, mais je n'avais pas l'impression d'être une princesse. Je me sentais comme une paysanne maladroite face à un roi majestueux.

— Je pourrais aussi bien ne pas exister chaque fois que l'un de vous entre dans une pièce où l'autre se trouve déjà, commenta la bijoutière avec une voix portant encore des traces de l'accent de son pays natal.

Elle devait être originaire de ce qu'on nomme le Moyen-Orient aujourd'hui, et qui devait être la Mésopotamie à l'époque – ouais, le berceau de la civilisation. Elle nous avait dit qu'elle s'appelait Irène ; je doutais que c'ait été son nom de naissance, mais j'ai appris qu'il est impoli de demander son nom original à un vampire ou à un serviteur humain. Leur vrai nom, c'est celui qu'ils se choisissent. J'imagine que personne ne peut traverser les siècles en se faisant appeler « Joue-dans-la-boue » ou je ne sais quoi. Va pour Irène, donc.

Je rougis, mais Jean-Claude m'attira vers lui en disant :

— Cet éblouissement mutuel ne fait-il pas justement partie de ce qui vous fascine chez nous ?

— Oui, mon Seigneur Roi.

Je voulus dire : « Pitié ! Ne l'appellez pas comme ça », mais Jean-Claude m'avait demandé de cesser de les corriger, elle et son Maître. D'abord parce que, si quelqu'un veut vous appeler roi ou reine, il faut le laisser faire. Ensuite parce que, lorsque j'avais suggéré « président »,

Irène avait appelé Jean-Claude « Mon Seigneur Président », ce qui était tout à fait ridicule.

Il resta assis, et pour une fois ce fut moi qui dus me pencher pour l'embrasser. Sur les milliers de baisers que nous avons échangés, je ne me souvenais pas que ce soit déjà arrivé. Dans cette position, il ne pouvait même pas se dresser sur la pointe des pieds comme je le fais la plupart du temps.

Je posai une main sur sa joue pour me stabiliser tandis que mes lèvres touchaient les siennes, parce que, parfois, il suffit d'un baiser de lui pour me faire chanceler. C'était un baiser léger selon nos critères, mais nous avions de la compagnie, et des relations professionnelles qui plus est. Si j'avais appris une chose au cours des dernières semaines, c'est que tous les aspects d'un gros mariage sont professionnels d'une façon ou d'une autre.

Irène pressait ses mains fines l'une contre l'autre devant elle, comme d'habitude quand elle n'était pas en train de manipuler quelque chose. On aurait dit qu'elle les tenait ainsi pour s'empêcher de toucher à tout ce qui l'entourait. Elle était plus petite que moi, à peine un mètre cinquante, avec des cheveux aussi noirs que les nôtres, mais plus rêches et mêlés de fils gris. Son visage était fin et anguleux, son corps frêle comme celui d'un oiseau, pas comme les mannequins perpétuellement au régime, mais comme si elle n'avait jamais mangé à sa faim. Elle avait la peau brune, à la fois d'origine et à cause du soleil, et les yeux du noir vers lequel les yeux bleu marine de Jean-Claude et mes yeux bruns tendent sans jamais l'atteindre tout à fait.

— Mon Maître m'a fait don d'une impossible longévité, et je peux vous dire que, durant toutes mes années d'observation, j'ai rarement vu des amoureux aussi captivés l'un par l'autre après tout ce temps.

Jean-Claude lui sourit en passant un bras autour de ma taille pour me faire asseoir sur ses genoux. J'aurais pu protester, mais, un, je voulais être aussi près de lui que possible, et, deux, il n'y avait rien de mal à ça. C'était juste un peu trop démonstratif pour l'Amérique moderne, hors d'une soirée ou d'une boîte de nuit.

— Nous cherchons les alliances parfaites. Nous ne sommes encore qu'au début de notre relation, Irène.

— Mais vous sortez ensemble depuis six ans, n'est-ce pas, Monseigneur ?

— Oui, répondit Jean-Claude.

— Quelque chose comme ça, acquiesçai-je.

Notre relation avait été plus intermittente que la communauté vampirique et les médias humains ne semblaient le croire. J'étais une exécutrice de vampires licenciée quand j'ai rencontré Jean-Claude pour la première fois, donc aucun de nous deux ne nourrissait de pensées romantiques vis-à-vis de l'autre. Je croyais que tous les

vampires n'étaient que des cadavres ambulants, et qu'en les tuant je purgeais le monde de ses monstres. Puis j'ai rencontré quelques vampires qui semblaient plus fréquentables que certains des humains auxquels j'avais affaire, et j'ai commencé à me demander qui étaient les véritables monstres.

Dominga Salvador fait partie de ces gens qui ont aidé à me convaincre que le mal pouvait avoir un poulx. Et à présent nous étions confrontés à des gens qui mettaient à exécution le plan le plus maléfique de la Señora. Elle était morte ; je le savais, puisque je l'avais tuée, mais si la personne qui donnait les ordres au zombie hors champ avait eu une voix de femme je me serais demandé si quelqu'un ne l'avait pas relevée de sa tombe pour lui extorquer ses secrets.

Bien sûr, techniquement, je l'ai assassinée – légitime défense ou pas –, donc sa zombie aurait dû commencer par se mettre à ma recherche. Les victimes de meurtre rampent hors de leur tombe avec une seule idée en tête : la vengeance. Elles massacrent toute personne qui s'interpose entre elles et leur cible. C'est pour ça qu'on ne peut pas se contenter de relever les victimes de meurtre pour leur demander qui est leur assassin. On a essayé, et, chaque fois, ça a fait des victimes supplémentaires.

Jean-Claude me caressa le bras.

— Tu es bien sombre tout à coup, ma petite.

— Désolée, j'ai... eu une journée difficile au travail.

Je sentis son énergie frôler mes pensées presque comme sa main caressait mon bras. Je raffermis légèrement mes boucliers mentaux, et il n'insista pas. Je n'avais aucune envie de partager avec lui les images de cette vidéo pendant qu'on parlait d'alliances. J'étais à peu près sûre que ça casserait l'ambiance.

— Je ne comprends pas pourquoi vous faites un métier qui éteint la lumière de votre visage, Anita, commenta Irène.

Je tournai la tête vers elle, et elle dut lire quelque chose dans mon regard, car elle fit une petite courbette et dit :

— Je ne voulais pas vous offenser.

— Aucun problème, tant que vous n'êtes pas comme ces vampires qui pensent que je devrais arrêter de bosser après avoir épousé Jean-Claude.

Irène se redressa en riant.

— Jamais je ne dirais une chose pareille. Je fais le même travail depuis très longtemps, et je trouve toujours des choses à apprendre. Les nouvelles technologies et les nouveaux alliages sont des sources constantes d'émerveillement pour moi.

Je lui souris.

— Navrée d'avoir sauté aux conclusions.

— Toute personne qui trouve que vous devriez cesser de travailler

est probablement un vampire qui ne mène pas une existence très productive depuis sa mort. D'après mon expérience, ceux qui n'ont pas d'occupation finissent par s'ennuyer, et les immortels qui s'ennuient trouvent toujours des façons très déplaisantes de se divertir.

Elle frissonna légèrement, et son visage perdit un peu de son éclat.

Jean-Claude me serra contre lui du bras passé autour de ma taille.

— Crois-tu que l'ennui est la source du mal chez les vampires ? demanda-t-il à Irène.

— L'éternité, c'est très long quand on n'en fait rien, Monseigneur.

Il sourit et acquiesça.

— En effet.

— Si je puis me permettre, Monseigneur.

— Tu peux, dit-il, même si je ne comprenais pas ce qu'Irène demandait exactement.

— Beaucoup d'entre nous pensent qu'une des raisons pour lesquelles vous vous montrez si juste et si raisonnable, c'est que vous gérez des établissements commerciaux depuis plusieurs siècles. Le fait que vous vous produisiez dans certains de vos clubs prouve également que vous savez vous occuper de manière positive.

— Certains des vampires les plus âgés trouvent inconvenant que leur roi s'exhibe sur scène.

— J'ai entendu ces rumeurs, mais ceux qui les propagent sont conservateurs, prisonniers du passé. Ils pensent encore qu'un dirigeant ne doit se soucier que de pouvoir, alors que le plaisir que vous prenez sur scène irradie par chacun de vos pores, Monseigneur.

Jean-Claude inclina la tête sur le côté et nous dévisageâmes tous deux Irène, mais ce fut moi qui posai la question.

— Quand avez-vous vu Jean-Claude sur scène ?

Elle rougit et baissa les yeux.

— Mon Maître pense que mieux nous sommes informés au sujet des gens pour qui nous fabriquons nos alliances, mieux nous pouvons les satisfaire.

— Es-tu venue un soir où je présentais les numéros ? interrogea Jean-Claude.

Irène garda les yeux baissés et les mains étroitement pressées l'une contre l'autre.

— Vous avez effectivement présenté la plupart des numéros.

— Mais pas le mien.

— Non, Monseigneur, c'est un de vos charmants jeunes hommes qui a eu cet honneur, répondit-elle en étudiant soigneusement le plancher.

— Je ne suis monté qu'une fois sur la scène du *Plaisirs Coupables* depuis l'annonce de nos fiançailles. Je ne t'ai pas vue dans le public.

— Je suis restée au fond de la salle, Monseigneur. J'étais là pour observer, non pour faire partie des spectateurs que vous invitez à monter sur scène avec vous.

Elle leva brièvement les yeux et les baissa de nouveau.

Jean-Claude a failli causer une émeute en se déshabillant sur scène après l'annonce de nos fiançailles. Il avait monté un nouveau numéro plus romantique au début, et sexy en diable à la fin, même si je trouve que les deux ne s'excluent pas mutuellement. Le lendemain, une moitié des gros titres affirmaient que j'étais jalouse et folle de colère qu'il ait fait une chose pareille, et l'autre supputait sur le temps qui s'écoulerait avant que je le rejoigne sur scène.

C'est vrai qu'il m'est arrivé de jouer les prétendues victimes pour certains de mes amants, mais plus depuis quelque temps. Un, les clientes n'aiment pas qu'on place dans la salle une « complice » qui a déjà eu le plaisir de... euh... rencontrer les danseurs pour de vrai ; deux, le service des marshals fédéraux ne voit pas d'un très bon œil qu'un de ses officiers se produise sur la scène d'un club de striptease. Techniquement, je ne me déshabillais pas : je me contentais de participer au numéro sans jouer les effarouchées ni essayer d'obtenir que les danseurs couchent avec moi, mais de toute évidence on ne peut pas invoquer la clause d'aide à un ami dans ce genre de circonstances. Quant à la communauté vampirique, elle pense qu'il est indigne de son roi de remuer le popotin devant un public humain.

— Je suis un exhibitionniste. Tu sais ce que ça signifie, Irène ?

Elle rougit de nouveau, et nous en déduisîmes que la réponse était « oui ».

— Tu as aimé mon numéro, Irène ? insista Jean-Claude en mettant juste une touche de pouvoir dans son nom.

Je le sentis frissonner sur ma peau et contracter des choses dans mon bas-ventre. J'observai Irène pour voir si cela l'affecterait de la même façon. Elle demeura parfaitement immobile puis, très lentement, leva les yeux vers Jean-Claude comme une souris doit regarder un chat quand elle est trop fatiguée pour continuer à fuir, qu'elle se rend compte combien le chat est beau et que ça ne sera pas une façon si affreuse de mourir.

Très fermement, j'ordonnai :

— Arrêtez ça.

— Ça ne la dérange pas, n'est-ce pas, Irène ?

Chaque mot était gorgé de pouvoir.

Les yeux écarquillés, les traits flasques, Irène secoua la tête.

— C'est ce que tu voulais depuis que tu m'as vu sur scène, pas vrai ?

— Je le voulais déjà bien avant, Monseigneur. Comment quiconque pourrait-il contempler la flamme de votre beauté sans

vouloir s'en rapprocher pour goûter sa chaleur ?

— Mais je suis froid, Irène. Il n'y a pas de flamme en moi, pas de lumière, juste le froid de la tombe et de l'obscurité.

— Anita est votre chaleur, Monseigneur, et les métamorphes brûlent fort.

Sa voix était avide à présent ; quand elle prononça le mot « chaleur », je sentis la température grimper comme au plus fort d'une canicule estivale, et je frémis presque.

— Tu l'as senti, ma petite ?

— Ouais, dis-je en me levant pour me mettre debout près de lui, mais en gardant mes doigts entrelacés avec les siens. Pas de tour de passe-passe mentaux ici, Irène. Avec nous, ça ne marchera pas.

Les mots suivants que prononcèrent ses lèvres furent ceux de quelqu'un d'autre ; sa voix n'avait pas la même inflexion que d'habitude, comme si un inconnu la lui avait empruntée.

— Vous avez tenté de contrôler ma servante. Je me contente de vous prouver que nous ne sommes pas impuissants contre vous.

Irène se tenait les bras ballants, les pieds écartés et les épaules redressées, dans une attitude toute masculine.

— Mes excuses, Melchior, mais son désir d'être séduite est très fort. Il sape ma détermination à bien me comporter.

J'ai toujours prononcé le nom du Maître joaillier « *Mel-Core* » ; dans la bouche d'Irène, ça devient « *Mil-Ki-Or* », et c'est beaucoup plus exotique. La prononciation de Jean-Claude se rapproche davantage de celle d'Irène que la propre fadeur d'Américaine moyenne de la mienne.

— Un bon souverain fait preuve de retenue.

— Un bon maître ne frustre pas sa servante.

— Je ne possède pas vos inclinaisons, Monseigneur. Mon amour va à notre art partagé, pas à la chair.

— Comme c'est triste pour elle.

— Peut-être, mais elle serait plus chagrinée que son art ait été détruit par la poursuite de plaisirs charnels.

— Les deux ne s'excluent pas mutuellement, protestai-je. On peut trouver un compromis.

— Irène est libre de trouver un amant tant que ça n'interfère pas avec notre travail.

— Que feriez-vous dans le cas contraire ? m'enquis-je.

L'expression d'Irène se fit pensive. Celui qui la possédait caressa la barbe qu'elle n'avait pas.

— Rien ne saurait interférer avec notre art.

— Tueriez-vous l'homme dont elle serait amoureuse ?

Irène tourna la tête vers Jean-Claude.

— Vous autorisez votre servante à s'exprimer de façon déplacée.

Cela nous rend perplexes, nous les anciens.

— Ne le regardez pas alors que c'est moi qui vous parle, Melchior !

J'aurais bien retiré ma main de celle de Jean-Claude, mais il la serra plus fort, et je ne cherchai pas à me dégager. Je ne ferais rien qui puisse lui donner l'air faible face au vampire très âgé qui nous regardait avec les yeux d'Irène.

— C'est pour cette raison que nous n'épousons pas nos serviteurs, Jean-Claude, parce qu'après ils se prennent pour nos égaux.

— Espèce de fils de pute arrogant !

— En plus, elle jure comme un charretier, commenta Melchior en croisant les bras minces d'Irène sur sa poitrine en un geste, là encore, typiquement masculin.

Irène aurait calé ses bras sous ses seins plutôt que par-dessus, pour ne pas les écraser. Intéressant. Melchior pouvait mouvoir son corps, mais à quel point bénéficiait-il de ses perceptions, de ses sensations ?

— Insulter ma fiancée est effectivement une marque d'arrogance, bien que j'ignore la profession de votre mère.

Je jetai un coup d'œil à Jean-Claude pour voir s'il plaisantait, mais son visage était impassible comme celui d'une statue magnifique qu'un sorcier aurait animée. Cela signifiait qu'il se donnait beaucoup de mal pour dissimuler ses émotions – donc que tout ceci était plus sérieux que ça n'en avait l'air.

Je déteste avoir affaire aux très vieux vampires ; non seulement ils sont arrogants pour la plupart, mais ils ont des réactions incompréhensibles, comme si le temps écoulé depuis leur mort faisait d'eux des créatures d'une autre espèce. Est-ce une question de longévité ou de culture d'origine ?

— Si je vous ai insulté sans le vouloir, je vous présente mes plus plates excuses, Monseigneur.

Melchior inclina le corps d'Irène comme si celui-ci était beaucoup plus grand et plus costaud. On aurait dit un mauvais marionnettiste. J'ai vu le Voyageur, un des anciens membres du Conseil, posséder des vampires, mais il se débrouillait mieux ; il les manipulait de façon plus fluide et plus naturelle. Melchior, lui, répugnait visiblement à déplacer les pieds d'Irène, comme s'il avait du mal à les sentir ou à percevoir ce qu'il y avait autour d'elle.

Je pressai la main de Jean-Claude et la lâchai lentement, en me demandant si ce contact physique nous aidait à résister aux tours de passe-passe mentaux de l'autre vampire. Le pouvoir qui émanait d'Irène me parut enfler, mais dans des proportions supportables.

— Il existe d'autres bijoutiers, Jean-Claude. Je ne veux pas porter une alliance fabriquée par quelqu'un qui a si peu de considération

pour moi, dis-je en m'approchant d'Irène.

— Comme tu voudras, ma petite, répondit Jean-Claude. (D'un geste ample, il désigna les bijoux étincelants sur leur lit de velours). Remballe ça, Melchior, et va-t'en.

Irène ne me regarda pas. Toute son attention était concentrée sur Jean-Claude, et son expression trahissait la surprise de Melchior.

— Mon Seigneur Roi, nous avons presque fini la conception des alliances.

— Nous recommencerons à zéro avec quelqu'un d'autre. Peut-être pas un aussi grand artiste que toi et Irène, mais je suis certain qu'il pourra nous créer des parures à la beauté durable. Même si, en cette époque, il sera sans doute difficile de trouver un bijoutier vivant versé dans la création de couronnes et de diadèmes. C'est un art qui se perd, ne penses-tu pas, Melchior ?

Irène affichait une expression chagrine et avait posé une main sur sa poitrine.

— C'est la première fois que vous mentionnez des couronnes et des diadèmes.

— Nous pensions qu'il nous faudrait quelque chose pour tenir le voile d'Anita. Je connais tes œuvres d'antan, Melchior, et tu aurais fait un travail fabuleux, mais nous nous débrouillerons autrement. Cela intéressera peut-être Carlo de créer la première couronne qui ceindra la tête d'un vampire depuis des siècles.

— Ce charlatan ! Non, Monseigneur, mon Roi, Jean-Claude, je vous en prie, ne faites pas appel à Carlo ! Il n'a pas l'œil, pas le don pour travailler le métal.

— Il est vrai que tu es un orfèvre hors pair, mais je me suis laissé dire que Carlo était meilleur joaillier. Et comme les pierres m'intéressent davantage que leur armature, peut-être est-ce aussi bien.

— Monseigneur, vous plaisantez sûrement.

J'avais rejoint Irène. Ses pieds formaient un drôle d'angle. Melchior m'ignora comme si je n'étais pas plantée à côté du corps de sa servante humaine. Il ne tint absolument aucun compte de moi. Parce que j'étais humaine ? Parce que j'étais une femme ? Les deux ?

Quoi qu'il en soit, j'en avais ma claque. Je fis un petit pas en avant et, du pied, balayai les jambes d'Irène. Sa chute fut si brusque que, si je n'avais pas possédé une rapidité surhumaine, je n'aurais pas pu la rattraper à temps. La tenant dans mes bras, je plongeai mon regard dans le sien et vis alors que ses yeux écarquillés n'étaient pas aussi noirs que ses cheveux, juste d'un brun riche et très foncé.

— Vous ne sentez pas ses pieds, dis-je en souriant. Si je ne l'avais pas retenue, elle se serait fait mal.

— Que fait votre servante ?

De nouveau, Melchior tourna le visage d'Irène vers Jean-Claude

plutôt que vers moi, alors que mon nez était à quelques centimètres du sien.

— Si vous ne percevez pas parfaitement son corps, je m'interroge sur la solidité de votre lien avec votre servante humaine, chuchotai-je contre sa joue – leur joue. Je me demande si ce serait très difficile de lui donner le choix.

Ou bien Melchior sentit mon souffle, ou bien mon murmure parvint à capter son attention, car il tourna la tête d'Irène vers moi.

— De quoi parles-tu, femme ?

Je le gratifiai de mon sourire le plus déplaisant, celui qui dit que je serais capable de faire des choses affreuses sans jamais m'en départir. Ce n'était pas volontaire de ma part. Je sais que ça énerve la plupart des gens.

— Regardez-moi dans les yeux, Melchior.

Il gloussa.

— En général, ça, c'est notre réplique.

Je sentis ma nécromancie s'ouvrir tel un poing trop longtemps fermé. Le pouvoir rampa sur ma peau telle une onde de chair de poule et toucha celle d'Irène à l'endroit où je la tenais.

— Qu'est-ce que c'est ? (De nouveau, Melchior reporta son attention sur Jean-Claude). C'est vous qui faites ça, Monseigneur ?

Jean-Claude secoua la tête en souriant.

Ces yeux bruns se tournèrent vers moi. Je tenais toujours le corps d'Irène dans mes bras comme si elle ne pesait rien, et, de fait, elle ne devait pas faire beaucoup plus de quarante-cinq kilos. Elle me semblait fragile, comme si ses os affleuraient trop près de la surface, et je songeai de nouveau qu'avant d'entrer au service de Melchior elle avait dû souffrir de famine la plus grande partie de sa vie. C'est le genre de chose qui laisse des traces, et... Cette pensée ne m'appartenait pas, pas plus que les souvenirs qui l'accompagnèrent. Jean-Claude était né pauvre, et il était souvent allé au lit le ventre vide, et avait souvent écouté sa sœur pleurer de faim.

— C'est vous, Monseigneur. Je vois vos yeux dans son visage, constata Melchior, satisfait.

Je fermai les paupières et convoquai mon pouvoir, chassant les souvenirs de Jean-Claude. Quand je les rouvris, Irène eut peur de ce qu'elle vit.

— Tes yeux... On dirait des diamants cognac au soleil, ils brillent si fort...

Et je savais que c'était bien mes yeux cette fois, comme si j'étais moi-même une vampire. J'avais déjà vu ce phénomène se produire accidentellement, mais depuis peu j'arrive à le provoquer quand je veux.

— Allez-vous-en, Melchior, et laissez Irène répondre à une

question pour moi.

— Quelle question ? demanda-t-il sur un ton rogue malgré la peur dans ses yeux.

— Je vais lui demander si elle veut être délivrée de vous. Libre de trouver un amant que vous ne tuerez pas s'il interfère avec son travail. Libre d'avoir une vie hors de vos ateliers.

— Elle est ma servante humaine. Seule la mort nous délivrera l'un de l'autre.

— Irène a rencontré notre Jade Noir. Son Maître est toujours en vie, mais désormais c'est à moi que répond sa tigresse à appeler, chuchotai-je tout près de son visage, comme si je voulais l'embrasser.

Irène déglutit péniblement, et je vis son poulx battre sur un côté de son cou mince tel un oiseau pris dans un filet. Elle ou son Maître avait peur de moi.

— Seule la Mère de Toutes Ténèbres était capable de briser de tels liens.

Mais la voix de Melchior n'était plus aussi assurée.

— Et qui a tué la Mère de Toutes Ténèbres, mmmh ?

— Jean-Claude.

Mon sourire s'élargit sans devenir moins déplaisant. Comme mon dos était plié selon un drôle d'angle, je serrai Irène un peu plus fort contre moi et me redressai.

— Et quelle arme a-t-il utilisée pour tuer la nuit en personne ?

Il me dévisagea, la peur se déversant des yeux bruns d'Irène.

— Toi, chuchota-t-il.

— Si Irène veut qu'on la délivre de vous, c'est possible.

— C'est interdit, protesta-t-il.

— Je n'aime pas l'esclavage. Je trouve ça très 1800. Si je pense qu'Irène est juste une esclave pour vous, je considérerai que c'est vous qui avez enfreint la loi, Melchior.

— Quelle loi ? protesta-t-il en posant les mains d'Irène sur ma poitrine pour tenter de me repousser.

Mais il n'arrivait pas à les utiliser convenablement, comme s'il ne percevait toujours pas bien son corps. Quand Jean-Claude et moi nous ouvrons mutuellement notre esprit, chacun éprouve les sensations de l'autre, mais il est vrai qu'aucun de nous ne manipule jamais l'autre comme un pantin. C'est peut-être ce qui fait la différence. Il s'agit de partage d'émotions et de sensations physiques, pas de possession.

— L'esclavage est illégal depuis 1865, dis-je.

— C'est la loi humaine, pas la loi vampirique.

— Mais nous sommes maintenant assujettis à elle, Melchior, répliqua Jean-Claude.

Le vampire me repoussa gauchement avec les mains d'Irène.

— Ce n'est pas ce que signifie notre nouveau statut. Interférer

avec le serviteur humain d'un autre vampire est l'un de nos plus grands tabous.

— Je n'avais jamais considéré les serviteurs humains comme des esclaves, mais, vois-tu, c'est l'un des dons d'Anita, de voir les choses avec la perspective d'un représentant de la loi. Si elle dit que tu traites Irène comme une esclave, je suis sûr qu'on pourra prouver que c'est illégal.

— Vous n'oseriez pas, s'étrangla Melchior en me repoussant comme une actrice de film d'horreur à qui on a dit de se débattre, mais pas trop fort.

— Tu aimes Irène ? interrogea Jean-Claude.

— Quoi ?

— Vous l'avez entendu. Vous aimez Irène ?

— Je... j'aime son art. J'aime ses créations.

— Et elle ? demandâmes-nous, Jean-Claude et moi, en même temps.

Les yeux bruns d'Irène scrutèrent les miens, qui brillaient bien plus fort. Son visage s'affaissa.

— J'aime l'éclat de ses prunelles quand elle regarde les pierres et le métal et qu'elle commence à créer dans sa tête. J'aime ses longs doigts fins avec lesquels elle sertit si délicatement les bijoux dans leur armature. J'aime quand je grave une inscription et qu'elle la parachève avec une ou deux arabesques auxquelles je n'aurais pas pensé. J'aime qu'elle améliore ma vision, et que, même pendant qu'elle m'assiste, elle adore me regarder travailler le métal.

— Vous l'aimez, dis-je doucement.

Il parut surpris. Puis lentement, comme si on lui arrachait chaque mot contre son gré, il lâcha :

— Je suppose que... je suppose que oui. J'ignore ce que je ferais sans elle à mon côté. Je serais perdu sans ses doigts agiles et ses yeux brillants. Son sourire est le premier qui m'accueille le soir et le dernier que je vois quand l'aube se lève. Je ne pensais pas qu'elle comptait autant pour moi.

— Vous aimez Irène, acquiesça Jean-Claude.

Cette fois, le visage d'Irène ne se tourna pas vers lui mais continua à m'observer.

— Je l'aime, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous aimez Irène.

— J'aime Irène.

— Vous aimez Irène.

— J'aime Irène, répéta-t-il.

— Repose-la, ma petite.

Je remis le corps d'Irène debout sur ses pieds, mais sans le lâcher. Son visage se tourna vers Jean-Claude.

— Vous m’avez ensorcelé, Jean-Claude.

— Non, mon ami, nous vous avons montré la vérité.

— Voulez-vous dire que j’aimais déjà Irène avant ?

— Je soupçonne que c’est cet amour qui vous a poussé à faire d’elle votre servante humaine en premier lieu, mon ami.

Melchior secoua la tête d’Irène comme si une mouche lui bourdonnait dans l’oreille.

— Je ne suis pas certain que ce soit vrai.

— Nous avons senti son besoin et regardé dans votre cœur, Melchior, et nous y avons trouvé un besoin identique.

— Je n’avais pas besoin de l’aimer.

— Non, vous l’aimiez déjà, le détrompai-je.

— Je ne suis pas sûr... Je veux dire...

Il me regarda avec le visage d’Irène et un air confus.

— Vous aimez Irène, et vous avez hâte de l’en informer.

Il fronça les sourcils.

— De... l’en informer.

— Beaucoup des plus belles œuvres au monde ont été créées par amour, Melchior. Pense à ce qu’Irène et toi pourrez produire en entremêlant votre amour et votre art, le pressa Jean-Claude.

— Oui, acquiesça le vampire. Oui, nous allons concevoir pour vous des alliances sublimes, et une couronne digne de notre première reine depuis des siècles.

Je voulus protester sur ce dernier point, mais nous étions en train de gagner, aussi je m’abstins.

— Laisse revenir Irène, Melchior, et nous reprendrons la discussion au sujet de vos prototypes, suggéra Jean-Claude.

— Non, non, il faut tout recommencer. Jusqu’ici, je ne comprenais pas l’amour. Mes modèles étaient trop froids. Il vous faut quelque chose de plus chaleureux, de plus... aimant.

— Si tu préfères.

— Mon Roi. (Melchior s’inclina devant Jean-Claude, puis se tourna vers moi). Ma Reine.

Jamais il ne s’était adressé à moi de la sorte, et à plus forte raison jamais il ne m’avait gratifiée de la moindre courbette.

— Maintenant, laisse revenir Irène, réclama Jean-Claude.

— Vos désirs sont des ordres, mon Roi.

Et en un clin d’œil, Irène fut de retour. C’était vraiment étrange, parce que ça restait le même corps, mais on voyait qu’il était habité par une personne différente – l’expression, le langage corporel étaient redevenus ceux d’Irène.

Elle nous sourit.

— Où en étions-nous ?

Je la dévisageai, et Jean-Claude aussi. Puis nous nous regardâmes

et je haussai un sourcil.

— Vous rappelez-vous les dernières minutes qui viennent de s'écouler, Irène ?

Elle nous sourit à tous les deux avec un petit haussement d'épaules.

— Je suppose que mon Maître vous a rendu visite. Je suis son véhicule, qu'il utilise à sa convenance.

— Et ça ne vous dérange pas ? m'enquis-je.

— Il m'a permis de vivre des siècles au-delà de ma longévité humaine, et d'en apprendre davantage sur le métal et les pierres que dans mes rêves les plus fous. Il est mon Maître, pas seulement au sens vampirique du terme, mais en tant qu'artisan. Depuis des siècles, nous arpentons le monde en quête d'art et de beauté, de matières première tirées de la terre elle-même, ou parfois de gens monstrueux.

— Ça m'a l'air d'une existence très aventureuse, commenta Jean-Claude.

Irène acquiesça joyeusement.

— Ça l'est, Monseigneur.

— Si Melchior t'aimait autant qu'il aime votre art, ne serait-ce pas merveilleux ?

Elle baissa les yeux et rougit.

— Oh ! Monseigneur, vous me taquinez.

— Je crois que tu sous-estimes ta valeur pour ton Maître, Irène.

Elle secoua la tête.

— Devons-nous lui dire ? demandai-je.

— Me dire quoi ? lança-t-elle en levant les yeux.

— Ton Maître a de nouvelles idées dont il veut discuter avec toi, lui révéla Jean-Claude.

— Mais je croyais qu'on avait presque fini avec la conception.

— Il a dit qu'il avait de nouvelles idées, insistai-je.

— Il a parlé de capturer l'amour dans les alliances, ou quelque chose de ce goût-là, ajouta Jean-Claude avec un geste vague.

Il semblait affecté et inoffensif ; ainsi avait-il dissimulé son pouvoir pendant des siècles passés parmi les autres vampires. Il se présentait comme un homme séduisant et un peu maniéré, comme s'il n'y avait rien d'autre à voir en lui, merci de circuler.

— Eh bien, je suis certaine que mon Maître a raison. C'est le plus grand orfèvre du monde.

Avec un sourire heureux, Irène entreprit de ranger les bijoux épars sans plus discuter. Elle ne mettait pas notre parole en doute, ne s'offusquait pas du fait que son Maître puisse l'utiliser comme un pantin et changer leurs plans sans la consulter. Ça devait arriver souvent, car Melchior était un « artiste » depuis plusieurs millénaires, le genre de truc qui vous rend arrogant. Je me demandai ce qu'Irène

penserait de sa nouvelle inspiration.

Nous attendîmes pendant qu'elle remballait et que les gardes la reconduisaient. Ils s'assurèrent que son escorte, qui attendait dans le fond, la flanquait avant qu'elle ressorte du *Cirque* avec autant de quinquetterie. Maintenant que son Maître l'aimait, ça aurait été ballot qu'elle se fasse braquer en allant le retrouver.

Lorsque nous fûmes seuls dans la pièce, je me tournai vers Jean-Claude.

— Il l'aimait vraiment depuis le début ?

— Je le pense.

— Mais vous n'en êtes pas certain.

— Non.

— L'avez-vous forcé à tomber amoureux d'elle ?

Il eut ce geste si typiquement français qui était presque un haussement d'épaules, mais pas tout à fait.

— Nous avons levé le voile pour lui permettre de voir le joyau le plus étincelant de sa collection, voilà tout.

— Vous parlez d'Irène.

— Oui.

— Et nous sommes tous les deux fatigués que les gens me méprisent parce que je suis votre servante humaine.

— Il y a de ça aussi.

— Vous allez vraiment me faire porter un diadème pour le mariage ?

Il sourit tel un ange déchu essayant de vous vendre des glaçons en enfer.

— Ce serait mesquin de notre part de le faire tomber amoureux et, ensuite, d'insulter son art, ne trouves-tu pas, ma petite ?

Je regardai le plafond, pris une profonde inspiration, la relâchai et dis :

— Putain ! Vous ne m'aviez pas prévenue qu'on devrait porter des couronnes.

— Ça t'ira très bien, ma petite.

Je plissai les yeux.

— Si j'en porte une, vous en portez une aussi.

De nouveau, ce quasi-haussement d'épaules.

— Soit.

Je fronçai les sourcils, puis une idée me traversa l'esprit. Je réprimai d'abord mon envie de sourire, puis renonçai.

— Pourquoi suis-je convaincue que porter une couronne est l'un de vos objectifs depuis plusieurs siècles ?

Jean-Claude sourit lui aussi, assez largement pour révéler la pointe de ses crocs délicats.

— D'après mon expérience, si tu assumes les responsabilités du

pouvoir, autant avoir les bijoux qui vont avec.

Je ris et m'approchai de lui.

— Je vous aime, vous le savez ?

— Oui.

— Justement, le fameux « oui ». Fera-t-il partie de nos vœux ?

— Viens t'asseoir sur mes genoux qu'on en discute.

— Je crois que si je m'assois sur vos genoux sans témoins, on risque de se laisser distraire, dis-je en souriant.

— Ce rendez-vous a été bien plus court que prévu, ce qui crée un trou dans notre planning. Que pourrions-nous bien faire avec tout ce temps libre ? susurra-t-il en me tendant la main.

— Mmmmh... laissez-moi réfléchir, dis-je en continuant à m'approcher.

Il m'attira sur ses genoux, et mes bras l'entourèrent comme si leur place désignée était autour de lui.

— Je t'aime, ma petite.

— Moi aussi, je vous aime, Jean-Claude, dis-je juste avant de l'embrasser.

Chapitre 7

Notre amour nous délesta de certains de nos vêtements, mais pas tous. Nos vestes furent les premières à valser, puis ma ceinture afin que nous puissions ranger soigneusement mon flingue dans un tiroir. C'était la seule chose qu'on ne pouvait pas juste jeter dans un coin. Il est arrivé que mon flingue se retrouve enfoui sous un tas de fringues, et que je doive le chercher alors que j'en avais besoin pour nous protéger. Depuis, je fais attention.

Nos deux chemises rejoignirent les vestes par terre. Nous n'avions qu'une heure environ avant que je doive me trouver dans un cimetière pour y relever un mort, et que Jean-Claude doive se rendre au *Plaisirs Coupables* pour prêter sa voix aux numéros sur scène. Et puis le pantalon en cuir qu'il portait était un de ces modèles pleins de lanières qu'il faut quasiment éplucher sur ses jambes. J'ai découvert que certaines fringues sont faites pour être admirées plutôt qu'enlevées, même si d'autres qui semblent tout aussi horriblement compliquées sont munies d'un truc qui permet de les faire tomber au moment approprié sur scène.

Je baissai la braguette et tentai d'introduire mes mains à l'intérieur, mais Jean-Claude me prit les poignets et secoua la tête.

— Pourquoi ? protestai-je.

— Je ne me suis pas nourri ce soir, ma petite.

— Je sais.

Il sourit.

— Je connais ton penchant pour prendre le sexe d'un homme dans ta bouche quand il est encore flasque, et le mien le resterait jusqu'à ce que tu m'autorises à boire ton sang, mais je n'ai pas la patience pour ça ce soir. Nous avons trop peu de temps pour le perdre en de tels préliminaires.

Je soupirai et regardai nos mains posées sur sa braguette.

— D'accord, mais il va quand même me falloir quelques préliminaires. Je ne suis pas d'humeur pour un petit coup rapide trop rapide.

— Je n'y songerais même pas, répliqua Jean-Claude en levant mes mains pour m'empêcher de farfouiller dans son pantalon.

Il déposa un doux baiser sur chacune d'elles, et un autre plus appuyé sur ma bouche. Il avait les lèvres écarlates à cause de mon rouge. Cette couleur lui allait franchement bien.

Il introduisit juste le bout de ses doigts sous le bord de mon

soutien-gorge en satin bleu.

— Je ne t'avais encore jamais vue porter de bleu, ma petite. J'approuve.

— C'était pour aller avec mon chemisier, expliquai-je.

Et je ne mentais pas, mais je savais aussi que ce modèle *push-up* présentait mes seins comme une offrande. Le contact des doigts de Jean-Claude allant et venant à la lisière du tissu m'empêchait de me concentrer mais ne me faisait pas encore trop tourner la tête.

Le regard fixé sur ma poitrine, il déclara :

— Un tel trésor mérite qu'on y prête attention.

— Le soutien-gorge est assorti à la culotte, précisai-je en savourant son expression presque hypnotisée.

Ce n'est que récemment que Jean-Claude m'a avoué être un fétichiste des seins. Cela m'a poussée à acheter le genre de soutien-gorge que j'aurais pu éviter autrement, juste pour le voir faire cette tête.

Il leva les yeux vers les miens avec un sourire presque grimaçant, mais pas trop large pour ne pas révéler ses canines.

— Oh ! Dans ce cas, il faut que je voie toute la parure.

— J'y comptais bien.

Il se laissa gracieusement tomber à genoux, comme s'il exécutait une chorégraphie et qu'une bande-son aurait dû accompagner le moindre de ses gestes. Puis il fit glisser ses mains vers le haut de mes cuisses en remontant ma jupe au passage, révélant ma culotte peu à peu comme s'il avait un public à faire mariner. Il participerait à certains numéros un peu plus tard dans la soirée, et il avait déjà basculé en mode scénique. Ça ne me dérangeait pas ; je trouvais juste dommage que le spectacle soit gaspillé en l'absence de spectateurs. Si j'étais moitié aussi exhibitionniste que Jean-Claude, je gagnerais bien plus de fric sur scène qu'en tant que marshal fédéral.

Il remonta ma jupe jusqu'à ce qu'elle soit toute boudinée autour de ma taille et que ma culotte bleue scintille dans la lumière électrique du bureau. Il leva les yeux vers mes seins, puis les baissa de nouveau vers la partie de moi qui se trouvait désormais à quelques centimètres de son visage.

— Ils sont parfaitement assortis, dit-il d'une voix plus basse, plus douce.

— J'ai fait mes classes auprès d'un maître. « *Mon maître* ».

Je ponctuai ces derniers mots d'un haussement de sourcils, sans pouvoir réprimer une pointe de sarcasme dans ma voix. Jean-Claude se pencha vers ma cuisse.

— Certains considèrent le fait que tu ne le dises jamais sérieusement comme une faiblesse de ma part.

Il posa sa joue sur ma jambe, ses yeux bleu marine parcourant

mon corps tandis qu'ils les levaient vers moi.

— Dois-je m'en excuser ? demandai-je.

Il me touchait à peine, et mon pouls avait déjà accéléré.

— Non, ma petite. Je ne voulais pas d'une esclave. Je voulais une partenaire, et c'est ce que j'ai trouvé sur bien des plans.

Le bout de son index courut le long du bord de ma culotte. Mais je savais de quoi ses longs doigts habiles étaient capables, et ce léger contact suffit à étrangler mon souffle dans ma gorge. Son index descendit dans le creux à l'intérieur de ma cuisse, se rapprochant de mon intimité en une torture délicieuse. Puis sa main passa sur le devant de ma jambe et le bout de ses doigts s'introduisit sous le satin bleu de ma culotte comme il s'était introduit sous celui de mon soutien-gorge une minute auparavant.

Jean-Claude déposa un doux baiser sur le renflement de ma culotte, puis empoigna celle-ci à deux mains et entreprit de la baisser lentement. Mon regard était déjà flou ; mon pouls et mon souffle s'accéléraient alors qu'il n'avait encore rien fait – juste à cause du souvenir de toutes les fois précédentes. Une bonne partie de jambes en l'air, c'est comme des économies à la banque : si on fait des dépôts réguliers et conséquents, les intérêts sont plus élevés. Jean-Claude en a accumulé pas mal au fil des ans.

Il descendit ma culotte jusqu'à mes chevilles, au-dessus de mes escarpins à talons hauts. Je lui aurais bien demandé de me l'enlever complètement, mais il embrassa ma peau nue juste au-dessus de l'endroit que je voulais vraiment qu'il touche, et je me retrouvai privée de voix – et presque de souffle. A cet endroit, ma peau est vraiment nue désormais. J'ai refusé de me raser complètement pendant des années, mais on m'a demandé d'essayer juste pour voir, en me faisant remarquer que ça repousserait si ça ne me plaisait pas. Ainsi, toutes les sensations sont décuplées, surtout pendant un cunnilingus. Ou peut-être est-ce juste qu'on peut mieux lécher et sucer quand rien ne s'interpose entre la bouche et la peau ? Et puis, moi non plus, je n'aime pas que des poils pubiens se coincent entre mes dents.

Jean-Claude lécha le bord de cette ouverture qui abritait des parties encore plus intimes. Il m'excita en la longeant sans jamais s'aventurer plus profondément, jusqu'à ce que je chuchote :

— Pitié !

Il leva ses yeux bleu marine vers moi et s'écarta juste assez pour demander :

— Pitié quoi, ma petite ?

Mais avant que je puisse répondre il glissa ses doigts sur l'endroit que je voulais qu'il embrasse, et cela me réduisit au silence. Je ne pouvais plus réfléchir ; je pouvais juste sentir ce qu'il faisait entre mes jambes. Je luttai pour recouvrer l'usage de ma voix, ouvris la bouche

et... il introduisit un doigt en moi.

— Pas juste, réussis-je à hoqueter.

— Moi, je trouve ça très juste au contraire, répliqua Jean-Claude en souriant, les yeux brillants de cette lumière sombre qui ne doit rien à ses pouvoirs vampiriques, et tout au fait d'être un mâle.

De sa main libre, il me poussa contre le bureau assez fermement pour que je me retrouve presque assise dessus. Il retira son doigt pour jouer avec les lèvres de mon sexe, et inclina la tête pour lécher juste au-dessus de l'endroit où il me caressait en même temps. Une pression délicieuse commença à enfler entre mes jambes, et je soufflai son nom telle une prière. Il se mit à lécher plus vite, agaçant ce point ultrasensible tandis que ses doigts continuaient à jouer plus bas, et soudain je basculai par-dessus bord et hurlai mon orgasme avant d'avoir le temps de me demander si je ne préférerais pas être plus discrète dans le bureau du gérant.

Jean-Claude continua à me lécher pour prolonger ma jouissance et glissa un doigt en moi, le faisant aller et venir très vite au-dessus de l'autre point sensible situé juste à l'intérieur, si bien qu'alors que je me tordais encore à cause de mon premier orgasme il m'en donna un second de l'autre type, et je cessai de m'époumoner parce que j'étais submergée par mes sensations.

C'était comme si mon corps ignorait par laquelle des deux vagues il devait se laisser emporter. Jean-Claude le comprit peut-être, parce qu'il cessa de me lécher et continua juste à me pénétrer vite et fort avec ses doigts jusqu'à ce que je me remette à crier pour lui. Je sentis ses lèvres à l'intérieur de ma cuisse, sa main libre m'agrippant l'extérieur de la jambe, mais l'autre continuait à aller et venir comme s'il jonglait avec plusieurs balles.

Je baissai les yeux vers ses cheveux noirs et son visage enfoui dans mon entrejambe. Je sentis sa main se crispier sur ma cuisse et son autre main hésiter, puis il me mordit. Une seconde plus tard ses canines me transpercèrent, mais la sensation se fondit dans les vagues de mon orgasme, la piqure de ses dents, la succion vigoureuse de sa bouche devenant partie intégrante de mon plaisir jusqu'à ce que je ne puisse plus dire ce qui me faisait jouir : ses doigts ou sa morsure.

Il se releva et m'allongea sur le bureau, les jambes pendant dans le vide. Ma culotte tomba par terre tandis qu'il s'extirpait de son pantalon en cuir, et j'eus une seconde pour admirer son sexe long et dur avant qu'il ne le plonge en moi.

— Ma petite, souffla-t-il d'une voix tendue, tu es si mouillée, si étroite !

Je redressai le haut du buste comme pour faire des abdos. Je voulais le voir aller et venir entre mes jambes, mais lorsqu'il accéléra je dus me rallonger sur le bureau et laisser mon corps chevaucher la

vague de mes sensations. Je levai les yeux vers le visage de Jean-Claude, qui baissa les siens vers moi, et chacun de nous se noya dans le regard de l'autre tandis qu'il me baisait, mon corps allant et venant au gré de ses coups de boutoir, ses mains me tenant par les hanches pour me maintenir au bord du bureau.

Un plaisir plus souterrain commença à enfler dans une partie de mon corps qu'il ne pouvait pas toucher physiquement ; il me semblait pourtant que chacune de ses allées et venues touchait des choses qui ne verraient jamais aucune lumière, ne connaîtraient jamais le contact d'aucune main. Jean-Claude était capable d'atteindre tous les endroits sombres mais jouissifs en moi.

Ses yeux se mirent à briller d'une lueur vampirique, comme si un ciel nocturne pouvait émettre sa propre lumière et vous faire savoir que, même aux heures les plus noires, le ciel reste bleu. La pression du plaisir enfla tandis qu'il l'attirait toujours plus près de la surface, et d'un instant à l'autre, entre deux coups de hanches, mon orgasme jaillit. Je hurlai, mes mains griffant en vain la surface lisse et vide du bureau.

Jean-Claude garda le rythme jusqu'à ce qu'il m'ait fait jouir plusieurs fois et que je me retrouve presque réduite à l'état de flaque à demi-inconsciente de plaisir. Alors seulement il s'autorisa à accélérer sans plus viser les points sensibles en moi, juste pour lui, et se lâcha enfin. Je l'observais entre mes paupières mi-closes lorsque sa tête bascula en avant et que ses cheveux retombèrent en cascade, lui dissimulant le visage, puis que son dos s'arqua brusquement en arrière, sa tête suivant le mouvement, ses traits rendus flasques par le plaisir.

Il haletait, et je voyais son poulx battre sur le côté de son cou. Le sexe le ramène à la « vie » davantage que toute autre activité. J'adore regarder son corps réagir comme celui de n'importe quel homme, la sueur perler sur sa poitrine pâle et musclée. Cette fois, elle était légèrement rosée à cause du sang qu'il venait de boire. Il ne pourrait sans doute pas porter de chemise blanche pour aller travailler ce soir. Ça ne me dérangeait pas, et j'aurais parié que ça ne le dérangeait pas non plus.

Chapitre 8

Jean-Claude et moi nous nettoyâmes dans la petite salle de bains au fond du bureau. Il me laissa passer la première, un peu parce que c'est un vrai gentleman, mais aussi parce qu'il resterait là-dedans beaucoup plus longtemps que moi, et qu'il sait que la patience n'est pas ma principale qualité. Nous nous mîmes d'accord sur un compromis : je sortirais de la salle de bains en sous-vêtements et m'habillerais dans le bureau pour lui laisser le temps de se pomponner.

Avant d'enfiler quoi que ce soit, je consultai mon téléphone, mais je n'avais reçu aucun message de Manny et aucun appel manqué. Merde ! Je composai de nouveau son numéro. La première fois, je m'étais contentée de lui dire de me rappeler. Cette fois, j'allais lui donner plus de détails.

Je tombai directement sur son répondeur. Donc, il était déjà en ligne.

— Manny, c'est encore Anita. Il faut vraiment que je te parle au sujet d'une affaire. J'ai besoin de tes lumières.

Je me gardai de mentionner Dominga Salvador pour deux raisons. Un, j'essaie de ne partager aucune information sur une enquête fédérale en cours à moins d'y être obligée ; deux, sa femme, Rosita, écoute régulièrement ses messages. Elle sait que Manny et Dominga ont été amants autrefois. Elle ne lui a jamais pardonné d'avoir couché avec d'autres femmes qu'elle, fût-ce des années avant leur rencontre. J'ai du mal à comprendre une jalousie pareille, mais je ne voulais pas compliquer la vie de Manny si je pouvais l'éviter.

Par contre, s'il ne me rappelait pas très vite, je serais forcée de mentionner Dominga pour qu'il se décide à le faire. Oui, elle est morte, mais c'est comme quand on parle du diable : on se demande toujours s'il entend. Dans le cas de Dominga, qu'elle puisse nous entendre depuis l'enfer ne semblait pas si impossible. Ouais, elle était effrayante à ce point.

Je restai assise là, regardant mon téléphone, et envisageai d'envoyer un texto à Manny pour enfoncer le clou. Mais, comme beaucoup de gens de plus de cinquante ans, il traite son Smartphone comme si c'était un téléphone ordinaire. Il ne répond jamais aux textos ; je ne suis même pas certaine qu'il les lise.

Mon téléphone sonna, mais je sus tout de suite que ce n'était pas Manny, parce que *Lovefool* des Cardigans est la sonnerie que j'ai

attribuée à Micah Callahan.

— Salut, petit brun ténébreux, dis-je en souriant.

— Salut, ma belle, répondit-il, et j'entendis son sourire dans sa voix. Il paraît que le rendez-vous avec la bijoutière a tourné court.

— Ouah ! Les nouvelles vont vite.

— J'ai dit à Lisandro que je devais vous parler, à Jean-Claude et à toi, si vous aviez un moment de libre ; donc il m'a prévenu.

— D'accord, mais je dois partir dans trois quarts d'heure à peu près. Je ne peux pas faire attendre mes clients.

Il rit.

— Ça les rend nerveux de se retrouver seuls dans un cimetière en pleine nuit, je sais.

— Alors que les cimetières sont des endroits tellement paisibles ! Ils se font flipper tous seuls.

— Ça aussi, je sais.

— Tu veux que je te rejoigne ?

— Je viens juste de me taper tout ce foutu escalier, donc non. C'est moi qui te rejoins. Je t'aime, Anita.

— Je t'aime plus.

— Je t'aime mieux.

— Je t'aime plus mieux.

Nous raccrochâmes et, en me retournant, je vis Jean-Claude sortir de la salle de bain tors nu, mais le pantalon en cuir boutonné. Il était aussi habillé qu'il pouvait se le permettre jusqu'à ce qu'il soit en mesure de remettre sa chemise blanche ou d'en enfiler une autre plus foncée.

— Je t'aime vraiment en bleu ; merci de ne pas t'être encore rhabillée. Lequel de nos chats était au téléphone, puisque tu n'échanges ces termes affectueux qu'avec deux d'entre eux ?

Je ne relevai pas le compliment ; pourquoi l'informer que je n'étais pas restée en sous-vêtements pour lui faire plaisir ? Je me contentai de répondre :

— Ravie que ça vous plaise, et c'était Micah. Apparemment, il a demandé à Lisandro de le prévenir si on avait du temps libre pour discuter.

— Discuter ? De quoi ? interrogea Jean-Claude.

— Il ne l'a pas précisé, mais il vient déjà de se taper le milliard de marches depuis les appartements en sous-sol. Et il sera là dans quelques minutes. Vous pourrez lui demander en personne.

— Cet escalier a été conçu pour décourager les intrus, ma petite.

Je ris.

— Sérieusement, il y a combien de marches ? Est-ce que quelqu'un s'est déjà amusé à compter ?

Je dirais bien que Jean-Claude s'assit, mais ce serait inexact. Il se

drapa artistiquement sur le canapé, ses longs bras pâles étendus sur le dossier de sorte que le cuir encadre sa silhouette. Il posa une cheville bottée sur le genou opposé, dans une posture mi-provocante, mi-digne d'un cow-boy du Far West.

— Vous le faites exprès, ou vous êtes juste naturellement décoratif ? demandai-je en posant mes fesses sur le bord du bureau.

— J'ai un don naturel pour avoir l'air décoratif, comme tu dis, et plusieurs siècles de pratique m'ont permis de l'élever au rang d'art.

Il sourit, visiblement très satisfait de lui, et cela me fit sourire aussi, parce qu'autrefois il cherchait à me dissimuler combien il s'aimait. Je ne peux pas l'en blâmer : j'ai tellement de complexes par rapport à mon propre physique que ça me gênait qu'il soit aussi bien dans sa peau et qu'il assume si bien sa beauté.

Il me tendit une main et je m'approchai de lui, parce que c'est ce que vous êtes censé faire dans ces cas-là-du moins, quand le geste vient de quelqu'un que vous aimez. Je me pelotonnai près de lui dans mes nouveaux sous-vêtements bleus et il me serra contre son flanc avec un bras.

— Dans cette tenue, tu risques de distraire notre Roi-léopard, fit-il remarquer.

— Je n'ai pas le temps de discuter et de le distraire, répondis-je en riant.

Je voulus me lever, mais Jean-Claude me retint, et, la seconde d'après, on frappa à la porte.

— Une minute, lançai-je.

— C'est Micah, nous informa Lisandro à travers le battant.

— Je ne suis pas visible. Tu peux le faire entrer, mais tu restes dehors.

Il rit.

— Je rentre chez moi retrouver ma femme à la fin de mon tour de garde. Je ne regarderai pas.

La porte s'ouvrit sur Lisandro, qui s'était détourné pour ne pas voir à l'intérieur du bureau et s'effaçait pour laisser passer Micah.

Celui-ci entra comme il entre toujours dans n'importe quelle pièce, comme si elle lui appartenait ou, au minimum, qu'il envisageait de l'acheter – une assurance qu'il exsude depuis que je le connais. Ce soir-là, il portait un jean bleu et un tee-shirt vert foncé coupé exprès pour son corps athlétique de coureur, parce qu'il fait la même taille que moi et qu'un homme aussi petit a besoin de fringues sur mesure pour ne pas avoir l'air habillé avec celles de quelqu'un d'autre.

Ses cheveux brun foncé étaient attachés en une tresse si serrée qu'on voyait à peine qu'ils bouclaient. Libres, ils descendent plus bas que ses épaules. Mais il les attache presque toujours, et, si je n'avais pas menacé de couper les miens aussi, il les aurait quasiment rasés.

J'aime ses cheveux, et Micah m'aime, moi.

Il sourit en nous voyant, son visage triangulaire et délicat illuminé par quelque joie intérieure. Les lunettes de soleil qui dissimulaient ses yeux nous empêchaient de les voir briller, mais, comme s'il avait lu dans mes pensées, il les ôta pour révéler ses prunelles d'un vert doré. Pour l'heure, elles semblaient plus vertes que dorées à cause de son tee-shirt, mais on y distinguait quand même des traces de jaune pareilles à des rayons de soleil filtrant à travers la canopée de la jungle. Micah a des yeux de léopard même sous sa forme humaine. Autrefois, ils étaient marron, mais c'était avant que je le rencontre. Je l'ai toujours connu ainsi, avec ces prunelles stupéfiantes.

— Vous êtes beaux comme un tableau, commenta-t-il d'une voix aussi joyeuse que son expression.

— Viens te joindre à nous, et ce sera encore plus beau, lui dis-je.

Il secoua la tête mais continua à s'approcher de nous.

— Un homme doit avoir conscience de ses limites. En matière de beauté, je ne suis que troisième sur les gens présents dans cette pièce, donc je ferais baisser la moyenne.

Je fronçai les sourcils.

— Tu es très beau.

— Tu es très beau à ta façon, mon ami, renchérit Jean-Claude.

Micah grimaça et s'arrêta devant le canapé, les yeux baissés vers nous.

— Je sais que je suis séduisant, voire mignon, même si je détestais qu'on me dise ça quand j'étais plus jeune.

— « Mignon », ça ne fait pas assez viril, acquiesçai-je en lui tendant la main.

Il la prit mais ne s'assit pas.

— Non. Si j'étais plus grand, ça m'aurait peut-être moins embêté. Dieu sait que ça n'embête pas Jean-Claude.

— Oh ! Mon chat, quand j'avais ton âge les hommes portaient des perruques et des vêtements plus sophistiqués que la mode féminine d'aujourd'hui. Les hommes mignons étaient très recherchés, et s'ils pouvaient en outre monter à cheval, chasser et manier l'épée, ils représentaient le summum de la masculinité.

— Je n'arrive pas à imaginer un monde où personne ne mettrait en doute la mienne à cause de mon apparence.

— C'est un homme qui m'a appris à marcher avec des talons hauts, parce que tous les nobles de l'époque en portaient.

— Pas mal.

Je tirai sur le bras de Micah.

— Viens faire un câlin avec nous.

Il sourit et secoua la tête.

— Si je fais un câlin avec vous alors que tu es dans cette tenue, je me laisserai distraire, et il faut vraiment qu'on parle.

Je me rembrunis.

— Ça ne me dit rien qui vaille.

Jean-Claude me serra un peu plus fort contre lui.

— Je suis vieux de plusieurs siècles, et je n'ai jamais eu de conversation commençant par ces mots qui se soit bien déroulée.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais ça fait plusieurs jours que je tente de m'entretenir en privé avec vous deux et que je n'arrive pas à trouver un créneau. Je sais qu'Anita doit partir dans un peu moins de trois quarts d'heure et que Jean-Claude a au moins deux heures avant de pouvoir se mettre en route pour le *Plaisirs Coupables*.

— Tu as vérifié nos emplois du temps.

— Je les connais par cœur, ou du moins je connais par cœur celui de Jean-Claude. Le tien est trop flexible pour que je puisse le mémoriser.

— D'accord, assieds-toi et parle-nous au lieu de faire un câlin.

Il jeta un regard entendu à mes sous-vêtements.

— Je vais essayer, mais si tu étais plus couverte ça m'aiderait à me concentrer.

Je rougis et m'en voulus à mort. Micah grimaça et se pencha pour déposer un baiser prudent sur ma bouche.

— J'adore que tu continues à rougir.

Je fronçai les sourcils.

— Moi, ça me gonfle.

— C'est très mignon, commenta Jean-Claude.

— Vous, ne commencez pas.

— De quoi voulais-tu nous parler ? demanda-t-il en levant les yeux vers Micah.

Celui-ci s'assit en me tenant la main, mais sur le bord du canapé, comme s'il craignait d'oublier ce qu'il voulait dire au cas où il me toucherait davantage.

— Tu sais que ça ne me dérange pas que Jean-Claude et toi vous vous mariiez. Légalement, tu ne peux épouser qu'une seule personne, et il faut que ce soit notre Maître, c'est-à-dire lui.

— Ouais.

— Tu l'as très bien pris, ajouta Jean-Claude.

— Vous savez aussi que Nathaniel et moi envisageons une cérémonie d'union des mains avec Anita, juste nous trois.

Jean-Claude hocha la tête.

— On se disait que ce serait bien d'avoir des anneaux à porter à l'annulaire droit.

— Je vous souhaite plus de chance qu'à moi pour lui faire approuver un dessin.

— C'est parce que vous voulez des trucs trop compliqués, Jean-Claude. Ou bien ça n'ira pas pour mon boulot, ou bien c'est tellement cher que l'idée de porter ça au quotidien me rend nerveuse, comme si je me baladais avec Fort Knox au doigt.

— Nous avons des goûts différents en matière de bijoux.

— Nous visons quelque chose de plus simple, déclara Micah.

Jean-Claude me dévisagea.

— Veux-tu dire que tes goûts collent davantage avec les leurs qu'avec les miens ?

— Vous savez bien que c'est le cas.

Il soupira et s'enfonça davantage dans le canapé, ce qui était moins pratique pour le câlin.

— Ça vous ennuie ? demandai-je.

Une pensée passa sur son visage, trop vite pour que je puisse la déchiffrer.

— Non, et en même temps si, sans doute. Ça fait des semaines qu'on discute de nos alliances. Je crois que la seule raison pour laquelle on a fini par se mettre d'accord sur le dessin des plus belles, celles qu'on portera pour la cérémonie et les grands événements après coup, c'est que tu en as eu marre et que tu as fini par céder pour me faire plaisir.

Je haussai les épaules.

— C'est important pour vous, et je n'aurai pas à porter la mienne tous les jours.

— Mais pour celles que nous porterons tous les jours, nous n'avons toujours pas trouvé de terrain d'entente.

— Exact.

— Alors qu'avec Nathaniel et Micah vous y êtes presque, non ?

Je jetai un coup d'œil à Micah qui observait Jean-Claude.

— Pas tout à fait, mais presque, oui, acquiesça-t-il.

— Je sais que c'est puéril, mais je pense que ça me contrariera si vous faites fabriquer vos anneaux avant les nôtres.

— Je suis navré, Jean-Claude. Je ne m'en doutais pas du tout, dit Micah.

— Moi non plus. C'est très étrange, ce qui nous perturbe ou pas dans cet arrangement domestique si complexe qui est le nôtre.

— Vous vous souvenez à quel point nos autres partenaires ont fait la gueule quand ils ont cru qu'on planifiait une cérémonie d'engagement à quatre ?

— Oui, mais, quand ils ont compris que le mariage ne concernerait que ma petite et moi, ils se sont calmés.

— Jusqu'à ce qu'ils découvrent que Nathaniel, Anita et moi voulions quand même organiser une cérémonie d'engagement juste pour nous trois.

— J’imagine qu’ils sont au courant pour les anneaux ? avançai-je.
Micah opina.

J’enfouis mon visage contre la poitrine de Jean-Claude. Je ne voulais pas avoir, une fois de plus, à gérer les récriminations de nos autres amants sur ce sujet.

— Ils veulent se sentir inclus, ou, du moins, pas exclus, insista Micah.

— Nous ne pouvons pas épouser tous ceux avec qui nous couchons, fit remarquer Jean-Claude.

— Non, et je pense que chacun de nous serait prêt à inclure une autre personne ; malheureusement, ce ne serait pas la même pour tous.

— C’est très bien résumé, mon ami.

— Jean-Claude est amoureux d’Asher depuis des siècles, mais personne d’autre que lui ne veut se lier à quelqu’un d’aussi capricieux.

— J’aime Asher. Il se peut même que je sois un peu amoureuse de lui, mais, en effet, je ne me lierai pas à lui, acquiesçai-je.

— Anita et Nathaniel épouseraient Nicky, mais pas moi, énuméra Micah.

— Moi non plus, ajouta Jean-Claude.

— Nathaniel inclurait beaucoup plus de gens que nous trois, mais pas ceux que nous inclurions.

— Donc... quoi ? Soit on inclut tout le monde, soit on ne peut pas avoir notre cérémonie d’engagement ? résumai-je.

— Ça dépend. Tu es prête à gérer une bagarre grosse comment ? demanda Micah.

— On ne me forcera pas à épouser quelqu’un que je n’aime pas, même si cette union n’a aucune valeur légale.

— Mais si on renonce à notre cérémonie le problème disparaît, fit valoir Micah.

— Tu serais vraiment prêt à y renoncer ?

— Et toi ?

— Non. Franchement, si je pouvais trouver un moyen de vous épouser légalement tous les trois, je le ferais.

— J’ai obtenu l’accord des clans de tigres. Si on inclut un des leurs dans notre cérémonie d’engagement, les autres ne protesteront pas.

Jean-Claude et moi dévisageâmes Micah.

— Tu as fait quoi ? m’exclamai-je.

— Et à quel tigre-garou pensais-tu ? ajouta Jean-Claude.

— Mon premier choix, c’est Cynric.

— Non, dis-je sur un ton qui n’admettait aucune réplique.

— Il vit avec nous, Anita. Il aide Nathaniel à tenir la maison de Jefferson County. Quand je suis en déplacement pour mon boulot, il

dort dans notre lit avec Nathaniel et toi.

— Nicky aussi dort avec nous, dis-je sur un ton boudeur.

— Et parfois vous dormez tous les quatre ensembles en mon absence, mais, quand je suis là, il n'y a que Cynric que j'accepte de voir à côté de toi ou de Nathaniel à mon réveil. Et puis, Nicky est un lion-garou ; même si on l'incluait, les clans de tigre ne nous lâcheraient pas la grappe.

— Cynric a dix-neuf ans. Il devrait être en train de draguer tout ce qui bouge, pas d'accepter d'être relégué à la lisière de ma vie amoureuse.

— Comment ça, à la lisière ? La plupart des matins, il aide Nathaniel et Nicky à préparer notre petit déjeuner. La moitié du temps, il dort dans notre lit, qui qu'il puisse y avoir d'autre avec nous, et ça nous arrive de parler pendant des heures.

— Quand il a fini ses devoirs.

— Bientôt, il obtiendra son diplôme d'études secondaires, et il a déjà été accepté en fac, Anita.

— Ça me pose un problème de dire que je sors avec un lycéen.

— Il est en terminale.

— C'est toujours le lycée.

— Qu'est-ce que ça change qu'il soit au lycée ou à la fac ? Ça ne change rien à l'importance qu'il a pour nous.

— Qu'est-ce que ça change ? Qu'est-ce que ça change ? (Je me levai. Je me rendais compte que je criais, et je m'en fichais). Il n'avait que seize ans quand la Mère de Toutes Ténèbres a roulé son esprit pour le pousser à coucher avec moi. Je ne m'en souviens même pas, mais lui, si. Pour moi, c'est comme si on m'avait droguée au GHB. Je sais que c'est arrivé, mais je ne l'ai pas choisi, et je suis furax que ça se soit passé ainsi.

— Il n'y avait pas que Cynric et toi cette nuit-là, Anita. La Mère de Toutes Ténèbres a roulé l'esprit d'une demi-douzaine de personnes en tout.

— Mais, sur le lot, seul Cynric m'a suivie à la maison et s'est installé à domicile !

— Crispin et Domino étaient là eux aussi, et eux aussi habitent ici maintenant, fit remarquer Micah.

Il avait raison et je le savais, mais...

— Ce n'est pas pareil. Crispin et Domino étaient des hommes adultes. Ils sont venus s'installer à St. Louis, mais, en voyant que je n'avais pas vraiment de temps à leur consacrer, ils ont fait leur vie sans moi. Ils ont un boulot ; Crispin voit d'autres femmes et Domino commence aussi à le faire, mais Cynric est toujours là. Je pensais qu'il logerait à la fac l'année prochaine, et voilà qu'il compte faire la navette chaque jour.

— Tu es son Maître, ma petite, intervint Jean-Claude. Tu aurais pu lui ordonner de se prendre une chambre en dortoir.

Je le foudroyai du regard.

— Je ne veux pas décider à la place des gens comment ils vivent leur vie ; je veux juste qu'ils prennent leurs décisions eux-mêmes et qu'ils me foutent la paix !

— Plus exactement, tu veux que Cynric prenne la décision d'aller vivre ailleurs et qu'il te foute la paix, reformula Micah.

J'y réfléchis et hochai la tête.

— Oui. Oui, dis-je plus calmement.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'a que dix-neuf ans et moi trente et un. Parce que, lui et moi, on s'est violés mutuellement quand il n'avait que seize ans. Parce qu'il était puceau et que personne ne devrait perdre sa virginité au cours d'une orgie métaphysique orchestrée par l'une des puissances les plus maléfiques auxquelles j'aie jamais été confrontée. Parce que chaque fois que je vois Cynric je pense à Elle, à ce monstre qui nous a violés tous les deux !

Je restai plantée là dans un silence étrangement sonore, avec l'écho de mes propres paroles dans la tête.

Micah et Jean-Claude m'observaient. Le vampire affichait son expression la plus parfaitement neutre. Dissimuler ses émotions en un clin d'œil est l'un des trucs qui l'ont aidé à survivre pendant des siècles.

Le visage de Micah, en revanche, trahissait de la douleur, de la compassion et autant d'émotions que celui de Jean-Claude se refusait à exprimer.

— Merde alors ! dis-je doucement.

Micah se leva et voulut me prendre dans ses bras, mais je tendis la main et reculai. Je voulais qu'il me serre contre lui, mais s'il le faisait je risquais de craquer, et c'était hors de question. J'avais besoin de réfléchir, et je tentai de le faire, mais, bien sûr, je n'y parvins pas. J'étais encore sous le choc de la vérité pourtant évidente qui venait de sortir de ma bouche. Elle continuait à résonner en moi comme si j'étais une cloche ; je sentais sa vibration jusqu'au bout de mes doigts, et je n'arrivais pas à reprendre mon souffle.

Micah me tendit les bras et les laissa retomber contre ses flancs.

— Anita, qu'est-ce qu'on peut faire ?

J'ouvris la bouche, la refermai et secouai la tête. Ils ne pouvaient rien faire, personne ne pouvait rien faire. C'était du passé. On ne pouvait rien y changer parce qu'on ne pouvait pas revenir en arrière. La seule chose à faire, c'était avancer à partir de là. Même si je ne savais pas trop où se trouvait ce « là ».

— Merde ! dis-je doucement.

Micah m'approcha de nouveau, plus lentement cette fois, sans mouvements brusques, comme on se comporte face à un cheval effrayé. Ce sont de grands animaux puissants ; on ne veut pas qu'ils s'affolent et paniquent suffisamment pour blesser quelqu'un ou se blesser eux-mêmes. Je m'attendais presque à ce que Micah murmure : « Tout doux, tout doux. »

Comme je ne protestais pas, il continua à approcher jusqu'à ce qu'il puisse poser la main sur mon épaule. Cette fois, je ne le repoussai pas. Je restai plantée là, le regard perdu dans le vague comme si je regardais une autre pièce, une chambre à Las Vegas trois ans plus tôt.

Avais-je l'impression d'être une victime ? Non, mais... mais... il y avait quelque chose.

Micah me serra prudemment dans ses bras, et je me laissai faire. Je ne lui rendis pas son étreinte, mais je ne me raidis pas non plus ; je me laissai aller contre lui, les bras ballants tandis que je continuais à réfléchir.

D'une voix rauque qui ne me ressemblait pas tout à fait, je dis :

— Je n'ai laissé aucun des hommes présents cette nuit-là prendre une trop grande place dans ma vie. Je n'ai pas intégré Crispin et Domino au cercle de mes proches. Je les ai tenus aussi loin de moi que possible sans les renvoyer carrément à Las Vegas.

— Oui, souffla Micah.

Lentement, presque à contrecœur, je l'entourai de mes bras et le serrai fort.

— Sauf Cynric.

— Oui, répéta-t-il en me frottant le dos en cercle, même si ça ne sert jamais à rien.

— Je les tiens tous responsables de ce qui est arrivé, pas vrai ?

— Je ne crois pas, non. Je pense plutôt que, comme tu le disais tout à l'heure, ils te rappellent ce qui s'est passé. En les ayant sous le nez chaque jour, tu ne peux pas oublier cette fameuse nuit.

— Je n'ai que des bribes de souvenirs de l'orgie. Pourquoi quelque chose que j'ai oublié en grande partie me travaille à ce point ?

Jean-Claude nous avait rejoints. Il posa très prudemment une main sur mes cheveux, comme s'il craignait que je le rabroue, et, voyant que je n'en faisais rien, il entreprit de caresser mes boucles très doucement.

— Quelque part, ton merveilleux esprit se souvient de ce qui s'est passé, et si ce n'est pas le cas, ton corps, lui, en conserve la mémoire. Comme si les cellules mêmes de ta peau avaient absorbé les souvenirs trop pénibles pour être stockés dans ton cerveau.

Je tournai la tête vers lui, et il dut déplacer sa main pour que je puisse le dévisager.

— On dirait que vous savez de quoi vous parlez.

— Tu as partagé certains de mes souvenirs, ma petite. Tu sais que j'ai ma propre part d'horreurs à surmonter.

— Vous trouvez que c'est une horreur ?

Il posa une main sur ma joue et m'étudia un moment tandis que Micah continuait à me serrer contre lui.

— Ma petite, ce qui donne du plaisir à une personne peut en choquer une autre, et ce que quelqu'un considère comme un problème mineur peut traumatiser d'autres gens.

— J'ai vécu des choses bien pires.

— Peut-être. Mais peut-être que celle-ci t'atteint davantage que des événements que tu considères *a priori* comme plus horribles.

— Pourquoi ? Pourquoi ça ? J'ai pataugé dans le sang et les morceaux de cadavres et continué à avancer. Ça, dans l'absolu, ce n'était rien de dramatique. Personne n'est mort hormis les méchants.

Micah se mit à parler, le visage enfoui dans mes cheveux, et je sentis son souffle chaud contre mon oreille.

— Anita, tu étais droguée et possédée par l'équivalent d'un démon. C'est assez traumatisant.

Je m'écartai suffisamment pour le dévisager.

— La Mère de Toutes Ténèbres et Vittorio, le Père du Jour, étaient de grands méchants vampires, pas des démons. Si tu avais déjà rencontré de vrais démons, tu ne donnerais ce nom à aucune autre créature.

Il eut un sourire triste.

— J'oublie souvent que tu as vu tant de choses. Désolé, tu as raison, je ne devrais pas employer un mot dont j'ignore la signification.

Je me dégageai de son étreinte, reculai légèrement et pris sa main et celle de Jean-Claude pour m'y accrocher. Je voulais les toucher mais pas qu'ils me tiennent, parce que ça m'empêchait de réfléchir.

— Ils se livraient bataille mutuellement. Je n'étais qu'un instrument entre leurs mains. Nous étions tous des instruments, comme quand vous prenez un flingue pour tirer sur un ennemi, mais sans vous soucier de ses sentiments parce que c'est juste un bout de métal. Vous appuyez sur la détente et il fait son boulot. Ça ressemble un peu à mon travail d'exécutrice de vampires. Je reçois un mandat qui me désigne un citoyen surnaturel renégat ; je le chasse et je l'abats. Je ne suis qu'une arme. On me pointe vers quelqu'un et je tire. C'est ce que je fais, ce que je suis.

Micah me pressa la main et tira sur mon bras pour me forcer à le regarder.

— Ce n'est pas tout ce que tu es, Anita. Quand je t'ai rencontrée, tu étais déjà bien plus que ça.

Jean-Claude leva ma main et déposa un doux baiser sur les jointures de mes doigts.

— Je ne me souviens plus de la dernière fois que vous avez fait ça.

— Sans doute à l'époque où je n'étais pas autorisé à t'embrasser sur la bouche, répondit-il en se redressant. Il fut un temps où tu étais effectivement une arme, un instrument, mais c'était il y a des années, ma petite. Depuis, tu t'es créé une famille, tu t'es fait des amis, tu as développé une vie propre – et c'est une bonne vie, une vie qui nous rend tous très heureux.

J'acquiesçai, parce qu'ils avaient tous les deux raison.

— Ils ont essayé de me réduire à une chose, un outil à utiliser et à jeter, ou à posséder si complètement que j'aurais disparu. Marmée Noire voulait prendre le contrôle de mon corps. J'aurais cessé d'être moi.

— Mais tu l'as tuée, ma petite.

Je continuai à hocher la tête.

— Oui.

— Et d'après ce que tout le monde a raconté à ton retour, si tu n'avais pas eu Domino avec toi à la fin, la Mère de Toutes Ténèbres aurait pu gagner, déclara Micah.

Je clignai des yeux et le dévisageai. Pendant la bataille, alors que je me noyais dans l'obscurité de Marmée Noire, je me souvenais d'avoir tâtonné autour de moi et agrippé la main de Domino. Son pouvoir de tigre noir et blanc était exactement ce dont j'avais besoin.

— Elle voulait vous utiliser tous les deux comme des pions, mais tu t'es changée en Reine, tu as fait de Domino ton cavalier, et tu l'as détruite.

La Mère de Toutes Ténèbres était la nuit incarnée. Elle s'est donné beaucoup de mal pour me posséder et faire de moi une marionnette de chair dans lequel loger son esprit. Voyant que ça ne marchait pas, elle a tenté de me faire tomber enceinte d'un des métamorphes félins qu'elle contrôlait. Elle était prête à attendre que le bébé soit assez grand pour s'y installer, mais, là encore, son plan a échoué. Des mercenaires ont fait exploser son dernier corps en date avec des bombes modernes et du feu qui vient à bout de tout, même d'elle, mais son esprit s'est échappé, laissant sa coquille derrière elle.

Comment tue-t-on quelqu'un qui est intouchable, qui se contente de flotter d'un corps à l'autre ? En le forçant à rester assez longtemps au même endroit, à l'intérieur de la même personne. Ce n'était pas prémédité de ma part, mais elle me voulait tant que j'ai constitué un appât suffisant pour la forcer à s'attarder.

Elle a tenté de déverser des millénaires d'obscurité en moi. Et au final, j'ai utilisé les pouvoirs vampiriques que j'avais acquis

partiellement à cause de ses interventions pour la boire. J'ai eu l'impression de me noyer dans une mer de ténèbres, mais, au lieu de lutter pour respirer, je me suis laissée couler en pariant que je pourrais avaler l'océan plus vite que celui-ci ne pourrait me noyer.

J'étais en train de perdre quand la main de Domino a agrippé la mienne et m'a transmis son énergie pour m'aider à renverser la vapeur. Domino et Ethan, le plus récent de nos tigres-garous, portent en eux toutes les lignées génétiques des clans. Cela a suffi pour me sauver et m'aider à détruire la Mère de Toutes Ténèbres.

— Sans Ethan, Domino ne serait arrivé à rien. Il a fallu leur héritage mélangé à tous les deux pour me tirer d'affaire.

— En effet, si Ethan n'avait pas porté en lui les lignées des clans de tigres rouges, dorés et bleus, le blanc et le noir de Domino n'auraient pas suffi. Mais l'idée reste la même, ma petite. A cet instant, ce moment singulier qu'une prophétie des clans annonçait depuis deux millénaires, tu disposais du pouvoir de tous les tigres.

— Ouais, ouais, j'étais censée les sauver tous de la grande méchante créature parce que je suis la Reine des Tigres.

— Mais tout a fonctionné exactement comme prédit, ma petite. Sans les tigres-garous, tu aurais échoué, et sans toi pour rassembler leur pouvoir ils n'auraient pas pu tuer leur sombre Némésis.

J'aurais bien discuté l'expression « sombre Némésis », mais elle n'était que trop exacte. Si Marmée Noire et Vittorio n'avaient pas forcé notre union, je serais pire que morte en ce moment : prisonnière de mon propre corps, condamnée à regarder la Mère de Toutes Ténèbres l'utiliser pour faire des choses terribles. Elle aurait pu lever une armée de morts-vivants pour exécuter ses volontés.

Je me demandai si elle aurait pu faire ce que j'avais vu sur les vidéos du FBI. Aurait-elle été capable de remettre l'âme de quelqu'un dans le corps de son zombie ? Je ne le pensais pas ; j'étais presque certaine qu'une telle manœuvre nécessitait le recours au vaudou, qu'elle ne pratiquait pas, mais je n'en aurais pas non plus mis ma main à couper.

Penser à cette affaire m'aida à me ressaisir, à me rappeler qui j'étais, ce que je faisais, et le fait que je n'étais la victime de personne. J'avais survécu, et Marmée Noire et Vittorio étaient morts. S'il y avait des victimes dans cette histoire, c'était eux.

— Qu'ils aillent se faire foutre, dis-je avec force.

Micah me sourit.

— Là, je te reconnais bien.

— En effet, acquiesça Jean-Claude.

Il se pencha et déposa un doux baiser dans mes cheveux.

J'acquiesçai, mais une seule fois, pas comme tout à l'heure quand je le faisais mécaniquement et que je ne pouvais plus m'arrêter. Je

glissai mes bras autour de leur taille, et ils s'enlacèrent de la même façon pour pouvoir me tenir ensemble. J'enfouis mon visage dans la poitrine de Jean-Claude et l'épaule de Micah. Le tee-shirt de ce dernier était doux, mais pas autant que sa peau. Je faillis lui demander de l'enlever pour pouvoir le toucher, et le simple fait d'y penser me rasséra encore davantage.

Je n'avais pas été absorbée ni même transformée par le mal qui avait tenté de s'emparer de moi. J'étais toujours là, toujours moi, et le sexe était une bonne chose, pas une mauvaise. Je culpabilisais d'avoir repoussé Domino et Crispin pour quelque chose qui n'était pas leur faute. Je n'étais pas certaine de pouvoir un jour me sentir plus proche d'eux, mais au moins j'avais désormais conscience de ce que je leur faisais, et des raisons pour lesquelles je me conduisais ainsi.

Je croyais que j'avais trop de gens dans ma vie, mais peut-être était-ce juste trop de traumatismes rattachés à trop de gens. On dirait presque la même chose, mais ça n'a pas le même impact. Repousser des gens parce qu'ils ne déclenchent pas cette fameuse étincelle, c'est une chose ; les repousser parce qu'on les tient responsables d'avoir été là quand on s'est fait violer mentalement, ça revient à punir les victimes, ce que j'évite de faire en règle générale.

— Est-ce que je leur présente des excuses, ou est-ce que je continue à avancer comme si de rien n'était ? demandai-je.

L'un d'eux me caressa les cheveux, et Micah lança :

— À qui ?

— Domino et Crispin.

— Il ne vaut mieux pas, dit Jean-Claude.

Je levai la tête vers lui.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'arrives déjà pas à contenter tout le monde, ma petite. Je ne suis pas prêt à passer encore moins de temps avec toi pour que tu puisses leur en offrir un peu.

— Je demandais si je devais m'excuser, pas coucher avec eux plus souvent.

Il sourit.

— Ma petite, dans ton cas, les deux vont généralement de pair.

Micah eut un vague haussement d'épaules, avec une petite grimace indiquant qu'il partageait l'avis de Jean-Claude. Je fronçai les sourcils.

— C'est la vérité, ma petite.

— Pourtant, vous m'encouragez à passer plus de temps avec Cynric.

— Non, contra Micah, pas du tout. Nous nous contentons de remarquer ce qui est déjà en train de se produire, c'est tout.

— Je ne comprends pas.

Il jeta un coup d'œil à Jean-Claude.

— Quoi ? Ça veut dire quoi, ça ?

Je m'écartai d'eux deux, et ma colère flamboya immédiatement. Je me sentis tout de suite mieux, redevenue moi-même, parce que la colère est l'une de mes émotions primaires depuis des années. Parfois, quand vous êtes stressé, vous vous rabattez sur vos vieilles habitudes, y compris celles que vous avez lutté pour perdre parce qu'elles n'étaient pas bonnes pour vous et qu'elles nuisaient à votre vie.

— Tu n'as pas remarqué que tu as parlé de présenter des excuses à Domino et à Crispin, mais pas à Cynric ? lança Micah.

Je restai plantée là, furieuse contre lui, les poings serrés contre mes cuisses, les épaules crispées, prête à me battre, mais je me forçai à réfléchir à ce qu'il venait de dire. Mes épaules furent les premières à se détendre, puis mes doigts, et je cessai de me tenir comme si j'avais envie de frapper quelqu'un.

— Merde alors ! dis-je doucement.

Les deux hommes attendirent que j'aie fini de réfléchir.

Je soupirai et m'enveloppai de mes bras, parce que, tout à coup, j'avais froid en soutien-gorge et en culotte.

— Pourquoi je n'ai pas envisagé de présenter des excuses à Cynric ?

— C'est peut-être une question pour ta psy, suggéra Micah.

— Je suppose que oui. Merde !

Je me mis à frissonner. Micah s'approcha de moi pour m'envelopper de sa chaleur, mais je restai raide dans ses bras sans baisser les miens.

— Il faut que je m'habille et que j'aille bosser.

Il me dévisagea.

— Tu as eu un choc émotionnel si violent que tu trembles, mais tu vas t'habiller et prendre le volant pour aller à ton rendez-vous ?

— Ouais, j'ai un travail à faire.

— Te jeter dedans à corps perdu ne fera pas disparaître ce problème.

Je m'écartai de lui.

— Je ne cherche pas à faire disparaître le problème. Il faut vraiment que je me prépare, ou je vais être en retard.

— Le zombie que tu dois relever ce soir est vieux de plusieurs siècles ; je suis sûr qu'il pourra attendre quelques minutes de plus.

Je secuai la tête.

— Je vais bosser, parce que c'est comme ça que je fonctionne. Je suis du genre à avancer quoi qu'il arrive. Je vais au travail, j'honore mes rendez-vous, j'agis normalement.

— Et si tu t'accordes quelques minutes supplémentaires pour récupérer, que se passe-t-il ?

— Si je laisse le choc changer quoi que ce soit, si j'hésite, alors j'ai perdu.

— Perdu face à quoi ?

— A ça, à toute cette histoire, cette merde émotionnelle.

— Donc, tu préfères courir assez vite pour qu'elle ne te rattrape pas, résuma-t-il à voix basse.

Je haussai les épaules en frissonnant un peu plus fort, toujours enveloppée de mes bras.

— Ma petite, tu veux bien faire deux choses pour nous ?

— Quoi ? aboyai-je.

Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement et demandai sur un ton normal :

— Quoi ?

— Embrasse-nous pour nous dire au revoir. Ainsi, nous saurons que tu ne vas pas retourner cette révélation contre nous pour nous punir.

Je voulus protester, mais Jean-Claude avait raison. Il fut un temps où je m'étais coupée de tous les hommes que j'aimais pendant des mois pour un traumatisme bien moins grave que celui-là.

Je hochai la tête.

— D'accord. Et la deuxième chose ?

— Laisse un des gardes te conduire à ton premier rendez-vous.

— Je ne veux pas qu'ils me collent aux basques toute la nuit.

— Si j'ai bien compris, Nicky et Dino doivent te retrouver au cimetière avec un véhicule capable de tracter une remorque contenant une vache.

— Ouais.

— Ils auront sûrement la place d'emmener le garde avec eux une fois que tu auras relevé ton zombie.

Sa logique était imparable, alors pourquoi voulais-je refuser ? Réponse : parce que je venais de subir un sale choc et que j'étais émotionnellement vulnérable, ce qui me donne généralement envie soit de m'enfuir à toutes jambes, soit de me foutre en colère et de le rester.

Au final, j'acceptai de prendre un chauffeur justement parce que je n'en voulais pas. L'expérience m'a appris que moins j'ai envie d'écouter la logique, plus je me fais du mal. Autrefois, j'aurais déclenché une bagarre monumentale à cause d'un truc indirectement lié à celui qui me posait un problème en réalité. À présent, l'envie de balancer la logique et la prudence par la fenêtre est ma façon de me défouler sans déclencher de vraie bagarre. Je le sais parce que j'ai une psy maintenant. Je ne cessais pas de demander à mes partenaires de voir quelqu'un pour résoudre leurs problèmes, et, à un moment donné, j'ai trouvé hypocrite de ne pas en faire autant. Je me demandai si elle

serait surprise par ma révélation au sujet de Cynric, ou si elle me ferait cette tête qui signifie « J'attendais depuis des mois que vous vous en rendiez compte ».

Je m'habillai. Je voulus me contenter de baisers rapides, mais c'était encore une tentative pour me dérober et tenir d'autres gens responsables de mes problèmes. Je ne fais plus ce genre de chose. Alors, je me forçai à les regarder tous les deux. Je pris leurs mains dans les miennes, inspirai à fond et expirai lentement.

— Je ferai de mon mieux pour ne pas bousiller tout ce qu'il y a de génial dans nos vies juste parce que quelque chose me chiffonne. (Je regardai Jean-Claude). Je ne m'enfuirai pas comme la dernière fois, c'est promis. Je sais que je ne peux pas courir assez vite ni assez loin parce que la plupart des problèmes sont en moi et que je les emporte partout où je vais.

— Tu es devenue très sage, ma petite.

J'eus un sourire sans joie.

— Moins bête, sans doute. Pour la sagesse, j'y travaille encore.

— Comme tu veux, ma petite. Je ne discuterai pas sémantique avec toi.

Cette fois, j'eus un vrai sourire et secouai légèrement sa main.

— Tant mieux, parce que je perdrais probablement cette fois, et que je déteste perdre.

Cela les fit rire tous les deux, ce qui était une bonne chose. Je me tournai vers Micah et me perdis un instant dans ses yeux extraordinaires.

— Tu ne m'as jamais connue à mon pire, mais, avant que tu me le demandes, je te promets de faire de mon mieux pour résoudre mes problèmes sans les laisser nous affecter.

— Ce n'est pas pour nous que je m'inquiète.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Toi et moi, c'est du solide. Toi, moi et Nathaniel, c'est du solide. Je n'ai pas peur pour ça. Je vais te demander quelque chose de beaucoup plus difficile.

— Quoi ? demandai-je, méfiante.

Il me fit un petit sourire en serrant ma main un peu plus fort.

— D'abord, sois cool avec toi-même. Tu viens d'avoir un choc et tu veux foncer en avant comme s'il n'était rien arrivé, mais nier les choses ne les fait pas disparaître, alors, s'il te plaît, prends soin de toi ce soir.

Il posa sa main libre sur ma joue et m'embrassa doucement.

Je m'écartai de lui avec un sourire.

— Je ferai de mon mieux, et Nicky sera là pour m'aider.

— En effet. Tu es ma priorité numéro un, tu le sais.

— Oui, mais, quand tu le dis comme ça, je sais que tu penses aussi à quelqu'un d'autre.

— Ne t'énerve pas sur Cynric la prochaine fois que tu le verras. Il ignore ce qui se passe dans ta tête, et il t'aime.

Je fermai les yeux et comptai lentement jusqu'à dix.

— Pourquoi il a fallu que tu dises ça ? J'étais en train de reprendre le dessus, et maintenant je me sens de nouveau mal.

— Parce que je t'aime et que je te connais. Si tu pètes les plombs et que tu t'énerves sur lui, tu te sentiras mieux pendant une minute parce que ta rage aura trouvé une cible, mais ensuite ce sera pire. Tu t'en voudras à mort d'avoir passé ta colère sur l'autre victime.

— Pourquoi Crispin et Domino ne sont pas des victimes eux aussi ?

— Parce qu'ils ne se considèrent pas comme tels, et que tu ne les considères pas comme tels non plus.

— Ça n'a pas de sens. Ou bien tu es une victime, ou bien tu ne l'es pas.

— Faux, répliqua Micah. Tu peux subir un traumatisme sans te retrouver coincé dans la position de la victime à jamais. Tu peux choisir de faire les efforts nécessaires pour te reconstruire, ou tu peux rester assis dans les ruines et te lamenter jusqu'à la fin de ta vie. Toi et moi, on a tous les deux choisi de se reconstruire.

Je me souvins qu'il avait eu sa part de traumatismes, d'abord en survivant à l'attaque du léopard-garou qui l'avait contaminé, puis en endurant des années d'abus aux mains de Chimère, l'homme qui avait pris le contrôle de son Pard. Chimère était un salopard et un sadique qui résolvait ses propres problèmes en torturant et en tuant les gens en son pouvoir. C'est lui qui a forcé Micah à conserver sa forme animale si longtemps que ses yeux ne sont jamais redevenus humains.

Il aurait pu rester prisonnier de sa forme animale pour toujours, mais il était assez puissant pour s'en tirer indemne, à l'exception de ses yeux. Parfois, toute la thérapie du monde ne peut pas réparer quelqu'un, et il faut trouver un autre traitement. Dans le cas de Chimère, la mort, et c'est moi qui le lui ai administré. Je n'ai jamais culpabilisé pour ça, d'autant qu'il essayait de me tuer sur le coup, et que la légitime défense est un merveilleux baume anti-remords.

Jean-Claude se rapprocha de nous.

— Nous construisons tous sur nos ruines.

Je levai les yeux vers ce visage presque irréel, parce que personne n'est aussi beau, et me souvins qu'il avait subi des siècles d'abus entre les mains de vampires plus puissants jusqu'à ce qu'il réussisse à se libérer pour devenir son propre maître. J'ai rencontré son dernier Maître, Nikolaos. Elle ressemblait à une fillette de douze ans, mais c'était la première vampire de plus d'un millénaire que je rencontrais.

C'était aussi une sadique qui se fichait complètement du mal qu'elle faisait à son entourage.

Elle a assassiné un de mes amis, Phillip. Il était la victime de tout le monde, et commençait juste à changer quand Nikolaos lui a pris la dernière chose que quiconque peut prendre à quelqu'un : sa vie. Je ne culpabilise pas de l'avoir tuée, mais je me sens toujours responsable de la mort de Phillip. Peut-être aurait-elle fini par le tuer de toute façon, mais il m'avait aidée à résoudre une affaire de meurtres, et Nikolaos n'avait pas aimé qu'il se rapproche ainsi de moi. Je savais qu'il était faible, qu'il avait peur et que tout le monde abusait de lui ; pourtant, je l'ai utilisé comme les autres. Peut-être était-ce pour une bonne cause – sauver des vies – mais, au final, je doute que ça ait eu de l'importance pour lui. Je lui ai dit que je reviendrais. Je lui ai dit que je le protégerais. Et ils lui ont arraché la gorge.

Jean-Claude me toucha le visage.

— Qu'est-ce qui te donne l'air si grave tout à coup, ma petite ?

— Vous vous souvenez de Phillip ?

Quelque chose passa dans ses yeux, puis il cligna des paupières et me présenta son expression la plus neutre.

— Bien sûr. Il travaillait au *Plaisirs Coupables*, et je n'ai pas pu le protéger.

— Vous aussi, vous culpabilisez parce qu'il est mort ?

— Oh oui ! Ma petite, je culpabilise, parce que j'étais l'un des vampires qui buvait son sang. Je dirigeais le club où il travaillait. Je l'ai poussé à se sevrer parce que je n'autorise pas les drogués dans mon établissement et encore moins sur ma scène, mais il est devenu accro aux morsures vampiriques. Je croyais l'avoir sauvé d'une mort prématurée par overdose, mais je n'ai fait que remplacer une dépendance par une autre, et ça l'a tué.

— Je ne savais pas que vous aviez poussé Phillip à se sevrer.

— Nous avons besoin d'une victime au physique agréable pour qu'un de nos danseurs vampires se nourrisse d'elle sur scène. C'est pour remplir ce rôle qu'on me l'a présenté. Il s'est désintoxiqué très vite, mais uniquement parce qu'il avait remplacé une dépendance par une autre, pas parce que je l'avais guéri.

— Nikolaos l'a tué parce qu'il m'avait aidée à résoudre les meurtres vampiriques.

Jean-Claude acquiesça.

— C'est le prétexte qu'elle a invoqué. C'était à moi de protéger Phillip, mais je n'étais pas assez puissant pour l'aider. Je n'étais pas assez puissant pour m'aider moi-même, jusqu'à ce que tu débarques dans ma vie et que tu m'aides à me libérer de ceux qui nous tourmentaient tous.

Je m'approchai de lui, et Micah me lâcha pour que je puisse

prendre dans mes bras l'autre homme de ma vie.

— Je ne me rendais pas compte que vous étiez si proche de Phillip.

— Je n'étais pas proche de lui au sens où l'entendent la plupart des humains, mais j'étais responsable de lui et je n'ai pas pu le protéger contre les monstres.

Je hochai la tête.

— Moi non plus.

— Mais tu as tué les monstres qui lui faisaient du mal. Moi, je n'en ai même pas été capable.

— La vengeance est un piètre réconfort quand la personne qu'on venge est déjà morte.

— C'est vrai, ma petite, mais c'est tout de même un réconfort, si tard qu'elle survienne et si froide qu'on la mange.

Je me dressai sur la pointe des pieds et mis mes bras autour de son cou.

— On s'en fout de la vengeance. Nous, ce qu'on veut, c'est arriver à temps.

Jean-Claude sourit et se pencha pour chuchoter au-dessus de mes lèvres :

— J'approuve complètement.

Nous nous embrassâmes et ce fut un baiser doux, et long, qui contint autant de larmes partagées que de sourires, mais cela ne le rendit pas moins précieux pour autant, bien au contraire.

Chapitre 9

Je n'aime pas que quelqu'un d'autre conduise mon SUV dans le meilleur des cas, mais le fait de devoir laisser le volant à quelqu'un d'autre parce que j'étais émotionnellement lessivée à cause d'un truc qui s'était passé des années plus tôt me foutait carrément en rogne. Ça me donnait l'impression d'être faible, et je déteste ça.

Je voulais jeter tous mes sentiments négatifs à la tête de quelqu'un, et Nathaniel était assis au volant de MA voiture pour m'emmener à MON travail, parce que j'avais une putain de crise que j'étais incapable de gérer. Mais c'était Nathaniel et que je l'aimais trop pour me passer les nerfs sur lui – raison, sans doute, pour laquelle les autres hommes de ma vie me l'avaient choisi comme chauffeur. Je détestais qu'ils doivent me gérer ainsi, mais ça fonctionnait.

Assise dans le noir du côté passager, je regardais les phares des autres véhicules, les bras croisés sur ma poitrine comme pour me recroqueviller sur ma colère. J'avais déplacé mon flingue sur le côté droit de ma ceinture pour ne pas qu'il me rentre dans le dos pendant le trajet. J'adore mon nouveau holster dissimulable mais, si je ne cesse pas de le changer de place, le cuir ne se moulera pas à mon corps comme il est censé le faire. Il ferait assez sombre au cimetière pour que mes clients ne risquent pas de le voir, mais, même ça, ça m'agaçait. Pourquoi devais-je cacher mon arme à mes clients alors qu'ils savaient très bien que j'étais un marshal fédéral ? Je brûlais d'envie de me bagarrer avec quelqu'un, mais pas avec Nathaniel, et c'était précisément ce sur quoi comptait Jean-Claude, ou plus probablement Micah. Merde alors !

Je jetai un coup d'œil à Nathaniel qui conduisait avec des gestes prudents et précis. Il n'aime pas conduire la nuit, et je le sais, raison de plus pour que je ne l'asticote pas. Par ailleurs, c'est le dernier tiers du ménage à trois que nous formons avec Micah, et une des rares personnes à qui nous avons décidé de donner un anneau durant notre cérémonie d'engagement. Cette pensée en entraîna une autre : les tigres-garous insistaient pour qu'on inclue un des leurs. La colère flamboya sur ma peau en un frisson de pouvoir, et, aussi lointaines qu'un rêve, je « vis » toutes les tigresses que je porte en moi – la blanche, la rouge, la noire, la bleue et la dorée – lever les yeux pour me dévisager.

Nathaniel frissonna au contact des éclaboussures d'énergie de mes bêtes. Il voulut se frotter un bras, mais cela fit légèrement dévier la

voiture de sa trajectoire. Il remit ses deux mains sur le volant. Je ne pouvais pas me permettre de le distraire comme ça. Nathaniel est mon léopard à appeler, ce qui veut dire que nous sommes beaucoup plus intimes métaphysiquement que deux simples amoureux. Je devais prouver que j'étais la personnalité dominante et coriace en ravalant ma rage, parce que la laisser s'exprimer n'était pas un luxe que je pouvais m'offrir pour le moment. Ouais, Micah et Jean-Claude m'avaient bien gérée en me confiant aux bons soins de l'autre homme de ma vie ce soir.

Luttant pour lâcher prise sur ma colère, je me forçai à regarder Nathaniel et à me souvenir combien je l'aimais, combien je voulais le protéger. L'éclabousser avec mon énergie et provoquer un accident aurait été stupide, et, en règle générale, j'essaie de ne pas être stupide. La pénombre de l'habitacle atténuait les couleurs, si bien que la tresse de Nathaniel avait l'air brune et sa peau presque grisâtre. Seul l'éclair occasionnel d'un lampadaire révélait que ses cheveux étaient auburn et son teint clair, presque lumineux comme celui de la plupart des roux. Il me jeta un coup d'œil, et un rayon de lumière fit virer ses prunelles du gris à leur véritable couleur lilas.

— Au moins, tu me regardes. C'est un début, dit-il avant de reporter son attention sur la route.

— Désolée, mais j'étais de tellement de mauvais poil que ne rien dire était le mieux que je pouvais faire.

— Je sais, murmura-t-il en mettant le clignotant avant de changer de file avec les autres voitures aux phares pareils à un double rang des perles lumineuses dans la circulation de la fin de l'heure de pointe.

— J'aime que tu le comprennes, et en même temps je déteste ça, ce qui n'a pas de sens, non ?

— Ça en a pour toi.

— C'est quoi, cette réponse ? bougonnai-je.

Il y eut un nouveau frisson d'énergie et je pris une grande inspiration que je relâchai lentement pour dissiper la tension de mes épaules. Je me forçai à me tenir plus droite au lieu de me recroqueviller sur ma colère.

Nathaniel me jeta un coup d'œil oblique, les sourcils froncés, et il était moins beau comme ça que quand il souriait, mais pas de beaucoup. Il n'est pas grand-chose que Nathaniel puisse faire pour gâcher sa beauté, et il se donne du mal pour tirer le meilleur parti de ses atouts en allant régulièrement à la salle de sport, en surveillant ce qu'il mange et en portant ses cheveux longs quasiment jusqu'aux chevilles. Il a récemment dû se résoudre à couper quelques fourches, si bien qu'il ne risque plus de marcher dessus.

Si mes cheveux étaient aussi longs, je m'étranglerais avec sans faire exprès, mais Nathaniel porte les siens comme il fait toute chose :

gracieusement. D'un autre côté, les félins sont réputés pour ça, et Nathaniel est un léopard-garou comme Micah. Je me demandai s'il avait toujours été aussi gracieux, et puisque je pouvais le faire, je lui posai la question à voix haute :

— Tu as toujours été aussi gracieux, ou c'est parce que tu es un léopard-garou ?

Il me regarda et sourit.

— Je ne sais pas si je suis gracieux, mais quand j'avais trois ou quatre ans j'ai été repéré au centre aéré et inscrit à la gymnastique, donc je devais avoir une meilleure coordination que la moyenne ou quelque chose comme ça.

— J'ignorais que tu avais fait de la gymnastique.

— Seulement jusqu'à ce que ma mère tombe malade. Ma tante m'y a emmenée un moment, mais, quand ma mère est morte de son cancer, mon beau-père a décidé que ça n'était pas une activité assez virile. Il continuait à emmener Nicholas au base-ball et il a tenté de m'y intéresser, mais je n'ai jamais été doué pour les sports de balle. Je pouvais attraper mais j'étais nul au lancer, alors on me mettait toujours au fond du champ gauche, et l'entraîneur devait prier pour que je n'aie rien de trop compliqué à rattraper.

Nathaniel rit doucement. A l'entendre raconter ça, on aurait pu croire qu'il avait eu une enfance ordinaire, mais, à l'âge de sept ans, il avait vu son beau-père battre son frère aîné à mort. Je le sais, parce que j'ai partagé les souvenirs de Nathaniel et entendu Nicholas crier : « Cours, Nathaniel, cours ! » Nathaniel a couru. Il s'est enfui, et, dès l'âge de dix ans, il se prostituait dans la rue. Je ne lui ai jamais demandé ce qu'il avait fait entre sept et dix ans.

C'était la première fois qu'il me racontait quelque chose de positif sur son beau-père, et j'avais du mal à réconcilier l'image d'un homme qui emmenait ses gamins à l'entraînement de base-ball et celle du monstre que j'avais vu menacer les mêmes gamins avec une batte. Comment pouvait-on être les deux ? Comment pouvait-on faire les deux ?

— C'est la chose la plus positive que je t'aie jamais entendu dire sur lui.

— Des années de thérapie, et je peux enfin admettre que mon beau-père n'a pas toujours été un monstre. Je ne me souviens pas beaucoup de lui avant la maladie de maman, mais c'est à ce moment-là qu'il s'est mis à boire. Quand il était soûl, il devenait sa rage comme je deviens ma panthère. Au début, quand tu te transformes en animal, tu ne te contrôles pas des masses, et tu ne te souviens pas de ce que tu as fait le lendemain au réveil. Ce n'est pas si différent d'une personne complètement ivre, à ceci près qu'un métamorphe dispose de crocs et de griffes et qu'il risque de tailler des gens en pièces.

— Mais tu étais avec les léopards-garous locaux la première fois que ça t'est arrivé, non ? Gabriel, votre ancien chef, n'était pas un dominant aussi puissant que Micah, mais il était assez fort pour s'assurer que ses félins ne se baladent pas en liberté et ne tuent personne lors de leurs premières transformations. Sauf bien sûr s'il les utilisait dans ses *snuffmovies*.

— Non, même Gabriel avait un sens plus élevé de ses responsabilités envers notre Pard. S'il avait fait ça, on aurait pu en parler à d'autres Pards et s'en servir comme prétexte pour leur réclamer l'asile. Une des rares règles que partagent tous les groupes d'animaux, c'est qu'il faut prendre soin de la viande fraîche pour qu'elle n'ait rien à regretter plus tard.

— Bon, tant mieux. Gabriel était un sadique sexuel et un tas d'autres trucs affreux, mais tu m'as dit qu'il t'avait forcé à te désintoxiquer avant de te changer en léopard-garou. Du coup, j'ai pensé qu'il avait fait très attention à toi juste après.

— Je sais que tu le haïssais et que tu l'as tué en état de légitime défense, mais il n'était pas complètement mauvais. Personne ou presque n'est complètement mauvais ; c'est en partie pour ça que les thérapies sont si difficiles. Il existe peu de véritables méchants, juste des gens abîmés qui reproduisent les abus dont ils ont été victimes. Gabriel a pris soin de moi mieux que personne ne l'avait fait depuis longtemps. Il m'a sorti de la rue, sevré et appris comment me tenir dans les hôtels de luxe et les beaux restaurants, le genre d'endroits où les clients emmènent les *escorts*, pas les simples prostitués. Jean-Claude l'a aidé à m'apprendre les bonnes manières, tu le savais ?

— Non.

Nathaniel se fendit d'un brusque sourire en déboîtant pour se placer dans la file des voitures qui voulaient prendre la prochaine sortie.

— Quand Gabriel m'a présenté Jean-Claude, j'ai d'abord cru que c'était pour coucher avec lui. En fait, je devais auditionner pour monter sur scène au *Plaisirs Coupables*. Je croyais savoir comment me déshabiller devant un public, mais Jean-Claude m'a montré la différence entre remuer mes fesses en musique pendant que j'enlève mes vêtements et faire un vrai striptease. Je l'entends encore : « Pas de prestations vulgaires sur ma scène. Je ne veux que de l'art ». Seigneur, il était si élégant dans tout ce qu'il faisait ! Je n'avais jamais connu personne comme lui.

— Il est assez unique, acquiesçai-je.

Nathaniel rit.

— Il se comportait toujours en parfait gentleman avec les danseurs. Il disait qu'il ne serait pas un bon gérant s'il avait des chouchous. Donc il a commencé par m'apprendre à être élégamment

sexy sur scène, puis à utiliser la bonne fourchette et à ne pas coincer ma serviette dans le col de ma chemise comme un bavoir.

Je ris.

— Je ne savais pas que Jean-Claude s'intéressait autant aux léopards de Gabriel.

— D'habitude, il ne le faisait pas. Mais je n'étais pas juste un des léopards de Gabriel, j'étais un des danseurs du *Plaisirs Coupables*, et Jean-Claude a toujours veillé sur ses gens autant que possible. Notre structure de pouvoir limitait ses interventions du vivant de Gabriel et Raina.

Raina était l'ancienne Lupa, la Première Dame louve de la meute locale. Techniquement, c'est toujours moi qui occupe ce poste aujourd'hui, parce que l'Ulfric local – le Roi-loup – n'a pas encore choisi une nouvelle partenaire qui soit aussi une vraie métamorphe. Je suis aussi le Bolverk de la meute, l'exécuteur des basses œuvres, et si un de ses membres menace la sécurité des autres, je l'élimine. Quand un garou vire renégat, le nombre des victimes peut grimper très vite.

Franchement, la seule chose que je fais en tant qu'exécutrice licenciée mais pas en tant que Bolverk, c'est attendre que le renégat bute des gens. Je peux effectuer une frappe préventive hors de la vue des autres flics. Je n'ai encore jamais dû buter quelqu'un qui n'essayait pas de me tuer ou de tuer une autre personne, et j'espère bien que la tendance se maintiendra.

Nathaniel prit la sortie. Comme nous nous engagions dans de petites rues, l'obscurité se fit plus épaisse et les autres voitures moins nombreuses.

— Un de mes habitués était vraiment très riche, issu d'une famille fortunée depuis plusieurs générations ; autrement dit, il ne pouvait pas se permettre qu'on découvre que j'étais un prostitué. Il voulait pouvoir m'emmener ailleurs que dans une chambre d'hôtel, et au genre de dîners où chaque convive a tellement de couverts que tu ne peux même pas imaginer à quoi ils servent tous. Et il ne s'agissait pas seulement d'utiliser la bonne cuillère ou la bonne fourchette, mais de me comporter et d'interagir différemment avec les autres gens. Gabriel n'était pas si différent de moi, juste un gamin des rues qui s'était battu pour grimper les échelons de la hiérarchie. Donc il a demandé des conseils à Jean-Claude, et, moi, j'ai reçu des leçons d'étiquette.

Je tentai de m'imaginer Jean-Claude donnant des cours de bonnes manières à un Nathaniel adolescent – et ce fut très facile. Moi aussi, il m'a appris à utiliser toute la panoplie des couverts existants pour que je puisse manger le genre de repas qu'il ferait s'il pouvait encore consommer de la nourriture solide. Je porte trois de ses marques vampiriques, ce qui veut dire qu'il peut goûter les aliments à travers moi s'il se concentre. Pendant certains rencards, il m'a regardée

manger juste pour pouvoir profiter du repas en même temps. Si je n'avais pas pu avaler un steak depuis plus de six siècles, j' imagine que ça m'exciterait aussi.

Mon téléphone poussa un bon vieux « *Driiiiing* ». Je sursautai et émis un petit couinement. Merde ! Il allait vraiment falloir que je me trouve une autre sonnerie principale ; celle-ci me faisait toujours bondir. Nathaniel déguisa sagement son rire en toux. Jean-Claude et lui trouvent tous les deux que c'est mignon. Micah pense que je dois changer de sonnerie.

Je sortis mon téléphone de son chargeur au centre du tableau de bord et dis :

— Blake, j'écoute.

J'avais l'air coléreuse, comme chaque fois que j'ai peur.

— Je tombe mal ?

C'était Manny.

— Non, non, ça va. Il faut que je te parle.

— Je te connais trop bien, Anita. Quel est le problème ?

C'est Manny qui m'a emmenée à ma première chasse au vampire, qui m'a montré comment les empaler et les décapiter après coup. Il m'a tenu la main pendant que je perdais des bouts de moi-même en apprenant les ficelles de notre métier. Il m'a aidée à perfectionner mon rituel de réanimation parce que lui aussi relève les morts.

— Des trucs personnels.

— Jean-Claude te fait des misères ?

Il avait demandé ça à la façon des hommes âgés qui se sentent paternels et protecteurs envers vous.

— Non, il est super, mais parfois les mauvais côtés de mon boulot m'empêchent de profiter des bons côtés de ma vie privée, tu vois ce que je veux dire ?

C'était à la fois la vérité, et une réponse si obscure qu'elle frisait le mensonge. Mais Manny l'identifia comme ce qu'elle était : la seule chose qu'il tirerait de moi.

— J'ai détesté que Rosita me force à renoncer à la chasse aux vampires, mais ma vie est beaucoup mieux sans. Tu pourrais te contenter de relever les morts, Anita. Je sais qu'aucun de nous deux ne pourrait arrêter ça.

— Pas sans les relever par accident, acquiesçai-je.

Nous avions échangé des histoires de toutes les fois où nos pouvoirs avaient affecté les morts sans que nous le voulions. Moi, la première, c'était avec ma chienne. Lui, c'était un cousin de deux ou trois ans. Qu'est-ce que ces incidents avaient en commun ? Ils étaient chargés d'émotion, et, dans mon cas, je voulais que ma chienne revienne, donc elle avait obéi. J'ai eu plus de mal à comprendre pourquoi un prof de fac suicidé était apparu dans ma chambre, mais,

en bonne petite catholique que j'étais à l'époque, je ne voulais pas qu'il passe l'éternité en enfer, donc... je lui avais donné une autre chance de se repentir.

— Oui, le pouvoir s'exprime d'une façon ou d'une autre, mais le tien ne porte pas sur la chasse aux monstres. Tu pourrais arrêter.

Manny ne sait rien sur la Mère de Toutes Ténèbres et le Père du Jour, ni sur... tellement d'autres choses. Rosita m'a fait jurer de ne plus impliquer son mari dans d'autres chasses aux vampires après qu'il a failli mourir lors de la dernière que nous avons faite ensemble. Il lui arrive encore de se charger d'exécutions à la morgue quand le vampire est inconscient et enchaîné avec des objets saints, mais, même ça, ça rend Rosita nerveuse. Manny avait passé la cinquantaine lors de cette dernière chasse, et Rosita m'a dit :

— Il est trop vieux pour ça maintenant. Fous la paix à mon homme et laisse-le vivre pour voir grandir ses petits-enfants.

Que pouvais-je répondre ? J'ai fait ce qu'elle me demandait, et j'ai perdu mon mentor, mon professeur et mon partenaire dans le business des morts-vivants. J'ai encaissé certaines de mes plus vilaines blessures une fois que Manny n'a plus été là pour couvrir mes arrières. Mais il vieillissait. Il n'était pas encore vieux tout court, mais, là, il prépare le mariage de sa fille aînée, et s'il avait continué à bosser avec moi il n'aurait peut-être pas pu y assister.

— Anita, ça va ?

— Désolée, Manny. Tu as dit quelque chose ?

— Ce n'est pas ton genre de te laisser distraire. Tu es secouée par quelque chose.

— Ouais, en effet, c'est pour ça que je t'ai appelé.

Je jetai un coup d'œil à Nathaniel. C'était une enquête de police en cours, mais que pouvais-je faire, lui demander de plaquer les mains sur ses oreilles et de chanter très fort « *La la la* » ? Et puis, si on va par là, Manny non plus n'est pas un marshal fédéral. En renonçant à chasser les vampires, il a laissé passer sa chance d'en devenir un grâce à la clause grand-père. J'aime Nathaniel, mais je ne suis pas censée discuter des enquêtes de police en cours avec lui, et le FBI n'apprécierait pas que je me montre trop bavarde avec mon amant.

— Tu sais que si je peux t'aider je le ferai.

— Je sais, Manny, je me demande juste ce que je peux te raconter vu que tu n'as pas d'insigne.

Je me rendis compte que c'était trop direct au moment même où les mots franchissaient mes lèvres, mais j'avais déjà épuisé mes réserves de self-control ce soir. Ça ne me disait rien qui vaille pour la suite, quand je devrais relever des morts.

— C'est juste moi qui n'ai pas d'insigne, ou bien tu es avec Jean-Claude ?

— Je l'ai laissé en ville. Il bosse ce soir. On est un couple de travailleurs ; on ne peut pas être collés ensemble tout le temps.

J'étais bougonne, mais je m'en fichais. J'en avais marre des préjugés de Manny envers Jean-Claude. Rien de personnel, mais ça ne lui a jamais plu que je sorte avec un vampire. C'est lui qui m'a appris que ce n'était pas juste des gens avec des canines pointues, mais des monstres. Le problème, c'est que j'ai découvert qu'il se trompait, mais que Manny, lui, y croit toujours. C'est très ironique : il a cessé de les exécuter mais les hait toujours d'une façon assez raciste, tandis que je les considère comme des gens mais continue à les buter par dizaines.

Nathaniel me jeta un coup d'œil en penchant la tête sur le côté, d'une façon qui signifiait : « Quoi ? ».

— Si tu ne peux pas me parler de ton affaire, pourquoi m'appeler ? interrogea Manny.

— Bonne question.

Je soupirai et tentai de faire le tri entre ce que je devais lui dire et ce qu'il valait mieux que je garde pour moi. Par ailleurs, je ne voulais pas révéler les secrets de Manny, pas même à Nathaniel, non parce que je n'avais pas confiance en lui, mais parce que ce n'étaient pas mes secrets et que, si jamais la police en avait vent. Manny pourrait aller en prison.

S'il tombait sur le mauvais juge, il pourrait même être exécuté sous quelques semaines, voire quelques jours. Certaines des choses qu'il a faites pendant qu'il était avec Dominga Salvador tombent sous le coup des lois sur la malfeasance magique, ce qui signifie que toute mort provoquée entraîne automatiquement l'exécution du responsable, et sans lui faire passer des années dans le couloir de la mort au préalable.

Ces lois ont été conçues pour protéger les civils humains d'êtres si puissants qu'on ne peut pas les laisser en prison sans prendre le risque qu'ils fassent d'autres victimes. Manny n'est pas si dangereux, mais la loi est toujours appliquée à la lettre. Ce n'est pas une question de justice véritable, mais d'interprétation de la loi, et de qui a le meilleur avocat. Cynique, je sais, mais plus je bosse dans la police, plus j'ai des raisons de l'être.

— Tu te souviens de Dominga Salvador ?

— Tu sais bien que oui, dit-il sur un ton soudain très grave.

— Je suis tombée sur une série de crimes utilisant des pouvoirs que je la croyais seule à posséder.

— Quel genre de pouvoirs ?

— Tu te souviens du plan pour lequel elle a réclamé mon aide ?

— Question de boulot, je reviens, dit-il.

Et j'entendis ses pas à l'autre bout de la ligne. Était-il chez lui avec sa famille ? Avais-je interrompu une scène domestique

chaleureuse avec cette histoire cauchemardesque ?

Lorsque Manny reprit la parole, je compris qu'il était seul.

— Tu veux dire, le fait qu'elle voulait que tu l'aides à relever des zombies pour en faire des esclaves sexuels ?

— Ouais, ça.

— Les zombies vendus comme esclaves sexuels, ça arrive tout le temps, Anita. Les gens ne les conservent pas quand ils commencent à pourrir, mais il existe un marché de niche pour ça. Toi et moi, on reçoit souvent des demandes de ce genre.

— Et on refuse tous les deux.

— Bien sûr qu'on refuse, mais certains de nos collègues ne sont pas aussi scrupuleux.

— Mais ce n'est pas ce genre de zombie, Manny. C'est un zombie comme celui qu'elle avait relevé à la fin, celui qui avait un regard effrayé.

— Les zombies ne ressentent pas la peur, Anita.

— En principe, non.

— Alors, de quoi parles-tu ?

— Réfléchis, Manny.

— Elle relevait des zombies très réussis, qui avaient l'air presque vivants, mais d'autres gens en sont capables. Les tiens font très bien illusion maintenant.

— L'âme, Manny. L'âme.

— Je ne... (Il s'interrompt et j'entendis son souffle s'accélérer). Tu veux dire que quelqu'un d'autre a trouvé le moyen de capturer l'âme d'une personne et de la remettre dans son corps pour éviter que le zombie ne pourrisse ?

— Et aussi le truc de Dominga pour enlever l'âme et la remettre histoire qu'il pourrisse un tout petit peu entre les deux, ouais.

Manny jura en espagnol. Je crus comprendre qu'il réclamait l'aide de la Vierge Marie, même s'il me sembla que c'était spécifiquement celle de la Vierge de Guadaloupe. Lorsqu'il se remit enfin à parler anglais, son accent était plus prononcé que d'habitude.

— Ça ne peut pas être elle, Anita. Elle est morte. Malgré tout son pouvoir, elle n'aurait pas pu revenir après avoir été taillée en pièces et bouffée par des zombies.

Manny est l'une des rares personnes à qui j'ai raconté la mort de la Señora. Elle voulait me forcer à utiliser une victime innocente comme sacrifice humain pour relever un très vieux zombie, et seule la chance a fait que ses sbires ont pénétré dans mon cercle magique si bien que j'ai pu les tuer et relever bien davantage qu'un zombie avec l'afflux de pouvoir généré par leur mort. Manny craignait pour sa sécurité et pour celle de sa famille, donc je lui ai dit la vérité. À ma connaissance, il ne l'a jamais répétée à personne.

— Je ne crois pas qu'elle soit revenue d'entre les morts, Manny, mais je me demandais si ça pourrait être quelqu'un qui la connaissait. Quand j'ai refusé son offre, a-t-elle recruté quelqu'un d'autre ?

— Je l'ignore. Le jour où je t'ai emmenée la voir, c'était la première et la dernière fois que je la voyais depuis des années.

— Qui pourrait savoir si elle avait recruté quelqu'un d'autre ?

— Aucune idée.

— Réfléchis, Manny, réfléchis. Ces femmes sont torturées d'une façon que personne ne devrait endurer hors d'un des cercles inférieurs de l'enfer.

— J'y réfléchirai, Anita, mais je ne vois pas qui accepterait de me parler aujourd'hui. Tout son entourage sait que c'est moi qui ai envoyé la police chez la Señora, et si personne n'a tenté de la venger c'est seulement parce qu'ils craignent mon pouvoir.

— Je suis désolée, Manny. Je ne voulais pas te mettre en danger en réclamant ton aide.

— Ne t'excuse pas pour ça, Anita. C'est le devoir de tout homme bon d'arrêter le mal quand il en a l'occasion.

— J'en ai juste marre de mettre les gens en danger. Le simple fait de me fréquenter est parfois risqué pour mon entourage.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu crois ?

— Anita, j'ignore contre quelle partie de ton passé tu luttas en ce moment, mais bats-toi plus fort, parce que tu es une bonne personne et que tu te bats pour une bonne cause.

— Merci, Manny.

— De nada.

Je souris.

— Si tu penses à quelqu'un que je pourrais interroger, ou à un endroit où je pourrais chercher ce salopard, appelle-moi.

— Promis.

— Maintenant, retourne profiter de ta famille.

— J'arrive, Rosita, lança-t-il.

J'entendis d'autres voix, puis quelqu'un prit le téléphone des mains de Manny.

— Anita, félicitations pour tes fiançailles. Je suis si contente que tu te maries enfin.

— Merci, Rosita. Tu peux arrêter de te faire du souci parce que je finirai vieille fille.

— Une femme devrait être mariée, Anita, c'est tout.

— Tu sais que je ne suis pas forcément de cet avis.

— Mais tu te maries quand même, répliqua-t-elle comme si ça lui donnait raison.

Je soupirai et ris malgré moi.

— Disons que nos avis divergent, mais, oui, je me marie dès qu'on a réglé les détails.

— Si tu veux de l'aide pour quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler.

— Tu organises déjà le mariage de Connie, ça ne te suffit pas ?

— J'ai presque fini avec celui de Consuela.

— Félicitations à elle et à vous.

— *Gracias*, mais, du coup, j'ai passé en revue toutes les boutiques de robes, tous les traiteurs, la totale. Je serai ravie de te donner une liste des meilleurs endroits.

— Ah ! Ça pourrait être utile, merci. Je ferai passer la liste à Jean-Claude.

— Je dirai à Manny de t'envoyer ça par mail.

— Merci, Rosita.

C'était sans doute la plus longue conversation que j'avais jamais eue avec la femme de Manny.

— J'espère que tu me laisseras t'aider. J'avais oublié à quel point j'adore les mariages.

Elle partit du rire le plus joyeux que j'avais jamais entendu sortir de sa bouche. En temps normal, c'est une femme sévère et pas commode.

J'essayai de me la représenter, avec son mètre soixante-dix et les presque cent cinquante kilos qu'elle pesait la dernière fois que je l'avais vue. Manny est plus petit qu'elle et il est resté mince en vieillissant, ce qui fait d'eux un couple assez mal assorti physiquement, à la Laurel et Hardy. Mais ce rire juvénile appartenait à la gamine que Manny a rencontrée à Mexico il y a bien longtemps.

— Donc, ça ne te pose pas de problème que j'épouse un vampire ? demandai-je parce que je ne pouvais pas m'en empêcher.

Rosita émit un bruit dur.

— Je suis une catholique dévote, tu le sais.

— Oui, et comme l'Eglise a déclaré que les vampires n'avaient pas d'âme et qu'ils étaient damnés, je pensais que tu aurais un problème avec mon fiancé.

— Ils ont aussi excommunié tous les gens qui relèvent les morts, mais notre prêtre donne encore la communion à Manny, même si ça pourrait lui attirer des ennuis, donc peut-être que ton fiancé est aussi un brave homme, même si l'Eglise affirme le contraire.

C'était tellement ouvert d'esprit de la part de Rosita que j'hésitai entre applaudir et lui demander quel groupe de développement personnel elle fréquentait. Je choisis sagement de ne faire ni l'un ni l'autre.

— Et puis ce n'est pas n'importe quel vampire, c'est Jean-Claude, et il est très... (elle parut chercher ses mots et conclut finalement) :

hermoso.

Je ris, parce qu'ici en Amérique ça ne voulait pas juste dire « beau », mais d'une beauté stupéfiante, bien au-delà de l'aspect physique.

— Je le lui dirai ; ça lui fera plaisir.

— Oh ! Non, s'il te plaît, Anita, bredouilla Rosita comme si elle rougissait.

— D'accord, je ne dirai pas ça, juste que tu es contente pour nous.

— Oui, fais ça. Et j'ai hâte de voir le mariage qui suivra une demande pareille.

— Et moi donc, grognai-je, avec un nœud dans l'estomac qui n'était pas dû à mes activités professionnelles.

Cette demande avait placé la barre trop haut ; maintenant, tout le monde s'attendrait à ce que le mariage la surpasse, et rien ne pouvait surpasser Jean-Claude en mode prince de conte de fées, pas même Jean-Claude.

Nous nous dîmes au revoir, et le silence revint dans la voiture, à peine troublé par le frottement des pneus sur le bitume.

— La femme de Manny a hâte de voir le mariage qui suivra une demande pareille, rapportai-je.

— C'était quelque chose, répondit très prudemment Nathaniel.

Du coup, je me tournai vers lui pour étudier son profil si sérieux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Comment ça ?

— Ce ton, et cette tournure de phrase si vague ?

Il soupira et leva les yeux au ciel.

— On est bientôt au cimetière ?

— Encore six ou sept kilomètres et tu pourras ralentir ; l'entrée est facile à louper dans le noir. Mais je ne te laisserai pas changer de sujet.

— Tu es déjà énervée, et c'est une réaction idiote de ma part.

— Qu'est-ce qui est une réaction idiote ?

— J'aurais été ravi que quelqu'un se donne autant de mal pour moi que Jean-Claude s'en est donné pour toi, mais on ne fait pas ce genre de choses pour les hommes. Ce sont toujours les hommes qui doivent organiser les demandes en mariage romantiques, et jamais en recevoir.

Je le dévisageai.

— Tu veux dire que tu aurais voulu une demande en mariage romantique ?

— Je veux dire que ce serait chouette d'être la fille une fois de temps en temps.

— Tu t'occupes déjà de la maison, et c'est toi qui veux un bébé. Tu es plus doué que moi pour les trucs traditionnellement féminins.

— Alors si c'est moi la fille, pourquoi je n'ai pas droit à une demande en mariage romantique ?

— Tu es sérieux ?

Il me jeta un regard qui signifiait sans aucune ambiguïté que, oui, il l'était. Merde !

— Une demande venant de moi, ou de Micah et moi ?

— De Micah, de toi ou des deux, peu m'importe tant que c'est sincère.

— Micah nous a demandés en mariage tous les deux en même temps. Et je vous épouserai tous les deux si je le pouvais, je te l'ai déjà dit.

— Je sais. Je t'avais prévenu que c'était idiot.

— Donc, si Jean-Claude était venu te chercher en calèche avec un diamant énorme, tu aurais adoré ça ?

Nathaniel acquiesça.

— Oui. Enfin, si ça avait été Micah ou toi.

— Merde alors !

— Ce n'est pas tout à fait la réaction romantique que j'espérais, Anita.

— Je suis désolée, mais tu me prends complètement au dépourvu.

— Tu l'as dit toi-même. Je cuisine, je fais le ménage et les courses, et tu ne veux pas tomber enceinte pour me faire plaisir. Alors, un peu de romantisme, est-ce trop demander ?

— Je suis un marshal fédéral de la branche surnaturelle. Je ne peux pas faire mon boulot enceinte, et je ne veux pas être enceinte. Je ne vois pas comment ma vie pourrait fonctionner avec un bébé.

— On pourrait adopter.

— Tu n'as que vingt-trois ans. Pourquoi veux-tu un enfant maintenant ?

— Mais tu as trente et un ans, et je veux un enfant avec toi.

— Oh ! J'ai encore quelques années devant moi avant d'être périmée, dis-je sur un ton volontairement sarcastique.

— Je sais bien que trente et un ans ce n'est pas si vieux, Anita, mais, pour une femme, c'est le moment où elle doit décider si elle veut un bébé.

— De nos jours, les femmes ont des bébés à quarante ans, ou même à cinquante.

— Avec une aide médicale.

— Ma tante a eu son petit dernier à cinquante ans et c'était une surprise totale, sans aucune intervention extérieure.

Nathaniel me jeta un coup d'œil.

— Vraiment ?

J'acquiesçai.

— Vraiment. Son docteur lui avait dit qu'elle ne pouvait plus

tomber enceinte et que ce n'était plus la peine de prendre de contraception. Il avait tort.

— D'accord, je retire ce que j'ai dit, peut-être qu'on a plus de temps que prévu. Mais cinquante ans, ouah ! Elle a de bons gènes.

— Oui, enfin, il faut avoir envie de continuer à pondre dans la cinquantaine.

— Je préférerais un peu avant.

— Laisse tomber pour ce soir, Nathaniel. Je suis déjà suffisamment sous pression avec les tigres-garous qui veulent qu'on les implique dans la cérémonie d'engagement.

— Je réclame une demande romantique, et tu ramènes ça au fait qu'on te met la pression pour inclure plus de gens dans la cérémonie ? Tu te rends compte qu'il ne s'agit pas juste de toi ? Qu'ils veulent aussi passer la bague au doigt de Micah et au mien ?

J'y réfléchis quelques secondes.

— Ce n'est pas l'impression que Micah m'a donnée quand il m'en a parlé au *Cirque*.

— Logique, non ?

— Comment ça ?

— Je suis bisexuel ; Micah ne couche avec aucun autre homme que moi. Donc, si un autre homme se joint à notre union, ça n'aura pas autant d'importance pour lui que pour moi.

— Bordel ! Tu as absolument raison, Nathaniel. Ça pourrait être un nouveau partenaire pour toi, alors que Micah ne le considérera pas de cette façon. Donc, en fait, seules ta vertu et la mienne sont en jeu, si je peux m'exprimer ainsi.

— Ce n'est pas une question de vertu, Anita, mais de notre équilibre domestique, qui est bien plus important pour moi.

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement en comptant jusqu'à dix. Comme ça ne suffisait pas, j'essayai de compter jusqu'à vingt, mais les papillons dans mon ventre ne disparurent pas, alors je me lançai.

— Micah m'a dit quel tigre-garou il choisirait. Et toi, tu prendrais qui ?

Nathaniel me jeta un coup d'œil.

— Merci de demander. Je me doute que tu n'en avais pas envie.

— Ton argument à propos du sexe est valide. Qui veux-tu dans notre lit ?

— Tout dépend de ce que tu entends par « dans notre lit ».

— N'esquive pas la question après m'avoir forcée à la poser, Nathaniel.

Il sourit.

— Touché. D'accord, Cynric te partage avec Micah et moi mieux que tous les autres à l'exception de Nicky, et Micah ne partage jamais

notre lit avec Nicky, mais moi je ne couche avec aucun des deux. Ils sont comme des époux-frères pour moi, un truc dans le genre.

— Sur un plan romantique, qui choisirais-tu ?

— Sur le plan de la félicité domestique, ce serait Cynric ou Nicky.

Ils vivent déjà avec nous.

— Nicky n'est pas un tigre-garou, donc ça ne nous avancerait pas.

— Exact.

— Allez, tu penses à quelqu'un, je le vois bien.

— À deux quelqu'un, en fait.

— Crache le morceau.

— Dem. Il est vraiment bisexuel, et c'est un tigre doré.

— Mais il est heureux en ménage avec Asher et Kane.

— Kane commence à râler de partager Asher avec autant de gens, et Dem ne satisfait aucun des besoins BDSM d'Asher. C'est juste un partenaire masculin, mais Kane l'est aussi.

— Donc, tu penses que Dem sera bientôt libre ?

— Pas exactement, mais il est fun et aussi bisexuel que moi.

— Tu as parlé de deux quelqu'un. Qui est l'autre ?

— Personne en particulier, mais la seule tigresse-garou avec qui tu as essayé de coucher, c'est Jade, et nous sommes tous d'accord sur le fait qu'elle est trop compliquée, mais pourquoi ne pas regarder du côté des autres tigresses-garous ? Ça ferait une partenaire potentielle pour nous trois plutôt que pour seulement deux d'entre nous.

Je fronçai les sourcils.

— Mon histoire avec Jade a été désastreuse.

— Mais pas parce que c'est une femme.

— Peut-être pas, mais j'aime les hommes. Désolée, Nathaniel.

— Toi et moi, on s'amuse bien quand JJ vient rendre visite à Jason, et il n'y a pas plus femme qu'elle.

JJ a été lesbienne toute sa vie d'adulte avant que Jason et elle ne se retrouvent. Ils étaient sortis ensemble au lycée jusqu'à ce qu'elle décide de ne plus avoir que des partenaires femmes. Jason a respecté son choix et eu d'autres petites amies par la suite. Mais il est le seul homme que JJ n'a jamais oublié, et elle est LA femme qui lui convient, même s'ils sont tombés d'accord pour ne pas être monogames. Le polyamour permet d'aimer plusieurs personnes à la fois à condition d'être honnête avec tout le monde. Jason et JJ ont commencé par Nathaniel, Jade et moi.

JJ est grande et mince, une ballerine professionnelle au corps sculpté comme une œuvre d'art. Elle appartient à l'une des compagnies de danse les plus prestigieuses du pays, qui se trouve être basée à New York. Jason, qui est le meilleur ami de Nathaniel et mon loup à appeler, passe de plus en plus de temps là-bas avec elle ; il y était encore cette semaine. JJ et lui parlent sérieusement de lui faire

passer un essai pour entrer dans la même compagnie qu'elle un de ces jours. S'il réussit, il sera le premier métamorphe à devenir membre d'une compagnie humaine.

Il existe des compagnies composées uniquement de métamorphes, ou uniquement de vampires, voire uniquement de créatures surnaturelles mélangées, mais les humains n'aiment pas devoir rivaliser avec des gens plus rapides, plus forts et physiquement supérieurs en tout grâce à une maladie qu'ils ont contractée. Surtout sachant que, malgré tous leurs efforts et toutes leurs heures d'entraînement, ils ne pourront jamais les rattraper.

Jean-Claude et moi ne sommes pas certains de pouvoir nous débrouiller sans Jason, qui est le gérant adjoint du *Plaisirs Coupables* et un de ses principaux danseurs, mais nous voulons tous les deux son bonheur. JJ et lui sont ridiculement heureux ensemble. JJ est aussi ma deuxième partenaire féminine, et je l'apprécie bien davantage que la première, qui me fout la pression pour que je lui passe la bague au doigt.

— Je ne peux pas prétendre le contraire, et si J.J était une tigresse-garou j'envisagerais cette solution, mais elle est humaine, ce qui ne nous aide pas dans le cas présent. Il nous faut un tigre-garou qu'on apprécie tous suffisamment pour nous lier à lui.

— On aime tous Cynric.

A moins que Micah ne lui en ait parlé, Nathaniel n'était pas au courant de la révélation que j'avais eue concernant mes sentiments vis-à-vis de Cynric, donc je ne sus pas trop quoi répondre. Ou bien il savait et il me poussait dans mes retranchements, ou bien il ne savait pas et c'était juste une remarque franche. Je ne pouvais pas lui poser la question sans me retrouver obligée de discuter de mon traumatisme, et je n'avais vraiment pas envie d'en discuter, pas si tôt et même pas avec Nathaniel. Je me résolus à envisager d'autres tigres-garous pour l'empêcher de m'interroger sur Cynric ; ce n'était sans doute pas une de mes meilleures idées, mais parfois on fait des choses stupides pour éviter des choses traumatisantes.

— C'est vrai, acquiesçai-je, mais tu l'as dit toi-même : ni Micah ni toi ne couchez avec lui, ce n'est un amant que pour moi. Tu as raison, je devrais envisager certains des autres tigres-garous.

— Tu veux dire, les femelles ?

— Et quelques-uns des mâles, aussi. Qui sait ? L'un d'eux conviendra peut-être mieux que Dem ou Cynric. Mais, oui, j'envisagerai aussi certaines des femelles.

— Vraiment ? demanda Nathaniel.

Et, soudain, il parut plus jeune qu'il ne l'était.

— Oui, vraiment, et tu viens juste de dépasser l'entrée du cimetière.

Il freina si brusquement que seule ma ceinture de sécurité m'empêcha d'être projetée contre le tableau de bord.

— Désolé, vraiment désolé, bredouilla-t-il.

Je ravalai mon cœur qui tentait de s'échapper par ma gorge. Ma mère est morte dans un accident de voiture ; du coup, ce genre d'incident me fait flipper plus que la moyenne.

— Je conduirai peut-être moi-même au retour, soufflai-je.

— Au moins, c'est une route de campagne et il n'y a pas de circulation, dit Nathaniel, la voiture toujours en travers de la chaussée, les phares braqués sur un muret de pierre plutôt que sur une entrée.

— Ouais, c'est toujours ça. Maintenant, recule lentement, en faisant bien attention, et ne dépasse pas dix kilomètres à l'heure une fois qu'on sera à l'intérieur du cimetière. Les allées sont étroites et couvertes de gravier.

— Je suis vraiment désolé, Anita.

— Nathaniel, on est au milieu d'une route non éclairée en pleine nuit. Sors-nous de là avant que quelqu'un ne déboule du haut de la colline et ne nous fonce dedans.

Il cessa de discuter et se contenta de reculer comme je le lui avais dit avant de manœuvrer prudemment l'avant de mon SUV par l'étroite ouverture dans le mur. Je me demandai comment Nicky et Dino avaient pu faire passer le camion et une remorque contenant une vache. Ça avait dû être juste, mais ils y étaient arrivés, sinon Nicky m'aurait déjà appelée. J'ai confiance en Nicky, et, de tous mes autres partenaires, c'est le seul dont je suis également amoureuse, ce qui de toute évidence n'influence pas les sentiments du reste des hommes de ma vie à son égard.

Pourquoi nous fallait-il un tigre-garou ? Parce que j'ai tué le Père des Tigres, alias le Père du Jour, et la Mère de Toutes Ténèbres, comme devait le faire le prochain vampire capable de contrôler tous les clans de tigres-garous selon la prophétie de ces derniers. Un truc marrant à savoir sur les prophéties : si elles se réalisent au bout de plusieurs millénaires, elles gagnent en force et en pouvoir. Le fait que la servante humaine de Jean-Claude (moi), sa Reine (toujours moi) ait tué ces deux entités ne signifie pas que je les ai tuées, moi. Les vampires considèrent les deux victimes comme celles de mon Maître, Jean-Claude.

Donc, nous devons inclure un tigre-garou dans notre cérémonie parce que la suite de la prophétie parlait, d'une façon assez confuse, de marier le tigre au roi et à la reine. La communauté métaphysique a décidé que, si nous épousions un tigre-garou, la prophétie serait tout à fait accomplie et que cela planterait le dernier clou dans le cercueil de la Mère de Toutes Ténèbres. En revanche, si nous ne le faisons pas, il

restera une faille qui lui permettra de se relever de sa tombe. Bizarre qu'il y ait toujours une faille pour les trucs vraiment effrayants.

J'ai avalé l'essence de la Mère de Toutes Ténèbres pendant qu'elle tentait de posséder mon corps. Un objet inamovible a rencontré une force irrésistible, et j'ai gagné. Mais tous les bons petits vampires et les gentils métamorphes pensent que, pour que cette victoire soit complète, Jean-Claude et moi devons épouser un des tigres qui nous ont aidés à tuer notre ténébreuse maman. Si nous avons accepté, ce n'est pas pour ménager les sentiments de nos partenaires actuels ou passés ; c'est à cause des croyances d'une nation entière qui veut Jean-Claude pour roi triomphant. Et même si c'est moi qui ai tué le dragon métaphorique, je me trouve reléguée au rang de reine. De la personne qu'on vient chercher en calèche et qui se fait enlever par un prince, même si c'est moi qui tenais l'épée sanglante dans une main et la tête de la Gorgone dans l'autre. Aux yeux des vampires, surtout les plus âgés, je reste la princesse, et la princesse ne se sauve pas toute seule – elle sauve encore moins le reste du monde. Ils me prennent vraiment pour quelqu'un d'autre.

— Je ne suis pas la princesse que vous cherchez.

Je ne me rendis compte que j'avais parlé à voix haute que lorsque Nathaniel demanda :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Les voitures sont là. Gare-toi. Il est l'heure que je fasse un peu de magie pour gagner une somme obscène.

— Que tu pourras ensuite dépenser à me faire une demande en mariage extravagante, approuva Nathaniel en essayant de se garer sans toucher une des vieilles tombes massées sur le bord de l'allée.

— Tu n'as pas l'intention de lâcher l'affaire, pas vrai ?

— Non, répondit-il en coupant le contact.

Chapitre 10

A moitié assise dans le coffre ouvert du SUV, j'ôtai mes escarpins pour enfiler des chaussures de randonnée. J'ai changé le réglage des lumières intérieures, qui ne s'allument plus automatiquement car, la nuit, ça vous découpe assez nettement pour vous changer en cible. Accessoirement, ça bousille votre vision nocturne.

Nathaniel se tenait debout près de moi, une épaule appuyée contre le montant de la voiture. Il avait déjà envoyé un texto à Micah pour le prévenir que j'étais prête à envisager d'autres tigres-garous comme amants et plus si affinités.

— Tu n'avais pas besoin de le faire. Ça aurait pu attendre qu'on rentre à la maison, protestai-je.

— Tu m'as donné ta parole que tu laisserais leur chance à d'autres tigres, femelles comprises. Tu étais sincère ?

— Ouais, bougonnai-je.

Nathaniel sourit.

— Alors, pourquoi ne pas l'annoncer tout de suite à Micah ?

Je ne trouvais aucune réponse qui m'épargnerait de geindre que, maintenant que Micah était au courant, je ne pourrais pas revenir en arrière. Or c'eût été admettre que je n'étais pas sincère, alors que je l'étais. Si je voulais vraiment que Cynric s'en aille et fasse sa vie sans nous, il me fallait un autre tigre pour le remplacer, un tigre qui s'adapterait aussi bien que lui à notre organisation domestique si particulière. Et, de toute façon, j'avais besoin de plus de tigres dans mon entourage immédiat.

— Nicky se dirige vers nous, annonça Nathaniel.

— Il veut sans doute m'embrasser en douce. On a passé un accord : ni bisous ni papouilles devant les clients.

— Ni bisous ni papouilles ? C'est vraiment dommage alors qu'on est là tous les deux, lança Nathaniel avec un large sourire charmeur, assez différent de son sourire mutin habituel.

— Je ne te laisserai pas m'allumer et bousiller ma concentration.

— Loin de moi cette idée, affirma-t-il sur un ton dépourvu de la moindre sincérité.

Ses yeux semblaient peut-être gris au clair de lune, mais ils pétillaient d'amusement.

Je fronçai les sourcils.

— Jason déteint sur toi. D'habitude, c'est lui qui passe son temps à me provoquer.

— C'est mon meilleur ami. A force de se fréquenter... Mais jamais il n'arriverait à te distraire aussi bien que moi.

Nathaniel croisa les bras sur sa poitrine en faisant saillir légèrement ses muscles, et, l'espace d'un instant, je craignis que les manches de son tee-shirt ne se déchirent. Bien entendu, ce ne fut pas le cas, mais Nathaniel devait cesser de soulever autant de fonte à la salle de sport, parce que, génétiquement, il gonfle plus que son corps de danseur ne peut se le permettre. Il a commencé à perdre en souplesse, et il a déjà bien assez de biscoteaux pour se produire sur scène sans sacrifier davantage de sa grâce époustouflante. Entre autres choses, il est contorsionniste.

Il partit d'un petit rire très masculin, et je me rendis compte que je le contemplais avec une godasse de randonnée à la main. Alors qu'il n'avait même pas commencé à essayer de me distraire, pas réellement.

Je tentai de nouveau de me chausser, mais à cet instant Nicky contourna la voiture, et je me retrouvai soudain encadrée par eux deux. Ce qui n'aurait pas été un problème si Nicky n'avait pas incliné vers moi son mètre quatre-vingts de virilité musclée. Il était si large d'épaules qu'il tenait à peine dans le coffre ouvert. Ses cheveux blonds étaient coupés court à l'exception d'un triangle qui retombait sur le côté droit de son visage.

Comme il se penchait vers moi, je posai une main sur sa poitrine ; il passa un bras autour de ma taille pour m'attirer contre son torse si dur. J'avais cru que Nathaniel risquait d'exploser ses manches de tee-shirt, mais Nicky... c'était un miracle qu'il ne bousille pas une chemise chaque fois qu'il attrapait une bouteille. J'ai des partenaires plus grands que lui, mais aucun qui soit aussi massif.

Nicky est souple aux endroits nécessaires pour le sexe et le combat rapproché, mais tout le reste c'est du muscle. Il soulève de la fonte pour être plus costaud et parce qu'il aime ça, et son patrimoine génétique fait qu'il gonfle, mais, contrairement à Nathaniel, il n'a pas le genre de boulot où il doit éviter ça. Sa carrure le fait paraître plus impressionnant que des hommes plus grands, mais en matière de taille il n'y a pas que les centimètres verticaux qui comptent. Les hommes – et certaines femmes – semblent croire que oui, de la même façon que l'obsession pour la longueur dans d'autres domaines fait oublier l'efficacité de la largeur. Le torse et les cuisses de Nicky sont si massifs qu'il doit acheter des jeans plusieurs tailles au-dessus et les faire reprendre au niveau de la ceinture. Sinon, il porte des shorts qu'il doit fendre sur le côté.

Il m'embrassa fermement mais sans remuer les lèvres, parce qu'il savait que je lui en voudrais si les clients me voyaient barbouillée de rouge façon maquillage de clown. Sa longue frange asymétrique caressa un côté de mon visage. Il souffla le long de ma peau, ouvrant

sa bouche juste assez pour émettre un grondement sourd à l'intérieur de la mienne. Et en réaction j'ouvris la bouche comme pour boire ce son. Je frissonnai contre lui, lâchai ma chaussure de randonnée et me suspendis à son cou.

Glissant son bras libre sous mes fesses, Nicky me souleva et rampa dans le coffre de la voiture. Je m'écartai de lui en protestant :

— Le travail, le travail, je suis au travail, bordel !

— Il fait noir et ce sont des humains, répliqua Nicky au-dessus de moi en me clouant à moitié sous lui de son poids. Ils ne voient pas ce qu'on fait.

Je sentis la voiture tanguer légèrement comme Nathaniel montait dans le coffre à son tour. Il était à quatre pattes de l'autre côté de moi et, un instant, je les contemplai tous les deux dans l'espace sombre et exigu du SUV. Les possibilités qui s'ouvraient à nous étranglèrent mon souffle dans ma gorge et contractèrent des choses dans mon bas-ventre. Ils allaient sentir que je les désirais, mais je ne pouvais rien y faire. Je luttai pour me redresser en disant :

— Non, il n'en est pas question.

— Il n'est pas question de quoi ? demanda Nathaniel avec un sourire à peine visible dans l'obscurité.

Je levai les yeux au ciel et entrepris de m'extraire du coffre. J'eus un peu de mal à passer les épaules de Nicky. Celui-ci remédia à mon problème en me soulevant et en me déposant doucement au bord du coffre, là où j'étais assise à la base. Il alla même jusqu'à ramasser ma chaussure de randonnée pour me la rendre.

Je la pris, les sourcils froncés, en évitant de regarder Nicky en face. Je ne voulais pas le laisser me distraire – et Nathaniel non plus.

— Le travail d'abord, répétais-je.

Oui, j'avais conscience que c'était louche de protester à ce point. Oublier toute prudence et m'envoyer en l'air à l'arrière de ma voiture, comme si j'étais encore au lycée, aurait sûrement été beaucoup plus amusant que relever des morts, mais si les hommes de ma vie n'étaient pas plus amusants que mon boulot ils n'auraient rien à faire dans ladite vie.

— Tu n'enfiles pas ta combinaison avant tes chaussures ? s'étonna Nicky.

— Je voulais d'abord aller voir les clients et m'assurer qu'ils avaient bien lu la documentation que je leur ai donnée la dernière fois, ou leur rappeler comment ça va se passer. Au bureau, les gens ne m'écoutent pas vraiment, et parfois ils flippent pendant la réanimation. Je déteste ça. La combinaison me tient trop chaud, même au printemps, donc je me changerai après leur avoir parlé.

— Mais tu mets déjà tes grosses chaussures pour pouvoir marcher sur le gravier.

— C'est ça.

— Bonne idée, parce que j'étais venu te dire que les clients ont lu la documentation que tu leur as donnée, et que l'une d'eux nous fait un cas de conscience.

Je fronçai les sourcils.

— Un cas de conscience ? Ça l'ennuie de déranger un mort ?

— Non, me détrompa Nicky avec un petit sourire.

— Le problème, c'est la cérémonie vaudou ? Pourtant, il est bien précisé que ça n'est pas de la magie noire !

— Non plus.

— Alors quoi ?

Nicky grimaça, secoua la tête et dit :

— C'est la vache.

Chapitre 11

Vingt minutes plus tard, je n'avais toujours pas enfilé ma combinaison faute d'avoir réussi à convaincre notre cliente réticente que tuer la vache était nécessaire pour relever son zombie. J'avais enfin quelqu'un sur qui passer ma rogne, sauf que, grâce à Nicky et Nathaniel, elle s'était évaporée. Certains soirs, vous n'arrivez pas à vous accrocher à votre colère assez longtemps pour la mettre à profit.

— Oui, madame Willis, la vache doit mourir pour que ce zombie se relève, affirmai-je.

La cliente me dévisagea par en dessous, ce que peu de gens sont obligés de faire. Elle était minuscule, moins d'un mètre cinquante, mais n'en avait pas l'air, l'attitude pouvant facilement compenser des centimètres manquants. Ses yeux que le clair de lune faisait briller flottaient derrière les verres correcteurs les plus épais que j'avais vus depuis des années.

La lune avait été pleine l'avant-veille, si bien que j'y voyais suffisamment. Nathaniel, Nicky et Dino ne devaient même pas trouver qu'il faisait noir, parce que les métamorphes ont une vision nocturne bien supérieure à la mienne, y compris sous leur forme humaine. Nous nous étions bien gardés d'informer les clients qu'ils étaient les seuls humains ordinaires présents sur les lieux ; ils semblaient déjà assez nerveux sans ça. Un des hommes les plus jeunes ne cessait de regarder autour de lui comme s'il s'attendait à ce que quelque chose jaillisse de terre pour le bouffer. Certaines personnes flippent dans les cimetières après la tombée de la nuit ; allez comprendre.

— En théorie, ça ne me dérangeait pas mais, maintenant que l'animal se tient devant moi, je trouve que ce serait mal de l'égorger juste pour faire des recherches historiques.

— Vous voulez que je relève ce zombie, oui ou non ?

— Bien sûr que nous le voulons, répondit Owen MacDougal en s'approchant derrière Mme Willis.

Il était beaucoup plus grand et beaucoup plus large qu'elle, pas gros, mais costaud comme un ancien joueur de foot américain qui se serait légèrement empâté au niveau du bide. Il ressemblait à Dino en plus vieux, à ceci près que Dino est hispanique et buriné alors que MacDougal était un Américain moyen bien blanc. Je sais que Dino mesure un mètre quatre-vingt-cinq, et MacDougal en faisait au moins autant, voire deux ou trois centimètres de plus. Aucun d'eux n'avait la carrure de Nicky, mais Dino ne cherche pas à faire autant de gonflette

que ce dernier, et, de toute évidence, MacDougal ne fréquentait plus les salles de sport... mais il restait quand même sacrement baraqué.

— Bien sûr que nous le voulons, répéta-t-il. Ethel, c'est une vache. Tu manges du steak.

— Je mange de la viande qui vient du supermarché, répliqua-t-elle. Je ne regarde pas le boucher abattre le pauvre animal devant moi.

Elle désigna la Guernesey marron et blanc attachée à un arbre voisin, qui mâchonnait paisiblement. Si elle savait pourquoi elle était là ce soir, elle le prenait drôlement bien. Mais bon, c'était une vache. Ces bestioles me laissent toujours perplexe. Jamais je n'en ai regardé une en me disant que je savais à quoi elle pensait. Les vaches ne sont pas comme les chiens, les chats ou même certains oiseaux. Leurs motivations restent parfaitement mystérieuses, et celle-ci ne faisait pas exception à la règle tandis qu'elle broutait au milieu des pierres tombales usées.

J'avais été surprise de constater combien elle rendait Nathaniel nerveux. Pour toute explication, celui-ci avait invoqué « une mauvaise expérience avec une vache, une fois ». Du coup, il se tenait bien à l'écart près des voitures des clients pendant qu'on discutait affaires.

Je cherchai un moyen de contourner la subite crise de conscience « *SPA-esque* » de ma cliente et finis par dire :

— Madame Willis, j'ai d'autres rendez-vous ce soir... (Ce qui était un mensonge, parce que relever un zombie aussi vieux épuiserait n'importe quel réanimateur assez puissant pour y parvenir). Donc vous devez vous décider dans les quinze minutes qui viennent, ou je m'en vais et vous vous débrouillez avec cette vache.

— Comment ça ? protesta-t-elle.

Et MacDougal lui fit écho.

— J'ai pris mes dispositions pour qu'on vienne enlever une carcasse de vache, qui sera changée en nourriture pour animaux étant donné qu'il est interdit de faire manger aux humains de la viande abattue lors d'un rituel religieux. Mais l'entreprise avec qui je traite ne s'occupe pas de bétail vivant ; donc, si la vache est toujours en vie à notre départ, elle deviendra votre problème.

J'entendis Dino glousser derrière moi et tenter de faire passer ça pour une quinte de toux.

— Mais je n'y connais rien en vaches ! s'exclama Mme Willis. Qu'est-ce que je ferais d'elle ?

— Je n'en sais rien, et je m'en fous. En signant le contrat de réanimation, vous avez payé pour qu'elle soit sacrifiée, donc, légalement, elle vous appartient. Si vous ne voulez pas que je la tue pour relever le zombie, très bien, mais, vivante ou morte, elle reste à vous. Je disposerai de sa carcasse, mais si elle est toujours en vie

quand je repars tout à l'heure ce n'est plus mon problème, c'est le vôtre. (Par-dessus mon épaule, je jetai un coup d'œil à l'allée étroite qui traversait le cimetière). La plus grosse voiture que je vois ici est une Cadillac. Vous pourriez sans doute caser une chèvre sur la banquette arrière, mais une vache, ça m'étonnerait, surtout une Guernesey adulte. C'est un gros animal. Je ne crois pas qu'elle tiendrait là-dedans, et la municipalité de cette ville n'autorise pas les gens à garder des vaches sauf un temps très court pour les sacrifices et autres rituels religieux. Vous ne pourrez pas non plus la laisser en liberté, parce que c'est contraire à la loi, et, quand la police contactera *Réanimateurs Inc.* pour demander pourquoi une vache achetée par nos soins se balade dans le coin, je leur dirai que c'est la vôtre.

— Comment sauraient-ils que c'est vous qui l'avez achetée ? interrogea Mme Willis.

— Elles portent toutes un numéro de série, une sorte de plaque minéralogique qui permet d'accéder à toute leur histoire et qui dira que cette vache vous appartient. Donc, à moins que je ne la tue ici et maintenant, vous vous retrouverez avec un très gros animal domestique absolument pas propre.

La vache choisit ce moment pour lever la queue et prouver à quel point elle n'était pas propre du tout. Je crois que ce fut l'argument qui l'emporta. La gentille bête venait de faire quelque chose de sale, de dégoûtant et de très réel – un peu trop pour la vieille dame. Celle-ci alla attendre dans la Cadillac, nous laissant nous charger des choses sales, dégoûtantes et réelles hors de sa vue.

— Je vais me changer, et on commence dès que je reviens. Mais d'abord, lequel de vous va se tenir près de la tombe pour interroger le zombie ?

MacDougal et le jeune homme, qui apparemment s'appelaient Patrick (mais était-ce son prénom ou son nom de famille ? Mystère...), s'entre-regardèrent.

— Vous voulez dire que c'est nous qui aurons le contrôle du zombie, pas vous ? s'étonna Patrick.

Je soupirai. Si seulement ils avaient lu la documentation qu'on leur avait donnée, ils ne poseraient pas de questions stupides, parce qu'ils connaîtraient déjà la réponse – ce que je m'abstins de leur faire remarquer.

— Non, c'est le réanimateur qui contrôle le zombie. Il me répondra toujours en priorité, mais de cette façon il pourra vous répondre hors de ma présence. Alors, lequel d'entre vous va le tenir en laisse, si on peut dire ? (De nouveau, ils se regardèrent, et Patrick fit un pas en avant). Juste pour que tout soit bien clair et qu'il n'y ait plus de malentendu : je vais devoir barbouiller avec le sang de la vache le visage et le corps de la personne qui contrôlera le zombie.

Patrick écarquilla les yeux et secoua la tête.

— Pas moi. Désolé, mais je ne veux pas.

MacDougal s'avança.

— Bon, j'imagine que je dois m'y coller. Où voulez-vous que je me mette ?

— Derrière la pierre tombale, donc pas au-dessus du corps, ce serait parfait. Mais il faut que j'aille préparer le reste de mon équipement. Donc vous pouvez vous détendre quelques minutes en m'attendant.

Il hocha la tête.

— Vous n'aurez qu'à me dire quoi faire.

Je tournai les talons sans répondre, parce que, tout ce que j'avais envie de dire, c'était : « Lisez la putain de doc ! »

Chapitre 12

C'est plus difficile de tuer une vache qu'une chèvre ou un poulet. D'abord, c'est beaucoup plus gros, ce qui est moins commode quand la seule méthode d'exécution acceptable est une lame, et beaucoup plus dangereux. En temps normal, Nicky, Dino et les autres gardes nous protègent des méchants, mais, ce soir, je voulais qu'ils me donnent un coup de main avec le sacrifice. Je n'avais pas menti à Mme Willis : une Guernesey, c'est maousse.

Quand j'avais demandé aux gardes si l'un d'eux avait l'habitude de gérer du bétail, seuls Dino et Nicky avaient levé la main. C'est ainsi que j'ai appris que Dino avait grandi au milieu des vaches dans le ranch de son grand-père, au Mexique. Je n'en avais pas la moindre idée. Mais je ne me doutais pas non plus que Nicky avait grandi dans un ranch de l'ouest de ce pays.

— Franchement, je te prenais pour un gamin de la ville.

— Oh ! J'aime la ville, mais je peux construire une barrière en cas de besoin et réparer les trucs cassés. J'ai même des outils. La seule chose pour laquelle je n'ai jamais été très doué, c'est l'électricité ; je me débrouille si ce n'est pas trop compliqué, mais je ne suis pas un pro.

J'avais levé les yeux vers lui en me disant que j'en savais décidément bien peu sur son passé.

J'ai disposé de moins de temps pour apprendre à connaître Nicky que pour le reste des hommes de ma vie, car on s'est rencontrés alors qu'il m'enlevait. Les lions de sa troupe d'origine étaient des mercenaires – désolée : des entrepreneurs privés. Ils faisaient un peu de tout, de la collecte d'informations aux assassinats, et probablement d'autres choses que je préfère ignorer. On leur avait versé un gros paquet de fric pour m'enlever afin que je relève un zombie dont j'avais déjà refusé de m'occuper. Ils avaient menacé de tuer Micah, ou Nathaniel, ou Jason.

Nicky considère Nathaniel comme un membre de sa famille aujourd'hui, mais, au début, il aurait pu le tuer sans remords. Nicky est un sociopathe, fabriqué plutôt que né ainsi, mais le résultat est le même.

Sans armes ni pouvoirs métaphysiques, une sorcière les ayant neutralisés pour que je ne puisse pas appeler à l'aide, je me suis rabattue sur les marques vampiriques qui font désormais partie de moi, et sur ma propre nécromancie. Grâce à Jean-Claude, je me

nourris de sexe de la façon dont d'autres vampires se nourrissent de sang. A l'origine, l'ardeur permettait à un vampire de s'alimenter pendant un long voyage en mer, ou au sein d'un groupe de si petite taille que des morsures se seraient trop remarquées. Alors que le sexe est socialement plus acceptable.

Certaines lignées vampiriques peuvent se nourrir de peur ou de douleur, et les provoquent afin de les absorber. J'ai appris à me nourrir également de colère, mais ça a des effets secondaires sur les victimes que je n'ai pas encore appris à contrôler. L'ardeur aussi a des effets secondaires. J'ai rendu des gens accros à moi sans le vouloir, mais, le temps de rencontrer Nicky, j'avais appris à le maîtriser la plupart du temps. Nicky, j'ai roulé son esprit volontairement. Pour sauver les hommes que j'aimais, je lui ai pris tout ce que je pouvais, y compris son libre arbitre, et j'ai fait de lui ma Fiancée, comme dans *La Fiancée de Dracula*. Au sein de la communauté vampirique, on utilise toujours ce terme quel que soit le sexe de la victime – atrocement sexiste, je sais.

Nicky s'est retourné contre sa troupe ; il était prêt à massacrer ses amis et ce qu'il avait de plus proche d'une famille parce que, désormais, il m'appartenait de façon bien plus absolue qu'un esclave. Quand je suis triste, ça le rend anxieux, et il fait tout son possible pour me rendre de nouveau heureuse. Nous nous sommes donné beaucoup de mal pour lui rendre une partie de son autonomie, mais il ne sera jamais libre de moi. Il m'adorera à jamais, tandis qu'au début je me fichais éperdument de lui.

Les Fiancées sont des piles ambulantes pour leur créateur, qui peut pomper leur énergie lorsqu'il en a besoin – même si, la plupart du temps, il les utilise juste comme des serviteurs ultimes, autrement dit, des esclaves. Le vieux proverbe selon lequel l'amour, c'est attacher plus d'importance au bonheur de l'autre qu'au vôtre ? Pour Nicky, c'est sa réalité quotidienne. Le fait que je suis également tombée amoureuse de lui est une sacrée ironie, ou une miséricorde divine.

Nicky guida la vache vers le pied de la tombe. Il lui frotta le front, et elle parut réagir comme les chiens réagissent face à certaines autres personnes – dans la mesure où une vache peut se comporter comme un chien. C'est un animal que je ne comprendrai sans doute jamais ; cela dit, la seule interaction que j'ai avec lui, c'est de l'égorger pour relever des morts, donc c'est probablement aussi bien. En théorie, je ne suis pas obligée d'utiliser du bétail. Je connais des réanimateurs qui se servent de chats plutôt que de poulets, mais je n'y arrive pas. J'aime bien les chats.

Dino se plaça de l'autre côté de la vache sans la toucher. Il n'était là qu'au cas où elle protesterait. Si j'étais assez rapide, elle n'aurait pas le temps d'avoir peur ou mal ; ce serait terminé en quelques secondes.

A condition que je vise bien la jugulaire. Dans le cas contraire, ça pourrait devenir sale et dangereux, ce qui effraierait l'animal.

Elle était destinée à l'abattoir parce qu'elle ne produisait plus assez de lait, ou de matière grasse, ou je ne sais quoi, ce dont on avait dû nous informer lors de la vente. J'avais réussi à la considérer comme un simple accessoire jusqu'à ce que Nicky commence à lui gratter la tête et qu'elle ait l'air d'aimer ça. A présent, elle me semblait plus réelle, et il fallait quand même que je la tue.

La société historique m'avait payée pour relever un cadavre vieux de plus de deux siècles. J'étais à peu près la seule réanimatrice du pays capable de garantir qu'un zombie aussi vieux arriverait à se souvenir de son passé et à répondre à des questions sans un sacrifice humain. Il existait bien pire à égorger sur cette tombe qu'une usine à lait ambulante.

Les sacrifices humains sont illégaux, mais on entend des rumeurs ; on entend toujours des rumeurs. Et parfois ces rumeurs me concernent. A ma décharge, toute personne morte sur une de *mes* tombes essayait de me tuer. N'attaquez jamais une nécromancienne dans un cimetière ; ce serait comme pourchasser Rambo dans une armurerie pleine de flingues chargés. Certaines personnes se donnent beaucoup de mal pour vous aider à les tuer.

Si c'est un poulet, on le décapite. Une chèvre, on lui tranche la gorge d'une oreille à l'autre. Une vache, c'est trop gros pour ça si on veut qu'elle meure proprement. Je lui flattai le cou pendant que Nicky continuait à lui gratter la tête. Son poil était étonnamment doux. Je trouvai son poulx, une veine épaisse qui palpitait vigoureusement. Les animaux plus gros ont toujours un poulx plus fort, peut-être parce que leur cœur est plus gros aussi.

Un instant, je songeai : « *Je pourrais y arriver sans la tuer* ». Je pourrais m'entailler et utiliser mon propre sang, mais le zombie ne serait pas d'aussi bonne qualité. Au-delà d'un siècle, quelques gouttes de mon propre sang ne suffisent pas à garantir que le zombie pourra répondre à des questions. Or la société historique en avait plein à lui poser, et elle avait payé cher pour ça.

J'aurais pu entailler le bras de Nicky et lui faire tracer le cercle avec moi. Ça aurait marché, et le zombie aurait été très, très vivant – en tout cas, c'est ce qui s'est passé la seule fois où j'ai utilisé le sang de Micah pour tracer un cercle. Le zombie résultant était tellement vivant qu'il a failli me tuer en tentant de briser ma barrière magique. Évidemment, avec Micah près de moi, tout le cimetière était plus vivant. Micah est mon Nimir-Raj, mon Roi-léopard ; nous partageons un lien plus intime que celui d'un vampire et d'une Fiancée comme Nicky. Mais ce zombie-là était mort depuis quelques semaines seulement, donc, cette fois, je doute que même Micah aurait pu

m'aider.

Et puis, à supposer que je ramène la vache là où je l'avais achetée, ils la tueraient. Elle allait mourir de toute façon ; la seule chose qui restait à décider, c'était où et de quelle manière. Ici, elle mourrait pour aider à relever un mort et éclaircir des points historiques. A l'abattoir, elle servirait juste de nourriture à d'autres animaux.

D'habitude, je ne fais pas dans le sentiment vis-à-vis de mes sacrifices. Mais le pouls sous mes doigts était si vigoureux ! Elle ne donnait peut-être plus assez de lait, mais elle était en pleine santé, et, si on l'avait laissée tranquille, elle aurait vécu encore des années. Je secouai la tête. « *Arrête, Anita, arrête* ». Mais je commençais à me souvenir pourquoi je préférais les poulets. Bizarrement, ils ne m'inspirent pas autant de compassion.

— Tout va bien ? demanda Nicky.

Je levai les yeux vers lui et acquiesçai.

— Oui, oui. (Je n'étais pas sûre que ce soit vrai, mais, quels que soient mes remords, je connaissais mon boulot). Bloque son œil de ce côté pour qu'elle ne voie pas la lame étinceler au clair de lune.

Je n'eus pas besoin de le lui dire deux fois. Il tendit la corde à Dino et mit une main en coupe près de l'œil de la vache pour boucher sa vision latérale. De l'autre main, il continua à lui gratter le front, et elle baissa la tête pour qu'il puisse monter plus haut. Pour une vache, il existait de pires façons de mourir.

Je m'agenouillai près de ma sacoche en cuir, qui avait vaguement la forme d'un sac de sport. Autrefois, je transportais mon matériel de réanimation dans un vrai sac de sport, mais Jean-Claude m'a offert ça au Noël dernier. C'est une belle sacoche, une très belle sacoche, trop belle pour baigner dans tout ce sang et toute cette mort. Je l'ai acceptée gracieusement et je l'utilise religieusement, mais je ne l'aime pas. Les compromis qu'on fait quand on est en couple, pfff ! C'est vraiment une belle sacoche.

Le cuir répandit une bonne odeur chaude dans la nuit estivale comme j'ouvrais le rabat. Je songeai qu'elle avait été fabriquée à partir des restes d'une autre vache, et je ne sus pas si je trouvais ça ironique ou perturbant.

Je sortis deux choses : un récipient et une lame. Le récipient était un gros bol en céramique lisse, fabriqué à la main par un artiste du Missouri, dans des nuances de bleu qui allaient du très pâle au presque noir, et verni, si bien qu'il brillait au clair de lune. J'aurais pu recueillir le sang dans n'importe quoi, mais je trouve plus respectueux d'utiliser un récipient spécial.

Ce bol était plus grand que celui dont je me sers d'habitude, mais beaucoup plus beau. Il n'avait rien de magique. Ma machette était

rangée dans son fourreau tout neuf pour que la lame nue n'entaille pas la doublure en tissu et le cuir de ma belle sacoche. J'envisageai de demander à Dino de me tenir le bol, mais je voulais qu'il garde les mains libres au cas où la vache s'affolerait. Alors je posai le bol par terre à la limite de la tombe.

J'ôtai le cran de sûreté de la lame et sortis la machette. Elle était aussi longue que mon avant-bras, en argent qui scintillait au clair de lune. Dès l'instant où elle fut au clair, je la sentis palpiter de pouvoir, comme si elle possédait son propre poulx. Mais elle ne le fit qu'une seule fois. Ce n'était jamais arrivé quand je la transportais telle quelle dans mon sac. Donc c'était en rapport avec le fait de la dégainer.

J'ai discuté avec mon mentor spirituel, Marianne, qui entre autres choses est une sorcière pratiquante et une wiccane. On peut être sorcière sans être wiccane, mais pas l'inverse, de la même façon que tous les caniches sont des chiens mais que tous les chiens ne sont pas des caniches. Marianne ne sait pas trop pourquoi la machette réagit au fait d'être dégainée. Elle m'a demandé de l'apporter avec moi la prochaine fois que je lui rendrai visite dans le Tennessee, pour pouvoir l'examiner en personne.

De ma main libre, je cherchai de nouveau le poulx de la vache. Je n'eus pas besoin de tester la pointe ou le tranchant de la machette car je l'affûte moi-même, et je savais qu'elle était aussi coupante qu'un rasoir. Je ramassai le bol, le posai en équilibre dans ma paume et le plaçai à l'endroit où le sang se déverserait. Je récitai une brève prière, remerciant l'animal d'avoir donné de la nourriture toute sa vie et de servir de sacrifice ce soir pour nous aider à relever un très vieux mort.

La prière fit le calme en moi. J'armai la machette, visai la veine dans le cou épais de la vache et y plongeai la lame d'un geste puissant, rapide et profond. Toute hésitation eût été désastreuse pour l'animal. La magie se fiche de savoir comment le sacrifice meurt ; une longue et douloureuse agonie fonctionne aussi bien qu'une mort rapide et miséricordieuse.

Je retirai la lame d'un mouvement remontant pour élargir l'entaille. Du sang se déversa de la plaie, éclaboussant ma main et mon bras autour du bol. Il était très chaud, parce que la température interne d'une vache est supérieure à celle d'un humain. En principe, l'air ambiant aurait dû le refroidir en quelques secondes, mais il y en avait tellement qu'il resta chaud au toucher.

La vache s'affaissa sans un bruit, ses genoux cédant sous elle. Sa moitié avant toucha le sol en premier. Dino continua à tenir fermement la corde, attendant de voir s'il devait intervenir, et Nicky à bloquer l'œil de la vache pour qu'elle ne voie pas le sang.

Je m'agenouillai pour suivre le mouvement de l'animal et recueillir autant de sang que possible dans le bol. Nous n'avions pas

besoin d'une telle quantité pour tracer le cercle, mais le sang est toujours précieux, et, si vous prenez la vie d'une créature, vous devez traiter son sang avec respect.

L'arrière-train de la vache s'écroula brusquement, et je dus reculer accroupie tandis que le gros animal basculait sur le flanc vers moi. Du sang éclaboussa le bord du bol déjà taché, imbibant le devant de ma combinaison. Voilà pourquoi j'en porte une.

Je me redressai, la machette dans une main et le bol dégoulinant dans l'autre. J'étais couverte de sang, au point que je le sentais tenter de traverser ma combinaison pour atteindre les vêtements que je portais dessous. J'espérais qu'il ne réussirait pas, mais, de toute façon, je ne pourrais rien y faire avant la fin de la cérémonie.

— Bien joué, me félicita Dino.

— Je fais de mon mieux, répondis-je d'une voix déjà distante.

Je ne prêtais plus tellement attention à ce qui se passait autour de moi, parce que j'allais baisser mes boucliers métaphysiques pour relever le zombie et que je brûlais d'impatience. Ma nécromancie était pareille à un cheval enfermé dans son box depuis trop longtemps. Elle voulait utiliser ses muscles pour galoper ! Je suis l'un des trois seuls réanimateurs de ce pays capable de relever un cadavre aussi vieux sans sacrifice humain, ce qui est illégal dans la plupart des pays du monde. C'est un marché favorable au vendeur, et le vendeur, c'est moi.

Chapitre 13

Maintenant que la vache était morte sans faire d'histoires et qu'elle ne risquait plus de piétiner qui que ce soit, je dis à Dino d'aller chercher MacDougal et de le positionner derrière la pierre tombale, de façon qu'il se retrouve à l'intérieur du cercle mais hors de nos pattes pendant que nous le tracerions.

La pierre tombale n'avait rien d'extraordinaire ; c'était juste une dalle de marbre blanc usée par les intempéries et le passage du temps jusqu'à ce qu'elle ressemble à un bonbon recraché par une bouche géante avec ses lettres effacées. J'avais vu toute la paperasse indiquant qu'il s'agissait de la bonne tombe mais, si j'avais dû me fier aux inscriptions pour l'identifier, j'aurais été dans la merde.

En temps normal, je prends mon petit bol de sang, voire mon poulet décapité, et je décris mon cercle toute seule, mais cette fois j'allais avoir besoin d'aide pour porter un récipient aussi gros. J'aurais pu prendre le bol plus petit que j'utilise pour les sacrifices de chèvres, et j'aurais eu largement de quoi tracer mon cercle, mais j'avais eu des scrupules à laisser autant du sang de la vache se perdre dans le sol. Si j'avais besoin d'un plus gros sacrifice pour relever un mort plus ancien, n'était-ce pas aussi pour pouvoir utiliser plus de sang ? Je n'étais pas certaine de la logique métaphysique à l'œuvre, mais je me retrouvais coincée avec ce récipient que je ne pouvais pas porter d'une main en tenant ma machette de l'autre, donc j'avais besoin d'une charmante assistante, ou, dans le cas présent, d'un charmant assistant.

Nous avons perdu deux autres amateurs d'histoire, apparemment dégoûtés par la vue de tout ce sang, ou par le spectacle de la mort de la vache. Comme l'avait dit Mme Willis, les gens mangent de la viande, mais quand elle est gentiment présentée sous plastique au supermarché ou dans la vitrine du boucher. Pour eux, elle n'est pas réelle ; ce n'est pas un bout de cadavre, mais de la nourriture.

L'un d'eux s'était enfui entre les pierres tombales où il vomissait bruyamment. Du moins s'était-il éloigné dans le sens du vent, si bien qu'on ne sentait rien. J'appréciais. Les autres membres du groupe s'étaient pelotonnés les uns contre les autres en poussant des exclamations qui allaient de « Cool ! » à « Seigneur ! », mais ils ne protestèrent pas quand Dino et Nathaniel, obéissant à mes instructions, les firent reculer jusqu'à l'allée de gravier. Je ne voulais pas que quiconque se retrouve dans le cercle par accident.

J'avais donné mes ordres sur un ton distrait, mon attention déjà

concentrée sur la tombe. Ma nécromancie poussait contre les barrières que j'avais érigées autour d'elle comme si elle voulait s'étendre pour occuper tout l'espace disponible. Généralement, elle se comporte comme un poing serré, et c'est un soulagement de la relâcher, mais elle ne poussait pas de cette façon.

Je ne relève plus autant de zombies qu'autrefois depuis quelques années parce que Bert, notre gérant, vend mes services plus cher que ceux de tous mes collègues, ce qui signifie que je n'ai pas forcément de rendez-vous tous les soirs. Et comme je consacre de plus en plus de temps à bosser pour la police, ça me convient tout à fait – mais ça signifie que je n'exerce plus autant ma nécromancie. Comme j'en avais discuté avec Manny, si vous ne l'utilisez pas sciemment, elle trouve toujours des moyens de se manifester. Pour moi, relever les morts n'est pas un choix. Je peux juste décider quand et comment.

Le bol ne paraissait pas si énorme dans les mains de Nicky. Il le porterait facilement. Restait à déterminer si je le faisais marcher à côté de moi ou à reculons devant moi pendant que je tremperais la machette dans le sang pour faire goutter celui-ci sur le sol. J'optai pour à côté de moi, parce que marcher à reculons en portant un grand bol de sang, c'était un peu tenter le diable. Probablement pas au sens littéral, mais quand même.

J'ai l'habitude d'utiliser un poulet décapité pour tracer mon cercle, mais quand je trempai ma machette dans le bol elle en ressortit complètement noire, telle une pomme d'amour recouverte de caramel maléfique. La dernière fois que j'avais procédé ainsi avec un bol moitié plus petit, j'avais fini par en foutre autant sur moi que par terre, donc je fis très attention en laissant goutter le sang sur le sol.

— Mmmh, lâcha Nicky involontairement.

— Quoi ? demandai-je en levant les yeux vers lui.

— D'habitude, tu es plus théâtrale.

— Si je commence à gesticuler, on va tous les deux se retrouver couverts de sang de vache. Crois-moi, quand la machette dégouline à ce point, tu dois la manier prudemment.

— Ouais, on peut vite en foutre partout avec une machette.

Je le dévisageai un instant.

— Tu ne parles pas de tracer un cercle de protection, n'est-ce pas ?

— Non.

Nous nous regardâmes quelques secondes. Nicky arborait une expression merveilleusement neutre, comme la plupart des sociopathes peuvent le faire. Je me demandai si je devais poser la question, et comment la formuler.

— Un animal ou une personne ?

— Une personne, répondit-il.

— Qui en voulait à ta vie ?

— Non.

— Moi, elle en voulait à la mienne.

— Et ça te perturbe que ça n'ait pas été le cas pour moi ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. Bref, ce n'est ni le lieu ni le moment pour en discuter.

— En effet.

— Bien.

— Bien.

— Un problème, mademoiselle Blake ? lança MacDougal, qui se tenait patiemment derrière la pierre tombale.

Je secouai la tête.

— Non, aucun, j'expliquai juste un ou deux détails à mon assistant. D'habitude, je trace mon cercle seule.

— C'est un très grand bol.

— Tout à fait, monsieur MacDougal. Tout à fait.

Je trempai de nouveau la lame dans le sang qui refroidissait et me mis à décrire un cercle autour de la tombe.

Chapitre 14

Nous traçâmes le cercle ensemble, Nicky trouvant pile la bonne hauteur à laquelle tenir le bol pour que je puisse y tremper la machette en marchant sans nous éclabousser ni même hésiter. Il anticipait mes mouvements comme lorsque nous baisions, adoptant un rythme qui était presque celui d'une danse – une danse rituelle, liturgique, même si je doute que les moines utilisent une telle quantité de sang pour les leurs.

C'était si fluide, si... je-ne-sais-quoi que je fus choquée lorsque, baissant les yeux, je vis du sang dans l'herbe devant nous. Plus qu'un pas et nous refermerions le cercle. Nicky me présenta le bol une dernière fois ; j'y plongeai la longue lame et la retirai lentement avant de laisser les gouttes de plus en plus épaisses tomber dans l'herbe pour rejoindre celles qui s'y trouvaient déjà. Dès l'instant où elles les touchèrent, le cercle se referma avec un rugissement de pouvoir qui hérissa tous les poils de mon corps et arracha un hoquet à ma gorge.

— Oh, Seigneur ! chuchota Nicky.

Tournant la tête vers lui, je vis qu'il avait les yeux écarquillés et la chair de poule.

J'avais du mal à respirer à travers tout ce pouvoir qui me comprimait la poitrine. Putain ! Que se passait-il ?

— Jamais je n'avais ressenti autant de pouvoir les fois précédentes où tu as tracé un cercle, souffla Nicky.

J'acquiesçai et dus déglutir avant de répondre :

— Je n'avais pas sacrifié d'animal aussi gros qu'une vache depuis un moment. Je crois que je n'avais pas besoin d'autant de jus.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que ça va être un zombie de compète.

— Pardon ?

Je secouai la tête. Puis un bruit résonna à l'intérieur du cercle. Je pivotai vers MacDougal. Il se tenait toujours derrière la pierre tombale, là où on lui avait dit de se mettre. Il était tout pâle au clair de lune, la bouche ouverte et le souffle court comme s'il avait piqué un cent mètres. Je n'avais pas pensé à lui demander s'il avait un don psychique. Rien de très balèze sans doute, sinon je l'aurais senti, mais sa réaction disait clairement que ce n'était pas un nul magique, parce que les nuls magiques ne sentent rien quand on fait de la magie autour d'eux, et que MacDougal avait clairement senti quelque chose.

Je m'approchai de lui, et Nicky m'accompagna comme si c'était

prévu ainsi.

— Ça va aller, MacDougal ? demandai-je.

Il acquiesça, mais il était toujours blême, les yeux écarquillés.

— Il faut que je vous barbouille de sang, vous vous souvenez ?

Il acquiesça de nouveau, mais sans me regarder.

— MacDougal, dis-je sèchement, en criant presque.

Il sursauta et me dévisagea.

— Oh, Seigneur ! gémit-il.

— Monsieur MacDougal, vous m'entendez ?

Il hocha la tête et toussa brusquement, comme s'il avait du mal à respirer.

— Je vous entends, Blake.

— Vous vous souvenez de ce que je suis censée faire avec le sang de vache ?

— Vous allez m'en mettre sur le visage, le cœur et les mains, exact ?

— Oui, très bien. Quelle est l'étendue de votre don psychique, MacDougal ?

— Je n'ai pas de... je veux dire... je sens les fantômes, mais je ne les vois pas. C'est pour ça que j'ai eu envie d'étudier l'histoire, pour pouvoir entendre ce qu'ils essayaient de me dire.

Je dus prendre une grande inspiration et la relâcher lentement pour ne pas lui gueuler après.

— Vous sentez les fantômes, mais vous ne les voyez pas ?

— Non. A Gettysburg, il y en avait tellement que c'était dur de respirer.

— A l'avenir, MacDougal, si vous devez participer à un rituel de nécromancie alors que vous en possédez un peu vous-même, vous devez prévenir le pratiquant au lieu de lui faire la surprise.

— C'est pour ça que j'ai l'impression que ma peau cherche à se sauver ?

— Ouais, c'est pour ça.

Seigneur ! Les gens ne réfléchissent vraiment pas, pas vrai ? Je ne voulais pas lui mettre de sang dessus. Je ne voulais pas lui donner un zombie à contrôler. Cela renforcerait-il ses propres capacités ? La prochaine fois, les fantômes pourraient-ils lui parler directement ? Ou ne s'agissait-il que d'une farce du destin, l'univers qui riait sous cape, et MacDougal ne s'approcherait-il jamais davantage que ce soir du genre de pouvoir qu'il aurait pu détenir ?

S'il avait été ado ou jeune adulte, je n'aurais pas pris le risque. J'aurais rouvert le cercle et réclamé un autre volontaire. Mais il devait avoir une petite cinquantaine d'années. Il était trop tard pour que ses capacités psychiques fassent un énorme bond en avant. J'étais sûre à 99,9 % que ça ne causerait pas de problème. Je restai plantée là,

hésitant à cause de ce dixième de pour cent.

— Tu préfères prendre quelqu'un d'autre ? interrogea Nicky.

— Je me demande.

— Pourquoi ça ne peut pas être moi ? protesta MacDougal.

— Trop de facteurs inconnus.

— Quoi par exemple ?

— Essentiellement, j'ignore en quoi ça affecterait vos capacités psychiques de vous filer un zombie.

— Qu'est-ce que je risquerais ?

Je secouai la tête.

— Je préfère ne pas vous le dire.

— C'est si terrible que ça ?

— L'esprit humain est influençable, monsieur MacDougal. Plus tard, vous pourriez vous persuader de choses qui ne sont pas vraies.

— Je ne comprends pas.

Je secouai de nouveau la tête.

— Peu importe, ne vous en faites pas. (Je me tournai vers Nicky).
Je n'aime pas ça.

— Tu peux rouvrir le cercle, le faire sortir et le remplacer par quelqu'un d'autre ?

Le simple fait qu'il pose cette question prouvait que Nicky m'avait souvent vue à l'œuvre ces derniers temps. Et aussi qu'il considérait mon boulot sous l'angle le plus logique, comme il considère la plupart des choses.

— Parfois, quand je le rouvre, le pouvoir s'échappe. Je risque de le contrôler moins bien par la suite.

— Donc, c'est hors de question.

— Ouais, et on n'a pas d'autre vache. Si j'ouvre le cercle, j'arriverai peut-être à invoquer le zombie, mais il se passe de drôles de trucs quand je relève les morts sans cercle de protection.

— Comme la nuit de notre rencontre.

Je me rendis compte que Nicky avait raison. La sorcière de son groupe de mercenaires avait tracé un cercle de pouvoir autour de tout le cimetière pour m'empêcher de contacter Jean-Claude et le reste de nos gens. Ils pensaient que ça suffirait pour que je relève la morte désignée par le client, et ils avaient raison. J'ai relevé tout le cimetière, et utilisé les zombies comme armes contre eux.

Mon plan a fonctionné, mais à la fin j'ai senti mon armée mort-vivante lutter pour échapper à mon contrôle. Les zombies ne voulaient pas regagner leur tombe. Ils avaient tourné leur regard affamé vers moi, Nicky et son ancien Rex. Oui, ça avait fonctionné cette fois-là, mais je n'étais pas chaude pour recommencer.

— Ouais, comme la nuit de notre rencontre.

— Donc, tu as plus de pouvoir que nécessaire pour un seul

zombie. Relève-le, et basta.

Logiquement, je n'aurais pas dû donner à MacDougal plus de pouvoir qu'il n'en possédait déjà, mais ce n'est pas toujours une question de logique.

— Je ne sais pas trop.

— C'est toi le patron, dit Nicky.

Ce qui signifie parfois qu'il me suivrait jusqu'aux confins de la Terre, et parfois que je réagis comme une idiote, généralement par excès de scrupules. C'est toujours sympa de bosser avec un sociopathe.

— Si j'étais vraiment le patron, j'aurais perçu ses capacités, mais ma nécromancie était trop forte dans ma tête, comme un air que tu fredonnes sans t'en rendre compte, et ça a couvert l'autre son.

— Ça t'était déjà arrivé avant ?

— Non.

— Alors, il était inévitable que tu finisses par être confrontée au problème.

J'étudiai le visage si sérieux de Nicky. Je ne pouvais pas prendre sa logique en défaut, même si j'aurais bien voulu, parce qu'il me semblait que j'aurais dû percevoir les capacités de MacDougal, mais, même debout à côté de lui, je ne sentais rien. Seules ses réactions m'avaient permis de deviner de quelque chose clochait chez lui. Maintenant que je savais, n'aurais-je pas dû percevoir ses capacités plus facilement ? Mais je ne sentais que mon propre pouvoir emplissant le cercle et m'incitant à l'utiliser. Seigneur ! Je ne relevais pas assez de morts, sans ça, je n'aurais pas eu l'impression qu'une lame de fond menaçait de s'abattre sur nous, de jaillir de moi pour se déverser dans le sol. Le pouvoir devait être utilisé.

Je baissai les yeux vers la tombe. Je voulais la toucher. Je voulais faire sortir le corps allongé dans cette terre dure. Ça a toujours été bon d'utiliser ma magie.

Je plongeai de nouveau la machette dans le bol de sang qui refroidissait rapidement.

— Je dois vous oindre avec, monsieur MacDougal.

— Je me souviens, dit-il d'une voix tendue.

De ma main libre, je prélevai du sang sur la lame, et je lui demandai de se baisser pour que je puisse en mettre sur son front, puis d'ouvrir sa chemise pour que je puisse le toucher au-dessus du cœur, et enfin de me tendre ses mains. Il ne protesta pas et ne frémit pas au contact du sang. Du coup, je me demandai ce que notre historien faisait à ses heures perdues. Mais peut-être la magie le tenait-elle lui aussi sous son emprise.

— Maintenant, je vais relever le zombie. Ne quittez pas le cercle, parce que, sans ça, vous ne pourrez pas contrôler le zombie, et je n'ai pas le temps de vous le tenir.

— Je resterai là.

— Bien.

Nicky posa prudemment le bol de sang par terre et se redressa en fléchissant les doigts contre ses flancs.

— Je préfère avoir les mains libres, au cas où.

— Tu crois que tu vas devoir lutter avec le zombie ?

— Je serais plutôt du genre à lui coller une balle, mais je ferai pour le mieux.

Je fronçai les sourcils mais m'agenouillai et posai la machette en travers du bol. Moi aussi, je voulais avoir les mains libres, mais pour une raison différente. Je baissai les yeux vers la tombe. C'était comme si la dernière goutte de sang avait été une goutte de trop, que nous avions atteint une masse critique et qu'en se rencontrant la magie et la mort allaient implorer pour donner naissance à quelque chose de plus grand. Une expérience de physique que j'avais déjà réalisée un millier de fois auparavant, mais pour laquelle les mêmes données et les mêmes actions produisaient soudain un résultat tout neuf. La théorie du chaos n'est jamais une bonne chose quand elle croise le chemin de la magie.

Je tendis mes mains au-dessus d'un creux dans le sol, à l'endroit où le couvercle du cercueil s'était enfoncé et où une bulle de décomposition était remontée vers la surface avant de se dégonfler comme un gâteau mal fichu, créant cette petite dépression. Je sentais les morceaux du cadavre sous la terre, pareils aux pièces mélangées d'un puzzle.

Je posai mes mains sur le sol, et, à l'instant où je touchai la terre, ce fut comme si une étincelle jaillissait des restes pour remonter à travers mes paumes, le long de mes bras et jusqu'au sommet de mon crâne. D'après les scientifiques, c'est ainsi que la foudre circule vraiment, du sol vers l'air, même si ça n'en donne pas l'impression. Là, c'était pareil.

Je me concentrai sur la terre sous mes mains. Elle était sèche et compacte sous la douceur de l'herbe printanière. Je m'imprégnai de cette sensation physique pour qu'elle me stabilise tandis que la magie se répandait sur ma peau. C'était un vieux cimetière ; il n'y avait pas d'arrosage automatique, et les gardiens n'arrosaient que les endroits pour lesquels ils étaient payés. Alors, j'enfonçai mes doigts dans la terre dure et l'herbe fraîche, et je luttai pour contrôler ma propre nécromancie. Il y avait tant de pouvoir ce soir !

Plongeant ce pouvoir dans le sol compact, j'appelai :

— Thomas Warrington, Thomas James Warrington, je t'ordonne de sortir de ta tombe. Je te lie à ma main, et à la main de l'homme qui se tient derrière ta pierre tombale. Viens à nous, Thomas ; relève-toi et marche avec nous.

Je réduisais la cérémonie à sa plus simple expression parce que je n'avais pas besoin des paroles du rituel pour invoquer mon pouvoir. Comment savais-je que je pouvais me permettre de prendre des raccourcis ? Je le savais en lettres majuscules, je SAVAIS que je pouvais sortir ce zombie de sa tombe en un claquement de doigts.

Ça consommerait plus d'énergie que d'habitude, mais j'avais justement besoin de brûler l'excès généré par la mort de la vache et les pouvoirs psychiques balbutiants de MacDougal. Je n'avais pas d'autre zombie à relever cette nuit, et il fallait bien que la magie aille quelque part, parce que je ne voulais pas qu'elle rentre avec moi à la maison où dormiraient Jean-Claude et un tas d'autres vampires. La nécromancie fonctionne sur tous les types de morts-vivants, vampires inclus. Je n'avais vraiment pas besoin de ça ce soir.

J'utilisais le nom du mort parce que, sans ça, je n'étais pas certaine qu'il redevienne lui-même et qu'il puisse répondre à des questions, mais une partie de moi était convaincue que je n'avais besoin de rien d'autre que de mes mains et de mon pouvoir pour le tirer de sa tombe.

La terre remua sous mes paumes telle de l'eau, mais en plus épais, comme une boue qui n'aurait pas été humide. Le sol s'ouvrit et se reconfigura ; je sentis les morceaux se regrouper et le squelette se reconstituer. Il en manquait quelques-uns, mais peu importait, je n'avais pas besoin des petits bouts. Je rassemblai le reste et sentis le zombie commencer à s'animer.

Je plongeai mes mains dans la terre mouvante et d'autres mains tout aussi substantielles les saisirent, entrelaçant leurs doigts aux miens.

C'était comme tenter de sortir un noyé d'une eau solide. Le zombie s'agrippait à moi ; le sol le repoussait, et je le tirais.

Lorsqu'il eut émergé jusqu'aux cuisses, vêtu du costume noir dans lequel il avait été enseveli, je me mis debout et l'entraînai avec moi, et le sol le déposa à la surface tel un escalator. C'était nouveau. D'habitude, même les meilleurs zombies doivent s'extirper du sol sur la fin, comme si leur tombe répugnait à les laisser partir. Celle-ci me le livra telle une fleur qui s'ouvre en éjectant sa graine.

Il cligna de ses immenses yeux pâles-gris ou bleus, difficile à dire au clair de lune. Il me dévisagea, puis regarda nos mains et demanda :

— Qui êtes-vous ?

D'habitude, les zombies ne posent pas cette question, ou pas tout de suite. Comme tous les véritables morts-vivants, ils ont besoin de sang pour les animer et les rendre réels, fût-ce brièvement. Je scrutai son visage juvénile. Il était là, conscient, éveillé, parfait. Même moi, j'étais impressionnée.

Chapitre 15

Nous laissâmes Thomas le zombie aux bons soins de MacDougal. Mme Willis et lui étaient très, très satisfaits.

— Il a l'air vivant, me chuchota Mme Willis, parce que, lorsque nous avons annoncé à Thomas ce qu'il était et combien de temps s'était écoulé depuis ses derniers souvenirs, il avait eu l'air effrayé.

J'avais déjà vu des zombies réagir ainsi, quand ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient morts. Je déteste toujours ce moment où je dois leur expliquer de quoi il retourne, en précisant qu'il n'existe aucun moyen de les faire revenir définitivement à la vie. Même ma nécromancie n'est pas capable de ressusciter les morts. Thomas le Zombie avait l'air fabuleusement vivant, mais il ne l'était pas ; si nous le laissions déambuler en surface assez longtemps, son corps commencerait à pourrir, et le miracle se transformerait en un cauchemar semblable à tous les films de zombies traîne-la-patte que vous avez pu voir.

Autrefois, j'avais une règle inflexible : je ne laissais jamais les clients emmener leurs zombies hors du cimetière. Je l'avais instaurée après que plusieurs familles avaient ramené leur cher disparu à la maison et l'avaient gardé jusqu'à ce qu'il se décompose, et, même alors, certaines n'avaient pas voulu renoncer. Le pire, c'est quand elles essayaient de lui donner un bain. Non seulement l'eau ne neutralise pas l'odeur, mais elle accélère le pourrissement. Mes zombies sont toujours restés intacts au début, même à l'époque où ils ressemblaient à des cadavres à moitié putréfiés, mais la magie finit par s'estomper et le pourrissement par reprendre. Or la viande pourrie schlingue. C'est comme ça.

Mais la technologie et des bénéfices suffisants pour en faire l'acquisition nous ont fourni d'autres options. J'avais apporté un bracelet électronique que j'allais mettre à la cheville du zombie, ce qui me permettrait de le localiser comme la police avec une personne assignée à résidence. Ce modèle-là déclencherait également une alarme si quelqu'un le trafiquait, donc, si nos historiens essayaient de l'enlever, je le saurais, et ils pourraient être inculpés pour atteinte à l'intégrité physique d'un cadavre, entre autres choses.

Notre gérant chez *Réanimateurs Inc.*, Bert Vaughn, a approuvé cet investissement après que j'ai perdu des nuits entières à rester sur place pendant qu'on questionnait mes zombies à propos de tout et n'importe quoi, depuis une affaire judiciaire jusqu'à un événement historique.

Nous facturons au zombie relevé, pas à l'heure, donc la perte sèche de revenus a fini par convaincre Bert qu'il nous fallait un autre moyen de contrôler nos zombies. Mais pour ça nous avions besoin de confier la garde à quelqu'un : MacDougal, dans le cas présent.

Dès que le zombie eut émergé de terre, mon pouvoir se calma. Je baissai ma barrière magique, et la nuit printanière redevint normale. Seul le zombie était extraordinaire, si vivant en apparence que ça me perturbait un peu. Je relève les morts, je ne fais pas dans la résurrection – personne ne fait ça hors de la Bible – mais Thomas Warrington aurait pu faire croire le contraire à des tas de gens. Pas à moi. Je savais que, dans quelques jours, il commencerait à pourrir, et qu'ayant l'air si « vivant » au départ il serait encore plus horrifié par ce qui lui arriverait, comme les pauvres victimes dans les vidéos que le FBI m'avait montrées. C'était le même principe, à ceci près que je ne détenais pas l'âme de Thomas Warrington quelque part dans un bocal magiquement renforcé pour pouvoir la remettre dans son corps ou l'enlever au gré des caprices de mes clients.

Pour relever un zombie, même mort depuis peu de temps, qui ait l'air aussi vivant que les femmes dans les vidéos, il fallait un réanimateur drôlement puissant. Peu d'entre nous possèdent assez de jus pour réaliser un exploit pareil, et plus rares encore sont ceux capables de capturer des âmes. Franchement, je ne saurais même pas comment m'y prendre. Dominga Salvador a proposé de m'apprendre, mais je lui ai dit que ça ne m'intéressait pas. Ça ne m'intéressait pas à l'époque et ça ne m'intéresse toujours pas maintenant, mais, en regardant Thomas rire et plaisanter avec les historiens, je ne pouvais m'empêcher de m'interroger.

Si ce n'était pas son âme qui l'habitait, alors, qu'était-ce ? Une simple mémoire corporelle ? Les derniers vestiges de sa personnalité, saisis dans sa chair comme les événements traumatiques qui imprègnent les murs d'une maison et se répètent en boucle – pas un véritable fantôme, mais l'écho d'émotions si fortes qu'elles laissent des images derrière elles ? Était-ce là tout ce que je voyais chez ce grand jeune homme ? Je l'ignorais, et Manny aussi – je lui avais posé la question. Ma grand-maman Flores, qui m'a appris à contrôler mes pouvoirs, l'ignorait aussi.

Pour ce que j'en sais, personne ne connaît la réponse. Peut-être n'en existe-t-il aucune.

Nous primes nos dispositions pour que les historiens me ramènent le zombie le lendemain soir afin que je le remette dans sa tombe. Nous discutâmes à voix basse pendant que MacDougal interrogeait Thomas Warrington et qu'un des jeunes gens dont j'avais oublié le nom enregistrerait avec son téléphone. Ah ! La technologie.

Le zombie avait protesté contre le bracelet électronique mais,

quand je lui avais donné l'ordre de me laisser le lui mettre, il avait obéi comme s'il ne possédait aucune volonté propre. Cela m'avait réconfortée qu'il réagisse comme n'importe quel zombie, parce qu'il semblait vivant à un point flippant, même pour moi. Sa peau était un peu trop pâle et un peu trop froide, mais cela mis à part, pour un type mort depuis plus de deux siècles, il pétait la forme.

Nicky, Dino et moi nous lavâmes les mains avec les lingettes pour bébé à l'aloé vera que je garde en permanence dans ma voiture. Elles font partir presque tout, à l'exception du sang, qui s'incrute toujours sous nos ongles. Pour ça, il faut frotter avec de l'eau et du savon, voire une petite brosse. À ce détail près, nous fûmes bientôt redevenus présentables.

Nathaniel nous tendit un sac poubelle neuf pour que nous y jetions les lingettes usagées. Ce soir-là, il ne contenait pas grand-chose d'autre, mais il lui arrive de repartir du cimetière presque plein.

— Encore un dinosaure mort pour rien, commentai-je.

— Hein ? lança Dino.

— La plupart des plastiques sont des produits dérivés du pétrole, comme l'essence, donc des plantes et des animaux préhistoriques, expliqua Nathaniel.

— Des dinosaures morts, conclut Nicky.

Dino nous dévisagea tous les trois.

— Vous ne faites que répéter l'explication d'Anita, pas vrai ?

— Oui, acquiesça Nathaniel.

— Ouais, dit Nicky.

— Encore ce truc de couple, grogna Dino.

— Quel truc de couple ? demandai-je.

— Au bout d'un moment, les couples se mettent à utiliser les mêmes expressions, à raconter les mêmes blagues et les mêmes anecdotes.

— Les collègues et les militaires font ça aussi, affirma Nicky.

— Ouais, mais, en général, c'est limité à un seul domaine. Chez les couples, ça part dans tous les sens. J'aimerais connaître quelqu'un aussi bien un jour, avoua Dino.

— Tu veux dire que tu n'as jamais été en couple ? interrogeai-je.

— J'ai eu des copines, mais jamais rien de sérieux.

— Moi, c'est mon premier vrai couple, annonça Nicky.

— Comment ça, « vrai » couple ?

— Il est arrivé que je doive séduire des filles pour le boulot, ou quand j'avais besoin d'une couverture. Les gens se méfient moins de toi si tu as une partenaire. Les filles pensaient qu'on sortait ensemble, et je ne les détrompais pas, mais je faisais semblant pour préserver ma couverture ou leur soutirer des informations.

— Ça pouvait durer combien de temps ? demandai-je.

— Une fois, presque six mois.

— C'est long, commenta Nathaniel. Et tu n'en avais rien à foutre de la fille ?

— On s'entendait bien au lit.

Je dévisageai l'un des hommes de ma vie sans parvenir à comprendre.

— Et si ça n'avait pas été le cas ?

— J'étais avec elle juste pour ma couverture, donc j'aurais cherché un meilleur coup.

— Qu'est-elle devenue ? voulut savoir Nathaniel.

Nicky le regarda comme si c'était une question idiote, ou quelque chose qu'il ne s'était jamais demandé.

— Je n'en sais rien.

— Est-ce qu'elle aurait pu se retrouver en danger par ta faute ? insistai-je.

Il réfléchit une seconde et secoua vaguement la tête.

— Aucune idée.

— Comment peux-tu ne pas le savoir ?

— J'ai fini ma mission et jeté mon téléphone portable avant de disparaître. C'était le seul numéro qu'elle avait pour me joindre. Elle ne connaissait ni mon vrai nom, ni mon passé, que dalle. La personne avec qui elle était sortie six mois n'existait pas.

— Elle n'existait plus après ton départ, rectifiai-je.

Nicky fit un signe de dénégation.

— Non, Anita, cette personne n'avait jamais existé. Je me faisais passer pour un extraverti charmant et sociable avec des tas d'amis, qui allait à une fête ou un spectacle presque chaque soir.

— Tu détestes ce genre de trucs.

— Ouais, mais fréquenter plein de monde était le meilleur moyen de collecter des informations et d'aller un peu partout sans éveiller les soupçons. Plus je me faisais d'amis, plus je me rapprochais du cercle dans lequel je voulais m'introduire et donc de ma cible.

— En somme, tu n'as pas menti seulement à cette fille, mais à tous les amis que tu t'es faits pendant cette période, résuma Nathaniel.

— Si tu veux appeler ça comme ça, ouais.

— Et toi, tu appelles ça comment ?

— Un boulot.

— Parfois, tu me fais peur, déclara Dino.

— Je sais, dit Nicky.

Nous le regardâmes tous sans qu'il bronche.

— Mais en même temps tu me donnes de l'espoir, ajouta Dino.

Nicky plissa les yeux.

— Je te donne de l'espoir ?

— Ouais.

— Comment ça ?
— Si tu peux tomber amoureux et te trouver une famille, moi aussi j'ai ma chance, parce que je suis nettement plus charmant que toi.

Nicky grimâça.

— Tu ne m'as pas vu essayer d'être charmant.

— Si, répliqua Dino.

— Non, contra Nicky en souriant.

— Si.

— Je te jure que non.

Dino fronça les sourcils.

— Anita savait ce que j'étais dès le moment de notre rencontre, tout comme Nathaniel, Micah, Jean-Claude et tous les autres. Je n'ai jamais eu à me faire passer pour quelqu'un d'autre, quelque chose d'autre. Je n'ai même pas eu à faire semblant d'être ce gros balèze cinglé et capable de tout, alors ne venez surtout pas me chercher.

— Donc, même ça, c'était un rôle, dis-je.

— Les gens ne t'embêtent pas autant quand ils te prennent pour un malade mental. Ça leur fout bien plus les jetons que le calme.

— Quand je t'ai connu, je pensais que tu aimais la violence, ou du moins la menace, fis-je remarquer.

— Seulement au lit. Quand je bosse, je bosse. Ce n'est pas personnel.

— Oh ! Allez. Parfois, ça fait du bien de frapper quelqu'un sans se retenir, intervint Dino.

Nicky se fendit brusquement d'un sourire carnassier qui découvrit ses dents comme pour révéler le lion en lui.

— Ouais, d'accord, physiquement, ça fait du bien, admit-il.

Dino partit d'un gloussement très masculin, et Nicky lui fit écho.

Nathaniel et moi nous regardâmes.

— Tu piges ce moment de copinage viril ? lançai-je.

Il secoua la tête.

— Non. Je n'ai jamais compris l'intérêt de cogner sur les gens. Je ne suis pas ce genre d'homme-là.

— Mais ça ne te pose pas de problème que, moi, je le sois, fit remarquer Nicky.

— Non.

— Ça rend la plupart des autres mecs nerveux.

— Et ma bisexualité rend la plupart des autres mecs nerveux, répliqua Nathaniel.

Nicky sourit.

— Je sais qui je suis.

Nathaniel lui rendit son sourire.

— Moi aussi.

Nicky leva un poing, et Nathaniel le tapa doucement avec le sien. Dino secoua la tête.

— Vous êtes marrants, et je ne déteste pas vous regarder, mais je n'ai pas autant confiance en moi.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Je ne suis pas aussi beau qu'eux. Nicky me bat à la muscu, et, d'après ce que j'ai entendu dire, ce sont tous les deux de super coups. En plus, ils cuisinent. Ne parlons même pas de Jean-Claude et de Micah. Le premier est l'homme le plus séduisant que j'aie jamais vu, et l'autre... eh bien, c'est Micah. Il est tout petit et pas bien épais mais, quand il entre dans une pièce, c'est comme si elle lui appartenait et que tout le monde devait le savoir.

— Anita est pareille, acquiesça Nicky.

— Ouais, elle nous donne tous l'impression d'être un peu moins virils.

— Pas à moi, contra Nicky.

— À moi non plus, ajouta Nathaniel.

— On a tous assez confiance en nous, conclus-je.

Le téléphone de Nathaniel sonna, et je reconnus la sonnerie qu'il avait attribuée à Micah.

— Coucou, bébé, dit-il en décrochant.

Puis Micah dit quelque chose qui le fit redevenir sérieux, et il s'écarta un peu de nous.

— Un problème ? demandai-je.

Nathaniel secoua la tête et poursuivit sa conversation.

— D'accord, mais je ne sais pas comment ça se présente de notre côté.

— Nathaniel, qu'est-ce qui se passe insistai-je.

Il se retourna, l'air si grave que cela m'effraya.

— Micah va bien ? Les autres aussi ?

— Ils sont en train d'arranger une rencontre avec les tigres-garous.

— Une rencontre ? C'est-à-dire ?

— Il n'y avait pas le temps d'organiser un dîner ou même un cocktail, mais ils vont réunir tous les tigres-garous que Jean-Claude et Micah ont sélectionnés pour nous et qui sont intéressés par le poste, histoire qu'on puisse interagir avec eux et faire notre choix.

— Encore les tigres qui râlent de ne pas être inclus dans la cérémonie d'engagement ? devina Nicky.

— Ouais, grognai-je.

— Anita a accepté d'envisager certains d'entre eux, dont des femelles.

Nicky me dévisagea.

Dino siffla doucement, un grand sourire aux lèvres. Je braquai un

index sur lui.

— Toi, tu ne t'en mêles pas.

Il pinça les lèvres, mais je vis bien qu'il se retenait de rire. Je me tournai vers Nicky.

— Et toi, dis quelque chose.

— Quand as-tu décidé ça ?

— Tout à l'heure dans la voiture, répondit Nathaniel.

Nicky le dévisagea sans même chercher à dissimuler sa surprise.

— Qu'est-ce que tu lui as dit pour qu'elle accepte de sortir avec d'autres femmes ?

— J'ai juste abordé le sujet, je te jure.

Nicky reporta son attention sur moi, les yeux plissés et l'air presque soupçonneux.

— Ça ne te ressemble pas de céder aussi facilement, Anita.

— Je ne peux pas me montrer raisonnable pour une fois ?

— Non.

Dino éclata de rire et se hâta de s'éloigner pour ne pas que je l'engueule.

— Nous avons le temps de rentrer au *Cirque* et de nous changer avant que ça commence, dit Nathaniel.

— Tu veux dire, Anita et toi.

— Tu vis aussi avec nous.

— Il a raison. Quel que soit notre choix, ça va modifier notre arrangement domestique. Donc tu devrais au moins être là pour poser ton veto s'il y a quelqu'un que tu détestes.

— Quelle importance ? Je ne coucherai avec aucun d'entre eux.

— Probablement pas, mais tu fais partie de notre maisonnée, et tu devrais donner ton avis.

Le regard de Nicky fit la navette entre Nathaniel et moi.

— Donc, si tu choisis un tigre mais que je n'en veux pas, tu laisseras tomber ?

Je haussai les épaules.

— Je n'en sais rien, mais je ne voudrais pas rajouter à notre ménage quelqu'un avec qui tu es en conflit, parce que, pour le moment, on s'apprécie tous les uns les autres, et je n'ai pas envie que ça change.

— Je ne suis que ta Fiancée, Anita.

Je passai les bras autour de sa taille et levai les yeux vers lui.

— Je t'aime, Nicky. Tu comptes beaucoup plus pour moi qu'une simple Fiancée de Dracula.

Il me dévisagea et, avec un léger sourire, me rendit mon étreinte. Me sentir enveloppée par tant de muscles, tant de puissance physique me fit frissonner. Nicky grimaça.

— Cette réaction, juste parce que je te serre dans mes bras ?

J'acquiesçai.

— Je ne crois pas que Jean-Claude ou Micah m'autoriseraient à poser mon veto, mais j'apprécie le fait que Nathaniel et toi le feriez.

Nathaniel s'approcha sur le côté pour nous enlacer tous les deux.

— Je t'aime comme un frère, tu le sais.

— Tu te rends compte que la plupart des frères ne partagent pas leurs partenaires ? demanda Nicky.

Nathaniel haussa les épaules.

— Ça fonctionne pour nous.

— Et pour Cynric aussi. Je pensais vraiment que vous lui passeriez la bague au doigt, commenta Nicky.

Je secouai la tête.

— Si on peut ajouter quelqu'un avec qui tout le monde pourra coucher, Micah y compris, ça fonctionnera mieux.

— Cynric va mal le prendre.

— Tu es un sociopathe. Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Je ne suis pas né sociopathe, je le suis devenu, ce qui signifie que je peux quand même ressentir des émotions, et j'aime bien ce gamin. Il est ce que j'ai de plus proche d'un petit frère depuis que j'ai perdu le mien.

— Il sera à la rencontre tout à l'heure, révéla Nathaniel.

Je soupirai et m'écartai. Nicky me lâcha.

— Je ne peux rien y faire.

— Tu es en colère contre lui ? s'enquit Nathaniel.

— Non ! aboyai-je. (Je dus prendre plusieurs grandes inspirations avant de dire :) Rentrons à la maison pour nous changer.

Les hommes échangèrent un regard.

— Quoi ? demandai-je.

Nicky secoua la tête.

— Tu es en colère contre Sin, dit Nathaniel.

— Si vous voulez que j'assiste à cette rencontre, on part maintenant.

Nous partîmes. Dino conduisit le camion avec lequel Nicky et lui avaient amené la vache, mais Nicky monta avec nous. Nathaniel et lui essayèrent tous les deux de me tirer les vers du nez, mais je finis par les convaincre de me foutre la paix et de se réjouir que je sois prête à envisager d'autres femmes. Je me rendais compte combien j'avais l'air furax. Je n'étais pas du tout d'humeur à socialiser.

Chapitre 16

A un moment pendant le trajet, mon horrible tension se dissipa. Ma colère commença à s'évaporer comme j'écoutais Nathaniel et Nicky discuter des menus de la semaine, et se demander s'il y avait tous les ingrédients nécessaires à la fois au *Cirque* et à la maison de Jefferson County pour préparer les plats qu'ils voulaient.

J'aime bien les entendre parler de tâches domestiques. J'adore que Nathaniel prenne autant de plaisir à gérer cette partie de notre vie commune. J'adore que Nicky et lui fassent une si bonne équipe à la fois dans la cuisine et dans la chambre à coucher. Le noyau de notre groupe fonctionne à merveille, et je sais que, chaque fois qu'on rajoute quelqu'un ne serait-ce qu'à la lisière, on risque de bouleverser ce bel équilibre.

Cynric faisait déjà partie de nos vies et ça fonctionnait, avec certains d'entre nous mieux qu'avec d'autres, mais personne n'avait rien contre lui. Maintenant, j'avais conscience du problème à cause duquel je ne voulais pas m'engager envers lui, et je détestais le problème en question. C'était comme si, en tant que victime d'un traumatisme, j'en tenais une autre victime responsable. Une réaction complètement tordue et à côté de la plaque.

— Anita, tu as manqué la sortie.

Je jetai un coup d'œil à Nathaniel.

— Quoi ?

— Tu viens de manquer la sortie du *Cirque*.

— Désolée, je prendrai la prochaine et je reviendrai en arrière.

— Tu es perturbée de devoir rencontrer les tigres aussi vite ?

Je mis mon clignotant en me forçant à me concentrer sur la route.

— Ouais, mentis-je.

En temps normal, Nathaniel aurait eu raison. Je ne sauterais pas de joie à la pensée de faire passer des entretiens de recrutement pour trouver non seulement un nouveau partenaire sexuel, mais quelqu'un que nous épouserions. Ce soir, néanmoins, je n'arrivais à penser qu'à Cynric.

J'avais toujours cru que le problème avec lui était son âge, mais ce n'était qu'une excuse pour ne pas regarder la vérité en face. Je détestais avoir été aussi aveugle sur mes propres motivations. Je pouvais bien aller manger des hors-d'œuvre et siroter des cocktails ou je ne sais quoi en bavardant avec les tigres, me montrer charmante et évasive. Ils pouvaient bien faire défiler des candidats devant moi toute

la nuit ; rien ne me forçait à en choisir un. Et, à l'instant où cette pensée traversa mon esprit, je me rendis compte que je mentais à Nathaniel, à Micah et à toutes les autres personnes qui comptaient pour moi. Merde alors ! Notre relation était censée se fonder sur la franchise.

— Pourquoi tu as l'air si contrariée ? interrogea Nicky.

Je n'avais pas envie de lui répondre. La seule personne à qui je devais vraiment une explication, c'était Cynric.

— Cynric. J'aurais dû l'appeler pour le tenir au courant. Il vit avec nous, et je n'ai même pas pensé à le prévenir qu'on rencontrait les autres tigres-garous ce soir.

Nathaniel me toucha la joue. Mes pensées étaient trop près de la surface. Il capta directement certaines d'entre elles, et ce partage me fit dévier de ma trajectoire.

— Seigneur ! Nathaniel, dis-je en redressant, le cœur dans la gorge.

Il se hâta de retirer sa main.

— D'habitude, tes boucliers sont plus solides que ça, Anita. Tu t'inquiètes pour Sin, mais pas juste parce que tu ne l'as pas appelé. Moi, je l'ai fait, et il était assez excité par l'idée que tu étais prête à ajouter une autre femme à notre petit groupe.

— Vraiment ? Alors qu'il refuse de sortir avec quiconque d'autre que moi ? Je sais que certaines filles de son lycée ont le cœur brisé par sa monogamie poly-amoureuse.

— De son point de vue, la famille s'agrandirait. La femme serait ta partenaire autant que la sienne, et une tigresse-garou de surcroît, donc elle ne s'attendrait pas à ce que sa relation avec lui passe avant la vôtre.

— Vous en avez beaucoup discuté, pas vrai ?

Nathaniel acquiesça.

— Il faut bien qu'on s'occupe pendant que tu relèves les morts et que tu pourchasses les méchants, lança Nicky depuis la banquette arrière.

Je lui jetai un coup d'œil et me forçai à reporter mon attention sur la route. J'aurais voulu m'énervier parce que les hommes de ma vie conspiraient pour ajouter une autre femme à notre joyeuse petite bande, mais ils me partageaient tous avec des tas d'autres mecs, et, comme Nathaniel l'avait fait remarquer, la plupart d'entre eux ne couchaient même pas avec le reste de mes partenaires. Ils avaient toujours été très accommodants sur ce point, et je n'avais pas vraiment le droit de me plaindre – mais j'en avais quand même envie.

— Voilà, tu es en colère, constata Nicky.

Je secouai la tête.

— Non.

— Je le sens.

— J'essaie de ne pas être en colère, parce que ce serait illogique et injuste.

— Les sentiments ne sont jamais justes, Anita. Ils sont, c'est tout, dit sagement Nathaniel.

— Exact, mais j'essaie d'être moins chiante à cause des miens.

Il sourit.

— Tu es grognon, pas chiante.

Je haussai un sourcil.

— Et c'est quoi, la différence entre les deux ?

Il rit.

— Si tu étais chiante, tu ne tenterais pas de t'améliorer.

Je souris et gloussai même un peu.

— D'accord. C'est vrai que j'essaie.

— Et on apprécie.

— On t'aime, ajouta Nicky.

— Vraiment, renchérit Nathaniel.

— Mais vous ne cracheriez pas sur la possibilité d'aimer quelques personnes supplémentaires, répliquai-je.

— Si certains des autres hommes étaient bisexuels, ça me suffirait, fit valoir Nathaniel.

— Une autre femme, ce serait chouette, mais elle n'aimera pas le même genre de sexe que moi, déclara Nicky.

— Tu ne fais pas toujours dans le super brutal, tempérai-je.

— Non, mais même mon moins brutal, c'est déjà trop pour la plupart des nanas.

— Tu devais baiser normalement avec tes fausses petites copines quand tu étais en mission, non ? lança Nathaniel.

— Ouais, et c'était mieux que de me branler, mais je devais quand même me retenir.

— Alors que, le sexe, c'est bien quand on peut lâcher prise, acquiesçai-je.

— Voilà.

— Donc tu penses qu'une autre femme ne changera pas grand-chose pour toi.

— Pas vraiment, mais ce n'est pas grave.

— Tu es sûr ? demandai-je en pénétrant dans le parking des employés du *Cirque des Damnés*.

J'ai une place réservée près de la porte de derrière, parce qu'après la tombée de la nuit c'est vite plein. Il faut un sacré paquet de gens pour tenir les stands de l'allée centrale, animer le cirque, le spectacle de monstres et tout le reste. Ici, vous pouvez faire l'expérience d'une fête foraine estivale couverte, sans vous soucier de la saison ou de la météo, à condition d'attendre la tombée de la nuit. Mais même les

fêtes foraines ordinaires sont toujours mieux le soir.

Nicky se pencha vers le dossier de mon siège et appuya son visage contre mes cheveux.

— Ouais, je suis sûr.

— Pourquoi ça ne te dérange pas ? Pourquoi te contentes-tu de moi ?

— Parce que je suis heureux, et ce n'est pas souvent qu'un sociopathe peut dire ça.

Cela me fit sourire. Je levai une main et lui touchai le visage. Nicky frotta sa joue entre ma paume et mes cheveux et dit :

— Que tu me touches comme ça, c'est plus important pour moi que de pouvoir baiser avec quelqu'un d'autre.

Je ne laissai pas retomber mon bras, mais je ne comprenais pas, et je le lui dis.

— Moi, je comprends, intervint Nathaniel.

Je tournai la tête vers lui, et ma main glissa jusqu'aux cheveux de Nicky.

— Alors, explique-moi, réclamai-je.

— Ce genre de caresse, c'est de l'amour, pas juste du désir. Nicky et moi, on a suscité beaucoup de désir dans nos vies, mais pas tant d'amour que ça.

— Ouais, acquiesça l'intéressé en faisant courir ses doigts le long de mon bras.

— Le fait que tu te préoccupes de ne pas blesser Sin alors même que tu es aussi perturbée par son âge montre bien à quel point tu te soucies de nous tous. Nicky et moi, ça ne nous est pas arrivé souvent qu'on se soucie de nous, pas comme vous le faites Micah et toi.

— Micah ne m'aime pas trop, fit remarquer Nicky.

— C'est faux, protestai-je.

— Et toi, tu l'apprécies ? interrogea Nathaniel.

— Je pense que c'est un bon chef. Il fait un meilleur Nimir-Raj pour les léopards que moi un Rex pour les lions.

— Ça ne répond pas à ma question.

— Non, pas vraiment. Je veux dire, je l'apprécie en tant que chef et en tant que personne, mais, lui et moi, on n'est pas très liés au sein du groupe poly.

— Tu n'es pas non plus très lié à Jean-Claude, fit remarquer Nathaniel.

— Non, mais si je voulais je pourrais lui donner mon sang, ce qui me rendrait plus important à ses yeux. Micah et moi, on n'a rien à s'offrir mutuellement pour approfondir notre relation. Il n'est pas très fan de sexe brutal ou de bondage, donc, on ne peut même pas jouer ensemble.

— On devrait travailler à améliorer le groupe qu'on a déjà au lieu

de l'agrandir, grommelai-je.

— Ne fais pas marche arrière maintenant, protesta Nathaniel.

— Une autre femme, ce serait bien pour les autres hommes.

Je me retournai vers Nicky.

— Mais pas pour toi ?

— Je viens de t'expliquer mon raisonnement, Anita.

— Il y a dans cette ville des femmes qui aiment le sexe aussi brutal, voire plus brutal qu'Anita, déclara Nathaniel.

Nicky lui jeta un regard qui signifiait « Prouve-le ». Nathaniel reporta son attention sur moi.

— Si tu veux vraiment une autre partenaire de jeu pour Nicky, je pourrais lui trouver quelqu'un.

Je dévisageai Nicky.

— Tu veux une autre femme à dominer ?

— Tout dépend du boulot que ça représenterait. J'aime le sexe brutal, mais je ne veux pas jouer les dominants vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Une fois qu'on sort de la chambre à coucher ou du donjon, je ne veux pas être responsable de tes fesses, ou de n'importe quelle autre partie de ton anatomie.

Je souris.

— C'est bon à savoir.

Nathaniel fronça les sourcils.

— Je connais des femmes avec qui tu pourrais t'amuser pour une nuit, mais tu ne pourrais pas avoir de relation avec elles parce qu'elles voudraient plus de domination que juste du sexe brutal.

— Et c'est pour ça que je suis heureux avec Anita. Elle sait très bien se soumettre pendant le sexe, mais, une fois que c'est fini, elle n'a pas besoin qu'on s'occupe d'elle. Les vraies soumises sont épuisantes.

— Un bon dominant les trouverait stimulantes.

— Je ne suis pas le dominant qu'elles cherchent.

— Moi non plus, ajoutai-je.

Nathaniel me sourit.

— Exact. Nicky n'était pas encore là à l'époque où je te poussais à me dominer sur tous les plans.

— C'était épuisant, me souvins-je.

— Tu vois ? lança Nicky.

Nathaniel rit.

— Et j'ai découvert qu'au fond je ne suis pas si soumis ; j'ai juste été formé comme ça.

— Sortons nos culs dominants, soumis ou les deux de cette bagnole, et allons faire notre marché parmi les tigres-garous, dis-je.

— Les tigresses aussi ? interrogea Nathaniel avec une expression qui me fit sourire.

— Ouais, les tigresses aussi. Qui sait, peut-être qu'on va tous

rencontrer la femme de nos rêves.

— Impossible, contra Nicky.

— Pourquoi ?

Il se pencha vers moi pour m'embrasser.

— Parce qu'on l'a déjà trouvée.

Il me fallut une minute pour comprendre qu'il parlait de moi et je voulus protester, mais, au final, j'acceptai le compliment comme j'étais censée le faire. Je ne suis pas sûre que je croirai un jour être la femme des rêves de quiconque. Je suis douée et pleine de bonne volonté, mais je ne serai jamais parfaite.

Chapitre 17

Dino avait garé le camion et la remorque et nous attendait près de la porte de derrière, assez loin pour nous laisser un peu d'intimité, mais assez près pour pouvoir faire son boulot de garde du corps.

Nous pénétrâmes tous les quatre dans ce qui était autrefois un placard, et qui sert désormais de poste de garde équipé d'une cafetière et d'un mini-frigo. Il y a presque toujours deux gardes pour surveiller la porte de derrière, celle qui donne sur la partie publique du *Cirque* et celle qui mène aux souterrains dans lesquels se trouvent les quartiers d'habitation.

En principe, ce sont les nouvelles recrues qu'on affecte là, aussi nous contentâmes-nous d'un salut rapide avant de poursuivre notre chemin. S'ils avaient fait preuve de négligence, ça aurait été une autre histoire, mais comme ce sont Claudia ou Fredo qui font passer les entretiens d'embauche nous n'avons pas beaucoup de tire-au-flanc.

Nous franchîmes la porte du fond et commençâmes à descendre l'escalier. Il n'y a pas d'ascenseur menant au sous-sol ; il faut se farcir physiquement huit cents mètres de marches de pierre. C'est le meilleur exercice du monde pour se muscler les fessiers, et ça veut dire que des méchants mettraient un bail à nous atteindre ; d'autant que, comme il n'y a qu'un seul virage, il nous suffirait de nous poster derrière pour les abattre comme des pigeons d'argile. Entre les tireurs d'en haut et ceux d'en bas, les intrus se feraient assaisonner des deux côtés. C'est la première défense de l'ancre du Maître de St. Louis, et c'est une putain de bonne défense.

Nicky, Nathaniel et moi marchions de front avec Dino derrière nous. D'une voix légèrement essoufflée, parce que le cardio n'a jamais été son truc, il lança :

— Pourquoi il est comme ça, cet escalier ?

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, forçant Nathaniel à s'arrêter avec moi. Nicky et moi, on ne se tient jamais la main dans l'escalier à cause de la différence de taille – ou peut-être de longueur de jambes –, qui nous empêche de synchroniser nos pas. Dino en profita pour s'arrêter lui aussi et pour lancer :

— Au début, j'ai cru que les marches étaient taillées pour quelqu'un de plus grand, qui faisait de très longues enjambées.

Nous hochâmes tous la tête.

— Mais ce n'est pas ça, non ?

— Non, confirmai-je.

— On dirait que ces marches sont conçues pour ne faciliter le déplacement de personne.

— Je crois que c'est justement le but, répondit Nathaniel.

— Comment ça ? demanda Dino en s'appuyant un peu contre le mur.

— C'est plus dur de monter et de descendre parce qu'on ne peut pas trouver de démarche naturelle pour le faire.

— Du coup, ajoutai-je, ça dissuade encore davantage les intrus.

Nathaniel opina.

— Tu as essayé de prendre l'escalier sous ta forme de léopard ? interrogea Nicky.

Nathaniel secoua la tête.

— Moi, je l'ai fait sous ma forme de lion, et ça passe mieux.

— Comment ça ? répéta Dino.

— Je ne pense pas que les marches aient été conçues pour des bipèdes.

— Des bipèdes ? Qui emploie ce genre de mot ?

— Moi, quand ce genre de mot veut dire exactement ce que je veux dire.

Dino devisageait Nicky d'un air perplexe.

— Tu croyais peut-être que je n'étais pas assez intelligent pour le connaître ?

— Non, ce n'est pas ça, c'est juste que... ça fait un peu prof de fac pour...

— Quelqu'un comme moi, compléta Nicky.

— Non, non, ce n'est pas ça du tout.

Secouant la tête, Dino s'écarta du mur.

— Tout le monde me prend pour un imbécile, ou quoi ? lança Nicky.

— Je n'ai jamais dit ça, protesta Dino, visiblement nerveux.

— Tu as peur que Nicky se venge la prochaine fois que vous serez sur le tatami ? demandai-je.

— Peut-être.

Nicky grimaça et se remit en route.

— Allez, on accélère jusqu'à à ce qu'on soit en bas.

— Oh ! Ne le prends pas comme ça, geignit Dino.

Souriant, Nathaniel et moi nous mimes à trotter derrière Nicky comme si nous étions à la salle de sport. J'avais une bonne raison de garder mes chaussures de randonnée aux pieds et mes escarpins dans ma sacoche avec ma combinaison dans un sac plastique. Il y a toujours de la lessive à faire après une réanimation.

— Allez, ne soyez pas vaches, lança Dino derrière nous.

— Meuh, jeta Nicky par-dessus son épaule.

Dino marmonna quelque chose entre ses dents mais reprit lui

aussi sa descente. Le temps qu'il nous rejoigne de sa foulée pesante, nous l'attendions tous les trois près de la dernière grande porte.

— Je vous déteste tous, haleta-t-il en s'appuyant contre le mur.

— Il faut vraiment que tu fasses plus de cardio, Dino, dit sévèrement Nicky.

— Je sais.

Un « bip » signala l'arrivée d'un texto sur le téléphone de Nathaniel.

— C'est Sin, rapporta-t-il. Il veut que je l'aide à s'habiller pour la rencontre de ce soir.

Je me demandai si c'était vraiment ce que disait le message, ou si ça ressemblait plutôt à « Pourquoi Anita va-t-elle examiner d'autres tigres alors que je suis déjà là ? », mais je n'insistai pas. Je devrais m'occuper de Cynric bien assez tôt ; je n'avais aucune envie de prendre les devants, et des soucis plus pressants sur les bras.

En regardant un de nos gardes du corps haleter après avoir descendu l'escalier alors que Nicky, Nathaniel et moi n'étions même pas essoufflés, je décidai que je devrais peut-être en toucher deux mots à Claudia. Dino était un bon combattant, mais s'il devait courir se mettre à couvert ou ne pas se laisser distancer par les autres gardes, en serait-il capable ? Être en forme, ça ne sert pas juste à rentrer dans un jean *skinny*, surtout quand vous faites un boulot très physique. De tous nos gardes, c'est Dino qui frappe le plus fort, mais quand on affronte presque toujours des métamorphes et des vampires la vitesse compte aussi. Il allait falloir qu'il s'entraîne à taper sur autre chose qu'un sac.

Je dévisageai Nicky en me demandant s'il avait taquiné Dino juste pour le plaisir, ou s'il voulait que je remarque le problème. Plié en deux, Dino s'efforçait toujours de reprendre son souffle. Était-ce un problème qui affectait ses performances en tant que garde ? Mon regard croisa celui de Nicky, et ce fut suffisant. Il voulait que je voie ça, parce qu'une démonstration de ce genre en disait plus long que tous les mots qu'il aurait pu prononcer. J'acquiesçai brièvement et Nicky fit de même avant de s'approcher de la porte du donjon.

Il frappa avec force deux fois. Le battant pourrait résister à tout hormis une grosse explosion ; du coup, nous avons pris l'habitude de le verrouiller et de l'utiliser comme un rempart. Mais ça signifie qu'il doit toujours y avoir des gardes de l'autre côté pour nous laisser entrer. Nous avons assez de main-d'œuvre pour ça, mais ça ne me plaît pas parce que ça ralentit la procédure, ce qui me rend toujours nerveuse.

Il y avait déjà des gardes au sommet de l'escalier, d'autres armés de fusils de snipers dans une sorte de nid-de-pie dissimulé au sommet de l'entrepôt, et d'autres encore qui patrouillaient à travers la fête foraine au-dessus de nos têtes. Plus un ou deux pour protéger chaque

membre principal de notre groupe, et maintenant deux de plus coincés derrière la porte du donjon. Oui, nous avons assez de main-d'œuvre pour nous le permettre, mais, quand Fredo était venu me voir pour suggérer qu'on verrouille la porte et qu'on la fasse surveiller, je ne m'étais pas rendu compte à quel point ça m'irriterait de me trouver si souvent de l'autre côté.

On frappa en réponse. Nicky posa sa main sur la grosse serrure afin que le garde posté à l'intérieur puisse sentir son odeur par le trou. C'est une mesure de sécurité maligne, mais je commençais à en avoir vraiment marre quand le battant pivota enfin sur ses gonds, révélant Kelly Reeder.

Kelly ne fait qu'un mètre soixante-trois contre un mètre cinquante-huit pour moi, mais j'ai vu ce que ces cinq centimètres supplémentaires de bras et de jambes peuvent faire sur un tatami quand nous nous entraînons ensemble. A compétences égales, l'allonge a de l'importance en combat au corps à corps.

Elle avait attaché ses longs cheveux blonds en une queue-de-cheval haute tressée qui laissait son visage pâle et dénudé, comme en attente de maquillage. Son holster d'épaule noir contenant un flingue et un chargeur supplémentaire était presque invisible contre son tee-shirt et son jean également noirs. Elle portait le même genre de bottes noires que moi sur les scènes de crime. Le noir intégral qui constitue l'uniforme de nos gardes a toujours contrasté fortement avec la blondeur et les yeux bleu clair de Kelly, mais, ce soir-là, ses joues paraissaient presque creuses, et les muscles de ses bras saillaient, non pas comme si elle avait fait de la gonflette, mais comme si elle avait perdu trop de poids.

Nathaniel me donna un baiser rapide.

— Je vais aider Sin à se préparer.

Je lui pressai la main et le laissai filer parce que quelque chose clochait chez Kelly. J'allais d'abord m'occuper de la personne en face de moi, et je garderai les autres pour plus tard.

— Ça va, Kelly ? demandai-je.

Parce que sans trop savoir comment, dans la répartition du travail au sein de notre groupe, c'est moi qui ai hérité de la gestion du bien-être émotionnel de nos gardes.

Je ne suis pas forcément douée pour ça, mais je suis assez fille pour demander si quelque chose ne va pas, alors que la plupart des mecs ne s'y risqueraient pas sans invitation. C'est ce genre de différence entre les sexes qui fait que je me retrouve responsable du moral de nos troupes, mais, si injuste que ça semble, je ne pouvais pas passer devant Kelly et ne rien dire alors qu'elle faisait une tête pareille. Peut-être suis-je plus empathique que je ne veux l'admettre.

— Ouais, ça va, répondit-elle, mais, dès qu'elle eut refermé et

verrouillé la porte derrière nous, elle mit un genou en terre et inclina la tête en levant les yeux pour nous regarder.

Je voulus demander : « Qu'est-ce qui te prend ? », mais elle fut plus rapide.

— Je m'agenouille devant mon roi, mon Rex, et lui offre tout ce que je suis afin qu'il en fasse ce que bon lui semblera.

Je la dévisageai sans parvenir à dissimuler ma surprise. C'était nouveau, ça. Que diable se passait-il ?

Nicky lui tendit sa main gauche comme s'il avait un anneau et qu'il voulait qu'elle l'embrasse. La tête de Kelly s'affaissa légèrement, puis elle tendit la main et toucha le bout des doigts de Nicky, qui récita :

— J'accepte cet hommage de ma lionne, car elle est fidèle et forte.

De plus en plus perplexe, je dévisageai Nicky. Il me semblait que j'avais loupé un truc, un truc important. Je voulais dire : « Sans déconner ? », et je l'aurais peut-être fait s'il n'y avait pas eu une autre personne dans la pièce, une autre personne qui me bourrait déjà suffisamment le mou sans que j'admette que moi, reine de tous mes sujets, n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait.

Lita fait un mètre soixante-dix et elle réussit à être à la fois mince, musclée et pleine de courbes. Pas aussi musclée que moi, parce qu'elle n'aime pas soulever de la fonte. Elle le fait parce que nous imposons à tous nos gardes de le faire, mais elle s'en tient au minimum. D'un autre côté, c'est une rate-garou alors que je reste essentiellement humaine. Je dois me donner plus de mal pour jouer dans la cour des métamorphes parce que je n'en suis pas une. Oui, je suis plus costaud qu'une humaine ordinaire, mais c'est aussi le cas de la plupart des gens qui me cherchent des noises, à la fois dans mon boulot de marshal fédéral pour la branche surnaturelle et ici, à la maison.

Lita est belle et elle le sait, mais ça ne l'empêche pas d'être pétrie de doutes, ce qui la rend particulièrement pénible. Sa peau a cette teinte brune qu'on peut obtenir en bronzant assez longtemps, sauf que chez elle c'est naturel, et qu'elle serait sans doute encore plus sombre si elle se mettait suffisamment au soleil. Ses yeux brun foncé sont bordés de cils épais et souvent un peu trop maquillés à mon goût, mais ça lui va bien, et, comme elle porte un rouge à lèvres aussi vif que le mien, je suis mal placée pour la critiquer.

Ce soir, ses cheveux noirs ondulés, à peine retenus par un mince bandeau de la même couleur, lui tombaient jusqu'à la taille, si bien que la seule raison pour laquelle je savais qu'elle en portait un, c'est parce que des cheveux comme les siens ne tiennent pas tout seuls en arrière. Son tee-shirt noir rentré dans son jean, sa taille fine sanglée par une ceinture noire à boucle argentée et ses bottes noires conçues

pour une soirée en boîte plutôt que pour une opération militaire donnaient l'impression que le flingue sur sa hanche et le fusil qu'elle portait en bandoulière étaient des accessoires de *cosplay* pour une convention de SF. Lita a vingt et un ans, mais elle fait plus vieille dans le genre « je suis devenue femme très tôt ».

Ses lèvres rouges esquissèrent un de ces sourires que certains de nos hommes trouvent sexy, mais son regard resta froid, voire cruel. Ce n'était pas une invitation au sexe, mais une affirmation de pouvoir.

Claudia, une de nos gardes en chef, et moi avons décidé que ce serait bien d'avoir plus de femmes dans les rangs. Je ne me rendais pas compte de ce que ça signifierait pour les rats-garous. Lita et deux autres sont venues de Los Angeles, où elles appartenaient toutes à un gang des rues. Le dernier de nos gardes qui avait un passé similaire, c'est Haven. Il a fini par tirer sur Claudia et Nathaniel et par tuer un de nos lions-garous, Noël.

Je m'en veux encore pour ça, parce que j'étais trop indulgente avec lui. Il me semble que si je m'étais montrée assez sévère, assez intraitable depuis le départ, Noël serait toujours en vie ; il aurait décroché son master d'anglais, peut-être même son doctorat. Il est mort en protégeant Nathaniel, donc j'ai une dette envers lui. Et comme c'est dur de rembourser un mort, j'ai décidé de faire des avances en son nom à d'autres gens, et de ne plus jamais laisser une certaine catégorie de personnes contester mon autorité. Je ne sais pas encore comment prouver à Lita qui est le maître ici, mais je ne doute pas qu'elle me donnera bientôt une occasion de le faire.

Kelly voulut se lever, mais frémit assez fort pour que Nicky doive la rattraper par le bras afin de l'empêcher de tomber. Cette fois, je devais dire quelque chose.

— Que se passe-t-il, les gars ? Pourquoi Kelly est-elle blessée ?

— Tu as eu l'odeur de la surprise quand elle l'a salué formellement, Anita, commenta Lita avec son petit sourire cruel.

Les rats possèdent l'un des odorats les plus affûtés du monde animal. Comment dissimule-t-on une réaction à quelqu'un qui peut la sentir ? Réponse : on ne la dissimule pas, mais on peut ne prêter aucune attention au quelqu'un en question. Ce que je fis.

— Réponds-moi, Nicky, réclamai-je.

Et parce qu'il est ma Fiancée il dut obéir. Il a acquis plus d'indépendance au fil du temps et il peut parfois me résister, mais c'est très difficile quand je lui donne un ordre direct.

— Je ne sais pas pourquoi elle a des plaies fraîches sous ses vêtements, mais je peux le deviner.

— Alors devine, et explique-moi le salut formel. En principe, ce genre de conneries, c'est seulement quand on a des invités ou que quelqu'un doit affirmer sa domination.

Nicky fléchit les épaules avant de pivoter vers les rideaux. Dino s'écarta de nous pour se rapprocher de ces derniers. C'était chouette que chacun connaisse son boulot. Kelly et Lita réagirent aussi avant que les rideaux ne s'écartent, livrant passage à Meng Die.

C'est l'une de nos vampires, de sorte qu'elle est théoriquement dans notre camp, mais au final Meng Die ne joue jamais que dans son propre camp. Elle est plus petite que Kelly, fine et délicate avec des cheveux noirs et raides qui frôlent ses épaules quand elle marche. Ses yeux en amande sont d'un brun plus clair que ceux de Lita – ou que les miens, d'ailleurs.

Ce soir, elle portait une combinaison en vinyle noir qui hurlait « sexe » et « dominatrice ». Dans le premier cas, c'était vrai ; dans le second, ça ne l'était pas, du moins pas dans le sens fétichiste ou professionnel. Meng Die voulait bien être la maîtresse de tout le monde si ça lui permettait de devenir la patronne, la reine, mais sa tenue signifiait surtout qu'elle bossait au *Cirque* ce soir. Elle est très décorative dans certains numéros.

Le problème, c'est que l'ambition et l'intelligence qui brûlent dans ses yeux ne se satisfont pas de ce déguisement. Meng Die veut plus que ça, beaucoup plus. Elle voudrait rentrer chez elle à San Francisco, mais son ancien Maître ne veut pas la reprendre. Elle était probablement à deux doigts de déclencher un coup d'État, et il le sait.

Jean-Claude a refusé à Meng Die la permission de retourner là-bas et de s'emparer de son territoire par la force. Du coup, nous en cherchons un qui aurait besoin d'un nouveau Maître vampire. Nous n'osons pas l'envoyer à quiconque comme bras droit, parce qu'elle ne se contenterait pas très longtemps de la deuxième place.

Elle jeta un regard dédaigneux à Dino et passa devant lui comme s'il n'était pas presque plus large d'épaules qu'elle-même n'était haute.

— Anita, tu croyais vraiment pouvoir jeter dans le même bain autant de vampires et de métamorphes de haut niveau sans que ça fasse de vagues ? lança-t-elle.

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Devais-je admettre que j'étais perdue à ce point ?

— Bien sûr que tu le croyais, constata Meng Die comme je tardais à répondre. Tu es tellement puissante que tu crois pouvoir gérer n'importe quoi, mais nous, on ne ramasse que les miettes de ton pouvoir, et on lutte pour s'adapter quand tu bouleverses l'ordre établi sans nous prévenir.

— J'ignore de quoi tu parles, finis-je par avouer.

J'étais trop paumée pour bluffer, et, puisque j'étais techniquement sa chef, je pouvais bien l'admettre. Vu la piètre estime dans laquelle elle me tenait, je ne risquais pas de tomber plus bas.

— Les Arlequin, Anita. Les Arlequin. Tu as tué leur ténébreuse

maîtresse, notre Reine à tous. Ses anciens espions-assassins-gardes du corps vous appartiennent désormais, à Jean-Claude et à toi. Vous avez introduit vingt des meilleurs guerriers vampiriques de tous les temps sur notre territoire, mais, la véritable insulte, c'est que vous y avez aussi installé leurs animaux à appeler, vieux comme leurs Maîtres de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires.

— Ouais, ils sont balèzes et parfois pénibles, mais il faut toujours un temps d'adaptation, me justifiai-je.

Meng Die partit d'un rire aigu et cassant.

— Un temps d'adaptation ? Dis à la lionne de te montrer ses blessures. Demande-lui si elle apprécie que l'adaptation se fasse à ses dépens.

Je me tournai vers Kelly, et, ce faisant, j'aperçus le visage de Lita. Celle-ci n'avait pas l'air d'apprécier Meng Die davantage que moi. Je pensais que leur mépris commun pour moi en ferait des alliées naturelles, mais apparemment pas. Je mis ça de côté pour plus tard et détaillai Kelly.

Elle était encore plus pâle que tout à l'heure, comme si le peu de couleur qui lui restait s'était évaporé. Si ça avait été quelqu'un d'autre, je lui aurais demandé si elle allait s'évanouir, mais c'était une garde, une lionne et une guerrière. Elle n'admettrait aucune faiblesse avant de s'écrouler, et comme je suis presque aussi têtue qu'elle je laissai filer.

— Kelly, dis-je doucement.

Je n'étais pas en colère après elle, parce que j'avais la quasi-certitude que, quoi qu'il se passe, c'était au moins partiellement ma faute. J'ai tué la Mère de Toutes Ténèbres avant qu'elle puisse massacrer... tout le monde, et, selon les règles des vampires et des métamorphes, tout ce qui était à elle nous appartient désormais, y compris ses gardes du corps, ses espions, ses assassins et ses exécuteurs, les Arlequin. Ce que la communauté vampirique possède de plus proche d'une police. Si un vampire devient incontrôlable et attire trop l'attention, on envoie les Arlequin résoudre le problème de manière définitive, parce que la mort véritable reste la solution ultime.

— Tu es salement amochée ? interrogea Nicky.

— Pas trop, répondit Kelly.

Et je n'eus pas besoin de sentir changer son odeur pour savoir qu'elle mentait. Elle ne parvenait pas à soutenir notre regard, et elle luttait pour ne pas se recroqueviller sur elle-même de douleur – ou peut-être qu'elle avait un muscle ou un ligament abîmé qui la déséquilibrait. Les métamorphes peuvent guérir presque n'importe quelle blessure, mais, sans soins médicaux appropriés, ils peuvent aussi guérir de travers.

- Que quelqu'un m'explique ce qui se passe, exigeai-je.
- Tu nous as donné deux lions des Arlequin, me rappela Nicky.
- Giacomo et Magda, je m'en souviens. Et alors ?
- Giacomo et moi, on a vite trouvé un terrain d'entente.
- Tu lui as flanqué une raclée, reformulai-je.

Nicky acquiesça.

— Tu savais que ça n'était pas Giacomo qui avait déclenché la bagarre ? susurra Meng Die.

Je regardai Nicky en levant un sourcil. Il haussa les épaules autant que possible avec tous ses muscles.

— Elle a raison sur un point, Anita. Ces types sont censés être les meilleurs guerriers de la planète. Nous sommes des lions. Nous nous battons. Nous coopérons depuis une position de force : si la troupe est plus en sûreté grâce à toi, tu peux rester, mais si tu représentes un danger plutôt qu'une aide...

— Je sais que tu as tué deux mâles quand tu as pris le contrôle de la troupe locale.

— Tu as approuvé leur mort, Anita ? interrogea Meng Die.

Je regardai Nicky et Kelly, qui tentait de ne pas vaciller.

— Il a demandé ton pardon mais pas ta permission, pas vrai ? Et Nicky est ta Fiancée, ton lion apprivoisé. S'il peut agir à l'encontre de ta conscience si pointilleuse, à ton avis, que font les autres animaux ?

— Ne les appelle pas comme ça.

— Ah oui ! C'est vrai, tu es très américaine, très progressiste. Tu voudrais que les métamorphes deviennent les égaux des vampires.

— En effet, je suis américaine, et ici on aime bien l'égalité.

— La grande expérience sociale, cracha Meng Die comme si c'était une insulte.

— Ouais.

— Une fois que je lui ai fait sentir qui était le Rex, Giacomo s'est intégré sans faire de problèmes, reprit Nicky. Mais Magda est une femelle. Un lion mâle ne peut s'en prendre à elle que si elle a attaqué la première ou enfreint une des lois de la troupe.

— C'est elle qui fait du mal à Kelly.

Nicky acquiesça.

Je scrutai le visage pâle de Kelly. Une fois de plus, j'avais introduit dans notre joyeuse petite famille quelqu'un qui faisait du mal à l'un de ses membres. Eh merde !

— Et, là, Magda n'enfreint pas la loi de la troupe ? demandai-je.

— Non, répondit Kelly d'une voix tendue. Elle a le droit d'essayer de grimper dans la hiérarchie de domination. Je suis la seule lionne qui lui barre encore la route.

— Elle a gagné le combat. Je suis désolée, Kelly, mais elle a gagné, pas vrai ?

Kelly secoua la tête, s'interrompit, s'humecta les lèvres et lâcha :

— Pas encore.

— On ne combat jusqu'à la mort que pour la place de Rex ou de Regina, rappela Nicky, et Kelly n'est pas ma Regina.

— Techniquement, ta Regina, c'est moi, même si je ne me transforme pas ?

Il opina.

— La Regina est généralement la partenaire du Rex, ou vice-versa.

— Attends un peu, je croyais que les femelles ne se battaient pas pour la domination ? Que c'était surtout un truc de mâles, comme dans la plupart des clans de tigres ?

— C'est comme ça que ça se passe chez les lions-garous modernes, ouais.

— Ça veut dire quoi, « les lions-garous modernes » ?

— Ça veut dire que Magda est tout sauf moderne. Elle a invoqué une de nos lois les plus anciennes. Si Kelly était ma maîtresse, personne ne pourrait la défier, mais c'est une garde comme n'importe quel autre mâle. Elle a mérité sa place au sein de la troupe et dans la garde de Jean-Claude, ce qui fait d'elle une guerrière d'abord et une femelle après. J'ai prévenu Magda que si elle tuait Kelly je la tuerais ensuite, mais, tant qu'elle ne va pas jusque-là, je ne peux rien faire d'autre.

— Mais moi si.

— Non, faillit crier Kelly. Anita, tu ne peux pas intervenir. Si tu me protèges contre elle, ça veut dire que je ne suis pas assez bonne guerrière pour me protéger toute seule ! En tant que lionne, je me suis battue trop fort et trop longtemps pour être respectée comme un mâle. Je refuse de perdre ça. Je préfère encore mourir.

— Rosamond n'est pas une guerrière, et elle accepte sa place au sein de la troupe, fis-je remarquer.

— Rosamond est mon amie, et elle nous aidera à nous défendre si la troupe est attaquée, mais tout le monde la traite comme une fille, comme si elle était faible. Je ne veux pas de ça.

— Mais nous sommes des filles, Kelly. (Je touchai l'ourlet de ma jupe courte). Ça n'a pas que de mauvais côtés.

Je souris pour tenter d'alléger l'atmosphère, mais les yeux de Kelly étaient pleins de douleur.

— Tout le monde te respecte comme si tu étais un mec, Anita. Ce n'est pas juste que les hommes soient davantage respectés, mais dans un monde où ce qui compte avant tout c'est la force de tes coups et la quantité de dommages que tu peux infliger au corps à corps, les hommes dominent. Je me débrouillais pas mal pour être traitée comme l'un d'eux jusqu'à ce que Magda débarque et me sorte ses trucs

de la vieille école.

— Avoir fait match nul contre elle, c'est déjà bien, commenta Meng Die sans la moindre trace de moquerie dans la voix.

— Trois fois, ajouta Nicky.

— Hein ?

— Elles s'étaient déjà battues deux fois jusqu'ici, et si ces blessures fraîches lui ont été infligées par Magda, alors Kelly a fait match nul contre elle trois fois.

Meng Die dévisagea Kelly et inclina le buste.

— Très impressionnant.

— Merci, mais nous savons tous qu'elle m'aura à l'usure. Chaque fois, je termine plus mal en point. Un jour, je finirai par perdre.

Une larme solitaire coula sur la joue de Kelly.

— Que se passera-t-il si c'est le cas ?

Ce fut Nicky qui répondit :

— Magda deviendra la première lionne dans la hiérarchie de la troupe.

— Qu'est-ce que ça lui rapportera ?

— Vu que j'ai déjà refusé de coucher avec elle, rien.

— Tu ne m'en avais pas parlé.

Il me jeta un regard éloquent.

— Si je veux coucher avec quelqu'un d'autre, je t'en parlerai.

— Putain ! souffla Lita.

Tout le monde se tourna vers elle.

— Tu as quelque chose à partager avec le reste de la classe ? demandai-je sévèrement.

Elle rougit. Donc elle pouvait être embarrassée. C'était bon à savoir.

— Je pensais que tous tes mecs venaient te prévenir en courant si une autre femme leur faisait des avances, mais tu n'étais même pas au courant.

Je reportai mon attention sur Nicky.

— J'en déduis que Lita s'est proposée.

— Elle voulait qu'on baise, ouais.

Mon expression dut trahir ce que je pensais de son choix de formulation.

— C'est comme ça qu'elle l'a présenté, se justifia Nicky.

Je me tournai de nouveau vers Lita, qui faillit se tortiller de gêne mais parvint à se retenir.

— Quoi, il faudrait que je sois plus romantique, peut-être ? J'aime les types baraqués et séduisants, et j'aime coucher avec les plus dangereux que je peux trouver.

— Je suis plus baraqué que Nicky, et je suis un rat-garou comme toi. Pourquoi tu te cherches des amants à l'extérieur du Rodere ?

intervint Dino.

— Je n'ai pas le temps pour avoir des amants, je veux juste des plans cul.

— D'accord, mais ma question tient toujours. Pourquoi tu cherches des plans cul baraqués à l'extérieur du Rodere ?

Lita secoua la tête.

— Tu es plus baraqué que Nicky à la base, mais il a plus de muscles, et c'est ça qui me plaît.

— Donc, si je soulève plus de fonte, je deviendrai un plan cul envisageable ? insista Dino.

Lita le détailla sérieusement. Il n'était peut-être pas sa tasse de thé, mais c'était un rat-garou comme elle, et il jouissait de la confiance de beaucoup de gens importants dont leur roi, Rafaël.

— Désolée, Dino, mais même des muscles ne te rendront pas aussi dangereux que Nicky.

Dino jeta un coup d'œil à Nicky par-dessus son épaule.

— Je crois que je suis vexé.

Nicky grimaça et leva son œil au ciel. Quand sa frange ne lui tombe pas devant la figure, on peut voir que son œil manquant tente de suivre le mouvement, comme par mémoire musculaire.

— Moi, je n'ai rien dit.

Dino reporta son attention sur Lita.

— Donc, tu préfères vraiment les mauvais garçons ?

Elle acquiesça en souriant.

— Si tes amants sont les plus baraqués et les plus dangereux, alors tu es en sécurité, lança Kelly.

— Je peux me débrouiller seule, répliqua Lita.

Kelly déglutit péniblement.

— Non, tu ne peux pas, et moi non plus. On peut les tuer, mais si c'est juste un combat rapproché après l'autre, la taille et la force physique comptent. Je déteste ça, putain ! Mais chaque fois qu'on se bat Magda me rappelle que je ne suis pas si costaud, même pour une femme. Elle a des bras tellement longs qu'elle pénètre tout le temps ma garde avant que je puisse enfoncer la sienne.

Elle vacilla légèrement.

— Tu es amochée à quel point ? demanda Nicky.

— Je cache ma faiblesse. Je suis une lionne. Je suis forte. Je suis...

Lentement, Kelly s'affaissa en se rattrapant d'une main. Je voulais l'aider, mais elle aboya :

— Non !

Je m'agenouillai à quelque distance d'elle sans trop savoir quoi faire.

— Kelly, je suis désolée. Tu aurais dû dire quelque chose.

— Tu ne peux rien y faire, Anita. Je suis faible, et tu ne peux rien y changer.

— Tu n'es pas faible.

— Si.

— Non. Tu es forte, Kelly.

— Pas assez, contra-t-elle, les yeux brillants des larmes qu'elle retenait.

Je tendis une main vers elle mais sans la toucher. J'aurais voulu la serrer dans mes bras et lui dire que tout irait bien, mais elle n'avait pas besoin d'un réconfort mensonger – or, à moins d'une faille dans la loi de la troupe, elle allait perdre contre Magda à moins que l'autre lionne soit en trop mauvais état pour poursuivre la lutte.

Kelly se mit à frissonner. Bien qu'à peu près certaine que c'était à cause du choc plutôt que de la température des souterrains, j'ôtai ma veste de tailleur et, malgré ses protestations, la posai sur ses épaules.

— Prends-la. Laisse-moi au moins faire ça.

Elle leva les yeux vers moi, son regard s'attardant sur mes bras.

— Comment tu fais pour porter aussi souvent des robes et des tee-shirts qui révèlent toutes tes cicatrices ? Ça montre que tu as perdu des combats, que tu es faible. Aucune lionne ne ferait jamais ça.

Je baissai les yeux vers mes bras comme si je ne les avais pas vus depuis très longtemps, ce qui était le cas d'une certaine façon. Ça fait un bail que j'ai renoncé à planquer les cicatrices récoltées dans l'exercice de mes fonctions.

J'en ai une grosse dans le creux du coude gauche, à l'endroit où un vampire a essayé de me bouffer – non parce qu'il pouvait digérer de la chair humaine, mais juste pour me faire du mal. Un peu plus bas, sur mon avant-bras, j'ai une brûlure en forme de croix un peu déformée depuis que les griffes d'une sorcière métamorphosée m'ont labourée au même endroit. Son petit chapitre s'amusait à tuer des lycanthropes sous forme animale et utilisait la magie noire pour fabriquer des ceintures enchantées qui leur permettaient de se transformer en ces animaux à volonté, sans être soumis à la malédiction de la lune. J'ai des amis sorciers ou wiccans qui sont sympas et bienveillants, mais, dans chaque groupe religieux, vous trouvez des gens qui vous donnent envie de dire « Je ne suis pas avec eux », voire « Ils sont maléfiques ».

J'ai une autre cicatrice brillante plus haut sur le bras à l'endroit où une balle m'a effleurée avant que j'hérite de suffisamment du pouvoir de Jean-Claude pour pouvoir guérir les blessures infligées par des balles autres qu'en argent. Mon chemisier dissimulait l'estafilade dans mon dos à l'endroit où le serviteur humain d'un vampire avait tenté de m'empaler avec mon propre pieu en bois. C'était à l'époque où j'empalais encore des vampires à l'extérieur des morgues, alors que

c'est tellement plus facile de les buter avec un fusil à pompe ! J'ai aussi des cicatrices plus fines sur les fesses à l'endroit où un léopard-garou m'a griffée en essayant de me violer pour en faire un *snuff movie*. Ouais, mon corps est un paysage de muscles et de tissu cicatriciel.

— Je n'ai perdu aucun de ces combats. Je les ai tous remportés. Les gens qui m'ont fait du mal sont morts ; je les ai tués. De mon point de vue, ces cicatrices préviennent les gens que je suis coriace.

Je souris à Kelly, qui esquissa un faible sourire en retour. Mais ce fut Lita qui dit :

— Tu t'habilles comme si tu t'en fichais.

Je haussai les épaules.

— Je suppose que c'est le cas.

— Moi, ça m'embêterait qu'on les voie.

— Tu finis par t'y habituer.

— Donc, ça te dérangeait quand tu avais mon âge ?

Son âge ? Mais j'avais trente et un ans et elle dix de moins, donc ce n'était pas si hors de propos. Je réfléchis.

— En fait, non, ça ne m'a jamais dérangée d'un point de vue esthétique. Par contre, j'avais peur de perdre en mobilité à cause de ça, dis-je en touchant le tissu cicatriciel à l'intérieur de mon coude.

Lita me regarda, la tête légèrement penchée sur un côté.

— Tu n'avais pas peur que ça dégoûte les mecs ?

— Non.

— Ni que ça te donne l'air d'une victime ? demanda Kelly.

Je fronçai les sourcils.

— Non. Chaque fois que je regarde mes cicatrices, je pense que j'ai survécu et tué ceux qui m'ont fait du mal. Ce sont des symboles de victoire.

Nicky m'offrit sa main et je la pris, un peu perplexe. Il m'attira contre lui et me serra d'un seul bras pour que chacun de nous garde libre la main avec laquelle il tirait. Je me laissai aller contre sa poitrine musclée, sachant qu'en cas de besoin il serait assez rapide et assez brutal pour m'accorder quelques secondes supplémentaires.

— Et si Nicky couchait avec Kelly ? lança Lita.

Le regard que nous lui jetâmes lui fit lever une main comme en signe de reddition ; l'autre resta posée sur la bandoulière de son fusil, ce qui diminua la portée de son geste, mais c'était quand même mieux que d'habitude.

— Tout à l'heure, vous avez dit que, si elle était la maîtresse du Rex, on ne pourrait pas la défier.

Je levai les yeux vers Nicky en agrippant d'une main son bras dur comme de la pierre.

— C'est vrai ?

— Kelly est l'un de mes guerriers, pas un morceau de viande, et elle a bossé dur pour qu'on la considère ainsi.

— Mais si vous couchiez ensemble, Magda lui ficherait la paix ?

— Théoriquement, oui.

— Non. Ça n'a rien de personnel, Nicky, mais si je me planque derrière toi Magda gagne quand même, protesta Kelly.

— Tu ne peux pas continuer à la laisser te massacrer comme ça, contrai-je.

— Je guérirai.

— Tu laisserais vraiment Nicky coucher avec elle ? interrogea Meng Die.

Toujours enveloppée dans la chaleur de l'étreinte de Nicky, je haussai les épaules et dis :

— Pour mettre un terme à ça, et si Kelly et lui étaient d'accord, ouais.

— Donc, tu le laisses coucher avec d'autres gens ? demanda Lita.

— Pas encore. Je veux dire, la question ne s'était jamais posée.

Lita dévisagea Nicky comme s'il était cinglé.

— Tu pourrais avoir la permission de baiser avec d'autres gens, et tu ne la demandes même pas !

— Ce que j'ai me suffit largement.

— Mais ce serait du sexe en plus, et tu n'aurais même pas d'ennuis !

Lita semblait stupéfaite, comme si elle n'arrivait pas à croire que quelqu'un laisse passer une occasion pareille.

— J'aime Anita, et elle m'aime.

Nicky se pencha et déposa un doux baiser sur ma joue. Je tournai la tête pour qu'on puisse s'embrasser pour de vrai, et très tendrement.

— Mais elle aime aussi le Maître de la Ville, et le Roi-léopard, et... merde ! Elle couche même avec Rafaël, notre Roi. Tu pourrais en faire autant avec d'autres femmes, et tu refuses. Pourquoi ?

Nicky se redressa.

— Je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été. Je ne veux pas foutre ça en l'air. Ça n'en vaut pas la peine, point.

— Tu veux dire que je n'en vaud pas la peine, reformula Lita.

Nicky me serra un peu plus fort contre lui.

— C'est toi qui l'as dit, pas moi.

— Anita aime aussi les filles maintenant, fit remarquer Meng Die. Si c'est juste du pouvoir que tu cherches, tu pourrais la draguer, Lita. Je veux dire, si tout ce que tu veux, c'est te rapprocher du centre des choses, pourquoi ne pas aller directement à la source ?

— Je n'ai pas dragué Nicky pour son pouvoir. J'aime les mauvais garçons et les mecs grands et costauds. Il coche toutes mes cases.

— Et moi pas, parce que je suis trop gentil, feignit de se lamenter

Dino.

Je connaissais assez bien cette lueur dans son œil pour savoir qu'il faisait marcher Lita. Contrairement à cette dernière, qui se sentit tenue de s'excuser.

— Tu n'es pas mon genre, c'est tout. Désolée.

Il partit d'un rire grondant qui résonna dans sa poitrine pareille à un tonneau.

— Tu n'es pas non plus le mien, pour être honnête.

Lita fronça les sourcils.

— Alors, pourquoi tu insistes comme ça ?

— Parce que je peux, répondit Dino.

Lita se rembrunit davantage, creusant entre ses yeux deux lignes parallèles qui commençaient à s'y inscrire de façon permanente. Si elle ne faisait pas gaffe, elle qui s'était épanouie prématurément se flétrirait aussi prématurément, comme certaines femmes à la puberté précoce qui semblent finies à vingt et un ans. Parfois, celles qui fleurissent plus tard tiennent plus longtemps ; c'est une question de génétique, et ça dépend aussi si vous fumez ou bronzes beaucoup. Je me demandai si Lita fumait. À l'odeur, j'aurais dit que non.

— Tu me rejetterais ? s'étonna-t-elle.

De nouveau, Dino eut un gloussement grave.

— Demande, et tu verras bien.

Je ne savais plus s'il plaisantait ou s'il avait manipulé Lita pour qu'elle propose de coucher avec lui et qu'il puisse accepter. Dans le second cas, il était bien plus retors que je ne l'imaginais.

Nicky me serra contre lui, et je sentis son corps s'immobiliser. Lui aussi regardait le spectacle. Nous nous demandions tous les deux si Dino faisait exprès. Lita est l'une de ces jeunes femmes persuadées qu'elles peuvent se faire n'importe quel mec de leur choix au moins une fois, et Dino venait de sous-entendre qu'il ne coucherait pas avec elle. Ce fut son ego qui la poussa à demander :

— Alors, tu veux le faire ?

— Faire quoi ?

Elle lui jeta un regard dégoûté.

— Baiser. Tu veux baiser quand on aura fini notre service ?

Dino se fendit d'un large sourire éblouissant.

— Ouais, pourquoi pas ?

Même sa réponse était calculée pour que Lita se donne plus de mal pendant qu'ils s'enverraient en l'air. Il manœuvrait déjà pour qu'elle veuille recommencer et améliorer sa performance – autrement dit, du point de vue des rapports sociaux, il était bien plus fin stratège que je ne m'en serais jamais doutée.

— Ouah ! soufflai-je.

— Ouais, chuchota Nicky dans mes cheveux.

Lui non plus n'aurait pas cru ça de Dino. Celui-ci nous avait bernés tous les deux. Désormais, nous le surveillerions de plus près, et nous ne prendrions plus sa bonhomie pour argent comptant. Si vous êtes doués pour manipuler les gens dans un domaine, pourquoi pas un autre ? Mmmmh... Soudain, je me demandai si l'amitié de Dino était feinte ou réelle.

— Et toi, la lionne ? interrogea Meng Die.

Kelly était assise par terre et ne faisait même plus semblant de vouloir se relever. Elle serrait ma veste autour d'elle et frissonnait encore légèrement. Ce qui signifiait qu'elle n'était pas en état de faire son boulot, mais nous aborderions ce problème d'ici à quelques minutes. Si des méchants me sautaient dessus là tout de suite, je me sentais suffisamment en sécurité avec les autres gardes.

— Et moi quoi ? s'enquit-elle.

— Tu pourrais coucher avec Anita. Personne à St. Louis ne cherche la bagarre avec ses partenaires.

Kelly leva les yeux vers moi.

— Ça n'a rien de personnel, mais je n'aime pas les filles.

Je souris.

— Pas de souci. C'est nouveau pour moi de toute façon, et je te considère juste comme une amie.

Kelly eut un petit rire, mais n'importe quel rire était bon à prendre à ce stade.

— Et moi ? demanda Meng Die.

— Je ne veux pas coucher avec toi non plus, répondit Kelly.

— Je parlais à Anita. J'ai le même genre de physique que Jade, pourquoi elle et pas moi ?

Je dévisageai la vampire une seconde ou deux en espérant qu'elle plaisantait, mais elle avait l'air on ne peut plus sérieuse. Je frottai mes mains sur le bras de Nicky. J'étais nerveuse, parce que, de la même façon que Dino venait de me surprendre, cette proposition de Meng Die me prenait totalement au dépourvu.

— Je croyais qu'on se détestait plus ou moins. Difficile de sortir ensemble dans ces conditions, non ? fis-je remarquer.

— Sortir, sortir... (Elle leva les mains au ciel). Je te parle juste de baiser, Anita. Je sais donner du plaisir à une femme.

— Et c'est l'une des raisons pour lesquelles on ne pourrait jamais être un couple. Je ne suis pas douée pour la simple baise.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, répliqua Lita.

Je lui jetai un regard hostile.

— Fais gaffe, Lita, lui conseilla Kelly.

— Pourquoi, tu comptes intervenir et défendre Anita ?

Elle secoua la tête.

— Non, mais tu regretteras peut-être que je ne le fasse pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Non, protesta Meng Die. C'est moi qui discute avec Anita, là. Tu débarques trop tard, petite espagnole.

— Je t'ai déjà dit que je ne suis pas espagnole mais mexicaine.

— Tu es née ici. Donc tu es américaine.

— Mes parents sont originaires du Mexique.

— Et alors ? Je suis née en Chine, mais tu ne m'entends pas raconter que je suis chinoise, alors que je pourrais.

Je me demandai si Lita était vraiment antipathique à Meng Die, ou si la vampire l'asticotait uniquement parce qu'elle n'arrivait à rien avec moi. Elle reporta son attention sur moi et réclama :

— Réponds à ma question. Anita. Je ne suis pas assez jolie pour toi ?

— Tu es très belle.

Le compliment parut la surprendre.

— Mais la seule raison pour laquelle je couche avec Jade, c'est qu'elle est ma tigresse noire à appeler. Nous sommes métaphysiquement liées l'une à l'autre. Nous ne nous sommes pas choisies. Et côté vampires, je suis pleine.

— Tu baisses la copine de Jason quand elle est en ville, fit remarquer Lita.

Kelly partit d'un nouveau rire, nerveux cette fois.

Je m'écartai de Nicky, qui déplaça son bras pour me laisser faire.

— Premièrement, je ne baise pas J.J, mais on couche avec nos amants partagés. Deuxièmement, qu'est-ce que ça peut te foutre, avec qui je baise ou pas ? Ne me dis pas que tu es comme Meng Die et que tu veux poser ta candidature ?

Lita rougit très fort, et la colère déforma son ravissant visage.

— Je te l'ai déjà dit, je ne couche pas avec des filles.

— Tant mieux, parce que moi non plus. Je couche avec des femmes, pas des gamines qui ont encore bien besoin de grandir.

Elle m'injuria en espagnol.

— « *Puta* », vraiment ? C'est ce que tu peux faire de mieux ? On m'a traité de putain de Babylone sur une chaîne nationale. *Puta*, à côté, c'est un peu faible.

— Qui t'a appelée comme ça à la télé ?

— Malcolm, le chef de l'Église de la Vie Éternelle, avant qu'on ne conclue un accord.

— Tu veux dire, avant que Jean-Claude et toi ne le baisiez et le rouliez, rectifia Lita.

— Tu ne sais vraiment pas t'arrêter, hein ?

— Ne lui fais pas de mal avant demain, réclama Dino. Je te le demande comme un service.

Je me tournai vers le colosse et tentai de déchiffrer son

expression. Il avait l'air affable, comme d'habitude, mais je savais désormais qu'il se passait beaucoup plus de choses que je ne le pensais derrière son sourire. Mieux comprendre vos amis, c'est bien. Mieux comprendre vos amis d'une façon qui vous pousse à vous demander s'ils sont vraiment vos amis ou juste des sociopathes qui donnent très bien le change, c'est moyen.

— Pour toi, et à condition qu'elle cesse de m'insulter, je laisserai filer jusqu'à ce que tu aies couché avec elle.

— Hé ! protesta Lita, qui semblait sincèrement vexée.

Dino grimaça.

— Merci Anita, tu es une vraie amie.

Je haussai les épaules.

— J'essaie.

Ma sonnerie de textos se fit entendre. Un message de Jean-Claude. Il était presque arrivé, ce qui signifiait qu'il avait écourté sa soirée de travail pour venir à la réception des tigres.

— J'ai besoin de me préparer. Donc, premièrement, Kelly, tu n'es pas en état de bosser. Dino, Nicky, il nous faut une partenaire de remplacement pour Lita. Qui suggérez-vous ?

— Claudia est de repos ce soir, et toutes les autres gardes sont soit trop nouvelles, soit trop instables pour qu'on les colle avec mademoiselle la Chieuse, répondit Nicky.

— Comment tu viens de m'appeler ? s'offusqua Lita.

Il tourna vers elle un visage glacial. Nicky ne cherche pas à dissimuler sa sociopathie ; c'est un étendard qu'il porte fièrement.

— La seule raison pour laquelle on t'a assigné Kelly comme partenaire, c'est que tu passes beaucoup trop de temps à flirter ou à essayer de te taper tous les mecs. Tu es une distraction, Lita. Ni Claudia, ni Fredo, ni moi ne sommes impressionnés.

— Je me fiche de t'impressionner ou pas. Tu n'es que le toutou d'Anita ; tu ne comptes pas.

— Et si je te dis que tu ne m'impressionnes pas non plus ? lançai-je.

— Tu n'es que la pute de sang de Jean-Claude. Je n'ai pas besoin de t'impressionner non plus.

— J'avais l'intention de déclencher une bagarre, mais tu te débrouilles tellement mieux que moi, concéda Meng Die. Je te la laisse.

— Tu me laisses quoi ?

— La bagarre.

— Avec qui ?

La vampire rit en secouant la tête.

— Je savais déjà que tu étais jeune, Lita, mais je commence à soupçonner qu'en plus de ça tu es idiote.

— Qui est-ce que tu traites d'idiote, sale pute chinoise ?

Meng Die continua à glousser doucement et se dirigea vers la porte.

— Amusez-vous bien, il faut que j'aille travailler.

Je m'approchai de Lita, qui me laissa faire. Ou bien elle ne me considérait pas comme dangereuse, ou bien elle était à ce point confiante en ses propres capacités. Dans les deux cas, c'était une erreur.

— Qu'est-ce qui t'appartient dans ton équipement ?

— Quel équipement ?

— Tes armes. Le fusil est à toi, ou on te l'a donné à ton arrivée ?

Elle eut un geste presque caressant sur la crosse.

— On me l'a donné ici. Je n'aurais pas pu prendre l'avion avec.

— Alors, rends-le.

— De quoi tu parles ?

— Je te vire. L'équipement de la boîte reste ici.

— Tu ne peux pas me virer.

— Je peux te virer et te renvoyer à Los Angeles.

— Tu ne peux pas me renvoyer. Tu n'es pas mon roi, et tu n'es pas non plus Claudia ou Fredo. Ce sont eux, mes patrons.

— Et je suis leur patronne.

J'étais assez près de Lita pour lui prendre n'importe laquelle des armes qu'elle portait, ou l'empêcher de les utiliser. Elle ne voyait toujours pas le danger. Elle n'était pas assez bonne pour faire partie de nos gardes. C'est Claudia et moi qui avions décidé qu'il nous fallait plus de femmes, mais pas à ce prix-là.

— C'est Jean-Claude leur patron, protesta Lita.

— Non, intervint Kelly. Jean-Claude gère la partie business, mais c'est Anita qui prend les décisions concernant les gardes.

Elle leva un regard satisfait vers l'autre femme, ce qui signifiait que Lita ne se comportait déjà pas de façon agréable avant notre arrivée. La renvoyer d'où elle venait me tentait de plus en plus.

— Techniquement, je ne peux pas te renvoyer à Los Angeles. (Lita eut un sourire triomphant). Mais je peux te virer et recommander à Rafaël de te renvoyer à Los Angeles, n'en doute pas une seconde. (Elle hésita). Tu l'as dit toi-même : c'est mon amant. La plupart des hommes accordent davantage d'importance à l'opinion d'une femme si elle partage leur lit.

— Tu ne partages pas son lit. Vous baisez juste ensemble.

— Tu sais que Rafaël couche avec Anita, intervint Dino, mais tu n'étais pas encore en ville, tu n'étais pas encore l'une des nôtres la dernière fois que c'est arrivé.

— Et alors ? aboya Lita.

Il gloussa et secoua la tête.

— C'est un sacré spectacle.

Je savais de quoi il voulait parler. La dernière fois que j'ai couché avec Rafaël et que je l'ai utilisé pour nourrir mon ardeur, j'ai pompé l'énergie de tous les rats-garous du coin. Niveau afflux de pouvoir, c'était épique.

— Tu veux dire qu'on doit les regarder ?

— Je t'expliquerai après qu'on aura baisé ce soir.

J'aurais pu ajouter mon grain de sel, mais je venais de sentir Jean-Claude. Il était presque là, et Lita me fatiguait. Je tendis la main pour lui prendre son fusil, utilisant la bandoulière en travers de sa poitrine pour la déséquilibrer.

Elle lutta pour garder le contrôle du flingue et ne pas dégainer son arme de poing. Nouvelle erreur de sa part. Je profitai de son propre élan pour la jeter à terre en sortant le neuf millimètres de son holster au passage. Je coinçai le fusil dans son dos avec le genou que je lui enfonçais dans les reins. Alors elle tenta de se débattre, mais bien trop tard. Je collai le canon de son propre pistolet sur sa tempe. J'avais un doigt sur la détente, et ce modèle ne possédait pas de cran de sûreté.

— Ne fais pas ça, susurrai-je à voix basse, sur un ton presque caressant.

Je me sentais très calme à l'intérieur, étrangement sereine comme chaque fois que je m'apprête à buter quelqu'un. Autrefois, cela m'emplissait d'un silence blanc et crépitant ; aujourd'hui, ça ne provoque plus qu'un silence tout court. Je n'avais pas peur.

Je n'étais pas excitée. Je n'éprouvais pas de remords à l'idée d'abattre Lita. Je n'avais pas envie de le faire, mais essentiellement parce que Dino l'appréciait assez pour coucher avec elle, et que j'appréciais Dino. Lorsque je pris conscience de mon équation émotionnelle, j'essayai de culpabiliser, mais sans succès. À vrai dire, je ne ressentais pas grand-chose hormis cette impression que le monde avait ralenti et que je disposais d'une éternité pour décider si j'allais tirer ou pas.

Lita était parfaitement immobile sous moi, le flingue sur la tempe, les mains encore plaquées par terre dans un effort interrompu pour se relever. Elle s'était figée comme à mi-pompe. A Los Angeles, elle faisait partie d'un gang ; elle avait l'habitude de la violence, et je venais enfin de faire quelque chose qu'elle comprenait.

— Anita, dit Dino à voix basse. S'il te plaît.

Je n'allais pas la tuer, mais le fait qu'il se donne la peine de dire « s'il te plaît » indiquait qu'il aimait bien Lita. Du diable si je pigeais pourquoi. Mais j'écartai le flingue de sa tête et le pointai vers le plafond en ôtant mon doigt de la détente.

Je décrochai la bandoulière du fusil et posai celui-ci sur le côté.

Je pris le flingue que Lita portait dissimulé dans le creux des reins et lui fis rejoindre le fusil. Je la délestai également du couteau planqué dans un fourreau le long de sa nuque, sous ses longs cheveux. Moi aussi, je fais ça, parce que beaucoup de gens oublient de fouiller à cet endroit.

J'entendis des coups à la porte, mais comme je sentais l'énergie de Jean-Claude je ne pris pas la peine de lever les yeux ou de détacher mon regard de la femme que je plaquais à terre. Et lorsqu'il entra il ne m'interrompit pas. Il me faisait confiance, et attendrait que je lui explique plus tard.

— Me suis-je bien fait comprendre, Lita ? demandai-je d'une voix basse et prudente.

Elle s'humecta les lèvres et déglutit péniblement.

— C'est toi la patronne. J'ai pigé.

— Vraiment ? Ou tu dis juste ça parce que j'ai pointé un flingue sur ta tête ?

— Je t'ai cherchée, je t'ai trouvée, et tu m'as neutralisée. Tu m'as neutralisée sans te fouler, alors que tu n'es même pas une métamorphe ou une vampire. Comment tu as fait ?

— Si tu arrêtes de m'emmerder, je te montrerai peut-être à l'entraînement.

— Tu ne me renverras pas à Los Angeles ?

— Je te laisse une dernière chance, mais refais-moi un coup pareil, et c'est un billet retour ou une balle dans la tête. C'est clair ?

— Limpide.

— Kelly, tu te sens en état de t'occuper de son équipement ?

— Oui, madame.

Elle se redressa et vint ramasser les armes par terre.

— Lita, je vais me relever, et tu vas rester bien tranquille jusqu'à ce que je te dise que tu peux bouger, d'accord ?

— Oui. Oui, madame.

Je me mis debout lentement. En tant que marshal, j'aurais menotté le suspect avant de le fouiller. Il faut être prudent, parce qu'un instant d'inattention quand vous vous relevez est parfois suffisant pour que le méchant retourne la situation à son avantage.

— Très bien. (Je tendis le pistolet à Kelly pour qu'elle l'ajoute au reste). Si tu penses qu'elle les mérite, rends-lui son couteau et son arme de poing. Pour le fusil, il faudra qu'elle se donne un peu plus de mal. Jusqu'à nouvel ordre, elle n'a droit à rien de plus gros qu'un pistolet.

— Je préviendrai Claudia et Fredo.

— D'accord. Maintenant tu peux te relever, Lita.

La rate-garou obtempéra lentement et prudemment, comme si elle ne se sentait pas en sécurité. Tant mieux. Elle s'humecta les lèvres, et

je remarquai que son rouge avait bavé d'un côté, comme si sa joue avait frotté par terre quand je l'avais clouée au sol.

Elle me dévisagea, puis jeta un coup d'œil derrière moi, et je fus à peu près sûre qu'elle regardait Jean-Claude. Elle reporta son attention sur moi, et je m'en félicitai. Avant ça, elle aurait continué à mater le beau mec, et Jean-Claude était l'un des plus beaux qui soient.

— Tu es vraiment rapide, commenta-t-elle sur un ton hésitant, presque effrayé.

— Et j'ai de l'entraînement, beaucoup d'entraînement.

Elle acquiesça.

— Tu m'apprendras ?

— Si tu essaies de faire partie de l'équipe au lieu d'être une chatte avec un flingue, oui.

— Je ne suis pas une chatte avec un flingue, protesta-t-elle dans un élan de colère.

Je luttai pour ne pas sourire.

— Non, mais tu dois cesser de flirter avec tous tes partenaires mâles quand tu es de service. C'est un boulot, et si tu ne peux pas le traiter comme tel on ne veut pas de toi ici.

— J'essaierai de ne pas flirter, mais c'est... Je suis comme ça.

— Tâche d'être autrement.

— J'essaierai. Sérieusement. Mais je ne peux pas garantir qu'il ne m'arrivera jamais d'oublier. Je ne me cherche pas d'excuse ; simplement, si ça se reproduit, ne me tue pas. Dis-moi d'arrêter de déconner et à partir de maintenant je t'écouterai.

Je la dévisageai et, pour la première fois, elle me parut sincère.

— D'accord, mais débrouille-toi pour qu'une remarque suffise. Ne m'oblige plus jamais à te braquer un flingue sur la tempe, Lita.

— Je ne le ferai plus, Anita, c'est promis.

— Bien.

Je voulais me tourner vers Jean-Claude plutôt que de me contenter de sentir sa présence, mais quelque chose dans l'expression de la jeune femme retenait mon attention sur elle.

— Les rats-garous te surnomment Gatito Negro. Je croyais que c'était pour se moquer de toi, comme si tu étais un chaton dont ils devaient prendre soin, mais ce n'est pas ça, hein ?

— Non, en effet.

— Elle est petite, mais elle bouffe des rats, notre Gatito Negro, affirma Dino.

Lita hocha la tête.

— Ouais, et je n'ai pas envie d'être la prochaine sur la liste.

— Fais ton boulot, cesse d'essayer de coucher avec tous les mecs, passe plus de temps à la salle de gym, et on se voit à l'entraînement.

— Gracias, Anita.

— De nada.

— Tu as l'air de passer une soirée très intéressante, ma petite.

— Vous n'avez pas idée, dis-je.

En me retournant, je découvris que Jean-Claude s'était déjà changé pour la rencontre, et que j'allais devoir me donner du mal pour ne pas déparer à son bras.

Chapitre 18

Il se tenait à côté de Nicky, et je fus presque surprise de constater qu'il le dépassait. Je savais que Nicky n'atteignait pas le mètre quatre-vingts alors que Jean-Claude, si, mais Nicky est tellement plus costaud qu'il me semble plus grand lorsque je suis face à lui. Jean-Claude ne me donne jamais l'impression d'être minuscule ; je dois juste lever la tête pour le regarder. Mais en les voyant côte à côte je pris conscience que même si Jean-Claude soulevait de la fonte pour donner de la définition à ses muscles, il ne cherchait pas à gonfler, de sorte qu'il semblait presque longiligne comparé à Nicky.

Il avait remplacé la chemise blanche que nous avions tachée un peu plus tôt par une chemise écarlate qui allait fabuleusement bien avec sa veste courte en velours noir, son pantalon en cuir et ses bottes. Je l'adore en rouge, peut-être parce qu'il en porte rarement. Par contraste, sa peau paraissait presque translucide, comme de l'albâtre légèrement teinté de vie ; ses boucles noires semblaient briller, et le bleu de ses yeux tirait plus sur le cobalt que sur le marine.

Je passai mes bras autour de sa taille et sentis que la chemise était en soie, fraîche et lisse sous mes mains. Elle avait un jabot comme ses chemises blanches plus traditionnelles, mais pas en dentelle cette fois. J'enfouis mon menton dans son bouillonnement et découvris qu'il était maintenu en place par une épingle de platine ornée d'un diamant presque aussi gros que celui de la bague de fiançailles que Jean-Claude m'avait offerte dans la vidéo.

La pierre était entourée d'un cercle de rubis aussi rouges que la soie, probablement des antiquités. Autrefois, on les appelait sang de pigeon, et ils sont devenus très difficiles à trouver de nos jours, car les pays qui en possèdent encore ne les exportent pas vers les États-Unis. Jean-Claude n'avait pas mis ce bijou pour se produire sur la scène du *Plaisirs Coupables*.

Apparemment, la rencontre avec les tigres-garous allait être plus protocolaire que je ne m'y attendais. Je me serais moins inquiétée de ma tenue si Jean-Claude n'avait pas été aussi éblouissant dans la sienne.

Je me dressai sur la pointe des pieds pour recueillir son baiser. Il fut doux mais ferme. Jean-Claude sait m'embrasser sans faire baver mon rouge à lèvres et s'en mettre partout ; de mon côté, je sais l'embrasser sans me couper sur ses canines. Avec la langue, c'est plus délicat, mais on y arrive aussi.

— Merde ! lâcha Lita.

Je me retournai pour lui jeter un regard pas particulièrement amical.

— Ne fais pas cette tête, Anita. Je ne voulais pas te provoquer encore une fois, c'est juste que... (elle eut un geste dans notre direction) vous ressemblez aux personnages d'un film romantique. Ce n'est pas réel ; ça ne peut pas être réel.

— Oh ! C'est réel, je te le jure, répliqua Kelly. Maintenant, appelons la relève avant que tu dises encore une connerie.

— Je ne suis pas conne, aboya Lita comme si on avait passé toute sa vie à lui dire le contraire.

Or elle n'était pas conne : un peu handicapée émotionnellement, mais je pensais que c'était dû à son environnement et qu'elle pouvait s'améliorer.

Jean-Claude la dévisagea pensivement avant de reprendre son expression affable, souriante et indéchiffrable. Son regard glissa de Lita à Kelly, et toutes deux baissèrent les yeux. Je suis immunisée contre le pouvoir hypnotique des vampires depuis si longtemps que ça me surprend presque de voir les autres réagir ainsi, surtout vis-à-vis de Jean-Claude.

En voyant qu'il s'intéressait surtout à Lita, Kelly recula d'un pas comme pour abandonner la rate-garou à son sort. Elle semblait... effrayée. Du coup, je me demandai si j'avais raté autre chose que l'agressivité de Magda. Je poserais la question à Kelly plus tard, sauf si j'arrivais à piger toute seule en observant Jean-Claude avec les autres femmes.

— Je t'assure, ma souris, que je suis bien réel.

Lita regardait fixement le plancher.

— Je sais, répondit-elle d'une voix qui se voulait assurée.

Mais c'est dur d'avoir l'air coriace en matant les pieds de quelqu'un.

— Tu viens pourtant de dire le contraire.

L'accent français de Jean-Claude était un peu plus prononcé, ce qui signifie généralement qu'il lutte contre une émotion quelconque, même s'il fait exprès de l'exagérer sur scène. Les Américaines adorent ça.

Lita secoua la tête assez fort pour que ses cheveux se déploient autour de son visage, mais avec son bandeau ils ne pouvaient pas tomber en avant au point de le dissimuler. Jean-Claude lui toucha le menton du bout des doigts et lui fit lever la tête. Effrayée, elle ferma les yeux.

— Pitié ! chuchota-t-elle.

Mais j'étais assez près pour l'entendre.

— Pitié, quoi ? demanda Jean-Claude sur un ton taquin, celui

qu'il utilisait avec moi autrefois.

Un instant, je me demandai s'il avait juste un faible pour les femmes avec de longs cheveux noirs bouclés. J'éprouvai une jalousie que je n'avais pas ressentie depuis très longtemps. Je l'examinai en m'interrogeant : d'où sortait-elle ? J'avais regardé Jean-Claude baiser avec d'autres gens sans que ça me pose de problème, alors, pourquoi cette réaction maintenant ?

— Pitié ! répéta Lita.

Jean-Claude la touchait à peine du bout des doigts, mais elle commença à ouvrir les yeux comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher. Je me souvins de l'époque où je brûlais d'envie de contempler le visage qui allait avec cette voix, mais où j'avais trop peur pour le regarder.

La voilà, la raison. C'était la première fois que je voyais Jean-Claude agir avec une femme comme avec moi des années auparavant. Je l'avais observé avec d'autres partenaires sexuels, mais il les traitait différemment, d'une façon propre à chacun d'eux et sans rapport avec celle dont il me traitait, moi. J'étais spéciale pour lui comme il était spécial pour moi, mais, alors que Lita ouvrait les yeux tel un oiseau hypnotisé par un serpent, je me demandai si je l'avais jamais regardé de cette façon précise du temps où je luttais encore pour ne pas tomber sous son emprise.

— Tes paroles sont dures, ma souris, mais ton caractère ne l'est pas.

Je vis Lita tenter de se débattre, d'échapper au regard de Jean-Claude. Son visage se crispa ; elle commença à lever les mains mais s'interrompit au milieu de son geste comme si elle avait oublié ce qu'elle voulait faire.

Nicky s'approcha de moi et je pris sa main à tâtons parce que jamais encore je n'avais vu Jean-Claude se comporter ainsi envers un de nos gardes. Ça ne me plaisait pas beaucoup, et Nicky l'avait senti.

Jean-Claude recula, mais Lita resta figée sur place, regardant l'endroit où il se tenait quelques instants plus tôt, les traits flasques comme si elle attendait ses instructions.

— C'est bien ce que je craignais, commenta Jean-Claude de sa voix normale.

— Que craigniez-vous ? demandai-je.

— Je n'ai pas tenté de l'hypnotiser, ma petite. Je n'ai pas fait usage de mes pouvoirs, et elle appartient à une espèce animale sur laquelle je n'ai pas d'emprise particulière. Pourtant, elle reste plantée là, ensorcelée, et elle attend mes ordres.

— Donc, c'était un test ? lançai-je en pressant la main de Nicky.

— Oui.

Je dus froncer les sourcils, parce que Jean-Claude pencha la tête

sur le côté pour m'étudier.

— Tu es perturbée. En arrivant, je t'ai trouvée en train de menacer Lita en braquant un flingue sur sa tête, mais le fait que je l'aie ensorcelée te perturbe. Pourquoi ?

— Vous me faisiez presque exactement la même chose au début, quand vous tentiez de me séduire et que je vous résistais.

— C'était un jeu, ma petite. Quand j'ai entamé cette danse avec toi, je n'imaginais pas la place que tu prendrais dans ma vie. Je ne me doutais pas que tu deviendrais mon amour et ma reine.

Il s'approcha de moi, laissant Lita figée sur place et incapable de réagir, comme si elle n'avait aucune importance pour lui.

— Tu allais lui faire sauter la cervelle, Anita, me rappela Nicky.

— Peut-être, bougonnai-je.

— Qu'est-ce qui cloche, ma petite ?

— C'est comme si vous n'en aviez rien à faire de Lita, alors que vous venez de lui sortir le grand jeu vampirique.

— Tu sais bien que ça n'est pas mon « grand jeu vampirique » mais un jeu tout court. J'avais besoin de voir si mes pouvoirs avaient cru. Une femme que tu menaçais de tuer la minute d'avant me semblait un choix sûr, mais je vois que ça ne l'était pas.

— Est-ce que vous jouiez seulement avec moi, au début ?

— Lorsque nous nous sommes rencontrés, je t'ai d'abord considérée comme un défi en matière de séduction, de la même façon que tu m'as d'abord considéré comme une séduisante source d'irritation. (Jean-Claude se tenait juste devant moi à présent – devant nous, vu que je tenais toujours la main de Nicky). Ta force de caractère m'a intrigué, puis ta nécromancie m'a appelé... (il prit ma main libre et je le laissai faire, mais sans m'accrocher à lui) et, au fil du temps, le reste de ta personne a achevé de me conquérir.

Il leva ma main et déposa un baiser sur les jointures de mes doigts. Je crois que je le foudroyai du regard. Il se redressa sans lâcher ma main.

— Ma petite, ça ne te ressemble pas d'être jalouse, surtout pour une chose aussi insignifiante.

J'acquiesçai.

— Vous avez raison, c'est juste que je ne m'étais pas rendu compte qu'au début il s'agissait juste d'un jeu pour vous. Je veux dire, je le savais sans le savoir, en quelque sorte.

— Mais n'était-ce pas un jeu réciproque, le jeu très ancien de l'homme qui poursuit et de la femme qui se dérobe à ses attentions ?

Je réfléchis et secouai la tête.

— Je n'en avais pas conscience à l'époque.

— Les gens d'aujourd'hui n'en parlent peut-être pas de façon aussi directe, mais c'est le jeu ancestral de la chasse et de la capture.

Dans une relation, il y a toujours quelqu'un qui prend pour cible le cœur de l'autre, et cette personne doit décider si elle veut se laisser attraper facilement ou lui compliquer la tâche, dit Jean-Claude en souriant.

Je me rembrunis.

— Ça vous est déjà arrivé de ne pas pouvoir coucher avec quelqu'un sur qui vous aviez jeté votre dévolu ?

Il haussa la courbe sombre et gracieuse d'un de ses sourcils.

— Tu m'as offert la poursuite la plus mouvementée que j'ai jamais connue, ma petite.

— Pourquoi avez-vous appelé Lita « ma souris » ?

— Parce qu'elle est trop faible pour être un rat. C'est ça qui t'a perturbée, le surnom possessif ? Je peux m'abstenir d'en user avec toute autre femme que toi si tu préfères, ma petite.

Je pressai les mains du vampire à l'impossible beauté et du lion-garou si solide. Ils me retournèrent mon geste, Jean-Claude en souriant, Nicky en attendant de voir ce qui allait se passer. Jean-Claude et moi avions dressé nos boucliers pour ne pas percevoir nos émotions mutuelles, mais Nicky est ma Fiancée, et il sait toujours ce que je ressens. A cet instant, il le savait bien mieux que Jean-Claude. Le vampire ne se rendait pas compte que j'étais presque en colère contre lui, mais Nicky, si.

J'aurais pu baisser mes boucliers métaphysiques, mais je n'en fis rien. Un, nous avons lutté trop longtemps pour conserver notre intimité émotionnelle ; deux, je lui en voulais et je n'avais aucune intention de lui faciliter les choses. Dès que cette pensée me traversa l'esprit, je sus que c'était mesquin de ma part, mais...

— Donc, vous avez testé vos pouvoirs sur Lita. Pourquoi ?

— Tu avais un flingue collé sur sa tête. Je pensais que tu ne te souciais pas d'elle.

Je me forçai à réfléchir avant de répondre :

— Je ne m'en soucie pas vraiment.

Jean-Claude eut un sourire prudent.

— Dans ce cas, tout va bien.

— Ce que je veux dire, c'est : pourquoi avez-vous testé vos pouvoirs sur une de nos gardes ?

— Je commence à craindre que ma capacité à ensorceler les gens ait grandi, et je souhaitais mesurer sa force exacte avant de remonter sur scène au *Plaisirs Coupables*. Je ne voudrais pas rouler accidentellement l'esprit d'un spectateur.

— Il s'est passé quelque chose au club ce soir ?

— Oui et non, dans le sens où tout s'est déroulé comme prévu. Ma voix a ensorcelé le public, mais la façon dont les femmes ont réagi envers moi quand je suis passé parmi elles m'a paru... différente.

— Donc, vous avez fait ça à Lita exprès ? demandai-je en regardant la métamorphe toujours immobile derrière lui.

— Je voulais voir ce que faisaient mon regard et un simple contact physique sans que j'y ajoute de pouvoir, oui. Lita est une métamorphe, ce qui lui confère une immunité supérieure à celle des humains ordinaires, et elle appartient à une espèce avec laquelle je ne suis pas lié, ce qui aurait dû l'aider à me résister, mais comme tu peux voir...

Il la désigna de sa main libre.

— Vous avez roulé son esprit ?

— Il semblerait, acquiesça-t-il comme si ça ne lui faisait pas plaisir du tout.

— Si vous avez dépassé un certain point, vous ne pourrez pas la libérer de votre emprise, lui rappelai-je.

Jean-Claude soupira, ce qui est assez inhabituel chez lui vu qu'il n'a pas besoin de respirer.

— Je devrai être très prudent les soirs où je travaille.

— Prudent ? répéta Kelly, qui avait enfilé la bandoulière du fusil automatique et le portait comme un sac très encombrant. Vous l'avez à peine touchée, et regardez-la ! Je vous ai vu sur scène, Jean-Claude ; vous touchez les gens bien davantage que ça.

Comme si elle avait compris qu'on parlait d'elle, Lita prit une grande inspiration tremblante et cligna des yeux. Elle parut perdue l'espace d'un instant, puis son regard se posa sur Jean-Claude.

— Espèce de fils de pute ! Vous m'avez roulée comme une vulgaire touriste humaine !

Jean-Claude sourit.

— Elle se souvient de ce que je lui ai fait. C'est une bonne chose.

Lita serra les poings.

— Comment ça, salopard ?

— Ça veut dire qu'il n'a pas roulé ton esprit, expliquai-je.

— Bien sûr que si !

— S'il l'avait fait, tu ne te souviendrais de rien après le moment où il t'a touchée, voire à partir du moment où il t'a adressé la parole.

Lita secoua la tête.

— J'étais impuissante, putain ! Complètement impuissante, et tu prétends qu'il n'a pas roulé mon esprit ?

— Je ne prétends rien, c'est la pure vérité.

Elle se mit à jurer, d'abord en anglais, puis en un long torrent d'espagnol, et se tourna vers Kelly.

— Emmène-moi loin d'ici, loin d'eux deux.

— Je vais te conduire à Claudia.

Kelly la précéda vers le rideau, que Dino écarta pour elles.

— Mesdames.

Juste avant de sortir, Kelly se retourna.

— J'ai remarqué que j'ai de plus en plus de mal à ne pas me focaliser sur vous, et vous n'êtes pas censé avoir de lien avec les lions non plus, dit-elle à Jean-Claude. Vous devriez demander à certains des autres métamorphes s'ils l'ont noté aussi.

— Je n'y manquerai pas. Merci de me prévenir.

Elle hocha la tête.

— Maintenant que je sais que vous ne le faites pas exprès, j'ai pensé que vous deviez en être informé.

Dino laissa retomber le rideau.

— Tu peux les accompagner, lui dit Jean-Claude.

Dino me jeta un coup d'œil.

— Vas-y. Lita aura peut-être besoin de quelqu'un pour la réconforter.

Il eut un large sourire.

— Tu es le meilleur coéquipier du monde, Anita.

Il s'en fut en sifflotant doucement, et les draperies se refermèrent derrière lui.

— J'ai l'impression d'avoir raté beaucoup de choses aujourd'hui, commenta Jean-Claude.

— Dino et Lita ont rencard pour un plan cul après le boulot, tout à l'heure, l'informai-je.

— Plan cul, grimaça Jean-Claude. Je n'aime pas ce terme.

— Moi non plus, avouai-je, mais je n'en ai pas de meilleur.

Nicky gloussa. Nous le regardâmes tous les deux.

— Quoi ? demandai-je.

— Le grand méchant incubé et le puissant succube qui aspirent l'âme des petits vampires et des métamorphes par la queue trouvent que « plan cul » c'est vulgaire.

Nous fronçâmes les sourcils.

— Oh ! Allez, avouez que c'est drôle.

Jean-Claude se mit à rire, et je finis par en faire autant. Oui, c'était drôle, contrairement au fait que les pouvoirs de séduction de Jean-Claude grandissaient. Qu'est-ce que ça allait donner avec les tigres-garous ? Et sur le reste de notre petit groupe ? J'étais si inquiète que je cessai brusquement de rire. Jean-Claude, encore plus sexy que d'habitude ? On était tous baisés, sans doute au sens littéral du terme.

Chapitre 19

Livré à lui-même, Jean-Claude aurait fait de cette rencontre avec les tigres-garous un événement protocolaire avec une profusion de bijoux. Livrée à moi-même, j'en aurais sans doute fait un barbecue dans le jardin. Donc, nous étions tombés d'accord sur un moyen terme : ne feraient d'efforts vestimentaires et joailliers que ceux qui le désiraient.

Du coup, la plupart d'entre nous gardèrent leurs fringues de boulot. Tous les gens qui devaient être présents ce soir se connaissaient déjà ; on s'était tous vus en tenue de travail, en tenue de soirée, en tenue de sport pour beaucoup d'entre nous qui s'entraînent régulièrement ensemble, et même en tenue d'Adam ou d'Eve pour certains qui couchent ensemble. Donc, ça n'aurait rien à voir avec une soirée de *speed-dating* ordinaire.

La plupart des tigres-garous, tous les Arlequin et leurs animaux à appeler bossaient pour nous en tant que gardes ; autrement dit, la majorité des personnes présentes dans la pièce étaient armées et dans notre camp. Les seuls gardes supplémentaires étaient ceux qui nous accompagnent généralement, Jean-Claude, Micah et moi. Nathaniel discutait avec les tigres qu'il connaissait moins bien ; Nicky le suivait à la fois pour le protéger et pour l'aider à repérer des partenaires potentiels.

Je ne savais pas trop si le côté informel de la chose la rendait plus ou moins embarrassante. Juste différente, peut-être.

Le temps qu'on soit tous installés dans le salon sur les deux canapés, la bergère et dans les deux gros fauteuils confortables, je commençais à regretter d'avoir accepté cette rencontre. J'avais partiellement surmonté ma panique d'un peu plus tôt, quand je m'étais rendu compte que je blâmais Cynric pour une chose dont il n'était pas responsable. À présent, je me sentais idiote de n'avoir fui la vérité que pour me jeter la tête la première dans une soirée de *speed-dating* surnaturel.

J'avais besoin d'appeler Marianne, mon mentor pour tout ce qui touche à la magie et ma thérapeute sans le vouloir. C'est une sorcière et la sage de sa meute de loups-garous dans le Tennessee. Elle m'a aidée à contrôler beaucoup de mes capacités métaphysiques, et donné des conseils judicieux dans des tas d'autres domaines. Mais j'avais accepté de participer à cette rencontre, alors je devais au moins faire semblant de jouer le jeu. Et puis l'argument de Nathaniel concernant

le fait qu'on devait trouver quelqu'un qui ne serait pas juste mon partenaire au sein de notre groupe poly tenait la route. Le problème, c'est que le sexe et l'amour ne sont pas logiques : ils reposent sur des sentiments, qui sont la chose la moins logique du monde.

Ce qu'il fallait vraiment que je fasse, c'était découvrir combien d'autres groupes animaux avaient des problèmes avec les métamorphes âgés que je leur avais imposés lorsque nous avions fait venir les Arlequin à St. Louis sans nous soucier des conséquences. Ou réfléchir à un moyen de localiser et de libérer les zombies utilisés pour ces affreuses vidéos en ligne, même si, honnêtement, la division informatique du FBI restait notre meilleur espoir d'y arriver. Dès qu'ils auraient défini une zone d'émission, je pourrais peut-être localiser les méchants à condition de me trouver à proximité d'eux. Mais, même pour ma nécromancie, un pays entier – voire plusieurs – était un champ de recherche trop vaste.

— Ma petite...

Je sursautai et me tournai vers Jean-Claude, qui était drapé artistiquement sur le canapé à côté de moi. Pour ma part, j'avais remonté mes genoux contre ma poitrine. Difficile de s'asseoir gracieusement quand on n'a pas les pieds qui touchent par terre sur la plupart des sièges.

— Désolée, je ne... Désolée, vous disiez ?

La femme qui avait pris place de l'autre côté de moi haussa un sourcil parfaitement assorti au regard cynique de ses yeux bleu-gris.

— Je ne crois pas que ça vous intéresse beaucoup.

Je pivotai vers elle, le dos calé au creux du bras de Jean-Claude.

— Pardonnez-moi. Je pensais à une enquête en cours. Parfois, j'ai du mal à laisser mon travail au bureau.

Elle repoussa une mèche derrière son oreille et me dévisagea comme si elle ne me croyait pas. Ses cheveux étaient très courts ; ils lui descendaient à peine jusqu'à la nuque, avec quelques mèches plus longues encadrant sa mâchoire bien dessinée. Leur couleur bleu pâle ne devait rien à une teinture, et ses yeux bleu-gris étaient des yeux de tigre dans son visage humain.

Elle mesurait un mètre soixante-quinze ; lorsqu'elle avait atteint l'âge adulte, elle devait être considérée comme une géante par rapport aux hommes de l'époque – et à plus forte raison, aux femmes. Les gens n'étaient pas si grands il y a quelques millénaires. Certes, je ne connaissais pas son âge exact, mais ma nécromancie me permettait d'estimer celui de son Maître, qui allait sur ses deux mille ans. Elle ne devait donc pas être beaucoup plus jeune.

— Vous n'avez aucune envie d'être là, constata-t-elle. Alors pourquoi avez-vous accepté ?

Je ne lui devais pas la vérité, aussi répondis-je :

— D'après la prophétie des clans de tigres, si je n'épouse pas l'un de vous, la Mère de Toutes Ténèbres pourrait revenir à la vie. Je n'ai aucune envie que ça se produise, et vous ?

Elle plissa les yeux, et je vis que même ses cils étaient d'un bleu poudré. Ceux de Cynric étaient noirs, non ? Se pouvait-il qu'ils soient d'un bleu marine si foncé que je les avais crus noirs ? Cette pensée me donna envie d'aller chercher Cynric et de le forcer à se tenir dans la lumière pour vérifier.

— Vous croyez à cette partie de la prophétie ?

— Disons qu'une grande partie du reste s'est déjà réalisée. Pourquoi, vous n'y croyez pas, vous ?

Elle eut un sourire blasé, comme si elle avait tout vu et que rien ne l'avait impressionnée.

— En répondant à ma question par une autre question, vous m'empêchez de sentir si vous mentez.

Je haussai les épaules et lui rendis son sourire.

— Je pensais vraiment à mon boulot.

— Les zombies ou la police ?

— Les deux, en fait. La police m'a consultée pour mon expertise en matière de zombies.

— À quel sujet ?

Je secouai la tête.

— Désolée, mais c'est une enquête en cours. Je ne peux pas en discuter.

— Je n'arrive pas à dire si vous mentez. Votre rythme cardiaque ne change pas, et votre odeur non plus. Seul un métamorphe très expérimenté peut faire mentir l'odeur de sa peau.

— Comme je ne suis techniquement pas une métamorphe, avez-vous envisagé que je dise la vérité ?

Une vampire brune qui ne devait faire que cinq centimètres de plus que moi, un mètre soixante-cinq tout au plus, vint se planter devant nous. Elle aussi avait un sourire cynique, mais une lueur amusée brillait dans ses yeux bleus couleur de fleurs de maïs.

— Fortune et moi pensons que vous n'avez accepté de rencontrer des tigresses que pour empêcher vos hommes de se plaindre quand vous ajouterez encore un mâle à votre harem.

Je ris et jetai un coup d'œil à la tigresse bleue avant de reporter mon attention sur son Maître.

— Vraiment ? Pourquoi avez-vous accepté de venir si vous pensiez que ça n'était qu'une mascarade ?

Jean-Claude me pétrit l'épaule avec la main passée dans mon dos. Je ne savais pas si c'était pour me calmer ou pour se réconforter, lui. Je n'avais encore rien fait d'impoli.

— Quand le Roi requiert votre présence, vous ne refusez pas.

— Même si vous pensez que c'est une perte de temps, complétai-je.

La vampire eut un sourire assez large pour découvrir une canine délicate et creuser une fossette dans sa joue. Ses cheveux blonds étaient si ondulés qu'ils formaient comme des anglaises lâches sur ses épaules.

— La plupart des choses que désirent les rois sont une perte de temps, dit-elle en s'inclinant profondément devant Jean-Claude, mais sans se répartir de son sourire.

— Je ne crois pas avoir connu autant de rois que toi, Echo, mais je ne puis réfuter cette affirmation. Je te jure que, si je ne pensais pas que ma petite était sincère, je ne t'aurais pas arrachée à ta besogne.

— Puis-je m'asseoir ?

— Tu n'as pas besoin de ma permission pour t'asseoir à côté de ta propre tigresse et amante.

Elle se laissa tomber de l'autre côté de Fortune avec assez d'abandon pour faire remuer les coussins sous nos fesses.

— Vous êtes très tolérant pour quelqu'un de votre époque et de votre sexe.

— Je sais que les vieux vampires sont souvent assez rigides, mais qu'est-ce que le fait d'être un homme a à voir là-dedans ?

— Ne jouez pas à ça, Jean-Claude. Durant la plus grande partie des siècles que vous avez traversés, les hommes ont traité les femmes comme des êtres de seconde classe dans le meilleur des cas, des tentatrices maléfiques, ou de vulgaires reproductrices pour les plus puissants et les plus cultivés d'entre eux.

— Donc, tu détestes les hommes ?

— Je ne déteste pas coucher avec eux, mais jamais je ne me mettrais en couple avec l'un d'eux. (Echo se dressa sur un genou pour pouvoir passer un bras autour des épaules de l'autre femme, qui entrelaça ses doigts aux siens). Je préfère placer mon cœur entre des mains plus fiables que celles d'un homme.

Jean-Claude rit et me serra plus fort contre lui.

— De mon côté, j'ai appris à mes dépens qu'une femme peut vous briser le cœur aussi bien qu'un homme.

— Nous pourrions demander l'avis d'Anita, mais elle n'a que deux expériences féminines à son actif ; c'est insuffisant pour se faire une opinion.

— La plupart des Américaines en acquièrent autant à l'université, quand elles se cherchent, intervint Fortune. Jade est-elle une simple expérience pour vous ?

— Non. Même si ça ne vous regarde pas.

Jean-Claude me pressa les épaules pour me prévenir que je m'étais raidie.

— Ne soyez pas naïve, répliqua Echo. Jade vous partage avec des hommes parce que ce sont des hommes, mais une autre femme lui poserait un problème, à moins que vous n'ayez l'intention de coucher avec elles deux en même temps. Est-ce votre intention : créer un ménage à trois exclusivement féminin ?

Ce que je pensais de son idée dut se lire sur mon visage, car elle éclata de rire.

— Oh, la tête que vous faites ! Donc, il vous faut au moins un homme dans le lit quoi qu'il arrive, c'est ça ?

— Je préfère les hommes aux femmes, si c'est ce que vous me demandez.

— Il y a préférer les hommes aux femmes, et il y a ne pas vouloir être seule au lit avec une femme. Ce sont deux choses différentes.

— Je n'y avais pas réfléchi, avouai-je.

— Vraiment ? (Les yeux très bleus d'Echo me scrutèrent comme pour tenter de lire en moi, mais je lui retournai mon expression de flic la plus neutre, et ce fut elle qui détourna le regard la première). Vous êtes réellement immunisée contre la fascination vampirique.

— Vous n'avez pas beaucoup forcé, mais oui, en gros.

— Vous êtes si absorbée par vos pensées que vous ne prêtez attention à personne dans cette pièce depuis votre arrivée, Anita Blake. Vous n'êtes pas en train de chercher un nouveau partenaire.

Je soupirai.

— Désolée, vous méritez tous mieux que ça. Je suis vraiment préoccupée par une affaire assez moche, même selon mes critères. Une affaire qui me hante.

— Nous sommes intriguées, affirma Echo.

Fortune opina.

— Si la moitié des choses qu'on raconte sur vous sont vraies, il en faut beaucoup pour vous ébranler.

J'eus une idée.

— Vous sentez mon pouvoir... ma nécromancie ?

Les deux femmes échangèrent un coup d'œil et hochèrent la tête.

— Nous le sentons tous, ma petite. Je t'ai dit il y a très longtemps que les morts réagissaient à ton pouvoir.

— Mais si vous vous trouvez dans le voisinage de quelqu'un qui possède un pouvoir semblable, le sentez-vous, même s'il n'est pas en train de relever les morts ?

— Parfois, répondit Fortune.

— Tout dépend de sa puissance exacte, mais vous... vous brillez comme une flamme noire qui attire les papillons de nuit que nous sommes.

— Même quand je ne fais pas usage de ma nécromancie ? insistai-je. En ce moment, par exemple, vous me sentez ?

Fortune fronça les sourcils, et Echo me dévisagea de nouveau.

— Vous chassez un autre nécromancien puissant, c'est bien ça ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Ma petite fait très attention à ne pas nous parler de ses enquêtes policières en cours.

— Si vous chassiez un de vos semblables, certains d'entre nous pourraient vous indiquer où chercher – si c'est bien cela que vous voulez savoir, déclara Echo.

J'opinaï.

— Vous avez déjà perçu un pouvoir similaire au mien ?

— Vous brillez plus fort que les étoiles, Anita. S'il se trouve un autre nécromancien dans les parages, vous le rendez invisible à nos yeux. Mais hors de votre rayonnement, oui, nous en connaissons d'autres.

— Où ça ?

— À Los Angeles, mais vous les connaissez aussi. Ils relèvent les morts de façon très publique.

— Je cherche quelqu'un de moins connu, voire pas connu du tout.

— Ma petite, je pourrais contacter les Maîtres de tout le pays pour leur poser la question. S'il y a sur leur territoire quelqu'un capable de rivaliser avec toi, ils le sauront.

— Oh ! Personne ne peut rivaliser avec Anita, contra Echo. Si une autre Maîtresse ténébreuse avait fait son apparition, nous le saurions... ou s'agit-il d'un Maître ténébreux ?

Je me demandai si je devais leur dire qu'à mon avis il s'agissait d'un homme. D'autant que je pouvais très bien me tromper. Et s'il s'agissait d'une femme qui avait juste donné le contrôle du zombie à l'homme que j'avais entendu dans les vidéos, de la même façon que j'avais donné le contrôle de Watrington à MacDougal un peu plus tôt ?

— Je n'en suis pas sûre, et je préfère ne pas m'avancer. Je ne veux pas manquer cette personne pour avoir fait une supposition erronée.

Jean-Claude me serra contre lui.

— Si tu veux cette information, ma petite, je peux simplement prévenir l'ensemble des Maîtres de la Ville que nous sommes intéressés par tous les nouveaux réanimateurs.

— Ils penseront qu'Anita les traque pour les éliminer, comme le faisait la Mère de Toutes Ténèbres, fit remarquer Echo.

— Elle tuait quiconque possédait les mêmes pouvoirs qu'elle, acquiesçai-je.

— Oui, mais elle vous a manqué jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Elle avait raison de se méfier des autres nécromanciens, affirma Fortune.

Comme c'était difficile de prétendre le contraire, je n'essayai même pas.

— Je cherche quelqu'un de vraiment puissant, si puissant que, s'il exerçait depuis un moment, j'aurais déjà entendu parler de lui... ou d'elle.

— Donc il s'agirait de quelqu'un de jeune, reformula Echo.

J'opinaï.

— Je crois que oui.

Toujours à genoux, elle passa ses deux bras autour des épaules de Fortune. Ma belle-mère, Judith, lui aurait dit de ne pas mettre ses pieds sur le canapé, ou au moins d'enlever ses bottes avant, mais, moi, je m'en fichais. L'essentiel, c'était que cette idée fonctionne. Je n'aurais même pas besoin de dire au FBI que j'avais parlé de l'enquête à moins que les vampires ne trouvent quelque chose. Ce qu'ils ignoraient ne pouvait pas leur faire de mal.

Chapitre 20

Micah arriva avec Méphistophélès, surnommé Démon et couramment appelé Dem, ainsi que la plupart des autres tigres dorés mâles et Bon Ange, la sœur jumelle de Dem. Tous les membres du clan doré sont grands, entre un mètre soixante-quinze et un mètre quatre-vingt-dix, avec des cheveux de diverses teintes de blond et le teint doré, comme légèrement bronzés en permanence. Ils sont tous magnifiques. Les hommes tendent à avoir de larges épaules et font facilement du muscle s'ils s'en donnent la peine, bien que la plupart d'entre eux ne semblent guère apprécier la fréquentation de la salle de gym. Les femmes ont toutes la taille mannequin et une silhouette qui va de très mince à voluptueuse. Les plus fines ont du mal à se muscler, et les autres commencent à ressembler à des Valkyries dès qu'elles soulèvent un peu de fonte, ce qui a poussé certaines à arrêter.

Ange est la seule qui a les cheveux foncés : elle les a teints en noir, aussi noir qu'elle a pu. Ses yeux restent bleus avec un cercle brun clair autour de l'iris, comme les yeux de tigre de son frère, mais la teinte de ses cheveux fait paraître les siens plus vivaces par contraste. Je parie que, si elle allait en boîte de nuit, on la prendrait pour une aspirante goth qui porte des lentilles. Le jour où quelqu'un lui a demandé pourquoi elle se teignait les cheveux, elle a répondu :

— Mon prénom légal, c'est Bon Ange. Peut-être que ça me donne des complexes ?

Elle ne fréquente pas la salle de muscu autant que je le voudrais, et elle ne s'entraîne pas suffisamment pour faire partie de nos gardes, mais j'apprécie son attitude rebelle.

Hormis Ange et un des mâles, tous les tigres dorés portaient l'uniforme de nos gardes parce que tel était leur boulot. Ils ont passé leur vie à s'entraîner pour pouvoir suivre le Maître vampire qu'ils finiraient par servir, se battre pour lui si nécessaire et exécuter le moindre de ses ordres.

— Il faut que je parle boulot avec Micah ; excusez-moi une minute. Je me levai et déposai un baiser rapide sur la bouche de Jean-Claude.

— Des affaires de police ou de zombies ? interrogea Fortune.

Je me figeai et clignai des yeux.

— Des affaires de poilus, répondis-je.

Echo rit.

— Des affaires de poilus. Ça me plaît.

— Vous voulez dire, les affaires de la coalition ? insista Fortune.

— Ouais.

— Nous aimons votre façon de vous impliquer avec les métamorphes locaux.

— Merci. Je reviens tout de suite.

— J'en doute, répliqua Echo, mais si autant de gens magnifiques m'attendaient, moi aussi, je prendrais mon temps.

Je jetai un coup d'œil à Micah et aux tigres dorés par-dessus mon épaule, puis reportai mon attention sur elle.

— Ils ne sont pas tous à moi.

— Ils pourraient l'être.

— Ouais, mais imaginez l'entretien émotionnel.

Elle rit de nouveau.

— Si vous oubliez Thorn et Ange, ça n'en ferait pas tant que ça.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire, aussi me contentai-je de sourire vaguement et de me diriger vers Micah. Le fait qu'il soit entouré par les tigres dorés signifiait que j'allais devoir leur parler aussi, mais j'étais prête à braver cette foule de géants blonds pour discuter avec mon autre tiers.

Micah m'adressa le sourire qu'il réserve à Nathaniel et à moi. La seconde d'après, je me retrouvai dans ses bras, et nous nous embrassâmes comme si nous ne nous étions pas vus à peine deux heures plus tôt.

— Elle ne m'embrasse jamais comme ça.

Je m'écartai de Micah pour lever les yeux vers Dem, qui fait trente centimètres de plus que nous. Un large sourire atténuait la morsure de ses paroles, mais celles-ci n'en restaient pas moins sincères.

Avant d'arriver à St. Louis, Dem se prenait pour un cadeau de Dieu fait aux humains des deux sexes. Mais ni moi ni l'homme qui fut son premier grand amour n'avons été submergés par ses charmes, ce qui a fichu un sacré coup à son ego. Quand un type costaud et séduisant se prend un râteau pour la toute première fois de sa vie, ça peut faire très mal. Dem ne nous en veut pas, il est juste perplexe.

— Je croyais que tu avais renoncé aux filles pour Asher, fis-je remarquer.

Une ombre passa sur son beau visage, et cela me suffit pour deviner qu'il y avait encore des problèmes au paradis. Nathaniel m'avait dit que Kane, l'autre amant d'Asher, était jaloux de Dem ; peut-être était-ce à cause de ça. Je n'enviais pas Dem d'avoir donné son cœur à Asher, le vampire le plus caractériel de la création.

Je jetai un coup d'œil à Micah pour voir s'il savait ce qui se passait, mais il haussa les épaules. Lui non plus n'en avait aucune idée. Je me gardai de lancer : « Quoi encore ? » devant tout le monde,

mais j'aurais parié que j'en entendrais parler plus tard en privé, soit par Dem soit par Asher.

— Il m'a dit que, si tu voulais me passer la bague au doigt, il ne s'interposerait pas.

Je touchai la main de Dem, mon autre bras tenant toujours Micah.

— Je suis navrée, Dem.

Il pressa ma main.

— Comme il a Kane, Kane pense que, moi aussi, je devrais avoir quelqu'un d'autre.

— Pour que tu ne lui voles pas autant du temps d'Asher, devinaï-je.

— Tu es tellement plus beau que la hyène, protesta Ange.

Je savais qu'elle défendait son frère, mais...

— Et c'est ce genre de commentaire qui met Kane sur la défensive.

— Mais c'est vrai, insista Ange en désignant Dem. Kane n'est pas affreux, mais il n'est pas du niveau de Dem ni même d'Asher. Franchement, je ne vois pas ce qu'Asher lui trouve.

Et voilà une des raisons pour lesquelles je n'aime pas Ange : même quand elle essaie d'être gentille avec quelqu'un, elle réussit à être méchante envers quelqu'un d'autre. Elle est aussi susceptible que Dem est facile à vivre, raison pour laquelle il arrive à sortir avec Asher alors qu'elle ne le supporterait pas. Honnêtement, je ne l'aurais pas supporté non plus, donc j'étais mal placée pour faire des reproches à Ange, mais...

— Kane est beau lui aussi, mais dans le genre cow-boy Marlboro plutôt que Brad Pitt.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il a un charme rustique.

— Si c'est une façon sympa de dire qu'il n'est pas mignon, je suis d'accord avec toi.

— Kane est beau à sa façon, Ange, intervint Dem.

— Pourquoi tu le défends ?

J'étudiaï le visage de Dem, vis de la gêne passer sur ses traits et me demandai si lui aussi était attiré par Kane. Auquel cas, la jalousie de ce dernier devait lui faire doublement mal. Il y avait tant de douleur dans ses yeux bleu et noisette... Il nous laissa la voir sans filtre l'espace d'un battement de cœur, puis il ferma les paupières, sourit et planqua sa souffrance derrière un charme affable de surfeur aussi faux que mon expression neutre de flic.

Micah prit son autre main, et, dès l'instant où nous le touchâmes tous les deux, le pouvoir fila le long de notre peau, hérissant nos poils, dansant le long de notre colonne vertébrale et éveillant nos bêtes. Je

sentis le léopard de Micah et vis ma panthère me regarder depuis le bout de ce long tunnel où mon esprit me montre mes bêtes intérieures. Je sais que le tunnel n'existe pas, pas plus que le paysage à travers lequel ma panthère se déplace souplement, mais ce sont des images que crée mon esprit humain pour tenter de donner un sens à l'impossible.

A présent, parce que je touchais Dem, une autre silhouette leva la tête vers moi. Ma tigresse dorée se mit à trotter derrière l'ombre de ma panthère, mais si mon corps humain ne pouvait pas libérer une forme animale il arriverait encore moins à en libérer deux. Ça faisait un moment que mes bêtes multiplies ne s'étaient pas manifestées ensemble, ce qui ne donne jamais rien de bon. Les félins ne sont pas partageurs.

Comme pour me prouver que j'avais tort, mes tigresses noire, bleue, blanche et rouge rejoignirent la dorée, qui s'immobilisa. La palette au grand complet me dévisagea en attendant. Ma panthère se dressa en même temps que celle de Micah, non pas sous forme de vision pareille à un rêve, mais en tant que vague de pouvoir et de magie, comme si une fourrure veloutée et invisible pouvait s'écouler non seulement sur notre peau mais à travers tout notre corps.

Bien que capables de nager en nous tels des Léviathans poilus, elles n'empruntèrent pas le chemin le plus logique entre nos mains jointes ; au lieu de ça, elles se déversèrent le long de notre autre bras et à l'intérieur de Dem. Son tigre aurait dû les repousser, mais il n'en fit rien. Le grand félin doré se laissa tomber sur le flanc et se roula dans notre pouvoir comme sous une caresse.

C'était déjà arrivé une fois, quand nous avons rencontré Dem, mais plus jamais depuis. Je pensais que ça n'était qu'une anomalie métaphysique, mais le visage de Dem trahissait le même mélange de choc et de plaisir que la fois précédente. Le pouvoir coulait à travers nous trois en un flot magique continu et caressant. Je sentis quelque chose enfler au plus profond de moi et sus que, si on ne s'arrêtait pas très vite, mon plaisir ne se limiterait pas au plan métaphysique.

— Baissons d'un cran, suggérai-je d'une voix déjà essoufflée.

— Pitié ! non, protesta Dem en tombant à genoux, les mains agrippées aux nôtres, les yeux papillonnant comme s'il avait du mal à se concentrer sur autre chose que ses sensations.

— Ce n'est pas ce genre de soirée, contra Micah.

Il essayait de plaisanter, mais sa voix était presque aussi essoufflée que la mienne.

Je savais déjà que les tigres dorés nous entouraient, mais lorsque Fortune lança : « Ça ne devrait pas être possible » je pris conscience que les autres s'étaient regroupés autour de nous et que nous nous tenions désormais au milieu d'un cercle de tigres-garous de toutes les

couleurs.

— Elle sent tous les clans à la fois, constata Ange.

— Lui aussi, dit Fortune en se rapprochant de Micah pour lui renifler les cheveux.

Première nouvelle.

— Que se passerait-il si on les touchait ? s'enquit Ange.

— Non, contrai-je.

— Personne ne nous touche, renchérit Micah.

Thorn tendit un bras vers nous. Ses cheveux bouclés, coupés court, sont d'un blond si foncé que je les qualifierais de châains, mais le jour où j'ai osé dire ça il l'a très mal pris.

— Non, répétais-je.

Mais c'était Thorn. Il n'aimait pas qu'on lui refuse quoi que ce soit. Sa main me toucha le bras et le pouvoir coula par-dessus ses doigts sans se déverser à l'intérieur, comme s'il pouvait effleurer son électricité sans qu'elle l'intègre à notre circuit.

— Touche-les tous les deux, le pressa Ange.

— Non ! criai-je en même temps que Micah.

Thorn posa son autre main sur le bras de Micah, et le pouvoir se déversa en lui, mais Micah grogna :

— On a dit : non !

Alors le flot tiède et réconfortant sortit ses griffes et frappa. Thorn recula en titubant, et du sang apparut sur le devant de son tee-shirt. Le pouvoir redevint chaud et sensuel, mais à présent nous pouvions rompre le circuit, comme si l'intervention de Thorn nous avait libérés.

Il releva son tee-shirt, révélant des traces de griffes sur son ventre. L'instant d'après, Dem le percuta si fort qu'il ne se contenta pas de s'écrouler, mais glissa à terre sur plusieurs mètres. Avant qu'il puisse se ressaisir, Dem l'empoigna par le col de son tee-shirt et le redressa en position assise.

— À moi, gronda-t-il à un cheveu du visage de Thorn, comme s'il allait le bouffer. À moi !

Thorn cligna des yeux comme s'il ne l'entendait pas bien, mais je vis une de ses mains se lever et un éclair argenté zébrer l'air.

— Non ! hurlai-je.

Je n'eus pas le temps de faire mieux. Les deux tigres-garous étaient à l'autre bout de la pièce, et, quoi qu'il arrive maintenant, ce serait terminé avant que quiconque puisse les rejoindre.

Chapitre 21

Je vis le corps de Dem réagir à l'entrée de la lame une seconde avant que je trébuche en me précipitant vers lui, le flanc poignardé par une brusque douleur. Dem est mon tigre doré à appeler, ce qui signifie que je gagne du pouvoir à travers lui et vice-versa, mais il y a un prix à payer. Je baissai les yeux pour voir si je saignais, tout en sachant que ça ne serait pas le cas. J'avais mal comme si j'étais blessée, alors que je ne l'étais pas réellement, et le savoir m'aida à continuer d'avancer sans prendre garde à la douleur.

Le temps que je rejoigne les deux hommes, d'autres gardes les avaient séparés. Trois d'entre eux plaquaient brutalement Thorn à terre – ce qui ne me dérangeait pas. Deux autres retenaient Dem, qui ne se débattait pas très fort vu qu'il avait toujours un couteau planté dans le flanc presque jusqu'au manche.

On aurait dit que Thorn l'avait frappé et avait tenté de retirer son arme mais n'y était pas parvenu avant que les gardes lui tombent dessus. A moins que la lame ait buté sur une côte. Je portai une main à mon propre flanc. Ouais, peut-être. La douleur était sourde, un simple écho de celle que devait ressentir Dem, mais si la blessure avait été pire l'écho aurait été plus fort. La mort d'un animal à appeler peut entraîner celle de son maître, ce qui rendait le comportement de Thorn encore plus irresponsable.

Le docteur Lillian entra dans la pièce avec son propre garde du corps rat-garou. Les médecins sont rares dans la communauté lycanthrope, et nous traitons ceux que nous avons comme des trésors. Le docteur Lillian est toujours aussi mince, mais ses cheveux gris ont presque viré au blanc. Elle semble avoir dans les cinquante-cinq ans, ce qui signifie qu'elle doit être beaucoup plus âgée. Les métamorphes vieillissent plus lentement que les humains, et, tout comme son garde du corps, elle faisait partie du Rodere de St. Louis.

— Que s'est-il passé ?

Elle détailla les deux tigres-garous et moi qui me tenais le flanc. Elle vint d'abord vers moi, mais je lui désignai Dem.

— C'est lui qui est blessé, pas moi.

— Alors, pourquoi te tiens-tu le côté ?

— Dem est mon tigre doré à appeler, et nous étions reliés par mon pouvoir quand c'est arrivé. (Je promenai un regard à la ronde). Jean-Claude, Nathaniel, Micah, vous sentez quelque chose ?

— Moi non, répondit Micah.

— J'ai mes boucliers, ma petite. Tout va bien.

Mais Nathaniel pressait une main sur son flanc.

— Ça fait vaguement mal.

— Merde ! Ça veut dire que je dois contacter tous les gens auxquels je suis liée.

— Je peux déjà répondre : ouille, lança Domino en franchissant la porte.

Les boucles noires et blanches qui lui ont valu son nom étaient essentiellement blanches ce soir, ce qui signifiait que sa dernière transformation l'avait porté vers la moitié blanche de son héritage mélangé plutôt que la noire.

Crispin, dont les cheveux sont toujours entièrement blancs en raison de son ascendance pure, entra une main pressée sur son flanc comme Nathaniel.

Echo tira plus fort sur le bras droit de Thorn.

— Si tu tues l'animal à appeler d'un vampire, tu risques de le tuer aussi, tu avais oublié ?

— Je n'essayais pas de le tuer.

Fortune tordit l'autre bras de Thorn assez fort pour lui arracher un gémissement de douleur.

— Tu te souvenais que faire du mal à Dem en ferait aussi à Anita ?

— Non, cracha-t-il, les dents serrées.

Lillian s'agenouilla près de Dem.

— Si tu étais humain, on emballerait tout ça pour que ça ne bouge pas et on te transporterait à l'hôpital pour qu'un chirurgien nous aide à le retirer, mais tu n'es pas humain, et la lame n'est pas en argent.

— Vous voyez ? Je n'essayais pas de le tuer, se justifia Thorn.

— La ferme ! ordonna Fortune.

— Serre les dents, Anita. Il faut que je le retire.

— Laissez-moi quelques secondes pour prévenir tout le monde. J'ouvris légèrement mes boucliers et fis savoir à chacune des personnes liées à moi ce qui allait se passer. Jade pleurait dans sa chambre.

Je n'avais vraiment pas besoin de ça en ce moment, et je me barricadai aussitôt contre elle. Les autres reçurent un aperçu de la situation et un avertissement – la blessure ferait plus mal avec mes boucliers baissés, ne fût-ce qu'un peu. Alors, je les verrouillai de nouveau avant de dire à Lillian :

— Si Dem est prêt, vous pouvez y aller.

Les gardes tinrent le tigre doré. Lillian saisit le manche d'une main gantée de plastique, pressa l'autre sur le flanc de Dem et tira d'un geste vif. Dem laissa échapper un sifflement aigu et vacilla un

peu, laissant les autres gardes le retenir. Moi, mes boucliers m'avaient épargné le plus gros de la douleur.

Je tendis la main. Lillian me dévisagea.

— Tu veux le couteau ?

— Ouais.

— Tu vas en faire quoi ?

— Le rendre à Thorn.

— Ne fais rien d'irréfléchi.

— Ne vous inquiétez pas, ce sera très réfléchi, dis-je.

Et, après un instant d'hésitation, elle me remit l'arme ensanglantée.

Je m'approchai de Thorn, que Fortune et Echo maintenaient à genoux avec les épaules quasiment déboîtées. Comme il fait plus d'un mètre quatre-vingts, dans cette position, j'arrivais à bien le regarder dans les yeux.

— Tu as oublié qu'en frappant Dem tu me ferais du mal à moi aussi ?

Il hésita, et les deux femmes durent lui tordre les bras un peu plus pour qu'il réponde :

— Oui.

— Donc, tu as oublié qu'il était mon animal à appeler alors que tu venais juste de toucher le pouvoir que nous partageons ?

— Je n'ai pas réfléchi, lâcha-t-il d'un air boudeur.

— C'est justement ton problème, Thorn : tu ne réfléchis pas. Tu réagis ; tu te laisses gouverner par tes pulsions, mais tu ne réfléchis pas. Je vais te fournir un argument qui, je l'espère, t'aidera à avoir les idées plus claires à l'avenir, et t'empêchera d'avoir d'autres réactions stupides.

Il baissa les yeux vers le couteau dans ma main.

— Il est bien équilibré, commentai-je en le soupesant.

— Merci, murmura Thorn, toute arrogance envolée.

— Bien.

Je plongeai la lame dans son flanc, et sans toucher de côte au passage, de sorte qu'elle s'enfonça jusqu'à la garde comme il avait prévu de le faire avec Dem. Fortune et Echo relâchèrent légèrement leur prise pour lui permettre de contracter le ventre. J'approchai mon visage du sien et dis :

— Si tu oublies de nouveau ce qui m'appartient et que tu fais du mal à Dem ou à n'importe lequel de mes animaux à appeler en dehors de l'entraînement, je te rendrai encore ton couteau, mais, cette fois, un peu plus haut et plus au centre. C'est bien compris ?

— Oui, répondit Thorn, le souffle court et les dents serrées pour ne pas crier.

— Oui qui ? demanda Echo.

- Oui, madame.
- Essaie encore.
- Oui, ma Reine.
- C'est mieux.

J'acquiesçai.

- Ouais, c'est mieux.

Je retirai le couteau d'un geste brutal qui fit gémir Thorn. Je le toisai tandis que son sang se mêlait à celui de Dem sur la lame.

- Il n'y aura pas de second avertissement, Thorn, c'est compris ?

Le tigre doré déglutit, acquiesça, s'interrompit comme si ça faisait mal et lâcha enfin :

- Oui, je comprends.

— Emmenez-le hors de ma vue un moment, avant que je décide de lui rendre encore son couteau.

On le força à se lever, et Echo commenta :

- Vous me plaisez.

Je souris et secouai la tête.

— Vous ne me déplaitez pas, mais je ne vous connais pas assez pour savoir si vous me plaisez.

Elle me rendit mon sourire.

- Là, vous me plaisez encore plus.

— Tu ne vas pas laisser le docteur m'examiner ? protesta Thorn.

- Tu guériras, répliquai-je.

Emmenez-le.

- Comme notre Reine le désire, acquiesça Fortune.

— Tout ce qu'elle désire, renchérit Echo.

Je haussai un sourcil.

- C'est la violence que vous aimez, ou les gens impitoyables ?

— Les deux, répondit-elle avec un regard que j'étais plus habituée à voir chez les hommes.

Autrefois, ça m'aurait fait flipper, mais je me tenais là, un couteau sanglant à la main, et je savais désormais qu'une fille qui en branche une autre, ce n'était rien de si terrible. Je nettoyai la lame sur un bout propre du tee-shirt de Dem et lui tendis l'arme manche en avant. Il la regarda avant de lever les yeux vers moi.

- Considère ça comme un cadeau de ton cousin Thorn.

— Ça ne lui plaira pas que tu me donnes un de ses couteaux préférés.

— Je veux qu'il te voie le porter. Je veux que ça lui rappelle que, s'il recommence ses conneries, je le bute sur place.

Dem prit le couteau en hochant la tête.

- Ma blessure se referme déjà, Anita.

— Tu te rappelles comment tu lui as grogné « À moi » ?

- Oui.

Je posai ma main sur la nuque de Dem, juste sous ses cheveux à l'endroit où sa peau était si chaude, et je l'attirai vers moi jusqu'à ce que nos fronts se touchent.

— À moi.

Il sourit et avança les lèvres pour un baiser, que je lui donnai.

— À toi, dit-il en se redressant.

— Et que personne ne s'avise de l'oublier.

Chapitre 22

Une fois par semaine, on essaie de dîner en famille au *Cirque des Damnés*. La petite table que Jean-Claude a fait mettre dans la cuisine des rêves de Nathaniel n'était pas assez grande pour accueillir tout le monde. Nous avons essayé de faire ça dans la salle à manger d'apparat que Jean-Claude réserve aux grandes occasions telles que les visites d'autres Maîtres vampires, mais c'était trop loin de la cuisine pour le personnel ; donc nous avons transformé une des chambres voisines en une salle à manger plus petite mais très douillette. Ce soir, nous n'avions pas prévu de servir un dîner, mais Nathaniel fit remarquer :

— On doit tous donner de l'énergie à Dem pour qu'il guérisse. Donc il nous faut du carburant, et, le meilleur moyen d'en fabriquer, c'est de manger. Laisse-nous une demi-heure pour préparer le repas.

— Ce n'était pas de l'argent, contra Lillian. La blessure sera refermée d'ici à quelques minutes.

— Anita pourrait me guérir et me donner un petit supplément d'énergie, intervint Dem en glissant ses bras autour de moi pour me serrer contre lui.

Je faillis protester : « Tu es blessé », mais d'autres le firent à ma place.

— Qu'en dirait Asher, mon ami ? interrogea Jean-Claude.

— J'ai le droit de servir de repas en cas d'urgence.

— Qu'en dirait Kane ? insista Nathaniel.

Dem se rembrunit et appuya sa joue sur le sommet de mon crâne. Je m'écartai pour pouvoir le dévisager.

— Pourquoi ce que dit Kane aurait-il plus d'importance que ce que dit Asher ?

Dem soupira et m'étreignit plus fort, pas de façon sexy mais juste pour se réconforter.

— C'est compliqué, lâcha-t-il enfin sur un ton qui m'informa que « compliqué » signifiait « triste et frustrant ».

— Explique ça à Anita pendant qu'on prépare le dîner, ordonna Nathaniel.

Micah s'approcha de nous.

— Ça prendra combien de temps ?

— Une demi-heure maximum. Le poulet a déjà mariné, il faut juste cuire les légumes à la vapeur.

— Pitié ! Dis-moi qu'il y aura aussi des glucides, implora Domino.

— Non. Si tu veux des glucides, bouffe-les le midi, répliqua Nicky.

— Ce n'est pas ma faute si ton métabolisme ne digère pas les patates, grommela Domino, mais avec un léger sourire.

— Mange tes patates au déjeuner, intervint Crispin. La plupart d'entre nous se déshabillent sur scène. Pas de glucides le soir.

— Nicky n'est pas danseur, protesta Domino.

— Mais Nathaniel, oui.

— Quel rapport avec toi ?

Nicky jeta un regard hostile à Domino.

— Quoi ? protesta celui-ci.

— C'est moi le cuisinier principal, expliqua Nathaniel. Si tu veux manger autre chose, tu planifies les menus de la semaine, tu fais les courses et tu cuisines.

Domino leva les mains.

— Tu as gagné. Je n'ai aucun talent ménager. Je ne peux même pas t'assister comme le font Nicky et Cynric.

Micah passa un bras autour de mes épaules, et Dem rectifia son étreinte de façon qu'ils puissent me toucher tous les deux sans se toucher l'un l'autre. Pour certains de mes hommes, c'est le signal qu'ils sont purement hétéros ; pour d'autres, c'est une marque de respect.

Comme Dem est joyeusement bisexuel, il avait eu cette réaction parce qu'il savait que Micah n'était pas du genre à toucher négligemment d'autres hommes, et que Micah est le chef des métamorphes. Si votre chef veut toucher sa fiancée, vous vous écarterez pour le laisser faire, même si vous êtes l'un de ses amants.

Pour la plupart des gens, une relation poly-amoureuse n'est pas complètement égalitaire. Ça peut arriver mais, en règle générale, il y a des relations principales, des relations secondaires et même des relations tertiaires. Si Asher était entré, je me serais écartée pour le laisser toucher Dem, parce que ce dernier est l'une de ses relations principales alors qu'il n'est qu'une de mes relations tertiaires – et encore.

— Avant le dîner, Anita, Jean-Claude et moi devons discuter avec certains des tigres-garous.

Dem et moi dévisageâmes Micah.

— J'ai fait quelque chose de mal ? s'enquit le tigre doré.

Micah sourit.

— Non, Dem, tu n'as rien fait de mal. Tu participes à la discussion.

— Les tigres-garous qui sont déjà liés à nous, ou les nouveaux ? interrogeai-je.

— Pas de nouveaux, pas encore, répondit Micah.

— Il te suffit de demander, mon chat, dit Jean-Claude.

Micah choisit les tigres qu'il voulait, et personne ne pipa mot. Nous savions qu'il nous expliquerait une fois que nous serions seuls. Il fut une époque où je n'aurais pas été aussi coulante, mais Micah a gagné ma confiance, celle de Jean-Claude et de tous les autres, comme le prouva l'absence totale de questions ou de protestations.

Docilement, nous nous dirigeâmes vers son bureau – une pièce aménagée encore plus récemment que la nouvelle salle à manger, et la seule hormis cette dernière qui contenait assez de chaises pour tout le monde. Avant, la plupart des conciliabules avaient lieu dans la chambre de Jean-Claude, et, une fois que les deux fauteuils près de la cheminée étaient occupés, il ne restait plus que le lit ou le sol pour s'asseoir.

Nous nous répartîmes autour de la grande table ovale dans la partie « salle de conférences ». La plupart du temps, c'est là que je trouve Micah en train de travailler, ses papiers étalés autour de lui, ou de discuter des affaires de la coalition avec d'autres métamorphes. Il a un bureau magnifique, mais il ne s'en sert presque jamais.

Micah, Jean-Claude et moi nous installâmes à une extrémité de l'ovale, moi entre les deux hommes pour pouvoir poser une main sur la cuisse de Jean-Claude et tenir la main de Micah avec l'autre. Jean-Claude mit un bras en travers de mes épaules et sa main sur la nuque de Micah.

Dem prit place de l'autre côté de Micah. Il n'est pas très proche de lui ; pourtant, ce soir, il semblait rechercher sa proximité même s'il ne le touchait pas, parce que les seules personnes que Micah autorise à le toucher négligemment sont les membres de notre Pard. Les autres animaux doivent mériter ce droit. À bien y réfléchir, Jean-Claude et moi fonctionnons un peu de la même façon que Micah sur ce point, mais Dem figure sur la liste des gens que j'autorise à me toucher.

Domino et Crispin étaient assis de l'autre côté de Jean-Claude, mais ils avaient laissé un siège entre lui et eux pour ne pas le coller.

Dem était aussi proche que possible de Micah sans le toucher vraiment. Il ne cessait pas de frotter ses mains sur la table comme pour mémoriser le grain du bois avec le bout de ses doigts. Je n'eus pas besoin de baisser mes boucliers métaphysiques pour savoir qu'il était nerveux.

Je ne pensais pas que ce soit à cause de la bagarre avec Thorn ou de sa blessure. Thorn et lui ont grandi ensemble. Souvenez-vous de vos bagarres avec vos frères et sœurs, et imaginez ce qu'elles auraient pu être si vous étiez capables de vous remettre de n'importe quelle plaie ou bosse. Ce genre de querelles vicieuses était monnaie courante pour eux depuis l'enfance. Dem a même, dans le dos, la cicatrice d'un coup de couteau en argent que Thorn lui a donné à l'entraînement avant qu'on ne les rencontre.

Alors, quel était son problème ? J'aurais parié que ça concernait les rapports entre lui, Asher et Kane, mais ses affaires de cœur devraient attendre plus tard. Pour le moment, nous avons des questions métaphysiques à régler.

— Quand Anita et moi avons touché Dem ensemble, vous avez senti le pouvoir ? interrogea Micah.

— Oui, répondit Jean-Claude. C'était comme la première fois que vous l'avez fait. J'en déduis que ce n'est pas toujours ainsi entre vous trois ?

— Je ne sais pas trop, avoua Micah.

Jean-Claude fronça légèrement les sourcils.

— Comment peux-tu ne pas savoir ? Si ça se produisait chaque fois que vous vous touchez, je sais que tu m'en aurais parlé. Donc, ce doit être rare.

— Ce n'est que la deuxième fois que ça arrive, confirmai-je.

— Très rare, donc.

Micah secoua la tête, sa longue queue-de-cheval légèrement coincée sous le bras de Jean-Claude.

— Ce n'est que la deuxième fois qu'Anita et moi touchons Dem ensemble.

Jean-Claude se rembrunit davantage.

— Mais je sais qu'Anita a couché à la fois avec Dem et toi depuis cette première nuit.

— J'ai déjà touché Anita pendant qu'elle touchait Dem, mais, tout à l'heure, ce n'était que la deuxième fois qu'elle et moi touchions Dem ensemble, vous voyez la différence ?

Jean-Claude cligna lentement des yeux avec une expression plaisante et indéchiffrable – sa version d'une expression neutre de flic. Même sa jambe s'était figée sous ma main, comme s'il retenait davantage que son souffle. Les vieux vampires peuvent suspendre tout mouvement presque comme s'ils cessaient d'être vivants. Puis Jean-Claude cligna de nouveau des yeux comme si quelqu'un avait appuyé sur son interrupteur pour le remettre en marche. Il prit une inspiration et demanda :

— Veux-tu dire que tu n'as jamais, même accidentellement, touché Dem alors qu'il touchait Anita durant l'amour ?

— Oui.

Jean-Claude me jeta un regard éloquent.

— Ce n'est pas si souvent que je couche avec Dem, expliquai-je. Vous savez bien qu'Asher n'aime pas que ses amants aillent aussi avec des femmes.

— Il travaille là-dessus, mais c'est vrai qu'il se sent toujours plus menacé par les hommes bisexuels. Il considère les hommes hétéros comme un défi de séduction, mais craint de ne pas suffire aux

bisexuels, de ne pas être capable de les satisfaire entièrement.

— Ce qui est d'autant plus bizarre que lui aussi aime les femmes, fis-je remarquer.

— Les problèmes émotionnels sont rarement logiques, ma petite.

— Vous parlez comme si Dem ne pouvait pas vous entendre alors qu'il est juste à côté de vous, intervint Crispin.

Je jetai un coup d'œil au grand danseur mince avant de reporter mon attention sur Dem, dont les mains continuaient à frotter la table comme pour y faire un trou.

— Désolée, Dem.

— Merci, Crispin. Tu as raison, dit Micah.

Dem ne regardait personne.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Dem ? interrogeai-je.

Il se contenta de secouer la tête.

— Kane est devenu encore plus possessif récemment, révéla Jean-Claude.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Il a déjà interdit à Asher d'avoir d'autres partenaires féminines que moi, et encore, seulement quand Richard, Nathaniel ou vous êtes présents. Quelles autres restrictions lui a-t-il imposées ?

— Il dit que je ne réponds à aucun besoin d'Asher auquel il ne peut répondre lui-même. Nathaniel et toi, vous répondez à son besoin de dominer au lit et dans le donjon. Richard à celui d'être dominé dans le donjon. (Dem leva les yeux. Tant de douleur se lisait sur son visage !). Je sais que Kane a aussi tenté d'interdire à Asher de coucher avec vous, Jean-Claude.

— Ce que je n'ai pas toléré. Kane doit se souvenir où est sa place.

Dem acquiesça un peu trop vite.

— Oui, Asher et vous êtes ensemble depuis des siècles, et vous êtes le Roi, donc Kane a dû ravalier sa jalousie. Mais moi je suis nouveau, et je ne suis le roi de personne.

— Tu veux dire qu'Asher a autorisé Kane à te rejeter en tant qu'amant ?

— Presque.

— Comment ça, « presque » ?

— Asher couche de moins en moins souvent avec moi, et, chaque fois que ça arrive, Kane lui fait une scène affreuse. Je suis à peu près certain qu'Asher m'aime, mais pas assez pour supporter tout ce... (Dem écarta ses grandes mains comme s'il ne trouvait pas de mot). Au fil des siècles, c'est toujours Asher qui m'a fait payer mes relations avec d'autres que lui. Je n'ai pas toujours cédé à son chantage émotionnel parce que je me rendais compte que ce serait sans fin, mais apparemment il semble avoir trouvé un égal en Kane. J'étais prêt à épouser Asher.

Je tendis un bras devant Micah pour lui tapoter la main.

— Je sais, et je suis désolée qu'il se comporte aussi mal.

— Ce n'est pas lui, c'est Kane.

Je retirai ma main sans rien dire, mais je sais d'expérience que personne ne peut forcer quelqu'un à quoi que ce soit à moins que le quelqu'un en question ne se laisse faire. Donc Asher était quand même responsable.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? demandai-je.

— Je pensais qu'on trouverait un arrangement, mais la seule autre personne qu'Asher aime suffisamment pour se battre pour elle, c'est Jean-Claude.

— Et le fait que je ne veux pas de lui comme relation principale le blesse énormément, soupira l'intéressé.

Dem acquiesça.

— Ouais.

— Peut-être est-il temps de laisser Asher trouver un territoire où il sera le Maître de la Ville, loin de nous tous, suggéra Micah.

Je sentis Jean-Claude sursauter, ce qui ne lui arrive pas souvent : il se contrôle trop bien pour ça.

— Nous avons déjà eu cette discussion. Asher détient la libido, sinon le cœur de Narcisse, qui contrôle les hyènes de St. Louis et qui a juré de le suivre s'il s'en va. Or les hyènes composent une grande partie de notre protection rapprochée.

— Pas autant qu'autrefois, contra Micah. Rafaël, Richard et moi avons entraîné des rats, des loups et d'autres espèces pour les intégrer petit à petit à nos gardes. Laissez-nous encore quelques semaines, et les hyènes pourront déménager si elles le veulent.

Jean-Claude, Dem et moi le dévisageâmes. Crispin et Domino ne semblaient pas surpris. Visiblement, autour de cette table, il n'y avait que nous trois qui n'étions pas au courant. Domino accompagne Micah dans ses déplacements à l'extérieur de St. Louis, mais je ne pensais pas que Micah était aussi proche de Crispin. Intéressant. Quant à Richard Zeeman, l'Ulfric local, il est généralement nul quand il s'agit de choisir pour sa meute de nouveaux loups qui nous aideraient à mieux nous battre.

— Complotes-tu vraiment pour envoyer Asher loin de St. Louis, mon chat ?

— Il a prouvé qu'il était instable en de multiples occasions, et menacé de vous priver des hyènes pour exercer un chantage émotionnel sur Anita et vous. J'ai pensé que ce serait une bonne idée de lui retirer son argument – clé, que ça nous permettrait de l'envoyer au diable s'il se risquait encore à ça.

— Je ne m'en doutais absolument pas.

Micah me regarda.

- Tu ne te doutais pas de quoi ?
- Tu n'aimes vraiment pas Asher, hein ?
- Pas particulièrement, non.

— Je suis désolé, mon ami, de n'avoir rien fait pour améliorer les relations entre vous deux.

— Ce n'est pas vous qui êtes tenu d'améliorer les relations entre Asher et moi. C'est la responsabilité d'Asher.

— Suis-je pathétique si je rappelle qu'il nous a terriblement manqué quand il s'est absenté six mois ? lançai-je.

Micah sourit.

— Pas pathétique, non, mais on peut vous trouver un autre dominant avec qui jouer, Nathaniel et toi, alors qu'on ne peut pas se permettre de laisser les problèmes d'Asher nous nuire de nouveau.

— Je suis d'accord sur le deuxième point, mais Asher travaille à résoudre ses problèmes, ou, du moins, je pensais qu'il le faisait.

Je jetai un coup d'œil à Dem. Je n'en étais plus si sûre à présent.

— Je sais qu'Asher répond aux besoins d'un grand nombre de gens ici, et qu'il est heureux à St. Louis dans une certaine mesure. Mais au-delà de cette mesure il est jaloux de vous, partagé vis-à-vis d'Anita, et agressif envers tous les hommes de votre vie qui ne veulent pas coucher avec lui.

— Il continue à te chercher, mon chat ?

Micah haussa les épaules.

— Rien que je ne puisse gérer, et ça n'a rien de personnel. Asher ne veut pas de moi comme il ne veut d'aucun homme séduisant, ou peut-être souhaite-t-il que je le désire – ça semble toujours être sa motivation principale. Il veut qu'on ait envie de lui ; quand son propre désir n'est pas réciproque, ça réveille ses insécurités, surtout s'il s'agit de quelqu'un qui partage votre lit ou celui d'Anita. Il m'apprécie encore moins depuis qu'il a découvert que Nathaniel et moi sommes intimes, et pas juste de la façon dont Dem et moi le sommes avec Anita.

— De quelle façon parles-tu ? s'enquit Crispin.

Il se pencha en avant, ses longs bras posés sur la table devant lui et les mains jointes. Quand je l'ai rencontré, je l'ai pris pour un autre de ces danseurs séduisants que je semble attirer par paquets de dix, mais l'intelligence dans ses yeux bleus de tigre, l'exigence qui se lit sur son visage, sa posture décidée révélaient qu'il était bien davantage que le corps qui faisait pleuvoir de l'argent sur scène.

Assis près de lui, Domino était plus petit et semblait un peu plus trapu, mais c'est à cause des muscles qu'il développe en s'entraînant avec les autres gardes du corps. Ce jour-là, où ses cheveux étaient presque entièrement blancs avec juste une boucle noire par-ci par-là, Crispin et lui se ressemblaient plus que d'habitude. Il fallait regarder

par-delà ses yeux de tigre couleur de flammes pour le voir, mais la similitude était bien présente dans leur structure osseuse.

Je me rendis compte que c'était rare que je les voie côte à côte, tous les deux. La plupart des danseurs ne traînent pas avec les gardes, et ne fréquentent pas la salle de sport en même temps parce qu'ils ne suivent pas le même type d'entraînement. Techniquement, Domino et Crispin ne sont pas cousins, parce que Domino est un orphelin adopté par le clan des tigres blancs, mais des siècles d'unions consanguines ont laissé leur marque sur eux deux.

— Beaucoup d'hommes hétéros acceptent de partager une femme, mais ils établissent des règles sur les contacts autorisés ou pas entre eux et les autres hommes, et, dans le cas de Micah, c'est zéro contact, répondit Dem. Nous utilisons Anita comme un pont ou un bouclier entre nous.

— Je n'aime pas spécialement les hommes, se justifia Micah. Ça n'a rien de personnel.

Dem acquiesça en le regardant.

— Tu m'apprécies moins depuis que tu t'es rendu compte que Nathaniel et moi faisons ensemble des choses que tu refuses de faire avec lui.

Micah s'assombrit et je sentis un picotement d'énergie émaner de lui, ce qui signifiait que Dem avait vu juste et que ça l'énervait.

Je dévisageai une de mes autres moitiés. Comment cela avait-il pu m'échapper ? Je devais être présente quand ça s'était passé, parce que Dem et Micah ne partagent jamais un lit sans moi. Puis je repensai au fait que, plus tôt, Nathaniel avait mentionné Dem comme un mari partagé potentiel. Peut-être n'avait-il pas dit ça seulement parce que le tigre doré était bisexuel comme lui. Avaient-ils passé du temps ensemble sans que j'en aie connaissance ?

— D'accord, je vais dire les choses comme elles sont : j'ai raté quelque chose d'important. Je suis désolée, mais je voudrais qu'on revienne en arrière et que quelqu'un m'explique.

— Vous n'avez pas besoin de nous pour ça, dit Domino en se levant.

— Mais nous avons besoin de vous pour discuter du pouvoir, contra Micah. (Il se tourna vers Dem). On peut régler d'abord la question de la magie, histoire de libérer Crispin et Domino ?

Dem acquiesça. Micah se tourna vers les autres tigres.

— Je voudrais voir si le pouvoir circule encore entre Anita, Dem et moi. Si c'est le cas, j'aimerais essayer la même chose avec Crispin, et si c'est encore le cas, avec Domino. Si le phénomène se produit avec vous trois, je pense qu'on pourra en déduire qu'il se produirait avec tous les tigres.

— Et si ça ne se produit qu'avec Dem ? interrogea Crispin.

— Dans ce cas, vous pourrez partir tous les deux, et on discutera métaphysique et trucs personnels en privé.

Crispin et Domino échangèrent un regard avant de reporter leur attention sur Micah.

— La métaphysique d'abord, et ensuite on verra si on veut laisser Dem pour discuter des trucs personnels, contra Crispin.

— Vous n'êtes pas obligés de rester pour moi, protesta l'intéressé.

— Ce n'est pas pour toi, le détrompa Crispin, mais pour nous tous. Anita était censée rencontrer tous les tigres ce soir, et voilà que nous nous sommes isolés pour gérer un nouveau problème. La magie ne cesse de nous détourner de votre but avoué.

— Quel but ? demandai-je sur un ton pas entièrement amical.

Le coup d'œil que me jeta Crispin ne le fut pas non plus.

— Nous assurer que la Mère de Toutes Ténèbres ne réapparaisse pas. Ce devrait être notre but à tous, Anita, pas seulement celui des clans de tigres. Chacun de nous devrait s'impliquer à fond pour que la prophétie se réalise aussi complètement que possible.

— C'est ce que nous faisons déjà.

— Tu ne penses pas réellement que tu dois épouser l'un de nous pour accomplir la prophétie, Anita. Tu as été très claire sur ce point.

Je soupirai et voulus lâcher la main de Micah, mais celui-ci la retint dans la sienne. Jean-Claude était toujours immobile, alors je retirai mon autre main de sa cuisse. Il voulait s'enfuir tout en restant assis près de moi ? D'accord.

— Jean-Claude et moi sommes prêts à laisser Anita ajouter un autre homme ou une autre femme à notre cérémonie d'engagement, et à lui ouvrir notre lit. Je trouve que nous prenons la prophétie très au sérieux, déclara Micah.

Je le dévisageai.

— C'est toi qui veux qu'on épouse un tigre-garou, pas moi.

— Suis-je ravi à l'idée de te partager avec une personne de plus, surtout un homme ? Pas vraiment. Je considère que c'est un mal nécessaire, point.

— On ne me forcera pas à épouser quelqu'un que je n'ai pas envie d'épouser.

— Tu vois ? Tu n'y crois pas, dit Crispin d'une voix sourde.

— Elle y croit assez pour avoir accepté de rencontrer d'autres tigres-garous, lui rappela Micah.

— Pourquoi vous n'épousez pas tout simplement Cynric ? demanda Domino. Il vit déjà avec vous.

Je baissai les yeux pour me dérober à son regard et ne pas baisser mes boucliers. Je ne voulais partager ma révélation avec personne, et sûrement pas avec d'autres tigres que Cynric. Je n'étais même pas certaine que ce soit une bonne idée de lui en parler, à lui. J'étais

encore complètement paumée.

— Cynric ne s'oppose absolument pas à ce que nous ajoutions une autre femme à notre maisonnée, lança Jean-Claude sur son ton le plus affable et le plus inexpressif.

Crispin secoua la tête.

— Mais vous n'avez fait passer d'entretien à personne, pas vrai ? Vous avez une crise métaphysique sur les bras, et, comme d'habitude, tout le reste passe à l'arrière-plan.

— Ils ne pouvaient pas prévoir que je me battrais avec Thorn, objecta Dem.

— Non, mais il y a toujours une excuse légitime pour repousser les problèmes qu'Anita, Micah ou Jean-Claude ne veulent pas régler, et il y en aura toujours.

Domino semblait mal à l'aise, comme s'il aurait voulu écarter sa chaise de celle de Crispin afin de se désolidariser de lui – parce qu'il n'était pas d'accord avec ce que l'autre tigre racontait, ou parce qu'il ne voulait pas être éclaboussé par notre colère.

— C'est vrai qu'il y aura toujours une crise à régler, concéda Jean-Claude.

Je fronçai les sourcils.

— On ne fait pas exprès.

— Non, mais tu dois admettre qu'il y a toujours quelque chose, pas vrai ? insista Crispin.

— Je ne peux pas dire le contraire, murmura Micah.

— Bien. Alors, testez cette histoire d'énergie avec Dem, et si ça fonctionne avec lui essayez avec moi. Si ça ne fonctionne qu'avec Dem, on verra.

— Nous n'avons pas accepté de vous laisser rester pour la discussion privée, fit remarquer Micah, mais commençons par le test de pouvoir et avisons ensuite.

— La prochaine fois que tu rechigneras à me partager avec davantage de gens, j'aimerais bien en être informée la première, lui dis-je.

Il lâcha ma main, et je n'essayai pas de le retenir.

— Tu n'apprécies pas suffisamment Envie pour rejoindre Jean-Claude ou Richard quand elle est au lit avec eux.

— Quel rapport ?

— Je te fais juste remarquer que je m'accommode bien mieux de tes partenaires mâles que toi de la seule autre femme qui est devenue une partenaire régulière pour certains d'entre nous.

— Tu cherches la bagarre ?

Micah soupira et se frotta le visage de ses mains comme pour se nettoyer.

— Je ne sais pas, peut-être.

— C'est très rare que tu ne sois pas le plus conciliant d'entre nous, mon chat, commenta Jean-Claude.

— C'est juste que... Cynric est comme mon petit frère. Nathaniel le qualifie de frère-époux, ce que je peux comprendre. Il n'y a aucune tension entre lui et les autres membres de notre cercle intérieur. Mais Dem est vraiment bisexuel, autant que Nathaniel, ce qui veut dire qu'il aura des attentes qu'un autre tigre-garou n'aurait pas.

— Ce n'est pas parce que je suis bisexuel que j'ai nécessairement envie de baiser avec toi, Micah, répliqua Dem, qui commençait à se mettre en colère.

— Je ne voulais pas dire ça.

— Qu'est-ce que tu voulais dire, alors ?

L'énergie du tigre doré irradiait comme celle d'un poêle qu'on vient d'allumer et qui chauffe lentement.

— Je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie, Dem. Je ne veux pas gâcher ça à cause d'une vieille prophétie ou de quoi que ce soit d'autre. Il y a deux personnes que j'aime et qui m'aiment aussi ; nous voulons nous marier tous les trois, et être forcés d'inclure une autre personne que nous n'aimons pas, ça me fout les jetons. Qu'est-ce que tu ferais si tout était parfait entre Asher, Kane et toi, et qu'on vous obligeait à ajouter une quatrième personne ?

Dem ouvrit la bouche, la referma et finit par lâcher :

— Je serais furax.

— Exactement.

— Mais c'est toi qui as abordé le sujet tout à l'heure, protestai-je.

— Je l'ai fait parce que... et si, en refusant de bousiller mon bonheur parfait, je provoquais la réapparition du mal incarné ? S'il vous tuait, Nathaniel et toi ? S'il tuait Jean-Claude et les autres, voire le reste de l'humanité ? La destruction de la civilisation telle que nous la connaissons semble un prix trop élevé à payer pour refuser d'ajouter une autre personne à notre cérémonie d'engagement.

Crispin désigna Micah du pouce.

— Comme il dit le monsieur.

L'énergie de Dem était retombée.

— Je suis désolé, Micah, je ne voyais pas les choses sous cet angle. Il me semble que, si j'étais amoureux, je laisserais le monde entier courir à sa perte plutôt que de risquer mon propre bonheur.

— Je t'ai vu risquer ta vie pour nous sauver, objectai-je.

Il me gratifia d'un sourire triste.

— Mais c'était avant que je revoie Asher après plusieurs mois de séparation, et que je me rende compte à quel point je l'aimais. Avant que je pense avoir une chance d'obtenir ce que vous avez, Jean-Claude, Micah et toi. On m'a toujours dit que le Maître des Tigres disposerait de ma vie comme bon lui semblerait quand il ou elle ferait

son apparition, mais personne ne m'a jamais rien expliqué sur l'amour. Sur le désir, oui, parce que, si nous servions un vampire de la lignée de Belle Morte, ça impliquerait forcément du sexe, mais l'amour... personne ne nous en a jamais rien dit.

— Donc, tu serais prêt à donner ta vie mais pas ton cœur pour Anita ? interrogea Crispin.

Dem haussa ses larges épaules.

— Je ferai mon devoir mais, si Asher m'accordait autant d'importance que Nathaniel et Anita en accordent à Micah, notre relation serait ma priorité.

— L'amour peut vous désarmer, soupira Jean-Claude.

Nous le dévisageâmes tous. Il eut ce gracieux haussement d'épaules qui signifie tout et rien à la fois, ou quelque émotion entre les deux selon le moment ou la tête qu'il fait.

— Il m'est arrivé d'accorder plus d'importance aux gens que j'aimais qu'à mon devoir. C'est merveilleux et terrible à la fois.

— Pourquoi terrible ? interrogea Crispin.

— Parce que, mon ami, parfois, si tu ne fais pas ton devoir, le royaume peut tomber, et tu dois choisir entre ton amour, ou même la vie de ton amoureux et des vies beaucoup plus nombreuses. C'est une décision atroce à prendre.

— On dirait que vous parlez d'expérience, fis-je remarquer.

Jean-Claude me regarda avec une expression plaisante mais indéchiffrable. Ses boucliers étaient verrouillés à fond. Quelque souvenir qui l'ait poussé à dire ça, il ne voulait pas le partager avec moi, et comme j'ai moi aussi mon lot de souvenirs que je préfère garder pour moi j'ai appris à ne pas insister. Parfois, mieux vaut ne pas réveiller un chien qui dort, de crainte qu'il ne tente de vous mordre à la gorge.

— La décision que nous devons prendre aujourd'hui n'est pas aussi difficile, intervint Micah. Pour le moment, nous devons juste déterminer si le circuit de pouvoir entre Anita, Dem et moi fonctionne à tous les coups, ou juste dans les occasions spéciales.

— J'ai toujours admiré ta façon de recadrer la discussion, commenta Crispin.

— Merci. Commençons par essayer avec Dem, et, si ça marche, on passera à l'un d'entre vous.

— D'accord, faisons ça.

Chapitre 23

Jean-Claude fit remarquer que, la première fois que nous avions rencontré Dem, c'était d'abord moi qui l'avais touché, puis Micah nous avait rejoints, et que nous devrions donc recommencer dans cet ordre. La métaphysique ne fonctionne pas toujours de manière très logique mais, puisque nous savions que le phénomène pouvait être dupliqué, autant utiliser la méthode scientifique pour l'explorer mieux et plus vite.

Ce que je n'avais pas pris en compte, c'est que Dem se sentait fort négligé et qu'il avait encore plus soif de contacts qu'à l'époque. Les nouveau-nés peuvent mourir si on ne les touche pas ; c'est l'une des raisons principales pour lesquelles ils dépérissent. Même chose pour les personnes âgées, qui déclinent plus vite. Tapoter la main ou l'épaule de quelqu'un, le serrer dans ses bras... la plupart des gens en ont besoin pour être heureux et en bonne santé. Ça n'est pas forcément sexuel. La plupart des contacts dont nous nous nourrissons sont aussi innocents qu'un agneau folâtrant dans l'herbe printanière.

Mais Dem n'est pas un agneau. J'ai tendance à le considérer pas forcément comme inoffensif, mais pas non plus comme un prédateur, et soudain, en scrutant ses yeux d'un bleu doré, je me rendis compte à quel point je me trompais. Il n'y avait rien d'innocent dans la façon dont il m'attira contre lui, enfonçant ses doigts dans mon dos pour me faire sentir sa force. De nouveau, je fus frappée par sa taille – un mètre quatre-vingt-huit-et par la largeur de ses épaules. S'il était prêt à soulever de la fonte comme Nicky, il serait monstrueusement baraqué.

Je me réjouis secrètement qu'il ne le soit pas lorsqu'il me serra contre lui en me révélant ses yeux. Je ne veux pas dire par là que ses prunelles adoptèrent leur apparence animale ; elles sont toujours comme ça, mais, soudain, je pouvais voir le besoin qu'elles recelaient. On dit que le sexe est un désir et pas un besoin, mais je ne suis pas sûre que ce soit vrai pour tout le monde.

La faim de Dem était à nu dans ses yeux, et moi je me sentais minuscule dans ses bras. Comme il se penchait pour m'embrasser, enfonçant davantage ses doigts dans mon dos. La promesse de force et de douleur fit s'accélérer mon pouls et étrangla mon souffle dans ma gorge. A quel point Asher l'avait-il négligé pour qu'un garçon aussi doux d'habitude développe un besoin aussi féroce ?

Ses lèvres touchèrent les miennes, et ce fut comme s'il empoignait

ma tigresse dorée pour la tirer vers la surface de mon corps, comme si ce baiser touchait la partie la plus profondément enfouie de moi. Ma tigresse dorée jaillit telle une étincelle, et tout un arc-en-ciel suivit ce jaune éblouissant : tigresse rouge comme le feu, tigresse noire comme le charbon, tigresse blanche comme le métal chauffé si fort qu'il commence à fondre, tigresse bleue comme la flamme à son point le plus incandescent.

Toutes ces couleurs, tout ce pouvoir, toute cette chaleur fusèrent aux endroits où ma peau touchait celle de Dem. Notre baiser aurait dû ressembler à un cracheur de feu de fête foraine essayant de produire un jet multicolore, et que quelqu'un aurait embrassé pile au mauvais moment de sorte que son feu se serait déversé dans la bouche de son amoureuse. Je ne savais pas ce que les autres voyaient au juste, mais, moi, j'avais l'impression qu'on s'embrassait au milieu d'un pilier d'énergie incendiaire. C'était magnifique et effrayant, toutes ces flammes qui dansaient sur notre peau sans nous brûler tout à fait... pour le moment.

Puis Micah posa sa main sur la mienne, et le pouvoir se déversa en lui telle une rivière cherchant un nouveau passage vers la mer. Son léopard remonta le long de mon bras et réveilla ma panthère dont les calmes ténèbres se mêlèrent au flamboiement des tigresses, et soudain leur chaleur me parut moins effrayante. Je savais qu'ensemble on pouvait l'apprivoiser, la contrôler, et, à cette pensée, toutes mes autres bêtes jaillirent en un enchevêtrement de pouvoir.

La lionne, puis la louve et enfin la hyène se joignirent aux tigresses et à la panthère. La hyène est l'animal le plus récent que je porte ; il y a moins d'un an, Ares m'a contaminée avec en mourant. Il n'a pas fait exprès de me transmettre la maladie qui avait provoqué son renvoi des marines. Et il n'escomptait sûrement pas que les compétences de sniper qu'il m'avait enseignées me serviraient à le tuer avant que sa folie ne le pousse à blesser des civils.

Aucun de nous deux n'avait rien prévu de tout cela, mais désormais je porte un bout de sa bête en moi, et elle y restera jusqu'à ma mort. Je n'ai besoin de rien d'autre pour me souvenir de mon ami que de cette énergie sauvage et brûlante qui jaillissait de mon corps et se déversait dans les deux hommes en train de me toucher.

— L'odeur d'Anita est celle de toutes ses bêtes en même temps, commenta Crispin.

Alors je sus qu'il s'était rapproché de nous, et je pivotai pour voir à quelle distance il se trouvait exactement. La grande main de Dem toucha ma joue, et l'énergie continua à s'écouler entre nos peaux comme nous rompons notre baiser pour regarder. Micah ne tenait que nos mains, aussi n'eut-il qu'à se retourner.

Crispin était monté à quatre pattes sur la table de conférence. Les

maines solidement posées sur le bois, il reniflait l'air tel un chat domestique qui a senti quelque chose d'intéressant et veut d'abord se renseigner sans le toucher.

— Micah a l'odeur de toutes les bêtes d'Anita et d'autre chose encore, autre chose que je ne comprends pas. Domino, tu sens quoi ?

La voix de Domino s'éleva derrière moi, et je pivotai dans le cercle formé par les mains de Dem et de Micah, ainsi que par cette énergie flamboyante, pour le découvrir à quatre pattes par terre, tendu vers nous dans une pose presque identique à celle de Crispin.

— Leurs bêtes, toutes leurs bêtes.

— Tu trouves aussi que Micah sent autre chose que le léopard ?

Domino renifla la jambe de Micah.

— Oui.

Crispin se pencha en avant et étira son long torse jusqu'à ce qu'il puisse pratiquement lécher Dem. Le tigre doré gronda doucement, et Crispin recula un peu.

— Et Dem ?

Domino me contourna pour pouvoir renifler Dem. Le garde rampant à quatre pattes, toujours bardé de ses armes, aurait dû offrir un spectacle ridicule, mais il bougeait comme si les tigres en lui savaient mouvoir son corps humain, de sorte qu'il restait gracieux quand même. Il inspira à fond pour bien capter toutes les odeurs, puis se tendit comme pour caresser notre énergie. Cette fois, Dem gronda plus fort.

— Du calme, grand doré, j'essaie juste de goûter l'énergie. (Domino leva vers nous ses yeux rouge et orange).

— Dem aussi sent toutes vos bêtes.

— Ce n'est pas censé fonctionner ainsi, fit remarquer Crispin.

— Comment est-ce censé le faire ? interrogea Jean-Claude.

Il s'était adossé au mur le plus proche de nous trois, les mains coincées derrière lui.

— Anita est une poly-garou, donc elle possède plusieurs bêtes, mais elle ne devrait pas pouvoir les transférer à quiconque, répondit Crispin.

— Je pense que c'est juste leur pouvoir, et pas les bêtes elles-mêmes, tempéra Micah d'une voix à demi essoufflée et grondante.

— Et si ce n'était pas le cas ? demanda Domino, toujours à quatre pattes à nos pieds.

Micah, Dem et moi ne nous regardâmes pas vraiment, mais nous partageâmes la signification d'un regard en un instant d'émotion. Les marques étaient ouvertes entre nous, pas complètement, mais nous commencions déjà à penser ensemble – trois personnes, un seul esprit et un seul cœur si nous ne faisons pas attention.

— Essayez de vous transformer, suggéra Domino.

— Quoi ? dis-je.

— Que l'un de vous essaie de se transformer en quelque chose qu'il n'est pas.

Nous scrutâmes tous les yeux couleur de flammes de Domino, puis Micah lâcha :

— J'aime bien ces fringues.

— Moi, je me fiche des miennes, déclara Dem.

— Alors vas-y, l'encouragea Crispin.

— Pendant qu'on se touche tous les trois ? demanda Dem.

— Oui, répondirent tous les autres métamorphes en même temps.

Jean-Claude et moi n'étions pas certains que ce soit une bonne idée, mais nous ne dûmes pas non.

— D'accord, acquiesça Dem. Vous voulez que je devienne quoi ?

— Qu'est-ce que tu as envie de devenir ? lui retournai-je.

Il eut un sourire féroce, qui dévoila ses dents étincelantes. Il savait exactement ce qu'il voulait être.

Chapitre 24

J'avais déjà vu Dem se transformer, mais seulement lors de séances d'entraînement très spéciales. La métamorphose la plus rapide est souvent le facteur décisif dans un combat entre lycanthropes, donc nos gardes s'exercent à changer de forme exactement comme ils s'exercent à tirer avec un flingue ou à se battre à mains nues. Du coup, je les avais déjà tous vus se transformer, mais jamais pendant que je les touchais. Jamais pendant que Micah et moi partagions nos bêtes et que les liens métaphysiques entre nous étaient grands ouverts tel un fleuve débordant de son lit.

La chaleur naquit dans la main de Dem, qui de chaude devint brûlante comme s'il faisait un brusque accès de fièvre meurtrier, puis se propagea au reste de son corps, irradiant à travers ses vêtements tandis qu'il se lovait autour de moi et attirait Micah plus près de lui en tirant sur son bras. Je sentis Micah hésiter puis abandonner sa réticence et se détendre contre moi, parce que Dem me tenait si étroitement qu'il ne pouvait pas se rapprocher de moi sans se rapprocher également de lui.

Je sentis le bonheur de Dem grimper en flèche, comme s'il appréciait que Micah se lâche, et, que ce soit l'abandon de Micah ou l'émotion de Dem, quelque chose fit flamber le pouvoir comme si on avait jeté de l'essence sur le feu. Les flammes invisibles grandirent autour de nous, m'éblouissant tel un rêve éveillé, mais un rêve qui dégageait de la chaleur et était alimenté par la solidité des deux hommes, mêlant images et réalité à l'intérieur de ma tête.

— Vous voyez les couleurs ? soufflai-je.

— Respire-les, chuchota Micah.

— Sens-les, ajouta Dem en tendant une main comme s'il s'attendait à pouvoir toucher les flammes.

Et, de fait, celles-ci s'intensifièrent puis s'estompèrent sur le passage de ses doigts.

— Elles réagissent à ton contact, constatai-je.

— Comme je viens de le dire, je sens les différentes bêtes.

— Choisis-en une, mon ami. Laisse-moi voir tes vêtements disparaître tandis que tu t'échapperas de cette enveloppe mortelle, réclama Jean-Claude d'une voix qui me caressa la peau malgré toute l'énergie déjà présente autour de moi.

Un instant, je me rendis compte qu'il flirtait avec Dem, soit pour accélérer le processus et l'inciter à choisir une forme, soit juste pour le

plaisir.

Je sentis Dem sursauter, son corps réagissant à la voix de Jean-Claude davantage que le mien ou celui de Micah, mais nous passons plus de temps avec Jean-Claude, et nous avons développé une certaine résistance. Dem était le petit ami d'Asher, donc Jean-Claude avait toujours évité de le toucher jusqu'ici. Peut-être en avait-il assez des caprices d'Asher et de Kane, lui aussi.

— Choisis, ordonna Micah. Choisis, ou je m'en charge pour toi.

Dem choisit, ou il essaya, mais il commit une erreur. Il pensa qu'il suffirait de laisser sa bête monter à la surface, alors que, cette fois, il avait en lui neuf animaux qui essayaient d'émerger en même temps. J'avais appris à mes dépens qu'ils n'étaient pas partageurs.

Ils jaillirent de son corps tel un fleuve en crue forcé de s'engouffrer dans un passage trop étroit – mais un fleuve en crue muni de griffes et de crocs. Dem hurla et commença à s'affaïsser, nous entraînant avec lui tandis que nous nous efforcions de rester debout et de le retenir. Je sentais les griffes et les crocs tenter de se frayer un passage à travers lui, mais je ne ressentais pas la douleur de façon aussi vive.

Je jetai un coup d'œil à Micah.

— Tu es en train de nous protéger ?

— Oui. Tu peux le tenir seule ?

Je passai mes bras autour de la taille de Dem et le serrai bien fort, puis acquiesçai. Micah me crut sur parole, comme toujours. Il lâcha Dem, et je me retrouvai portant deux fois mon poids de mec à la force surnaturelle qui se cabrait et se débattait entre mes bras. C'était comme tenir un sac plein d'énormes serpents.

Micah prit le visage de Dem à deux mains et força le tigre doré à le regarder.

— Referme-toi, Dem. Repousse-les à l'intérieur comme tu le fais avec ton tigre. Maintenant !

Dem hurla de nouveau, les yeux fermés, ne voyant rien d'autre que les formes en lui qui tentaient de s'échapper. Micah lui pressa le visage si fort que je vis l'empreinte de ses doigts s'incruster dans les joues de Dem.

— Dem, regarde-moi ! aboya-t-il.

Le tigre doré cligna des yeux. Je m'accrochais à lui, mais je sentais quelque chose pousser contre ma poitrine à l'endroit où on se touchait, quelque chose qui semblait venir de l'intérieur de son ventre et lutter pour en sortir.

— Dem, c'est comme avec ton tigre. Contrôle-les !

— Trop... nombreuses, haleta Dem avant de pousser un autre hurlement.

— Arrêtez, intervint Crispin.

Dem roula des yeux affolés vers lui.

— Non ! cria-t-il.

Crispin recula et nous laissa gérer.

— Dem, dit Micah. Es-tu un tigre doré ?

— Oui, articula péniblement Dem, les dents serrées.

— Alors, fais ce que sont censés faire les tigres dorés : conquérir et régner !

Je sentis le corps de Dem s'immobiliser entre mes bras, comme si les animaux en lui avaient entendu des cors de chasse résonner au loin et s'étaient figés. La seconde suivante, ou bien ils lutteraient de plus belle, ou bien ils resteraient immobiles, espérant que les chasseurs passeraient sans les voir.

Je resserrai ma prise autour de sa taille, une main tenant mon autre poignet, les pieds fermement plantés dans le sol. Mon seul boulot, c'était de le tenir debout. Dem et Micah se chargeaient de la partie compliquée. Il fallait juste que je le tienne, et je pouvais le faire.

Dem referma les yeux, mais cette fois il me sembla que ce n'était pas à cause de la douleur, plutôt pour se concentrer sur des choses qu'il ne voyait clairement que dans sa tête. J'ai remarqué que, parfois, la vision extérieure interfère avec la vision intérieure.

Les gens parlent de bander leurs muscles, mais la volonté en est un aussi. Je sentis Dem se ressaisir, le sentis dans son corps comme s'il bandait ses muscles pour faire quelque chose de purement physique. Puis son pouvoir, sa bête, tout ce qui m'avait attirée vers lui en premier lieu fit reculer les autres en rugissant. J'entrevis l'or pâle de son tigre aux crocs largement découverts. L'animal tenta de s'avancer pour devenir Dem, mais celui-ci le repoussa et, avec sa seule volonté, se tendit pour extirper une autre bête du grouillement.

Cette bête-là était pâle et dorée elle aussi, mais pas du même jaune que son tigre, et elle n'avait pas le poil rayé. Les lions modernes n'ont plus de rayures. J'ignore si Micah parla tout haut ou si j'entendis juste ses pensées dans ma tête :

— Un lion. Forcément, il a choisi un lion.

Il semblait presque mécontent, mais je n'eus pas le temps de lui demander pourquoi, parce que le corps de Dem commença à se transformer. Sa peau humaine fiévreuse devint presque trop brûlante pour que je continue à le tenir, puis elle se couvrit de poils. Un liquide transparent, aussi épais et chaud que du sang, s'écoula de lui tandis que son corps se reconfigurait.

J'étais trop près pour ne pas sentir les os bouger sous sa peau, les ligaments se tordre. C'était déjà arrivé qu'un métamorphe se transforme sur moi, mais jamais alors que je le serrais dans mes bras de toutes mes forces. Je sentais bouger des choses que je n'avais fait qu'entendre ou deviner jusqu'ici. Je fermai les yeux comme le liquide

chaud se répandait sur moi et que le corps de Dem grandissait. Il était déjà imposant sous sa forme humaine, mais il l'était bien davantage sous forme de lion.

Je clignai des yeux pour en chasser le fluide épais dont j'étais couverte, mais, lorsque Dem se dressa au-dessus de moi, son poil était sec excepté aux endroits où il me touchait. Sa crinière épaisse était d'un blond très pâle, assez proche de la couleur de ses cheveux, même si je savais que la correspondance n'avait rien d'automatique. De grands yeux d'un orangé doré m'observaient dans un visage qui était un mélange gracieux d'humain et de félin.

Sous cette forme intermédiaire, Dem était si grand que sa tête touchait presque le plafond, ce qui voulait dire qu'il dépassait les deux mètres dix. Dans leur forme d'homme-loup, d'homme-lion ou d'homme – n'importe quel animal, la plupart des métamorphes prennent entre dix et quarante centimètres. Dem était déjà grand à la base, mais là...

— Putain de merde ! lâcha Domino quelque part derrière nous.

— C'est impossible, protesta Crispin.

Je sentis Micah se ramasser sur lui-même, une seconde avant que n'explorent sa chaleur et son pouvoir. Sa transformation fut plus rapide et plus propre, mais il a toujours été très doué sur ce plan, un des meilleurs que je connais.

Sa fourrure était aussi noire que d'habitude, mais jamais je ne l'avais vu aussi grand, et, à la place des taches que je ne distingue que dans la bonne lumière d'habitude, il arborait des rayures. Pour la première fois, il me regardait avec des yeux différents, non plus vert-jaune mais dorés avec une ligne rouge autour de la pupille. Il me dominait largement, mais rien de comparable avec l'homme-lion.

A eux deux, ils semblaient remplir la pièce, comme s'il ne restait pas assez d'espace disponible pour qui ou quoi que ce soit d'autre. La table avait été repoussée en arrière et les chaises gisaient sur le côté sans que je puisse me souvenir quand elles étaient tombées, ou si c'était nous qui les avions renversées, ou si les autres l'avaient fait pour éviter qu'on ne les casse.

La voix de Dem s'éleva, encore plus basse et grondante sous sa forme de tigre.

— Je croyais que tu aimais bien tes fringues.

— Il fallait que j'essaie, gronda Micah en retour.

Je voulus m'écarter d'eux, mais ils m'empoignèrent un bras chacun.

— J'ignore ce qui se passera si on rompt le contact, dit Micah.

Je m'immobilisai, leurs mains massives autour de mes bras. Dem pouvait presque faire deux fois le tour de mon biceps avec ses doigts. Et non pas parce que mon biceps était ridiculement petit, mais parce

que lui était démesuré.

Jean-Claude les contourna en se pressant contre le mur pour passer le flanc fauve de Dem.

— Très impressionnant, ma petite, mon chat, mon tigre. Très impressionnant.

Dem secoua son épaisse crinière.

— Je ne suis pas un tigre en ce moment.

— Mon lion, alors.

— Suis-je vraiment votre lion, Jean-Claude ?

Cette question semblait signifier bien plus qu'elle n'aurait dû.

— Tout ce qui se trouve ici m'appartient, Méphistophélès.

Je fus surprise d'entendre Jean-Claude appeler Dem ainsi. Ça arrive si peu souvent que j'en oublie parfois que c'est son vrai nom.

Le grand homme-lion acquiesça, les épaules pressées contre le plafond, le dos courbé par manque de place, une main autour de mon bras et l'autre dans celle de Micah. Leurs fourrures noire et fauve imbriquées ressemblaient aux deux moitiés d'un symbole yin-yang.

— Vous êtes le Roi et pouvez prendre tout ce que vous désirez, dit Dem.

Et, de nouveau, je crus percevoir un sens caché dans sa phrase. J'interrogerais Jean-Claude à ce sujet plus tard.

— Je n'aime pas la fourrure, mon lion.

— On peut la faire disparaître. Pour le reste, il faudra qu'on en discute, déclara Micah. Dem, observe bien ce que je vais faire. Tu as le pouvoir d'en faire autant, comme la plupart des tigres-garous.

— J'observe.

— Pas seulement avec tes yeux ?

— Bien sûr que non, répondit Dem comme si c'était une évidence.

La fourrure noire parut se ratatiner, le corps de Micah rétrécir, et sa peau émerger telle une silhouette prisonnière d'un bloc de glace qui réapparaîtrait, libérée par le dégel printanier. Micah se retrouva devant moi, nu et magnifique, ses boucles brunes cascading sur ses épaules. Le lien qui tenait ses cheveux avait disparu en même temps que ses vêtements qui gisaient, épars et déchirés, à travers la pièce. Il me regarda en clignant de ses yeux vert-jaune, et je fus soulagée : un instant, j'avais craint qu'il ne conserve ses yeux de tigre.

— Seigneur ! A te regarder, ça semble si facile, grogna Dem.

Et je sentis une chaleur lui parcourir le corps. Sa fourrure ne se rétracta pas en un clin d'œil comme celle de Micah, mais ce fut tout de même la plus rapide et la plus propre des transformations de Dem auxquelles j'avais assisté. Il vacilla sur ses pieds humains parce qu'une métamorphose aussi brutale consomme beaucoup d'énergie. Micah et moi l'aidâmes à se stabiliser.

Dem regarda Jean-Claude.

— Voilà, plus de fourrure.

— Je vois, acquiesça Jean-Claude en tentant d'adopter un ton neutre sans y parvenir tout à fait.

Le fait qu'il ne parvienne pas à contrôler sa voix signifiait qu'il était soit perturbé, soit excité, mais en tout cas troublé d'une façon ou d'une autre.

— Le premier soir où je suis venu ici, vous m'avez mis avec Asher pendant que Richard et vous preniez Envie. Depuis, elle a plaqué Richard, et vous n'êtes pas content d'elle.

— Elle n'est pas assez partageuse.

— Mais c'est une très belle femme.

— En effet.

— La plupart des hommes seraient reconnaissants qu'elle accepte de coucher avec eux.

— Les très beaux hommes peuvent réagir de la même façon vis-à-vis de leurs partenaires, mon ami.

— Envie n'a jamais eu de relation avec qui que ce soit qui se considérait plus beau qu'elle.

Jean-Claude eut ce haussement d'épaules français qui pouvait signifier qu'il était d'accord ou pas.

— C'est la règle chez les filles, intervins-je. Ne jamais sortir avec quelqu'un de plus beau que vous. Je la piétine depuis si longtemps que je n'y pense même plus.

Dem sourit et vacilla de nouveau en s'accrochant à nous.

— Tu devrais peut-être t'asseoir, suggéra Micah.

Le tigre doré secoua la tête.

— Envie se trouve plus belle que toi demanda-t-il.

J'acquiesçai.

— Elle est grande, blonde, toute en jambes, et elle a les yeux bleus. C'est normal.

— Et ça ne t'ennuie pas ?

— Les autres femmes se comparent à moi depuis toujours. J'ai l'habitude.

— La plupart des Américaines modernes semblent croire que grande et mince égale belle. Mais j'ai vécu en des siècles où ce n'était pas vrai, fit remarquer Jean-Claude.

— Quand Envie entre dans une pièce, toutes les têtes se tournent pour suivre sa blondeur du regard. Je n'ai jamais suscité les mêmes réactions rien qu'en marchant au milieu d'une foule.

Dem grimaça.

— Seulement parce que tu es si petite qu'on ne te voit pas au milieu d'une foule.

Je lui jetai le regard que méritait cette remarque, mais ça n'en restait pas moins la vérité.

— Au milieu d'une foule, nous sommes invisibles, acquiesça Micah.

Dem rit et chancela de nouveau. Jean-Claude redressa une chaise, et nous l'aidâmes à s'y asseoir.

— Comment fais-tu pour ne pas être crevé après ? demanda-t-il à Micah.

— Je supporte les transformations rapides mieux que la moyenne.

— En effet. Bordel ! Je me sens tout faible.

— Tu as besoin de remettre du carburant dans la machine.

— Tu veux dire, de manger quelque chose.

— Oui.

— Mais pas toi ?

— Normalement, je devrais, mais je peux m'en passer.

Dem leva les yeux vers Jean-Claude.

— Vous êtes amoureux d'Anita, donc Envie a laissé filer, mais, quand elle s'est rendu compte que vous trouviez autant d'hommes plus attirants qu'elle, elle n'a pas pu gérer.

— Elle a bien regardé les mecs de notre groupe ? lançai-je.

Dem sourit.

— Elle n'a pas l'habitude d'être en concurrence avec des hommes et des femmes pour obtenir l'attention de quelqu'un, si beau soit-il, parce qu'il n'y a pas que la beauté qui t'intéresse chez tes partenaires – bon, sauf peut-être pour Asher. Chez les autres, tu préfères ceux qui font de la muscu, et la seule autre femme dans ta vie s'entraîne autant que les mecs.

— Je ne gonflerai jamais autant que Richard, peu importe quelle quantité de fonte je soulève.

— Mais tu es plus musclée que la plupart des femmes, et bien davantage qu'Envie.

— Comment se fait-il que la plupart des tigres dorés ont appris à être de bons combattants et de bons amants, mais que ça n'est pas le cas d'Envie et de quelques autres ?

— Même au sein de notre clan, tout le monde n'a pas de dispositions athlétiques. Nous préférons laisser les gens développer leurs points forts. Adam est un avocat formidable, mais je ne lui ferais pas confiance pendant une bataille. Certaines femelles considèrent que la légende parle d'un nouveau Maître des Tigres, pas d'une Maîtresse. Envie devait croire qu'être belle lui suffirait pour s'attirer ses faveurs.

— Et s'il avait été gay ? objectai-je.

— Je ne suis pas le seul de nos mâles qui aime les hommes.

J'acquiesçai.

Le pouvoir commençait à s'estomper ; nous ne pouvions pas le retenir.

— Quoi qu'on ait l'intention de faire avec ce pouvoir, il faut le

faire maintenant, Jean-Claude. La fatigue de Dem est en train de le faire disparaître.

— Je sais ce que je voulais en faire tout à l'heure, dit Dem, mais je ne crois plus être en état. (Il s'accrocha plus fort à nous et nous dévisagea tous les trois). Mais je veux quand même qu'on invoque le pouvoir de nouveau et qu'on couche ensemble tout à l'heure, je n'ai pas changé d'avis.

— Il faudra qu'on négocie ce que tu entends par « coucher ensemble », dit Micah.

Dem opina.

— Je sais, mais si j'apporte ce genre de pouvoir à la table des négociations je veux avoir une vraie chance d'être le tigre auprès duquel vous vous engagerez.

— Je comprends.

Jean-Claude dévisagea Micah.

— Tu as déjà indiqué très clairement pour qui tu voterais, mon chat, et ce n'était pas pour Méphistophélès.

— Ce genre de pouvoir change la donne.

— Comme tu es pragmatique.

Micah hocha la tête.

— En règle générale.

— Je couche déjà avec vous tous, donc, de ce côté-là, ça fonctionnerait pour moi, déclarai-je, mais il ne s'agit pas seulement de sexe.

— Exact, ma petite. Veux-tu dire que tu t'opposes à la candidature de Dem ?

— Ça n'a rien de personnel, mais Micah a émis des réserves sérieuses tout à l'heure. Je ne comprends pas pourquoi il a changé d'avis si vite.

— A cause du pouvoir, répondit mon Nimir-Raj.

Je le regardai et ne vis que certitude sur son visage.

— C'est le pouvoir qui t'a fait changer d'avis ?

— La prochaine fois qu'un groupe animal nous appellera pour qu'on l'aide à résoudre un problème, je pourrai changer de forme rapidement pour éviter de combattre, de séduire ou de recourir à mes manœuvres habituelles. Montrer que je ne suis pas juste un léopard suffira peut-être. C'est un don rare, et une démonstration de force qui pourrait emporter le morceau à elle seule.

La coalition ne se déplace sur d'autres territoires que quand elle y est invitée par la police ou les métamorphes locaux. Parfois, Micah arrive à négocier un traité de paix, mais, le plus souvent, les métamorphes règlent leurs affaires en privé loin des yeux humains, et généralement ça implique un combat. Parfois du sexe, mais le plus souvent il faut qu'il y ait du sang, des blessés ou des morts avant que

le problème soit résolu, comme avec la troupe de lions de la côte Ouest, qui pensait pouvoir prendre le contrôle des couguars locaux.

Ils avaient invoqué une excuse en bois : « Ce sont des lions des montagnes, et tous les lions nous appartiennent ». Leur expliquer que, du point de vue biologique, l'évolution a rendu les couguars beaucoup plus proches des léopards n'avait servi à rien : au final, il s'agissait d'une histoire d'amour qui avait horriblement mal tourné entre la femelle dominante des couguars et le Rex de la troupe.

Micah risque sa vie à chaque combat, et il est toujours possible que les femelles prennent ses manœuvres politiques pour une véritable entreprise de séduction. Une fois, la Reine d'un groupe animal a voulu faire de lui son amant longue distance, et elle a même parlé de me menacer. Si une petite séance de baise par-ci par-là pouvait empêcher Micah d'avoir à combattre des métamorphes deux fois plus gros que lui, ça ne me dérangerait pas, mais depuis cet incident il répugne davantage à utiliser le sexe comme outil de négociation. Alors, si changer ainsi de forme pouvait supprimer à la fois la nécessité de se battre et celle de coucher avec des inconnues...

— Les combats sont plus dangereux que tu ne me le laisses entendre, pas vrai ?

— Toi et moi, on fait la même taille, Anita. La rapidité, l'élément de surprise et l'absence de remords jouent en notre faveur, mais ma réputation me précède. Mes adversaires connaissent la plupart de mes tours avant de m'affronter, et ils pèsent généralement plus lourd que moi. Ça ne serait pas si grave s'ils n'étaient pas aussi bien entraînés, voire davantage. Personne ne peut gagner chaque fois, Anita.

— Jusqu'ici, tu as toujours été vainqueur.

— Jusqu'ici, oui.

Nous nous regardâmes bien en face, et Micah me laissa sentir ce qu'il m'avait toujours caché : qu'il commençait à s'inquiéter au sujet de ces combats, et Rafaël le Roi des rats aussi. Puis il referma la communication entre nous, et je ne pus plus lire dans ses pensées. Si j'avais essayé, j'aurais sans doute dissipé le pouvoir qui circulait entre nous, alors que Micah, lui, parvenait à « éteindre » certaines parties de notre lien seulement. Seul Jean-Claude est plus doué que lui en la matière.

— C'était le secret de Rafaël. Évite d'aborder le sujet à moins qu'il ne le fasse le premier, s'il te plaît.

J'hésitai puis acquiesçai.

— D'accord.

— Je ne lui en parlerai pas non plus, promet Dem.

Nous le regardâmes tous les deux et nous rendîmes compte qu'il était assis là en silence, et qu'il avait probablement partagé toutes nos pensées. Le fait que ni Micah ni moi n'y ayons fait attention

témoignait que nous étions plus ivres de pouvoir que nous ne le croyions, ou que le pouvoir aimait suffisamment Dem pour éviter de nous alerter.

— Et Asher ? interrogea Jean-Claude.

— Vous êtes le Roi, oui ou non ? répliqua Dem.

Jean-Claude se figea et dit :

— Oui.

— Alors soyez le Roi, dit Micah.

— Ma petite...

— Quand nous invoquerons de nouveau le pouvoir, touchez-nous et voyez ce qui se passe. Voyez si vous pouvez le contrôler. Voyez si vous pouvez nous contrôler.

— Comment un homme pourrait-il résister à un défi aussi exquis ?

— Ne résistez pas, le pressa Dem.

Jean-Claude baissa les yeux vers lui.

— Tu dois être très en colère contre Asher pour suggérer une telle vengeance.

— Je n'ai pas le droit de vouloir simplement coucher avec vous ?

— Si, mais aucun autre choix de partenaire ne lui ferait aussi mal.

Le pouvoir se dissipait rapidement, mais l'étincelle de colère de Dem le fit flamboyer une dernière fois, nous baignant de nouveau dans ce feu invisible.

— Micah et vous obtenez plus de pouvoir qu'avant, et Asher souffre comme il nous a fait souffrir tous les deux. Je n'y vois que des avantages.

— On ne peut pas gagner contre Asher à ces jeux-là, mon tigre. Je le sais de triste expérience. On peut être avec lui et tolérer qu'il y joue, ou on peut rompre avec lui. Il n'y a pas de moyen terme.

— Et puis, le sexe pour la vengeance, c'est toujours une mauvaise idée, ajoutai-je.

Dem me regarda en laissant monter un peu de cette chaleur dans ses yeux, me décochant non seulement du pouvoir mais une onde de son besoin physique. Micah et moi hoquetâmes.

— Je ferai en sorte que ce soit bon pour vous deux, c'est promis. (Il se tourna vers Jean-Claude). Pour vous trois.

— Vous savez, il est possible qu'on détienne déjà le pouvoir sans avoir besoin de l'entériner avec du sexe, avançai-je.

Les mains de Dem se crispèrent si fort sur nos bras qu'il nous fit presque mal.

— Non, non, je ne veux pas être simplement toléré en bordure de la vie de quelqu'un. On essaie pour de bon, et, si Micah ne gère pas ma présence, c'est une chose, mais je refuse qu'on me rejette sans avoir essayé vraiment.

— Tu t'es coupé en quatre pour que ça fonctionne avec Asher et ça n'a pas suffi, mon ami.

— Parce que c'est Asher, et qu'avec lui les dés sont pipés – personne ne peut gagner, pas vrai ?

Jean-Claude tendit une main et toucha doucement le visage de Dem. Le pouvoir caressa sa peau et circula à travers nous quatre, s'embrasant de plus belle et nous arrachant des cris. Jean-Claude s'écarta avec un rire tremblant, les yeux flamboyants de son propre pouvoir tel un ciel de minuit peint de flammes bleues.

Dem vacilla et dut s'asseoir. Dès l'instant où il nous lâcha, le pouvoir commença à se résorber.

— J'ai besoin de manger et de dormir, mais après ça je veux une vraie chance de faire fonctionner cet arrangement.

— Ça nous laissera le temps de prévenir nos autres partenaires qu'il pourrait y avoir un changement de... menu, dit Jean-Claude de cette voix frémissante qu'il a toujours quand il est un peu ivre de pouvoir.

— Si ça fonctionne, je ne serai plus seulement un casse-croûte, insista Dem.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

Il leva sa main gauche et remua les doigts.

— Il faudra me donner une alliance.

Ce fut Micah qui répondit :

— Si ça fonctionne, tu auras ton alliance.

Je dévisageai un des amours de ma vie, dont je savais qu'il était mal à l'aise en présence de grands types athlétiques, et à cet instant je sus que ces déplacements extérieurs pour la coalition étaient vraiment dangereux. Assez dangereux pour que Micah soit prêt à se lier à quelqu'un qu'il n'aimerait jamais, quelqu'un avec qui il devrait partager Nathaniel, Jean-Claude et moi, alors qu'il n'en avait aucune envie. Je le serrai très fort contre moi comme pour m'assurer qu'il serait en sécurité. Il parut surpris et me rendit mon étreinte en hésitant un peu.

— Ne meurs pas. Fais tout ce qu'il faudra, mais ne meurs pas.

Alors il me serra aussi fort que je le serrais.

— Tout ce qu'il faudra, promit-il.

— Tout ce qu'il faudra, chuchotai-je en retour.

— S'il existe de ce côté du ciel et de l'enfer quelque chose que je peux faire pour rentrer à la maison sain et sauf, je rentrerai toujours à la maison, Anita.

Soudain, la nécessité de dire à Asher qu'on empruntait son amant et le risque que ça puisse foutre en l'air nos arrangements domestiques n'avaient plus vraiment d'importance. Quoi qu'il arrive, nous ferions face, parce que l'idée que j'avais dû passer à deux doigts de perdre

l'homme que je tenais dans mes bras me faisait plus peur que n'importe quoi d'autre.

Le sexe n'est pas un sort pire que la mort, parce que, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. On peut toujours espérer que la rupture ne sera pas permanente. Espérer que les problèmes qui nous ont éloignés trouveront une solution. Espérer qu'on reverra le sourire de l'autre, même s'il est au bras d'une tierce personne. Seule la mort est définitive et sans espoir. Tant qu'on n'en est pas là, il reste des options.

J'enfouis mon visage dans la douce odeur du cou de Micah. Plus que tout au monde, je voulais ces options.

Chapitre 25

Peu après, nous reçûmes un texto pour nous informer que le dîner était servi. Micah et Dem partirent en quête de vêtements intacts. Jean-Claude alla expliquer aux autres pourquoi j'avais besoin de me doucher et de me changer encore plus qu'eux.

Je ne sais jamais trop pourquoi la forme animale qui émerge du fluide gluant est toujours propre et sèche, mais elle l'est, donc les deux hommes avaient juste besoin de nettoyer quelques éclaboussures tandis que j'étais poisseuse pratiquement de la tête aux pieds. J'en avais même dans les cheveux, tout raidis et collés. Ce n'était pas la première fois que ce genre de mésaventure m'arrivait, mais je ressens toujours le besoin de me doucher après coup.

En fait, les hommes de ma vie m'avaient demandé de ne pas utiliser les salles de bains des chambres principales parce que ce foutu fluide a tendance à boucher les siphons. Les douches collectives de notre salle de sport (munie d'équipement super résistant, spécial lycanthropes) sont aussi grandes que celles d'un club commercial, vu qu'elles ont été conçues pour que les gardes puissent se laver après l'entraînement. Si j'en bouchais une, il en resterait toujours une dizaine d'autres. Les gens qui s'occupent du nettoyage nous ont même donné des petits panneaux en plastique à accrocher dans les douches qui ont servi en cas de nettoyages particulièrement difficiles ; comme ça, en cas de problème, ils n'ont pas besoin de chercher d'où ça vient.

Domino voulut m'accompagner en tant que garde du corps, mais je réussis à convaincre tout le monde que si j'avais besoin de protection rapprochée ici, dans notre sanctuaire souterrain, on avait vraiment un gros problème. Donc, je pus aller me doucher seule. J'adore les hommes de ma vie, mais parfois un peu de calme et de solitude est appréciable.

Deux gardes se tenaient devant l'entrée des vestiaires qui conduisaient aux douches collectives. Je connaissais l'un d'eux, mais pas l'autre.

— Salut, Benito.

— Salut, Anita.

Benito est grand, brun et a l'air dangereux. La plupart du temps, il porte des costards bien coupés, et je sais qu'en dessous il a un corps athlétique, mais je ne l'ai jamais trouvé beau. Sinistre, peut-être, c'est tout. Mais ses yeux brun foncé me sourirent, et cela adoucit l'expression de son visage. Il est monté dans les rangs jusqu'à devenir

le garde du corps principal de Rafaël, le roi des rats.

— Puisque tu es là, j'en déduis que Rafaël prend une douche, dis-je.

— Ouais, et il ne veut pas être dérangé.

Je désignai mes cheveux et mes vêtements tout poisseux de fluide séché.

— Vous faites des exceptions ?

— Pour toi, Jean-Claude, Micah et Richard, oui. Rafaël dit qu'on ne peut pas empêcher des Rois ou une Reine de circuler librement chez eux.

— Nathaniel n'est pas sur la liste ?

Benito eut un sourire qui dévoila des dents blanches presque parfaites. Mon père a payé une fortune pour que ma demi-sœur ait ce genre de râtelier. Pourtant, le visage de Benito est grossier et grêlé ; je me demande toujours s'il fait juste partie de ces gens qui ont un sourire naturellement sublime. Je ne lui ai jamais posé la question, parce que je ne vois aucun moyen de le faire sans insulter le reste de son physique.

— C'est un prince, pas un roi. Rafaël ne voulait pas être vexant.

— Pas de souci. Donc, je peux aller me laver ?

Benito me désigna la porte ouverte. L'autre garde se contenta de me regarder de ses yeux d'un marron si foncé qu'ils étaient presque noirs, mais il ne dit rien. Si Benito était d'accord pour que je passe, il n'avait rien à dire.

De petits rideaux délimitaient des box où on pouvait se déshabiller en toute intimité, mais les vestiaires étaient vides, et, grâce aux instructions de Rafaël, les seules personnes susceptibles de rentrer étaient des hommes avec qui je couchais déjà. Donc je me désapai devant les casiers. Je fourrai mes armes dans l'un d'eux mais laissai mes fringues par terre. Les gens qui s'occupent de notre lessive se sont plaints que le fluide des métamorphes bousille certains tissus, et qu'il ne fallait pas mélanger les fringues souillées avec le reste du linge. Je pris une serviette sur l'étagère, avec l'après-shampooing et le démêlant que Jean-Claude me fait garder là pour mes cheveux, et je passai dans les douches.

J'entendis l'eau couler et sus que ce devait être Rafaël. Si ça avait été un des gardes, je l'aurais évité et me serais lavée de l'autre côté, mais Rafaël est bien plus que ça. Que recommande le protocole en cas de Roi sous la douche ? Faut-il l'éviter, le saluer : Certes, Rafaël n'est pas mon roi, mais c'est mon ami et, parfois, mon casse-croûte. Depuis le jour où je me suis nourrie de lui en le baisant, nous sommes donc un peu plus proches que des amis ordinaires. Il représente ce qui se rapproche le plus d'un vrai plan cul. Vous savez, le type avec qui l'occasion fait le larron. Je déteste ce terme, mais il s'applique assez

bien à Rafaël et moi.

Je restai plantée là une minute à débattre intérieurement, puis j'entendis un petit bruit – un gémissement de douleur. J'ai vu Rafaël après que des méchants lui ont écorché la peau du dos. Il ne fait pas ce genre de bruit pour rien. J'avais les mains pleines de produits capillaires et mon drap de bain sur une épaule. Il traînait presque par terre et me recouvrait en grande partie, ce qui devrait suffire pour la suite.

Les gémissements s'interrompirent comme je passais la tête dans les douches collectives. Rafaël n'était pas là, mais j'entendais de l'eau couler. Donc il devait être dans un des trois box privés munis de rideaux. J'avoue que je les utilise beaucoup quand d'autres gens se lavent en même temps que moi après nos entraînements communs. Les métamorphes n'ont pas de problème avec la nudité, mais je ne suis pas la seule femme qui rechigne à se déshabiller complètement alors qu'il y a des hommes sous la douche, d'où les box.

Devais-je demander à Rafaël si tout allait bien ? Il avait droit à son intimité. Le code des mecs stipule que, quand vous pleurez, les autres hommes doivent faire comme si de rien n'était à moins que vous ne disiez quelque chose pour attirer leur attention là-dessus, mais si vous étouffez vos larmes et que, de surcroît, vous vous isolez pour les verser, on doit vous ficher la paix. En général, les femmes veulent que vous veniez les voir pour leur demander ce qui ne pas, et les hommes non.

Oh ! Il existe des hommes qui veulent que vous demandiez et des femmes qui ne veulent pas, mais la règle s'applique à la plupart des gens que je connais. Alors, je laissai Rafaël livrer sa bataille en privé, et j'ouvris le robinet d'une des douches collectives. S'il poussait le rideau pour me parler, pas de problème. Sans ça, je le laisserais tranquille.

Ce fut une douche rapide pour plus d'une raison. Jean-Claude m'a convaincue de mettre de l'après-shampooing deux fois, et ça me gonfle un peu, mais j'admets que mes cheveux sont plus beaux depuis que je le fais. Je déteste quand la méthode chichiteuse fonctionne si bien. Ça me fait soupçonner que ce que j'ai toujours pris pour du chipotage futile a réellement une utilité pratique.

Finalement, je fus propre, sèche et j'avais utilisé les cinq – oui, cinq – produits sans rinçage que Jean-Claude m'avait recommandé. Je n'étais pas encore aussi douée que lui pour les appliquer, mais c'était un début.

Dans le silence qui suivit, Rafaël poussa un cri bref comme si bouger lui faisait mal. Je ne pus le supporter.

— Rafaël, c'est Anita.

— J'avais reconnu ton odeur, répondit-il d'une voix presque

normale qui ne collait pas avec son cri.

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Tu ne peux pas livrer mes batailles à ma place.

Debout devant le box qu'il occupait, je regardai l'eau éclabousser le carrelage sous le rideau.

— Je sais. Contrairement à certains groupes animaux, les rats n'autorisent pas leur Roi à prendre un champion.

— Nous apprécions tous que tu te donnes la peine d'étudier chacune de nos cultures.

Je calai mon épaule contre la fraîcheur du mur carrelé.

— Mais est-ce que je peux faire quelque chose pour toi maintenant ? Si oui, tu n'as qu'un mot à dire. Sinon, je te laisse.

Il garda le silence si longtemps que je commençai à m'éloigner. Puis il lança :

— Ouvre le rideau si tu veux voir la plaie, mais il n'est rien que tu puisses faire pour me sauver de ma propre faiblesse.

J'ignorais ce qu'il voulait dire par là, mais je posai mes flacons par terre et écartai le rideau.

Rafaël était à genoux dans la douche, les mains posées sur le mur comme pour se retenir. Ses épaules semblaient toujours aussi solides, mais il avait l'échiné courbée et le haut de la tête appuyé sur le carrelage. Son dos était toujours aussi lisse, sombre et musclé que dans mes souvenirs, à l'exception de l'endroit où il était blessé. J'entrai dans le box et m'accroupis derrière lui.

— C'est une perforation, mais je n'ai jamais vu de lame susceptible d'infliger ce genre de plaie.

— Moi non plus, répondit Rafaël d'une voix frémissante de douleur.

— Je croyais que vous n'aviez pas le droit d'utiliser d'armes quand vous vous battez pour la souveraineté sur le Rodere.

— En effet.

— Donc ton adversaire a triché.

— Oui.

— Donc il est mort.

Rafaël passa une main dans ses courts cheveux noirs pour les lisser en arrière et se tourna vers moi. Il a la peau foncée, de hautes pommettes saillantes et des traits séduisants. Son héritage mexicain est inscrit sur son visage de la même façon que certaines lignées irlandaises le sont, bien que la famille de Rafaël ait émigré aux Etats-Unis depuis aussi longtemps que la plupart des Américains d'origine irlandaise. Parfois, l'ADN aime rappeler à notre bon souvenir d'où nous venons.

— Les tricheurs sont toujours exécutés, oui.

— Qu'espérait-il gagner ?

— Ma mort.

Je scrutai les yeux brun foncé de Rafaël, si sombres qu'ils sont presque aussi noirs que ses yeux de rat. Je touchai ses cheveux mouillés.

— Il ne pouvait pas devenir roi une fois mort.

— Je soupçonne qu'il s'est sacrifié pour quelqu'un d'autre qui se serait manifesté s'il avait réussi à me tuer.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas devenir roi des rats à moins d'avoir tué son prédécesseur.

— Normalement, non, mais nos lois prévoient des dispositions au cas où le roi en titre mourrait hors du cadre d'un défi de succession.

Ses épaules convulsèrent, et il appuya de nouveau la tête sur le mur.

— Pourquoi tu n'as pas changé de forme et essayé de régénérer ?

— Je l'ai fait.

Je tendis une main vers la plaie au milieu de son dos mais ne la touchai pas.

— Elle est encore aussi grande que la paume de ma main.

— Je ne pense pas qu'elle ait diminué.

— Elle aurait dû, même si la lame était en argent. Tu es trop puissant pour être encore aussi amoché.

— Même les rois finissent par vieillir et s'affaiblir, Anita. Généralement, c'est l'âge et non le manque d'entraînement qui nous ralentit au point de nous faire perdre un défi. Le roi que j'ai vaincu avait le poil blanc sous ses deux formes.

— Tu n'es pas encore vieux, Rafaël.

Quelque chose clochait dans l'aspect de cette blessure.

— Je suis plus vieux que je n'en ai l'air.

— Quel genre d'arme a utilisé ton adversaire ?

— Une lame à quatre côtés, qui s'élargissait en remontant vers la garde.

— Ça ressemble à un fer de lance plus qu'à un couteau, commentai-je.

— C'était une arme unique.

Je me relevai et écartai complètement le rideau pour mieux voir la plaie dans la lumière des douches.

— Il a effectué une rotation après l'avoir enfoncée, pas vrai ?

— Il l'a cassé et a laissé une partie à l'intérieur de la plaie. La guérisseuse a dû l'extraire après ma sortie du cercle.

J'imaginai qu'on me plongeait quelque chose d'aussi gros dans le dos, puis la force nécessaire pour faire tourner et briser la lame à l'intérieur de la plaie. La chair meurtrie de Rafaël semblait presque... brûlée.

— Tu devrais être à l'infirmerie qu'on a installée et pour laquelle

on a embauché du personnel rat-garou histoire de soigner les métamorphes locaux.

— Je ne peux pas laisser les autres découvrir que je m'affaiblis, Anita. J'ai tué le responsable mais, si les gens se rendent compte que je ne guéris plus aussi bien, quelqu'un d'autre me défiera la semaine ou le mois prochains. Ils se jetteront sur moi tels des vautours sur un animal blessé.

— Donc, tu es venu ici pour que tes gens ne se doutent de rien.

— Toi et tes Rois êtes mes alliés. Ma faiblesse est nuisible pour nous tous ; vous garderez mon secret jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un qui ne ferait pas un roi complètement désastreux.

— Si tu veux qu'on s'arrange pour que tu te fasses tuer par le successeur que tu te seras choisi, oublie ça tout de suite. Je ne suis pas une grande fan du suicide.

Rafaël me saisit le poignet.

— Ne comprends-tu pas, Anita ? Je ne suis pas seulement le roi du Rodere local, mais de tous les rats du pays. Et notre groupe d'ici, à lui seul, compte assez de gens pour défier pratiquement n'importe quel autre groupe de métamorphes.

Je scrutai ses yeux au regard désespéré et dis la seule chose que je pouvais dire.

— Je comprends, mais je ne te laisserai pas te sacrifier à moins qu'on ait épuisé toutes les autres possibilités, Rafaël.

Il redressa les épaules et pivota pour pouvoir me regarder en face. La douleur du mouvement le plia en deux et, comme il me tenait toujours le poignet, faillit nous flanquer par terre tous les deux.

— J'ai besoin de plus de lumière. Il y a un problème avec cette plaie.

— Fais ce que tu as à faire.

Rafaël me lâcha pour se mettre à quatre pattes, la tête pendante tel un cheval épuisé. Je lui pris un bras et le passai en travers de mes épaules, glissai mon autre bras autour de sa taille en prenant bien garde à ne pas toucher la plaie et l'aidai à se mettre debout. D'habitude, Rafaël se tient bien droit comme le type robuste qu'il est, mais là il tituba, et, l'espace d'un instant, je dus soutenir tout son poids. Puis il se ressaisit et m'aida à le traîner dans la partie la mieux éclairée de la pièce.

Je me demandai s'il valait mieux le faire marcher jusqu'aux bancs des vestiaires ou le laisser s'allonger par terre ici, parce qu'il n'arriverait pas à tenir debout tout seul, et qu'il ne voulait pas qu'on voie combien il était mal en point. Finalement, je le déposai près d'un mur pour qu'il puisse s'y appuyer, et il tomba de nouveau à genoux – mais dans une flaque de lumière, et c'était tout ce dont j'avais besoin.

Je distinguais l'entrée de la lame dans les bords extérieurs de la

plaie. Ceux-ci avaient commencé à guérir, mais l'arme devait être en argent, et même le corps de Rafaël ne pouvait pas faire de miracles. Ce n'était pas cette partie de la blessure que je trouvais bizarre, mais la partie à l'intérieur de sa chair.

— Une blessure aussi profonde devrait saigner encore, mais ce n'est pas le cas, commentai-je.

— Donc je commence à guérir ?

— Sur les bords de la plaie, oui, je crois – ou du moins, ton corps essaie. Mais à l'intérieur on dirait que c'est... brûlé. Je ne suis même pas certaine que « brûlé » soit le terme exact, mais je n'en ai pas de meilleur pour décrire ce que je vois. Il te faut un docteur.

— Non, répondit Rafaël sur un ton qui n'admettait aucune discussion.

J'avais participé à suffisamment de réunions avec les chefs de la communauté lycanthrope pour savoir que, quand Rafaël utilise ce ton, c'est une décision, pas une suggestion.

— D'accord, mais je peux faire descendre Micah pour avoir une seconde opinion ?

Rafaël appuya son front sur le carrelage comme si le seul fait de rester à genoux lui demandait un gros effort.

— Oui, j'ai confiance en lui comme en toi.

Je dus retourner dans les vestiaires pour prendre mon téléphone et appeler Micah. En décrochant, la première chose qu'il me dit fut :

— Nathaniel se plaint que le dîner est en train de refroidir.

— J'ai besoin que tu me rejoignes dans les douches de la salle de sport. Un des métamorphes est blessé, et il y a un problème avec la plaie.

— On a un docteur sous la main pour s'occuper de ça. Anita, qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

— C'est Rafaël, et il ne veut pas qu'un docteur le voie dans cet état. Il dit qu'il a confiance en toi, en moi, en Jean-Claude, en Richard et en les autres Rois qui sont nos alliés, mais personne d'autre.

— J'arrive tout de suite, dit-il, tout reproche domestique envolé face à la gravité de la situation.

Une des choses que j'ai toujours appréciées chez Micah, c'est qu'il sait laisser tomber les détails pour se concentrer sur les choses importantes.

Je retournai auprès de Rafaël. Il me prit la main qu'il pressa de temps à autre sous l'effet de ses spasmes de douleur, me rappelant à quel point il était fort.

— Si je te fais mal, dis-le.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Il frissonna de nouveau et s'écroula à demi. Sa tête toucha ma cuisse, et je caressai ses cheveux mouillés.

- Tu peux rester comme ça si tu veux.
- Tu veux dire, la tête sur tes genoux pour que tu me câlines ?
- Si ça peut t'aider.

Il laissa aller son front sur ma cuisse, hésita un instant, puis se coucha sur le flanc sans lâcher ma main. Lorsqu'il eut trouvé une position aussi confortable que possible, j'écartai ses cheveux de son visage et, comme il ne protestait pas, continuai à passer mes doigts dans ses mèches humides pendant qu'il se recroquevillait sur sa douleur, sa main se convulsant régulièrement autour de la mienne.

— Merci, dit-il doucement.

— De quoi ?

— J'ai confiance en Micah, en Jean-Claude et même en Richard, mais je ne peux pas me montrer aussi faible devant eux.

Je tentai de plaisanter.

— Oh ! Je crois que Jean-Claude t'autoriserait à mettre ta tête sur ses genoux.

— Ne fais pas ça.

— Ne fais pas quoi ?

Il bougea suffisamment la tête pour pouvoir me regarder.

— Ne tourne pas en dérision quelque chose d'aussi important.

Je ne sus pas quoi répondre à ça, et luttai pour ne pas me tortiller.

— Tu es mon ami, dis-je enfin, même si le mot me semblait mal choisi.

— Tu laisses tous tes amis poser leur tête sur tes genoux quand tu es à poil ?

Je ne m'étais pas sentie nue jusqu'à ce qu'il fasse cette remarque. Je ravalai ma brusque gêne et fis remarquer :

— C'est contraire au code des métamorphes de souligner la nudité de quelqu'un hors d'un contexte sexuel.

— C'est vrai mais, même si on n'est pas amoureux l'un de l'autre et qu'on ne sort pas ensemble, on est liés par bien davantage que de l'amitié, Anita.

Je me dérobaï à l'exigence de ses yeux mais, me rendant compte à quel point je ne voulais pas soutenir son regard, je me forçai à le faire.

Je ne m'autorise jamais de lâcheté, même minuscule, parce que, si on commence à se laisser aller pour les petites choses, ça finit par déteindre aussi sur les grandes. J'ai besoin d'honnêteté dans mon boulot, et juste pour moi-même.

J'étudiai le visage de cet homme si fort, si courageux, si honorable, et je posai ma main sur sa joue.

— Oui, on est plus que des amis, concédai-je.

Rafaël sourit, et cela seul valut l'effort que ça m'avait coûté de le dire.

Je sus que Micah approchait avant qu'il entre dans la salle de bains, sans pouvoir dire toutefois si je l'avais entendu, si j'avais capté son odeur ou si je l'avais senti autrement. Il se hâta de nous rejoindre, toujours entièrement vêtu, et cela me parut si bizarre que j'eus envie soit de le déshabiller, soit de nous habiller magiquement, Rafaël et moi.

Micah s'agenouilla près du rat-garou en tendant une main vers la plaie dans son dos – elle était si grosse qu'il n'eut pas besoin de demander où elle se trouvait. Il émit un sifflement entre ses dents, comme un félin qui vient de se laisser surprendre.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, Rafaël.

Celui-ci obtempéra avec mon aide pour ajouter de la chair sur son squelette de récit.

— La plaie a l'air brûlée ou quelque chose du genre – je veux dire, elle est profonde et béante, mais elle ne saigne pas. Elle devrait saigner, non ? hasardai-je.

— Leur guérisseuse l'a pansée ?

— Au début, pour arrêter l'hémorragie, répondit Rafaël, mais tu sais qu'on ne peut pas garder de bandages trop longtemps.

— Oui, sans ça, notre corps risque de cicatriser avec la gaze à l'intérieur, acquiesça Micah.

— Pourquoi ça ne guérit pas ? m'enquis-je.

Un frisson parcourut Rafaël ; il serra ma main si fort que j'en eus le souffle coupé.

— C'était méchant cette fois, commentai-je.

— Je ne voulais pas te faire mal.

— C'est juste que... on dirait que la douleur empire alors qu'elle devrait diminuer, non ?

Je levai les yeux vers Micah en quête d'une confirmation ou d'une explication.

— Oui, elle devrait diminuer. (Posant les mains de chaque côté de la plaie, mon Nimir-Raj l'examina comme moi précédemment). Il est possible que la guérisseuse ait laissé un morceau d'argent à l'intérieur. J'aimerais sonder la plaie, mais ça va faire mal.

— Fais le nécessaire.

Rafaël serra ma main plus fort et ferma les yeux. Je continuai à lui caresser les cheveux – -comme si ça pouvait arranger quoi que ce soit... Mais le réconfort, c'est comme les émotions : même quand ça n'obéit à aucune logique, ça n'en reste pas moins réel.

Je regardai Micah introduire ses doigts dans la plaie. J'aurais aussi bien pu suivre ce qu'il faisait aux convulsions de la main de Rafaël dans la mienne. Réduit au silence par la douleur, le rat-garou luttait pour ne pas montrer jusque dans ses mouvements combien il avait mal. Il arrivait à rester plus stoïque devant Micah, mais ses

doigts m'agrippaient si fort qu'ils avaient blanchi. Je serrai les dents et ne protestai pas.

— Il y a quelque chose dans la plaie, confirma Micah.

— De l'argent ? demandai-je.

Ses doigts disparurent presque entièrement dans le dos de Rafaël, et je fus forcée de réclamer :

— Moins fort, Rafaël.

— Désolé.

— Pas grave, je suis contente d'être là, mais je ne voudrais pas que tu me casses quelque chose.

— Pardonne-moi.

— Merde ! s'exclama Micah, qui ne jure presque jamais.

Nous le regardâmes retirer vivement sa main de la plaie et nous montrer le bout de ses doigts. Ils étaient couverts d'un liquide grisâtre, et sa peau cloquait déjà. Micah se leva et ouvrit le robinet de la douche la plus proche pour faire couler de l'eau sur sa main.

— C'est quoi ? demanda Rafaël.

— Je ne sais pas, répondit Micah, mais ça réagit presque comme de l'argent liquide. Tu ne guériras jamais avec ça à l'intérieur. Aucun de nous ne le pourrait.

— Je devrais savoir ce que c'est, grommelai-je.

— Comment ça, tu devrais le savoir ?

— J'ai déjà vu ça. J'ignorais que ça produisait cet effet sur les lycanthropes, mais... (Je pris une grande inspiration et fouillai ma mémoire). Les vampires. C'est censé les tuer si on le leur injecte dans les veines.

— Qu'est-ce qui est censé les tuer ? insista Micah.

— Le nitrate d'argent.

— Je croyais que ça avait une teinte plus argentée.

Je secouai la tête.

— C'est ce que pensent les gens, mais l'argent liquide qui forme des gouttes, c'est le mercure. On utilise ça dans les films, mais dans la vraie vie le nitrate d'argent n'est pas si argenté que ça, et il ne forme pas de gouttes non plus.

— Est-ce que ça fonctionne sur les vampire ?

— Oui, mais ce n'est pas assez rapide sur les plus âgés, et un vampire agonisant peut faire beaucoup de dégâts.

— Comment est-ce arrivé dans ma plaie ?

— Il y en avait peut-être dans la lame, et il se sera répandu quand elle s'est brisée.

— La guérisseuse l'aurait vu, objecta Micah.

— A moins qu'elle ait elle-même introduit le nitrate d'argent dans la plaie au moment où elle la pansait.

Micah s'agenouilla de nouveau près de Rafaël.

— Est-ce que tu as senti une brûlure pendant qu'elle te pensait ?

— Oui. Elle a dit que c'était à cause du coagulant et de l'antiseptique. Et ça a arrêté les saignements.

— Parce qu'elle a brûlé la plaie pour la refermer, déclara Micah. (Il se tourna vers moi). Aide-moi à le retourner pour que l'eau nettoie la plaie.

Nous fîmes mettre Rafaël à genoux, et je m'agenouillai devant lui pour le laisser poser ses mains sur mes épaules pendant que Micah ouvrait le robinet. Au début, cela lui fit mal mais, comme l'eau emportait le poison, il commença à se détendre. L'eau coula très longtemps avant que Micah ne se déclare satisfait.

— Comment tu te sens maintenant ? demanda-t-il à Rafaël.

— Mieux, beaucoup mieux.

— Les bords brûlés sont en train de se refermer ? interrogeai-je.

Micah se pencha pour examiner la plaie.

— Non, ça réagit comme une vraie brûlure. La cicatrisation s'interrompt.

— Je ne peux pas garder éternellement une plaie ouverte dans le dos, dit Rafaël.

— Rien ne t'y oblige, mais faire en sorte que tu puisses guérir sera très douloureux, l'informai-je.

Il me dévisagea à quelques centimètres de distance, parce que nous étions toujours agenouillés face à face.

— Comment vous vous y prendriez ?

— Si un de tes membres est amputé et le moignon brûlé en même temps, qu'est-ce que tu fais en tant que métamorphe ?

Ses yeux sombres scrutèrent les miens, et je vis qu'il comprenait.

— C'est brûlé à quel point ?

— Sur toute la profondeur.

— Tu parles de découper la zone brûlée pour que son corps puisse guérir la nouvelle blessure, c'est ça ? devina Micah.

— Ouais.

— Ce sera plus que très douloureux.

— Oui, mais maintenant on peut faire appel à un docteur.

— Non, dit fermement Rafaël.

— Si.

— Non.

— Ce n'est pas une faiblesse de ta part. Aucun métamorphe ne pourrait cicatriser ça. Si tu avais été moins fort, ça aurait pu te tuer, mais tu étais trop balèze pour ces salopards.

— Je crains que la douleur m'empêche de comprendre ton raisonnement.

— C'était un plan délibéré pour te tuer. Le rat-garou qui t'a défié n'était que l'un des participants d'une conspiration. Il avait au moins

la guérisseuse pour complice, et peut-être d'autres gens.

— Anita a raison, Rafaël. Seul quelqu'un d'aussi costaud que toi aurait pu survivre à cette attaque. Si ton corps n'avait pas guéri assez vite pour empêcher le nitrate d'argent de pénétrer dans ton flux sanguin, tu ne t'en serais sans doute pas tiré.

— La guérisseuse mourra pour ça, lâcha Rafaël.

— Oui, mais d'abord on doit découvrir si ton adversaire et elle étaient les seuls à comploter contre toi, tempéra Micah. Si le problème est plus vaste, il faut qu'on le sache.

— Oui, oui, bien sûr. J'ai du mal à réfléchir clairement.

— C'est à cause de la douleur, compatis-je.

— On va dire à tes gardes de te transporter à l'infirmerie, et je vais prévenir le médecin de garde.

— Avant qu'il commence à opérer, je dois donner mes instructions à Benito au sujet de la guérisseuse.

D'une même voix, Micah et moi acquiesçâmes :

— Entendu.

— Vous m'aidez à formuler ça ? Je veux être sûr qu'elle vivra assez longtemps pour qu'on l'interroge.

— Nous t'aiderons, oui, lui promis-je.

— Merci, tous les deux.

Rafaël me serra contre lui d'un bras et tendit son autre main à Micah, qui la prit.

Je ne sais pas toujours si c'est le fait de coucher avec Rafaël qui fait de nous davantage que des amis. Peut-être est-ce plutôt les responsabilités partagées. Ou tous ces gens qui essaient de nous tuer. Savoir qu'on peut se faire implicitement confiance dans les situations de vie ou de mort crée des liens plutôt solides. « *Mal à l'aise se trouve la tête qui porte une couronne* », et tout le tremblement.

Chapitre 26

Micah et moi restâmes avec Rafaël le temps de le remettre entre les mains du docteur Lillian à l'infirmerie que nous avons installée sous le *Cirque des Damnés*. Nous récoltions trop de blessures que nous ne voulions pas expliquer dans un hôpital normal, comme ce coup de couteau étrange. Lillian a même trouvé un sédatif qui fonctionne brièvement sur les métamorphes, de sorte que Rafaël ne fut pas obligé de sentir chaque entaille comme elle découpait les tissus abîmés pour faire couler son sang. Une fois qu'il n'aurait plus que des blessures fraîches, il pourrait guérir tout seul, peut-être plus lentement que la normale à cause de la nature des dégâts, mais il guérirait.

Avant de laisser le docteur Lillian lui administrer le sédatif, Rafaël voulut nous parler, à Micah, Benito et moi. Il prit ses dispositions pour que la guérisseuse qui lui avait fait ça soit capturée, interrogée et exécutée. Il ne précisa pas le dernier point ; il n'en eut pas besoin. La peine pour avoir tenté d'assassiner un Roi, c'est la mort. Le régicide est l'un des crimes qui doit être puni de la peine maximale pour décourager les tentatives futures.

Micah retourna à la salle à manger voir s'il restait quelque chose pour nous. J'allai me chercher des fringues parce que, même si la plupart des métamorphes se baladeraient à poil si on les laissait faire, je me sens mieux habillée pour vaquer à mes occupations normales. La nudité, c'est pour le sommeil et le sexe. Nathaniel m'envoya un texto pour me dire qu'il me gardait ma part.

Je passai aux vestiaires récupérer mes armes, parce que, maintenant que j'avais des passants, je pouvais me rééquiper. Ma ceinture de holster préférée était pleine de fluide transparent. Je comptais la nettoyer aussi après avoir pris ma douche, mais l'urgence suivante m'avait distraite.

Je me demandais si j'allais m'en occuper avant d'aller dîner, ce qui m'empêcherait de porter mon flingue mais laisserait au cuir le temps de sécher, quand mon téléphone sonna. J'aurais pu ne pas décrocher, mais c'était la sonnerie de mon boulot civil, celui qui consiste à relever les morts plutôt qu'à attraper les méchants.

— Je ne bosse pas ce soir, que se passe-t-il ?

— Anita, c'est Manny.

Du coup, je dressai l'oreille. Il n'aurait pas appelé sans une bonne raison.

— Un problème ?

— Je suis de service ce soir, donc je surveille le GPS des zombies qui sont dehors.

— Corvée de baby-sitting. Mieux vaut toi que moi.

— Le zombie que tu as relevé tout à l'heure ne se trouve à l'adresse d'aucun des clients de la liste.

— Où est-il ?

— Chez Denny.

— Denny qui ?

— Le restaurant.

— Le zombie est dans un « *Chez Denny* » ?

— D'après son bracelet électronique.

— Merde ! Ils ne peuvent pas l'emmener au restaurant. C'est illégal d'introduire un zombie dans un lieu qui sert de la nourriture. Les services sanitaires risquent de demander une fermeture pour inspection s'ils l'apprennent.

— Je sais.

— Bien sûr que tu sais. J'appelle le client. Peut-être qu'ils ont eu une petite fringale et que le zombie les attend sur le parking.

— Ils n'ont pas réclamé de l'emmener pour pouvoir l'interroger sur des batailles historiques ou un truc du genre ?

— Si, tout à fait.

— La plupart des gens qui font ça ne sortent pas satisfaire une petite fringale.

— Tu as raison. Je les appelle et je te tiens au courant.

— J'ai hâte d'entendre leur explication.

— Les clients sont parfois bizarres.

— À qui le dis-tu...

— Merci, Manny. Je te rappelle.

Je raccrochai et composai le numéro de Mr. MacDougal. Que diable fichaient-ils « *Chez Denny* » avec mon zombie ?

MacDougal décrocha à la troisième sonnerie.

— Mademoiselle Blake, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Le GPS du zombie dit que vous n'êtes pas à l'un de vos domiciles.

— Non, nous sommes sortis manger.

— Et vous avez emmené le zombie. Il vous attend dans la voiture ?

— Non, il est avec nous.

— Dans le restaurant.

— Oui.

— C'est interdit par la loi, monsieur MacDougal.

— Pourquoi ?

— Question d'hygiène. Il vaut mieux qu'un cadavre en putréfaction ne côtoie pas de la nourriture.

— Mais Thomas n'est pas un cadavre en putréfaction.

— Ouais, je fais du bon boulot. Pourquoi l'avez-vous emmené au restaurant ? Si vous avez fini de l'interroger, je peux le remettre dans sa tombe dès ce soir.

— Il avait faim.

— Hein ? Qui avait faim ?

— Thomas.

— Thomas est un zombie. Il ne ressent pas la faim.

— Alors, il fait drôlement bien semblant.

— Comment ça ?

— Il a l'air de beaucoup apprécier son repas.

— Les zombies ne mangent pas.

— Vous voulez lui parler directement ?

— Quoi ?

— Thomas, c'est Mlle Blake qui appelle pour prendre de nos nouvelles.

Une voix d'homme cultivée, avec un léger accent du Sud, lança :

— Mademoiselle Blake, on m'a dit que c'est à vous que je devais mon aventure de ce côté du voile.

Soudain, ma bouche était terriblement sèche. Je dus déglutir avant de répondre :

— Monsieur Warrington, il paraît que vous appréciez votre repas. Qu'avez-vous commandé ?

— Un menu petit déjeuner, comme ils appellent ça.

— Je comprends. Ça peut être délicieux.

Ma voix était normale, mais mon poulx voulait accélérer.

— Et ce Coca-Cola... j'aime beaucoup.

— Moi aussi. Pouvez-vous me repasser Mr. MacDougal, je vous prie ?

— Et le téléphone, quelle invention stupéfiante ! Qui eût cru qu'il me suffirait de parler dans une de ces petites boîtes pour que vous puissiez m'entendre à des kilomètres de là ?

— En effet. Maintenant, repassez-moi Mr. MacDougal une minute. MacDougal revint en ligne.

— N'est-il pas merveilleux ?

— Si, si. Finissez votre dîner, prenez un dessert et un café, qu'il ait droit à la totale.

— C'était bien notre intention.

— Super. Vous pourrez peut-être l'emmener dans un endroit un peu plus chic demain.

— Il n'y avait que « *Chez Denny* » d'ouvert près de chez moi à cette heure de la soirée.

— Je comprends parfaitement. A bientôt.

— Bonne nuit, mademoiselle Blake. Cette expérience surpasse nos

rêves les plus fous.

— La satisfaction du client est toujours notre priorité, dis-je avant de raccrocher.

Je rappelai Manny.

— Le client a dit quoi ?

Je lui rapportai ce qui se passait.

— Anita, les zombies n'ont pas faim, et ils sont incapables de manger faute de système digestif fonctionnel.

— Je sais.

— C'est un des clients qui te fait marcher. Tu n'aurais pas pu parler au zombie. Ils répondent aux questions, mais pas comme ça.

— Certains des miens le font parfois.

— Tu ne m'en as jamais parlé.

— On ne bosse presque plus ensemble depuis quelques années.

— Tu as déjà vu des zombies se comporter ainsi ?

— Si tu veux dire, manger un vrai repas comme un être vivant, jamais, mais j'ai vu des zombies affamés.

— Ça non plus, tu ne m'en as jamais parlé.

— Pas affamés de bouffe de *Chez Denny*, affamés de chair humaine. Tu connais certaines des affaires sur lesquelles j'ai bossé. Je ne les avais pas relevés, mais c'est moi qui ai dû nettoyer derrière le réanimateur.

— Tu crois que celui-là est un mangeur de chair ?

— Je crois qu'il bouffe un menu petit déjeuner de *Chez Denny* et qu'il profite de son aventure de ce côté du voile – ce sont ses propres paroles.

— Merde, Anita, ce n'est pas normal, pas normal du tout. Il ne devrait pas être aussi conscient.

— Je le sais, Manny. Je le sais bien.

— Passe me chercher. Je dois voir ce zombie de mes propres yeux.

— Le bureau est sur ma route. Je suis là dans vingt minutes environ. Peut-être moins si je sors le gyrophare et la sirène.

— Tu as le droit ? Ce n'est pas une enquête de police.

— Personne ne sait ce qui sépare un zombie ordinaire d'un mangeur de chair. Au cas où ce serait un menu petit déjeuner de *Chez Denny*, je préfère arriver le plus tôt possible.

— Tu as vraiment peur qu'il se mette à faire un carnage dans le resto ?

— Ouais, pas toi ?

— Si, moi aussi.

— À dans vingt minutes, ou moins.

— Disons plutôt moins.

— OK, je fais péter le gyrophare et la sirène.

Je pris le temps de remettre toutes mes armes et d'empoigner mon équipement de chasse aux vampires, parce qu'il contient mes plus gros flingues et mes accessoires les plus effrayants. J'ai déjà combattu des zombies mangeurs de chair ; ils sont aussi forts que des vampires mais ne ressentent pas de douleur, ce qui les rend beaucoup plus difficiles à arrêter. Je m'élançai vers l'escalier en priant : *Pitié ! Mon Dieu, faites qu'il ne se retourne pas contre eux. Faites qu'il ne blesse personne.*

Je parlais du zombie comme d'un homme et non comme d'une créature, ce n'était pas bon signe. Tous les mangeurs de chair que j'ai rencontrés étaient des cadavres ambulants qui n'avaient pas du tout l'air vivant, mais il faut toujours une première. Je ne voulais pas me frotter au premier gentilhomme mangeur de chair ; je ne voulais vraiment pas.

Je commis l'erreur de dire la vérité quand Nathaniel me demanda où je courais si tard avec mon équipement sur l'épaule. Tout le monde insista pour que j'emmène des gardes en renfort juste au cas où. Comme je n'avais pas le temps de discuter, Nicky et Domino m'emboîtèrent le pas lorsque je fonçai vers l'escalier. Nicky avait appelé le poste de garde, et des fusils les attendraient en haut quand nous atteindrions le rez-de-chaussée. De nouveau, je ne protestai pas, parce que si le pire était arrivé nous allions manquer de temps, et que nous aurions besoin de cette puissance de feu.

Pourquoi ne pas appeler les flics pour leur dire de nous rejoindre Chez Denny ? Parce que j'avais peut-être relevé un zombie si vivant qu'il pouvait manger un repas et parler de son aventure sans avoir rien de plus effrayant qu'une trop grande humanité. Je préférais ça plutôt qu'il se change en machine à tuer cannibale, mais d'un autre côté ça me foutait les jetons – juste pas de la même façon.

Nicky demanda à porter mon équipement.

— Tu monteras l'escalier plus vite les mains libres.

En temps normal, j'aurais refusé et porté mes affaires, mais comme elles pèsent presque aussi lourd que moi je les confiai à Nicky. Il jeta le sac sur son épaule. Je m'élançai dans l'escalier, et les deux hommes en firent autant.

Chapitre 27

J'avais appelé Manny de la voiture, et il nous attendait devant les bureaux de *Réanimateurs Inc.* Il n'était pas beaucoup plus grand que moi, silhouette sombre et mince aux cheveux poivre et sel debout sous un lampadaire qui la découpait tel un projecteur, bousillant sa vision nocturne et faisant de lui une cible idéale si quelqu'un le visait.

Manny a été mon professeur dans les premiers temps de la chasse aux vampires, mais il n'a jamais cessé d'être un adepte du pieu et du marteau, ce qui n'est une méthode valable qu'avec les vampires immobilisés dans leur cercueil en plein jour, ou les exécutions à la morgue où ils sont enchaînés avec des objets saints. Hors de ces deux cas de figure, je préfère utiliser un fusil à pompe ou un fusil d'assaut, même si je peux aussi me contenter d'une arme de poing.

Les voitures devant nous se disputaient l'unique place disponible pour se garer. Nous attendîmes en observant Manny. Je pense qu'il ne nous avait pas encore vus. Il parlait au téléphone.

— C'est le type qui t'a appris à chasser les vampires ? demanda Domino depuis la banquette arrière.

— Ouais.

— C'est le type qui t'a appris à relever les morts, contra Nicky à côté de moi. C'est Edward qui t'a appris à casser les vampires.

— En fait, c'était un programme avancé, le détrompai-je. Si je n'avais pas déjà été assez efficace quand on s'est rencontrés, Edward se serait contenté de me tuer.

— Edward est un de tes meilleurs amis, protesta Domino.

— Ça n'a pas toujours été le cas.

— Alors pourquoi il ne t'a pas tuée à l'époque ? interrogea Nicky.

— Je pouvais être utile, et je suppose qu'il a vu quelque chose de lui en moi.

Une des voitures devant nous déboîta et s'éloigna, et l'autre en profita pour se garer. Manny nous aperçut enfin et agita la main avec un grand sourire.

— Il lui faut des lunettes, commenta Nicky.

— Comment tu sais ça ?

— Il plisse un peu les yeux, et il aurait dû voir ta voiture plus tôt. Il est en train de perdre sa vision nocturne.

— Tu crois que c'est pour ça qu'il se tient dans la lumière ? suggéra Domino.

— Possible. Dis-lui d'aller chez l'ophtalmo, recommanda Nicky.

— Je ne savais pas que tu te souciais de Manny, dis-je en m'arrêtant le long du trottoir.

— Moi, non, mais toi, oui, répondit Nicky en ouvrant la portière pour descendre et laisser le siège passer à Manny. S'il a un accident de voiture ou qu'il se fait tuer au boulot parce qu'il est trop vaniteux pour porter des lunettes... (il repassa la tête à l'intérieur du véhicule pour achever sa phrase) ça te rendra malheureuse, et je veux que tu sois heureuse.

Il tint la portière à Manny, puis alla s'installer à l'arrière avec Domino.

J'attendis que Manny ait bouclé sa ceinture de sécurité et le présentai à Domino en faisant redémarrer la voiture. Je tentai de voir l'homme assis à côté de moi non comme mon professeur et mon mentor, mais comme Nicky et Domino devaient le voir. Je le côtoyais chaque semaine depuis des années et je n'avais pas remarqué que sa vue baissait, mais, maintenant qu'ils me l'avaient fait remarquer, je me demandais comment ça avait pu m'échapper.

— Un problème ? demanda Manny, qui me connaissait bien.

Je secouai la tête.

— Ton dernier rendez-vous chez l'ophtalmo remonte à quand ?

— Pourquoi ?

— Tu ne nous as pas vus jusqu'à ce qu'on se gare, alors qu'on a attendu un moment pendant que ces andouilles se disputaient une place de parking.

— Je parlais à Thomas. Il a des ennuis avec une fille, et il voulait l'avis de son papa, expliqua Manny en grimaçant.

Et je sus qu'il ne voulait pas parler de ses yeux.

— Ça lui fait quel âge maintenant ?

— Treize ans.

— C'est un peu jeune pour s'intéresser aux filles non ?

Manny sourit.

— Il est précoce.

Je souris aussi et secouai la tête.

— Tu veux dire qu'il laisse derrière lui un sillage de cœurs brisés comme toi avant de rencontrer Rosita.

Il haussa les épaules mais parut flatté. Je laissai tomber pour le moment et me contentai de sortir le gyrophare et la sirène. Un problème à la fois, ou vous vous laissez déborder. Je roulais vite et ne cessais pas de freiner, parce que les conducteurs de St. Louis étaient trop lents à s'écarter de mon chemin. J'ai souvent entendu des marshals originaires d'autres villes s'en plaindre, donc ce n'est pas juste moi.

— Seigneur ! Les gens, grognai-je, coincée derrière une file de voitures qui prenaient leur temps pour se déporter sur le bas-côté.

— Le zombie est toujours *Chez Denny*, rapporta Manny.

— Ouais, mais est-il en train de manger son dessert ou la serveuse ?

— Quel est le risque qu'il se soit transformé en mangeur de chair ? interrogea Nicky.

— Pas très grand mais, comme nous ne savons pas au juste ce qui provoque le changement, tu me pardonneras de m'inquiéter.

— Je ne te dis pas de ne pas t'inquiéter ou de ne pas te dépêcher, j'essaie juste d'évaluer une situation que je ne comprends pas.

Je pilai comme un camion tentait de s'écarter de mon chemin en déboîtant juste devant moi.

— Abruti !

— Occupe-toi de conduire, et je réponds à leurs questions, proposa Manny.

Tournant la tête vers Nicky, il entreprit de lui raconter tout ce que nous savions sur les zombies mangeurs de chair, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Une des causes qu'on a pu identifier, c'est quand le zombie est une victime de meurtre.

— Je sais que les victimes de meurtre n'ont qu'une idée en tête : tuer leur assassin. C'est pour ça que la police ne peut pas les relever pour leur demander qui les a tuées.

— Je vois que tu t'es renseigné.

— C'est le seul moyen de comprendre les choses que je ne peux pas faire moi-même, et je ne peux pas relever les morts.

— Il me plaît bien, lui, me dit Manny.

Sa main était crispée sur la poignée au plafond de la voiture, mais sa voix ne flancha pas tandis que je contournais dans une embardée une autre bagnole qui refusait de se pousser.

— Moi aussi, dis-je, sans cesser de me concentrer sur la route.

— Merci, dit Nicky automatiquement. (Mais je savais que son visage n'exprimerait aucune gratitude. Il disait merci parce qu'il était censé le faire, pas parce qu'il se souciait de l'avis de Manny). Donc les victimes de meurtre attaquent et bouffent les gens ? Ou juste leur assassin ?

— La plupart du temps, non, le détrompa Manny. Elles se contentent de blesser ou de tuer toute personne qui s'interpose entre elles et leur cible. Jusqu'à ce qu'elles se soient vengées, elles n'obéissent pas au réanimateur qui les a relevées, ni à aucune autre magie. Mais si elles ne parviennent pas à retrouver leur assassin rapidement, parfois, elles se mettent à manger de la chair humaine.

Je brûlai un feu rouge dans le rugissement de mon moteur, en frémissant et en espérant que les voitures prendraient en compte mon gyrophare plutôt que la signalisation routière. Nous passâmes sans

encombre, mais ça me fout toujours les jetons de brûler un feu rouge.

— On dirait que plus ils passent de temps hors de la tombe, plus ils sont éveillés et conscients. Et s'ils commencent à manger de la chair humaine ils pourrissent moins vite, dis-je en risquant un coup d'œil vers Nicky dans le rétroviseur arrière.

— Est-ce que toutes les victimes de meurtre qui n'arrivent pas à trouver leur assassin deviennent des zombies mangeurs de chair ?

— Non, répondit Manny.

— Mais le zombie de ce soir n'a pas été assassiné, non ? lança Domino.

— Non, je m'en suis bien assurée. Il est mort de maladie dans son lit, pas sur un champ de bataille.

— Les soldats comptent comme des victimes de meurtre ? s'étonna Nicky.

— Ça arrive parfois, mais en règle générale non, le rassura Manny.

— Mais Manny m'a appris à faire super attention à ce genre de détails, ajoutai-je.

— Le plus souvent, le zombie mangeur de chair était réanimateur, sorcier ou prêtre vaudou de son vivant.

— Comme vous et Anita, fit remarquer Nicky.

— Oui. C'est pour ça qu'on a tous les deux signé un document légal pour qu'on nous décapite et qu'on incinère notre corps après notre mort.

— Ça fout les boules, commenta Domino.

Je ralentis et éteignis ma sirène. Nous approchions du restaurant, et je ne voulais pas effrayer le zombie. Il était bien trop conscient pour que je ne prenne pas de précautions.

— Donc, si ce zombie n'est ni une victime de meurtre ni un sorcier ou quoi que ce soit, pourquoi Anita a-t-elle peur qu'il se mette à bouffer des gens ? s'enquit Domino.

— Parce que les zombies ne bouffent rien du tout, en principe. Ils n'ont pas besoin de manger vu qu'ils sont morts, et qu'il n'y a aucune raison de mettre du carburant dans un moteur qui ne tourne plus, expliqua Manny.

— Chaque fois que j'ai entendu un zombie dire qu'il avait faim, il avait faim de chair humaine vivante. Jamais je n'en ai vu qui salivait à la pensée d'un menu petit déjeuner avec œufs et saucisses.

— Donc tu crains que, quand il aura fini son assiette, il ne se sente pas satisfait, et qu'il se retourne contre les gens dans le restaurant, compléta Nicky.

— C'est ça.

J'éteignis le gyrophare en repérant l'enseigne jaune de *Chez Denny*.

— Exactement, dit Manny.

— Aucun de vous deux n'a jamais entendu parler d'un zombie qui bouffait autre chose que des gens ? insista Domino.

— Non, répondis-je.

— Non, confirma Manny.

— D'accord, je comprends que vous soyez pressés.

— On y va directement avec les fusils à pompe et les carabines ? voulut savoir Nicky.

Je me faufilai entre les dernières voitures et me dirigeai vers le restaurant. Sans gyrophare ni sirène, mon SUV n'était plus qu'un véhicule ordinaire, et je devais respecter le code de la route comme n'importe qui.

Des flics « normaux » m'ont expliqué qu'une fois le gyrophare et la sirène éteints sur une voiture banalisée c'est comme si la magie de la route dégagée s'évaporait, et que certains conducteurs prenaient un malin plaisir à les bloquer à ce moment-là, sans doute par rancœur. C'est dur de ralentir après avoir foncé sur des kilomètres sans se soucier de rien, mais j'ai appris que les autres flics en civil avaient raison, et que les gens faisaient parfois obstruction exprès. C'était le cas en ce moment. Ça me donnait envie de leur crier après, mais un accident aussi près de notre but me ralentirait bien davantage qu'un peu de circulation.

— Non, on entre juste avec les armes de poing et ce qu'on a sur nous. Voyons d'abord si je peux persuader le zombie de nous accompagner gentiment. Ça diminuera le risque que des innocents soient blessés, dis-je.

— Le zombie n'est pas forcé de t'obéir ? interrogea Domino.

— Normalement, oui, mais s'il vire mangeur de chair il n'obéira plus à personne. Ma volonté et ma magie suffiront sans doute à le retenir quelques minutes. Si on en arrive là, revenez à la voiture pour prendre l'artillerie lourde pendant que j'essaie de le contrôler.

— Si on combine nos pouvoirs, on pourra sans doute le retenir plus longtemps, suggéra Manny.

— C'est vrai qu'on a déjà combiné nos pouvoirs pour relever des morts plus vieux et plus nombreux, mais je ne saurais pas trop comment procéder sans un lien de sang, objectai-je.

— Si on pense que le zombie est dangereux, coupe ma main sous la table, ou derrière notre dos, entaille la tienne et accroche-toi.

— Si vite ? Sans rituel, sans cercle de pouvoir ?

— Je te parie qu'on peut le faire sans rien d'autre que le sang. J'acquiesçai.

— D'accord, mais seulement si le zombie refuse de coopérer.

— Bien entendu.

— Vous voulez un fusil à pompe si on doit les utiliser ? demanda

Nicky.

Manny mit une seconde à comprendre que c'était à lui seul que la question s'adressait.

— Non, je ne suis pas un tireur.

— Si on doit en arriver là, le rôle de Manny est terminé. Il se met à couvert et il nous laisse faire, décrétai-je.

— Quand on revient avec les fusils, comment on fait pour abattre le zombie ? Je sais que ce n'est pas la même méthode qu'avec les gens, dit Domino.

— Commence par tirer dans les jambes pour qu'il ne puisse pas s'enfuir, répondit Nicky. Si ses jambes ne sont pas accessibles, vise les mains et la bouche – ce sont ses armes. Si tu les pulvérises, il ne pourra plus faire de mal à personne. Ensuite, tu lui tires dans les jambes pour l'empêcher de s'enfuir, puis on approche et on le taille en pièces.

Le regard de Manny fit la navette entre Nicky et moi.

— Ce n'est pas son premier rodéo, expliquai-je.

— Moi aussi, j'étais là dans le Colorado, protesta Domino.

— Tu n'étais pas avec nous à la morgue, contra Nicky.

— Tu n'étais pas avec moi dans le cimetière, ajoutai-je.

— Je protégeais Nathaniel, Micah et sa famille, comme j'en avais reçu l'ordre.

— C'est vrai.

Enfin, je pénétrai dans le parking. J'aurais tellement voulu pouvoir coller des amendes aux gens qui s'étaient dépêchés de me bloquer dès que j'avais éteint mon gyrophare et ma sirène. Ça aurait été puéril mais satisfaisant.

C'était une fin de soirée normale *Chez Denny*, avec seulement une poignée de clients aux tables et dans les box. Une serveuse portait un plateau chargé comme si tout allait bien. Génial. Si personne ne s'enfuyait en hurlant, ça voulait dire que Thomas Warrington se tenait à carreau. Une fois qu'un zombie mord quelqu'un, tout le monde panique. Même chose quand vous tirez sur quelqu'un : la violence pousse les gens à réagir comme des proies. Blessez-en un, et le reste du troupeau s'éparpille pour se sauver. C'est un réflexe tellement ancré en nous que seul l'entraînement permet de le contrer.

— Alors, pourquoi j'ai l'impression de te décevoir en ne sachant pas ces trucs ?

— Ce n'est pas le moment, gamin, dit Nicky.

— On a le même âge, fit remarquer Domino.

— Mais pas le même vécu, répliqua Nicky.

Je me garai sur la place pour handicapé parce que c'était la seule disponible près de l'entrée, mais je récitai une petite prière pour que personne n'en ait vraiment besoin avant mon départ. Après tout, avec

toutes les blessures que j'ai reçues, j'aurais très bien pu finir moi-même en fauteuil roulant.

Je me tournai vers Domino.

— Ou bien tu descends de la voiture et tu suis nos instructions, ou bien tu restes ici pour ne pas nous gêner.

C'était dur, mais je n'avais pas le temps de lui tenir la main, et le fait qu'il ne sache pas ces choses-là était l'une des raisons pour lesquelles je préférais ne pas l'emmener avec moi dans mon boulot de marshal – et dans beaucoup d'autres circonstances.

À son expression, je vis bien qu'il était en colère, mais pour le moment je m'en fichais. Manny était descendu de son côté. Je descendis du mien, et Domino en fit autant. J'en déduisis qu'il avait décidé de ne pas attendre dans la voiture.

Chapitre 28

Lorsque nous entrâmes dans le restaurant, je portais mon coupe-vent officiel, celui où il est écrit « MARSHAL » en grosses lettres. Si nous devions dégainer, je voulais que les civils sachent que nous étions les gentils et pas une bande de braqueurs. L'inscription sur le coupe-vent était plus lisible que l'insigne à ma ceinture. Les gens supposeraient que tous mes compagnons étaient aussi des flics, et ne se demanderaient pas pourquoi ils étaient armés.

Je laissai Nicky passer le premier. Au lieu de me tenir la porte, il me précéda à l'intérieur. Techniquement, il était toujours mon garde du corps, et il pouvait encaisser plus de dégâts que moi avant d'être neutralisé, donc le laisser entrer le premier semblait logique. Manny me suivit, et Domino ferma la marche.

L'hôtesse se précipita vers nous, inquiète. Nous avions l'air de problèmes ambulants.

— Tout va bien, officiers ?

Je lui adressai le même sourire éblouissant qu'à mes clients.

— Nous sommes juste venus rejoindre des amis, voir si tout va bien pour eux.

C'était vague, mais ça lui donnait quelque chose de normal à quoi se raccrocher. Elle acquiesça comme si c'était parfaitement logique, une main lissant ses longs cheveux bruns derrière son oreille.

— Qui cherchez-vous ?

Nicky secoua la tête. Il ne voyait ni le zombie ni les clients. Je ne me souvenais pas si *Denny* prenait les réservations.

— Un grand groupe au nom de MacDougal ou Willis.

La fille se détendit.

— Ah oui ! Ils sont dans la salle du fond. On avait besoin d'une des grandes tables.

Elle saisit des menus comme si on allait commander. Je ne la détrompai pas ; j'ai appris que, quand on laisse les gens se comporter normalement, les flingues et les insignes les perturbent moins. Ça ne coûtait rien de lui donner l'illusion que tout était normal – c'était peut-être le cas, à l'exception du zombie. Si les services d'hygiène avaient vent de la chose, ils feraient fermer le restaurant le temps de le stériliser du sol au plafond.

Nous suivîmes l'hôtesse jusqu'à la salle du fond avec ses grandes tables. Avant, c'était là qu'on parquait les fumeurs, mais, depuis qu'il est interdit de fumer dans les lieux publics, on peut y mettre n'importe

qui.

Ce fut Owen MacDougal que je vis le premier. Même assis, il dépassait tous les autres. Je cherchai le zombie du regard et ne trouvai pas sa veste de costume noire, juste des polos, des tee-shirts et des chemisiers pour les femmes. Ethel Willis, qui avait eu pitié de la vache un peu plus tôt, manquait à l'appel. Peut-être n'avait-elle pas supporté le sacrifice.

MacDougal leva une main pour me saluer en souriant. L'homme assis à côté de lui pivota vers moi, et alors seulement je reconnus Thomas Warrington. Les historiens l'avaient laissé se changer, et il portait maintenant un tee-shirt des Ramones. Mon cœur cessa de battre un instant, et la peur qui me parcourut me picota le bout des doigts. Je déglutis péniblement et chuchotai à Manny :

— Devine lequel est le zombie ?

— Quoi ?

— Devine lequel est le zombie.

Manny me dévisagea, mais comme je lui désignais le groupe du menton il reporta son attention sur eux. Je contournai la table pour serrer la main que MacDougal me tendait. Il était terriblement content de lui.

— Mademoiselle Blake, je ne m'attendais pas à vous revoir ce soir, et certainement pas en tenue de marshal. (Il fronça légèrement les sourcils). Tout va bien ?

Je le gratifiai du sourire que je réserve à mes clients, celui qui monte jusqu'à mes yeux.

— J'étais en mission quand on m'a informée que vous vous trouviez dans un restaurant, ce qui n'est pas le genre d'endroit où la plupart des gens emmènent leur... euh... nouvel ami. Donc, puisque j'étais dans le coin, j'ai pensé que j'allais m'arrêter pour voir comment ça se passait.

Une des femmes assises à la table répondit :

— Tout va très bien.

Radieuse, elle posa une main sur le bras du zombie assis à côté d'elle, qui lui rendit un sourire presque aussi chaleureux.

Mon téléphone me signala l'arrivée d'un texto. Je l'ouvris. « Je suis infoutu de dire », avait écrit Manny.

Je souris à l'homme que j'avais relevé d'entre les morts et me demandai si j'aurais été capable de le deviner sans l'avoir vu au préalable. Aurais-je pu le repérer au milieu de ce groupe de gens rieurs ? Je tentai de les voir clairement mais n'y parvins pas. Je scrutai le visage heureux et animé de Thomas Warrington en luttant pour ne pas que le mien trahisse combien j'étais horrifiée. Que diable avais-je fait ?

La femme qui touchait le zombie avait de longs cheveux bruns

attachés en queue-de-cheval, un visage jeune et joli, des yeux marron brillants d'excitation. Je suis fiancée à un vampire, donc je pouvais difficilement le lui reprocher, mais la vision de sa main sur le bras de Thomas Warrington me glaçait. Je me demandai si c'était ce que ressentaient certaines personnes en me voyant avec Jean-Claude. J'espérais que non, parce que je fus sincèrement horrifiée de voir le zombie poser sa main sur celle de la jeune femme en retour. Merde, merde, merde !

Je m'approchai de MacDougal et me penchai pour lui dire à voix basse, sur un ton affable et sans cesser de sourire :

— C'est illégal d'amener un zombie dans un restaurant.

Il me dévisagea, choqué.

— Je proteste contre l'emploi de ce terme pour désigner Thomas.

Mon sourire se durcit.

— Je comprends qu'il a l'air humain et que c'est très cool, mais de par la loi, si les services d'hygiène apprennent qu'il est venu ici, ils devront faire fermer le restaurant.

— Pas dans ce cas précis, tout de même.

— Je sais qu'il semble vivant, mais la loi ne fait pas de distinction entre un cadavre en putréfaction susceptible de répandre des maladies et... Tom ici présent.

MacDougal regarda autour de lui.

— Je l'ignorais.

— Si j'avais pu imaginer que vous sortiriez le zombie, je l'aurais mentionné.

— Mademoiselle Blake, lança Thomas Warrington, puis-je vous remercier une nouvelle fois pour ce sursis inattendu ?

Je détaillai son visage, ses yeux noisette vert et brun mélangés, ses cheveux blonds mi-longs qui semblaient avoir été lavés récemment. Avait-il pris une douche pour se débarrasser de la terre de sa tombe ? Si oui, il avait bien résisté. La plupart des zombies commencent à se désintégrer au contact de l'eau.

— « Sursis », c'est un choix de terme intéressant.

— Mais approprié me semble-t-il, mademoiselle Blake.

J'étudiai encore son visage avant de m'arrêter sur ces prunelles marron bordées de vert. Je tentai de voir au-delà de leur couleur, de son sourire, de son énergie et à l'intérieur de son âme, s'il en avait une.

Manny me rejoignit.

— Présente-moi, Anita.

Je le présentai aux historiens dont je me rappelais le nom, et les autres me fournirent spontanément le leur. Je mélangeai Warrington aux autres sans préciser que c'était lui le zombie et Manny ne broncha pas. Par contre, quand il lui serra la main, je vis ses épaules se crisp

très légèrement. Je doutais que quiconque d'autre l'ait remarqué.

La femme assise à côté du zombie s'appelait Justine. Manny haussa un sourcil et écarquilla les yeux en les voyant se tenir la main. J'acquiesçai discrètement pour lui faire savoir que j'avais remarqué aussi. Et comme nous travaillons ensemble depuis des années ce fut suffisant. Là encore, je doute que quiconque à la table capta la communication entre nous. Seul Nicky en était peut-être capable.

Je ne m'étais pas donné la peine de présenter Nicky et Domino. D'abord parce qu'ils n'avaient rien demandé, ensuite parce qu'on ne présente pas ses gardes du corps. Il faut qu'ils aient l'air durs et hostiles. Si vous leur donnez un nom, ça les humanise et ça diminue la menace qui émane d'eux. Ils attendaient juste que je les envoie chercher plus de matos dans la voiture, ou qu'on ressorte avec le zombie, et, pour ça, ils n'avaient pas besoin de faire ami-ami avec quiconque.

— Monsieur MacDougal, monsieur Warrington, pourrais-je vous parler dehors une minute ? demandai-je sans me départir de mon sourire.

MacDougal se leva immédiatement, mais pas Warrington. Sa main était toujours posée sur celle de Justine en un geste possessif qui ne me plaisait pas du tout. Avaient-ils déjà fait plus intime que se tenir la main ? Seigneur ! J'espérais que non. Il n'y avait aucune chance que ça se termine autrement que mal.

— Monsieur Warrington, veuillez nous accompagner dehors.

— Je suis bien ici, mademoiselle Blake, ou devrais-je dire marshal Blake ?

— Peu importe, monsieur Warrington, mais il faut vraiment que nous discussions un moment en privé.

MacDougal toucha l'épaule de l'autre homme et dit :

— Venez, Tom.

Warrington nous regarda tour à tour et finit par se lever, mais pas comme s'il était obligé d'obéir à l'un de nous – d'un autre côté, je ne lui avais pas donné d'ordre direct. Je sentis Nicky remuer dans mon dos telle une petite montagne roulant des épaules, sans doute pour les détendre.

Justine se leva à son tour, entrelaçant ses doigts à ceux du zombie.

— J'irai là où Tom ira.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, contrai-je.

Elle enveloppa sa première main avec l'autre.

— Moi si, répliqua-t-elle.

Warrington ne se dégagea pas, se contentant de s'écarter de la table avec la femme accrochée à lui.

— J'aimerais que Justine nous accompagne, si elle le souhaite.

La femme lui adressa un de ces sourires béats qu'on réserve généralement à un petit ami sérieux, ou à un amant fabuleux, ou au minimum à quelqu'un avec qui on flirte depuis des années.

— Je le souhaite.

J'espérais qu'elle avait juste le béguin pour lui. Dans le cas contraire, elle allait passer un très sale quart d'heure, parce que Warrington retournerait dans sa tombe dès ce soir. Quoi qu'il soit en train de se passer, je devais y mettre un terme au plus vite, et le fait que mon zombie ait craqué pour quelqu'un n'y changeait rien.

La plupart des autres membres du groupe voulurent nous accompagner aussi.

— Nous n'avons pas besoin de vous.

Ils protestèrent.

— Si vous m'obligez à utiliser mon insigne, je ne vais pas être contente.

— Inutile de menacer mes amis, intervint Warrington. Nous allons vous suivre dehors et parler avec vous en privé.

Sa voix calme parvint à produire le résultat que je n'avais pas obtenu.

Domino passa le premier, vérifiant que la voie était libre et me tenant la porte comme Nicky à notre arrivée. Cette fois, le lion-garou ferma la marche. Notre client, le zombie et sa copine passèrent devant moi. Le type qui avait filmé au cimetière avec son téléphone brandissait maintenant un caméscope. Il s'appelait Bob, et il nous suivait au cas où nous ferions quelque chose méritant de passer à la postérité.

Je le laissai faire pour deux raisons. Un, le fait que les autres historiens puissent regarder la scène plus tard avait aidé à les convaincre de rester à l'intérieur. Deux, j'allais devoir confisquer tous les enregistrements. La nouvelle que je pouvais relever un zombie aussi vivant ne devait pas filtrer sur Internet. Une agence gouvernementale m'avait déjà demandé de relever un éminent chef d'État, et le zombie que j'avais produit était beaucoup moins réussi que celui-là. S'ils voyaient Warrington, j'aurais de la chance qu'ils ne se pointent pas avant l'aube. Donc, garder Bob près de moi semblait le meilleur moyen de garantir que je parviendrais à lui extorquer les « preuves » plus tard.

Nous nous écartâmes de la porte, juste assez pour ne pas nous retrouver complètement dans le noir mais avoir un peu d'intimité quand même. Là, près de ces buissons, ce serait très bien. Nicky, Domino et moi nous rencognâmes dans l'ombre tandis que Manny demeurait dans la lumière. Warrington voulut nous imiter, mais comme il tenait toujours la main de Justine qui préférait rester là où c'était éclairé, comme on apprend aux femmes modernes à le faire

dans les parkings, leurs bras se retrouvèrent tendus entre eux. Warrington avait peut-être conservé une partie de ses réflexes de soldat, ou peut-être était-ce l'instinct naturel des morts qui le poussait à préférer l'obscurité. Ou encore, peut-être étais-je trop poétique ; à cette distance hors de ma zone de confort, je ne savais plus trop.

Je répétais au zombie ce que j'avais dit à MacDougal, que le restaurant serait fermé et devrait payer une amende si quelqu'un apprenait qu'il y était entré.

— Mais, mademoiselle Blake, ces lois sont sûrement conçues pour les pauvres créatures qui ressemblent à des cadavres pourrissants, objecta-t-il.

— Comment savez-vous de quoi ont l'air les autres zombies ? demandai-je.

Warrington frémit légèrement, comme si la façon dont j'avais tourné ma phrase le dérangeait. Justine se rapprocha de lui.

— Mes nouveaux amis m'ont montré des images sur leurs appareils manuels.

Je dévisageai Justine, Warrington et Bob le technicien.

— L'un de nous a mentionné qu'il ne ressemblait pas à un zombie, et il a voulu savoir de quoi nous parlions, expliqua ce dernier en haussant les épaules.

— Mais regardez-moi, mademoiselle Blake, insista Warrington en me tendant sa main libre. Je ne suis pas comme ces pauvres créatures.

— Vous êtes un zombie d'aspect très vivant, je dois bien l'admettre.

Il fronça les sourcils.

— Si les photos et les films que j'ai vus montrent ce que je suis censé être, je suis bien davantage que ça, mademoiselle Blake.

Difficile de prétendre le contraire alors qu'il m'observait avec un visage si expressif.

— Si vivant que vous ayez l'air maintenant, ça ne durera pas, intervint Manny.

— Que voulez-vous dire ?

Manny prit sa mine la plus compatissante.

— Même si vous paraissez et vous sentez très vivant pour le moment, vous allez commencer à pourrir, comme les zombies que vous avez vus sur Internet.

— Je ne vous crois pas.

— Bien sûr que non, grinçai-je.

— C'est quand même la vérité, insista Manny.

Warrington se rembrunit et pressa la main de Justine.

— Aucun des zombies que j'ai vus sur... Internet ne me ressemblait.

— Anita est une nécromancienne très, très puissante. Je crois que

personne d'autre n'aurait pu vous relever dans un si bon état.

— Mais je me sens tout à fait moi-même, indemne et en forme, insista Warrington. Pourquoi ne suis-je pas simplement vivant plutôt que mort ?

— Vous êtes mort-vivant, rectifiai-je. Ce n'est pas la même chose.

— Vous êtes fiancée à un vampire, mademoiselle Blake. Est-il plus vivant que moi ?

Je foudroyai MacDougal du regard.

— Il a voulu savoir comment il était arrivé là, se justifia celui-ci. Internet était la meilleure façon de le lui montrer, et, quand on tape votre nom, la vidéo de vos fiançailles est la première chose qui apparaît dans le moteur de recherche.

Je soupirai.

— Evidemment.

— Je vous le redemande : pourquoi ne suis-je pas aussi vivant que ce Jean-Claude que vous aimez ?

Je scrutai le visage si animé de Warrington sans réussir à trouver de bonne réponse. « Parce que vous ne l'êtes pas » ne me semblait pas suffisant alors qu'il tenait la main de Justine.

— Parce qu'Anita n'est pas Jésus, lâcha Manny.

— Je ne comprends pas pourquoi vous invoquez notre Seigneur et Sauveur, protesta Warrington.

— Jésus ramenait les morts à la vie, mais nous ne pouvons que relever des zombies.

Warrington secoua la tête.

— Blasphémer ne me convaincra pas que je ne suis pas vivant.

— N'est-ce pas blasphémer que de croire que je peux ressusciter les morts comme Jésus ? lançai-je.

— Lazare n'était mort que depuis quelques jours. Pensez-vous vraiment qu'Anita pourrait accomplir ce que notre Seigneur et Sauveur n'a jamais osé tenter ?

Warrington ne trouva rien à répondre à ça mais, alors qu'il cherchait, une expression étrange passa sur son visage. Il pâlit, puis verdit légèrement, tituba vers les buissons et se mit à vomir. Il tomba à quatre pattes, vomissant toute la nourriture et la boisson qu'il avait consommées. Justine lui tint les cheveux en arrière, ce qui signifiait que son intérêt n'était pas de nature purement hormonale. On ne fait ce genre de chose que par amour.

— Il aurait dû commencer par quelque chose de plus léger, comme de la soupe, fit remarquer Nicky.

— Hein ?

— Son système digestif n'a pas supporté une nourriture aussi riche.

— Tu dis ça comme si être mort depuis plusieurs siècles était la

même chose qu'avoir la grippe, ricana Domino.

Nicky haussa les épaules autant que ses muscles le lui permettaient.

— Pourquoi pas ?

Ne sachant quoi répondre, je me tournai vers MacDougal.

— Et si c'était arrivé à l'intérieur du restaurant, je ne vous raconte pas le bordel.

— Je vois ce que vous voulez dire, acquiesça l'historien, l'air grave et un peu pâle.

— C'est quoi son problème ? s'enquit Bob.

— Il est mort depuis plusieurs siècles, dis-je.

Warrington continuait à avoir des haut-le-cœur mais ne vomissait plus rien. Justine demanda à Bob d'aller lui chercher des serviettes en papier.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? marmonna Warrington.

— A votre avis ? Vous êtes mort, répondis-je.

— Les morts ne peuvent pas manger de nourriture solide, compléta Manny.

— Je ne me sens pas mort.

— Je sais, et j'en suis désolée.

Warrington leva la tête vers moi et cligna des yeux.

— Pourquoi désolée ? C'est un cadeau.

— Parce que ça va rendre la suite beaucoup plus difficile.

Bob revint avec des serviettes en papier, et Warrington s'essuya la bouche tandis que Justine épongeait la sueur sur son front. Les zombies ne transpirent pas.

— Quelle suite ? demanda-t-elle en me regardant.

Je cherchai quoi répondre et comment. Manny me vint en aide.

— Vous avez seulement vu son corps réagir à l'ingestion de nourriture, mais, faute de pouvoir se sustenter, il commencera bientôt à pourrir, Justine.

La jeune femme secoua la tête comme s'il suffisait de le nier pour que ça ne soit pas vrai. Warrington se releva en chancelant.

Elle tendit la main pour le retenir, et MacDougal se rapprocha au cas où on aurait besoin de son aide. Justine n'était pas la seule à s'être attachée au zombie. Apparemment, Warrington était un type sympa. Alors que, s'il avait été con et méchant, ça m'aurait bien facilité la tâche.

— Est-il arrivé la même chose à tous les zombies que vous avez relevés, mademoiselle Blake ? m'interrogea-t-il en tournant vers moi son visage désormais livide.

— Tous ceux qui sont restés en surface assez longtemps ont fini par pourrir, monsieur Warrington. Pas seulement les miens, mais ceux de tous mes collègues. Il n'existe aucun moyen connu de préserver le

corps d'un zombie une fois qu'il est sorti de sa tombe. Je suis navrée.

— Je vais finir comme une de ces pauvres âmes dont j'ai vu des images ?

J'acquiesçai en pensant aux zombies dans les vidéos du FBI. Aucune d'elles ne paraissait aussi vivante, même si la capture de l'âme était un moyen de préserver le corps. Mais comme je n'avais pas enfermé celle de Warrington dans un bocal quelque part, ça ne pourrait pas l'aider.

Cette pensée en entraîna une autre : si ce n'était pas son « âme » qui me regardait par ses yeux, qu'était-ce ? Ma magie l'animait, mais qu'est-ce qui lui conférait une personnalité ? Je m'attendais à ce qu'il puisse répondre à des questions sur des événements historiques, pas à ce qu'il soit aussi vivant.

Je n'avais jamais rien vu de pareil. Les zombies que m'avait montrés Dominga Salvador des années plus tôt avaient l'air vivants, mais d'un point de vue physique seulement. Ils restaient plantés là à attendre qu'elle leur donne des ordres. Aucun d'eux ne manifestait une telle individualité.

— Je ne voudrais pas que... que Justine me voie ainsi.

De nouveau, la femme s'accrocha à lui des deux mains.

— Non, Tom, non.

Warrington lui posa sa grande main sur la joue et plongea dans ses yeux un regard aussi vivant que celui de n'importe quel humain. Merde ! Il était là-dedans, il y était vraiment. Que diable avais-je fait ?

— Je ne voudrais pas te voir horrifiée tandis que je tomberais en morceaux sous tes yeux.

— Jamais tu ne pourrais m'horrifier.

— J'ai vu des amis changés en monstres par de simples blessures de guerre, si bien que leur bien-aimée ne supportait plus de les regarder. Je refuse que ma dernière image de toi en ce monde te montre en train de te détourner de moi. Je préfère me souvenir du regard que tu as en ce moment.

Justine pivota vers moi.

— Combien de temps ?

— Combien de temps pourquoi ?

— Combien de temps restera-t-il ainsi ?

— Ça peut varier.

— Mais encore ? Quelques heures, quelques jours ? Combien de temps ?

Elle s'approcha de moi, le corps presque vibrant d'émotion.

— Demain, il sera sans doute plus ou moins pareil, mais après-demain il aura déjà changé. Parfois, l'esprit se détériore avant le corps, et c'est miséricordieux.

— Comment ça, « miséricordieux » ?

— J'ai vu des zombies dont le corps se détériorait avant l'esprit, et qui se retrouvaient prisonniers d'une enveloppe pourrissante mais tout à fait conscients. Croyez-moi, vous ne voulez pas qu'il subisse ça.

Elle m'agrippa le bras, et, en temps normal, je lui aurais dit de ne pas me toucher ou je me serais dégagée brutalement, mais elle était dans un tel état ! Je comprenais en partie sa douleur, et, du coup, je la laissai faire. J'aurais voulu penser que c'était juste un mélange de béguin et d'hormones, mais visiblement c'était bien plus que ça pour elle.

— Ce n'est pas vrai. Vous essayez juste de me faire peur.

— Je vous jure que je ne mens pas. J'ai vu des zombies pourrir de façons différentes ; c'est assez imprévisible. Je ne peux pas garantir comment ça se passera pour lui.

— Ma chère petite, intervint Warrington, tu ne peux pas vouloir regarder ça quelle que soit la manière dont ça se produira, et je ne souhaite pas me retrouver prisonnier d'un corps pourrissant avec un esprit intact.

Justine me serra le bras plus fort, ses yeux brillant comme si elle avait de la fièvre.

— Mais il restera... intact jusqu'à demain soir, jusqu'au moment où vous aviez prévu de... le remettre dans sa tombe, pas vrai ?

— Probablement.

Elle reporta son attention sur Warrington.

— Nous avons jusqu'à demain soir. Je vais prendre un congé maladie.

Je ne sus pas quoi répondre, mais Manny s'en chargea pour moi.

— Non, Justine, il doit retourner au cimetière dès ce soir.

— Non !

J'optai pour une vérité partielle.

— Avez-vous de nouveau faim, monsieur Warrington ?

— Non, commença-t-il avant de s'interrompre. (Une expression indéchiffrable passa sur son visage, et il hocha la tête). Si. Une faim dévorante.

J'acquiesçai.

— C'est bien ce que je craignais.

— Pourquoi ? demanda Justine. Tout le monde a faim.

— Les gens, oui. Pas les zombies.

Un sourire éclaira son visage.

— Donc, Tom n'est pas un zombie. Vous voyez ? Je vous l'avais bien dit.

— Il existe un type de zombie qui se nourrit, mais la viande cuite et le café ne les satisfait pas.

— On aurait dû lui donner de la soupe, comme a dit votre collègue. C'était juste trop lourd pour un premier repas.

Je secouai la tête.

— Il n'existe qu'un type de zombie qui mange des choses.

— Oui, le type de Tom, dit-elle en prenant de nouveau la main de Warrington.

— Non, les mangeurs de chair, répliqua Manny.

— De quoi parlez-vous ? s'enquit MacDougal.

— C'est très rare, mais parfois les zombies se relèvent avec une envie de chair humaine, expliquai-je.

— C'est ridicule, protesta-t-il. On ne voit ça que dans les films !

— J'aimerais que vous ayez raison, monsieur MacDougal, vraiment. Mais je l'ai vu de mes propres yeux. J'ai dû traquer et détruire des zombies de ce type qui avaient tué des gens.

Justine s'accrocha à Warrington.

— Vous essayez juste de nous faire peur. Tout le monde sait que ça n'existe pas.

— Vous avez vu les reportages sur ce qui s'est passé il y a quelques mois dans le Colorado ?

— C'était une maladie qui faisait pourrir la chair des gens, pas de vrais zombies.

— Oui, c'était une maladie, mais il y avait aussi de vrais zombies impliqués dans l'histoire, et c'était tous des mangeurs de chair.

— De simples cadavres ambulants, s'obstina la jeune femme. Aucun n'était aussi vivant que Tom.

Elle avait raison, mais je devais remporter cette discussion.

— Il n'a pas dit qu'il avait faim, il a dit qu'il avait une faim dévorante.

— Et alors ? demanda-t-elle comme si j'avais changé de sujet trop vite pour elle.

Je levai les yeux vers Warrington.

— Dites-lui comment vous vous sentez. Décrivez-lui votre faim.

Il fronça les sourcils et parut réfléchir.

— Je me sens vide, avec l'impression que je ne serai plus jamais rassasié. C'est comme s'il y avait en moi un gouffre impossible à remplir, et... (Il me dévisagea). Mademoiselle Blake, qu'est-ce qu'un mangeur de chair ?

— Un zombie renégat qui attaque les vivants pour consommer leur chair.

Il écarquilla ses beaux yeux noisette.

— Voulez-vous dire que je pourrais devenir fou et attaquer Justine et mes autres amis ?

— Pour le moment, il vous reste assez de conscience. Vous commenceriez sans doute par vous en prendre à des inconnus, des gens envers qui vous n'avez pas d'attachement. Mais vous finiriez par être un danger pour tout votre entourage.

Par-devers moi, je pensai que les métamorphes s'en prennent d'abord à leurs proches, généralement parce qu'ils les ont sous la main, et que certains vampires, en se réveillant assoiffés de sang, ont envie de boire en priorité celui des gens qu'ils aiment. Je me gardai d'en faire part à mes interlocuteurs, parce que ça ne ferait que les embrouiller et que je n'aimais pas la façon dont Warrington avait décrit sa faim. Ça me paraissait trop proche de la soif de sang des vampires ou de la faim de chair des métamorphes récemment transformés : un appétit qui doit être assouvi coûte que coûte.

— Tom ne me ferait jamais de mal, dit Justine en lui passant un bras autour de la taille pour se lover contre lui de cette façon que beaucoup d'hommes adorent, même si elle était assez grande pour que sa tête dépasse l'épaule de Warrington.

Autrement dit, elle devait faire un mètre soixante-dix. Plus grande que je ne l'aurais cru, ou peut-être avait-elle juste l'air plus petite. Quoi qu'il en soit, ils s'assemblaient comme un puzzle quand vous avez trouvé les coins et que vous pouvez enfin progresser.

— On pense tous ça des gens qu'on aime. Mais les faims surnaturelles se fichent des émotions, dis-je.

Justine serra Warrington plus fort contre elle.

— Je ne vous crois pas.

— Pourquoi un vampire parvient-il à contrôler suffisamment sa soif de sang pour qu'on lui accorde la citoyenneté, alors qu'un zombie, non ? s'enquit Warrington.

— Les zombies mangent la chair de gens vivants et hurlants. Les vampires aspirent un peu de sang par les deux trous que font leurs canines. Ils ne peuvent même pas en boire assez d'un seul coup pour tuer. Les zombies semblent consommer davantage qu'un estomac humain ne peut en contenir, et, avant que vous me posiez la question, personne ne sait comment ça fonctionne. C'est comme s'ils avaient perdu cette partie d'eux qui leur indique qu'ils sont rassasiés.

— Il existe une maladie génétique qui a cet effet, intervint Bob le technicien.

J'acquiesçai.

— Ouais, le syndrome de Prader-Willi. Les zombies bouffent des gens, mais le principe est le même.

— Comment étais-tu au courant pour le syndrome de Prader-Willi ? interrogea MacDougal.

— Je sais des choses, répliqua Bob, offensé.

MacDougal et Justine le dévisagèrent. L'air un peu embarrassé, il précisa :

— Ils en ont parlé dans un épisode des *Experts*.

MacDougal hocha la tête. Ça, il pouvait le croire.

— Et il n'y a pas de remède ?

— Manger la chair des vivants apaise temporairement la faim des zombies, mais je ne crois pas que Tom veuille se mettre à bouffer des gens.

— En effet. C'est un choix qu'aucun homme ne devrait avoir à faire.

C'était peut-être juste une façon alambiquée de dire non, mais quelque chose dans la façon dont il avait formulé sa réponse me poussa à le dévisager. Il soutint mon regard, et, quand je lui demandais si je pouvais lui parler une minute en tête à tête, il opina.

Justine s'accrocha à lui de toutes ses forces.

— Quoi que vous vouliez dire à Tom, vous pouvez me le dire aussi.

Elle se répétait, mais cette fois Warrington lui tapota le bras et dit :

— Ma chère Justine, certains sujets ne conviennent pas à une dame. D'après ce que j'ai vu sur... Internet, Mlle Blake a été témoin de choses que la plupart des hommes adultes n'auraient pas supportées. Je voudrais que nous parlions de... soldat à soldat un moment.

Justine protesta, mais au final elle se laissa ranger dans la case « fille » et nous nous écartâmes des autres. Nicky voulut me suivre, mais je secouai la tête. Manny me jeta un regard qui me proposait de m'accompagner, mais je secouai aussi la tête. J'espérais que Warrington se montrerait plus franc avec moi seule.

Je le plaçai dos au groupe pour qu'ils ne puissent pas voir son expression. J'étais certaine de pouvoir contrôler la mienne mais, s'il avait l'air affligé, Justine insisterait pour savoir pourquoi, ce qui ne serait bon ni pour lui ni pour elle.

— Il n'y a que nous deux, monsieur Warrington. Donc, je vais vous poser une question, et vous allez me répondre franchement.

— Je ferai de mon mieux, dit-il, son léger accent du Sud ressortant sous l'effet du stress.

Le fait qu'il soit plus stressé maintenant que juste après avoir émergé de sa tombe en disait déjà long.

— Avez-vous consommé de la chair humaine de votre vivant ?

— Nous étions coincés dans les montagnes par un blizzard précoce qui bloquait la passe, et l'hiver nous est tombé dessus. J'étais jeune et inexpérimenté ; je ne m'étais pas rendu compte que nous nous étions mis en route trop tard. L'officier a admis qu'il pensait qu'on réussirait à passer avant les premières chutes de neige, mais que, dans ces conditions, on ne nous retrouverait pas avant le printemps. Nous avons réussi à tenir un moment en posant des pièges et en chassant, et nous faisons fondre la neige pour boire, mais les animaux ont fini par fuir les hauteurs, et il n'est resté que nous au sommet de la montagne.

Je scrutais son visage, même s'il regardait dans le vague pour ne

pas voir le mien. J'adoptai mon expression de flic la plus neutre, parce que j'ai appris qu'on ne doit pas se montrer horrifié quand les gens vous dévoilent leurs secrets les plus noirs. On doit rester un témoin impassible, parce que la plupart d'entre eux craignent qu'on les considère comme des monstres. Et je ne voulais pas que cet homme que j'avais sorti de sa tombe se sente encore plus monstrueux que je ne l'avais rendu.

Il garda le silence si longtemps que je dus l'encourager.

— Que s'est-il passé ensuite, monsieur Warrington ?

— Nous avons fini par tomber à court de vivres, et la neige ne cessait pas. C'était comme être enterrés vivants. (Il eut un rire amer). Puis Charlie est mort. Nous l'avons enfoui dans la neige pour préserver son corps, mais un prédateur que nous avons manqué durant nos chasses l'a trouvé, exhumé et partiellement dévoré. (Alors il me regarda). Vous avez déjà eu faim, mademoiselle Blake ?

— Pas de cette façon-là.

— Vous avez de la chance.

— En effet.

— J'avais connu la faim enfant, mais jamais à ce point. Mon estomac vide ne me faisait même plus mal. Je me sentais presque serein. Dès que nous cessions de bouger, nous nous endormions. Même parler réclamait trop d'efforts. Nous discussions entre nous et nous assoupissions au milieu d'une phrase. Comme si nous étions déjà partiellement morts et que le sommeil n'en était qu'un avant-goût. Puis nous avons vu Charlie déchiqueté, et...

— Vous avez vu de la viande, complétai-je.

Warrington passa une main sur son visage ; ses larges épaules se voûtèrent, et je compris qu'il pleurait doucement et en silence. Il hocha la tête et finit par marmonner :

— Que Dieu nous pardonne. Que Dieu me pardonne.

Je faillis dire ce que je pensais, à savoir : « Vous êtes déjà mort une fois ; Dieu a déjà décidé comment il jugeait vos actions », mais je m'abstins. Je ne voulais vraiment pas avoir un débat théologique avec quelqu'un que j'allais remettre dans sa tombe le soir même parce que, si son âme était toujours dans son corps, je venais juste de l'enlever au paradis... ou de le soustraire à l'enfer. Ou, si vous croyez en la réincarnation, de l'arracher au corps qu'il occupait actuellement.

Bref, c'était au-delà de mes compétences de chrétienne. Il fallait que je m'assoie avec un prêtre et que je voie s'il était assez ouvert d'esprit pour en discuter. Un prêtre de n'importe quelle religion, d'ailleurs ; il devait bien en exister un quelque part qui accepterait. Je priai pour le trouver, et je priai aussi pour être capable de faire ce qu'il y avait de mieux dans l'intérêt de l'homme ou du zombie qui me faisait face.

Il me dévisageait, le visage encore humide de larmes.

— Votre silence en dit long, mademoiselle Blake. Je comprends que vous soyez dégoûtée.

— Ce n'est pas ça, monsieur Warrington. Je réfléchissais à d'autres choses.

— Vous n'avez pas besoin de me ménager. Quoi que vous pensiez de moi, je le mérite.

— Il ne m'appartient pas de vous juger. J'ai trop de squelettes dans mes propres placards pour prendre de haut qui que ce soit. Je n'ai jamais eu aussi faim de ma vie ; j'ignore comment j'aurais réagi à votre place.

— Vous êtes fort compréhensive, mademoiselle Blake. Je vous suis très reconnaissant.

Je haussai les épaules.

— Je fais de mon mieux.

— Je vous crois.

Je souris.

— Tout à l'heure, vous avez décrit votre faim comme « dévorante », monsieur Warrington. Plus ou moins que pendant cet horrible hiver où vous étiez coincé dans les montagnes ?

Il réfléchit sérieusement avant de répondre, ce que j'appréciai.

— Je me sens vide. Mon ventre commence à me faire mal, comme quand il s'est écoulé trop longtemps depuis votre repas précédent. Ce n'est que le début, mais je ne devrais pas avoir aussi faim avec tout ce que j'ai mangé ce soir.

— Vous avez tout vomi, fis-je remarquer.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas la même chose, mademoiselle Blake. Mon corps devrait savoir qu'il a mangé ce soir, et il ne semble pas prendre en compte toute la bonne nourriture que j'ai ingurgitée.

— Je crains qu'il n'existe qu'un seul genre de nourriture capable de combler désormais le vide de votre estomac, monsieur Warrington.

— Vous voulez dire, de la chair humaine, lâcha-t-il à voix basse, l'air grave.

J'opinaï, et il se rembrunit juste assez pour qu'une ride se forme entre ses sourcils.

— Vous croyez que c'est parce que j'en ai mangé de mon vivant que je me suis relevé ainsi ?

— Franchement, je n'en suis pas certaine, mais je le pense.

Il me sourit, ses larmes séchant sur son visage.

— Merci d'admettre que vous n'en êtes pas sûre. J'apprécie votre honnêteté.

— Vous la méritez.

— Vous vous sentez coupable vis-à-vis de moi, devina-t-il.

Je ne cherchai même pas à nier.

— Je crois que je n'aurais pas dû tuer cette vache pour vous relever. Je crois que ça a trop stimulé mon pouvoir et contribué à vous rendre aussi... vivant en apparence.

— Je me sens vivant tout court.

— Je sais.

— Si j'avais pu conserver mon repas et manger normalement, m'auriez-vous quand même remis en terre ?

— Je ne sais pas. En principe, oui, mais je ne sais pas. Et ça n'a plus d'importance maintenant.

— Parce que je ne peux pas manger normalement et que j'ai toujours faim, si faim.

— Ouais.

— Vous devez me ramener au cimetière avant que je m'en prenne à quelqu'un, mademoiselle Blake.

— En effet.

Il hocha la tête, puis redressa le dos en une posture toute militaire et tira sur le bas de son tee-shirt comme sur une veste d'uniforme.

— Dois-je remettre mes vieux vêtements avant d'y aller ?

— Là encore, franchement, je n'en sais rien.

— Dans le doute, mieux vaut jouer la sécurité.

— Oui, allons les chercher.

— Ils les ont apportés à... au pressing.

— Je vais demander à MacDougal d'appeler pour voir si on peut passer les récupérer.

— Et s'ils ne sont pas prêts ?

— Un problème à la fois.

— Exact. (Il baissa la tête, les sourcils légèrement froncés, puis me regarda bien en face de ses beaux yeux noisette). Je n'ai jamais trouvé la femme de ma vie, mais je pense que Justine pourrait l'être. J'ai dû mourir et revenir pour trouver quelqu'un que j'aimais ; à votre avis, qu'est-ce que ça veut dire ?

Encore une question trèèèèè au-dessus de mes compétences.

— Je ne sais pas quoi vous dire, monsieur Warrington, sinon qu'on ne choisit pas de qui on tombe amoureux. Ça arrive, point.

— Justine a passé toute sa vie à étudier l'Histoire avec un grand H. Elle s'y sent mieux que dans la réalité actuelle.

Je hochai la tête.

— Je m'en doutais un peu. Et vous débarquez justement telle une bouffée du passé.

— « Une bouffée du passé » ?

— C'est une expression, pour désigner une chanson qu'on n'avait pas entendue depuis longtemps, ou une mode qui revient.

— Ah ! Dans ce cas, je suis réellement une bouffée du passé.

Je lui souris sans pouvoir m'en empêcher. Il avait vraiment l'air d'un chouette type. Je n'avais aucune envie de voir ce qui se passerait quand la faim qui lui rongerait le ventre oblitérerait sa chouette personnalité.

— Je peux vous accorder quelques minutes avec Justine.

— Serait-il sans danger pour elle de nous laisser un peu de véritable intimité ?

J'en débattis par-devers moi et répondis la vérité.

— Je ne sais pas, peut-être. Quel genre d'intimité, et pour combien de temps ?

— J'aimerais avoir toute la nuit, mais vous devez me remettre dans ma tombe avant l'aube.

— C'est exact.

— Une heure, ce serait envisageable ?

— Je vais être très directe, monsieur Warrington, et je m'en excuse d'avance.

— Vous m'avez sorti de la tombe, mademoiselle Blake. Vous pouvez me dire tout ce que vous voulez.

— Vous comptez juste lui parler pendant une heure, ou coucher avec elle ?

Il rougit. Les zombies ne rougissent pas. Merde alors !

— Et bien en effet, c'est très direct, mademoiselle Blake. Je crois que je suis choqué.

— Désolée, mais je me sens responsable de vous, ce qui signifie que je suis également responsable de ce que vous pourriez faire avec Justine.

— Serait-ce si affreux ?

— Je ne peux pas répondre à cette question, mais je sais que, si une femme tombe enceinte d'un vampire vieux de plus d'un siècle, le bébé risque d'avoir des problèmes congénitaux. Donc, s'il se passait quoi que ce soit de cet ordre, je devrais garder un œil sur Justine.

Il acquiesça.

— Je ne pourrais pas la laisser enceinte sans l'avoir épousée. Elle serait mise au ban de la société.

Je ne pris pas la peine de lui expliquer que les mentalités avaient évolué, parce que ce n'était pas pour la réputation de Justine que j'avais peur. C'était pour le bébé. Je ne pouvais même pas imaginer ce que lui et sa mère deviendraient s'il était partiellement zombie.

— Justine a mentionné qu'il existait des moyens d'éviter ce genre de chose.

— Oui, mais ils ne sont pas cent pour cent fiables.

— Permettez-moi d'être direct à mon tour, mademoiselle Blake. Avez-vous des... relations intimes avec votre fiancé vampire ?

Je hochai la tête.

— Ne redoutez-vous pas pour vous la même chose que pour mon aimée ?

— Si, mais on prend des précautions, et jusqu'ici tout va bien.

— Dans ce cas, le choix ne nous appartient-il pas, à Justine et à moi ?

Je me massai les tempes. Je sentais poindre une migraine.

— Je n'en sais rien, putain ! Je n'en sais rien.

— Un tel langage dans la bouche d'une femme ! s'exclama-t-il, sincèrement outré.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Désolée de vous avoir choqué, monsieur Warrington. Je surveillerai mes paroles à l'avenir.

— Je ne vois vraiment pas ce qu'un mot si ordurier peut bien avoir de drôle !

— Je comprends, mais... d'accord, je ne l'emploierai plus devant vous.

— Ni devant Justine.

— Bien sûr, ni devant Justine, dis-je en réussissant à garder mon sérieux.

Je jure comme un marin, mais il ne me semblait pas utile de l'en informer.

— Je vous demande un moment avec la seule femme que j'ai jamais aimée.

— Vous ne la connaissez que depuis quelques heures.

— Les femmes ont-elles cessé de croire au coup de foudre ?

— Je crois qu'on peut désirer quelqu'un au premier regard, mais en tomber amoureux ? Non.

— Vous êtes très cynique pour une femme. Ce doit être à cause de votre travail dans les forces de l'ordre.

— J'étais déjà cynique avant qu'on me donne un insigne, mais c'est vrai que je le serais sans doute devenue de toute façon, comme la plupart de mes collègues.

— C'est bien triste qu'une jolie femme ne croie pas au coup de foudre.

— Vous êtes un romantique, monsieur Warrington.

— Comme la plupart des gentilshommes, mademoiselle Blake. Simplement, nous nous en cachons mieux que le beau sexe.

Je ne suis pas sûre que les femmes aient jamais été le beau sexe. Tout dépend de la façon dont on définit ce « beau », j'imagine. Mais je ne discutais pas. Je voulais juste débattre avec Manny des conséquences morales d'un rapport sexuel entre Warrington et Justine avant d'accepter ou de refuser. Et ce n'était pas par romantisme, mais à cause de ma culpabilité. Je l'avais relevé de la tombe et Justine était amoureuse de lui. Il n'existe pas de serment d'Hippocrate pour les

réanimateurs, mais il me semblait tout de même avoir enfreint une règle quelque part. Simplement, je ne savais pas laquelle, ni comment. Tout était embrouillé d'une façon que je n'aurais jamais imaginée.

J'appelai Manny pour qu'il me rejoigne. Nicky et Domino lui emboîtèrent le pas, et je ne protestai pas. Warrington retourna tenir la main de Justine pendant que je tentais de décider quel était le moindre mal. Voire s'il était question de mal tout court.

Chapitre 29

— Tu ne penses pas sérieusement que c'est une bonne idée ?
lança Domino.

— Je n'ai pas dit que c'en était une.

— Anita, tu ne peux pas laisser la gentille petite Blanche coucher avec un zombie, déclara Manny.

— Qu'est-ce que sa couleur, ou son absence de couleur, vient faire là-dedans ?

— Ce n'est pas une question de couleur, c'est le fait qu'il ne lui est jamais rien arrivé d'horrible.

— Tu n'en sais rien. Elle pourrait avoir un passé tragique.

— Regarde-la, Anita, elle a presque trente ans et elle brille encore comme un sou neuf.

Nous nous tournâmes tous les quatre discrètement vers Justine, comme dans les films quand tout le monde veut mater quelque chose sans en avoir l'air. Les yeux levés vers Warrington, elle le contemplait comme s'il était la chose la plus merveilleuse au monde, mais le problème ne se situait pas là. Elle avait des cheveux bruns et raides, qu'aucun produit chimique n'avait touchés. Elle portait une jupe ni trop courte ni trop longue, un chemisier à manches longues avec un col froufrouant et des escarpins sobres. Mais ce n'était pas ça non plus. Je connais des gens qui s'habillent comme ça et qui ont eu une enfance affreuse, ou des relations de couple ayant nécessité l'intervention de la police. Je ne pouvais pas mettre le doigt dessus ni avancer de raison spécifique ; pourtant, Manny avait raison.

Justine nous jeta un coup d'œil et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, répondis-je.

Et nous nous détournâmes tous ensemble, ce qui n'était pas louche du tout, non non.

— Tu vois ? Une gentille petite Blanche, répéta Manny.

— Ouais, elle a encore cette odeur de bagnole neuve, acquiesçai-je.

— Tout à fait.

— Comment peut-on arriver à cet âge et être aussi... ?

Nicky chercha le mot juste.

— Indemne, suggérai-je.

— Fraîche, dit Manny.

— Innocente, lâcha Domino.

- Ouais, quelque chose dans ce genre.
- Je n'en sais rien, avouai-je en même temps que Domino.
- La sœur de Dominga Salvador était comme ça, révéla Manny.
- « Etait », à l'imparfait ?

Il hocha la tête.

- Que lui est-il arrivé ? interrogea Domino.
- Elle est tombée amoureuse d'un homme qu'elle prenait pour la lune et les étoiles. On l'appréciait tous beaucoup.
- Le ton de ta voix ne me dit rien qui vaille.

Manny acquiesça gravement.

— Il a fini par la battre. Le temps que Dominga l'arrache à ses griffes, ils avaient deux petits garçons. Le plus âgé est son portrait craché. Il a un gros problème.

— Il a déjà frappé une de ses copines ? demandai-je.

— J'ai perdu le contact après avoir rompu avec Dominga, mais d'après ce que j'ai entendu sa sœur s'est remariée avec un mec bien.

— Si tu as perdu le contact, comment sais-tu que le gamin a un problème ? insistai-je.

— Je le connais depuis qu'il est bébé, Anita. Quelque chose cloche chez lui, et ça ne changera jamais. Les hommes abusifs sont attirés par les filles qui ont un comportement de victime.

— Et les garces sont attirées par les hommes passifs, ajouta Nicky.

Manny et moi opinâmes.

— Les méchants aiment soit les gentils, soit les gens aussi méchants qu'eux, résuma Domino.

— Exact. Et maintenant, que fait-on au sujet de Justine et de l'amour de sa vie ? demandai-je.

— Anita, il retourne dans sa tombe ce soir. Tu ne peux pas laisser cette fille ruminer éternellement le souvenir de leur nuit parfaite.

— Elle sait que je vais le ramener au cimetière, donc ce ne sera pas une nuit parfaite. Ce sera une nuit triste, parce qu'elle sait qu'il n'y en aura pas d'autre.

— On se croirait dans *Roméo et Juliette*, commenta Domino.

— Les filles comme elle adorent ce genre d'histoire tragique, affirma Nicky.

— Anita, la romance condamnée de ce soir risque de la hanter à jamais, insista Manny.

— Serait-ce si terrible ?

— Aucun homme ne pourra être à la hauteur après ça. Ou bien elle ne voudra plus sortir avec personne, ou bien elle comparera tous ses partenaires à son grand amour perdu, et ils ne pourront pas rivaliser.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle aura repassé cette nuit dans sa tête jusqu'à se

convaincre que le sexe était parfait, que Warrington était parfait, et que s'ils étaient nés au même siècle, ils auraient pu avoir un bonheur parfait.

— Là encore, on dirait que tu sais de quoi tu parles.

— J'avais une très bonne amie quand j'étais au lycée, Maria. Elle a perdu son premier amour dans un accident de voiture. Elle s'est mariée et elle a eu des enfants, mais trente ans plus tard, et trente-deux ans après la mort du gars, son mari se bat toujours contre le fantôme de son ex. Je connaissais Ricky, c'était un mec bien, mais pas aussi merveilleux que Maria s'en souvient. J'ai toujours eu de la peine pour Carlos, parce que son rival sera jeune, beau et parfait à jamais.

— Vous avez deux anecdotes qui correspondent pile-poil à la situation ? lança Domino sur un ton soupçonneux.

— Hé ! J'approche de la soixantaine, lui rappela Manny. On apprend des choses en survivant aussi longtemps.

Domino sourit.

— Je veux bien le croire.

— Certaines personnes arrivent à soixante-dix ans en étant bêtes et méchantes, fit remarquer Nicky.

— Ou à cent soixante-dix, approuvai-je.

Nous hochâmes tous la tête.

— Mais je ne fais pas partie de ces gens, ou j'essaie de ne pas en faire partie, et ce qui va se passer ce soir pourrait marquer cette femme à jamais, insista Manny.

— Tu crois que je suis idiot de ne pas refuser tout simplement.

— Je crois que tu laisses ta culpabilité et ta peur prendre le pas sur ton bon sens.

— Comme il dit le monsieur, acquiesça Domino.

— Et moi, je pense qu'il faut laisser la femme décider elle-même, lança Nicky.

— Tu es un sociopathe, répliqua Domino. Tu te fiches de ses sentiments ou de ce qu'elle deviendra.

Nicky haussa les épaules.

— C'est vrai et faux à la fois.

— Faux en quoi ? s'enquit Domino.

— Je ne me soucie pas des sentiments de cette fille, mais elle est plus vieille que nous tous, Manny excepté.

— Elle a plus de trente ans ? m'étonnai-je.

— Elle en a trente-quatre.

— Tu lui as posé la question ?

Il opina.

— Et donc, où veux-tu en venir ? demanda Domino.

— Elle a trente-quatre ans ; elle est assez vieille pour prendre ses propres décisions. Moi, ça ne me dirait rien de coucher avec un

zombie, même un qui a l'air très vivant, mais si elle passe le reste de sa vie à soupirer après lui... et alors ? Elle aura eu une nuit d'amour « *Shakespeariennement* » tragique, ce qui est plus que la majorité des gens.

— C'est à la fois une des choses les plus cyniques et les plus romantiques que j'ai jamais entendues, commenta Domino.

— Ça ne peut pas être à la fois cynique et romantique, objectai-je.

— Pourquoi pas ?

— Donc, je suis un cynique romantique ? lança Nicky.

Domino parut réfléchir et finit par acquiescer.

— Ouais.

Nicky se fendit d'un sourire grimaçant.

— Ça me plaît.

Je levai les yeux au ciel.

Manny avait l'air pensif.

— Et si tu répétais à Justine et à Warrington tout ce que tu viens de nous dire ? suggérai-je.

Il haussa les sourcils.

— Bonne idée, mais elle ne me croira pas. Les gens pensent toujours qu'ils ne commettront pas les mêmes erreurs que les autres.

— On ne peut qu'essayer.

— Et puis, si c'est une romantique endurcie et qu'elle ne couche pas avec lui, elle pourrait transformer ça dans sa tête en une merveilleuse histoire d'amour qui n'a jamais eu lieu, et comparer tous les hommes qu'elle rencontrera ensuite à ça, parce que la seule chose plus difficile à surpasser qu'un amour tragiquement perdu est un amour tragiquement perdu qui ne s'est jamais concrétisé. Pour certaines personnes, les fantasmes vaudront toujours mieux que la réalité.

Nous regardâmes tous Nicky. Même moi, j'étais surprise.

— Ouah ! lâcha Domino. C'est vraiment bien vu.

— Je croyais que les sociopathes ne comprenaient pas les émotions, fit remarquer Manny.

— Les sociopathes passent leur vie à étudier les gens pour pouvoir imiter des choses qu'ils ne comprennent pas ou ne ressentent pas, histoire de s'intégrer. Ce qui fait de nous de très bons observateurs. Il le faut, sans quoi, notre entourage nous démasquerait, et je suis à peu près sûr qu'il y a quelques siècles on exécutait les gens comme nous, ou on nous chargeait d'exécuter les autres.

Manny prit une mine songeuse et dit :

— D'accord, allons parler à Justine et à Warrington.

— Vous vous rendez compte que vous l'appellez tous les deux par son nom maintenant ? lança Nicky.

Manny et moi nous regardâmes.

— Flippant, hein ? dis-je.

— Oui, très, acquiesça-t-il.

Nous allâmes prévenir Justine et le zombie en sachant pertinemment ce qu'elle déciderait. Parfois, vous ne pouvez pas sauver les gens, et parfois ils ne veulent pas être sauvés.

Chapitre 30

Nous n'avions pas pris en compte le sens de l'honneur de Warrington. Il refusa de hanter ainsi la seule femme qu'il avait jamais aimée.

— Montrez-lui que je suis un zombie, réclama-t-il enfin.

— Comment ça ? demandai-je.

— Si je suis vraiment ce que vous dites, ne devriez-vous pas pouvoir me donner des ordres auxquels je n'aurai d'autre choix que d'obéir ?

— Ça aussi, vous l'avez lu sur Internet ?

— Oui, répondit-il sans paraître remarquer le sarcasme.

Il n'avait pas été exposé assez longtemps à la culture moderne pour se rendre compte que les gens pouvaient mentir en ligne, et qu'ils le faisaient fréquemment. Sauf que, dans ce cas précis, c'était bien la vérité.

Une minuscule partie de moi se demandait si Warrington serait réellement forcé de m'obéir comme les autres zombies. Quelque part, je commençais à le considérer comme une personne et non plus comme un mort-vivant, ou, du moins, comme un zombie. Certaines situations vous font douter de vos compétences. Et si vous n'êtes pas persuadé de pouvoir, vous ne pouvez pas, ou un truc dans le genre.

Je repoussai cette pensée qui ne m'aidait pas du tout, et je renforçai ma conviction. Je n'étais pas juste une réanimatrice mais une nécromancienne ; je possédais un tout autre niveau de pouvoir. J'avais relevé ce zombie, donc je pouvais le contrôler – point.

Je fermai les yeux et respirai lentement, laissant la tension, les doutes et tout le reste s'enfoncer dans le sol, loin de moi, comme Marianne m'a appris à le faire. Il est possible de se débarrasser de ces sentiments négatifs en les chassant dans l'air plutôt que dans la terre, mais en général j'ai besoin de vent pour y arriver. Et après ça il faut se centrer. Marianne me l'a répété jusqu'à ce que ça devienne presque un automatisme.

Quand je rouvris les yeux, j'avais recouvré mon calme, et je pouvais regarder Warrington sans que ma culpabilité vienne se mettre entre nous. Sa peau était tiède à présent – et alors ? Il pouvait aimer de nouveau – et alors ? Je le regardais non pas avec mes yeux, mais avec cette partie du cerveau qui visualise les rêves.

En principe, je ne « vois » pas l'aura des gens, mais je perçois leur énergie. Je balayai légèrement de mon pouvoir les gens plantés devant

moi. Les humains étaient chauds ; Nicky et Domino un peu plus que les autres, et Manny un peu moins. La capacité de communiquer avec les morts laisse sa marque sur notre signature énergétique tel un baiser en provenance de la tombe. Je ne perçois pas la mienne – la plupart des pratiquants en sont incapables, selon Marianne –, mais elle m’a dit que mon énergie était la plus froide de tous les humains qu’elle avait jamais touchés.

Je laissai mon pouvoir effleurer Warrington. Son énergie était très différente de celle des autres. Pas juste à cause de la marque de la tombe, mais comme si l’ampoule de son aura était sur le point de s’éteindre, pas comme s’il était blessé et se mourait, mais... Il n’était pas aussi vivant que les autres, parce que c’était un mort-vivant. Un zombie. Juste un zombie. Un zombie très réussi et qui faisait très bien illusion, mais c’était quand même mon pouvoir qui l’animait et non cette étincelle divine présente chez les vivants.

C’était très impressionnant, mais au final je sentais ce qu’il était, et il n’était pas vivant. Je n’avais pas la moindre idée de la façon dont j’avais invoqué autant de son ancienne personnalité, mais ça n’avait guère d’importance. Il voulait que je prouve à Justine qu’il n’était pas vivant, et je pouvais le faire.

J’utilisai ce que Nicky appelle ma voix autoritaire pour dire :

— Thomas Warrington, venez à moi !

Je tendis la main vers lui.

Justine frissonna et s’accrocha à son bras.

— N’obéis pas, Tom. N’y va pas.

Il fronça les sourcils.

— Il semble que j’ai le choix, mademoiselle Blake.

Je secouai la tête.

— Parce que je suis gentille pour le moment, mais rien ne m’oblige à le rester.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je m’en doute.

Justine se drapa autour du zombie, le serrant de toutes ses forces et le poussant à baisser les yeux vers elle.

— Elle t’a peut-être relevé de la tombe mais il s’est passé quelque chose quand on s’est embrassés pour la première fois. Tu deviens plus chaud chaque fois que je te touche.

— C’est votre romantisme qui vous fait croire ça, contrai-je.

Elle tourna vers moi des yeux écarquillés au regard un peu fou.

— Non, ce n’est pas ça. Je vous jure que sa peau devient plus chaude chaque fois qu’on s’embrasse ou qu’on se prend la main. Je n’invente rien.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et offrit ses lèvres à Warrington. Celui-ci hésita et me jeta un coup d’œil. Je hochai la tête ;

alors seulement il se pencha vers elle. Je ne crois pas que c'était le comportement d'un zombie quêtant la permission de son maître, mais juste celui d'un homme se demandant ce qu'il pouvait faire ou non. Il sentait ma magie courir sur leur peau, je le savais, et la réaction de Justine me disait qu'elle aussi la sentait au moins en partie.

Ils s'embrassèrent et je les observai avec mon pouvoir plutôt qu'avec mes yeux. De l'énergie flamboya entre eux, et celle de Warrington, d'une pâleur presque invisible à la base, vira à l'écarlate. Quand ils se séparèrent, leur énergie à tous les deux demeura plus vivace, comme si leur baiser leur avait apporté un regain de pouvoir. Peut-être est-ce toujours le cas avec l'amour ou même le désir. S'ils ne rendaient pas les deux personnes plus fortes, ils ne seraient pas aussi addictifs.

Justine se tourna vers moi.

— Vous voyez ? Il est un peu plus vivant chaque fois.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire.

— Peu importe.

— Mais nous nous aimons ! Comment cela peut-il ne pas importer ?

Elle se dirigea vers moi, et, dès qu'elle lâcha la main de Warrington, l'énergie de celui-ci s'estompa de nouveau. Quel que soit ce phénomène, il n'était que temporaire.

— Reprenez-lui la main, ordonnai-je.

— Quoi ? demanda Justine.

— Reprenez sa main, Tom.

Warrington obtempéra, mais cette fois encore il me sembla que ça n'était pas parce qu'il s'y sentait obligé – il avait juste envie de toucher la jeune femme. Son énergie s'aviva de nouveau, pas autant que quand ils s'étaient embrassés, mais indéniablement. Le contact de Justine lui apportait quelque chose.

— Maintenant, lâchez-la et serrez la main de Mr. MacDougal.

Warrington hésita, mais finit par s'exécuter. MacDougal aussi marqua une pause avant de prendre la main qu'il lui tendait. L'énergie de Warrington brilla plus fort, pas autant qu'avec Justine, mais un peu.

C'était très intéressant, et ça n'aurait jamais dû se produire. Les zombies se fichent qu'on les touche, à vrai dire, les zombies ordinaires se fichent de tout ; ils se contentent d'obéir aux ordres ou de répondre si on les interroge. Warrington était donc une autre sorte de zombie – un genre nouveau, peut-être.

Je me demandai si quelqu'un d'autre avait déjà relevé un zombie qui acquérait de l'énergie au contact des humains. Je connaissais quelques réanimateurs en qui j'avais suffisamment confiance pour leur poser la question, mais ce serait pour une autre fois. Cette soirée était

déjà suffisamment bizarre en soi.

— Vous pouvez arrêter. Merci à tous les deux.

— Vous voyez ? s'exclama Justine. Vous les avez remerciés tous les deux. Même vous, vous considérez Tom comme une personne !

Je dévisageai la jeune femme et compris en partie le besoin qui se lisait sur ses traits, dans la tension de son corps et dans ses mains crispées, à mi-chemin entre poings et griffes. Je me demandai si elle se rendait compte qu'elle était prête à se battre ; probablement pas. Les réactions de fuite ou de défense peuvent affecter bizarrement les gens qui n'y sont pas habitués.

— C'est le zombie le plus vivant que j'ai jamais relevé, dis-je d'une voix calme et dépourvue d'émotion.

Mentalement, j'étais au même endroit que quand je préparais ma thèse de dernière année pour mon diplôme universitaire de biologie. J'observais ce que faisaient mes sujets, je ne les anthropomorphisais pas. Je les considérais avec un recul détaché indispensable à toute expérience scientifique, et vaguement apparenté à la sociopathie, car les deux sont une absence de projection émotionnelle. Le premier sert à consigner des événements sans les interpréter, afin que les données restent aussi pures que possible, et l'autre permet de ne pas devenir fou quand il se passe des choses horribles.

— C'est un homme, pas un zombie ! cria Justine.

Nous étions dehors depuis si longtemps que d'autres historiens étaient venus rejoindre MacDougal.

— Que se passe-t-il ? demanda quelqu'un. Pourquoi Justine est-elle bouleversée ?

Je pouvais répondre à cette question parce que j'étais sur le point de devenir la grande méchante de son histoire d'amour tragique. Pour être honnête, j'étais aussi la bonne fée qui avait employé sa magie pour réaliser son souhait, mais parfois la magie est comme une arme à feu : ni bonne ni mauvaise en soi, capable de faire le bien comme le mal.

— Thomas Warrington. Venez à moi, dis-je en lui tendant de nouveau la main.

Il s'avança immédiatement, mais je ne sentis pas de traction sur le lien entre nous. Pourtant, je percevais mon pouvoir en lui. S'il avait tenté de s'enfuir, j'aurais pu le retrouver sans utiliser le bracelet électronique à sa cheville.

Justine lui agrippa le bras.

— Non !

— Blake va remettre Tom dans sa tombe dès ce soir, annonça Bob au reste du groupe.

— Nous avons payé pour le garder jusqu'à demain soir, objecta une des femmes.

— C'est bon, Iris, intervint MacDougal. Mlle Blake et moi en avons déjà discuté. Les circonstances ont changé.

— C'est parce qu'il saute Justine ? lança un des hommes les plus jeunes.

Les autres lui jetèrent des regards qui signifiaient clairement : « Ta gueule ! »

Un seul problème à la fois.

— Venez à moi.

Warrington obéit et toucha enfin ma main. Seigneur, qu'il était chaud ! Aucun zombie n'était censé avoir une température corporelle aussi élevée.

— Vous ne pouvez pas l'emmener, vous ne pouvez pas !

Justine agrippa l'autre main de Warrington. L'énergie monta en flèche, mais cette fois je ne l'observais pas seulement à distance. Elle me traversa depuis la main du zombie, parcourant tout mon corps tel un éclair d'électricité et de pouvoir qui augmenta mon énergie comme il l'avait fait avec Warrington.

Je me rendis compte que je pourrais gagner de l'énergie par son intermédiaire comme un vampire en gagne par celui de son serviteur humain (même si je suis une nécromancienne et pas un vampire). Quand le serviteur se nourrit, son maître en profite aussi. Au départ, c'était un moyen pour les vampires de parcourir de longues distances sans devoir boire du sang et être découverts à bord du bateau, du train ou de tout autre moyen de transport employé. Leurs serviteurs mangeaient, et cela suffisait à les sustenter jusqu'à ce qu'ils puissent de nouveau se nourrir par eux-mêmes.

Warrington me dévisagea.

— Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ?

Je n'avais vraiment pas envie de le lui expliquer. J'en discuterais avec Manny en privé, mais pas devant tous ces gens qui ne seraient sûrement pas mes plus grands fans d'ici à la fin de la nuit.

Justine chancela, et je me rendis compte que, ayant remarqué que je pouvais me nourrir de son énergie, j'avais inconsciemment élargi le lien entre nous pour la pomper plus vite à travers mon zombie. Je lâchai Warrington, et Justine s'évanouit. S'il ne l'avait pas rattrapée, elle se serait écrasée sur le bitume du parking.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'alarmèrent ses amis.

Warrington leva la tête vers moi en serrant la jeune femme contre lui telle une enfant ou une héroïne de romance.

— Qu'avez-vous fait ?

— Nous, rectifiai-je. *Qu'avons-nous fait.*

— Vous ai-je aidé à faire du mal à Justine ?

Je hochai la tête.

— Comment ? Que m'avez-vous fait ? Jamais je ne lui nuirais

délibérément.

— Je vous crois, Warrington, mais vous n'avez pas vraiment votre mot à dire.

MacDougal nous rejoignit et toucha la joue de Justine.

— Sa peau est froide et en sueur, constata-t-il. Elle allait bien il y a quelques minutes.

— Est-ce ce qui arrive quand on couche avec un zombie ? interrogea Iris.

Bonne question. De toute évidence, Justine avait eu des rapports sexuels avec un des miens, et récemment.

— Si j'avais seulement pu imaginer que l'un de vous ferait une chose pareille, je vous aurais prévenus, dis-je sévèrement.

— Seigneur Dieu ! se lamenta Warrington. Qu'ai-je fait ?

— Donc, vous avez déjà couché avec elle, l'accusai-je.

Il parut embarrassé et rougit de nouveau tandis que Justine restait livide.

— Oui. Oui, que le Seigneur me pardonne. J'ai été faible, et j'ai blessé la seule personne au monde à qui j'aurais voulu ne jamais faire de mal. Je pensais pouvoir me comporter comme un homme moderne, mais visiblement, à votre époque, la luxure est toujours punie aussi sévèrement en ce qui concerne la femme. (Il la serra contre lui). Je suis désolé, Justine, tellement désolé...

— Elle s'en remettra ? demanda MacDougal.

— S'il cesse de la toucher, probablement, mais je la contacterai dans vingt-quatre heures histoire de m'en assurer.

— Vous voulez dire que le simple fait qu'il la tienne ainsi dans ses bras lui fait encore plus de mal ? interrogea Iris.

— Il est en train de pomper son énergie, c'est tout ce que je peux affirmer.

Warrington se mit à genoux sans lâcher Justine. Il l'embrassa doucement sur la joue, puis la remit entre les mains de MacDougal et d'Iris.

— Dites-lui que je n'ai jamais voulu lui faire de mal, et que les mots ne suffisent pas à exprimer ma contrition.

— Promis, acquiesça MacDougal.

— Il faut y aller, dis-je.

Warrington se leva, jeta un dernier coup d'œil à l'amour de sa vie et me rejoignit.

— Ramenez-moi là où est ma place, mademoiselle Blake, avant que je nuise à quelqu'un d'autre.

— C'est le plan, monsieur Warrington. C'est le plan.

Nous montâmes tous les cinq dans mon SUV, laissant les historiens s'occuper de Justine. Si quelqu'un appelait le Samu, je me demandais ce qu'il raconterait aux ambulanciers. Qu'elle avait été victime de

l'amour d'un zombie ? Cela me fit sourire jusqu'à ce que je voie l'expression funeste de Warrington. Devais-je lui dire que c'était ma faute si Justine s'était évanouie ? Et était-ce réellement ma faute, d'ailleurs ? Ou lui avait-il pompé trop d'énergie en couchant avec elle ? Ils m'avaient menti tous les deux un peu plus tôt – mais par omission, ou directement ? Je ne me souvenais pas de leurs paroles exactes. Warrington devait se douter que ça ne me plairait pas qu'ils aient déjà couché ensemble, ou peut-être essayait-il juste de se comporter en gentleman en protégeant la réputation de sa belle.

— Justine devrait s'en remettre, Warrington. Elle a juste besoin de temps pour reconstituer son énergie.

— Vous en êtes sûre ? me demanda-t-il depuis la banquette arrière.

J'hésitai, et ce fut Manny qui répondit à ma place :

— Elle s'en remettra.

La tension du visage et des épaules de Warrington se relâcha brusquement. A l'avant, j'échangeai un coup d'œil avec Manny. Il ne pouvait pas davantage que moi être cent pour cent certain que Justine s'en remettrait. Nous n'avions encore jamais eu de cliente qui ait couché avec un de nos zombies.

Du coup, je m'interrogeai au sujet des hommes que j'avais vus dans les vidéos du FBI. Après coup, se sentaient-ils vidés comme Justine ? Le réanimateur qui les avait relevés gagnait-il en énergie ? Peut-être existait-il plus d'une raison pour changer des zombies en esclaves sexuels. Était-ce pour le pouvoir autant que pour le profit ? Je l'ignorais ; par contre, je savais une chose : il fallait que je revoie ces vidéos, pas en tant que flic cette fois, mais en tant que nécromancienne. Je devais regarder les images avec mon pouvoir plutôt qu'avec mes yeux.

J'interrogerais Manny sur ce qu'il avait perçu à l'instant. Et s'il en avait perçu assez je demanderais aux Fédéraux de lui laisser regarder les vidéos avec moi. C'était ça ou tenter de refaire ami-amie avec Larry Kirkland. A la base, on s'entendait bien – c'est moi qui l'ai formé à la réanimation de zombie et à la chasse aux vampires –, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il me considère comme un monstre qui tue trop souvent et trop facilement, et je le considère comme un type faible qui ne tue pas assez facilement pour faire notre boulot.

Je ne suis pas le seul marshal à penser ça de lui. Il a la réputation de ne pas être un flingueur. Du coup, nos collègues de la branche surnaturelle répugnent à bosser avec lui. Et chaque fois qu'ils me réclament comme partenaire à sa place Larry m'en veut un peu plus. Cela dit, si j'avais besoin de quelqu'un pour regarder les vidéos avec moi en quête de traces de magie, il ferait l'affaire. En vérité, s'il se lâchait un peu, il pourrait relever plus de zombies que Manny en

l'espace d'une nuit.

J'espérais quand même que les fédéraux me laisseraient montrer les vidéos à Manny. Parce que, regarder ce genre de chose avec Larry qui est ultra-conservateur, ce serait franchement embarrassant.

Chapitre 31

Mais avant ça nous avions un zombie très spécial à remettre en terre. J'appelai MacDougal depuis la voiture, et il m'apprit que les vêtements de Warrington ne seraient pas prêts avant le lendemain, une histoire de tissus trop vieux que le pressing n'était pas certain de savoir comment laver sans les abîmer. Une fois au cimetière, j'interrogeai Manny, qui me dit que les vêtements neufs du zombie ne devraient pas poser de problème.

— Tu ne penses pas que, parfois, ils peuvent être considérés comme des parties de corps manquantes ? demandai-je à voix basse pour ne pas que Warrington nous entende.

Manny secoua la tête.

— Le coup des parties manquantes, ça ne risque de gêner que pour relever un zombie, et seulement dans le cas d'un réanimateur de faible niveau. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils ne peuvent pas relever de zombies trop vieux, parce qu'une grande partie de leur corps s'est changée en poussière. Ils ont besoin de solide, mais ça n'a jamais été ton cas.

J'avoue que je ne m'étais jamais demandé si un réanimateur avait besoin de tous les morceaux pour remettre un zombie dans sa tombe.

— J'en ai connu qui ne parvenaient pas à rendre le zombie à son repos si une de ses mains avait pourri et s'était perdue, mais je me suis toujours demandé si c'était un problème réel ou qui existait seulement dans leur tête.

— Tu veux dire qu'ils pensaient qu'ils n'y arriveraient pas sans les bouts manquants, donc, de fait, ils n'y arrivaient pas ?

Manny acquiesça.

— J'ai dû intervenir dans quelques cas où les réanimateurs étaient assez puissants pour le faire et n'y parvenaient quand même pas.

— Tu crois qu'ils se sabotaient tout seuls.

— Oui.

— Donc, si je ne m'en fais pas au sujet de ces vêtements, je n'aurai pas de raison de m'en faire ?

— Exactement.

Cette drôle de logique me fit froncer les sourcils mais, au final, je voulais tellement remettre Warrington dans sa tombe que j'étais prête à essayer.

Il se tenait au bord du trou, vêtu d'un tee-shirt publicitaire pour

un groupe qu'il n'avait sans doute jamais entendu et d'un Jean qui ferait probablement défaut à la personne qui le lui avait prêté, mais ce n'était pas mon problème.

Selon la tradition, il faut du sel, de l'acier et de la volonté. J'ai découvert que le dernier ingrédient est le plus important des trois, mais cette fois j'allais quand même respecter les règles à la lettre pour être certaine que tout se passerait bien.

Le cercle de sang avait noirci et était à demi effacé par endroits.

— Il n'est plus intact, commenta Manny.

Je baissai les yeux et vis qu'il avait raison, mais...

— Je n'en ai pas besoin à ce stade, seulement pour relever un zombie à la base.

Manny haussa les sourcils, et cela me suffit pour comprendre que, lui, il avait besoin de son cercle pour remettre un zombie en terre. Parfois, j'oublie qu'on a très peu bossé ensemble ces dernières années. Du moment où il a cessé d'exécuter des vampires, son carnet de bal professionnel et le mien ont vraiment divergé.

— Peut-être que le cercle intact pour remettre le zombie dans sa tombe, c'est comme les bouts manquants : tu n'en as besoin que si tu penses en avoir besoin, fis-je valoir.

Manny m'adressa un sourire éblouissant dans l'obscurité.

— L'élève devient le maître.

Je lui rendis son sourire en haussant les épaules.

— De quoi as-tu vraiment besoin, alors ?

— Je l'ai déjà fait avec juste de la volonté et des mots, mais ce soir...

Je brandis une boîte de sel et la machette dans son fourreau que je venais de sortir de ma jolie sacoche en cuir. Chaque fois que j'utilise le cadeau de Jean-Claude, je me rends compte que ce n'est qu'une question de temps avant que je foute du sang dessus, ou pire, mais je continuerai à l'utiliser jusqu'à ce qu'elle soit foutue. Parfois, les choses ne durent pas longtemps, mais elles sont jolies jusqu'à la fin.

— Tu n'as pas besoin d'un autre sacrifice ?

Je fis un signe de dénégation.

— Je devrais t'accompagner pour t'observer, un soir. Je sens que tu as modifié beaucoup des rituels que je t'ai enseignés.

Je haussai de nouveau les épaules.

— J'en ai simplifié certains.

— Ce n'est pas grave, Anita. Dès la première semaine où je t'ai emmenée avec moi, j'ai su que tu étais une réanimatrice plus puissante que moi.

Je lui laissai voir ma surprise.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— Je ne voulais pas que tu prennes la grosse tête, ou que tu te

foutes trop la pression en tant que petite nouvelle. Je me disais que tu finirais bien par t'en apercevoir toute seule.

— J'ai mis un moment mais, oui, j'imagine que j'y suis arrivée.

— Anita, je crois que tu devrais venir par ici, appela Domino.

Le ton de sa voix suffit pour que nous nous retournions vers lui, Nicky et le zombie au bord de sa tombe. Warrington se tenait toujours immobile et passif, mais quelque chose chez lui avait effrayé Domino et Nicky se tenait prêt à dégainer le flingue sur sa hanche comme s'il pensait en avoir besoin.

Je remis ma machette et ma boîte de sel à Manny, puis ouvris le coffre de la voiture pour y prendre les fusils à pompe et la carabine.

— Pourquoi tu sors l'artillerie lourde ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, mais j'ai confiance en mes gars.

J'enfilai la bandoulière tactique de la carabine et, un fusil à pompe dans chaque main, me dirigeai vers les deux gardes. Manny me suivit avec le sel et l'acier dont j'aurais besoin pour remettre le zombie dans sa tombe, mais pour le moment je me sentais plus rassurée avec mes flingues.

J'entendis Warrington dire :

— J'ai faim, si faim !

Je donnai un fusil à pompe à Domino, en gardai un pour moi et jetai la carabine à Nicky, qui la rattrapa et recula légèrement. J'aurais préféré qu'il reste avec moi pour le boulot de contact, mais il tire mieux à la carabine que Domino, et tous les deux se débrouillent très bien avec un fusil à pompe. Sans fausse modestie, je suis sans doute la meilleure tireuse de nous trois avec une carabine, mais je ne pouvais pas m'écarter de la tombe et leur laisser le boulot de contact. C'était mon zombie, et je ne me déchargerais pas du risque sur eux.

Je calai le fusil à pompe contre mon épaule et visai un des genoux du zombie. Oui, lui tirer dans la tête l'aurait empêché de se servir de ses dents, mais j'ai été percutée assez souvent par des types costauds qui me fonçaient dessus pour savoir combien ça peut faire mal. Si je lui bousillais une jambe, il devrait ramper pour nous atteindre, ce qui nous laisserait le temps d'aviser.

— Vous avez faim à quel point, monsieur Warrington ? demandai-je d'une voix très calme, comme si Domino et moi ne le tenions pas en joue.

— Horriblement.

— Autant que dans les montagnes ce fameux hiver ? insistai-je.

Domino ne réagit pas à cette question, qui n'avait sans doute aucun sens pour lui. Il se contenta de maintenir sa position, et c'était tout ce que j'attendais de lui. Je n'eus pas besoin de regarder derrière nous pour savoir que Nicky protégeait nos arrières : j'avais une confiance absolue en lui.

— Oui et non, répondit Warrington.

Son visage n'était plus aussi humain. Sa chair semblait se résorber, de sorte qu'on devinait son ossature, comme s'il se consumait de faim sous nos yeux. Son corps consommait sa propre chair, et son squelette commençait à transparaître sous sa peau. Je n'avais encore jamais rien vu de tel, mais Warrington me surprenait depuis le début.

— Expliquez-moi ce que vous voulez dire, réclamai-je. Comment ça peut être oui et non à la fois ?

Je me rendis compte que j'avais quitté son genou des yeux pour observer son visage pendant qu'il parlait. Je redirigeai mon attention vers ma cible, mais au prix d'un effort conscient.

— Je ne me sens pas aussi affamé, mais quand je regarde vos deux hommes je les vois comme je voyais Charlie après sa mort.

— Comme de la viande, reformulai-je en levant le canon de mon fusil à pompe pour viser sa tête.

Il fallait que je le voie parler ; c'était presque une compulsion. Ses beaux yeux noisette, qui paraissaient gris dans le noir, roulaient dans leurs orbites à présent que la chair qui les maintenait en place avait régressé. Que diable lui arrivait-il ?

— Oui, comme de la viande. Mais, vous, je ne vous vois pas ainsi. Pourquoi m'apparaissez-vous toujours comme une dame que je devrais protéger et aider à descendre de voiture ? Pour le moment, vos collègues m'inspirent une réaction plus violente que n'importe quel ennemi sur un champ de bataille.

— Vous voulez dire que vous les haïssez davantage ?

— Non, mais je ne les considère pas comme des hommes au même titre que moi. Juste comme des choses que je veux déchiqueter et dévorer. Jamais je n'avais eu de pensées aussi terribles, pas même en regardant une vache alors que j'adore le steak. Ça... c'est bien pire, mademoiselle Blake, bien plus terrible qu'abattre un animal d'élevage.

— Je comprends, dis-je d'une voix douce.

— Vraiment ? Alors expliquez-moi, parce que ça me dépasse. Comment un autre être humain peut-il m'inspirer des pensées et des envies aussi atroces ?

Il me dévisagea de ses yeux qui roulaient de plus en plus follement dans leurs orbites, car il n'arrivait plus à contrôler les muscles qui les faisaient bouger.

— Vous êtes en train de devenir un mangeur de chair, monsieur Warrington.

— Je suis si heureux que vous m'ayez emmené loin de Justine avant qu'elle me voie dans cet état. Je vous en remercie infiniment, mademoiselle Blake.

Moi aussi, je me réjouissais qu'il ne se soit pas trouvé seul avec

elle au moment de sa transformation, parce que la créature en laquelle Warrington était en train de se changer aurait fini par lui arracher la gorge pendant qu'elle hurlait à l'aide. J'avais déjà vu des zombies faire ça, mais c'était la première fois que je discutais avec l'un d'eux pendant qu'il perdait le contrôle et devenait une bête affamée.

— Laissez-moi vous remettre dans votre tombe, monsieur Warrington.

— Oui, je vous en prie, mademoiselle Blake. Faites vite, avant que je sois submergé par ces images horribles dans ma tête.

— Vous voulez dire que vous voyez ce que vous aimeriez nous faire ? demanda Nicky.

— Oui.

— Ce sont vos pensées propres, ou quelqu'un vous les met dans la tête ?

— Je l'ignore mais, alors que je parle avec vous, c'est comme si les côtelettes de mon dîner me répondaient. Je penserais que je suis fou, mais j'aurais quand même envie de les manger.

Son accent traînant du Sud se faisait plus prononcé à chaque mot. Le temps qu'il se jette sur nous ou qu'on se décide à l'abattre, il parlerait sans doute comme Scarlett O'Hara.

— Très intéressant, Nicky, mais le moment est mal choisi pour l'interroger, fis-je remarquer.

— Il n'y en aura pas d'autre, répliqua le lion-garou.

Bien entendu, il avait raison, mais seul un sociopathe aurait pu se tenir aussi près de Warrington, observer le processus de sa transformation et lui poser les bonnes questions pour nous permettre de comprendre ce qui se passait. C'était bien qu'il soit avec nous, parce que je flippais tellement que j'avais la bouche toute sèche.

— Manny, appelai-je.

— Je suis là, répondit-il derrière nous.

A l'entendre, il me parut beaucoup plus loin que Nicky. Comme il n'était pas armé, ça ne m'avait pas dérangée jusque-là, mais maintenant j'avais besoin de lui.

— Il faudrait que tu m'apportes du sel prêt à être jeté et que tu sortes la machette de son fourreau.

— D'accord.

Lorsqu'il dénuda la lame, un frisson d'énergie me parcourut. Je supposai qu'il avait le sel dans la main.

— Prêt, Manny ?

— Prêt, acquiesça-t-il, sa voix m'apprenant qu'il se trouvait désormais juste derrière moi.

— Par le sel, l'acier et le pouvoir, je te lie à ta tombe.

Manny jeta une poignée de sel dans la direction du zombie. Je ne suis pas sûre que le sel toucha ce dernier, mais il atteignit la tombe, et

j'espérais que cela suffirait. Manny voulut se placer à côté de moi la machette à la main, mais je lui ordonnai de ne pas se mettre dans notre champ de tir, et il recula sans discuter.

— Je veux toujours les manger, annonça le zombie, qui ressemblait désormais au cadavre qu'il était.

Disparu, l'homme séduisant qui avait charmé Justine.

— Non, vous ne leur ferez pas de mal.

— Je veux vous obéir, mademoiselle Blake, sincèrement, mais j'ai si faim, et ils sont si près !

— Ne vous écarterez pas de votre tombe, Warrington.

— Là encore, une partie de moi veut vous obéir, mais l'autre veut déchirer de la viande fraîche et sanguinolente avec ses dents.

— Je te lie à ta tombe, Thomas Warrington ! clamai-je en emplissant ma voix d'un pouvoir qui résonna entre les arbres alentour.

Le zombie lutta pour s'éloigner, mais c'était comme si une force invisible clouait ses pieds au sol. Ses longs bras se tendirent vers Domino, mais il ne pouvait pas atteindre le tigre-garou sans se rapprocher de quelques pas, et je l'avais enfin lié à sa tombe.

— Rendors-toi, Thomas Warrington, et ne te relève plus.

Le sol sous ses pieds se mit à onduler telle de la boue, aspirant ses jambes comme des sables mouvants dans un film.

— Non ! Je dois me nourrir ! Ne me remettez pas dans ma tombe en proie à cette faim dévorante, mademoiselle Blake ! Je vous en supplie, pas comme ça ! hurla-t-il alors que la terre l'engloutissait.

La dernière chose que je vis de lui fut ses yeux écarquillés et terrifiés. Ça non plus, ce n'était pas censé se produire.

Puis le sol redevint lisse et dur comme si la tombe n'avait jamais été dérangée. C'était bien la seule chose normale dans tout ce qui venait de se passer.

— Merde ! jurai-je avec toute l'émotion que je ne m'étais pas autorisée à ressentir pendant les minutes précédentes.

— Anita, tu dois te procurer un permis d'exhumer, lança Manny.

Je me tournai vers lui.

— Hein ?

— On a à peine eu le temps de l'enterrer avant qu'il pète les plombs, protesta Domino. Qu'il reste dans sa tombe.

— Il aurait dû se calmer et redevenir vide avant que le sol ne l'engloutisse, insista Manny. Au lieu de ça, il continuait à lutter. Il était toujours conscient, Anita. Tu ne peux pas le laisser éveillé là-dessous.

— Peut-être qu'il est redevenu os et poussière, contrai-je.

— Peut-être, mais si ce n'est pas le cas, trouveras-tu le repos en le sachant à jamais affamé et prisonnier sous terre ?

Je fermai les yeux et récitai une prière muette pour que Dieu me

donne force et patience – un petit coup de main ne serait pas de refus non plus.

— Putain de bordel de merde !

Dieu se fiche que je jure ; sans ça, il aurait cessé de m'écouter depuis belle lurette.

— Je comprends ce que tu ressens, dit Nicky.

— Parce que tu le ressens aussi.

— Ouais.

— Donc, tu sais ce que je m'apprête à faire.

— Il faut déterrer ce type.

— Malheureusement, oui.

— Vous voulez dire, avec des pelles ? s'enquit Domino.

— Non. Légalement, nous avons besoin d'un permis d'exhumer à présent, et, pour être honnête, je préférerais utiliser une tractopelle plutôt que de laisser quiconque s'approcher du cercueil.

— Tu viens de relever Warrington en tant que zombie. Pourquoi ne pas recommencer ?

— Parce que si je fais ça on ne saura pas s'il est mort ou vivant dans sa tombe.

— D'accord, je comprends, mais comment fait-on pour obtenir ce permis ?

— On le demande à un juge.

— Qu'est-ce que tu vas lui raconter ? interrogea Manny.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi devrait-elle lui raconter quoi que ce soit ? s'étonna Domino.

— Nous devons fournir la raison pour laquelle nous voulons exhumer le corps, expliqua Manny.

— Je suppose que vous ne pouvez pas dire la vérité ?

Je dévisageai Domino sans répondre. Ce fut Nicky qui s'en chargea.

— Tu veux vraiment qu'Anita raconte à un juge qu'elle a relevé un zombie mangeur de chair et que, maintenant, elle veut vérifier qu'il n'est pas conscient à l'intérieur de sa tombe ?

— Techniquement, ce n'était pas encore un mangeur de chair, juste un aspirant, fit remarquer Domino.

— Ouais, c'est tellement mieux, railla Nicky.

— Assez, coupa Manny. On a besoin d'un juge et d'un moyen de pression.

— Je connais quelqu'un qui me doit un service, et j'espère qu'il connaît un juge, parce que, moi, je n'en vois pas un seul qui me signerait ce foutu permis.

— Et je ne vois pas de mensonge qui nous permettrait d'obtenir un permis pour un cadavre aussi vieux, ajouta Manny.

— Moi non plus.

Je calai le fusil à pompe sur mon bras, l'extrémité dangereuse pointée vers le sol, et sortis mon téléphone de mon autre main. Je ne pouvais pas laisser Warrington là-dedans encore conscient, affamé, apeuré et prisonnier pour l'éternité. Il n'existe aucun péché assez horrible pour infliger un tel enfer à quelqu'un, et Warrington m'avait fait l'effet d'un brave type. Il ne méritait vraiment pas ça.

— Qui vas-tu appeler ? demanda Nicky.

— Zerbrowski. Il a une dette envers moi. J'espère juste qu'un juge a une dette envers lui, ou qu'il connaît quelqu'un qui a une dette envers lui et qui connaît un juge.

Son numéro est dans mes favoris. Je laissai mon téléphone le composer en priant en silence.

Chapitre 32

— Rappelle-moi pourquoi je suis debout et dans un cimetière avant même le lever du jour ? lança Zerbrowski, planté près de moi dans l'obscurité tandis que le tractopelle négociait son passage entre les pierres tombales.

— Parce que tu m'aimes comme un frère, répondis-je.

— Je n'ai jamais eu de frère, et je te préfère à mes sœurs... mais si tu le leur répètes, je nierai énergiquement.

Cela me fit sourire, ce qui était sans doute la raison pour laquelle il l'avait dit. Il est doué sur ce plan.

Manny se rapprocha de nous en même temps que le tractopelle, qui devenait de plus en plus bruyante.

— Je crains que ça ne soit ma faute, sergent Zerbrowski. Anita m'a fait intervenir en tant que consultant, et c'est moi qui ai pensé que le zombie risquait de rester conscient sous terre.

— Expliquez-moi encore un coup comment c'est possible, réclama Zerbrowski.

— Je t'ai dit qu'il n'avait pas regagné sa tombe comme les autres. Il aurait dû avoir le regard de nouveau vide, et s'allonger docilement en attendant que le sol l'engloutisse. Là, il avait peur et il hurlait. Il m'a supplié de le sauver, ça n'était encore jamais arrivé, avec aucun zombie.

Zerbrowski cligna des yeux derrière ses lunettes à monture argentée dont les verres luisaient faiblement.

— Et tu crains qu'il soit enseveli vivant.

— Pas vivant, mais mort-vivant, oui.

Il jeta un coup d'œil à Manny comme pour lui réclamer une confirmation, et ce dernier acquiesça.

— J'espérais avoir rêvé cette partie du coup de fil d'Anita, avoua Zerbrowski en fourrant les mains dans ses poches de pantalon.

Apparemment, il l'avait enfilé par-dessus son pyjama, ou, du moins, il avait gardé sa veste de pyjama au lieu de la remplacer par une chemise – à moins qu'il ait des chemises ornées de petits trains. Il en serait bien capable, mais je savais que sa femme, Katie, les aurait fait « disparaître » de sa penderie. Ils sont heureux en ménage depuis vingt ans, mais Katie continue à espérer qu'un jour elle réussira à limiter sa garde-robe de manière que Zerbrowski ait toujours l'air présentable, quoi qu'il pioche dedans. Je suis à peu près certaine qu'elle se fait des illusions. J'avais déjà vu le pyjama tchou-tchou sur

des scènes de crime – même si, techniquement, ici ce n'en était pas une.

— Tu sais que mettre une cravate avec ton haut de pyjama ne trompe personne, hein ? lançai-je.

Zerbrowski grimaça.

— Une cravate *et* une veste de costard, précisa-t-il comme s'il s'agissait d'un effort louable.

Je secouai la tête. Domino nous rejoignit.

— Ils demandent s'ils peuvent déplacer la pierre tombale ou si ça risque d'interférer avec ton investigation ?

— Pas de problème, ils peuvent y aller. Qu'ils fassent juste attention de ne pas l'endommager par respect pour la famille, mais il n'y a aucun souci vis-à-vis du zombie.

— Je vais leur dire.

Domino rebroussa chemin d'un pas vif entre les pierres tombales. Il portait toujours le fusil à pompe sur son épaule, comme je portais le mien en bandoulière. Avant que l'exhumation ne commence, j'irais chercher le reste de mon équipement – dont ma carabine customisée – dans le coffre du SUV et laisserais à Nicky celle qu'il avait prise au *Cirque*.

— Je croyais que les zombies ne ressentaient pas d'émotions, fit remarquer Zerbrowski.

— Les zombies normaux, non.

— Mais celui-là n'était pas normal ?

— Et de beaucoup, confirmai-je.

— Pas du tout, dit Manny.

— Une idée de ce qui le différenciait des autres ?

— Ouais. Il avait bouffé de la chair humaine de son vivant, révélai-je.

Zerbrowski écarquilla les yeux.

— Ouais, pour moi aussi, c'était une première. Mais il s'est retrouvé coincé en montagne pendant l'hiver, un de ses compagnons est mort, et ça leur a fourni assez de viande pour survivre.

— Et tu crois que c'est ça qui l'a rendu bizarre ?

— On le pense tous les deux, déclara Manny.

J'acquiesçai.

— J'écirai un article là-dessus pour les publications académiques, et je ferai passer le mot qu'il faut ajouter ça à la liste des raisons pour lesquelles il faut absolument éviter de relever un zombie.

Le tractopelle était là ; nous nous éloignâmes pour pouvoir nous entendre parler.

— Qu'y a-t-il d'autre sur cette liste ? interrogea Zerbrowski.

Manny répondit, et je le laissai faire.

— Pour les gens qui étaient prêtres de leur vivant, c'est un point

d'interrogation, mais pour les pratiquants du vaudou c'est un non absolu. N'importe quelle capacité psychique. Les sorciers et autres personnes impliquées dans un quelconque événement surnaturel de leur vivant, mieux vaut éviter.

Je me demandai où en était Nicky avec l'équipe d'extermination. Ils devaient avoir des lance-flammes et les combinaisons de protection qui allaient avec ; si Warrington ressortait de sa tombe toujours affamé, nous en aurions besoin. Nicky était allé les chercher sur la route pour les conduire jusqu'à nous. Avant ça, il s'était assuré que chacun de nous trois mange une barre protéinée prise dans le stock que Nathaniel laisse toujours dans ma voiture. Ça ne valait pas un vrai dîner, mais ça nous éviterait le genre de crise d'hypoglycémie qui me pousse à pomper l'énergie des gens auxquels je suis liée métaphysiquement.

Les fossoyeurs s'étaient déjà paumés et avaient dû remettre le tractopelle sur leur camion pour se rendre jusqu'au bon cimetière, ce qui nous avait fait perdre du temps que nous n'avions pas. Nous devions exhumer Warrington avant l'aube, sans quoi il serait inanimé de toute façon, et nous ne saurions pas s'il se réveillerait la nuit suivante ou non. Là ! Je l'avais encore appelé par son nom comme si c'était une personne et non un zombie, un zombie affamé de chair. Il lui restait assez de personnalité pour ça. Peut-être était-il enseveli conscient, capable de penser et de ressentir. Je devais en avoir le cœur net cette nuit même.

Le regard perdu dans le vague, je me demandai de nouveau où était Nicky, et... il me sembla que l'énergie dans le cimetière avait changé depuis mon premier passage en début de soirée. Comme si, entre-temps, quelqu'un y avait effectué un rituel qui avait perturbé la sainteté du sol, ou comme si un événement métaphysique s'était produit entre mes deux visites.

— Tu sens ça, Manny ? demandai-je.

— Je sens quoi ?

— Le cimetière avait une meilleure énergie tout à l'heure.

— C'est la première fois que j'y viens, mais des tas de vieux cimetières sont comme ça.

— Je te jure que ça n'était pas le cas en début de soirée.

— C'est peut-être juste parce que tu culpabilises, suggéra Manny.

— Comment ça, il avait une meilleure énergie tout à l'heure ? intervint Zerrowski.

— Parfois, les vieux cimetières tombent en rade de sainteté, tentai-je d'expliquer.

— S'il n'y a pas eu d'obsèques et de nouvelle tombe depuis trop longtemps, elle finit par s'user en quelque sorte, ajouta Manny.

— Donc, ce n'est plus une terre consacrée ? reformula

Zerbrowski.

Manny eut un geste de la main pour dire « couci-couça ».

— Pour y remédier, il suffirait qu'un prêtre fasse le tour du cimetière avec de l'eau bénite, ou qu'on enterre quelqu'un, dis-je.

— Les goules peuvent perturber une terre sainte, me rappela Manny.

Je secouai la tête.

— Je crois que c'est l'inverse : quand une terre n'est plus assez sacrée, certains des corps se relèvent en tant que goules.

— Attendez un peu... Quoi ? s'exclama Zerbrowski.

— Les goules sont les morts-vivants les plus mystérieux. Même les réanimateurs et les sorciers ne parviennent pas à se mettre d'accord à leur sujet. Est-ce qu'elles perturbent la sainteté d'un cimetière en venant s'y installer, ou est-ce qu'elles ne rampent hors de leur tombe que lorsque le sol a cessé d'être saint ?

— Un peu comme le débat « l'œuf ou la poule », suggéra Zerbrowski.

— Exactement.

— C'est le seul genre de mort-vivant que je n'ai jamais croisé, avoua-t-il.

— Les goules sont lâches et inoffensives, l'informa Manny. Il suffit de faire « bouh ! » pour qu'elles filent se planquer.

Je le dévisageai.

— Si tu penses ça, c'est que tu n'as eu affaire qu'à des goules ordinaires.

— Ah ! J'oubliais que tu as été confrontée à des goules prédatrices.

— Je sens comme un désaccord, commenta Zerbrowski.

— Manny a raison en ce qui concerne la plupart des goules. À la base, ce sont des charognards qui creusent des tunnels sous les tombes et remontent pour se nourrir. Généralement, le gardien s'aperçoit de l'infestation en découvrant des os épars ou une tombe qui s'est effondrée dans les tunnels.

— Parfois aussi, elles creusent trop près des pierres tombales, qui se renversent, ajouta Manny.

— Ouais, et, le problème, c'est que les familles n'aiment pas trop que leurs chers disparus se fassent boulotter dans leur cercueil.

Zerbrowski grimaça.

— J'imagine. Rien de tel que venir mettre des fleurs sur la tombe de Mamie et découvrir que ses restes ont été dispersés comme de la bouffe pour chien.

Je souris et secouai la tête.

— Quelque chose comme ça. D'habitude, on appelle une équipe d'exterminateurs pour qu'ils balancent du feu dans les tunnels en plein

jour, et hop ! Problème réglé. La plupart du temps.

— Et si ça ne suffit pas ?

— Les goules sont plus rapides, plus intelligentes et moins fragiles que les zombies. Elles ne pourrissent pas. Les balles les blessent mais ne les arrêtent pas. J'ai entendu parler de goules qui avaient été écrasées par de gros camions, mais ce ne sont pas des conditions faciles à reproduire. Si on leur met le feu, elles brûlent comme des vampires, donc très bien.

— J'ai déjà vu flamber des vampires. Ils prennent comme du petit bois qu'on aurait arrosé d'alcool.

J'opinaï.

— Mais la plupart du temps peu importe que les goules soient difficiles à tuer, parce que, comme l'a dit Manny, elles semblent avoir peur des gens.

— Crache le morceau, Anita. Je sais qu'il y en a un.

— Une fois qu'elles ont nettoyé tous les corps du cimetière et n'ont plus d'autres charognes sous la main, elles peuvent devenir plus actives et se mettre à chasser, déclara Manny.

— Définissez « actives ».

— Si un ivrogne s'évanouit, ou si quelqu'un n'est pas en état de se déplacer, les goules risquent de le prendre pour proie.

— Elles s'attaqueront toujours à une personne blessée ou infirme. Tout ce qui ne leur apparaît pas comme une menace devient de la nourriture pour elles, affirmai-je.

— Je n'ai jamais rien lu de tel, contra Manny.

— J'ai déjà été confrontée à des goules très actives, et j'ai du mal à croire que des créatures si douées pour tuer et bouffer les humains ne le fassent pas à la première occasion.

— C'était des anomalies, Anita.

— Ouais, mais il suffit d'une anomalie pour te buter.

— Donc, les réanimateurs ne peuvent pas les contrôler comme les zombies, résuma Zerbrowski. Elles sont plutôt comme les vampires.

— Ouais.

Par-devers moi, je pensais que j'avais connu un réanimateur capable de les contrôler, mais il était essentiellement mort lui-même, donc je n'étais pas sûre que ça compte.

— Les légendes parlent de gens capables de contrôler tous les morts-vivants, vampire y compris, mais Anita est ce que nous avons de plus proche des nécromanciens de jadis. Si elle n'arrive pas à les contrôler, ils ne peuvent pas l'être.

— Tu es vraiment une grosse brute, dit Zerbrowski.

Je haussai les épaules.

— Attendez, vous dites que les goules sont plus fortes que les zombies, qui sont déjà plus forts que nous. N'existe-t-il pas de morts-

vivants plus faibles que les humains ?

Manny et moi secouâmes la tête.

— Même si des expériences sur les zombies ont prouvé qu'en fait ils ne sont pas nécessairement plus forts que nous, précisai-je.

— Comment ça ?

— Rien ne les retient d'utiliser toute leur force d'un coup, de la même façon qu'un bébé qui mobilise toute son énergie pour repousser sa couverture. En grandissant, tu apprends à doser tes efforts, et, le temps de devenir adulte, tu as oublié de quoi tu étais capable – jusqu'à ce qu'il se produise une urgence.

— Comme quand une petite vieille soulève une voiture pour dégager ses petits-enfants coincés, suggéra Zerbrowski.

— Ouais.

— Donc, si on utilisait toujours toute notre force, on pourrait soulever des bagnoles tout le temps ?

— C'est une théorie.

— Avant d'essayer, souvenez-vous que les zombies se déchirent parfois les bras en soulevant quelque chose de trop lourd pour eux, dit Manny.

— C'est vrai, approuvai-je. Comme les bébés, ils n'ont pas l'air de comprendre que, même si tu peux soulever un truc, ça ne signifie pas que ton corps peut en soutenir le poids.

— Te fréquenter, c'est un peu comme regarder le Discovery Channel des monstres. J'apprends toujours quelque chose de nouveau, conclut Zerbrowski.

Les fossoyeurs s'étaient avancés avec des outils pour déloger la pierre tombale, mais pour une raison quelconque ils faisaient signe au tractopelle d'approcher alors qu'ils n'avaient pas encore fini.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? m'étonnai-je.

— Je crois qu'ils veulent utiliser le tractopelle pour déplacer la pierre tombale, répondit Zerbrowski.

— Comment tu peux le savoir d'ici ?

— Je parle la langue des gestes masculins, dit-il très sérieusement.

J'aurais pu protester, mais Domino revint nous annoncer que c'était exactement ce qu'ils parlaient de faire. La pierre tombale était en marbre et plus haute que moi, donc lourde et difficile à manipuler. Les deux hommes ne pouvaient pas la soulever seuls.

— Je peux proposer qu'on leur file un coup de main, Nicky et moi, ou tu préfères qu'ils ne sachent pas qu'on est plus costauds que des humains ordinaires ?

— Propose. Le temps presse.

— Et puis un seul coup d'œil à Malabar ici présent suffira à les persuader qu'il peut soulever ce truc tout seul, ajouta Zerbrowski.

Je le dévisageai.

— Malabar, sérieusement ?

Il fit un signe du menton.

— Regarde-moi cette silhouette et ose me dire le contraire.

Je tournai la tête vers Nicky, découpé par le clair de lune et les projecteurs que les fossoyeurs étaient en train d'installer. Quelque effet de la lumière faisait paraître ses épaules encore plus larges qu'elles ne l'étaient déjà, lui donnant l'air d'un Monsieur Muscles de bande dessinée.

— Je vois ce que tu veux dire.

Zerbrowski sourit.

— Tu me connais, j'aime bien que mes surnoms irritants sonnent juste.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu es incorrigible.

— Ça fait partie de son charme, lança Nicky en nous rejoignant, sortant de la lumière pour pénétrer dans l'ombre et cessant d'être cette caricature qui avait provoqué le commentaire de Zerbrowski.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, celui-ci précisa :

— Pour le surnom, je persiste et signe.

— Quel surnom ? demanda Nicky.

— Malabar, répondit Zerbrowski avec un large sourire.

Nicky fronça légèrement les sourcils.

— J'ai déjà entendu pire.

— Vous n'êtes pas marrant à asticoter.

— On me l'a déjà dit, ouais, acquiesça très sérieusement Nicky.

J'ai mis un moment à piger que le fait qu'il fasse semblant de ne pas comprendre les vanes de Zerbrowski était sa façon à lui de taquiner celui-ci en retour. Et le fait que Zerbrowski ne se rende compte de rien fait partie de la blague. Je n'ai jamais vu personne damer le pion à Nicky en la matière. Que ce soit lui qui ait décidé de procéder ainsi était intéressant et m'a surprise. J'adore qu'il puisse me surprendre de cette façon.

Il me surprit de nouveau en se penchant pour me réclamer un baiser. Normalement, j'évite les démonstrations d'affection devant les autres flics ; ça bousille mon image virile. J'hésitai, mais je ne trouvais pas ça bien de me dérober face à quelqu'un que j'aimais. Alors je lui donnai son baiser.

— Le comte Dracula est au courant ? ricana Zerbrowski.

— Et voilà pourquoi je n'embrasse pas mes petits amis devant les autres flics, dis-je, ma main toujours posée sur le renflement du bras de Nicky.

— Ce n'est que Zerbrowski, répliqua celui-ci. Ça ne compte pas.

Zerbrowski le contempla bouche bée l'espace d'une seconde, puis

explosa de rire.

Nicky s'autorisa enfin à lui sourire parce que ce simple commentaire avait gâché son illusion d'impassibilité. Zerbrowski savait qu'il s'était fait avoir, et ça le faisait marrer.

Je demandai à Nicky s'il pensait que Domino et lui pouvaient aider les gars à déplacer la pierre tombale.

— Bien sûr.

— Vous êtes peu loquace, Malabar, mais je vous aime bien, commenta Zerbrowski.

— Je ne vous déteste pas non plus, répliqua Nicky.

Et il se détourna avant que Zerbrowski puisse voir le sourire qui accompagnait ses paroles, provoquant de nouveau l'hilarité de celui-ci.

Les exterminateurs s'approchèrent dans leur combinaison argentée brillante, leur casque sous le bras.

— Salut, Eddie et Susannah, lançai-je.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'enquit Eddie.

Sans que je sache pourquoi, Zerbrowski s'esclaffa de plus belle.

— Ne faites pas attention à lui. Merci d'être venus si vite.

Eddie sourit. Il était plus costaud que quand je l'avais rencontré, six ou sept ans auparavant. Il était aussi complètement chauve à présent – bye-bye la brosse grise.

— Bah ! C'est toujours plus sympa que de chercher d'éventuelles infestations de rats-garous dans les murs d'une maison de ville.

— Tu sais que les rats-garous sont aussi gros que des grands chiens et qu'ils ne tiendraient pas à l'intérieur d'un mur normal, pas vrai ?

— Je le sais, tu le sais, mais les gens qui nous appellent parce qu'ils flippent l'ignorent.

— On essaie de leur dire la vérité mais ils ne nous croient jamais, et leur fric se dépense très bien, ajouta Susannah.

C'est la fille d'Eddie, et elle doit tenir de sa mère, parce qu'elle est à peine plus grande que moi (assez petite, donc), un peu plus athlétique et un peu moins mince que lors de notre première rencontre. Elle s'est musclée pour pouvoir porter son matos plus facilement, et parce qu'elle m'avait demandé comment je m'y prenais pour me faire respecter par les mecs. Réponse la plus simple : faire du sport et être capable de me débrouiller physiquement. Rien ne vous donne autant l'air faible que de ne pas pouvoir faire votre part du boulot.

Je lui rendis son sourire.

— Il paraît, ouais.

Eddie s'excusa et alla discuter avec les fossoyeurs de ce qui se passerait s'ils devaient utiliser les lance-flammes. Ils se servent d'un

genre de napalm qui continue à brûler très longtemps, de sorte qu'il vaut mieux éviter de se ramasser les dommages collatéraux.

Une fois son père parti, Susannah leva les yeux vers Nicky, un long regard qui partit de ses pieds et remonta jusqu'au sommet de son crâne comme si elle se demandait de quoi il aurait l'air sans ses fringues. Elle ne l'avait pas vu se pencher pour m'embrasser, sans quoi elle se serait abstenue. Je ne dis pas qu'elle ne l'aurait pas imaginé à poil quand même, mais elle aurait eu le tact de s'en cacher. Ce n'est pas grave de baver sur le petit ami de quelqu'un d'autre du moment qu'on le fait discrètement et qu'on ne tente jamais de draguer le mec.

Autrefois, je cachais que j'avais autant d'hommes dans ma vie, un peu par embarras et parce que j'avais du mal à accepter mon propre style de vie. Et aussi parce que les flics ne traitent pas les femmes de la même façon selon qu'elles ont la réputation de coucher facilement ou pas. C'est injuste, mais c'est la vérité. Jusqu'au jour où l'inspecteur Jessica Arnett s'est prise d'un sérieux béguin pour Nathaniel et m'a reproché de l'avoir laissé se ridiculiser avec mon petit ami. Je ne bosse pas très souvent avec Susannah, mais je n'avais pas envie de renouveler l'expérience. Alors je pris la main de Nicky et demandai :

— Il s'est présenté ?

Susannah vit mon geste.

— On m'a dit comment il s'appelait et qu'il était avec toi, mais pas qu'il était « avec » toi, répondit-elle en mimant des guillemets.

— Je voulais juste m'assurer que tu ne gaspilles pas ton énergie avec lui.

— C'est bon à savoir, en effet. Mais je croyais que tu étais fiancée avec Jean-Claude ? lança-t-elle, perplexe.

— Exact.

Son regard fit la navette entre Nicky et moi, et elle leva les sourcils d'un air interrogateur.

— Jean-Claude est au courant pour Nicky.

— Et ça ne le dérange pas ?

— Non.

— Il est drôlement compréhensif.

— Je suis un de ses donneurs de sang, révéla Nicky.

Je luttai pour conserver une expression neutre et aimable, parce qu'il venait juste de mentir. Il ne donnait de fluides corporels à personne ; il était inflexible sur ce point. Il nourrissait l'ardeur pour moi et moi seule, point. Alors, pourquoi avoir dit le contraire à Susannah ?

— Ah ! lâcha celle-ci, tout intérêt envolé.

Que Nicky soit mon amant n'avait pas douché ses fantasmes, mais découvrir que Jean-Claude buvait son sang, si. Là encore, pourquoi ? Il me semblait que je venais de louper quelque chose d'important,

mais j'attendrais d'être seule avec Nicky pour lui demander de m'expliquer. Oui, c'était bizarre de demander à un sociopathe de m'expliquer une interaction sociale, mais je ne pigeais pas et lui si. Il avait obtenu le résultat qu'il voulait, et je ne comprenais ni de quoi il s'agissait ni pour quelle raison, mais la façon dont il se tenait près de moi, sa main dans la mienne, m'indiquait qu'il était satisfait du résultat de l'échange. Ça faisait au moins une personne sur les trois. Je souris et pris note de l'interroger plus tard.

Domino nous fit signe depuis le bord de la tombe. Nicky m'embrassa et alla l'aider à déplacer la dalle de marbre.

— Merci de ne pas m'avoir laissée perdre mon temps, Anita. J'apprécie.

— Pas de souci.

Susannah sourit.

— Mais si tu connais un autre mec bâti comme lui et libre, ça m'intéresse.

— Oooh ! Je ne suis pas votre genre, fit mine de se lamenter Zerbrowski avec une moue exagérée dans la pénombre.

— Désolée, sergent, mais les pervers d'âge mûr heureux en ménage, très peu pour moi.

— Aïe ! « D'âge mûr », ça fait mal, grimaça-t-il. Tout le reste est vrai.

— Je garderai l'œil ouvert, promis-je à Susannah.

— Merci. Tu as toujours du bol pour dégouter des mecs disposés à la fois à s'engager et à partager. La plupart d'entre nous rament juste pour en trouver un qui ne soit pas un salopard.

— Oh ! C'est déjà arrivé que quelqu'un se conduise d'une façon moche envers moi, mais généralement, quand ça vire vinaigre entre nous, c'est ma faute autant que celle de l'autre.

Susannah me regarda comme *beaucoup* de femmes me regardent depuis que j'ai cessé de prétendre que tous mes ex étaient des connards et que je n'étais absolument pour rien dans l'échec de ma vie amoureuse. Je me suis rendu compte que, quand une relation fonctionne bien, c'est généralement parce que toutes les parties impliquées font des efforts – même quand elles ne sont que deux.

— Ou bien personne ne t'a jamais vraiment fait de mal, ou bien tu es une sainte.

— Oh ! Anita a eu son content de relations foireuses, intervint Zerbrowski.

— Elle vous fait des confidences ? s'étonna Susannah.

Zerbrowski passa un bras autour de mes épaules et me donna une accolade fraternelle.

— On partage tous nos secrets de filles.

Manny dut s'éloigner en essayant de faire passer son rire pour un

accès de toux.

Je compris que Zerbrowski essayait de m'aider à sortir d'un autre champ de mines social. Autrement dit, il ne pensait pas que j'y arriverais seule – ce qui était sans doute vrai. Et aussi, il n'appréciait pas trop Susannah. Première nouvelle, que je rangeai également dans le dossier « Questions à poser plus tard ».

— Tous nos secrets de filles, hein ? répétais-je.

Susannah éclata de rire.

— Je n'arrive même pas à croire que tu en aies, Anita.

Je haussai les épaules, souris et tapai doucement le poing que Zerbrowski me tendait. Puis quelque chose lui fit écarquiller les yeux de surprise. Je m'écartai de lui et pivotai en levant mon fusil à pompe. Pourquoi m'étais-je laissé distraire de... ? Mais il n'y avait rien à viser. Le sol était toujours intact. Les ouvriers avaient même fait reculer le tractopelle, si bien qu'on entendait striduler des criquets en cette fin de saison. Alors, qu'est-ce qui avait suscité cette réaction de surprise chez mon partenaire ?

Les hommes avaient réussi à sortir de terre le grand obélisque en marbre qui y avait été fiché des siècles auparavant. Ils devaient être en train de le déplacer à quatre quand Nicky s'était impatienté. À présent, il le serrait contre lui, une main tenant son poignet opposé – la pierre tombale devait être encore plus lourde qu'elle n'en avait l'air. Il avait ôté son blouson, de sorte qu'on voyait ses armes et aussi les muscles saillants de ses bras tandis qu'il s'éloignait en emportant la dalle.

Susannah s'était retournée et l'observait elle aussi. Lorsque Nicky déposa la pierre tombale par terre, avec un coup de main de Domino pour empêcher qu'elle ne bascule et ne se brise, elle reporta son attention sur moi et lâcha :

— Pas humain, donc.

— Pas exactement, convins-je.

Elle secoua la tête.

— Je reformule ma demande : quelqu'un qui lui ressemble, mais humain, s'il te plaît.

— Pourquoi c'est un critère ? demandai-je, sans savoir si je devais prendre la mouche pour Nicky ou pas.

— Parce que, s'il est capable de soulever ça tout seul, je ne veux pas être dans les parages quand il s'énervera. Au lycée, j'avais un copain qui me frappait. Il jouait au foot américain et il faisait partie de l'équipe de lutte. Il était costaud, mais pas autant que Nicky. Je ne veux jamais me retrouver à la merci de quelqu'un de plus fort que le sportif qui m'a brisé le cœur et la mâchoire autrefois.

— Je suis vraiment désolée, Susannah. Ça a dû être affreux.

Une bonne leçon pour moi : je ne devrais pas supposer que toutes

les femmes battues ont donné à leur homme une raison valable de leur taper dessus.

Elle hocha la tête, tant d'émotions se succédant sur son visage que je ne pus les déchiffrer.

— Le problème, ce n'est pas qu'ils virent poilus une fois par mois, Anita, ou même que les vampires se nourrissent de sang. C'est leur force surnaturelle qui me fait peur. Je ne veux pas d'un petit ami qui pourrait me pulvériser si l'envie lui en prenait.

— Les mecs peuvent être de vrais salauds, acquiesça Zerbrowski, très sincèrement cette fois.

— Vous avez une fille, pas vrai ? demanda Susannah.

— Ouais.

— Je ne veux pas avoir de fille, jamais. Je m'inquiéteraï trop pour elle.

Susannah s'interrompit comme si elle allait ajouter quelque chose mais s'était ravisée. Puis elle se détourna et se dirigea vers son père et le reste de l'équipe.

— Bon, lâcha Zerbrowski.

— Ouais. Je ne savais pas que tu ne l'aimais pas trop jusqu'à ce soir.

— Je vais peut-être réviser mon jugement. Elle a pété un câble face à un autre flic, mais il est super baraqué et agressif quand il picole.

— Tu crois qu'il avait abusé ?

— Pas dans le sens que tu impliques, mais je parie qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour faire flipper Susannah.

— Et je parie que tu as raison.

— Merde ! Maintenant, il va falloir que je demande au type ce qui s'est passé, ou que je la défende la prochaine fois qu'il la traitera de salope.

— Tu n'es pas obligé.

— Bien sûr que si. Si je contribue à bousiller la réputation de quelqu'un et découvre que j'ai eu tort, je dois y remédier dans la mesure du possible.

— Ce n'est pas un hasard si on est amis, Zerbrowski, dis-je, souriant de son expression inhabituellement sérieuse.

— Merci, mais tu en ferais autant.

Je réfléchis et acquiesçai. Il sourit à son tour.

— Non, ce n'est pas un hasard si on est amis. Je suis la seule personne sur qui tu n'as pas exercé tes charmes féminins.

Je secouai la tête.

— Tu n'es pas mon genre, et j'aime beaucoup ta femme et tes gosses.

— C'est cette histoire d'âge mûr, pas vrai ?

— Non, c'est le pyjama à tchous-tchous. Je ne pourrai jamais désirer follement quelqu'un qui aime dormir dans un truc couvert de trains.

Il grimaça.

— Katie trouve ça excitant.

Je levai les yeux au ciel comme il s'y attendait.

— Je n'avais vraiment pas besoin de le savoir.

— Allons déterrer ton zombie.

Comme répondant à un signal, le tractopelle redémarra.

— Ouais, faisons ça.

Et nous rebroussâmes chemin ensemble dans l'obscurité qui s'adoucissait. Jamais nous ne nous tiendrions par la main, n'irions faire de shopping ensemble ou n'échangerions des confidences sur notre vie sexuelle, et nous ne serions peut-être pas partenaires éternellement. Zerbrowski était dangereusement proche d'une promotion qui le retirerait du terrain pour le coller derrière un bureau à temps plein. Mais nous étions le genre d'amis qui peuvent s'appeler à 2 heures du matin pour se demander un service, qu'il s'agisse d'obtenir un permis d'exhumer ou d'aller chercher les gamins à l'école en cas d'urgence. Ça, je ne l'ai fait qu'une fois, mais je suis sur la liste des personnes à qui les profs peuvent confier ses enfants. Nous étions à deux doigts du fameux « Si j'avais un cadavre sur les bras et besoin d'aide pour m'en débarrasser, c'est toi que j'appellerais ». Mais, honnêtement, chacun de nous était sans doute capable de se débrouiller seul dans ce genre de situation. Les flics peuvent faire de très bons méchants et de très bons amis.

Chapitre 33

Si ça avait été une tombe moderne, nous aurions pu utiliser le tractopelle pour retirer la plus grande partie de la terre, mais les tombes anciennes ne sont pas toujours aussi profondes qu'elles devraient l'être, et Warrington avait été enseveli avant que les cercueils en bois ne soient placés dans des caveaux métalliques. En creusant trop profond, nous risquions d'écrabouiller le cercueil et le corps qu'il contenait. Si Warrington était un zombie mangeur de chair et ressortait de là bien décidé à nous tuer, ce ne serait pas si terrible, mais s'il n'était plus qu'un cadavre inerte nous aurions foiré l'exhumation. Massacrer des citoyens paisiblement morts qui étaient autrefois de bons contribuables tend à irriter les juges.

Et avant que vous me posiez la question, non, nous n'aurions pas pu jurer le secret et dissimuler que nous avions merdé, parce que les gens parlent, surtout quand l'histoire est bonne. Je suis une nécromancienne, et dans mon dos on me surnomme « la Reine des Zombies ». Si un gradé de la B.R.I.S et moi détruisions une tombe en pensant qu'elle contenait un zombie tueur alors que ce n'était qu'un cadavre ordinaire... ce serait une anecdote trop juteuse pour ne pas la raconter au bar un samedi soir, ou la prochaine fois que les ouvriers collaboreraient avec la police. Donc, nous fîmes éteindre le moteur du tractopelle et sortir les pelles.

Les fossoyeurs se mirent au travail sans discuter. Pourquoi ne demandaient-ils même pas si c'était dangereux ? J'y réfléchis une seconde, et me dis qu'ils ne devaient pas exhumer beaucoup de corps enterrés avant l'époque des caveaux métalliques.

Je m'approchai du bord du trou et baissai les yeux. Le grand blond était enfoncé presque jusqu'à la taille dans la tombe ouverte, et son partenaire brun plus petit encore davantage.

— Vous pouvez sortir de là une seconde ? réclamai-je.

Le blond leva la tête vers moi tandis que son collègue continuait à creuser.

— On n'en a plus que pour quelques minutes, marshal.

— Je vous crois ; c'est pour ça que j'aimerais que vous sortiez de là.

Le clair de lune me révéla sa mine renfrognée. La lune éclairait vraiment bien ce soir bien qu'elle ne soit qu'à moitié pleine.

— Sérieusement, on aura fini dans quelques minutes si vous nous laissez faire notre boulot.

— Nicky, Domino, sortez-les de là.

Nicky ne discuta pas. Sans hésiter, il se pencha et empoigna le brun par son épaisse combinaison, comme vous attraperiez un chiot par la peau du cou.

— Hé ! protesta le type en se retrouvant soulevé dans les airs et déposé sur le bord de la fosse.

Domino voulut faire de même avec le blond, mais celui-ci s'exécuta tout seul.

— Qu'est-ce qui vous prend ? protesta-t-il tandis que son collègue se dépêchait de s'écarter de Nicky comme s'il avait peur que celui-ci lui fasse du mal.

— On vous a dit pourquoi nous voulions exhumer ce corps ?

— Ouais. Vous voulez vérifier si c'est un zombie tueur.

— Exact. Ce qui signifie qu'il essaiera peut-être de bouffer des gens en sortant de sa tombe.

— Pas de problème. Dès qu'on a mis le caveau métallique à jour, on vous le laisse.

— Vous avez regardé la date sur la pierre tombale avant de la déplacer ?

Ils s'entre-regardèrent comme pour se demander : « Tu as vérifié, toi ? ». Puis le blond lâcha :

— Elle est vieille. Et alors ?

— Mettre le cercueil dans un caveau métallique, c'est une invention moderne. Avant ça, c'était juste une boîte en bois qui pourrissait en même temps que le corps.

Les deux hommes échangèrent un nouveau regard. Je les vis réfléchir un moment, puis le brun jura :

— Eh merde !

— Ouais.

— On nous a dit que le corps était vraiment vieux, mais c'est tout, grommela le blond.

— Personne ne vous a expliqué le danger ?

Ils secouèrent tous les deux la tête.

— Vous devriez en discuter avec votre chef plus tard, ou faire vos propres recherches sur les modes d'enterrement à travers les âges. Ça pourrait vous sauver la vie un jour.

— Vous voulez dire que le zombie pourrait être juste à quelques dizaines de centimètres sous nos pieds et ...

Le blond s'interrompit pour jeter un coup d'œil dans la fosse comme si un panneau planté au-dessus de cette dernière indiquait tout à coup : « Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir. »

— C'est possible, acquiesçai-je.

— On ne nous paie pas assez cher pour prendre le risque de se faire bouffer tous crus, déclara le blond.

— Putain, non ! renchérit le brun.

— Attendez ici. On s'occupe de la suite, et on vous appelle au moment de remettre la terre en place.

Ils commencèrent à s'éloigner en emportant leurs instruments de travail.

— On va avoir besoin des pelles, lançai-je.

Ils les regardèrent comme s'ils n'étaient pas certains de vouloir nous les confier.

— Si vous les cassez, on devra les payer de notre poche.

— Nous ferons de notre mieux pour éviter ça, dis-je en tendant la main.

Le blond allait me remettre sa pelle quand Nicky s'avança pour la prendre.

— Laisse-moi faire.

Domino empoigna l'autre pelle.

— On est payés pour s'occuper du travail physique, pas vrai ?

— Vous connaissez ma règle : je ne laisse personne prendre des risques que je ne suis pas prête à prendre moi-même.

— Ouais, et on t'aime pour ça, mais tu es la seule à pouvoir contrôler le zombie, me rappela Domino. Nicky et moi, on peut creuser.

— Ils ont raison, Anita, intervint Manny.

— Eux non plus, je ne veux pas qu'il leur arrive quelque chose, protestai-je.

— Un de nous va creuser et l'autre le couvrira, suggéra Nicky.

Je réfléchis et finis par acquiescer :

— D'accord, Domino creuse et tu le couvres avec la carabine.

— Pourquoi pas l'inverse ? protesta Domino.

— Parce que Nicky tire mieux que toi à l'arme longue, répondis-je.

— Il n'est pas meilleur que moi avec une arme de poing.

— Non, en effet, et si on a épuisé toutes les munitions des fusils et qu'on doit se rabattre sur les pistolets n'hésite pas à participer, mais puisqu'on commence à la carabine c'est toi qui creuses et lui qui te couvre.

Cela ne plut pas à Domino mais, ne pouvant me contredire, il descendit dans la fosse et se mit à creuser tandis que Nicky pointait la carabine vers le sol à ses pieds au cas où une main en sortirait pour lui agripper la cheville.

Restée en haut, je scrutai le fond du trou en quête de débris de bois, de chair pâle ou de tout ce qui n'était pas de la terre. J'aurais pu libérer ma nécromancie et sonder la tombe en quête du corps, mais je craignais que ce filet de pouvoir suffise à réveiller le zombie s'il était de nouveau mort.

J'étais si loin en territoire inconnu que je n'osais pas faire quoi que ce soit avant de voir le corps, ou le zombie, ou quoi que Warrington puisse être à présent. Et le fait de ne pas même pouvoir le définir me préoccupait beaucoup. Je suis la première véritable nécromancienne depuis des siècles ; si j'ignorais ce qui se passait, personne ne le savait.

Nous étions mal barrés parce que je n'avais personne à qui demander des conseils ou de l'aide. J'ai tué les deux derniers nécromanciens que j'ai rencontrés ; ce sont eux qui avaient commencé, donc c'était de la légitime défense, mais quand même, ça aurait été bien de pouvoir consulter quelqu'un de compétent.

Je pourrais peut-être inviter les autres réanimateurs à prendre un café ? Le problème, c'est que Manny en savait encore moins que moi alors que c'était lui qui m'avait formée. Du coup, je n'avais que peu d'espoir d'obtenir un avis pertinent d'un autre de nos collègues.

Ouais, j'essayais de penser à tout plutôt qu'au fait qu'un homme dont j'étais amoureuse et un autre que j'appréciais beaucoup étaient en train de déterrer un zombie mangeur de chair, et que, tout ce que je pouvais faire, c'était regarder et attendre pendant qu'ils se mettaient en danger. Je préfère mener la charge, pas donner des ordres depuis l'arrière-garde.

La carabine calée contre son épaule et sa joue, Nicky demanda :

— Je tire au premier mouvement, ou j'attends de voir ce qu'il fait ?

C'était une excellente question. Ma réponse le fut beaucoup moins.

— Je ne sais pas trop.

— Il faudrait te décider rapidement, dit Domino en ôtant son blouson pour le jeter sur le bord de la fosse.

Même au clair de lune, ses flingues se découpaient très nettement contre la blancheur de son tee-shirt.

Il avait raison. L'indécision, ce n'est pas mon genre. En général, avec moi, c'est oui ou non. Manny me toucha le bras.

— S'il bouge encore, il faut qu'il lui tire dessus, Anita.

Je hochai la tête mais ne dis rien.

— Pourquoi tu hésites ?

— Je crois que je culpabilise.

— Alors culpabilise, mais fais le nécessaire.

J'acquiesçai et dis :

— S'il fait mine d'empoigner un de vous deux, tire lui dessus.

— Merci, Manny, dit Domino en se remettant à pelleter la terre sur le bord du tas que le tractopelle avait déjà constitué près de la fosse.

— Il a entendu ? s'étonna Manny.

— Il peut entendre ton cœur à deux mètres.

— Cinq s'il bat fort, ajouta le tigre-garou sans lever les yeux ni s'interrompre.

Manny écarquilla les yeux, haussa les épaules et sourit. Je faillis lui demander s'il avait des amis métamorphes, mais, si c'était le cas, ils devaient faire très attention à se comporter aussi humainement que possible en sa présence. Et je ne pouvais pas le lui dire, sans quoi il se serait senti gêné la prochaine fois qu'il les aurait vus. Alors je laissai filer. Des tas d'amitiés se fondent sur des vérités partielles, et ça ne les empêche pas de fonctionner.

— Je m'arrête en atteignant le cercueil ?

— Il risque d'être endommagé. Donc, si tu touches du bois, signale-le-moi, et on fera une évaluation.

— Endommagé à quel point ? interrogea Nicky, la carabine toujours braquée vers le fond de la fosse.

— Peut-être plus là du tout, répondit Manny.

— Donc je risque de toucher le corps directement ? s'enquit Domino.

— Peut-être.

— Ça fait beaucoup de « peut-être » ce soir.

— Je sais.

Il leva les yeux vers moi.

— Et tu ne t'excuses même pas ?

— Non.

Nous nous regardâmes un moment.

— C'est toi le chef, lâcha enfin Domino avant de se remettre à creuser.

— Il vaudrait peut-être mieux racler la terre à partir de maintenant, histoire de ne pas abîmer le corps, suggéra Manny.

— S'il bouge, j'ai bien l'intention de l'abîmer.

— Et pas qu'un peu, approuva Nicky.

Je voulus leur dire de ne pas faire ça. C'était ma faute, d'une façon ou d'une autre, parce que j'ignorais que Warrington était un cannibale.

Non, c'était idiot. Je n'avais aucun moyen de le savoir. C'était son secret le plus noir ; il ne l'aurait écrit nulle part, et donc nous n'aurions pas pu le découvrir. Je n'avais pas commis de négligence. La société de recherches avec qui nous travaillons et le personnel de la boîte avaient rassemblé tout ce qu'ils pouvaient sur Warrington et vérifié que son cas ne présentait aucun des drapeaux rouges qui m'auraient poussé à refuser le boulot. Alors, pourquoi me sentais-je en faute ?

Domino raclait la terre plus prudemment maintenant, essayant de voir ce qu'il mettait au jour avec le tranchant de la pelle. Nicky

continuait à guetter le moindre mouvement à ses pieds. Manny et moi étions là pour contrôler le zombie s'il se réveillait d'humeur à bouffer des gens. Eddie et Susannah se tenaient prêts ; en cas de problème, nous n'aurions qu'à nous éparpiller, et ils feraient frire le zombie.

Nous avons pris toutes les précautions imaginables, mais j'étais censée être la grande méchante nécromancienne qui savait tout ce qu'il y avait à savoir sur les morts-vivants. Ça faisait un bail que je ne m'étais pas laissé surprendre ainsi par un zombie que j'avais relevé moi-même. J'avais parfois été salement surprise par les zombies d'autres réanimateurs, mais jamais par les miens. Étais-je blessée dans ma fierté professionnelle ? Je n'en savais rien. Je ne comprenais pas pourquoi ça me touchait autant, mais le fait était là.

— Ça bouge ! annonça Nicky d'une voix forte, mais sans que sa carabine ne tremble.

Domino jaillit de la fosse comme par magie, donnant l'impression qu'il s'était téléporté sur le bord au lieu d'avoir bondi comme le félin qu'il pouvait devenir. Nicky resta à sa place. Je m'avançai avec mon fusil à pompe, essayant de voir ce qu'il avait repéré. La terre me paraissait noire et inerte.

— Sors de là, je te couvre, ordonnai-je.

— Ce n'était peut-être qu'une taupe ou un truc du genre, suggéra Zerbrowski en se penchant pour jeter un coup d'œil.

— Une taupe géante, alors, railla Nicky.

— Aucune taupe qui se respecte ne traînerait dans les parages alors que quelqu'un est en train de creuser, ajoutai-je. (Le fusil à pompe était fermement calé sur mon épaule, et ma joue pressait sur le métal tandis que je guettais un mouvement au bout du canon). Sors de là, Nicky, c'est un ordre.

En tant que ma Fiancée, il était obligé de m'obéir, même si le fait que je le voudrais plus indépendant rend cette réaction moins automatique qu'elle ne l'était au début. Il empoigna le bord de la fosse et s'apprêtait à sauter quand je vis le sol se soulever. La seconde d'après, une main lui saisit la cheville.

— Merde ! jurai-je.

Je ne pouvais pas tirer si près de la jambe de Nicky sans risquer de le toucher. Il tenta de bondir hors de la fosse comme l'avait fait Domino, et, si ça avait été un humain ou même un autre lycanthrope qui le tenait, il y serait parvenu. Mais les morts s'accrochent plus fort que les vivants. Nicky ne parvint à hisser que son buste à l'extérieur ; Domino l'attrapa et le tira en avant, mais sans réussir à faire lâcher prise au zombie. La main, le bras et un bout d'épaule couvert par un tee-shirt suivirent le mouvement.

J'avais le doigt sur la détente à demi enfoncée lorsque j'entendis quelque chose qui me fit hésiter. Une voix qui appelait :

— Au secours !

Warrington était là-dedans, réveillé, conscient et affamé de chair. Il nous suppliait de l'aider. Putain de bordel de merde !

Chapitre 34

— Tire ! s'écria Domino.

— Tire ! s'écria Manny.

Zerbrowski avait dégainé son flingue et le braquait vers la fosse.

Domino luttait pour empêcher le zombie de ramener Nicky à l'intérieur de la tombe. Les doigts du lion-garou s'enfonçaient dans le sol comme s'ils essayaient de se changer en racines, ce qui m'informa combien le zombie tirait fort.

— Je ne le laisserai pas te faire de mal, Nicky, promis-je.

— J'ai confiance en toi.

— Anita, tire-lui dessus, bon sang ! s'égosilla Domino.

Je gardai les yeux et le fusil rivés sur la fosse.

— Tu l'entends, Manny ? demandai-je.

— J'entends quoi ?

— Le zombie.

— Moi, oui, dit Nicky.

— Moi aussi, et alors ? Tire ! glapit Domino.

— Aide Nicky à l'extirper de sa tombe, ordonnai-je.

— Hein ?

Même Zerbrowski protesta :

— Anita...

— Tu l'entends ?

— Non.

— Tu me fais confiance ?

— Tu sais bien que oui.

— Merci. Nicky, tu peux aider Warrington à sortir la tête de terre ?

— Si Domino continue à tirer et le zombie à s'accrocher, oui.

— Il ne te lâchera pas.

— Et moi non plus, mais c'est de la folie, cracha Domino en modifiant sa prise sur Nicky.

Manny secouait la tête, mais il s'agenouilla au bord de la fosse pour aider Domino à tenir Nicky, même si je doutais que ce soit nécessaire. Zerbrowski resta debout, son flingue braqué sur le bras du zombie et le sol en dessous.

Susannah s'approcha pour regarder à l'intérieur de la fosse.

— Anita, sors ton gars de là et laisse-nous faire notre boulot.

— Pas encore.

Elle retira son gros casque argenté et dit :

— Anita, comment peux-tu mettre en danger quelqu'un avec qui tu sors ?

— Recule, Susannah. Laisse-moi la place de manœuvrer.

— Tu veux faire quoi ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Warrington, monsieur Warrington, vous m'entendez ?

— Au secours ! Au secours ! répétait le zombie en boucle.

— On arrive, Warrington, on arrive !

— Mademoiselle Blake, aidez-moi, je vous en supplie !

— Seigneur ! souffla Domino.

— Que se passe-t-il ? demanda Manny.

— Fais-le sortir un peu plus, Nicky, réclamai-je sans cesser de viser le zombie.

S'il tentait de mordre Nicky, je lui exploserais la tête, mais j'espérais ne pas en arriver là.

Nicky se contenta de fléchir la jambe à laquelle le zombie s'accrochait, tandis que ses mains et son autre genou s'enfonçaient dans le sol avec tant de force qu'ils creusaient des sillons dans la terre sèche. Domino et Manny le tenaient pour l'empêcher de retomber en arrière, ce qui aurait été très mauvais.

La main du zombie resta agrippée autour de la cheville de Nicky, et, bientôt, sa tête émergea du sol tel un nageur en train de se noyer qui referait surface. Il poussait des hurlements aigus et pitoyables, si horrifiés qu'on ne pouvait en distinguer les mots. Puis il se mit à tousser.

— Warrington, dis-je sans cesser de le tenir en joue.

Il toussa plus fort.

— Sors-le encore un peu, Nicky, mais pas trop.

Nicky rampa un peu plus loin avec l'aide des deux autres hommes, dégageant le haut de la poitrine du zombie. Celui-ci, dont l'autre bras demeurait enseveli, se mit à vomir de la terre comme il avait vomi sa nourriture un peu plus tôt.

— Que Dieu nous vienne en aide ! Il était enterré vivant, s'exclama un des fossoyeurs.

— Pas tout à fait, contrai-je.

— Il était enterré mort-vivant, précisa Manny, blême dans le clair de lune.

Lorsqu'il eut régurgité toute la terre avalée, le zombie prit appui sur le bord de la fosse sans lâcher Nicky. Je n'étais pas certaine que Warrington soit conscient de s'accrocher à quoi que ce soit. Sans doute réagissait-il comme un noyé qui, une fois qu'il a trouvé une bouée de secours, s'y agrippe désespérément. C'est comme ça que des surveillants de plage meurent chaque année en essayant de sauver des gens qui les entraînent par le fond avec eux.

Je voulais aider Warrington, mais il n'était pas question que je le laisse faire du mal à Nicky ou à quiconque d'autre. Si je ne pouvais rien pour lui, je laisserais Susannah et son père le faire cramer. Une fois cette décision prise, je me sentis plus calme.

— Warrington, vous m'entendez ? demandai-je, mon fusil braqué sur sa tête.

Il leva vers moi un regard hébété. Ses beaux yeux noisette n'étaient plus que des yeux de cadavre, enfoncés dans leurs orbites et pâlis par la lune. Son visage décharné paraissait cireux. Toute l'humanité miraculeuse qu'il possédait un peu plus tôt s'était évanouie, et sans ses paroles, il n'aurait été qu'un zombie comme un autre.

— Mademoiselle Blake, c'est bien vous ?

— Oui, monsieur Warrington.

— Il semble que je n'y voie pas aussi bien que d'habitude.

— Vos yeux ne fonctionnent plus aussi bien.

— C'est parce que j'ai été enseveli ?

— Quelque chose comme ça.

— Vous me tenez en joue avec une arme à feu ?

— Oui.

— Vous allez me tirer dessus ?

— Ça dépend. Vous allez continuer à tirer sur la cheville de mon ami ?

— Est-ce cela que je tiens ? Je n'arrive pas à réfléchir clairement.

— Oui, c'est à la cheville de Nicky que vous vous accrochez.

— Le gentilhomme musclé avec la drôle de coupe de cheveux.

— C'est ça.

— Apparemment, je n'arrive pas à déplier mes doigts pour le lâcher.

— Attendez un peu et réessayez. Mais, pour l'instant, reposez-vous une minute, monsieur Warrington.

— Je croyais que vous alliez me laisser en enfer là-dessous. Je sais que je le mérite, mais je suis si content que vous soyez revenue me sauver !

Le sauver. Nous n'étions pas venus le sauver, nous étions venus chercher un moyen de le tuer pour de bon. Il ne serait plus jamais relevé d'entre les morts ; je prendrais toutes les dispositions nécessaires pour ça.

— Manny et moi avons peur que vous ne vous soyez pas rendormi et que vous soyez prisonnier. Donc, nous sommes revenus vous sortir de là.

— Merci, oh mon Dieu ! Merci.

Lentement, ses doigts se déplièrent, et Nicky put s'extraire complètement de la fosse. Planté face à moi tel un roc inébranlable, il

me dévisagea. De toutes les personnes présentes sur les lieux, c'était lui qui savait le mieux ce que je ressentais, parce que je ne pouvais rien faire pour l'empêcher de percevoir mes émotions. Je pouvais dresser des boucliers entre moi et Domino et les autres, mais pas entre moi et Nicky, et il le savait.

Je baissai très légèrement mon fusil et détaillai le cadavre animé toujours prisonnier de la terre de sa propre tombe. Son corps avait pourri, lui donnant l'aspect d'un zombie ordinaire, mais son esprit était toujours éveillé et humain. Que Dieu me vienne en aide.

— Jésus, Marie, Joseph ! Anita, que se passe-t-il ? demanda Zerbrowski.

Il observait le zombie avec un air horrifié qu'on ne voit pas souvent chez les vétérans de la police, ou du moins pas en public : ils le gardent pour les moments privés, ou pour les soirs où ils se bourrent la gueule avec leurs potes.

— S'il vous plaît, aidez-moi à sortir de là.

— Avez-vous toujours faim de chair humaine, monsieur Warrington ?

Il secoua sa tête décharnée.

— Non, non, je veux juste sortir de là.

Manny me rejoignit.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Que je sois damnée si j'en ai la moindre idée.

— On le déterre ? interrogea le fossoyeur brun.

— Non, personne d'autre ne descend dans la fosse, répondis-je.

— Aidez-moi, mademoiselle Blake, aidez-moi.

— Nous allons le faire, monsieur Warrington, dès que nous aurons trouvé un moyen de procéder sans mettre personne d'autre en danger.

— Je n'ai plus faim de chair, mademoiselle Blake.

— Vous avez trop peur pour le moment. Personne ne peut avoir faim avec une trouille pareille.

Warrington leva sa main libre et l'examina. La chair s'était résorbée, si bien que ce n'était plus qu'une main de squelette recouverte d'une peau blême et cireuse.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi ma main a-t-elle cet aspect ?

— Oh, Seigneur ! chuchotai-je.

— Il ne sait pas ce qu'il est, constata Zetbrowski.

— Si, il le sait, contrai-je.

— Quel est le problème, mademoiselle Blake ? Que m'arrive-t-il ?

— Vous souvenez-vous pourquoi vous vouliez que je vous remette dans votre tombe ?

— Non, enfin... j'avais faim de chair humaine. J'étais dangereux.

— Oui, potentiellement, et je vous ai dit que tous les zombies faisaient une chose, vous vous rappelez ?

Il fit un signe de dénégation et leva la tête vers moi en clignant de ses yeux à moitié décomposés.

— Vous avez dit que tous les zombies pourrissaient, et que je ne ferais pas exception à la règle même si j'avais l'air très vivant.

— C'est ça.

— Et c'est ce qui est en train de m'arriver ?

— Je le crains.

Alors il se mit à pousser des cris déchirants et lutta pour se dégager de sa tombe. Manny me toucha le bras et me fit signe de le suivre. Je dis à Nicky et à Domino de laisser faire le zombie tant qu'il ne tentait pas de sortir de la fosse – et de lui tirer dessus si ça arrivait.

Manny m'entraîna assez loin pour qu'on puisse discuter malgré les hurlements du zombie. Zerbrowski nous accompagna.

— Putain ! Anita, c'est quoi, ce truc ?

— Un zombie.

Il secoua la tête.

— J'ai déjà vu des zombies, et ça n'en est pas un. Je veux dire, ça en a l'apparence, mais les zombies ne pensent pas et ne ressentent rien. L'un des trucs qui les rend aussi dangereux, c'est qu'ils ne souffrent pas quand tu les découpes en morceaux, et que les morceaux continuent à te courir après. Mais celui-là... celui-là, il éprouve des choses.

— Je sais, Zerbrowski, je sais. Tu ne crois pas que je suis au courant ?

Il acquiesça.

— Si, bien sûr. Désolé, partenaire. C'est pour ça que tu voulais l'exhumer.

— Je ne pouvais pas le laisser enterré comme ça.

— Seigneur, non !

— Anita, dit Manny.

Je me tournai vers lui.

— Comment allons-nous le rendre à la mort ?

Je trouvais bizarre sa façon de tourner sa phrase, mais je n'avais pas de meilleure formulation.

— Je ne sais pas, Manny. Il n'existe pas de cérémonie pour ce genre de cas, pas vraiment.

— On pourrait tenter un second sacrifice animal, tracer un cercle de sang et le remettre dans sa tombe avec du sel et de l'acier.

— Tu parles de la manière à l'ancienne où on coud la bouche avec du sel, pas vrai ?

— On essaie d'abord la manière moderne, et, si ça ne marche pas, on se rabat sur la manière à l'ancienne.

— Tu veux vraiment l'immobiliser pendant qu'on lui coud la bouche et qu'il hurle à l'aide ? Moi pas.

— Moi non plus, acquiesça Zerbrowski. Je refuse de faire ça.

— Si vous avez une meilleure idée, sergent, je serai ravi de l'entendre, railla Manny.

Zerbrowski nous dévisagea tour à tour.

— Je n'ai pas de meilleure idée, simplement, je suis d'accord avec Anita. On ne peut pas tenir ce... cette créature et lui coudre la bouche dans l'espoir que ça la tuera pour de bon, parce que vous n'êtes même pas certain que ça marchera, non ?

Manny soupira.

— Non, en effet, sergent.

— C'est quoi le problème avec ce zombie, Anita ? Pourquoi est-il aussi vivant ?

— Il n'est pas vivant.

— Pourquoi est-il aussi conscient, alors ?

— Je te l'ai dit, c'était un cannibale de son vivant.

— Et ça explique pourquoi il n'est pas mort quand tu l'as remis dans sa tombe tout à l'heure ?

— Peut-être. C'est la seule explication que je vois, donc on va partir du principe que oui.

— Anita, en fait, tu n'en sais rien, pas vrai ?

— Si tu étais mon chef, je nierais, mais... non, Zerbrowski, je n'en sais rien.

— Merde !

— Ouais.

— Dans ce cas, nous n'avons pas d'autre choix que de le traiter comme nous traiterions n'importe quel zombie renégat, déclara Manny.

— Que veux-tu dire ?

— Lui exploser la tête et, avec un peu de chance, la cervelle pour qu'il ne soit plus conscient, puis laisser les exterminateurs le réduire en cendres.

— Il doit y avoir un autre moyen. Manny.

— Légalement, on peut le ré-enterrer comme il est.

— Non, protestai-je.

— Non, me fit écho Zerbrowski. On ne peut pas.

— Si on ne peut pas le remettre dans sa tombe avec du vaudou, quel autre choix nous reste-t-il que de le traiter comme un zombie renégat ?

— Manny, il doit y avoir un autre moyen.

— Je serais ravi de l'entendre, Anita.

J'aimais bien Warrington, il avait l'air d'un type décent, mais la créature dans cette tombe ce n'est pas lui. Ça n'a jamais été lui.

— Alors qu'est-ce que c'est, Manny ? Qu'est-ce que j'ai relevé ce soir, putain !?

— Je l'ignore, mais ça pourrait comme n'importe quel zombie. Tu sais bien que, parfois, l'esprit est la dernière chose qui subsiste. C'est la façon la plus cruelle pour eux de partir, mais ça arrive, on l'a déjà vu tous les deux. Ce n'est pas différent cette fois.

— Les zombies n'ont jamais autant de personnalité quand ils émergent de la tombe, Manny, et tu le sais. N'essaie pas de me convaincre que ce n'est pas différent cette fois.

Il se contenta de soutenir mon regard.

— Manny, putain !

— Je suis désolé, Anita, sincèrement, mais nous devons faire quelque chose avant l'aube. Sinon, la mort s'emparera de nouveau de lui, mais ça ne durera peut-être que jusqu'à la tombée de la nuit, et il recommencera à se noyer dans la prison de sa tombe. Ne sens-tu pas combien l'aube est proche ?

Oui, je l'avais senti, mais sans l'admettre jusque-là. Même s'il faisait toujours aussi noir, l'air avait une douceur nouvelle, le souffle de l'aube. Tous les réanimateurs que je connais et qui exercent le métier d'exécuteurs de vampires depuis un certain temps sont capables de sentir le lever et le coucher du soleil, y compris sous terre et dans l'obscurité. Nous le sentons comme si le soleil ne parcourait pas seulement le ciel mais notre corps.

Zerbrowski consulta son iPhone.

— Il nous reste une heure avant l'aube, même si je ne comprendrai jamais comment vous pouvez savoir ça tous les deux.

— C'est un don, dis-je en me tournant vers la tombe dont ne s'élevait plus aucun bruit.

— Quand le zombie a-t-il cessé de crier ? interrogea Zerbrowski.

Aucun de nous ne put lui répondre. Dans le silence étrange, je captais non pas un son mais une sensation, comme si la nature de l'air avait changé.

— C'est quoi, ça, Manny ?

— Je n'en suis pas sûr.

Nous nous regardâmes et, sans un mot, rebroussâmes chemin vers la tombe. Je pointais mon fusil vers le ciel, mais en le tenant de façon à pouvoir viser immédiatement avec.

— Qu'est-ce que vous percevez qui m'échappe ? s'enquit Zerbrowski.

— Ce ne sont pas des vampires, dis-je doucement.

— Je n'en jurerais pas, chuchota Manny.

— Fais-moi confiance.

— Sur ce point, soit.

— D'autres zombies, alors ? suggéra Zerbrowski.

— Non, c'est trop... actif pour ça, répondit Manny, toujours à voix basse-même s'il n'y avait pas de raison de chuchoter vu qu'on pouvait entendre tous les autres parler normalement.

Nicky fit signe à l'équipe d'exterminateurs de se rapprocher du reste du groupe.

— Je ne pensais pas que Malabar était réceptif à ce genre de chose.

— Il ne l'est pas ; il les sent à travers moi.

Zerbrowski fronça les sourcils. Un instant, je me demandai ce que je lui avais raconté au juste à propos de Nicky. S'avait-il que celui-ci était ma Fiancée ? Non, je m'étais bien gardée de l'accabler avec cette information. Si la police savait à quel point je suis liée aux « monstres », tous mes collègues penseraient que ma loyauté est compromise. Ils se méfient déjà de moi parce que je sors avec Jean-Claude et Micah. Zerbrowski s'en fiche, ou, en tout cas, je pense qu'il s'en ficherait, mais ce ne serait pas le cas de ses supérieurs, et je ne voulais pas le mettre dans une position compromettante pour sa carrière.

— Nous sommes très en phase l'un avec l'autre, dis-je, consciente que c'était une piètre explication.

Zerbrowski me jeta le regard que je méritais mais rajusta sa prise sur son flingue comme j'avais rajusté la mienne sur mon fusil. Il ne savait pas ce qui se passait mais, comme Nicky, il calquait son comportement sur le mien. Je jetai un coup d'œil à Manny.

— Tu n'es pas du tout armé ?

— Tu sais que je ne porte pas de flingue.

— Un couteau ?

— Un canif.

— Alors reste derrière nous, à l'écart du danger.

— Tu me renverrais à la voiture si tu pouvais, pas vrai ?

— Ouais, parce que tu n'as pas d'arme.

— Ça m'a l'air d'un problème magique plutôt que physique, Anita, mais, parce que tu as un flingue, tu penses à t'en servir avant de penser à utiliser ta nécromancie.

Cette remarque me fit hésiter, et je dévisageai Manny. Avait-il raison ? Et bien, oui, mais la plupart des menaces ne sont pas immunisées contre les balles alors que beaucoup d'entre elles le sont contre la nécromancie. En cas d'urgence, j'opte pour la méthode la plus sûre. Mais Manny avait raison sur un point : cette fois, la menace faisait réagir mon pouvoir et le sien.

Susannah et son père se tenaient au bord de la fosse, mais toujours du côté opposé au reste du groupe. Les fossoyeurs s'étaient rapprochés de Nicky et Domino. Ce dernier scrutait l'obscurité, son fusil pointé vers le sol mais prêt à tirer. Nicky essayait de convaincre

les exterminateurs de les rejoindre pour qu'on soit tous groupés au même endroit.

J'entendis Eddie lancer :

— Le feu fait peur à toutes les créatures. Pas les balles.

Traduction : il avait foi en leur lance-flammes plus qu'en nos flingues.

— Papa, fais ce qu'ils te disent, intervint Susannah.

Je vis un mouvement, ou plutôt, l'impression d'un mouvement. Puis quelque chose jaillit de l'obscurité et se jeta sur Eddie. Un instant, j'aperçus de la peau d'un gris argenté et un visage humanoïde, puis j'épaulai mon fusil et sus que Nicky et Domino faisaient de même.

— Ne tirez pas ! glapit Manny.

— Anita ! hurla Domino.

Je savais qu'il me réclamait des instructions. J'eus un battement de cœur pour décider si on flinguait la goule ou si j'utilisais ma magie. Ce fut un de ces moments où mes fonctions de flic, de nécromancienne et de chef entrent violemment en collision. J'hésitai, alors qu'il n'y avait pas de pire erreur à commettre.

Chapitre 35

— Ta magie, Anita, me pressa Manny.

— Tirez ! s'époumona Susannah.

Eddie était à terre, protégeant sa nuque et son crâne. Il avait pris la décision de filer un bras à la goule pour qu'elle le ronge en premier. C'était la bonne décision, et je n'avais toujours pas pris la mienne.

— J'attends ton ordre, dit Nicky.

Et je n'eus pas besoin de le regarder pour savoir qu'il visait la tête de la goule, comme moi depuis un autre angle.

La créature s'était plaquée sur le dos d'Eddie, le gris foncé de sa peau paraissant moins argenté que d'habitude contre la matière réfléchissante de sa combinaison ignifugée. Elle était essentiellement nue, avec juste des lambeaux de pantalon accrochés aux endroits stratégiques comme sur un héros de bande dessinée devant passer la censure. Des muscles saillirent dans son dos tandis qu'elle se pressait contre Eddie et le réservoir de combustible qu'il portait.

— Domino, baisse ton arme. On ne tire pas, dis-je en joignant le geste à la parole avec mon propre fusil pour montrer que j'étais sérieuse.

La goule leva la tête vers nous et siffla, dévoilant ses yeux rouges qui semblaient briller dans le noir. Elle émit un son aigu, et reçut une réponse similaire depuis le couvert des arbres.

— Il y en a d'autres, constata Zerbrowski.

— Les goules se déplacent toujours en bande, acquiesçai-je. Nicky, tu comprends le problème ?

— Le combustible, dit-il calmement.

— Tu l'as ?

— Non.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Zerbrowski.

— Il n'a pas d'angle de tir qui lui permettrait d'atteindre la goule sans risquer de toucher le réservoir sur le dos d'Eddie.

Dans le cas contraire, me serais-je rabattue sur la solution de Manny ? Probablement pas, mais nous n'avions pas d'angle de tir dégagé, et cette goule se comportait de façon anormale.

— Ce sont des pleutres. En principe, elles n'attaquent pas ainsi, dis-je, pour moi-même plus que pour les autres.

— Elle n'a pas attaqué, répliqua Manny.

— Ah bon ? Et vous appelez ça comment ? demanda Zerbrowski, qui tenait à deux mains son flingue pointé vers le sol.

La créature siffla de nouveau, pétrissant le dos d'Eddie avec ses longues griffes. Elle devait avoir les mêmes aux pieds. Les goules ressemblent peut-être à des humains gris, mais leurs dents et leurs griffes peuvent rivaliser avec celles des prédateurs les plus cauchemardesques.

La nôtre émit un nouveau son aigu, et ses compagnes lui répondirent depuis les bois. J'aperçus des silhouettes pâles, mais qui demeuraient hors de notre portée. La seule autre fois où j'avais vu des goules aussi actives et réfléchies, elles étaient contrôlées par un nécromancien meurtrier. C'est l'unique fois où j'ai eu affaire à quelqu'un capable de contrôler des goules. Ce sont les plus imprévisibles des morts-vivants. Nul ne sait pourquoi elles se relèvent de leur tombe, mais ce sont des charognards qui se contentent de se tapir dans le noir en bouffant des cadavres enfouis et des squelettes quand elles ne peuvent pas trouver de viande fraîche.

— Eddie avait raison, elles ont peur du feu, dit Manny.

— Les goules ne sont pas des stratèges, contrai-je.

— Puisqu'on ne peut pas tirer, essaie la magie.

— Quoi que vous fassiez, faites-le vite, nous pressa Domino. Elles tentent de nous encercler.

— Si vous voyez quelqu'un dans les bois qui n'est ni une goule ni l'un des nôtres, tirez-lui dessus, ordonnai-je.

— Pourquoi ?

— Parce que, la dernière fois que j'ai vu des goules se comporter ainsi, elles étaient contrôlées par un nécromancien.

— On bute le magicien en premier, résuma Nicky.

— Généralement, oui.

Je n'avais jamais tenté d'utiliser mon pouvoir sur des goules. Premièrement parce qu'elles sont rares ; deuxièmement parce qu'en principe elles se cachent des humains et ne se mêlent pas de leurs affaires. Les autorités ne se décident à intervenir que quand elles creusent un tunnel depuis un vieux cimetière jusqu'à un cimetière plus récent, et que les familles s'offusquent qu'on bouffe leur cher disparu, ou quand elles boulootent un ivrogne inconscient, comme je l'avais expliqué à Zerbrowski plus tôt.

Je ne baissai pas tant mes boucliers que je ne libérai ma nécromancie. C'est comme ouvrir un poing que vous teniez serré jusque-là ; soudain, vous pouvez écarter les doigts et relâcher la tension. Mon pouvoir s'écoula de moi tel un vent inquisiteur. Autrefois, c'était un vent métaphorique, la meilleure image que j'avais trouvée pour la façon dont je sondais un cimetière en quête de points d'énergie, de fantômes, de goules et autres créatures du genre, mais depuis des années il est bien réel.

Manny frissonna près de moi. Il dit quelque chose en espagnol,

trop vite pour que je comprenne autre chose que le mot « Dieu ». J'ignore s'il demandait de l'aide ou s'il avait peur de ce qu'il ressentait. Honnêtement, je n'avais pas envie de le savoir.

Ce vent inquisiteur toucha d'abord la tombe et le zombie. Il s'enroula autour de lui et le reconnut.

— Seigneur ! lâcha Warrington.

Et, là non plus, je ne sus pas si c'était un appel au secours ou si j'étais devenue son dieu. Et, là non plus, je n'eus pas envie de le savoir.

Ma magie tourbillonna un peu plus loin et trouva la goule qui chevauchait Eddie. Celle-ci se tut et me regarda. D'habitude, les yeux des goules sont semblables à ceux des loups et autres animaux sauvages : on n'y voit rien qu'on puisse comprendre ou avec quoi on puisse communiquer. Mais, cette fois, ce n'était pas juste un animal qui me dévisageait. Il y avait autre chose dans ses yeux, pas beaucoup plus, mais assez pour que je comprenne que ce n'était pas un hasard si elle avait sauté sur le dos d'Eddie et compromis le réservoir de combustible – un raisonnement super balèze pour une goule.

Je déployai mon pouvoir très vite et très largement, en quête de la personne qui tenait cette goule en laisse. Je touchai les autres créatures et sus que Domino avait raison : elles tentaient de nous encercler, mais, comme celle qui avait attaqué Eddie, elles se calmèrent au contact de ma nécromancie. Ou bien la personne qui les contrôlait battait en retraite, ou bien elle ne les contrôlait pas très bien à la base. Génial. Mais je voulais quand même l'attraper. J'envoyai mon pouvoir à sa recherche. Si quelqu'un était capable de faire ça, je devais le ou la trouver et lui faire comprendre que ces conneries n'étaient pas autorisées sur mon territoire.

J'atteignais les limites de la portée de mon pouvoir lorsque Jean-Claude demanda dans ma tête :

— Quelque chose ne va pas, ma petite ?

— Non, chuchotai-je.

— Quoi ? dit Zerbrowski.

— Tu remplis la nuit d'un pouvoir pareil à un vent inquisiteur. Que cherches-tu ?

Au lieu de lui répondre à voix haute, je lui laissai partager ma vision et ma connaissance de ce qui se passait.

— Ma petite, mon amour, tu vis une nuit de merveilles et de tourment.

— C'est une façon de présenter les choses.

— De présenter quoi ? s'impacienta Zerbrowski.

— Elle parle à son pouvoir, répondit Manny.

Je me demandai ce qu'il entendait par là. Avait-il conscience que je discutais avec Jean-Claude ? Je lui poserais la question plus tard –

peut-être.

— Oh ! désolé, dit Zerbrowski.

— Puis-je faire quoi que ce soit pour t'aider, ma petite ?

— Non, je ne crois pas.

— Dans ce cas, je dirai juste ceci : ton pouvoir est pareil à un signal lumineux ce soir ; il se peut qu'il attire à toi d'autres créatures que le nécromancien que tu cherches.

— Comment ça ?

Je voyais Jean-Claude lové dans un coin du canapé du salon. Une main d'homme reposait sur sa cuisse, une main trop grande pour être celle de Nathaniel ou de Micah, mais c'était tout ce que je pouvais en dire. Ce n'était même pas forcément la main d'un amant ; comme les autres vampires le lui rappelaient souvent, Jean-Claude était beaucoup trop tactile avec ses animaux. Ouais, les autres vampires, c'est-à-dire les plus âgés des Arlequin.

— Nos vampires inférieurs pourraient trouver ton pouvoir irrésistible, tout comme les zombies que tu n'as pas relevés toi-même. (Jean-Claude eut un geste signifiant qu'il n'en était pas certain). Tu es très enivrante pour les morts ce soir, ma petite.

— Je vais essayer de calmer le jeu.

Il sourit. Une tête blonde apparut, si proche de sa poitrine que je pus distinguer ses cheveux comme son propriétaire se remettait d'aplomb. Quand il tourna la tête pour renifler le cou de Jean-Claude, je vis que c'était Dem. Le tigre doré sourit.

— Anita.

Ce soir, j'étais gorgée de nécromancie, et je me rendis compte que ça avait fermé certaines portes en moi : je ne sentais pas mes liens avec mes animaux aussi intensément que d'habitude. Parfois, c'est difficile de trouver un équilibre entre mes différents pouvoirs.

Dem se laissa aller contre l'épaule de Jean-Claude en me souriant comme à un objectif placé un peu au-dessus de lui. Il m'avait déjà vue dans sa tête, et, pour une raison quelconque, je semblais toujours lui apparaître dans cette position. Par moments, chacun de nous partage le regard de l'autre mais, dans le cas d'une connexion interactive, je surplombe toujours les gens à qui je parle. Aucun de nous ne sait pourquoi ça fonctionne de cette façon.

Dem arborait le sourire repu d'un chat qui vient de manger toute la crème. Un instant, je me demandai ce que Jean-Claude et lui avaient bien pu faire pour lui donner cette expression. Rien de sexuel, je le savais. S'ils avaient passé cette frontière, nous en aurions discuté avant – ou, du moins, Jean-Claude m'en aurait parlé. J'ai laissé Dem libre de la plupart de ses choix et de ses agissements depuis qu'on se connaît, donc, pour lui, je n'étais pas sûre. Il pouvait très bien partir du principe que Jean-Claude était le Roi et que... Je secouai la tête

pour chasser ces pensées. Un seul problème à la fois, bordel !

Ou bien Jean-Claude lut dans mes pensées, ou bien il me connaissait suffisamment pour s'expliquer sans que je pose la question :

— Dem et moi étions en train de parler de sa nouvelle forme et des conséquences potentielles pour son niveau de pouvoir.

— Il a l'air très content de lui.

— Il aime beaucoup l'idée de se rapprocher du siège du pouvoir.

Je mis un moment à comprendre le double sens de cette phrase. Je faisais confiance à Jean-Claude pour gérer Dem et empêcher que la situation ne dérape avant qu'on ait pu en discuter tous ensemble. Avant de décider ce qu'on allait faire de notre tigre doré, il faudrait qu'on ait une conversation en profondeur avec Asher et Kane.

— J'essaierai de ne pas attirer l'attention de trop de morts-vivants. Et vous, tâchez d'être sages.

Le sourire de Dem s'élargit, et il se pelotonna contre Jean-Claude d'une façon très intime.

— Promis.

Pourvu qu'il ne croie pas que c'était gagné, et qu'il allait s'inscrire sur la liste des partenaires de Jean-Claude juste parce que son pouvoir était monté d'un cran ! C'eût été une erreur de sa part de sous-estimer la prudence avec laquelle Jean-Claude gère son entourage. Il attache une grande importance à la félicité domestique, et ne considère pas toujours un gain de pouvoir comme une raison suffisante pour bouleverser l'ordre établi. Certains des Arlequin prennent ça pour une faiblesse mais, quand vous savez que quelqu'un vous accompagnera pendant des siècles, son bonheur devrait vous importer. Je commence à penser que l'une des raisons pour lesquelles les vieux vampires sont des salopards aigris est qu'ils ont passé trop de temps à jouer les Machiavel dans leur existence, et pas assez à jouer les Cupidon. Ça peut paraître stupide, mais l'amour n'est pas stupide : il est indispensable à une vie heureuse.

Je secouai la tête et refermai le lien entre nous. Tout ce que je pourrais dire d'autre ne servirait qu'à me distraire. Je devais trouver le nécromancien qui avait libéré les goules de leur cimetière d'origine. J'étais à peu près certaine qu'elles ne venaient pas de celui-ci, même s'il avait besoin de la visite d'un prêtre de toute urgence pour éviter une infestation.

Je sais chercher les morts-vivants, y compris les vampires, mais je n'avais jamais essayé de chercher quelqu'un comme moi. Je savais comment les vampires ressentaient mon pouvoir. Je laissai celui-ci « goûter » le zombie dans sa tombe, et Warrington dut le sentir, parce qu'il demanda :

— Qu'attendez-vous de moi, mademoiselle Blake ?

— J'essaie de trouver d'autres morts-vivants, mais pour ça je dois ignorer votre type d'énergie, qui ne me conduirait qu'à d'autres zombies.

Il ne comprit sans doute pas ce que je racontais, mais il offrit :

— Laissez-moi me nourrir et je vous aiderai.

— Vous nourrir de quoi ?

— De chair.

— Vous avez de nouveau faim de chair ?

— Une faim dévorante.

Je ne savais toujours pas quoi faire de lui, et je n'avais pas le temps d'y réfléchir pour le moment.

— Je m'occuperai de vous plus tard, Warrington. Pour le moment, je dois rendre visite à d'autres morts.

— Libérez-moi et je vous aiderai.

— Taisez-vous, vous m'empêchez de me concentrer.

Il obtempéra, soit en signe de bonne volonté, soit parce que je lui avais donné un ordre direct et qu'il ne pouvait pas me désobéir. J'espérais que la seconde hypothèse était la bonne, parce que ça signifierait qu'il se rapprochait d'un zombie normal, et j'avais grand besoin de normalité ce soir.

Je braquai ma nécromancie sur la goule la plus proche. Elle se figea dans cette immobilité que les goules partagent avec les vampires, comme si leur corps s'arrêtait – une totale absence de mouvement dont les êtres vivants sont incapables. Nous pouvons retenir notre souffle, mais pas empêcher notre cœur de battre ni notre sang de couler dans nos veines. Les morts-vivants, si.

La goule me dévisagea sans broncher, et mon pouvoir la goûta avant de se répandre dans la nuit pour en faire autant avec ses compagnes. Elles étaient au nombre de cinq. La taille normale d'un goulafre, c'est trois à six individus. J'en ai déjà vu beaucoup plus à la fois, mais elles étaient contrôlées par un nécromancien. Que leur groupe soit de taille standard me parut bon signe : ou bien l'autre nécromancien ne pouvait pas en relever davantage, ou bien il s'agissait d'une bande de goules ordinaires qu'il avait prises sous sa coupe mais pas relevées lui-même – ce qui était déjà impressionnant, mais beaucoup moins effrayant.

Je laissai mon pouvoir sonder toutes les tombes mais, dans un cimetière aussi vieux, il ne restait pas beaucoup de points d'énergie. On en trouve plutôt aux abords des tombes récentes où l'âme du défunt s'attarde encore, et des lieux hantés de façon générale. Les fantômes traînent rarement dans les cimetières : ils préfèrent hanter les endroits où ils sont nés, ceux où ils sont morts et ceux qu'ils ont aimés de leur vivant. La plupart d'entre eux ne sont guère attachés à leur tombe.

Cette fois, il n'y avait pas de fantômes du tout, pas de points d'énergie, et seulement deux esprits traînants. Je ne savais pas ce qui les retenait là, mais le lien avec leur tombe s'effiloçait telle une ficelle frottant contre un rocher aux arêtes tranchantes. Il finirait par se rompre, et les vestiges de l'âme rejoindraient le reste dans l'au-delà. Faire venir un prêtre pour consacrer de nouveau le sol suffirait peut-être à les libérer tous les deux. Les vieux cimetières de ce genre sont généralement des endroits tranquilles, carrément paisibles selon mes critères.

Je reconnaissais l'énergie de tous les morts et morts-vivants qui m'entouraient, alors je projetai ma nécromancie en quête d'une créature qui ne soit ni un vampire, ni un zombie, ni une goule, ni un fantôme, ni un esprit, mais qui appartiendrait quand même à la mort. Manny flamboya près de moi, son propre pouvoir apparaissant sur mon radar maintenant que j'avais rétréci mon champ de recherche. C'était bon signe : si je le percevais aussi fort, je percevrais forcément quelqu'un d'assez puissant pour contrôler des goutes. Il ne pourrait pas se dissimuler à moi.

Je cherchais quelqu'un comme moi. Et je trouvai des gens, mais des gens que je connaissais : mes collègues de chez *Réanimateurs Inc.*, ainsi que le marshal Larry Kirkland. Il m'était déjà arrivé de combiner mon pouvoir au leur les soirs où j'avais besoin d'aide pour relever des zombies très vieux ou très nombreux. C'est Manny qui m'a appris que je pouvais servir de focus au pouvoir des autres réanimateurs.

Tout en goûtant leur magie, je pris conscience que combiner la leur et la mienne n'était pas si différent de réunir différentes espèces d'animaux-garous, ou même d'utiliser les marques vampiriques entre Jean-Claude, moi et le reste de notre groupe. Dans tous les cas, il s'agissait d'additionner des pouvoirs afin d'accomplir davantage de choses que nous n'en aurions été capables séparément, à ce détail près que la version vampirique est permanente et les autres pas, mais j'identifiais quand même leur magie à des kilomètres.

Dépassant ces énergies familières, je cherchai quelqu'un que je ne connaissais pas et avec qui je n'avais jamais travaillé, mais je ne trouvai rien. Rien d'assez proche pour contrôler les goutes qui nous encerclaient dans le noir. Comme dans le cas des zombies, il fallait que le nécromancien soit près d'elles pour que ça fonctionne.

— Il n'y a personne dans les parages, dis-je d'une voix rendue lointaine par l'usage de mon pouvoir.

Mon téléphone sonna. Le bruit me fit sursauter, et je perdis une partie de ma concentration. Mon expérience m'a appris qu'il est plus facile de faire de la magie en tirant avec un flingue qu'en parlant au téléphone. Je tâtonnai pour couper le son, mais reconnus le numéro et pris l'appel.

— Larry, dis-je.

— Putain ! Mais à quoi tu joues, Anita ?

En personne, Larry ressemble à un Poil de Carotte adulte avec ses cheveux orange, ses taches de rousseur et son visage si juvénile qu'on lui demande encore sa carte d'identité pour prouver qu'il est majeur. Et puis, il n'est guère plus grand que moi, ce qui n'aide pas.

— Bonjour à toi aussi, raillai-je.

— Ton pouvoir me grouille dessus, et c'est moi qui suis malpoli ?

— Manny et moi sommes dans un cimetière avec des goules prédatrices ; Pardonne-moi si je t'ai filé des poux psychiques en essayant de contrôler la situation.

— Dis-moi où vous êtes. La police peut vous rejoindre d'ici à quelques minutes, et je...

— Je crois que ça va aller, Larry. Manny a insisté pour que je gère ça avec de la magie plutôt que des flingues, et c'est ce que j'essaie de faire.

— Quel genre de magie pourrait te sauver de goules prédatrices ?

— Je t'expliquerai plus tard. Je ne peux pas utiliser mon pouvoir au téléphone.

— Tu te sers de ta nécromancie ?

— J'essaie.

— Si vous avez besoin de renforts, appelle-moi.

— Je n'y manquerai pas. Merci, Larry.

C'était la conversation la plus amicale qu'on avait eue depuis des mois. On avait fini par s'éloigner l'un de l'autre à cause de nos vues divergentes sur les vampires, du fait que j'étais une flingueuse et lui pas, et que les autres marshals respectaient davantage mon tableau de chasse que ses principes moraux.

La goule était toujours plaquée sur le dos d'Eddie, mais elle ne nous montrait plus les dents.

— Je n'arrive pas à trouver d'autre nécromancien en ville ou dans un rayon de plusieurs kilomètres au-delà.

— Mais tu as réussi à toucher suffisamment Larry pour qu'il t'appelle ? s'étonna Manny.

— Apparemment. Donc, si j'ai aussi touché quelqu'un qui partage nos dons, il a dû le sentir.

Je détaillai la goule, et une pensée me suffit pour percevoir le reste de sa bande sous le couvert des arbres.

— Il faut l'enlever de mon père, dit Susannah d'une voix étranglée par la frayeur.

— Je sais.

— Demande-lui de lâcher Eddie, suggéra Manny.

— Hein ?

— Demande-lui, ou ordonne-lui de bouger.

— Tu veux qu'elle s'écarte pour qu'on puisse lui tirer dessus, c'est ça ?

— Si elle t'obéit, ça ne sera pas la peine.

Je dévisageai Manny.

— Je ne peux pas contrôler les goules, surtout les goules prédatrices qui n'ont pas été relevées par ma nécromancie.

— Venant d'un autre réanimateur que toi, j'approuverais, mais si l'un de nous en est capable c'est bien toi.

— Manny...

— Essaie, Anita, me pressa Nicky.

Je lui jetai un coup d'œil.

— S'il te plaît, Anita, tente au moins le coup avant que cette chose fasse du mal à mon père, implora Susannah.

Je soupirai et reportai mon attention sur la goule. Elle m'observait, non pas d'un air hostile ni même neutre, mais avec une exigence dans ses grands yeux rougeâtres, un peu comme un chien très excité regarde son maître en pensant : « On va faire quelque chose d'intéressant maintenant, pas vrai ? On va faire quelque chose d'intéressant ? » Et, non, ce n'était pas tout à fait ça, mais c'était ce qui s'en rapprochait le plus.

— Toi, dis-je en tendant un doigt vers la goule. Lâche cet homme.

La créature me dévisagea en clignant des yeux.

— Allez, bouge !

Lentement, elle lâcha l'homme qu'elle avait plaqué à terre tout en surveillant Nicky, Domino et Susannah. Nous retenions tous notre souffle. Elle s'assit à côté d'Eddie, mais au moins elle n'était plus sur lui.

— Dis-lui de s'écarter, réclama Manny.

— Écarte-toi de cet homme, répétais-je.

La goule me regarda fixement.

— Fais plus simple, suggéra Nicky.

— Comme si tu parlais à un chien, ajouta Zerbrowski.

Je le dévisageai. Il haussa les épaules.

Si la goule était un chien, que lui dirais-je ? Comment formulerais-je mon ordre ? Je tentai :

— Plus loin.

Perplexe, elle hésita un instant, puis s'écarta de quelques centimètres supplémentaires.

— Appelle-la à toi, Anita.

— Ce n'est pas vraiment un chien, Manny.

— Essaie quand même.

Mon cœur battait un peu plus vite. Ça ne pouvait pas marcher, ça ne pouvait pas marcher.

— Viens là.

La goule pencha la tête sur le côté, l'air méfiante, mais s'approcha lentement de moi, à contrecœur et d'une démarche raide comme celle d'un chien sauvage – une bête qui veut qu'on la cajole, mais qui a appris à ses dépens que les humains sont des salopards et qu'ils risquent de lui faire plus de mal que de bien. Elle avançait maladroitement, presque à quatre pattes, comme si ses jambes avaient du mal à la porter et qu'elle devait prendre appui sur ses bras tel un grand singe. Elle s'assit hors de ma portée, mais plus près de moi que d'Eddie, ce qui était le but.

Eddie se releva prudemment, et, lorsqu'il fut debout, Susannah s'élança vers lui, mais Manny cria :

— Ne cours pas ! Ça attire les goules et ça peut déclencher leur réflexe de poursuite.

— Il a raison, acquiesçai-je doucement sans quitter la créature des yeux.

Susannah se porta plus lentement à la rencontre de son père de l'autre côté de la fosse. Ils s'étreignirent très fort. Une victoire pour les gentils.

La goule soutenait mon regard. Elle était à moins de trois mètres de moi. Si elle me sautait dessus, je n'aurais pas le temps de lever un flingue pour me défendre. La distance minimale de sécurité pour pouvoir dégainer et viser est de sept mètres. Plus près que ça, un humain risque d'arriver au contact avant que vous ne réussissiez à tirer. Les gens qui se plaignent que les flics abattent parfois des suspects à distance ne se rendent pas compte de la vitesse à laquelle une personne peut bouger et du temps qu'il faut pour dégainer, viser et tirer. Et une goule est plus rapide qu'un humain. Moins de trois mètres entre nous, c'était comme lui faire cadeau d'une attaque gratuite sur moi. Ou Zerbrowski et Manny qui m'encadraient.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Je ne sais pas trop, avoua Manny.

Nicky s'approcha lentement. Domino voulut le suivre, mais Nicky secoua la tête. La goule l'aperçut et se dandina en émettant un bruit de gorge anxieux.

— N'avance pas, Nicky.

— Pourquoi elle n'a pas peur de moi ? s'étonna Zerbrowski. J'ai un flingue.

— Je ne sais pas. Nicky doit avoir l'air plus dangereux.

— Je crois qu'elle sent ce que je suis, dit le lion-garou d'une voix aussi douce et peu menaçante que possible.

— Elle a plus peur des métamorphes que des humains. Intéressant, commentai-je.

— Ne nous fais pas ton Mr. Spock, Anita. Ce n'est pas intéressant, c'est dangereux, répliqua Zerbrowski.

— C'est les deux.

— Et flippant, en plus, ajouta Domino depuis le bord de la tombe.

Il scrutait la lisière des arbres, essayant de surveiller le reste du goulafre et faisant confiance à Nicky pour s'occuper de la goule la plus proche de moi. Il avait raison : les quatre autres ne seraient peut-être pas aussi dociles que celle-là.

— D'accord, mais j'en fais quoi ?

— Il nous reste moins d'une heure avant l'aube, Anita. Elles courront se mettre à l'abri aux premières lueurs du jour, répondit Manny.

— Je ne crois pas qu'elles soient originaires de ce cimetière. Si on les laisse creuser un tunnel ici pour se protéger du soleil, elles commenceront à se nourrir des corps alentour. Il faut les renvoyer d'où elles viennent.

— C'est-à-dire ?

Je détaillai la goule.

— Peut-être qu'elle voudra bien jouer les Lassie pour moi.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'enquit Zerbrowski, nerveux.

Je crois qu'on l'était tous, mais d'habitude il le cache mieux.

— Montre-nous où est ton cimetière, réclamai-je.

La créature cligna des yeux.

— Trop compliqué, objecta Nicky.

— Si tu lui demandes si Timmy est dans le puits, je t'en colle une plus tard, menaça Zerbrowski. Tu ne pourras pas dire que tu n'étais pas prévenue.

— Retourne à ton cimetière.

La goule émit un bruit de gorge à mi-chemin entre le grognement et le ronronnement. Incapable de l'interpréter, je réitérai mon ordre. Elle émit le même bruit de gorge, mais cette fois en montant et en descendant toute la gamme, et avec plus de vibrations. Le reste de sa bande lui répondit dans le noir.

— Qu'est-ce qu'elles font ? demanda Susannah.

— Ça n'a pas l'air menaçant, dis-je sur un ton hésitant, parce qu'en vérité je n'étais certaine de rien.

Je me trouvais si loin hors de ma zone d'expertise que je ne savais plus. D'habitude, les goutes ne se comportaient pas ainsi, et elles ne m'obéissaient certainement pas. J'avais assez souvent été chassée d'un cimetière par leurs copines. C'était des charognards qui se changeaient en prédateurs opportunistes lorsqu'elles tombaient sur une proie en assez mauvais état. Je les avais déjà entendues grogner, se lamenter, ricaner, hurler, mais jamais émettre ce bruit modulé et comme interrogateur.

— Loin de moi l'idée de compliquer les choses, mais le zombie ne risque pas d'avoir un problème avec le soleil, lui aussi ? interrogea

Zerbrowski.

— Merde ! jurai-je.

— Il va brûler comme un vampire ? demanda Nicky.

— Non, mais les zombies se cachent de la lumière du jour.

— Pourquoi ?

— Certains d'entre eux tombent dans une torpeur très proche de celle des vampires au lever du soleil. Les mangeurs de chair sont parfois assez malins pour se mettre à l'abri avant l'aube.

— Celui-ci va-t-il mourir à l'aube comme un vampire ? s'enquit Zerbrowski.

— Je n'en sais rien.

— Tu dis souvent ça ce soir.

— J'ai remarqué.

— Ordonne-leur de regagner leur cimetière, Anita.

— J'ai déjà essayé, Manny.

— Sois plus autoritaire.

Je regardai la goule face à moi et dis :

— Je t'ordonne de regagner le cimetière dont tu viens.

— Pense comme un chien et pas comme une personne, Anita, me conseilla Nicky.

— Comment tu le formulerais ?

Il garda le silence une minute, et je faillis ricaner : « Tu vois ? Ce n'est pas si simple », mais il demanda :

— Est-ce que le soleil brûle les goules comme les vampires ?

— Non, mais, vu qu'elles s'en cachent, ça ne doit pas leur faire du bien. Elles peuvent sortir au crépuscule avant qu'il fasse complètement noir, contrairement à la plupart des vampires.

— Si l'aube se lève et qu'elles ne sont pas dans leurs tunnels, comment réagiront-elles ?

— Elles se mettront à couvert jusqu'à la tombée de la nuit.

— Regarde autour de toi, Anita. Où pourraient-elles se cacher ? Il fera bientôt jour.

Je cherchai des yeux une cabane à outils ou un mausolée, et vis un tombeau qui surplombait les autres au loin.

— Là-dedans, peut-être ? suggérai-je en le désignant.

— Seront-elles assez costauds pour en forcer l'entrée ?

— Oh oui !

La goule me regarda, ses yeux écarlates brillant comme s'ils reflétaient une lumière invisible. Elle émit un bruit de gorge différent, plus aigu, et commença à reculer. Je perçus un mouvement parmi les tombes et sus que c'était les autres goules.

— Que font-elles ? demanda Domino.

Celle qui se tenait devant moi se recroquevilla à terre comme si elle se prosternait, puis se mit à ramper en arrière en jetant des coups

d'œil à Nicky, à Domino et aux deux exterminateurs dans leurs combinaisons ignifugées. Elle s'efforçait de ne pas perdre les dangers de vue. Elle s'arrêta et se prosterna de nouveau dans ma direction.

— Les autres sont au mausolée, rapporta Nicky.

En levant la tête, j'aperçus des ombres grises massées autour de la construction massive. La goule face à moi émit un brusque grognement qui fit se dresser mes cheveux dans ma nuque. Puis elle se détourna et s'éloigna en rampant entre les pierres tombales, les utilisant comme couverture ainsi qu'un lion se dissimule dans les hautes herbes.

— Ne lui tirez pas dessus, ordonnai-je.

— On les brûlera après le lever du jour, dit Susannah.

— Non.

Elle me dévisagea.

— Si.

— Vous n'êtes pas payés pour procéder à une extermination de goule ce soir.

— Tu les protèges.

— Contactez l'entreprise qui gère le cimetière et ils vous paieront pour le faire, suggéra Manny.

— C'est pour ça que tu ne veux pas qu'on les brûle maintenant, Anita ?

— Pourquoi le faire gratuitement si vous pouvez être payés ? Avec un soulagement visible, Susannah renonça à s'énervier contre moi.

— J'aime ta façon de penser, Anita, dit son père. Les affaires d'abord.

— Si je le prenais personnellement chaque fois qu'un monstre me gonflait, je ne pourrais pas faire mon boulot.

— Je suppose que non, convint Susannah.

Zerbrowski et Manny me jetèrent un coup d'œil. Tous deux se demandaient si j'étais pro à ce point, ou si je ne voulais tout simplement pas qu'ils cramrent les goules devant moi. Comme je n'en étais pas sûre, je ne tentai pas d'éclairer leur lanterne.

Moi-même, je tâtonnais dans le noir, me demandant pourquoi diable une bande de goules était venue me rendre visite ce soir. L'une d'elles avait obéi à mes ordres, ce qui n'était pas possible en théorie mais qui s'était révélé faisable en pratique. Je commençais à ne plus savoir auxquelles de mes certitudes me fier.

Chapitre 36

Une aube factice se leva, éclaircissant l'obscurité sans apporter de véritable lumière. Les vampires auraient encore le temps de courir à couvert avant de commencer à brûler. Les goules avaient forcé l'entrée de la crypte et rampaient à l'intérieur tels des rats dans un trou. Cela ne me laissait qu'un mort-vivant à gérer, et je me retournai vers la tombe ouverte.

Le zombie avait réussi à se dégager jusqu'à la taille et continuait à se tortiller pour se libérer de la terre. Domino gardait un œil sur lui comme Nicky et moi le lui avions demandé. Si je lui en donnais l'ordre ou si le zombie faisait mine de s'extirper de la fosse, il l'abattrait. Je ne voulais pas en arriver là, mais je ne savais pas quoi faire d'autre.

— Mademoiselle Blake, lança le zombie, je veux juste sortir de cet horrible endroit.

Son visage paraissait encore plus cadavérique dans la lumière grandissante ; si raffiné que soit son langage, il avait toujours l'air d'un corps pourrissant.

— Avez-vous toujours faim de chair ?

Il cessa de se débattre et parut réfléchir à ma question.

— Oui. Oui, tout à fait.

— Vous sentez-vous aussi vide que dans les montagnes, quand vous étiez prisonnier de la neige ?

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Vous rappelez-vous votre nom ?

— Tom.

— Tom comment ?

— Je ne sais pas.

Il recommença à lutter pour dégager ses jambes, qui n'étaient plus prises que jusqu'au genou.

— Tom est le diminutif de quoi ?

— De Thomas.

— Thomas, quel est votre nom de famille ?

Il leva vers moi des yeux toujours noisette, mais qui roulaient trop dans ses orbites dénudées pour être encore qualifiés de beaux. Il restait si peu de chair sur son visage que je ne parvenais plus à déchiffrer ses expressions.

— Thomas Warrington, dis-je.

— C'est moi ?

— Oui.

— Je devrais connaître mon propre nom, n'est-ce pas ?
— Oui, monsieur Warrington, vous devriez.
— Pourquoi me paraît-il étrange, comme si ce n'était pas le mien ?

— L'aube approche.
— Je ne comprends pas.

J'ignorais s'il avait oublié ce que ça signifiait, ou s'il ne voyait pas en quoi le lever du soleil était potentiellement nocif pour un zombie. Peut-être n'était-il même pas au courant de ce fait. La plupart des gens ne savent pas que les zombies préfèrent l'obscurité, et que certains ne peuvent pas du tout se déplacer en plein jour. J'étais à peu près sûre que Warrington continuerait à le faire, mais son esprit s'estompait en même temps que l'obscurité, ce qui s'annonçait mal pour nous tous.

Je fis signe à Susannah et à son père de s'équiper. Sans poser de questions, ils relevèrent leur capuche. Ils étaient hors de vue du zombie. Ce qui restait de l'esprit de Warrington ne comprendrait peut-être pas la signification de leur geste, mais je ne voulais pas que le pauvre bougre ait peur pendant ses dernières minutes de pensée consciente – parce que c'était ce qu'il semblait perdre rapidement. Au lever du soleil, j'étais à peu près certaine qu'il deviendrait un cadavre ambulante dans tous les sens du terme. Alors il ne pourrait plus avoir peur. Et je comptais attendre jusque-là.

— Il cessera de bouger et s'écroulera comme un pantin désarticulé dès qu'il fera jour, lança le fossoyeur blond depuis le bord de la fosse, les yeux baissés vers le zombie.

— Ce n'est pas toujours le cas, contrai-je.
— Les zombies d'Anita ne meurent pas à l'aube, ajouta Manny.
— Les tiens non plus, fis-je remarquer.

Il me dédia un sourire grimaçant. Ses cheveux blancs semblaient briller dans la lumière grandissante. C'était un chouette effet.

— Je me débrouille bien pour un vieux.

Je secouai la tête.

— Pas de ça avec moi, Manny. Tu peux toujours relever plus de zombies chaque nuit que n'importe qui d'autre chez *Réanimateurs Inc.*, Larry et moi exceptés.

Il haussa les épaules et ne tenta pas de dissimuler son expression satisfaite.

— Anita, appela Domino en pointant son fusil à pompe vers l'intérieur de la fosse.

Le zombie avait presque réussi à se libérer et il s'agitait de plus belle, non pas comme une personne, mais comme un mort-vivant dépourvu de cervelle qui jette toutes ses forces dans un unique effort.

— Thomas Warrington, vous êtes là ? demandai-je.
— Faim, répondit-il d'une voix qui ne lui ressemblait plus du

tout.

— Monsieur Warrington, vous m'entendez ?

— Faim, répéta-t-il.

— Il est presque libre, Anita, dit Domino.

— Je vous ordonne de cesser de vous débattre.

Au lieu de m'obéir, le zombie s'agita de plus belle en poussant des sifflements aigus et en regardant fixement Domino comme s'il ne voyait pas le fusil à pompe que ce dernier braquait sur lui. Entre deux sifflements, il répétait :

— Faim.

— S'il finit de se dégager, je lui tire dessus, dit Domino.

— Entendu, acquiesçai-je.

Nicky m'avait rejointe, la carabine calée sur son épaule.

— Laisse-nous l'abattre.

— Au lever du soleil.

— Anita, protesta Domino.

Seul le bout du pied de la première jambe du zombie était encore pris dans la terre.

— Faim... faim... faim..., psalmodiait-il comme un mantra, comme s'il ne lui restait plus que cette pensée.

— Susannah, Eddie, tenez-vous prêts.

— Tu n'as qu'un mot à nous dire, Anita.

— Attendez encore un peu, réclamai-je en épaulant mon fusil.

Je visai le visage du zombie, qui continuait à regarder Domino comme s'il avait choisi sa cible. Ces créatures sont parfois terriblement obstinées.

— J'ai la tête, dis-je d'une voix égale.

— La jambe, dit Nicky.

— Le bras, dit Domino.

Il ne pouvait probablement pas viser grand-chose d'autre. J'aurais dû lui laisser la tête. J'aurais peut-être proposé de le faire si deux choses ne s'étaient pas produites simultanément : le soleil apparut telle une boule de feu au-dessus des arbres, et le zombie finit de se dégager.

Il empoigna le bord de la fosse pour s'en extraire. Le coup de Nicky partit le premier et le zombie tituba, une jambe explosée au niveau du genou, mais il continua à s'accrocher et à tenter d'effectuer un rétablissement. Je pressai la détente et le fusil se cabra entre mes mains, sa crosse butant avec force contre mon épaule. Du sang, de la cervelle et des éclats d'os jaillirent du haut du crâne du zombie. Celui-ci s'extirpa de la fosse. Domino tira à son tour, lui pulvérisant un avant-bras. Le zombie commença à retomber. Ma deuxième cartouche emporta le reste de sa tête. S'il avait été un vampire, il se serait affaissé, se sachant mort. Mais c'était un zombie, et, même privé de

tête, il continua à lutter pour ramper dehors.

Nicky s'était déplacé pour pouvoir viser la jambe indemne, qui continuait à mouvoir le corps. Celui-ci bascula en arrière, sa main unique continuant à agripper le bord de la fosse. Puis Domino la réduisit en morceaux d'un nouveau tir, et le zombie chut dans le trou.

— Brûlez-le ! glapis-je en m'écartant de la tombe.

Nicky m'imita automatiquement, mais Domino resta là où il était et tira une troisième fois.

— Domino, recule ! hurlai-je.

Le tigre-garou leva les yeux comme s'il ne s'était pas rendu compte que nous avions bougé. Peut-être ne nous avait-il pas entendus par-dessus le bruit des détonations. Il nous rejoignit, abandonnant le contenu de la tombe à quelque chose de plus purificateur que des balles.

Les lance-flammes s'éveillèrent et emplirent la tombe de leur souffle incendiaire, comme si nous tentions de réduire l'enfer en cendres. La chaleur nous poussa à reculer davantage ; lorsqu'elle n'est pas protégée par une combinaison, la chair humaine brûle aussi bien que n'importe quoi d'autre. Le soleil chassait l'obscurité mais, sous les grands arbres, il faisait encore à moitié noir, et le feu jaillissant de la tombe fit danser autour de nous les dernières ombres de la nuit.

Puis une forme apparut au bord de la fosse, une forme enveloppée de flammes, mais qui remuait toujours. Mes yeux mirent un moment à distinguer qu'elle utilisait les moignons de ses bras ainsi que des piolets qu'elle plantait dans le sol, comme si sa tombe était une montagne à escalader. Nicky lui tira dans le haut de la poitrine une seconde avant moi, et son torse explosa en une nuée de flammes et de morceaux de chair. Ses restes retombèrent dans la fosse où les exterminateurs continuèrent de les arroser.

La lumière du soleil s'infiltra entre les feuilles au-dessus de nos têtes et le barrage incendiaire cessa, comme étouffé par le lever du jour.

Susannah s'approcha de nous en retirant son casque. Son visage luisait de sueur. Il fait chaud quand on travaille si près de l'enfer.

— Il va cramer encore un petit moment, mais c'est fini.

Maintenant que les exterminateurs ne l'arrosaient plus, je sentis une odeur de viande brûlée – une odeur de personne, pas de zombie. En principe, un zombie qui brûle dégage juste une puanteur acre. Je réprimai une forte envie de me boucher le nez et pris des inspirations superficielles.

— Réduisez-le en cendres, réclamai-je d'une voix atone, comme si la scène ne m'avait pas touchée.

— Normalement, ça suffit, contra Susannah en essuyant son front en sueur.

— Ce n'est pas un zombie normal. Je veux que vous le réduisiez en cendres, ou ce que vous pourrez obtenir de plus proche.

— Tu le traites comme un vampire, pas vrai ?

— Ouais.

— Pour les cendres, ça va être difficile, mais on peut le changer en tas d'os calcinés. Par contre, si tu le transportes toi-même, il va empuantir ta bagnole.

— J'ai des conteneurs dans le coffre.

— D'accord, je vais le dire à mon père. Je ne suis pas certaine qu'on ait apporté assez de combustible pour faire ce que tu demandes. Il faut une sacrée chaleur pour réduire un corps à l'état de cendres et d'os.

— Les zombies sont comme les vampires, ils brûlent mieux que les corps humains.

Susannah acquiesça, haussa les épaules et secoua la tête.

— Je vais voir si on a de quoi faire le boulot. Et elle rebroussa chemin vers Eddie.

Manny nous rejoignit comme elle s'éloignait.

— Que comptes-tu faire des cendres ?

— Il y a un ruisseau en bas de la colline.

— Il est minuscule. Tu ne peux pas jeter grand-chose dedans, sinon un randonneur trouvera des restes humains et appellera la police. Ils détestent qu'on leur fasse perdre du temps.

— Je sais. Je serai prudente, mais j'en jetterai un peu dans le ruisseau ici, et un peu dans la rivière en rentrant chez moi.

— Des cours d'eau différents, dit Manny en me dévisageant.

— Ouais.

— Tu veux être certaine que personne d'autre ne pourra relever ce zombie.

— Et comment !

— Ce n'est pas un vampire, Anita. C'est juste un zombie. Nous n'avons encore jamais pris ce genre de précautions pour l'un d'eux.

— Tu avais déjà vu un zombie se comporter comme Warrington ?

— Non.

— Ou d'une façon similaire ?

— Je n'ai même jamais rien lu de tel dans les pages du *Réanimateur*, dit-il, citant le journal de notre profession.

— Et moi je n'ai jamais vu aucun article de biologie surnaturelle mentionner un cas semblable.

— Ce n'est sans doute pas bon signe.

— Je trouve aussi.

Susannah revint vers nous. Son père et elle avaient dû aller chercher d'autres réservoirs dans leur camion, et ce qui restait du corps ressemblait encore à un corps, mais ils avaient pu récolter assez

de cendres et de fragments d'os pour remplir les deux petits pots dont le couvercle se vissait que je leur donnai. Ces conteneurs font partie de mon équipement d'exécutrice de vampires. Je ne m'en étais encore jamais servie pour répandre des cendres de zombie mais, hé ! Il faut un début à tout.

Zerbrowski nous rejoignit, Manny et moi.

— Je ne t'avais jamais vue traiter un zombie comme un vampire, commenta-t-il.

— Il faut croire que je deviens prudente en vieillissant.

Il haussa un sourcil.

— Si toi tu es vieille, moi, je suis une relique.

— Et moi je devrais être mort, ajouta Manny.

Nicky et Domino s'approchèrent. Eux aussi avaient eu un petit tête-à-tête-à quel sujet, je l'ignorais, mais Domino n'avait pas l'air content. Je leur poserais la question plus tard, ou bien ils m'en parleraient spontanément. Là tout de suite, je n'avais pas la force de m'occuper des sentiments de quelqu'un d'autre. J'étais bien assez préoccupée par Warrington, les goules et ce qui se passait avec ma nécromancie. Et j'en avais marre que les tigres-garous de ma vie boudent pour des conneries. Ils étaient tous tellement susceptibles !

La voix dans ma tête qui tente de se montrer plus raisonnable que ma colère ou que mes problèmes d'intimité me souffla que j'avais dans ma vie plus de tigres que de métamorphes de n'importe quelle autre espèce, et que ce n'était peut-être pas le tigre en eux qui les rendait susceptibles, mais leur nombre même. D'un côté, c'était réconfortant ; de l'autre, ça me rappelait qu'il y avait bien trop de gens dans ma vie qui comptaient essentiellement sur moi comme soutien émotionnel. C'est toujours sympa quand la partie rationnelle de mon cerveau arrive à me rasséréner et à me déprimer du même coup.

J'expliquai ce que je comptais faire avec le pot dans ma main, parce que les gardes du corps ne le prennent pas bien quand vous les plantez là.

— Je t'accompagne, dit Domino.

Nicky nous suivit sans rien dire. Cela ne me dérangea pas ; si je n'avais pas tenu le pot dans une main et voulu garder l'autre libre pour mon flingue, j'aurais pris la sienne. Je n'aurais pas craché sur un peu de réconfort. Du moins portais-je mon fusil en bandoulière dans le dos, tout comme Domino et Nicky, de sorte qu'il ne m'encombrait pas.

— Faites gaffe quand on arrivera sous les arbres, la bandoulière tactique risque de s'accrocher, dis-je pour Domino plus que pour Nicky.

Je savais que le lion-garou pouvait se débrouiller dans les bois : il me l'avait prouvé dans le Colorado peu de temps auparavant.

— Si c'est à moi que tu parles, dis-le, grogna Domino.

— D'accord, le garçon des villes. Fais attention sous les arbres qui bordent le ruisseau.

— J'ai déjà campé, tu sais.

— Où ça ?

— Près de Las Vegas.

— Dans le désert ?

— Oui, quelle importance ?

— Il n'y a pas beaucoup d'arbres dans le désert, donc mon avertissement est justifié.

— Tu ne céderas pas d'un pouce, pas vrai ?

Je fronçai les sourcils.

— Je ne sais pas quelle mouche t'a piqué, Domino, mais je n'ai pas la force de m'en occuper maintenant.

— Tu ne l'as jamais.

Avec un soupir, je me tournai vers Manny et Zerbrowski.

— Vous voulez bien me laisser une minute avec les garçons ?

— Bien sûr, dit Manny avant de s'éloigner.

Zerbrowski nous regarda tour à tour, les deux métamorphes et moi.

— J'allais balancer une vanne, mais j'arrive tout juste à avoir une relation sérieuse avec une personne. Je ne sais pas comment tu arrives à en gérer autant à la fois.

Soulevant un chapeau imaginaire, il se détourna.

— Elle n'a pas de relation sérieuse avec nous tous, lança Domino.

Zerbrowski s'arrêta, dévisagea le tigre-garou et me jeta un coup d'œil interrogateur.

— Faites-moi confiance, elle s'occupe beaucoup plus de certains d'entre nous que des autres, insista Domino.

— Vas-y, s'il te plaît, demandai-je.

Et ce fut peut-être la première fois que Zerbrowski renonça à tout commentaire sarcastique alors qu'il avait le choix parmi un large éventail. J'appréciai beaucoup. Lorsque nous fûmes seuls tous les trois, je me tournai vers Domino et demandai :

— C'était quoi, ça ? Je suis au boulot, là, et je n'étales pas ma vie privée au boulot.

— Nicky arrive peut-être à faire la différence entre boulot et vie privée, et toi aussi, mais je ne suis pas doué pour compartimenter.

— D'accord, je comprends. Alors, qu'est-ce qui t'a perturbé au point que tu commences à partager des détails privés avec Zerbrowski ?

— Je ne vois vraiment pas.

— Ce n'est pas une réponse, dis-je en le foudroyant du regard.

— C'est la seule que je peux te faire pour le moment.

— Ce n'est pas à cause d'Anita et de nos histoires de couple que

tu es énervé, intervint Nicky.

— Tu dis ça parce que tu as avec elle le genre de relation qu'on voudrait tous et qu'on ne peut pas avoir.

— Non, je dis ça parce que j'ai senti à quel point tu avais peur du zombie tout à l'heure.

— On avait tous peur, dis-je.

— Domino avait plus peur qu'il n'aurait dû, insista Nicky.

— C'est moi qu'elle a laissé au bord de la fosse comme un appât, pas toi, dit Domino en tendant un doigt vers la poitrine de Nicky.

— Je ne t'ai pas laissé au bord de la fosse comme un appât, Domino. Simplement, c'est là que tu te tenais. Moi aussi, j'étais au bord de la fosse avec Nicky, mais à l'autre bout.

— C'est moi que cette chose regardait en répétant « Faim ».

Rien que d'en parler, Domino écarquillait les yeux et respirait un peu trop vite.

— Je ne savais pas que le zombie ferait une fixation sur l'un de nous. Je ne t'ai pas mis délibérément en danger.

— Je voudrais te croire.

— Pardon ? Je ne mets jamais aucun de vous délibérément en danger.

— Et puis nous sommes ses gardes du corps. C'est notre boulot de nous interposer entre elle et le danger, fit valoir Nicky.

— Toi, tu restes en dehors de ça, le lion.

— Je resterai en dehors de ça quand tu cesseras de geindre.

Domino se figea, mais pas avec l'immobilité surnaturelle d'un vampire. C'était plutôt comme le calme avant la tempête, quand le monde retient son souffle avant que les éléments ne se déchaînent. Puis son bras se détendit si vite que je ne pus le suivre des yeux, et je ne sus qu'il l'avait frappé que parce que Nicky recula d'un demi-pas. Mais le coup suivant atterrit sur le bras que Nicky avait levé pour se protéger le visage, et, après ça, le lion-garou riposta.

Domino bloqua son premier coup de poing. Le second pénétra sa garde et le cueillit dans les côtes. Domino frémit et pencha légèrement de ce côté. Nicky feinta à droite comme s'il voulait de nouveau le frapper au même endroit, mais son poing gauche s'écrasa sur la bouche de Domino et le fit partir en arrière.

Bien qu'ébranlé, le tigre-garou resta en mouvement. Il recula et parvint à éviter les trois attaques suivantes, mais le genou que leva Nicky l'atteignit à la hanche, le faisant se plier légèrement en deux, et un second coup de genou le frappa en plein dans les côtes. Je crus entendre quelque chose se briser, ce qui signifie que je me tenais sans doute trop près, mais les deux métamorphes étaient si rapides que je n'avais pas eu le temps de bouger.

Domino tenta de se couvrir le visage et la poitrine, et Nicky visa

alors ses cuisses, ses hanches et ses mollets avec ses jambes, ses pieds et ses genoux. Il le frappa encore et encore, si vite que ses mouvements étaient flous. Domino bloqua certains des coups, mais les autres, de plus en plus nombreux et de plus en plus brutaux, franchirent sa garde. Il parvint à atteindre Nicky au ventre, mais le lion-garou encaissa sans broncher.

A présent, Domino avait tout le côté droit du visage ouvert. Nicky conclut d'un crochet du gauche et d'un uppercut du droit qui fit rouler les yeux de Domino dans leurs orbites. Le tigre-garou baissa les mains, et Nicky en profita pour placer un autre crochet du gauche. Dans l'élan, il décocha un coup de pied sur le côté de la tête de Domino, qui partit en vrille. Fin de la bagarre.

Domino s'écroula lourdement. Je sentis qu'il était inconscient avant même de m'agenouiller près de lui et de chercher son pouls. Son cœur battait toujours, et un nœud dans mon ventre se relâcha. Tant que tout le monde survivait, ce n'était qu'une petite baston douloureuse mais amicale.

— Il n'est pas mort, dit Nicky d'une voix à peine essoufflée, comme s'il venait juste de se faire un bon échauffement.

Il était toujours en position de combat, le poids du corps sur l'avant des pieds, les poings brandis comme si Domino allait se relever ou qu'un autre adversaire était susceptible de se présenter.

Zerbrowski, Manny et les fossoyeurs se tenaient tous à peu de distance, comme s'ils avaient accouru pour séparer les deux métamorphes mais que la bagarre avait pris fin avant leur arrivée. Elle n'avait pas duré plus de deux minutes, trois au maximum. Mais quand vous êtes au milieu ça vous paraît toujours plus long.

— Merde ! Il est rapide, commenta le fossoyeur blond dans le brusque silence.

— Anita, doit-on appeler une ambulance ? interrogea Zerbrowski.

— Non, je ne crois pas.

— Ce type a besoin d'un docteur, protesta le fossoyeur brun.

Je ne pouvais pas l'en blâmer. La moitié inférieure du visage de Domino était couverte de sang ; il avait la peau blême et des coupures sur tout le haut de la figure. Il gisait parfaitement immobile comme s'il n'allait jamais se réveiller, et, s'il avait été humain, cela aurait peut-être été le cas, mais il n'était pas humain.

Il prit une inspiration tremblante et tenta de s'asseoir, mais comme cela lui faisait trop mal il retomba sur le sol en crachant du sang – ou peut-être le sang sortait-il de son nez cassé, difficile à dire. Je l'aidai à se redresser juste assez pour qu'il ne s'étouffe pas avec.

Susannah arriva et commenta :

— C'était brutal.

— Il n'est pas mort. Si j'avais été brutal, il le serait, contra Nicky

en commençant à se détendre avec difficulté.

Domino toussa encore du sang dont une partie m'éclaboussa. Susannah vint s'agenouiller près de moi pour m'aider.

— C'est un lycanthrope, la prévins-je.

— Je n'ai pas de coupures, je ne risque pas d'être contaminée.

Elle voulut presser sur son nez pour arrêter le saignement. Encore un bon point pour elle : elle était prête à toucher un métamorphe qui saignait, là où beaucoup d'autres humains s'y seraient refusés.

— N'appuyez pas comme ça, vous l'empêchez de respirer, intervint Nicky.

— Comme si ça pouvait vous foutre quelque chose, répliqua Susannah en levant vers lui un regard noir.

Mais elle cessa d'appuyer aussi fort sur le nez de Domino.

— C'est là que vous vous apitoyez sur son sort et que vous me traitez de grosse brute ? demanda calmement Nicky.

— Vous êtes une grosse brute agressive ! s'indigna Susannah. Ce que vous lui avez fait... c'était vicieux !

Nicky me regarda.

— Et toi, Anita ? Tu penses que je suis une brute agressive et vicieuse ?

— Je pense que nous venons d'assister à une sérieuse méprise culturelle.

— Hein ?

— Ils n'appartiennent pas à la même espèce, expliquai-je à Susannah. Domino est issu d'une culture où ce genre de bagarre s'arrête avant de dépasser certaines bornes, tandis que, dans celle de Nicky, presque tous les combats se terminent de cette façon.

Je ne voulais pas préciser quelle sorte d'animal était chacun d'eux, parce que c'est comme dire aux gens quelle sorte de flingue vous portez. Si quelqu'un prend peur ou veut vous causer des ennuis, il peut fournir des détails qui rendent son histoire plus crédible pour la police. Je ne pensais pas que Susannah ferait une chose pareille, mais c'est une règle que j'observe toujours en présence d'autant d'étrangers à notre groupe. Je ne connaissais absolument pas les fossoyeurs.

— Ça n'a pas de sens, protesta-t-elle.

— Tu peux t'asseoir ? demandai-je à Domino.

Il acquiesça sans cesser de tousser ou de pisser le sang à chaque respiration. Susannah passa derrière lui et le laissa s'appuyer contre sa combinaison ignifugée brillante. Passait-elle en machine ? Et le sang parviendrait-il seulement à l'imprégner ? Un des bras de ma veste, ainsi que ma hanche et ma cuisse, était couvert de fluide rouge foncé. Le type du pressing se fait une fortune grâce à moi.

— C'est lui qui a commencé, dis-je à Susannah.

— Mais l'autre n'était pas obligé de le cogner jusqu'à ce qu'il

s'évanouisse !

— Ce n'est pas faux, concédai-je.

— Non, ce n'est pas faux, acquiesça Nicky qui se tenait normalement à présent, la tension du combat presque envolée.

Je me levai face à lui et regardai la minuscule tache de sang au coin de sa bouche.

— Domino t'a touché, ou c'est son sang qui t'a éclaboussé la figure ?

Il se lécha le coin des lèvres.

— Il m'a touché.

Je souris.

— Donc, tous les coups étaient permis.

Nicky écarta les mains comme pour dire : « Évidemment. ».

— Tu m'as cassé les côtes, putain ! se plaignit Domino d'une voix enrouée par le sang et par son nez cassé.

— Vu comme tu craches du sang, j'ai même dû te crever un poumon, dit Nicky sans le moindre remords.

— Faut-il lui appeler une ambulance ? m'enquis-je.

— Un docteur, oui, pas une ambulance, à moins qu'il fasse sa chochette et qu'il en veuille une.

— Va te faire foutre, lâcha Domino avant de se remettre à tousser du sang et à se plier en deux.

— D'accord, pas d'ambulance.

— Il faut qu'il aille à l'hôpital, protesta Susannah. Et vous, vous devriez avoir des menottes !

Elle regarda Zerrowski, qui écarta les mains et se justifia :

— Même s'il a perdu, c'est lui qui a frappé le premier et déclenché la bagarre.

— C'est de la folie.

— Non, c'est juste la vérité, dis-je.

— Toi aussi, tu vas me traiter de brute ? interrogea Nicky.

— Non.

Par-devers moi, je pensai : *De lion, peut-être*, mais pour les non-initiés ce serait la même chose. Les hyènes-garous sont plus fourbes, capables de vous mutiler afin que le combat se termine plus vite, mais les lions tuent plus facilement, et leur testostérone les pousse plus souvent à se battre entre eux. Quand ils ont affaire à d'autres espèces, ils tâchent de se contenir.

Notre ancienne troupe ne fonctionnait pas ainsi, et c'est en discutant avec Micah d'autres troupes à travers le pays que j'ai pris conscience de la différence culturelle. Je l'ai également constatée de mes propres yeux chaque fois que Nicky se battait avec quelqu'un. Il ne commençait jamais, parce qu'il savait que je n'approuverais pas, mais soyez certains qu'il finissait toujours.

— Tu es fâchée contre moi ? demanda-t-il.

Je réfléchis et secouai la tête.

— Non.

Il sourit.

— Ça veut dire que le vainqueur remporte la fille ?

— Ne pousse pas.

Son sourire s'élargit, et il toucha de nouveau le coin de ses lèvres avec sa langue pour jauger la profondeur de sa blessure, ce qui signifiait qu'il avait mal – au moins un peu.

— Il faut encore que j'aille répandre les cendres dans le ruisseau, puis on emmènera Domino à l'infirmerie.

— Je peux m'occuper des cendres, offrit Manny. Prends soin de ton gars.

Je secouai la tête.

— Je vais finir le boulot, et on s'arrêtera sur le chemin du retour pour jeter le reste dans la rivière.

— Tu ne peux pas le faire attendre si longtemps, protesta Susannah, serrant Domino contre elle en un geste protecteur.

— S'il veut que tu le conduises à l'hôpital ou que tu le ramènes au *Cirque des Damnés*, ça ne me pose aucun problème.

— Il me flanque une raclée, et tu le récompenses, lâcha Domino, qui toussait un peu moins.

Je mis un genou en terre près de lui.

— Ce n'est pas Nicky qui a déclenché cette bagarre, c'est toi. Tu as fait couler le sang le premier, et tu l'as fait pendant que tu étais de service auprès de moi. Donc, non seulement tu t'es laissé distraire de tes devoirs de garde du corps, mais tu as distrait Nicky des siens. S'il s'était passé quelque chose pendant que vous vous battiez tous les deux, j'aurais dû me débrouiller seule parce que tu as laissé ce zombie t'effrayer et te faire perdre tes priorités de vue.

— Que Dieu vienne en aide à tout ce qui s'interpose entre toi et ton boulot.

— Fin de la discussion, et de nous deux.

Son regard se fit inquiet.

— Que veux-tu dire ?

— Il me semble que c'était clair, Domino.

Je me relevai.

— Anita, ne fais pas ça.

— C'est toi qui te plains que ma relation avec toi n'est pas aussi sérieuse que ma relation avec Nicky, que je n'ai pas assez de temps et d'attention à te consacrer. Eh bien, tu as raison. Vous êtes trop nombreux et moi pas assez. Donc, si tu n'aimes pas la façon dont je gère notre relation, finissons-en. Tu es désormais libre de trouver quelqu'un d'autre qui, dans ces circonstances, te considérerait comme

la victime au lieu de penser que tu as déclenché une bagarre que tu étais juste trop faible pour remporter.

— Je perds une fois, et je suis faible.

— Tu aurais dû te douter que ça n'était pas une bonne idée de provoquer Nicky. Tu t'entraînes avec lui, Domino. Tu l'as vu se battre. Tu t'es même battu avec lui. Tu savais ce qui se passerait dès l'instant où tu as donné le premier coup de poing, et, si tu ne le savais pas, tu es idiot autant que faible.

— Anita, comment tu peux dire ça ? s'exclama Susannah, choquée.

Mais la discussion était close.

Je m'engageai dans la pente qui menait vers le ruisseau, et Nicky m'emboîta le pas.

— Au cas où tu aurais besoin qu'on garde ton corps en chemin, dit-il sur un ton presque neutre.

Je souris et transférai le bocal de cendres de zombie dans ma main droite pour lui tendre la gauche à tenir.

— Et si on doit dégainer ? demanda-t-il.

— Je prends le risque.

— En tant que garde du corps, je devrais refuser.

— C'est toi qui vois.

Il sourit et prit ma main. Ses jointures étaient écorchées et saignaient un peu. Ça aurait sans doute posé un problème à Susannah, mais moi, je m'en fichais.

Nous traversâmes le cimetière, moi couverte du sang de Domino, Nicky blessé de lui avoir tapé dessus, et ça ne me dérangea pas le moins du monde. J'étais soulagée d'en avoir fini avec Domino. Un tigre de moins, mais il en restait encore un bon paquet.

Chapitre 37

Lorsque nous revînmes du ruisseau, Domino essayait de se déshabiller. Il demanda de l'aide à Susannah pour se dépatouiller des lanières en cuir de ses holsters, et elle fronça les sourcils d'un air perplexe avant de lever les yeux vers moi.

— Il délire.

— Non, c'est simplement qu'il ne veut pas bousiller son matos quand il se transformera, expliquai-je.

Je pressai la main de Nicky, m'agenouillai dans l'herbe près d'eux et aidai Domino à ôter les holsters qui portaient ses deux armes de poing et ses chargeurs de rechange.

Susannah le berçait toujours à demi quand j'entrepris de lui enlever son tee-shirt ensanglanté. Il frémit ; de toute évidence, ça lui faisait très mal. Nicky nous toisa.

— Le tee-shirt est bousillé de toute façon, tu n'as qu'à le laisser se déchirer, suggéra-t-il.

— Ecartez-vous de lui ! aboya Susannah.

— Non, il a raison. On s'en fout, du tee-shirt, dit Domino de cette voix déformée qu'ont les gens au nez cassé.

— Se déchirer comment ? interrogea Susannah.

Je rabattis le tee-shirt en prenant garde à ne pas toucher les côtes de Domino.

— Il va se transformer, ce qui contribuera à soigner une partie des dégâts, expliquai-je.

— Se transformer en quoi ? demanda-t-elle sans frémir ni s'écarter de lui.

— Ton pantalon est intact, dis-je à Domino. Tu l'aimes assez pour le sauver ?

— Je vise le tigre, pas la forme intermédiaire, alors, mon pantalon...

Domino déglutit comme si ça lui faisait mal de parler. Il toussa de nouveau, cracha encore du sang et courba l'échine comme s'il était blessé à la poitrine.

— S'il se change en tigre, son pantalon ne se déchirera pas forcément, et on pourra le lui enlever une fois qu'il sera sous sa forme animale, acheva Nicky à sa place.

— Vous ne le toucherez pas, contra Susannah.

— Vous pensez que nous sommes ennemis maintenant, pas vrai ?

— Vous venez de lui flanquer une raclée, donc oui, s'indigna-t-

elle comme si ça allait de soi.

— On est ennemis maintenant, Domino ?

— Non. Aide-moi à enlever ce pantalon. Je ne suis pas sûr de contrôler la forme que je prendrai, et je viens juste de l'acheter.

Nicky s'agenouilla de l'autre côté du tigre-garou. Susannah passa un bras autour de l'épaule de ce dernier et se pencha en arrière pour l'écarter de Nicky. Domino poussa un gémissement de douleur.

— Ne le touchez pas ! s'écria Susannah.

— Vous me faites mal, protesta Domino.

— Vous le pliez dans le mauvais sens, ajoutai-je.

— Comment pouvez-vous rester si calme ? s'étonna Susannah.

C'était à Domino qu'elle parlait, mais je me chargeai de répondre :

— Parce que c'est fini.

— Il est blessé, et il saigne encore. Ce n'est pas fini.

— La bagarre est finie, répliqua Nicky en tendant la main vers la ceinture de Domino.

— Qu'est-ce que vous faites ? protesta Susannah, mais sans chercher à déplacer le tigre-garou cette fois.

— Il a demandé à Nicky de l'aider à enlever son pantalon, lui rappelai-je.

Nicky défit la ceinture de l'autre homme avec les mêmes gestes assurés que lorsqu'il me déshabillait. J'ai presque la même ceinture en ce moment – assez solide pour supporter le poids de mes flingues sans s'affaïsser ou s'user trop vite.

Quand Nicky commença à descendre le pantalon de Domino, Susannah demanda :

— Comment pouvez-vous le laisser vous toucher ainsi ?

— Il va falloir qu'ils s'y mettent à deux avec Anita pour me déshabiller sans me faire mal, répondit Domino.

Je joignis mes efforts à ceux de Nicky pour faire passer les hanches de Domino à ce foutu pantalon. Du coup, je vis que le tigre-garou portait un slip noir ce jour-là, échancré très haut sur les côtés – la coupe qu'on appelle brésilienne. Je sus qu'il l'avait choisi pour Jade, car c'est l'une des rares préférences qu'elle a exprimées en matière de sous-vêtements masculins.

— Il a essayé de vous tuer ! protesta Susannah.

— S'il avait voulu me tuer, il y serait arrivé, contra Domino.

Il grimaça comme nous tirions son pantalon vers le bas et tenta de se soulever pour nous aider. Il se remit à tousser du sang écarlate dans la lumière du soleil levant.

— Si c'est votre poumon, on doit vous conduire à l'hôpital ou vous risquez de mourir.

Quand Domino put de nouveau parler, il s'essuya la bouche d'un

revers de main et dit :

— Je guérirai, et Nicky le sait.

— Je ne comprends rien à tout ça.

— Vous avez l'air gentille, mais non, vous ne comprenez pas.

— Alors, expliquez-moi.

Domino la dévisagea, et ce fut comme si elle voyait le feu orange et rouge de ses prunelles pour la première fois – peut-être lui avait-il échappé dans le noir.

— Seigneur ! Vos yeux, souffla-t-elle.

— Magnifiques, pas vrai ? lançai-je.

Elle le regardait fixement telle une souris hypnotisée par un serpent.

— Vous pensez que je suis sympa parce que Nicky l'est moins, mais j'ai été formé à servir de garde du corps à un mafieux à l'ancienne. Ce n'est pas un boulot cool ou bienveillant, et, pour être capable de le faire, je ne devais pas l'être non plus. Nicky est un meilleur méchant que moi, mais ça ne fait pas de moi un gentil, ou en tout cas, par le genre de gentil pour lequel vous me prenez, déclara Domino.

— Je ne comprends rien à tout ça.

Il se tourna vers moi.

— Je crois que Susannah devrait aller voir ailleurs.

J'acquiesçai.

— Eddie, tu peux ramener Susannah au camion ? Domino voudrait un peu d'intimité pour se déshabiller.

Domino me dévisagea. Il savait que je savais qu'il se fichait bien que Susannah le voie nu. Mais il ne voulait pas qu'une étrangère à notre groupe lui donne l'impression d'être un monstre, ou ne cesse de souligner combien nous étions tous différents des gens « normaux ».

Eddie s'approcha et aida sa fille à se relever, si bien que Domino dut soutenir seul son propre poids, en se penchant sur le côté et en s'appuyant sur une main. Il ne put dissimuler que ça lui était douloureux, et le fait qu'il préférait avoir mal plutôt que d'être confortablement calé contre une jolie femme disait combien l'attitude de Susannah l'avait perturbé. C'est une chose de savoir que vous êtes un monstre, c'en est une autre que les gens vous le fassent remarquer avec toute la subtilité d'un bulldozer.

— Si vous avez besoin d'aide, criez, dit Zerbrowski avant de rejoindre les autres, qui avaient pris ma demande d'intimité très au sérieux.

Nous nous retrouvâmes seuls tous les trois dans le soleil qui filtrait à travers le feuillage.

Nous finîmes de descendre le pantalon de Domino, mais sans toucher à son slip noir tendu sur le devant – pas autant, toutefois, qu'il

aurait pu l'être.

— Susannah est mignonne, se justifia Domino.

— Je suppose que oui.

— Tu veux qu'on sauve ton slip ? demanda Nicky.

— Ouais.

Je passai une main sous le tigre-garou, et Nicky m'imita. Franchir ses fesses ne fut pas le plus délicat. Il bandait partiellement, et en temps normal ça ne m'aurait pas trop gênée, mais je venais de rompre avec lui, et ça me faisait tout bizarre de le déshabiller juste après comme si j'enfreignais une quelconque loi de la rupture. Un dernier petit coup avant de partir chacun de son côté, je pouvais comprendre, mais ça...

— Je pourrais sortir avec elle ? interrogea Domino à l'instant où nous libérions une turgescence embarrassante mais toujours magnifique.

De tous mes partenaires, il n'en est pas un seul dont la nudité ne m'émerveille systématiquement. D'un autre côté, Domino n'était plus mon partenaire, donc... Eh merde ! Je me concentrai pour aider Nicky à finir de le déshabiller.

— Bien sûr, même si ta dernière tirade risque de l'avoir un peu refroidie.

— Ça te dérangerait que je couche avec elle ?

— Parce que c'est plus ou moins mon amie, ou parce que ça te ferait une autre partenaire que Jade et moi ?

— La deuxième raison, répondit-il tandis qu'on faisait descendre son pantalon le long de ses jambes.

Il s'appuyait davantage sur un bras que sur l'autre. Je ne pensais pas qu'il était blessé à une main, mais plutôt qu'un côté de sa cage thoracique lui faisait plus mal que l'autre.

Je réfléchis et dis la vérité.

— Non, ça ne me dérangerait pas.

— Merci, c'est tout ce que j'avais besoin de savoir.

— Souviens-toi que ça ne l'ennuie pas non plus que Jean-Claude couche avec Envie, intervint Nicky.

Je fronçai les sourcils.

— Tu ne nous aides pas.

— Je voulais juste dire que le fait que tu acceptes de le partager avec quelqu'un d'autre ne signifie pas que tu ne tiens pas à lui.

Je dévisageai le lion-garou en lui laissant savoir que je n'étais pas contente. J'avais réussi à me débarrasser d'un de mes partenaires, et je ne voulais pas qu'il me réconcilie avec lui. A l'instant où j'en pris conscience, je lâchai :

— Eh merde !

— Tu vois ? dit Nicky.

— Va te faire foutre.

— Plus tard.

— Prétentieux.

Il sourit.

— Je n'ai pas dit ce soir, j'ai dit plus tard. Dans quelques jours, ce sera encore plus tard.

Ne sachant pas quoi répondre, je n'essayai même pas. Vous voyez ? Je retiens certaines leçons.

— Il me semble avoir raté une conversation entière, dit Domino.

— Nicky vient de me rappeler que je me sens un peu submergée sur le plan personnel en ce moment, avec tous les tigres qui me mettent la pression à cause de votre prophétie.

— Désolé.

— Inutile de t'excuser pour ça, Domino. Je ne suis pas certaine que ce soit la faute de quiconque, mais j'ai été soulagée de rompre avec toi.

Malgré la douleur, cela parut l'attrister. Je touchai sa cuisse nue.

— J'ai pensé : « *Un tigre de moins, mais il en reste encore un bon paquet* ». Ce n'est pas une assez bonne raison pour plaquer quelqu'un.

— Alors, on est toujours ensemble ou pas ? Je ne comprends rien.

— Tu n'es pas le seul.

Nicky entreprit de délayer une des bottes de Domino et moi l'autre. Il avait raison, on ne pouvait pas finir de lui enlever son pantalon tant qu'il aurait ses chaussures aux pieds. Les chaussures, c'est toujours le point délicat quand vous vous déshabillez dans la vraie vie. L'astuce, c'est de les enlever le plus vite possible si vous êtes en pantalon.

La plupart des stripteaseurs professionnels portent des pantalons qui tiennent avec du Velcro et qu'ils peuvent arracher sans les abîmer. Dans les films, il s'agit de faire diversion et de couper la scène une douzaine de fois pour changer de vêtements, de sorte qu'à la fin il y aura eu cinq tenues différentes pour une seule scène de striptease. Une pure illusion. Dans la vraie vie, commencez par virer les godasses.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Domino. Nicky me surprit en répondant :

— Ça veut dire qu'Anita ne peut pas être ta petite amie ; elle n'a ni le temps ni l'énergie nécessaires pour sortir avec autant de gens, mais elle a quand même besoin de nourrir l'ardeur et Jean-Claude a quand même besoin de boire du sang.

— Ni toi ni moi ne laissons les vampires nous mordre.

— Je compte essayer avec Jean-Claude.

Nous dévisageâmes Nicky tous les deux.

— Tu as toujours été fermement contre, lui rappelai-je.

Il acquiesça tandis que nous finissions de déshabiller Domino. Le

tigre-garou se retrouva allongé dans l'herbe, totalement nu et plus si excité, mais il avait mal et il ne mélangeait pas la douleur et le sexe.

— J'ai décidé d'essayer.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas devoir raccourcir ta liste de partenaires, surtout si tu ajoutes un nouveau tigre. C'est plus pratique de conserver ceux qui acceptent de nourrir Jean-Claude, et tu peux être étonnamment pragmatique dans ce domaine.

J'étais amoureuse de cet homme, et il pensait que je risquais de me débarrasser de lui parce que je me sentais débordée. Je ne savais pas trop ce que ça disait sur moi. De la part de Nicky, c'était juste un raisonnement de sociopathe : si tu ne satisfais pas mes besoins, pourquoi te garderais-je près de moi ?

— Je ne crois pas pouvoir être avec Jean-Claude de cette façon. Je l'ai vu boire du sang, et c'est trop proche du sexe, déclara Domino.

— C'est vrai, mais Jean-Claude respecte les limites.

— Pourquoi ne se débarrasse-t-elle pas plutôt des gens qu'elle ne voit qu'une fois de temps en temps, comme Rafaël ou le Roi des cygnes ?

— Ils sont trop puissants en tant qu'alliés, et nourrir l'ardeur est l'une des raisons pour lesquelles ils restent nos alliés. Sans compter l'énergie fabuleuse qu'ils dégagent.

— Ouais, acquiesça Domino, à poil dans l'herbe. C'est comme une drogoue.

Nicky opina.

— On t'a déshabillé pour que tu puisses te transformer, alors, pourrais-tu éviter de discuter de mon plan alimentaire et te mettre au travail ? m'agaçai-je.

— Si Jade t'appréciait davantage, tu te satisferais de ne coucher qu'avec elle ? interrogea Nicky.

Domino acquiesça, frémit, se figea et répondit :

— Je pourrais tomber amoureux d'elle si elle me laissait faire, mais elle a si peur des hommes ! Le seul fait qu'elle m'attire fait automatiquement de moi un méchant à ses yeux.

— Jade est complètement en vrac dans sa tête, dis-je.

— Tu es injuste.

Domino tendit une main vers moi, mais à cet instant du sang frais jaillit de sa bouche et il se mit à haleter comme s'il ne pouvait plus respirer.

— Ton poumon vient de s'affaïsser, commenta Nicky.

— Transforme-toi, ordonnai-je.

Domino bascula lentement sur le côté, le souffle si laborieux que ça me faisait mal de l'entendre. Déjà, sa peau s'assombrissait.

— Pourquoi ne se transforme-t-il pas ? m'inquiétai-je.

- Je n'en sais rien, répondit Nicky.
 - Il va s'évanouir et se transformer, c'est ça ?
- Il secoua la tête.
- Non, s'il s'évanouit, il risque de mourir.
 - Quoi ?
 - Les vampires n'ont pas besoin de respirer. Nous, si.
 - Merde !

Je posai une main sur la joue de Domino et, dès l'instant où ma peau toucha la sienne, je commençai à suffoquer. Ma poitrine était en feu, avec un point de douleur aiguë sur la droite. Je m'écroulai sans rompre le contact. Le regard planté dans ses yeux couleur de flammes, je songai : « *Nous sommes en train de mourir* ».

Chapitre 38

Nicky retira vivement ma main de la joue de Domino, et je pus de nouveau respirer. J'avais toujours mal, mais la douleur était sourde et lointaine, comme si j'avais reçu des coups à la poitrine vingt-quatre heures avant. Nicky m'attira dans son giron et je restai là à regarder Domino se tordre, haletant. Il tendit une main vers moi, et Nicky prit la mienne pour m'empêcher de le toucher.

— Transforme-toi, Domino, le pressa-t-il.

La voix de Jean-Claude résonna très fort dans ma tête.

— Que se passe-t-il, ma petite ?

Je ne me donnai pas la peine de parler : je me contentai de lui laisser « voir » ce que je voyais.

— Dresse tes boucliers entre vous deux, Anita. (Il ne m'appelle quasiment jamais par mon prénom). Dresse-les, ou Domino t'entraînera avec lui. Je vais protéger les autres autant que possible.

Et sa présence s'évanouit comme il exécutait ses propres instructions, érigeant entre nous des boucliers aussi impénétrables que les murs d'un château fort tout neuf et parfaitement conçu pour résister aux assauts.

Moi, je n'avais pas six siècles de pratique en la matière, et mes boucliers n'étaient pas aussi solides que les siens. Je sentais toujours Domino au travers, et j'avais du mal à ne pas lui prêter attention alors qu'il se mourait sous mes yeux. Je sentais aussi Nathaniel et Damian davantage que les autres, parce qu'ils sont respectivement mon premier animal à appeler et mon serviteur vampire – comme je suis la servante humaine de Jean-Claude. Je percevais également le reste de notre groupe, mais Jean-Claude faisait de son mieux pour les bloquer. Je les sentis m'envoyer volontairement leur énergie le long de notre lien métaphysique, mais il y avait un autre pouvoir encore plus proche.

Je levai les yeux vers Nicky qui me tenait contre lui. Une fois, je l'ai accidentellement vidé jusqu'à ce que mort s'ensuive – non, je n'exagère pas. Le docteur a dû faire redémarrer son cœur deux fois, alors qu'aucun de nous n'était aussi grièvement blessé. Si Nicky avait été mon lion à appeler, j'aurais pu me rendre compte que je pompais son énergie, mais il est ma Fiancée, ce qui signifie que le flux entre nous est à sens unique, et beaucoup plus subtil.

Je dus mettre de côté toutes mes douleurs, ma peur et mes inquiétudes pour me calmer suffisamment et percevoir l'énergie qui

s'écoulait de lui à moi, de sa peau à la mienne. En la voyant, je m'écartai aussi vite que possible et rampai loin des mains tendues de Nicky.

— Non !

Je m'affaissai entre les deux hommes, dont l'un tentait de me vider de mes forces et dont l'autre m'alimentait avec les siennes. Je me tournai sur le flanc vers Domino.

— Transforme-toi, putain !

Il me dévisagea, les yeux écarquillés, le visage virant au cramoisi. Je savais que ça lui faisait mal de respirer et qu'il n'y parviendrait bientôt plus.

Je suis capable d'appeler la bête de quelqu'un d'autre. Richard m'a appris, et il me suffit de penser à lui pour sentir une odeur de forêt, d'arbres à feuilles persistantes qui ne poussaient pas dans ce cimetière. Dans ma tête, j'entendis Richard chuchoter :

— Anita.

— Aide-moi à faire sortir la bête de Domino, répondis-je tout haut, parce que c'était trop dur de penser à ce moment-là.

Je m'attendais à ce que Richard proteste parce qu'on n'est jamais d'accord, mais il n'en fit rien. J'ignorais si Jean-Claude l'avait déjà contacté ou s'il voyait ce qu'il se passait ; quoi qu'il en soit, il se projeta le long de notre lien métaphysique et déversa son énergie chaude en moi. Je humai le musc du loup et vis Richard, le soleil matinal jetant des reflets dorés et roux dans les cheveux bruns ondulés qui encadrent son visage perpétuellement bronzé aux traits d'une beauté presque douloureuse.

Dès l'instant où je croisai son regard, ses yeux bruns virèrent à l'ambre de sa forme animale, et un jaillissement d'énergie tiède dansa sur ma peau. Je posai ma main sur l'épaule de Domino. Cette fois, le tigre-garou ne m'entraîna pas dans l'abîme de sa douleur. Je propulsai le pouvoir en lui sans me soucier d'y aller doucement, car nous n'avions plus le temps de prendre des précautions.

Ce fut aussi brutal que si je lui avais envoyé une décharge d'électricité ou d'adrénaline pour faire redémarrer son cœur. Et, de fait,

Domino réagit comme si je l'avais fait. Son dos s'arqua ; ses membres se raidirent ; du sang se déversa de sa bouche comme ses côtes brisées déchiquetaient davantage ses poumons. Puis sa peau blême ondula tel un voile de soie posé sur de l'eau, et l'instant d'après, son corps explosa en une vague de liquide chaud qui se déversa sur moi, m'aveuglant jusqu'à ce que je m'essuie les yeux de ma main libre.

Un tigre blanc gisait sur le flanc, ses rayures noires bien nettes dans la lumière du jour comme s'il sortait tout juste de l'usine. Il était parfaitement sec et avait l'air presque irréel dans l'herbe humide. Il

faisait deux fois la taille d'un tigre normal, soit environ celle d'un cheval. C'est rare que je voie mes amants sous leur forme purement animale, et j'oublie parfois à quel point elle est massive.

De nouveau, je sentis une pulsation d'énergie chaude tandis que l'odeur de loup et d'arbres à feuilles persistantes s'intensifiait.

— *Domino va bien ?* me demanda Richard par la pensée.

Je regardai fixement l'énorme flanc poilu sans me rendre compte que je retenais mon propre souffle – jusqu'à ce qu'il se soulève et que je pousse un énorme soupir de soulagement, puis doive inspirer très vite pour compenser.

Nicky prit le pouls du tigre à l'intérieur de sa patte, près de l'aisselle, comme on fait avec les chiens. Il hocha la tête.

— Il est évanoui, mais le pouls est bon.

— Merci, Richard, merci infiniment.

— Content d'avoir pu t'aider. Domino est un mec bien. Vous me raconterez comment il a été blessé ce soir après la réunion.

— Quelle réunion ?

— Rafael et Micah ont convoqué les chefs locaux. Je passerai après mon dernier cours.

— Je n'étais pas au courant.

— Tu as eu une nuit agitée ?

— Un peu, oui.

— Il faut que j'y aille, je veux passer à la gym avant le début des cours.

— Encore merci, Richard.

Il eut un vrai sourire, même si ce n'était pas tout à fait celui pour lequel je fondais autrefois.

— Tu aurais réussi à te débrouiller sans moi.

— Mais peut-être trop tard.

— C'est en partie à ça que sert le triumvirat, Anita. Je suis désolé d'avoir mis si longtemps à le comprendre.

J'entendis quelqu'un s'exclamer :

— Oh mon Dieu, c'est magnifique !

— On a de la compagnie, dis-je. Je dois y aller.

— À ce soir.

— À ce soir.

Et nous coupâmes la connexion au même moment, si bien que j'en fus presque désorientée. C'était bizarre de me retrouver dans l'herbe et couverte de fluide visqueux plutôt que debout dans l'allée du garage de Richard – même si je m'interrogeais sur la fameuse réunion et sur ce qu'il pouvait bien attendre de moi. On ne s'était pas beaucoup vus ces derniers temps. Ce qui signifiait sans doute qu'il avait une relation sérieuse. Quant à moi, j'étais très occupée avec tous mes partenaires.

Susannah observait le tigre géant d'un air émerveillé. Elle voulut se mettre à genoux pour le toucher, mais Nicky s'interposa.

— Ce n'est pas une bonne idée. En se réveillant, il risque de ne pas savoir où il est pendant quelques secondes. Mieux vaut ne pas l'effrayer.

Susannah dévisagea Nicky en clignant des yeux. Elle ne comprenait pas.

— Considère-le comme un vétérinaire dans une zone de guerre, suggèrai-je, quelqu'un qu'il vaut mieux ne pas réveiller en sursaut.

Elle acquiesça gravement. Je savais qu'un de ses ex souffrait de stress post-traumatique et que ça avait non seulement gâché leur relation, mais aussi sa vie. À bien y réfléchir, elle m'avait beaucoup trop parlé de cette histoire. Pas étonnant qu'on ne se soit jamais vues pour prendre un verre et se raconter nos vies ; je ne voulais pas en apprendre davantage sur la sienne.

— C'est un putain de gros chat, commenta Zerbrowski en nous rejoignant.

Je hochai la tête. Nicky me tendit une main pour m'aider à me lever et je la pris, même si j'étais encore couverte de gélatine à moitié figée. Seigneur ! J'allais avoir besoin d'une autre douche. Nicky, lui, avait été épargné par les éclaboussures ; il ne s'était taché qu'un genou de pantalon en prenant le pouls de Domino.

— Comment se fait-il que tu sois si propre ?

— Je me tenais à un demi-mètre plus loin.

— Apparemment, ça a suffi, dis-je en secouant ma main pour faire tomber la gélatine dans l'herbe.

Zerbrowski se fendit d'un sourire grimaçant.

— Crache le morceau, ou tu risques d'exploser, grognai-je.

— On dirait un truc de fétichiste – du *bukkake* transparent.

Je lui jetai un regard hostile.

— C'est plus épais, ça colle davantage et c'est plus difficile à nettoyer, dis-je en me frottant les bras pour les nettoyer vaguement.

— Ouah ! lâcha Zerbrowski avec un sourire si large que ça aurait dû lui faire mal.

— Vous avez besoin d'aide pour le charger dans ton SUV ? interrogea Manny en jaugeant le tigre du regard.

L'air ondula un peu comme au-dessus d'une autoroute surchauffée l'été, puis l'énorme félin parut se ratatiner et le corps humain de Domino émergea tel un insecte d'un glaçon fondu.

— Ouah ! souffla Susannah à son tour, et pas au sujet de la gélatine que je décollais de ma figure.

Elle regardait Domino évanoui presque comme elle avait regardé sa bête, comme si c'était l'une des plus belles choses qu'elle n'avait jamais vues, à ceci près que, cette fois, un désir des plus humains se

mêlait à son émerveillement.

C'était mauvais signe que Domino se soit retransformé aussi vite et qu'il n'ait toujours pas repris connaissance ; ça signifiait qu'il était très mal en point. Nicky et moi échangeâmes un coup d'œil. Nous étions les seuls sur place à nous en rendre compte, mais deux de nos compagnons me connaissaient assez bien pour deviner que quelque chose clochait à l'expression de mon visage.

— Il va s'en remettre ? interrogea Zerbrowski.

Manny se contenta de nous observer, Nicky et moi.

Je hochai la tête.

— Ça risque de prendre un peu de temps.

— Il est plus facile à transporter ainsi, dit Nicky en s'accroupissant pour soulever l'homme inconscient et en le calant contre sa poitrine comme il l'aurait fait avec un enfant, même si les longues jambes de Domino pendaient par-dessus son avant-bras.

— Vous êtes vraiment aussi costaud que vous en avez l'air, commenta Susannah.

— Je le suis davantage, la détrompa Nicky. (Il se tourna vers moi). On peut y aller ?

J'acquiesçai.

— Ouais, j'en ai plus que terminé avec ce cimetière.

Manny m'aida à ranger mes affaires dans ma sacoche et porta celle-ci afin que je n'en salope pas le beau cuir. Je pris la carabine et un des fusils, et Zerbrowski se chargea de l'autre. Eddie rapporta que la compagnie qui gérât ce cimetière et plusieurs autres dans le coin venait de l'appeler.

— Avec un peu de chance, on aura un contrat pour les débarrasser des goules avant la tombée de la nuit.

J'opinaï.

— Espérons-le.

Susannah continuait à mater Domino toujours complètement nu dans les bras de Nicky. Elle prit conscience de ce qu'elle faisait et détourna les yeux, mais sans pouvoir s'empêcher de le regarder de nouveau. C'était un peu impoli de sa part. Je voulus lui dire de cesser de baver comme ça, puis je me souvins que Domino m'avait demandé si ça me dérangerait qu'il sorte avec elle, et je me ravisai. S'ils sortaient ensemble, elle ferait bien plus que le mater nu. Franchement, ce n'était pas mes oignons, alors pourquoi cela me dérangeait-il à ce point ? Bonne question, pas vrai ?

Chapitre 39

Les trois d'entre nous qui étaient conscients mirent des lunettes de soleil pour se protéger contre la lumière matinale. J'appelai l'agent spécial Manning depuis la voiture – le Bluetooth, c'est formidable quand ça marche.

— Vous voulez revoir les vidéos en utilisant votre pouvoir sur les morts, c'est bien ça ?

— Oui.

— Vous ne l'avez pas déjà fait la première fois ?

— La première fois, je me suis servi de mon expertise, pas de mon pouvoir.

— Expliquez-moi la différence.

— J'ai regardé les vidéos comme un flic capable de relever les morts. Maintenant, je voudrais les regarder en activant mes capacités psychiques, pour voir si je décèle des indices qui ont échappé à mes yeux. C'est compréhensible, ce que je raconte ?

— En fait, oui.

— Et j'aimerais amener un autre réanimateur, Manny Rodriguez.

— C'est lui qui vous a formée à l'origine. Nous le connaissons, révéla Manning sur un ton lourd de sens, comme si elle avait enquêté spécialement sur lui.

Manny étant assis à côté de moi dans la voiture, je laissai filer car je n'avais pas précisé à Manning que j'appelais en Bluetooth histoire que tout le monde puisse entendre la conversation. Mais je poserais la question plus tard.

— Peut-il me servir de seconde paire d'yeux pendant le visionnage ?

— Non, marshal Blake, il ne peut pas.

— Si je vous demande pourquoi, me répondrez-vous ?

— Vous savez qu'il était un proche de Dominga Salvador, que vous m'avez décrite comme une des personnes les plus maléfiques que vous avez jamais rencontrées.

Ce fut dur de ne pas regarder Manny, mais j'y parvins.

— Je suis au courant de son passé.

— Dans ce cas, vous pouvez comprendre qu'on ne veuille pas l'impliquer dans cette affaire.

— Méchant un jour, méchant toujours, hein ?

— D'après mon expérience, oui, marshal Blake.

Je tapotai l'épaule de Manny en conduisant d'une main pour lui

faire savoir que je ne partageais pas l'avis de Manning.

— Comme je n'ai pas le temps d'en discuter avec vous, je vais me contenter de me repasser ces vidéos toute seule.

— Vous pouvez amener un autre réanimateur, du moment que ce n'est pas Rodriguez.

— Il n'y a personne d'autre chez *Réanimateurs Inc.* avec qui je voudrais partager ça.

— Pourquoi pas Kirkland ?

— Comme je viens de le dire, personne chez *Réanimateurs Inc.*

— Kirkland bosse à temps plein pour nous et le service des marshals à présent. Il ne peut pas tout faire à la fois, répliqua Manning sur le ton de quelqu'un qui tentait de m'inciter à la confiance, même si je ne pouvais pas expliquer comment au juste.

A mon avis, elle faisait ce boulot depuis si longtemps que toute conversation était un interrogatoire potentiel pour elle. Je me demandai si elle avait déjà eu des enfants ados ; si oui, ils avaient dû détester ça.

— Larry et moi avons un désaccord méthodologique fondamental.

— C'est-à-dire ?

— Il pense que je suis une sociopathe meurtrière à sang froid, et je pense que c'est un conformiste faible de caractère qui rechigne à faire le sale boulot.

Manning rit, ce qui m'interpella parce que je n'essayais pas d'être drôle.

— Je dois bien admettre que lui et vous semblez avoir une approche très différente de votre métier.

— Ma façon de le dire me semblait plus exacte, mais comme vous voudrez.

— Est-il psychiquement assez puissant pour vous aider à repérer des indices sur les vidéos ?

Je réfléchis et tentai de me montrer équitable.

— Assez puissant ? Oui. Prêt à s'abandonner suffisamment à ses dons pour voir tout ce qu'il est capable de voir ? Je l'ignore.

— Vous pensez qu'il se retient ?

— C'est ce que je viens de dire, ouais.

— Au bureau, nous avons jugé que Kirkland avait pleinement intégré ses capacités.

— Pleinement intégré ? C'est la première fois que j'entends cette expression dans ce contexte.

— Le jargon du bureau. Vous savez ce que c'est, tenta de plaisanter Manning.

Mais sa voix trahissait qu'elle cachait quelque chose, ou peut-être qu'elle regrettait d'en avoir trop dit.

— Ouais, je sais ce que c'est, acquiesçai-je, alors que ce que je

voulais dire c'était « Vous savez que vous avez gaffé, je sais que vous avez gaffé, et vous espérez que ça m'a échappé, mais vous savez que ça n'est pas le cas. Et vous espérez que je ne chercherai pas ce que ça signifie, mais nous savons toutes les deux que je le ferai ».

— Je verrai si l'agent Kirkland est disponible plus tard dans la journée pour regarder les vidéos avec vous.

— En fait, je préférerais qu'on évite de faire ça.

— Pourquoi, Blake ? Et tâchez de me donner une bonne raison professionnelle, pas une raison personnelle.

— Un, je ne suis pas persuadée que Larry ait « pleinement intégré » ses pouvoirs, donc il est possible qu'il ne me serve à rien. Deux, il est très conservateur, et je n'ai vraiment pas envie de regarder du porno avec quelqu'un qui pense que je couche avec l'ennemi.

— Vous pouvez me la refaire ? Je ne pige pas.

— L'agent Kirkland a un problème avec moi parce que je cohabite avec les monstres, agent Manning.

— Il vous l'a dit ?

— Il considère les vampires comme des cadavres ambulants, donc, ouais, ça le fait flipper que je couche avec quelques-uns d'entre eux.

— Vous pensez vraiment qu'il laissera son opinion personnelle interférer avec son travail sur cette affaire ?

— Peut-être. Ou peut-être que je n'ai tout simplement pas envie de me cogner un nouveau sermon sur mon comportement maléfique qui me conduira tout droit en enfer.

— Il vous a vraiment dit ça de cette façon ? demanda Manning très sérieusement.

— Ce ne sont pas les mots exacts qu'il a employés, mais... il a utilisé l'adjectif maléfique, et il n'a pas dit carrément que j'irais en enfer, mais c'était sous-entendu.

— J'ai toujours trouvé Kirkland très professionnel, très à cheval sur les règles.

— Au cas où vous n'auriez pas remarqué, « très à cheval sur les règles », ce n'est pas la meilleure manière de me décrire.

Elle rit de nouveau. J'étais ravie que quelqu'un me trouve drôle aujourd'hui.

— Certes, votre dossier fait état d'un certain nombre d'infractions que je vois bien Kirkland désapprouver chez une partenaire.

— Seigneur ! Ce que vous êtes douée pour rester polie, Manning. Son rire mourut à l'autre bout de la ligne.

— Il faut bien. Je me tape plus de paperasse que vous.

— Exact. Et comment Larry a-t-il conservé son insigne de marshal en allant bosser à plein-temps pour vous ?

— Nous avons conclu un accord spécial entre agences pour qu'il

puisse cumuler les deux.

— Ce n'est pas un conflit d'intérêts... Le coup de l'homme qui ne peut pas servir deux maîtres et tout le bordel ?

— Pour ce que j'en sais, c'est un niveau de coopération inter-agences inédit jusqu'ici.

— Je comprends qu'il devait rester membre de la branche surnaturelle pour garder sa licence d'exécuteur. En matière de violence, il y a dans notre code de conduite de sérieuses brèches qu'on ne trouve pas chez le FBI ou même dans le service ordinaire des marshals. Vous vouliez un toutou qui obéirait au FBI, mais vous vouliez qu'il puisse tuer aussi facilement qu'un exécuteur. Larry n'est pas un flingueur, Manning. J'espère que vous ne l'avez pas embauché en pensant le contraire.

— Kirkland fait le boulot.

— Sur le terrain ? J'en doute.

— Si vous n'étiez pas si imprévisible, vous auriez pu être le premier agent à porter deux insignes, mais Kirkland n'est pas le seul à douter de votre allégeance, Blake, répliqua Manning, de nouveau sérieuse et limite hostile.

— On m'a dit il y a longtemps déjà que les fédéraux, ayant décidé qu'ils ne pouvaient pas me contrôler, ne voulaient pas de moi dans leur bac à sable.

— Qui, « on » ?

— Je pense pouvoir trouver de nouveaux indices si je regarde de nouveau ces horribles vidéos en utilisant mes pouvoirs.

— Donnez-moi une heure.

— Je sors juste de mon boulot de réanimatrice et je dois me laver, mais après ça je suis à votre disposition.

Depuis la banquette arrière. Nicky lança :

— Tu dois manger et te nourrir avant de ressortir. Nathaniel et Micah m'ont envoyé un texto pour que je te le rappelle.

Je frémis, attendant que Manning me demande qui c'était, mais elle n'en fit rien. Hourra pour la technologie qui vise juste le conducteur. Je sais que l'option mains libres a été conçue pour que les parents puissent discuter en voiture pendant que leurs gamins hurlent derrière eux, mais elle est très pratique aussi pour mon boulot.

— Il faut que je me lave et que je mange, rectifiai-je. Mes chéris se plaignent toujours que j'oublie de m'alimenter quand je suis sur une affaire et que ça me rend... grognon.

Manning émit un son qui était presque un ricanement.

— Alors, mangez avant de regarder les vidéos, parce que vous savez que vous ne pourrez plus rien avaler après.

— Ouais, probablement pas.

— Mais je vous préviens que je vais essayer de faire venir

Kirkland cette fois.

— Je m'en doutais un peu.

— Vous accepterez de regarder les vidéos avec lui ?

— Vous resterez avec nous pour faire en sorte qu'on ne se dispute pas ?

— Comme si vous étiez des ados qui avaient besoin d'un arbitre ?

— Non, comme si nous étions deux agents dont aucun n'a encore lancé son poing dans la gueule de l'autre, mais que ça ne saurait plus tarder. Considérez ça comme la version adulte des ados qui ne peuvent pas s'encadrer.

— Je ne suis pas certaine qu'on puisse qualifier ça « d'adulte ».

— Appelez-le comme vous voudrez, mais je vous demande de ne pas nous laisser seuls tous les deux avec ces vidéos, parce que ça tournera forcément mal.

— Si vous étiez du FBI, admettre que vous ne pouvez pas collaborer avec un autre de nos agents vous vaudrait une appréciation défavorable dans mon rapport.

— Alors ça tombe bien que je ne sois pas du FBI, agent spécial Manning, dis-je avec mon sourire déplaisant, celui qui donne l'impression que je vais mordre.

Mais je m'en fichais, d'autant plus que mon interlocutrice ne pouvait pas me voir.

— Et c'est exactement pour ça que le Bureau ne veut pas que vous veniez jouer avec nous, Blake.

— Je n'ai pas suffisamment l'esprit d'équipe pour le FBI, et je ne l'aurai jamais. Vous le savez, je le sais, on le sait tous. Maintenant, est-ce qu'on peut avancer ? Vous voulez bien nous envoyer un agent superviseur pour que Larry et moi ne nous entretuions pas métaphoriquement parlant ?

— Oui, Blake, j'enverrai une baby-sitter vous surveiller pendant que vous chercherez des indices.

— Génial. Faites-moi savoir si Larry est libre pour regarder ces horreurs. Attendez... vous ne m'avez pas dit qu'il les avait déjà vues et qu'il vous avait dit de me les montrer, parce que je percevais plus de choses que lui ?

— Il en a vu certaines, répliqua prudemment Manning.

— Il s'est arrêté presque tout de suite, pas vrai ?

— Il a dit qu'il n'avait pas votre niveau d'expertise et que vous pourriez nous aider davantage.

— Fils de pute !

— Pas la peine d'être grossière, Blake.

— Si, c'est la peine. Larry ne voulait pas se taper les vidéos jusqu'au bout parce qu'il ne voulait pas voir ces scènes cauchemardesques ; en revanche, ça ne le dérange pas que, moi, je

doive me les taper.

— Vous êtes plus douée avec les morts que Kirkland, pas vrai ?

— Oui.

— Dans ce cas, il avait raison.

— Oui, mais pas pour le motif qu'il a invoqué.

— Je ne comprends pas, Blake.

— Laissez tomber. Je rentre chez moi me laver et manger. Vous me direz quand Kirkland sera disponible.

— Je n'y manquerai pas. Et, Blake, j'ignore quels griefs personnels vous avez contre lui, mais ne les laissez pas compromettre l'enquête.

— Je serai sage si Larry l'est aussi, répliquai-je, consciente de ma puérité.

— J'attendais vraiment mieux de votre part, Blake. Nous devons trouver ces gens avant qu'ils ne fassent une nouvelle victime.

— Nous devons libérer les victimes qu'ils détiennent déjà, Manning. J'en suis bien consciente. Croyez-moi, je suis motivée pour les arrêter.

— Bien, c'est tout ce que j'avais besoin d'entendre. Je vous envoie l'heure par texto dès que possible.

— Merci, Manning. À tout à l'heure.

— Pas si je peux l'éviter. Je n'ai pas besoin de revoir ces vidéos. Mais vous aurez quelqu'un avec vous pour vous servir de baby-sitter et prendre des notes.

Sur ces mots, elle raccrocha. On aurait presque pu croire que ça ne lui plaisait pas de me parler, dites donc.

Chapitre 40

Manny me remercia d'avoir tenté de l'inclure dans l'enquête.

— *De nada*, Manny. Tu serais beaucoup plus efficace que Larry.

— Tu sais que, lorsque j'étais avec Dominga, j'ai fait des choses que j'effacerais si je pouvais.

— Oui, je sais.

— Je me réjouis que Rosita m'ait trouvé et qu'elle m'ait forcé à laisser tout ça derrière moi avant que la Señora me convainque de lui faire un bébé.

— Quoi ? m'exclamai-je en détachant mon attention de la route le temps de lui jeter un coup d'œil.

— Feu rouge, Anita, me prévint Nicky.

Je dus piler pour ne pas le griller.

— Il va falloir m'expliquer ça, Manny.

— La Señora voulait qu'on ait un enfant ensemble. Elle espérait qu'il serait encore plus puissant que nous, ou qu'elle – jamais elle ne me laissait oublier qu'elle me dépassait largement. Une des raisons pour lesquelles tu l'intriguais, c'est qu'elle percevait en toi un pouvoir capable de rivaliser avec le sien.

— Ouais, elle m'a bien fait sentir que son intérêt était purement de nature magique, dans le genre « Joins-toi à mon plan diabolique pour prendre le contrôle du monde ».

— Elle ne voulait pas contrôler le monde, Anita, elle voulait juste que tu l'aides à se faire du fric en relevant des zombies. Elle aimait que les gens aient peur d'elle, mais c'était une femme très pragmatique qui voulait juste trouver de nouveaux moyens d'étendre ses activités.

— Par exemple en produisant des zombies esclaves sexuels. Je me souviens, Manny.

Je frissonnai, ce qui ne m'aida pas spécialement à garder le cap au milieu de la circulation.

— Elle te considérait comme l'instrument idéal pour créer une dynastie de morts-vivants.

— Je ne comprends même pas ce que ça veut dire.

— Elle voulait que tu aies un bébé de son neveu.

— Celui dont tu m'as dit qu'il n'était pas bien dans sa tête ?

— Non, pas Artie... son frère Max. Il a toujours été très poli, très bon élève, un vrai gentleman par opposition à son vaurien de frère.

— Artie et Max. Arturo et... ?

— Maximiliano.

— C'est nouveau, ça.

— Tu as les gènes latinos, mais pas la culture. C'est un prénom assez populaire en ce moment.

— Et Arturo ?

— Beaucoup moins, dit-il en souriant.

— Donc, si j'avais accepté de bosser avec elle, Dominga aurait tenté de m'arranger le coup avec son neveu ?

— C'est presque certain.

Je secouai la tête.

— Je trouve ça bizarre qu'elle ait voulu me faire entrer dans sa famille comme reproductrice.

— Pourquoi bizarre ? interrogea Nicky.

Je lui jetai un coup d'œil dans le rétroviseur arrière.

— Parce que.

— C'est comme ça qu'on produit de bons chevaux de course ou des chiens de chasse.

— Je ne suis ni un cheval ni un chien.

— Mais c'est le même principe, Anita. La plupart des chevaux qui ont remporté le Triple Crown descendent de lignées qui comptent d'autres champions. Nous n'aimons pas admettre que les gens sont juste des animaux intelligents mais, quand la star du foot épouse la chef des *pom-pom girls* ou la gymnaste médaillée, la plupart de leurs gamins sont athlétiques aussi, parce que c'est dans leurs gènes. Pourquoi la nécromancie ne fonctionnerait pas pareil ?

— Je n'ai pas dit que ça n'était pas le cas, j'ai dit que je trouvais ça flippant.

— Tu as dit que tu trouvais bizarre que Dominga Salvador ait voulu te faire entrer dans sa famille comme reproductrice, mais c'est la façon la plus logique d'obtenir un nécromancien.

Je regardai Nicky dans le rétroviseur au feu suivant. Il arborait une expression paisible parce que c'était une question de pure logique. Je ne dis pas que tous les sociopathes sont logiques, mais ne pas devoir s'occuper de l'aspect émotionnel des choses semble aider Nicky à mettre en perspective celles qui me préoccupent le plus.

— Je me demande si avoir un père vampire ferait de ton enfant un nécromancien plus puissant ? lança Manny.

— Toi, ne commence pas.

— Je pense que c'est la génétique humaine originelle de Jean-Claude qui jouerait, donc qu'elle n'aurait pas d'influence sur la magie d'Anita, supputa Nicky.

— Je n'ai pas l'intention d'avoir un bébé avec Jean-Claude. On se marie, c'est tout.

— Tu ne veux pas d'enfants du tout ? demanda Nicky.

— Non.

— Je sais que tu penses que ce serait incompatible avec ton travail.

— En effet.

— Mais en réalité tu ne couches avec personne qui possède des dons psychiques. Nous sommes tous des vampires ou des métamorphes, mais nos caractéristiques surnaturelles ne sont pas innées, mais acquises.

— Rappelle-moi pourquoi nous avons cette conversation, déjà ?

— Parce que j'ai dit que Dominga voulait que tu aies un bébé avec son neveu.

Je foudroyai Manny du regard.

— Je sais très bien d'où c'est parti. Simplement, je ne veux plus en parler.

— Ordonne-moi de ne plus en parler, et je serai obligé de le faire.

Je jetai un coup d'œil peu amène à Nicky dans le rétroviseur. Il sait très bien que je n'aime pas lui interdire de parler de telle ou telle chose, parce qu'ensuite il ne peut plus aborder le sujet à moins que je ne lève mon interdiction, et j'oublie toujours de quoi je lui ai interdit de parler. Une fois, Nathaniel et Cynric sont mêmes venus me voir avec une liste de sujets dont Nicky ne pouvait plus discuter avec moi à cause de remarques que j'avais faites sans réfléchir durant des conversations de tous les jours.

Vous vous rendez compte du nombre de fois où vous demandez à quelqu'un de laisser tomber ou de ne plus parler de quelque chose ? Ça vous arrive souvent, pas vrai ? Maintenant, imaginez que la personne à qui vous avez dit ça ne puisse plus jamais, jamais aborder ce sujet avec vous. Du coup, j'ai commencé à faire très attention à ce que je dis à Nicky.

— Tu sais très bien que je ne le ferai pas.

Il me sourit, si content de lui que je vis le tour de ses yeux se plisser derrière ses lunettes de soleil et sa frange triangulaire.

— Ton père est blond aux yeux bleus, pas vrai ?

— Ouais, répondis-je sur un ton soupçonneux.

— Donc, tu portes les gènes des deux, et avec un partenaire dont les parents sont également blonds aux yeux bleus tu pourrais avoir un bébé qui présente les mêmes caractéristiques.

— Tu te portes volontaire ?

Il secoua la tête.

— Ma mère a été diagnostiquée psychopathe, et moi je suis un sociopathe. Je ne pense pas que tu veuilles mélanger mes gènes aux tiens. Je dis juste qu'avec le nombre d'hommes que tu as dans ta vie tu pourrais choisir en partie comment serait le bébé.

— Je suis désolée.

— Pourquoi, parce que tu penses aussi que ce serait une mauvaise idée de faire un bébé avec moi, ou parce que mon arbre généalogique est aussi merdique ?

— Parce que ta mère était un monstre, je crois.

Nicky sourit.

— C'est vraiment dommage que les parents de Jean-Claude ne soient plus en vie.

Le changement de sujet avait été trop brusque pour moi.

— Hein ? Pourquoi ?

— Parce que ta franchise ferait de toi une bru infernale.

Manny partit d'un rire surpris et bruyant.

— Seigneur, oui ! Tellement !

— Les parents de Micah m'apprécient, protestai-je.

Nicky et Manny riaient si fort que je crus qu'ils ne m'avaient pas entendue. Finalement, Nicky réussit à dire :

— Ouais, mais tu as sauvé la vie de son père, et sans doute empêché toute leur putain de ville, voire tout le pays, d'être envahi par des zombies tueurs.

— Ça, acquiesça Manny, c'est clair qu'aucune autre bru, ni même aucun gendre, ne pourrait rivaliser avec ça. « Elle fait quoi, votre femme ? » « Oh ! Elle sauve le monde des zombies meurtriers... et la vôtre ? »

Et les deux hommes s'esclaffèrent de plus belle. Je renonçai à protester. Finir la nuit sur des éclats de rire, c'était mieux que toutes les autres possibilités. Domino était toujours évanoui à l'arrière du SUV. Le docteur de service nous retrouverait au *Cirque des Damnés*. Alors je laissai les hommes rire à mes dépens, parce que, le rire, c'est toujours mieux que les larmes.

Chapitre 41

Nous arrivâmes au *Cirque des Damnés* alors que la lumière toujours jaune pâle indiquait qu'il était encore très tôt. Nous nous étions retrouvés dans le début des bouchons du matin après avoir déposé Manny à sa voiture devant chez *Réanimateurs Inc.* et avions pris la direction du nord sur la 270, mais à cette heure-ci on pouvait encore faire le trajet jusqu'au *Cirque* en un temps record. L'air restait doux, de ce doré qui indique que les enfants ne sont pas encore à l'école et que les adultes se dépêchent d'avaler leur café mais n'ont pas encore atteint leur bureau.

Autrefois, je détestais ce moment de la journée, parce qu'il signifiait que j'avais bossé bien trop longtemps le soir précédent, ce qui me rendait grognon. Mais, quand on est passé si près de la mort, le lever du jour est une victoire. Nous avons survécu à la nuit. Et comme ce n'était pas gagné d'avance l'aube m'apparaissait comme une bénédiction.

Je portais la sacoche qui contenait mon équipement. Nous nous étions réparti les armes longues, et Nicky tenait Domino dans ses bras comme si celui-ci ne pesait rien. J'aurais pu le jeter sur mon épaule à la façon des pompiers, mais une bonne répartition des tâches c'est aussi charger le type le plus balèze du groupe de porter le second plus balèze.

J'avais la clé de l'entrée de service du *Cirque*, mais, ce matin-là, je n'eus pas à l'utiliser. La porte s'ouvrit, et du personnel médical en tenue de ville se précipita pour entourer Nicky. Ils examinèrent Domino sans le prendre immédiatement des bras du lion-garou. J'ai appris que les docteurs hésitent toujours à déplacer des gens à moins d'être certains que ça n'aggraverait pas leur état.

Ceux-là étaient en civil parce que, par défaut, nous partons toujours du principe que quelqu'un nous surveille : un groupe rival, la police ou le gouvernement. Et voir toute une équipe médicale se ruer dehors aurait été encore plus suspect que porter un homme inconscient et nu à l'intérieur. Ça, nous pouvions l'expliquer par le fait que certains lycanthropes s'évanouissent en reprenant leur forme humaine après plusieurs heures passées sous leur forme animale. Ce n'est pas le cas de la plupart des métamorphes de mon entourage rapproché mais, bizarrement, Domino fait exception à cette règle, ce qui signifie qu'il est l'un des moins puissants. Peut-être était-ce pour ça qu'il avait failli mourir des suites de sa bagarre avec Nicky ?

Des gardes me débarrassèrent de mes affaires, et je ne m'y opposai pas. Autrefois, je n'aurais laissé personne les porter à ma place, mais j'ai appris qu'ils ne font pas ça parce qu'ils me jugent faible : c'est juste une marque de déférence envers leur patronne.

Lisandro et un autre type que je ne reconnus pas sortirent par la porte de derrière alors que nous traversions le parking. Le nouveau faisait dans les cinq ou dix centimètres de plus que Lisandro, donc un mètre quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-dix. Ses cheveux étaient de ce noir si intense que la lumière du matin les paraît de reflets bleutés. Ils tombaient en avant et dissimulaient son visage.

Comme les deux hommes se portaient à notre rencontre, la petite foule de gens plus grands que moi me les dissimula un moment. Puis elle s'écarta, et j'aperçus le tee-shirt noir et argent que j'avais choisi, le jean noir qui moulait joliment ses hanches et ses longues jambes avant de s'évaser légèrement par-dessus les bottes de cow-boy embossées noir et argent qu'il venait d'acheter, et je me sentis bête de n'avoir pas reconnu Cynric au premier coup d'œil. C'est juste que je ne le vois presque jamais de loin, sinon sur un terrain de foot américain ou une piste de course. Là, c'était différent.

Il avait une allure de rock star décontractée, et le fait qu'il se soit habillé ainsi pour aller au lycée me fit me demander qui il tentait d'impressionner. Techniquement, il avait le droit de sortir avec d'autres filles – en fait, je l'y encourageais ; pourtant, cette question déclencha en moi une étincelle de jalousie ridicule. Cynric n'a que dix-neuf ans, soit douze de moins que moi, et je le pousse toujours à chercher une gentille fille de son âge, ou à admettre qu'il se sent négligé parmi tous les autres hommes de ma vie, mais en le voyant ainsi, si grand, si musclé par tout son entraînement... je trouvais qu'il faisait plus vieux que son âge. Peut-être à cause de sa taille ?

Il leva les yeux, et, dès l'instant où il me vit, son visage s'éclaira comme un visage ne s'éclaire que lorsqu'on regarde quelqu'un qu'on aime. Il ne ressemblait plus au gamin que j'avais rencontré à Las Vegas. Le problème demeurerait, énorme, hideux et digne d'une thérapie, mais ce problème n'était pas Cynric lui-même. Le problème, c'est ce qu'on nous avait fait à tous les deux contre notre gré. Nous étions tous deux des survivants. Non, nous avons fait plus que survivre à ce que Marmée Noire nous avait fait : nous nous étions épanouis.

Un nœud dans ma poitrine se relâcha, et je souris à Cynric. Peut-être pas d'un sourire aussi éclatant que celui dont il me gratifiait, mais j'y travaillerais. Quelle qu'aient été les circonstances de notre rencontre, l'idée qu'il s'habille pour attirer l'attention d'une autre femme me déplaisait, alors que je me fichais que Domino couche avec quelqu'un d'autre. Mes ruminations m'avaient fait douter, mais

identifier le véritable problème m'avait permis de le regarder en face et de commencer à le résoudre. J'étais contente de voir Cynric, si contente que j'en fus surprise. Et ce qu'il vit sur mon visage lui donna l'air encore plus heureux tandis qu'il allongeait le pas pour me rejoindre.

— Va embrasser Cyn, dit Nicky.

J'hésitai.

— Les docteurs sont là, et je m'occupe de Domino. Vas-y.

Je lui touchai le bras avant de me diriger vers un des autres hommes de ma vie.

Je voulus serrer Cynric contre moi mais me souvins que j'étais toujours couverte de gélatine de tigre-garou juste à temps pour ne pas bousiller ses fringues. Comme nous nous embrassions, je l'empêchai de me prendre dans ses bras, et il parut blessé l'espace d'une seconde. Puis il me toucha l'épaule et demanda :

— Qu'est-ce que tu as fait au cimetière tout à l'heure ? Qu'est-ce que tu as dans les cheveux ?

Il rit et secoua la tête.

— C'est une longue histoire, mais tu es trop bien sapé pour que je pourrisse tes fringues.

Il leva la tête et aperçut Domino.

— J'ai senti une partie de ce qui s'est passé avant que Jean-Claude ne dresse ses boucliers pour nous protéger. Domino va s'en remettre ?

— Je crois, mais j'oublie toujours qu'il est plus faible que certains d'entre nous et qu'il ne guérit pas aussi facilement que toi ou que Nicky.

— Ou que la plupart des autres, ajouta Cynric, inquiet.

Je passai une main relativement propre sur le devant de son tee-shirt, qui recouvrait une fort jolie poitrine.

— Pourquoi tu t'es mis sur ton trente et un ?

— Je savais que tu oublierais, et ce n'est pas grave, mais aujourd'hui c'est la remise des prix pour les terminales à mon lycée. Les familles sont les bienvenues, et on servira des rafraîchissements à la fin.

— Oui, j'avais oublié, mais je croyais qu'on avait convenu que je ne venais pas aux trucs de parents d'élèves vu que je ne suis pas ta mère.

— J'ai demandé à Nathaniel de venir en tant que frère, comme Nicky et Micah, mais toi... (Cynric me toucha le visage pour le lever vers lui). Toi, je veux que tu viennes en tant que ma copine.

Je rougis violemment, toutes mes belles résolutions de ne pas blâmer l'autre survivant pour les machinations diaboliques de la Mère de Toutes Ténèbres envolées et ma panique revenant à la charge.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. En fait, je suis sûre du contraire.

Cynric me toucha de nouveau le visage et je me tus, ce qui valait sans doute mieux.

— Je sais que ça te pose un problème que je sois encore au lycée et qu'on ait une si grande différence d'âge, mais j'ai dix-neuf ans. Légalement, je suis un adulte. On vit ensemble ; on couche ensemble. Si ça ne fait pas au minimum de toi ma petite amie, je ne sais pas ce qu'il te faut.

— Et moi, je ne sais pas quoi répondre à ça.

Il eut un sourire un peu moins joyeux, mais un sourire quand même.

— Dis-moi que tu viendras avec une robe fabuleuse qui rendra tous les autres mecs abominablement jaloux.

— Je ne sais pas.

— Anita, dit-il de la même façon que Micah ou Nathaniel le disent parfois, sur un ton qui signifie : « Tu peux faire mieux que ça ».

Depuis quand Cynric était-il capable de prendre ce ton ?

— C'est à quelle heure ? demandai-je sans me mouiller.

Il me le dit.

— Je dois retourner bosser pour le FBI.

Il prit cette expression prudente qu'il a développée à force de me voir me dérober encore et encore face à lui. Je saisis sa main.

— Ne me regarde pas comme ça. Je ne fais pas exprès de te contrarier.

— Alors, arrête.

— Ce n'est pas si simple.

— Anita, je ne t'ai pas embêtée parce que je ne suis pas le tigre à qui tu donneras une alliance pendant la cérémonie d'engagement, pas vrai ?

C'est vrai qu'il s'était montré exceptionnellement conciliant sur ce coup-là.

— Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas ; contente-toi de nous amener une tigresse mignonne qu'on pourra tous se partager, et tout sera pardonné, dit-il avec un sourire grimaçant, en remuant les sourcils de façon suggestive.

Cela me fit sourire.

— Je ne peux pas te promettre que ce sera une fille, mais je te promets que j'en chercherai une.

— C'est tout ce qu'on te demande.

Je le dévisageai par en dessous et dis ce que je pensais.

— Quand as-tu grandi autant, et comment ai-je pu ne pas m'en rendre compte ?

— Tu étais trop occupée à essayer de me ranger dans la case « gamin » pour accepter que j'en sorte.

— Touché.

— Je me fiche d'avoir raison, Anita. Dis-moi juste que tu laisseras Nathaniel t'habiller et que tu viendras à ma remise de prix tout à l'heure.

— J'essaierai.

— Tu essaieras d'en avoir fini à temps avec le FBI, ou tu essaieras de te détendre suffisamment pour prendre ma main devant tout le monde au lycée ?

Je réfléchis et ordonnai au nœud qui était en train de se former dans mon ventre d'arrêter ça tout de suite.

— Les deux.

Cynric sourit.

— Les deux, c'est bien.

Il se pencha et je me dressai prudemment sur la pointe des pieds, les mains posées sur son torse pour ne pas tomber contre lui et bousiller son tee-shirt. Nous ne pouvions pas nous toucher normalement, mais ce ne fut pas un baiser gauche.

— Je voudrais bien rester et t'aider à te nettoyer sous la douche, chuchota Cynric d'une voix basse et grave qui contracta des choses dans mon bas-ventre et me fit tituber, me forçant à remettre les pieds à plat.

Qu'il me fasse cet effet me perturbait toujours, mais moins qu'avant.

— Moi aussi, marmonnai-je, mais sans réussir à le regarder en face. Il partit d'un rire très masculin.

— Plus tard dans la soirée, je t'aiderai à te salir de nouveau. Nathaniel et moi avons préparé quelque chose.

— Préparé quoi ? demandai-je sur un ton soupçonneux.

— Tu verras, et je te promets que ça te plaira. Je veux dire, je crois que ça te plaira. (Il eut l'air de trop réfléchir, puis rit pour se moquer de lui-même plus que de moi). Il faut que je file, ou je vais être en retard en cours.

Il me donna un dernier baiser rapide et se dirigea vers sa voiture, une Corvette Stingray flambant neuve, d'un bleu profond à mi-chemin entre la couleur de ses yeux et celle de ceux de Jean-Claude. Un cadeau que ce dernier lui a fait un peu en avance pour le féliciter de son diplôme de fin d'études secondaires.

Cynric se glissa derrière le volant comme s'il avait été conçu assorti à cette bagnole, aussi profilé, aussi bien carrossé, aussi ronronnant. C'était une belle voiture ; il avait de l'allure dedans, et, après avoir pris quelques cours de conduite pour apprendre à utiliser un levier de vitesse, il la conduisait bien. Je trouvais quand même que

c'était un cadeau ridicule pour un lycéen et que ça mettait la barre trop haut. Et nous, on allait pouvoir lui offrir quoi pour son diplôme ? D'un point de vue technique, la voiture venait de tout notre groupe, mais Cynric n'était pas idiot : cette Corvette, c'était du Jean-Claude tout craché. Micah et moi aurions choisi un modèle plus pratique et moins tape-à l'œil. En revanche, Nathaniel l'adorait.

Nicky me rejoignit.

— D'abord, je suis ravi que tu te détendes enfin avec Sin.

Je me tournai vers lui.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Tu le sais très bien, répliqua-t-il en fixant sur moi son œil bleu.

Et de fait, je le savais. Je haussai les épaules et me dérobai à son regard.

— Ensuite, je suis désolé pour Domino. Je n'avais pas l'intention de le tuer.

— Tu ne l'as pas tué, dis-je en reportant mon attention sur lui.

— J'ai failli, et ça aurait été un accident. Si je tue des gens, ça doit être à dessein.

J'étudiai son profil, parce qu'à présent c'était lui qui se dérobaît à mon regard.

— Donc, en réalité, tu ne t'excuses pas de l'avoir presque tué, tu t'excuses de l'avoir presque tué sans le vouloir.

— Oui.

— Parce que, si tu tues quelqu'un, il faut que ce soit exprès, c'est bien ça ?

— Oui.

Je ris, voulus l'étreindre et me contentai de lui tapoter le bras.

— C'est l'une des excuses les plus bizarres qu'on m'ait jamais présentées, mais je l'accepte. Merci.

Nicky hocha la tête.

— De rien.

La sonnerie que j'avais attribuée aux textos de Micah s'éleva de ma poche. Je sortis mon téléphone. Dans la petite bulle, il était marqué : « Tu peux me retrouver à l'infirmerie dans la chambre de Rafaël ? ».

Je répondis en tapant d'un seul doigt, bien plus lentement que Nicky, Nathaniel ou Cynric. « Rafaël va bien ? Son état a empiré ? Il ne guérit pas ? ».

J'envoyais le message en trouvant ça pas pratique du tout, mais bon, j'avais répondu par texto au lieu d'appeler. C'était un début.

« Il récupère lentement. Il ne sera pas remis d'ici à la réunion de ce soir ».

Je commençai à composer une réponse mais finis par appeler.

— Micah, j'ai essayé de t'écrire un texto, vraiment, mais je

préfère entendre ta voix.

Il rit.

— Je ne t'en veux pas. Moi aussi, je préfère entendre ta voix.

Je souris.

— Tant mieux. Maintenant, dis-moi ce qui se passe, petit brun ténébreux.

Il gloussa.

— Franchement, petite brune sublime, je préférerais en discuter face à face.

— Ça a l'air sérieux.

— Ça l'est, mais pas de la façon que tu crois.

— Mystérieux, donc.

— Oh, et puis merde !

— Là, tu m'inquiètes. Tu ne jures presque jamais.

— Rafaël guérit, mais pas aussi vite qu'on l'espérait quand on a organisé la grande réunion pour ce soir.

— Tous les invités sont de St. Louis et nos alliés, donc, ça ne devrait pas être un gros problème.

— On pense inclure des gens de l'extérieur par Skype, dont le Rodere à l'origine de la tentative d'assassinat.

— Rafaël doit avoir l'air fort devant eux, devinai-je.

— Exactement.

— D'accord.

— Pour ça, il va avoir besoin d'un petit coup de main.

— Pour ça ? Tu veux dire, pour avoir l'air fort ?

— Oui.

— On sera là pour l'aider.

— C'est de ton aide qu'il a besoin spécifiquement là tout de suite, Anita.

— Définis « aide ».

— Il faut qu'il soit rétabli d'ici ce soir, si possible.

— D'accord.

— Tu veux bien m'aider à le guérir ?

— Bien sûr. Comment on s'y prend ?

— Je peux appeler la chair comme je l'ai fait pour toi la première fois qu'on s'est rencontrés, et tu sais soigner en utilisant plusieurs méthodes.

— Je croyais qu'appeler la chair ne fonctionnait que sur les léopards-garous avec toi.

— J'ai réussi à utiliser ce pouvoir sur des lions-garous pendant un déplacement.

— Tu ne me l'as jamais dit.

Je sentis poindre un début de ressentiment ou de colère. La réaction de Micah à la montée en puissance de Dem m'avait fait

prendre la mesure du danger auquel il s'exposait pour aider des groupes animaux extérieurs à St. Louis, ou consolider notre base de pouvoir auprès d'eux.

— Je crois que chacun de nous passe sous silence une grande partie du travail qu'il effectue en déplacement, Anita, répliqua Micah.

Et je dus ravalier l'aigreur que je comptais déverser sur lui, parce qu'il avait absolument raison. Je prends des tas de risques quand je chasse les vampires et les lycanthropes renégats. Plus d'une fois, je me suis réveillée à l'hôpital loin de chez moi et des gens que j'aime.

— Tu es vraiment doué, grommelai-je.

— Doué pour quoi ?

— Si je réponds : « Tu le sais très bien », c'est trop passif-agressif ?

Il eut un petit rire.

— Oh ! Anita, tes agressions sont rarement passives.

Je me demandai si ça valait la peine de faire la gueule mais décidai finalement de sourire et de secouer la tête.

— Ce n'est pas faux.

— Je suis gêné de te demander de faire quelque chose qui finira peut-être en partie de jambes en l'air avec Rafael, après t'avoir tellement seriné que je ne voulais pas te partager avec davantage d'hommes.

— Sauf si c'est pour une bonne cause... Dans ce cas, tu considères le sexe comme un outil de plus dans notre arsenal, que ce soit toi ou moi qui s'y colle.

— Présenté comme ça, ça fait très froid.

— Un peu, mais toi et moi avons décidé depuis longtemps que le sexe n'est pas un sort pire que la mort.

— Exact, mais ça me donne quand même l'impression d'être une girouette, et je déteste ça.

— Tu es l'une des personnes les plus constantes que j'ai jamais rencontrées, Micah.

— Merci.

— Et tu sais t'adapter au changement, ou adapter ton plan de bataille aux circonstances, presque mieux que personne d'autre à ma connaissance.

— Donc, je suis à la fois constant et flexible ?

— Comme un léopard. Sais-tu que des caméras à capteurs de mouvements ont filmé des panthères qui vivent dans des grandes villes d'Inde, et que nul ne s'était rendu compte de leur présence avant que les images ne la révèlent ?

— Non, je l'ignorais.

— Le plus petit des grands félins est aussi le plus adaptable, et le plus capable de renverser une situation pour chasser son chasseur.

— Ça, je le savais. Tu essaies de gagner du temps avant de descendre ?

— Pas consciemment.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rafaël n'aime pas se donner en spectacle. Si on peut le soigner autrement qu'avec du sexe, ça lui conviendra sûrement, mais si on franchit une certaine ligne ça risque de le perturber. Sait-il que, pour appeler la chair, tu dois mordre et lécher la plaie ?

— Je lui ai expliqué le processus.

— Si tu le dis.

— J'entends tes doutes d'ici.

— Je veux bien croire que tu lui as expliqué, Micah, de façon très clinique et très professionnelle, mais j'ai été celle dont tu appelais la chair, et, une fois ta bouche sur mon bras, ça n'a plus rien eu de clinique.

— Tu étais ma Nimir-Ra, Anita. Notre connexion existait dès le début, ce qui a rendu les choses très différentes entre nous.

— Donc, ça t'est déjà arrivé d'appeler la chair d'autres gens sans que ça devienne sexuel ?

Silence à l'autre bout de la ligne.

— Micah.

— Je vois ce que tu veux dire, mais Rafaël ne m'attire pas de cette façon, donc je pense que ça ira.

— Mais c'est un de mes amants réguliers, et moi, j'ai cette connexion avec lui. Et je crains que ça influe sur le fonctionnement de ton pouvoir si on s'y met à deux.

Nicky, qui s'était écarté pour nous laisser un peu d'intimité, s'approcha de moi.

— J'ai entendu la fin, et je suis d'accord avec Anita. Tu devrais prévenir Rafaël que la possibilité existe.

Je voulus demander à Micah s'il avait entendu, mais il répondit :

— Une fois qu'Anita sera ici, on le lui expliquera plus en détail tous les deux.

— À moins que Rafaël ne soit en état de me rejoindre nu sous la douche, je vais devoir me laver avant de passer à l'infirmerie.

— Le sang ne sera sans doute pas un problème.

— Il y a du sang, mais c'est surtout de la gélatine de métamorphe.

— Encore ?

Je lui racontai brièvement ce qui s'était passé au cimetière entre Nicky et Domino.

— Donc, Richard t'a aidée. C'est bien.

— J'avoue que j'étais drôlement surprise.

— Depuis quelque temps, il collabore vraiment avec les autres chefs des groupes animaux de St. Louis.

— Vive la thérapie.
— Il en a même parlé, en encourageant les autres chefs à essayer.
— Comme tous les nouveaux convertis qui ne peuvent s'empêcher de vanter ce qui les a sauvés.

— Quelque chose dans ce goût-là, oui. Mais quelle qu'en soit la raison il assume vraiment mieux ses responsabilités d'Ulfric de la meute et d'autre tiers du triumvirat de pouvoir de Jean-Claude. Le fait qu'il t'ait aidée avec Domino prouve qu'il commence aussi à surmonter son appréhension de la métaphysique, et c'est une très bonne nouvelle. Maintenant, va te doucher et rejoins-nous, Anita.

— Tu te souvenais que Cynric avait ce truc au lycée aujourd'hui ?

— Je l'ai mis sur mon calendrier, et tu as la même application sur ton téléphone. C'est sur la liste des choses à faire pour tous les membres de notre groupe.

— Je ne sais pas m'en servir, dis-je sur un ton boudeur.

— Traite-la comme si c'était une arme, et tu apprendras vite.

— Les armes, c'est facile. La technologie, c'est compliqué.

— Je t'aime. Dépêche-toi.

— Je t'aime aussi.

— Je t'aime plus.

— Je t'aime plus mieux.

Nous raccrochâmes, et Nicky m'accompagna jusqu'aux douches, les gardes nous suivant avec mes sacs d'équipement. Nicky est le Rex local et, quand il y a d'autres grosses baraquas dans les parages, il ne porte rien non plus.

Chapitre 42

Je rangeai la plus grande partie de mon équipement, et il ne me restait qu'un minimum de joujoux dangereux quand je me dirigeai vers les douches collectives pour la seconde fois en moins de vingt-quatre heures. J'avais envoyé Nicky se coucher parce que l'un de nous devait dormir un peu avant qu'on aille à la remise de prix au lycée de Cynric, et ça ne pouvait être ni Micah ni moi. Ce fut en longeant le couloir après avoir embrassé Nicky pour lui dire bonne nuit que j'entendis un brouhaha de voix masculines – de nombreuses voix masculines.

J'avais oublié que c'était l'un des moments de la journée où les douches étaient le plus fréquentées, soit par les gardes qui venaient de bonne heure pour s'entraîner avant de prendre leur service de jour, soit par ceux qui venaient de finir leur service de nuit et allaient s'entraîner avant de se mettre au lit. J'ai déjà fait les deux. Franchement, je préfère m'entraîner dans l'après-midi et aller bosser ensuite, mais il y a des semaines où je peine à caser mes séances de gym. Comme la plupart des gens, me direz-vous. La différence, c'est que, si je ne suis pas suffisamment en forme, je risque de perdre le combat suivant contre les méchants, de ne pas réussir à les semer ou à les rattraper. Dans tous les cas, le sport n'est pas un luxe pour moi, mais une sérieuse nécessité.

Entendre toutes ces voix et sentir l'énergie qui émanait d'elles, même à distance, me fit ralentir. Je n'avais vraiment pas envie soit de devoir traverser les douches collectives en passant au milieu de tous les mecs à poil pour aller jusqu'à une des cabines privées, soit de profiter de mon statut de patronne pour les faire tous attendre dehors pendant que je me laverais. Les deux étaient embarrassants.

Je faillis rebrousser chemin vers la chambre à coucher que je partage avec Micah et Nathaniel quand nous dormons au *Cirque*, mais deux choses m'arrêtèrent. Un, Nathaniel dormait probablement, et je risquais de le réveiller. Deux, c'était une attitude lâche, et je déteste céder à mes pulsions veules dans quelque domaine que ce soit. J'ai appris qu'il est préférable pour moi de faire face aux situations que je redoute et avancer. Ce n'est pas un plan parfait mais, dans mon cas, ça fonctionne la plupart du temps.

Un groupe de gardes qui riaient, les cheveux encore humides de la douche, se dirigeait vers moi. Quand ils m'aperçurent, ils redevinrent sérieux pour me saluer chacun à sa façon. Les deux

premiers firent un signe de tête, un autre lança : « Madame », et le dernier m'adressa un salut militaire. Ce n'était pas la première fois qu'un ancien soldat le faisait. On m'avait expliqué les règles. Je ne lui rendis pas son salut. Si j'avais été un officier d'un rang supérieur, j'aurais eu le choix de le faire ou non mais, vu que je n'ai jamais servi dans l'armée, un salut militaire aurait pu être considéré comme un manque de respect de ma part.

Je hochai la tête. Quand je me souviens du prénom des types, je l'utilise, mais, honnêtement, il y a tant de nouveaux qui viennent s'entraîner à la salle de sport que je ne les connais pas tous. Maintenant que je savais que Micah et les autres chefs de groupe tentaient de recruter assez de « soldats » pour remplacer toutes les hyènes-garous en cas de besoin, je comprenais cette subite affluence. La plupart des nouveaux devaient aimer s'entraîner le matin, parce qu'ils faisaient un sacré boucan dans les douches.

Je m'arrêtai devant la porte, rassemblant mon courage avant de pénétrer dans les vestiaires communs où nous pouvons ranger nos armes et où certaines personnes se déshabillent. Si nous avions su que nous engagerions plus de femmes, nous aurions peut-être prévu des vestiaires séparés, mais personne n'y a pensé au moment où on dessinait les plans, ou peut-être que les lycanthropes se fichent de la nudité même dans la douche et que c'est juste moi qui suis trop pudique.

Bref, j'hésitais sur le seuil en regrettant très fort qu'il n'y ait pas de vestiaires pour les filles. Mais, comme on l'a dit à toutes les journalistes sportives : « Bien sûr, on peut vous donner les mêmes occasions d'interviewer les joueurs qu'à vos collègues masculins, mais vous devrez aller dans les douches et leur parler pendant qu'ils seront peut-être nus ». L'égalité n'existe pas ; il n'y a que des niveaux différents d'inégalité – jusqu'à quel point êtes-vous prête à vous battre pour y remédier ? Eh merde !

J'aurais pu crier « Une fille dans les vestiaires ! » comme ça se fait dans certaines équipes pros. Je me serais sentie beaucoup plus à l'aise si un des types présents là-dedans avait été un de mes amants, mais savoir que c'était tous des gens que je n'avais jamais vus à poil et que je n'avais aucun « droit » de voir à poil me gênait encore plus. Je ne dis pas que c'était une réaction logique, mais c'était la mienne.

Quelqu'un contourna la porte ouverte si vite qu'il me rentra dedans et me fit partir en arrière. Ce fut tout juste si je parvins à garder l'équilibre. Ce n'était pas un homme mais une des nouvelles gardes originaires de Los Angeles. Elle était un peu plus grande que moi, avec des épaules assez larges pour faire la fierté de la plupart des hommes, bâtie comme un cube féminin dont la seule masse m'avait pratiquement mise sur le cul.

— Oh ! Je... je suis vraiment désolée.

Elle vira à l'écarlate malgré sa peau d'un beau brun qui devait devenir incroyablement foncée quand elle bronzait.

— Pas grave, lui assurai-je.

Elle tendit une main vers mon bras comme pour s'assurer que j'allais bien, puis la laissa retomber d'un air gêné.

— Je ne vous ai pas vue. Je veux dire, je ne faisais pas attention. Enfin...

Je ris.

— Vraiment, ce n'est pas grave. Pépita, c'est bien ça ?

Elle acquiesça.

— Officiellement, oui, mais on m'appelle Peppy.

— Et tu préfères quoi ? demandai-je.

Elle parut perplexe l'espace d'une seconde.

— Peppy. Je n'ai rien de petit et de mignon, répondit-elle en écartant les mains comme pour désigner l'épaisseur de son corps.

— Ne t'excuse pas pour ça. Tu dois pouvoir soulever des poids auxquels je ne m'attaquerais même pas en rêve.

Cela parut lui faire plaisir, et elle passa un doigt dans ses courts cheveux noirs pour les lisser derrière son oreille où ils refusèrent de rester. Ou bien elle les avait coupés récemment, ou bien elle avait eu les cheveux longs pendant des années. Certaines habitudes perdurent longtemps après que leur raison initiale a disparu.

Elle portait encore un large short de gym et un tee-shirt d'homme trop grand pour elle, comme si elle cherchait à dissimuler son corps même pendant qu'elle s'entraînait. Ou peut-être qu'elle trouvait juste ça plus confortable et que je projetais mes propres insécurités sur elle.

— Tu as fini pour aujourd'hui ? demandai-je.

Elle acquiesça en souriant.

— Oui.

— Mais tu ne t'es pas encore douchée. Son sourire s'estompa.

— Non.

Et elle baissa les yeux pour ne pas avoir à soutenir mon regard.

— Trop de mecs et pas assez d'intimité pour toi là-dedans ?

Elle releva très brièvement les yeux vers moi.

— Je sais qu'on est tous des métamorphes et qu'on se fiche de la nudité mais...

— Tu es quand même la seule fille au milieu d'un paquet de mecs, dont la plupart sont très beaux et très musclés, et tu trouves ça difficile de faire comme si de rien n'était.

Elle me dévisagea.

— Ouais, on n'avait pas de douches collectives là d'où je viens. Claudia m'a dit que ça ne la dérangeait pas et que je devais faire avec.

— Elle est là-dedans en ce moment ?

Pepita – je veux dire, Peppy – secoua la tête.

— Quand t’a-t-elle dit ça ?

— Quand elle nous a fait visiter la salle de gym. On lui a demandé où étaient les vestiaires des filles, et elle nous a dit qu’on devait rester pros sur ce point comme dans tous les autres aspects de notre boulot.

— Ça lui ressemble bien.

— Je sais qu’elle a raison, mais...

De nouveau, Peppy baissa les yeux.

— Honnêtement, moi non plus, je n’aime pas venir ici pour me doucher quand il y a autant de mecs.

Elle me dévisagea avec un mélange d’espoir et de méfiance.

— Vraiment ? Ou vous essayez juste de me rassurer pour que je me sente moins chochotte ?

— Je te jure que ça fait un peu trop de testostérone à la fois, même pour moi.

Elle se fendit d’un grand sourire qui la fit paraître encore plus jeune que son âge – que je connaissais –, mais c’était un bon sourire, qui la rendait jolie et faisait d’elle autre chose qu’une grosse baraque qui se trouvait incidemment être une fille.

— On n’a qu’à y aller ensemble, comme ça, au moins, aucune de nous ne sera la seule fille, suggèrai-je.

Son sourire se teinta de soulagement.

— Merci, *señora* Blake, merci beaucoup.

— Anita. Appelle-moi Anita.

Elle acquiesça en souriant.

— D’accord, Anita, merci.

— Ne me remercie pas tout de suite, il faut encore qu’on affronte les vestiaires et qu’on passe le mur de mecs nus pour atteindre les douches séparées.

Elle rit.

— Si vous pouvez le faire, je peux aussi.

— Alors, allons-y.

Nous entrâmes dans les vestiaires ensemble, et, parce que Peppy comptait sur moi pour être courageuse, ce fut plus facile. C’était toujours ça de gagné.

Chapitre 43

La pièce était tellement pleine de mecs à divers stades du déshabillage que nous dûmes nous frayer un chemin à travers eux comme dans un labyrinthe de chair nue. Ça aurait pu être érotique, mais ils plaisantaient et échangeaient ce genre de propos crus qui passe pour du bavardage amical chez les mecs. Je gardai la tête baissée et étudiaï le carrelage comme s'il allait y avoir une interro dessus plus tard.

— Putain ! Ricky, ta bite va finir par tomber si tu continues à t'en servir autant.

J'ignorais qui avait dit ça mais, alors que je me dirigeais vers les casiers dans lesquels on rangeait les armes, le Ricky en question répondit non loin de nous :

— Ce n'est pas ma faute si ces dames n'en ont jamais assez.

Et il remua les hanches de façon suggestive. Je fis de mon mieux pour ne pas regarder, mais comme son pénis faillit me toucher le coude en se balançant ce ne fut pas si évident. Je me forçai à ne pas rougir et ouvris un des casiers.

— Seigneur ! Ricky, cesse d'agiter ta bite sous le nez des nouvelles, lança une troisième voix.

Je compris qu'avec ma tête baissée, mes cheveux collés par la gélatine séchée et mes fringues noires qui ressemblaient fortement à l'uniforme des gardes, ils me prenaient pour une des nouvelles métamorphes venues de Los Angeles. Parfait.

— Bah ! Elle ne se plaint pas, pas vrai, chérie ? demanda Ricky en appuyant une épaule contre les casiers, les bras croisés sur sa poitrine musclée en cette attitude typique des athlètes populaires.

Ils commencent à faire ça au lycée ou même avant, mais aucun d'eux ne l'avait jamais fait devant moi à poil. Il faut un début à tout.

Je me figeai, la porte métallique ouverte devant moi, et levai les yeux. Je dus les lever beaucoup parce que Ricky me dépassait de plus de trente centimètres. Je découvris son beau visage arrogant, ses grands yeux marron bordés de cils épais et ses sourcils au dessin parfait comme peu de femmes en ont naturellement. Ses cheveux étaient d'un brun si foncé qu'on aurait plutôt dû les appeler noir clair. Il les avait déjà séchés en faisant des petites ailettes sur le côté comme si on était encore dans les années 1980, mais bon, ça revenait peut-être à la mode.

Je le foudroyai du regard. Je suis plutôt douée pour ça. J'ai déjà

réussi à faire frémir des gens très méchants. Mais Ricky, lui, ne fut pas impressionné, bien au contraire. Son large sourire m'apprit qu'il ne m'avait pas reconnue. Peut-être fallait-il qu'on se présente au personnel récemment embauché. J'en toucherais deux mots à Claudia plus tard.

— D'abord, ne m'appelle pas chérie.

— Comme tu veux, poupée.

— Ensuite, laisse les « poupée » à Bobby Lee, qui vient du Sud et qui n'arrive pas à s'en empêcher.

— D'accord, trésor, dit-il, l'air toujours très satisfait de lui-même.

Mais les autres hommes se taisaient l'un après l'autre. Un des gardes m'avait reconnue et faisait passer le mot.

J'eus ce sourire déplaisant que je n'arrive jamais à réprimer quand quelqu'un me gonfle. Ricky, lui, n'y vit qu'un sourire tout court, et il se pencha vers moi.

— Tu n'es pas très malin, pas vrai ? lançai-je.

Il se figea et parut perplexe l'espace d'un instant. Puis son sourire arrogant réapparut.

— Oh ! Trésor, je suis assez malin pour te faire grimper aux rideaux.

J'éclatai de rire. Je ne pus pas m'en empêcher.

— Seigneur ! Dis-moi que tu n'as jamais réussi à choper avec cette réplique.

De nouveau, il eut l'air perplexe, et son regard trahit qu'il sentait que quelque chose clochait, mais sans réussir à trouver quoi.

— J'espère vraiment que tu tires mieux que tu ne réfléchis, dis-je en défaisant ma ceinture pour pouvoir enlever tous mes holsters.

— Je réfléchis assez bien pour que tu commences à te désaper, trésor.

— Avant que je ne te trouve un surnom, crétin, on va faire un petit quiz.

— Pas la peine d'être méchante, trésor.

Je brandis mon Browning BDM.

— C'est quoi, ça ?

Il grimaça.

— Un flingue.

— Quel genre de flingue ?

— Un neuf millimètres.

— Plus spécifiquement ?

— Je ne suis pas obligé de jouer aux vingt questions avec toi, dit-il, mécontent de ne pas réussir à identifier mon arme.

La plupart des nouveaux gardes n'auraient pas pu non plus.

— Trop dur pour toi ? Essayons avec quelque chose de plus facile.

Je sortis mon flingue de rechange, le Sig Sauer P238.

Les sourcils froncés, Ricky se tourna vers son casier. Il enfila un slip noir vraiment pas vilain.

— Allez, juste la marque. Je ne te demande même pas le modèle. Tu peux y arriver.

— Va te faire foutre, grogna-t-il en se tortillant pour enfiler un jean moulant.

Mais bon, moi aussi, j'aime mes jeans moulants.

— Si ce n'est pas un Glock, tu es infoutu de dire de quoi il s'agit, c'est ça ?

— Va te faire foutre.

— Ouaip : crétin, ça va rester ton surnom, dis-je en rangeant le Sig avec le Browning.

Ricky se tourna vers moi et me foudroya du regard en tentant d'utiliser sa haute taille pour m'intimider. Un filet d'énergie s'échappa de lui – sa colère avait réveillé sa bête.

Je reniflai l'air devant sa poitrine, envahissant son espace personnel, mais cette fois il n'en profita pas pour me draguer. Il avait décidé qu'il ne m'aimait pas. Ce qui me convenait très bien.

Il sentait le loup, mais à voix haute je dis :

— Tu sens le toutou.

Il se pencha de nouveau vers moi, d'un air qui se voulait menaçant plutôt que séducteur et qui parvint à n'être ni l'un ni l'autre.

— Un loup-garou. Je suis un loup-garou.

— Génial. Vu que, de toute évidence, tu n'y connais rien en armes de poing, essayons un jeu auquel les loups-garous sont censés être vraiment bons. Que suis-je ?

Il eut un mouvement de recul.

— Hein ?

— J'ai senti que tu étais un toutou. Dis-moi ce que je suis.

— Je ne suis pas un toutou, je suis un loup, protesta-t-il, les dents serrées.

— Prouve-le. Que suis-je ?

— Je n'ai rien à te prouver, petite.

Il enfila son tee-shirt sans en écarter l'encolure, qui ébouriffa ses cheveux soigneusement coiffés. Il était en pétard.

— Je vais te faciliter la tâche.

Je levai mon bras vers son visage. Il se détourna en s'efforçant de m'ignorer.

— Au temps pour le fameux odorat des loups-garous. J'imagine que, ça aussi, ce n'est que de la gueule, dis-je en ôtant les chargeurs supplémentaires de ma ceinture pour les ranger avec mes flingues.

— Comment ça, que de la gueule ? Tu ne me connais pas !

— Je te connais assez pour savoir que tu es un vantard arrogant qui refuse de relever le défi de l'odorat. Quel genre de métamorphe à

la manque ne peut pas identifier la bête de quelqu'un à l'odeur ?

— Je suis un loup ! me cracha-t-il à la figure.

Je ris en sentant son énergie me picoter la peau. Ma louve se redressa en moi et secoua sa fourrure pâle.

— Un grand méchant loup saurait ce que je suis. Tu l'ignores, donc tu ne peux pas en être un.

— Tu es une rate comme toutes les autres radasses latinos basses du cul de Los Angeles.

Réapparition de mon sourire désagréable.

— Comme « radasse » est un synonyme de « pute », ne t'avise plus jamais d'appeler aucune des gardes ainsi.

— Sinon, quoi ? Qu'est-ce que tu feras si je vous traite toutes de radasses ?

— Tu n'as vraiment pas écouté ce que j'ai dit, pas vrai, toutou ?

— Ne m'appelle pas comme ça, me rugit-il à la figure, assez près pour me sentir. (Il se tut, et sa colère commença à diminuer). La gélatine, c'est du tigre, plusieurs couleurs, mais toi... (Il renifla mon visage et mes cheveux). Tu sens la louve, mais tu ne peux pas en être une.

— Pourquoi ?

— Je suis là depuis deux mois, et je ne t'ai jamais vue à aucune réunion.

— Mon emploi du temps est très chargé ; je ne peux pas être partout à la fois.

Le silence s'était fait depuis un moment, mais Ricky ne l'avait pas remarqué. Son sens de l'observation craignait un max. J'espérais qu'il se battait bien, parce que, sinon, ce n'était qu'un gros balèze mignon qui servirait de chair à canon dans le meilleur des cas, et qui dans le pire nous mettrait en danger par son incompétence. Était-ce Richard qui l'avait engagé ? Si oui, j'allais demander à Rafaël de lui filer un coup de main pour choisir les nouvelles recrues à partir de maintenant, parce que, « beau » et « bon », ce n'est pas du tout la même chose.

Micah projeta un souffle d'énergie vers moi. Ma panthère intérieure leva la tête et huma l'air.

— Maintenant, tu sens le léopard, mais ce n'est pas possible, dit Ricky.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible, toutou ?

— Arrête de m'appeler comme ça !

Sa colère était prête à le submerger, faisant jaillir sa bête avec elle.

— Oblige-moi si tu peux.

— Hein ?

— Ricky..., commença un des autres gardes, pris de pitié.

— Oblige-moi à ne plus t'appeler toutou. Prouve-moi que tu es le grand méchant loup.

— Sale conne !

— Des mots, toutou, rien que des mots.

— Mais de quoi tu parles, putain ?

Je me rapprochai de lui, attirée par sa colère brûlante et par le musc de son loup, mais c'était la colère qui m'intéressait. J'avais faim, et elle avait sur ma langue le goût doux-amer si addictif du chocolat très noir.

— Au pied, toutou, chuchotai-je à quelques centimètres de son oreille.

Je me tenais trop près pour qu'il me lance son poing dans la figure. Il était tellement furieux que je pouvais réchauffer mes mains à sa colère, et tout ça juste parce que j'avais blessé son ego. Je le provoquais parce que j'avais besoin de me nourrir et qu'il me fournissait une autre option que le sexe.

J'aperçus un mouvement du coin de l'œil comme d'autres gardes, dont Peppy, s'avançaient pour s'interposer entre moi et le gros balèze qui me menaçait.

— Reculez, ordonnai-je. C'est entre le toutou et moi, pas vrai, toutou ?

Ricky hurla :

— ARRÊTE DE M'APPELER COMME ÇA !

Et il bougea trop vite pour que je puisse réagir. Ses mains se refermèrent sur le haut de mes bras et me soulevèrent, les pieds pendant dans le vide, avant de me plaquer brutalement contre les casiers. Mais j'étais prête à encaisser. Ma tête ne heurta pas la porte métallique, ce qui aurait risqué de m'étourdir, et mon dos avait vu bien pire.

J'agrippai ses biceps de mon mieux étant donné la taille comparative de ses bras et de mes mains, mais je ne cherchais pas à me dégager : je visais juste un contact peau contre peau. Dès l'instant où je le touchai, je me nourris. Toute cette colère, toute cette rage, cette brume rouge qui aurait pu me cogner contre les casiers jusqu'à ce que je me brise, m'appartenait désormais, et je pouvais la boire à travers sa peau.

Désorienté, Ricky commença à s'affaisser tandis que ses genoux cédaient sous lui. Mes pieds touchèrent de nouveau le sol, une seconde avant qu'il ne s'assoie lourdement sur un des bancs voisins. Ses mains pendaient sur ses cuisses comme s'il n'avait plus de force dans les bras. Il avait l'air paumé et les traits flasques. La chaleur de son loup avait disparu, siphonnée en même temps que sa colère. Oh ! Il restait un lycanthrope, mais il ne pourrait pas se transformer avant d'avoir récupéré. Jusque-là, il serait presque comme un humain.

Je me suis entraînée en privé avec certains des gardes en qui j'ai confiance pour découvrir les limites de ma nouvelle capacité à me nourrir de colère en touchant quelqu'un. Je peux aussi l'absorber à distance, mais ce n'est pas aussi efficace ni aussi satisfaisant pour moi.

— Que... qu'est-ce que tu m'as fait ? bredouilla Ricky sans réussir à focaliser son regard sur moi ou sur quoi que ce soit d'autre.

Je me sentais tellement mieux !

— Je me suis nourrie de ta colère.

— Tu es quoi ?

— Mauvaise question, Ricky.

— Hein ? marmonna-t-il, luttant pour se ressaisir.

— La question, ce n'est plus ce que je suis, mais qui je suis.

— Je ne comprends pas.

— Je suis Anita Blake.

— Oh, merde ! jura-t-il doucement, essayant de me dévisager malgré ses yeux qui filaient sur le côté.

— Tu as de la chance que j'aie appris à maîtriser mon pouvoir. Au début, quand j'aspirais la colère des gens, j'emportais leurs souvenirs avec, et c'était comme s'ils se faisaient rouler par un vampire. Mais tu te rappelles tout ce qui vient de se passer, pas vrai, toutou ?

— Ne... m'appellez pas comme ça.

Il réussit à focaliser son regard.

— Alors, prouve-moi que tu es un loup, un vrai. La prochaine fois que je te demanderai d'identifier une arme, je m'attends à ce que tu puisses me donner la marque et le modèle. N'agite plus tes bijoux de famille sous le nez de tes collègues féminines à moins d'être absolument certain qu'elles en ont envie. Ne les traite plus jamais de radasses. Si une femme te prend pour un débile, ça ne veut pas dire que c'est une pute, juste qu'elle voit clair en toi.

— Je ne savais pas qui vous étiez, protesta-t-il.

— De la colère, déjà ? Je vais peut-être faire de toi le toutou désigné pour me nourrir.

De la peur apparut dans ses yeux.

— Cette idée ne te plaît pas du tout, pas vrai ?

— Non, répondit-il d'une voix légèrement grondante.

— Alors, apprends à reconnaître un flingue, respecter les autres gardes quel que soit leur sexe, et ne te comporte pas comme une ordure avec tes partenaires.

— Autre chose, madame ?

— Ouais : fais gaffe à qui tu t'attaques ; tout le monde ici n'est pas aussi sympa que moi.

Un nouvel éclair de peur écarquilla ses yeux. Ricky se hâta de l'enfouir sous sa colère, mais elle était bien là, sous son air fanfaron et sa grande gueule de macho.

Je refermai mon casier, pris un drap de bain et me dirigeai vers les douches. Les hommes s'écartèrent devant moi en silence, ou en disant juste « Madame ». Il y en avait d'autres, nus ou les reins ceints d'une serviette, sur le seuil des douches ; apparemment, nous avions eu un public plus nombreux que je ne pensais. Ça ne me dérangeait pas.

À présent, je me fichais qu'ils soient à poil ou non. Je leur avais foutu la trouille et c'était tout ce dont ils se souviendraient, pas du fait que j'étais une femme petite et menue. Peppy me suivit en souriant. Les filles ont la classe ; les mecs se ramassent.

Chapitre 44

Je ne me rendis compte de la quantité de gélatine qui avait séché dans mes cheveux que lorsque je tentai de m'en débarrasser. J'étais encore en train de me battre avec mes boucles quand Peppy vint m'annoncer depuis l'autre côté du rideau de douche qu'elle allait m'attendre.

— Si tu as fini, va plutôt prévenir Micah que je serai en retard.

— Vous avez du mal à vous nettoyer les cheveux ?

— Oui, comment tu as deviné ?

— Vous en aviez tellement dans les cheveux qu'ils avaient l'air raides et plus clairs. Les cheveux longs, c'est la plaie quand il faut virer ce truc.

— Micah est à l'infirmerie, en train de discuter avec Rafaël.

— Il est avec notre Roi ?

— Oui, ça te pose un problème ?

— Non, non, c'est juste que... Je transmets le message.

— Merci, dis-je en me remettant à gratter littéralement mes mèches avec mes ongles.

Le shampoing avait juste réussi à rendre la gélatine plus pâteuse ; il fallait que je me rince les cheveux et que je recommence à zéro. Je devrais peut-être me balader avec une de ces charlottes en plastique que certains flics portent sur les scènes de crime. Même si c'est moche, ça ne pourrait être qu'une amélioration.

Quand mes cheveux furent enfin propres, je m'enveloppai du maxi drap de bain conçu pour des types qui faisaient plus de deux mètres et qui étaient à peu près quatre fois plus larges que moi. Je me retrouvai donc couverte des aisselles aux chevilles, avec de quoi m'envelopper deux fois bien serré.

Je ramassai tous mes produits capillaires pour les remettre à leur place et sortis de la douche. Le niveau sonore m'apprit qu'il restait beaucoup moins de monde qu'à mon arrivée. En revanche, il ne me renseigna pas sur le fait que Kane, le nouvel amant d'Asher et la Némésis de Dem, se lavait dans la partie collective, près de la porte des vestiaires.

Il me tournait le dos. Il avait des marques prononcées de bronzage très bas sur les hanches, qui dessinaient une ligne mince en travers de la rondeur de ses fesses. Le contraste entre ses deux tons de peau m'indiqua qu'il bronzait plus foncé que Micah, ou qu'il avait le teint plus clair à la base, de sorte que la différence entre les deux était

plus grande.

— Tu mates mon cul ? lança-t-il.

Levant les yeux, je vis qu'il me regardait par-dessus son épaule. Il était presque chauve, non pas parce qu'il avait perdu ses cheveux, mais parce qu'il les rasait presque. Cependant, le peu qu'il lui en restait me disait que, plus longs, ils devaient friser. Des deux côtés de son front, des zones plus claires indiquaient que ses cheveux avaient commencé à régresser de toute façon – donc, plutôt qu'un choix esthétique, peut-être s'agissait-il pour lui d'un moyen de prendre les devants sur sa future calvitie. Sa quasi-absence de cheveux dénudait la structure osseuse de son visage et montrait à quel point il était séduisant, limite mignon pour un type d'un mètre quatre-vingts.

— Je suppose que oui.

Je continuai à marcher, ce qui me rapprocha de lui, mais si je ne m'arrêtais pas peut-être éviterais-je de me laisser entraîner dans un de nos concours de vannes habituels.

— Et tu aimes ce que tu vois ?

— En fait, je me demandais juste si tu bronzais mieux que Micah ou si ta peau était naturellement plus claire, et si c'était pour ça que ta marque de maillot ressortait autant.

— Tu n'aimes pas les marques de maillot ?

— Franchement, je m'en fiche pas mal.

Certains des gardes les plus proches se dépêchaient de se doucher en nous jetant des coups d'œil furtifs. Ils n'auraient pas dû regarder Kane de la sorte : il n'était ni leur roi, ni leur prince, ni quoi que ce soit pour eux. Juste l'amant d'un de nos partenaires communs. Pourtant, ils le traitaient comme s'il était assez puissant pour leur faire peur, ou, du moins, assez puissant pour qu'ils ne veuillent pas se retrouver pris dans une discussion entre nous.

Si on ne compte que les vampires, techniquement, Asher est le bras droit de Jean-Claude, mais, dans les faits, comme Micah et moi avons pris en charge tellement de responsabilités, le rôle d'Asher se trouve maintenant réduit à peau de chagrin, un peu à cause de ses émotions qui ont interféré avec ses fonctions, un peu parce qu'il a passé six mois en exil dans une autre ville. Le temps qu'il revienne, on s'était partagé ses tâches quotidiennes. Alors, pourquoi les gardes regardaient-ils Kane comme si le contrarier risquait de foutre leur journée en l'air ?

Kane se retourna sous la douche, et je vis que sa marque de maillot faisait tout le tour. C'était un spectacle plaisant, mais l'aigreur qui émane presque toujours de Kane gâchait préventivement toute l'attrance qu'il aurait pu exercer sur moi. Asher, qui était déjà assez difficile à supporter, avait enfin trouvé quelqu'un d'encore plus caractériel que lui. Pour moi, Kane, c'était trop de travail pour pas

assez de récompenses.

Il fit glisser ses mains le long de son bas-ventre et se massa vaguement pour que je puisse voir qu'il avait encore une bonne marge de croissance. Je levai un sourcil et commençai à m'éloigner. J'en avais assez vu.

— Ça t'embête de savoir que tu peux mater mais pas toucher ? lança Kane sur ce ton agressif qu'il prend si souvent. Du coup, je m'arrêtai et le dévisageai.

— Pardon ?

Il se tripotait sous la douche pour faire grandir son sexe, un peu comme s'il se masturbait.

— Enfin un mec dans cette ville que tu désires sans que ce soit réciproque. Qu'est-ce que ça fait, Anita ?

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Ce n'était pas la bonne réaction si je voulais désamorcer la tension entre nous : la plupart des hommes n'apprécient guère qu'on leur rie au nez quand ils sont à poil et en érection. En plus de ça, Kane n'a aucun sens de l'humour. Sa moue boudeuse céda la place à une expression contrariée.

— Tu crois que tu peux manipuler tout le monde avec ta chatte. Eh bien, moi, tu ne m'intéresses pas. Je n'aime que la bite.

— Crois-moi, Kane, tu n'es pas non plus sur ma liste de proies potentielles.

Deux des gardes fermèrent le robinet de leur douche et me dépassèrent d'un pas pressé pour disparaître dans les vestiaires. Ils dégageaient une odeur apeurée, et ils n'auraient pas dû. Kane n'était pas assez bon combattant pour faire partie de notre protection rapprochée, ce qui signifiait qu'ils auraient facilement pu avoir le dessus dans un combat à la loyale. Alors, pourquoi cette panique froide qui émanait d'eux ?

— Mais tu aimes la bite.

— Oui, quand elle est attachée à la bonne personne. Comme tu fais si grand cas de ta fidélité envers Asher, je pensais que tu serais bien placé pour le comprendre.

Deux autres gardes s'enfuirent – il n'y avait pas d'autre mot. Ils sentaient que, si une bagarre éclatait, ils y perdraient quelle qu'en soit l'issue. Ils n'auraient pas dû penser ça. Autrement dit, j'avais raté quelque chose d'important dans leur relation avec Kane, mais quoi ?

— Asher m'a dit que tu aimais les hommes.

— Oui, mais pas tous les hommes, et j'ai quelques partenaires femmes à présent, donc j'explore aussi l'option sans bite, dis-je sans pouvoir réprimer un sourire, parce que c'était une conversation très bizarre à avoir, surtout avec Kane – probablement la plus longue que j'avais jamais eu avec lui en tête à tête. Je dois aller rejoindre Micah. Profite bien de ta douche.

Cette fois, je réussis à atteindre la porte avant qu'il ne dise quelque chose qui m'arrêta tout net.

— Combien de lycanthropes tu as baisé la nuit dernière pour être à ce point couverte de notre fluide ?

Je fronçai les sourcils.

— Non que ça te regarde, mais j'ai dû appeler la bête de Domino pour lui sauver la vie. Une transformation forcée, c'est souvent violent et pas très propre.

— Belle excuse, mais, si c'était vrai, tu n'aurais pas eu de sperme mélangé au fluide de Domino au point que les gardes ne t'ont pas reconnue.

— Je sais que les histoires s'amplifient et se déforment chaque fois qu'on les raconte, mais je ne suis restée qu'une heure dans la douche. C'est vraiment allé vite.

— Donc, tu nies ?

— Ouais. Cela dit, si je voulais réunir tous mes amants pour me faire un festival de *bukkake*, qu'est-ce que ça pourrait bien te faire, Kane ?

— Ton niveau de débauche continue à me surprendre, Anita, c'est tout.

— C'est toi qui te tripotais dans la douche à l'instant pour m'inciter à regarder ; alors, lequel de nous deux est le plus débauché ?

Sa colère jaillit tel un vent brûlant charriant un avant-goût de sa bête. La dernière fois que je m'étais trouvée près de lui quand il s'était énervé, son énergie n'était pas si chaude ni si intense.

— Ton pouvoir est monté d'un cran, Kane. Comment ça se fait ?

— Devine, répondit-il d'un air beaucoup trop satisfait.

Quelle que soit l'explication, il savait que ça n'allait pas me plaire.

— Je n'en sais rien, et je dois vraiment passer voir Micah avant mon rendez-vous avec le FBI, donc je n'ai pas le temps de jouer aux devinettes.

— Alors, jouons plutôt à *JeoParady*.

— De quoi parles-tu, Kane ?

— Les catégories sont : les vampires, les lycanthropes, l'amour. Fais ton choix.

Je plissai les yeux.

— Je ne joue pas avec toi, Kane. Ou tu me dis, ou tu la boucles.

— Tu n'es pas marrante.

— Pas avec toi, non, et particulièrement pas aujourd'hui.

Je passai dans les vestiaires. Il n'y avait plus personne à l'intérieur, juste des serviettes éparées. Une paire de baskets gisaient abandonnées sur le côté, comme si quelqu'un était parti si précipitamment qu'il les avait oubliées. Pourquoi ? Que diable se

passait-il ? Et pourquoi Kane avait-il l'air si content de lui ? Merde ! Il fallait vraiment que je le sache.

Je faillis retourner dans les douches, mais Kane m'épargna cette peine en sortant tout ruisselant comme s'il n'avait même pas pris la peine de s'essuyer.

— Quelle est l'une des choses les plus sacrées qu'un vampire puisse faire pour un métamorphe ?

— Je n'en sais rien.

— Oh ! Allez, comment appelle-t-on un lycanthrope lié à un vampire ?

— Un familier ?

Il se rembrunit.

— Crache le morceau, Kane. Ces préliminaires commencent vraiment à me lasser.

— Qu'est-ce qu'un vampire fait à la fois par amour et pour le pouvoir ?

Je me rembrunis aussi.

— Il s'attache un humain en tant que serviteur.

— Et s'il ne s'agit pas d'un humain à la base ?

Je scrutai ses yeux sombres et son expression rogue.

— Oh, merde ! Asher a fait de toi sa hyène à appeler.

— Ding-ding-ding, c'est gagné !

— Putain ! Kane, ça fait presque deux ans que Narcisse harcèle Asher pour obtenir le poste. Et tu n'es même pas l'une des hyènes les plus puissantes de ton clan. Toi, tu viens d'acquérir un paquet de pouvoir grâce à Asher, mais lui, il ne peut pas en dire autant.

— Il m'aime.

— Ouais, et alors, bordel !? Narcisse pourrait vous tuer tous les deux pour ça.

— Il n'osera plus me faire de mal à présent, parce que ça risquerait de tuer Asher, et tout le monde sait que Jean-Claude tuerait pour venger son amant vampire.

— Pourquoi les gardes avaient peur de toi dans la douche à l'instant ?

Je ne croyais pas que Kane pouvait avoir l'air plus content de lui, mais je me trompais. Il se mit à briller d'autosatisfaction.

— Je m'entraîne avec eux maintenant.

— Tu t'es mis au sport dès que tu as vu combien Asher appréciait les mecs musclés.

— J'avais déjà des muscles, et toutes les hyènes font du sport, sans quoi, on ne survivrait pas indemnes longtemps.

— Ouais, ouais, les lions-garous et vous, vous faites dans la culture macho et tout le bazar, mais tu ne t'étais jamais entraîné au même niveau que nos gardes... et, d'ailleurs, tu ne le fais toujours pas.

Sa colère revint, intense, riche et... familière. Je ris.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Asher t'a-t-il prévenu que, quand tu te lies à un vampire, toi et lui échangez certains traits de personnalité ?

Des gouttes d'eau perlant toujours sur son visage, il fronça les sourcils.

— De quoi parles-tu ?

— Je sens le goût de la colère d'Asher mêlée à la tienne, ce qui signifie qu'il a hérité quelque chose de toi aussi. Et, vu l'emmerdeur que tu es, j'ai hâte de voir quoi.

Sa colère se mua en rage, et il serra les poings. Mes armes étaient toujours dans mon casier, et il ne restait que nous dans les vestiaires. Kane n'était pas aussi bien entraîné que moi, mais il me battait en taille, en vitesse, en allonge, et il n'était pas non plus complètement nul. Je ne voulais pas que ça dérape, à moins que...

— Pourquoi les gardes qui se sont entraînés avec toi ce matin avaient-ils peur de toi ?

— Pour la même raison que Narcisse ne me fera pas de mal, parce que ça foutrait le roi Jean-Claude en rogne.

— Pourquoi te flanquer une raclée à l'entraînement foutrait-il Jean-Claude en rogne ?

— Parce que, si quelqu'un me fait du mal, ça pourrait faire du mal à Asher, et Jean-Claude ne laisse personne faire de mal à son vampire aux cheveux dorés, cracha Kane sous le coup d'un sérieux accès de jalousie – le monstre aux yeux verts.

Je me rendis compte qu'en l'asticotant encore, je pourrais fabriquer de quoi me nourrir un peu plus. Une chose que j'ai remarquée, c'est que la colère n'est jamais vraiment « rassasiée ». Le désir peut l'être, au moins temporairement, mais ma capacité à absorber la colère ne fonctionne pas comme un estomac plein ou une libido satisfaite. Je peux toujours me mettre en colère.

— Quoi que tu fasses, et aussi souvent qu'Asher te répète qu'il t'aime, tu sauras toujours que l'homme qu'il désire le plus dans son lit et dans son cercueil, ce n'est pas toi.

— Asher m'aime.

— Ouais, assez pour se montrer incroyablement stupide.

— Ne dis pas ça.

— Narcisse est libre de discipliner ses hyènes de la façon qu'il préfère. Nous n'avons aucune influence là-dessus.

— Parce que la hyène n'est pas l'un des animaux à appeler de Jean-Claude mais qu'elles obéissent à Asher, mon Maître.

— Jusqu'à un certain point, ouais, mais là... Narcisse fera une exception.

— Tu es jalouse, point.

— De qui, de toi ? De toi et Asher ? Je continue à coucher et à faire du bondage avec lui, parce que tu es ultra-conformiste. Émotionnellement, tu es impossible à gérer, mais au lit tu es l'équivalent gay du missionnaire avec la lumière éteinte.

— Ce n'est pas Asher qui t'a dit ça.

— Si tu n'étais pas trop classique pour lui de ce point de vue, il ne continuerait pas à baiser avec Jean-Claude, Nathaniel et moi.

— La ferme ! gronda Kane, la présence de sa bête vibrant dans sa colère comme si les deux étaient encore plus étroitement liées qu'avant.

— Si Asher ne s'ennuyait pas tant avec toi au pieu, il ne laisserait plus Richard l'enchaîner et se presser contre lui. Tu sais qu'Asher laisserait Richard le baiser sans hésiter.

— C'est faux !

Je le gratifiai de la version la plus satisfaite de mon sourire désagréable et répliquai :

— C'est vrai, et tu le sais.

Kane hurla et tenta de me frapper, mais je m'écartai juste assez pour que son poing s'écrase sur les casiers derrière moi, et je touchai sa poitrine nue pour me nourrir de sa colère comme je m'étais nourrie de celle de Ricky un peu plus tôt.

Kane tomba par terre et je suivis le mouvement pour ne pas rompre le contact, continuant à aspirer toute cette rage délicieuse jusqu'à ce que je sente mes yeux changer. Je savais qu'ils devaient apparaître à Kane comme des diamants cognac à travers lesquels le soleil brillait, leur donnant l'apparence d'un feu brun.

Je perçus Asher le long de cette laisse qui les attachait l'un à l'autre désormais, bien plus sûrement que l'alliance qu'il avait refusée à Kane et de façon beaucoup plus permanente. Mais il ne se réveillerait pas avant plusieurs heures et ne pouvait pas prêter son pouvoir à son animal à appeler, donc le lien que je percevais ne pouvait pas aider Kane.

Je détachai mes mains de ce dernier, m'obligeant à cesser de me nourrir pour qu'il puisse lever les yeux vers moi, entendre et comprendre ce que je m'apprêtais à lui dire. J'aurais pu continuer jusqu'à ce qu'il s'évanouisse, et, à son réveil, il ne se serait même pas rappelé pourquoi il était aussi crevé.

— Si j'apprends que tu as blessé l'un des gardes parce qu'ils avaient peur de te blesser les premiers, je ferai en sorte que tu remotes sur le ring avec eux et qu'ils puissent te botter le cul. Narcisse va vouloir votre mort, à Asher et à toi, pour l'insulte impardonnable que vous venez de lui faire. Il est l'Oba de tout votre clan, un des groupes de métamorphes les plus puissants de St. Louis, et tu viens de lui souffler le poste d'animal à appeler d'Asher. Il ne vous

le pardonnera pas. En fait, par rapport à la culture des hyènes, il ne pourra pas se permettre de vous pardonner et d'oublier, parce que ça le ferait paraître si faible que ses gens se retourneraient contre lui. Asher et toi ne lui avez pas laissé d'autre choix que de vous punir. Si seulement Asher lui en avait parlé d'abord, s'il en avait discuté avec lui... Mais il ne l'a pas fait, n'est-ce pas ? De la même façon qu'il n'a rien dit à Jean-Claude.

— Non, parvint à articuler Kane.

— Non quoi, Kane ? Non, il n'a rien dit à Jean-Claude ? Non, vous n'en avez pas parlé à votre Oba avant de le faire ? Non, ça ne te sauvera pas du châtement que Narcisse va vous infliger.

— Jean-Claude... sauvera... Asher.

Kane n'arrivait pas à focaliser son regard, comme s'il luttait pour ne pas s'évanouir ; peut-être lui avais-je pompé un peu trop d'énergie ?

— Non, Kane, pas cette fois. Je ne laisserai pas Jean-Claude nous mettre tous en danger parce qu'une fois de plus Asher a laissé son putain de cœur l'emporter sur sa raison.

Mon drap de bain commençait à se détacher ; au lieu de le resserrer, je le laissai tomber par terre et m'assis à califourchon sur Kane, aussi nue qu'il l'était. La seule raison pour laquelle ça ne ressemblait pas à des préliminaires, c'est que j'étais quelques centimètres trop haut. Je le toisai de mes yeux brillants de pouvoir sans qu'il puisse bouger pour m'en empêcher.

— Je n'ai toujours pas d'hyène à appeler, Kane, tu t'en souviens. Une des choses que j'ai apprises de la Mère de Toutes Ténèbres, c'est comment rompre un lien entre un vampire et son serviteur. Je pourrais te prendre à Asher, te lier à moi, et, grâce à l'ardeur, je serais ton exception, Kane. Tu me baiserais parce que tu aurais besoin de moi comme d'une drogue.

— Mensonges.

— Oh non ! Pourquoi dire un mensonge quand la vérité est tellement plus terrible ?

— Salope.

— Oh ! Kane, tu peux trouver mieux que ça.

— Il ne te... dominera plus jamais... si tu me fais du mal.

— Narcisse tuera Asher s'il le peut, du coup, Asher ne dominera et ne baisera plus jamais personne.

— Narcisse est... amoureux d'Asher.

— Je crois bien que oui, mais Asher n'aime jamais les gens qui l'aiment le plus ; il poursuit toujours ceux qui ne veulent pas de lui, tu n'as pas encore remarqué ?

— Il m'aime assez... pour avoir fait ça.

J'acquiesçai.

— Oui, parce qu'en toi il a enfin trouvé quelqu'un de plus caractériel, de plus jaloux, de plus insupportable que lui. Il ne lui a fallu que six ou sept siècles pour dénicher quelqu'un dont les défauts sont les mêmes que les siens, mais en pire. Il veut te garder près de lui, Kane. J'ignore pourquoi, mais en toi il voit quelque chose qu'il désire.

Kane déglutit et parvint enfin à me regarder. Je me relevai, toujours nue, l'abandonnant allongé par terre avec mon drap de bain roulé en boule près de lui.

— Asher et toi vous méritez mutuellement, Kane.

— Merci.

— Ce n'était pas un compliment.

Je récupérai mes armes dans mon casier, et, comme j'avais totalement oublié de prendre des vêtements de rechange, je les calai dans le creux d'un de mes bras, gardant mon Browning BDM dégainé dans ma main libre. Kane récupérerait ou s'évanouirait, ce n'était pas mon problème. Je ne lui avais pas tiré dessus, pas même juste pour le blesser. Et les gens disent que je n'ai pas le sens de l'humour.

Chapitre 45

Je vibraï presque d'énergie quand je sortis de la douche, mais je me sentais gênée d'être complètement nue et encombrée par tout un tas de holsters, de flingues, de couteaux et de munitions que je ne pouvais attacher nulle part. Puis je vis arriver les gardes qui faisaient le service du matin. Vous avez déjà essayé de saluer des gens en étant à poil et en jonglant avec tout un arsenal ? C'était une première pour moi, et je n'appréciais pas beaucoup.

Même si presque tous les gardes étaient des lycanthropes dépourvus de pudeur, ils ne pouvaient pas s'empêcher de me regarder – peut-être à cause de mes armes, mais j'avais quand même envie d'aboyer : « Qu'est-ce que vous matez, là ? »

Je me retins, mais je sentis que je me rembrunissais un peu plus à chaque bonjour échangé avec eux. J'avais envie de me tortiller, comme dans ces cauchemars où vous devez faire un discours devant une salle pleine et où vous vous rendez compte que vous avez oublié de vous habiller. Apparemment, la gêne diminue les pouvoirs vampiriques – qui l'eût cru ?

Je fus soulagée d'atteindre le vestiaire de l'infirmerie. Un, il se trouve dans une petite alcôve qui me fournit enfin un peu d'intimité. Deux, je pus me débarrasser de mes armes en les fourrant dans un casier que je verrouillai et dont je gardai la clé, même si je n'avais pas de poche où la mettre. Je me demandai longuement si je ne devrais pas garder le petit Sig Sauer avec moi, mais, lui non plus, je n'avais pas d'endroit où le mettre. J'étais entourée de gardes du corps – les nôtres, payés pour garantir notre sécurité à tous ; alors pourquoi cela me perturbait-il de laisser toutes mes armes dans le casier ? A présent, je me sentais vraiment nue.

Je finis par céder, j'ouvris le casier, sortis le Sig toujours dans son holster et le porterai tout simplement dans ma main gauche, vu que je suis droitière et que, si je devais dégainer, je tiendrais le holster de la main gauche et empoignerais l'arme avec la droite. Ma main gauche ferait ce que fait normalement ma ceinture : maintenir le holster en place de sorte qu'un seul geste sec suffise à assurer la sortie fluide du Sig.

Même si cela peut sembler parano de prendre un revolver avec soi, sachez cependant que je laissais les deux chargeurs de rechange dans le casier. Je ne suis pas parano, juste prudente, et si vous pensez le contraire c'est parce que vous ne vous êtes pas fait tirer dessus par

assez de gens.

Benito se tenait à l'angle du couloir juste après le vestiaire, rencogné dans l'entrée de l'infirmierie, de sorte qu'il n'avait qu'un pas à faire pour surprendre un intrus éventuel comme il venait de tenter de me surprendre.

— Tu m'as vu ? s'étonna-t-il face à mon absence de réaction.

— Je t'ai senti, dis-je, faute d'une meilleure explication.

Puis Bram sortit de l'ombre et je compris que ce n'était pas la présence de Benito le rat-garou que j'avais perçue, mais celle du léopard-garou. Je capte toujours mieux les animaux avec lesquels j'ai un lien.

Bram est le garde du corps principal de Micah. Il mesure quelques centimètres de plus que Benito, mais tous deux sont minces et nerveux, et je sais que Bram est diablement rapide. Benito ne s'entraîne pas avec nous parce que ce n'est pas l'un de nos gardes ; il travaille uniquement pour Rafaël.

Bram a les cheveux très courts sur les côtés, mais, depuis qu'il a renoncé à la coupe militaire qu'il avait à son arrivée parmi nous, il en laisse un peu plus sur le dessus pour pouvoir les coiffer. Il a le teint plus foncé que Benito, et ce n'est pas juste une question de bronzage.

Bram me paraît toujours incomplet sans Ares près de lui ; autrefois, ils étaient amis et partenaires dans le boulot. Ares formait le contrepoint blond et solaire au physique brun et sombre de Bram. Mais il est mort, et, depuis, Bram est pareil à une ombre sans lumière pour le mettre en valeur, ou peut-être est-ce juste une impression née de ma culpabilité vu que c'est moi qui ai dû tuer Ares. Un vampire l'avait ensorcelé, si bien qu'il avait retourné contre nous son entraînement militaire et sa force d'hyène-garou. C'est une chose que de ne pas pouvoir sauver quelqu'un, mais être obligé de l'abattre, ça vaut pour toujours.

Benito eut un sourire grimaçant. Ses yeux brillaient de gaieté contenue.

— Laisse tomber, Benito, lui conseilla Bram.

Je mis une seconde à me rendre compte que le rat-garou regardait plus bas que mon visage. Et le fait que j'ai mis aussi longtemps à me rappeler que j'étais nue disait bien que ça me dérangeait moins que ce que je croyais.

— Tu ferais bien de me regarder dans les yeux, Benito, parce qu'une des règles communes à toutes les cultures animales, c'est que, si quelqu'un est nu mais qu'il ne fait rien de sexy, tu es censé ne pas y prêter attention.

— Excuse-moi, Anita, dit-il en essayant de me regarder en face.

Mais c'était comme si mes seins exerçaient une attraction irrésistible sur lui. Je refusai de les couvrir parce que c'était lui qui se

montrait impoli, et que je ne voulais pas me laisser embarrasser.

— Je ne t'ai jamais vu à l'entraînement, mais je pensais vraiment que tu te contrôlais mieux que ça, lâchai-je.

Alors il me dévisagea, les sourcils froncés.

— Hein ?

— D'après mon expérience, un homme qui ne peut pas se contrôler dans un domaine a du mal à se contrôler dans les autres.

Benito se rembrunit davantage, mais sans me quitter des yeux à présent.

— Je me contrôle très bien, sans quoi notre Roi ne me ferait pas confiance pour le protéger.

— C'est bon à savoir, et j'apprécie que tu me regardes en face.

Quelque chose que je ne pus déchiffrer passa dans ses yeux, puis il sourit.

— Bien joué. (Il applaudit doucement). Tu m'as manipulé comme un chef.

Et la façon dont il le dit n'était pas aussi amicale que d'habitude.

— J'ai juste fait en sorte que tu te conduises comme un pro.

Il me foudroya du regard.

— Micah et Rafaël sont dans la chambre trois, intervint Bram.

— Merci, dis-je.

Et je les dépassai tous les deux, mais en marchant de l'autre côté du couloir de façon à mettre Bram entre Benito et moi. Je ne pensais pas que le rat-garou me ferait du mal, mais notre échange m'avait perturbée, et, jusqu'à ce que je comprenne pourquoi il se comportait ainsi, je préférais être prudente.

J'hésitai devant la porte de la chambre, parce que, tout à coup, je me sentais de nouveau très nue. Peut-être à cause de ce qui venait de se passer avec Benito. Le problème, ce n'était pas Micah. S'il me voyait et que ça lui donnait des idées alors que je n'étais pas pressée d'aller au boulot, tant mieux. Le problème, c'était Rafaël. Même si nous sommes amis et amants, débarquer à poil dans sa chambre semblait un peu trop direct pour lui et moi.

Je sais que Rafaël adore la lingerie en soie et les peignoirs. La première fois qu'on a couché ensemble, c'était très « bang, bam, merci madame », mais à cause justement de la façon dont il s'est comporté cette première fois, ou peut-être parce que c'est dans son caractère, on discute toujours un peu avant, et il semble ne jamais trop savoir comment enchaîner après « Bonsoir ». Le fait que j'arrive déjà à poil ne collerait pas du tout à nos habitudes. J'envisageai de me mettre en quête d'un peignoir, ou d'envoyer un texto à Micah, et je me rendis compte que j'avais laissé mon téléphone dans le casier avec mes armes. Soupir.

La porte s'ouvrit, et Micah apparut. Il écarquilla légèrement les

yeux en me voyant, puis il me sourit, d'un sourire ravi et avec un regard disant qu'il appréciait le spectacle.

— J'ai passé plus de temps que prévu dans la douche, et je ne voulais pas réveiller Nathaniel en allant chercher des fringues, lui expliquai-je.

Ma gêne évidente l'amusa.

— Ce n'est pas grave, Anita. Tu m'as surpris, c'est tout. D'habitude, tu n'aimes pas te balader dans le *Cirque* sans vêtements.

— Ouais, beaucoup trop de nouveaux gardes à saluer à mon goût, acquiesçai-je, les sourcils froncés.

Micah voulut me prendre la main gauche comme d'habitude et la trouva déjà occupée. Sans broncher, il changea pour la droite.

— Tu n'as pas à t'expliquer ni à t'excuser.

— C'est juste un peu... audacieux pour moi.

— Audacieux ? répéta Rafaël depuis l'intérieur de la chambre avant d'éclater de rire.

— Tu ne m'aides pas, lui reprochai-je.

— C'est indigne d'un gentleman de te mettre mal à l'aise. Désolé. Entre donc, et, si tu veux vraiment te couvrir, on peut te donner un drap.

Vous voyez ? Il est toujours très cérémonieux.

Micah s'effaça devant moi. Les lumières étaient très basses dans la pièce, parce que les lycanthropes peuvent y être très sensibles pendant qu'ils récupèrent d'une blessure majeure. Je ne me cachai pas derrière mon Nimir-Raj, mais je fis en sorte de ne pas jaillir devant Rafaël façon « ta-daaaa ! ». Je suis fiancée à Micah et je couche avec Rafaël depuis un an ; impossible de dire pourquoi j'étais aussi gênée, mais c'était comme ça. Nier vos émotions ne les fait pas disparaître, je l'ai appris à mes dépens.

Rafaël était allongé sur le ventre, les draps soigneusement pliés à la naissance de ses fesses dévoilant son dos nu. S'il avait été l'un de mes partenaires principaux, j'aurais pris ça pour une invitation, mais nous ne sortons pas ensemble, et il ne sera jamais mon petit ami. Il nous arrive de coucher ensemble pour que je puisse nourrir l'ardeur et pour lui permettre de se rapprocher du trône. C'est de la baise utilitaire, ce qui d'un côté semble un peu déplacé, et de l'autre m'apparaît comme un meilleur système que la politique normale.

— Tu penses à des choses très sérieuses, Anita, remarqua Rafaël.

Ses yeux étaient si sombres que seul le reflet de la lumière sur ses prunelles me donna la certitude qu'il me regardait.

— Tu comprendrais si je te disais que la politique fait d'étranges compagnons de lit ?

Il rit assez fort pour que ça le fasse frémir et pour que ses mains se crispent sur les draps tandis qu'il s'efforçait de ne pas se tordre de

douleur – sûrement parce que ça lui aurait fait encore plus mal. Du coup, ma gêne céda la place à de l'inquiétude.

Je m'avançai sans lâcher la main de Micah.

— Je pensais que tu aurais récupéré davantage.

— Moi aussi, répondit Rafaël de sa voix grave, mais avec un accent plus épais que d'habitude, ce qui signifiait soit qu'il voulait jouer de ses origines, soit qu'il était stressé.

Comme il n'avait pas besoin de faire le grand méchant Mexicain devant nous, la seconde option devait être la bonne.

Je m'agenouillai près du lit et dus lâcher la main de Micah pour la poser sur le bras de Rafaël. Je tenais toujours le *Sig* dans la gauche, même si je commençais à me demander ce que j'allais en faire quand j'aurais besoin de mes deux mains.

— Les docteurs ont nettoyé la plaie, pas vrai ?

— Oui.

Avant que je puisse poser la question suivante, Micah ajouta :

— Ils ne savent pas pourquoi il ne guérit pas plus vite.

Je levai les yeux vers lui puis reportai mon attention sur Rafaël.

— Je comprends pourquoi tu voulais que je descende et que j'essaie de le soigner avec l'ardeur tout de suite.

— Par ailleurs, Rafaël se sentirait plus à l'aise si j'utilisais mes propres pouvoirs de guérison en ta présence, ajouta Micah.

Comme sa capacité d'appeler la chair, ainsi que disent les léopards-garous, ne fonctionne que s'il lèche et mord la plaie, je pouvais comprendre. Je souris et tapotai le bras de Rafaël.

— Ça ressemble un peu trop à des préliminaires, hein ? compatis-je.

Rafaël rit de nouveau, mais plus prudemment qu'avant histoire de ne pas remuer autant.

— Surtout quand la plaie se trouve au milieu du dos et qu'il va falloir l'approcher par-dérrière.

— Ça pourrait être pire.

— Comment ?

— La blessure pourrait être... euh... dans le bas du dos, dis-je en souriant.

Rafaël eut une grimace qui dévoila la blancheur étincelante de ses dents dans la pénombre.

— Exact, ce serait beaucoup plus problématique.

— D'accord, je vais lui tenir la main pendant que tu essaieras de le guérir, mais tu peux vraiment faire quelque chose pour une plaie aussi profonde ? demandai-je à Micah.

— Je n'en suis pas certain mais, si je n'y arrive pas, ce sera ton tour d'essayer de le guérir avec l'ardeur ou le *munin* des loups.

— D'une façon sexuelle dans les deux cas, donc.

Micah acquiesça.

— Nous en sommes tous conscients.

— Souviens-toi, Anita, je connaissais Raina de son vivant. Je l'ai vue utiliser son don de guérison sur les loups-garous, et c'était très sexuel, me rappela Rafaël. Tu portes son *munin*, sa mémoire, en toi, mais c'est toujours son don.

— Et tu sais mieux que la plupart des gens de quelle manière l'ardeur fonctionne chez moi.

Il sourit.

— En effet.

— Presque tout mon pouvoir est lié au sexe ou à la mort.

— Un paradoxe intéressant : tu représentes à la fois la fertilité et la destruction.

— Elle relève les morts, donc elle donne la vie, elle ne la prend pas, fit remarquer Micah.

— C'est vrai, concéda Rafaël. Je n'avais pas pensé à ça.

— Pour l'instant, contente-toi de rester où tu es et de tenir sa main pendant que j'appelle sa chair, m'ordonna Micah.

— Tu as déjà essayé d'utiliser tes mains plutôt que ta bouche ? interrogea Rafaël, indiquant que la méthode de Micah le perturbait davantage que je ne l'imaginai.

— Oui, et ça ne fonctionne pas.

— J'ai vu des vidéos d'humains capables de guérir ainsi, je crois qu'on appelle ça l'apposition des mains, dis-je.

— Mais les léopards n'ont pas de mains, et ce don semble venir de ma moitié animale, répliqua Micah.

— Je me demande s'il existe de vrais léopards capables de guérir ainsi.

— Ça impliquerait que les animaux peuvent faire de la magie.

— Pourquoi pas ?

Il secoua la tête.

— C'est juste une capacité psychique, Micah, et on a prouvé que certains animaux sont doués d'empathie et de diverses formes de télépathie. Pourquoi pas autre chose ?

— J' imagine que c'est possible, mais pour le moment je ne dispose que d'un seul moyen d'essayer de soigner Rafaël.

— J'aimerais qu'Anita s'assoie sur le lit et me laisse poser ma tête sur ses cuisses au lieu de rester agenouillée près du lit, réclama Rafaël.

J'acceptai sans penser au fait que j'étais complètement nue. Ce qui, habillée, aurait juste été une position amicale devint tout à coup beaucoup plus intime. Rafaël était déjà mon amant, alors pourquoi cela me perturbait-il à ce point ? Si vous avez une idée sur la question, prévenez-moi, parce que je sèche.

Chapitre 46

Je déposai mon flingue bien rangé dans son holster sur la minuscule table de chevet et m'assis sur le lit de façon que mes cuisses puissent servir d'oreiller à Rafaël. Comme il devait rester sur le ventre, là aussi, c'était plus intime que s'il avait pu s'allonger sur le dos, mais j'avais accepté de lui rendre ce service et ça ne serait pas la première fois que nous nous retrouverions dans cette position. Rassemblant mon courage, je tentai d'agir comme une adulte plutôt que comme une ado embarrassée et caressai les cheveux noirs de Rafaël tandis qu'il agrippait mon autre main.

Je sentis Micah appeler sa bête en une vague de chaleur qui parcourut Rafaël avant de se déverser en moi, comme si le corps du Roi des rats était un conduit entre deux points d'électricité ou un morceau de bois entre deux brasiers. Micah se pencha en avant, et j'étais très bien placée pour le voir poser ses lèvres sur le dos nu de Rafaël. Il portait un tee-shirt et un jean mais, même habillé, il offrait un spectacle sensuel avec sa bouche collée sur la peau de l'autre homme. Il avait tressé ses cheveux en arrière, si bien que rien ne m'empêcha de voir la caresse de ses lèvres et la flexion de sa mâchoire comme il sondait la plaie de sa langue.

Rafaël frémit, et sa main se crispa sur la mienne. A mon avis, ce n'était pas juste parce que Micah embrassait sa plaie, mais à cause de la poussée d'énergie concomitante, cette énergie chaude et inquisitrice qui palpitait à travers moi et étranglait mon souffle. Je me doutais que Rafaël devait la ressentir avec plus d'acuité encore puisqu'elle le visait spécifiquement. Parfois, ce qui nous fait le plus flipper, ce n'est pas ce qui nous fait du mal mais ce qui nous fait du bien.

La tête de Rafaël remua sur ma cuisse et je ne pus dire si c'était un réflexe induit par la douleur ou s'il cherchait à se frotter contre moi. Je caressai ses cheveux courts et jouai avec. Ils étaient juste assez longs pour exhiber une promesse d'ondulation, mais je savais que Rafaël ne tarderait pas à les couper et qu'ils redeviendraient raides, faciles à discipliner. Le contrôle, c'est très important pour Rafaël.

Un spasme le parcourut. Une de ses mains se crispa sur les draps et l'autre sur la mienne, puis une onde d'énergie se propagea à la surface de notre peau, étranglant mon souffle dans ma gorge et contractant l'intérieur de mon corps sur son passage. Rafaël leva la tête, les yeux si écarquillés qu'on voyait le blanc autour de ses iris. Il prit une inspiration sifflante au début et tremblante à la fin. Nos

regards se croisèrent, et je sus que c'était aussi bon pour lui que pour moi.

Je me penchai et l'embrassai. Ses lèvres étaient douces, et elles s'ouvrirent dans un soupir. Une nouvelle onde d'énergie déferla sur nous, d'abord à travers lui puis en moi, comme si sa bouche était un tunnel dont se déversait son plaisir. Je poussai des sons avides, à demi étouffés contre ses lèvres, et me tortillai pour me glisser sous lui. Lorsque mes hanches arrivèrent sous sa poitrine, nous dûmes rompre notre baiser parce que nous n'étions pas souples à ce point.

J'étais coincée sous Rafaël, mes genoux de part et d'autre de son corps, le bas-ventre déjà relevé et plaqué contre lui comme si je m'apprêtais à le recevoir en moi. Il avait le visage enfoui entre mes seins, une main dans mon dos et l'autre pressée sur le lit comme si lui aussi voulait venir à ma rencontre.

Je baissai les yeux vers Micah le long du dos de Rafaël. La bouche ventousée sur la peau de celui-ci, il déglutissait presque convulsivement. Un instant, il me sembla qu'il buvait le sang du Roi des rats, parce que c'est ce que font Jean-Claude et Asher quand leur pomme d'Adam joue au yoyo de cette façon. Puis il leva les yeux vers moi.

D'habitude, même si Micah a toujours des yeux de léopard, c'est vraiment lui qui me regarde, mais à cet instant c'était un grand félin qui m'observait, sa bouche humaine plaquée sur de la chair sanguinolente... de la viande. Pour lui, c'était de la viande. Alors, je sus que l'amitié, l'alliance entre nous et les rats, notre affection et notre respect pour Rafaël, nos espoirs pour l'avenir, la raison même pour laquelle nous tentions de le soigner avant la réunion de ce soir... tout ça ne signifiait rien pour les yeux qui me regardaient. Pour ces yeux-là, l'ami étendu entre nous était une seule chose : de la nourriture.

Cette pensée provoqua un frisson de peur en moi qui remonta de mes orteils jusqu'au bout de mes doigts – j'étais beaucoup trop près de ses yeux, de sa façon de considérer les choses. Mais ce frisson s'accompagna d'un autre qui mua ma terreur potentielle en un besoin très différent, un besoin si fort qu'il me contracta le bas-ventre et arracha un gémissement à ma gorge.

Dans les yeux du léopard brilla une lueur qui, pour n'être pas tout à fait animale, n'en restait pas moins totalement prédatrice. De son côté, Rafaël réagit en pressant sa main plus fort contre mon dos et en prenant un de mes seins dans sa bouche avide. Je soutins le regard de Micah pendant que Rafaël commençait à lécher et à sucer, son autre main m'empoignant le sein pour mieux le positionner. Je n'avais pas nourri l'ardeur depuis plus de douze heures, et Rafaël représentait un tel festin !

Il me tira un autre gémissement et me fit lever les hanches pour les frotter contre lui, caressant des endroits que ses mains n'avaient pas encore touchés. Le regard de Micah restait rivé au mien, et Rafaël ne se rendait pas compte de la chance qu'il avait que mon Nimir-Raj ne soit pas branché mecs parce que les prédateurs n'ont pas toujours faim que de viande.

Les coups de langue de Rafaël firent papilloter mes cils, mais je luttai pour garder les yeux ouverts et braqués sur ceux de Micah. Celui-ci décolla sa bouche de la plaie pour pouvoir en lécher les bords tout en me regardant. Mon pouls s'accéléra. Je sentis l'énergie commencer à enfler tandis qu'il introduisait sa langue dans la blessure, l'en retirait et l'y introduisait de nouveau à petits coups rapides, comme s'il faisait tout autre chose.

Je me frottai de plus belle contre le ventre de Rafaël. Ça ne me ferait pas jouir, mais ça m'aiderait à entretenir la montée du plaisir que nous chevauchions tous telle une vague.

L'énergie guérisseuse continua à enfler comme Micah plongeait sa langue et sa magie dans le corps de Rafaël, nous transperçant tous les deux ainsi qu'une épée. C'était presque trop, à la limite de la douleur. Puis la vague éclata sur nos corps en une lame de fond tiède qui me fit crier de plaisir. Je luttai pour ne pas fermer les yeux et continuer à regarder les yeux de léopard de Micah qui hésitaient entre viande et sexe tandis que je me cabrais sous Rafaël.

Ce dernier me tira sous lui, et je me retrouvai soudain coincée sous sa poitrine, incapable de voir Micah. J'aurais peut-être protesté, mais il me tira encore un peu, et je le sentis bander une seconde avant qu'il ne s'enfonce en moi. J'étais lubrifiée mais étroite, et l'angle ne convenait pas tout à fait. Rafaël émit de petits bruits de gorge impatients en ajustant sa position. Je sentis l'énergie de Micah enfler de nouveau comme le Roi des rats, oubliant qu'il était blessé, commençait à aller et venir en moi, redressé juste ce qu'il fallait pour pouvoir me regarder en me baisant.

J'aperçus les jambes de Micah sur un côté lorsque mon Nimir-Raj glissa un bras autour de la taille de Rafaël et s'accrocha à lui en pressant sa bouche de plus belle contre son dos. Rafaël se redressa encore mais en gardant le bas-ventre plaqué contre le mien. Je croisai son regard sombre et brillant, puis Micah enfonça sa langue dans la plaie et tout se produisit en même temps.

La magie et le sexe de Rafaël me firent hurler de plaisir, et, comme il poursuivait ses allées et venues de plus en plus vite et de plus en plus fort, j'eus un second orgasme. Je me tordis en lui labourant les côtes avec mes ongles. Il cria et convulsa, puis donna un nouveau coup de reins tandis que Micah, les deux bras autour de sa taille, le maintenait étroitement serré contre lui et le pouvoir qui se

déversait de sa bouche.

Rafaël et moi criâmes ensemble jusqu'à ce que Micah se redresse et laisse le rat-garou retomber sur le lit, à demi affaissé sur moi, nos deux corps toujours emboîtés.

Le visage de Micah apparut par-dessus l'épaule de Rafaël. Telle une créature prisonnière de ma gorge, mon pouls s'affola tandis qu'il me regardait, coincée sous le corps d'un autre homme. Un grondement s'échappa de ses lèvres humaines – contrairement à ses yeux. Son corps était toujours là, mais c'était sa bête qui avait pris les commandes.

Micah grimpa sur le dos de Rafaël, ajoutant son poids à celui du rat-garou, et je me retrouvai encore plus immobilisée sous eux. Il se pencha vers mon visage, un grondement continu faisant vibrer ces lèvres auxquelles j'avais donné un millier de baisers. Mais, cette fois, je ne savais pas s'il voulait m'embrasser ou me bouffer.

Chapitre 47

Il m'embrassa, propulsant sa langue et les vestiges de sa magie dans ma bouche, de sorte que je hurlai un nouvel orgasme dans la sienne. Rafaël cria de nouveau, de douleur plus que de plaisir me sembla-t-il, mais la main de Micah m'empoigna par les cheveux et me tira vers lui. Il n'était pas aussi brutal d'habitude, mais ce n'était pas vraiment sa moitié humaine qui me dévorait presque la bouche. C'était comme si le léopard en lui voulait me bouffer et qu'il luttait pour que ça reste un baiser juste incroyablement fougueux.

Micah glissa à bas du lit sans rompre le contact. Il m'extirpa de dessous le corps de Rafaël et nous allongea tous les deux à terre. Il était sur moi, donnant des coups de bassin, mais il portait toujours ses vêtements et ne pouvait que frotter un renflement dur contre mon bas-ventre. Je poussai un petit cri ; il gronda plus fort et siffla de frustration comme un félin.

Je tirai sur son tee-shirt pour lui rappeler qu'il devait se déshabiller, et cela parut ramener un peu de Micah à la surface. Il se dressa sur ses genoux et se débarrassa de son tee-shirt d'un mouvement fluide. Il me laissa déboutonner son jean, mais se chargea lui-même de le faire descendre le long de ses hanches étroites. J'aperçus son slip sans y prêter beaucoup d'attention, car le reste du spectacle était bien trop fascinant.

Micah a toujours eu un sexe long et large qui, à ce moment-là, était dressé et pressé contre son ventre. Je tendis une main pour le toucher, mais il me saisit le poignet. Et, en levant les yeux vers lui, je vis que les siens faisaient encore l'aller et retour entre ses moitiés humaine et animale. Je ne saurais pas dire laquelle des deux me plaqua sur le sol et me pénétra d'un coup. Franchement, je m'en fichais.

Le simple fait de le sentir s'enfoncer en moi m'arracha un cri. Je me tordis et poussai de petits gémissements avides avant même qu'il se soit introduit aussi loin que possible. Il restait encore plusieurs centimètres à l'extérieur, mais nous avions appris que je n'étais pas assez profonde pour le contenir entièrement. Il poussait des grognements frustrés en cherchant la place de manœuvrer comme il le voulait. Il finit par ressortir complètement, me retourner sur le ventre et s'allonger sur moi avant que je puisse décider si c'était une bonne idée.

Il me pénétra de nouveau en me soulevant les hanches, de sorte que je me retrouvai à quatre pattes devant lui tandis qu'il commençait

à aller et venir. Je sentis une pression tiède enfler à l'endroit contre lequel il se frottait encore et encore. Comme d'habitude, j'annonçai :

— Je vais venir.

Pour toute réponse, je n'obtins qu'un grondement sourd qui ne ressemblait à Micah sous aucune de ses formes. Je regardai par-dessus mon épaule. Ses yeux vert-jaune avaient cédé la place aux yeux couleur de feu du tigre noir en lequel il ne s'était transformé qu'une fois auparavant.

Un instant, je me demandai si, comme toutes les formes animales, celle-ci serait plus difficile à contrôler au début, et quels seraient les risques s'il se transformait maintenant. Puis il accéléra, faisant aller et venir son membre si dur et si épais en moi jusqu'à ce que je jouisse. Et, au lieu de s'arrêter, il continua tandis que je hurlais un orgasme après l'autre.

J'ignore si je libérai l'ardeur ou si elle se manifesta d'elle-même, comme si ma jouissance m'avait fait perdre le contrôle de mon pouvoir. Jusque-là, Micah avait toujours pu m'empêcher de me nourrir de lui jusqu'à ce qu'il éjacule – ce qui abat systématiquement ses barrières. Mais cette fois, quand je me tendis vers lui, il était déjà là, impatient de se donner à moi, de me fournir tout ce qu'il pourrait.

J'eus une seconde pour sentir combien il était fatigué et combien il avait besoin de se laisser aller. Puis l'ardeur nous submergea tous les deux.

Micah donna une poussée et nous hurlâmes notre plaisir tandis que je le buvais partout où sa peau touchait la mienne. Ses cris d'humain virèrent au léopard avec son coup de hanches suivant. Je le sentis jouir en moi, et, cette fois, son hurlement fut le son le plus grave que je l'avais jamais entendu émettre. Je perçus une onde de chaleur juste avant que son corps ne se transforme. Puis un liquide aussi chaud que du sang coula le long de mon dos, mais seulement aux endroits où il me touchait – ce fut beaucoup plus propre qu'avec Domino.

Sa métamorphose produisit l'effet d'une remise à zéro et, soudain, son sexe fut de nouveau énorme et incroyablement dur en moi. Ses bras étaient bien couverts de fourrure noire, mais comme d'autres parties de son corps ils me semblaient plus massifs que d'habitude. Des griffes s'enfoncèrent dans ma peau pour me maintenir en place tandis qu'il donnait un dernier coup de reins, si profond que ce fut un peu trop pour moi. Mais ce genre de douleur... vous vendriez votre âme pour y goûter encore juste une fois.

Du sang se mit à couler de mon épaule comme ses griffes se crispaient et son corps convulsait à l'intérieur du mien. Il poussa un autre hurlement animal, et, avant de tourner la tête vers lui, je sus que c'était un tigre aux yeux couleur de feu qui venait de répandre sa

semence épaisse et brûlante en moi.

Chapitre 48

J'entendis la porte s'ouvrir derrière nous mais ne pus rien voir d'autre que le changement de lumière derrière l'homme-tigre. Je lançai :

— C'est Micah, il va bien et moi aussi.

J'avais confiance en lui, bordel !

— Putain de merde ! lâcha une voix d'homme à l'entrée de la chambre.

L'homme-tigre gronda par-dessus mon épaule, ses griffes faisant couler mon sang un peu plus vite aux endroits où elles s'enfonçaient dans ma peau.

— Ne lui faites pas peur, recommanda Rafaël depuis le lit.

— Nous, lui faire peur ?

Je vis Benito s'avancer pour me voir sous l'homme-tigre ; ainsi, s'il devait tirer, la balle ne risquerait pas de traverser ce dernier et de me toucher ensuite.

— C'est Micah. Il a deux formes maintenant, dit Bram, dont je reconnus la voix sans le voir.

— C'est impossible, protesta Benito.

— Je l'ai vu se transformer, affirma Rafaël. C'est bien Micah. J'ignore comment c'est possible, mais c'est lui.

Je regardai le sol éclaboussé de gouttes de mon sang.

— Micah...

Mais il gronda de nouveau, et cette fois il se pencha pour enfouir son visage dans mes cheveux. Je sentis son museau pousser contre ma nuque. Les félins mâles mordent souvent la nuque de leur partenaire pendant le sexe, mais si l'homme-tigre en faisait autant avec moi j'étais foutue, ou je resterais handicapée à vie à moins de pouvoir guérir grâce au pouvoir de mes bêtes intérieures.

Bram décrivit un large cercle autour de nous, le flingue pointé vers le plafond.

— Micah, Nimir-Raj, tu m'entends ? Je suis un de tes léopards.

Un souffle chaud me caressa les cheveux. Micah humait mon odeur, mais je humais aussi la sienne, et ma tigresse noire gronda en moi, éveillée et irritée. Sentir ses griffes dans notre épaule ne lui plaisait pas du tout.

— File, va chercher Jade, amène-la ici, dépêche-toi ! ordonna Bram.

J'entendis quelqu'un s'éloigner en courant alors que Benito était

toujours dans la pièce. Donc il y avait d'autres gardes dans le couloir.

— Micah, dis quelque chose, réclama Rafaël. Fais-nous savoir que tu nous comprends et que tu ne feras pas de mal à Anita.

L'homme-tigre se redressa. Je sentis la tension de ses bras se relâcher, tout comme la pression des griffes sur mon épaule.

— Je suis là. Je suis là, dit-il d'une voix plus grave que d'habitude, parce qu'elle montait d'une poitrine bien plus large que celle de sa forme de léopard.

— Venez là, mon Roi, appela Benito. Rien ne vous oblige à rester ici.

— C'est vrai, ça ? Micah, penses-tu que tu constitues un danger pour nous ?

— Je suis conscient, mais j'ai quelques problèmes pour reprendre complètement le contrôle, avoua l'homme-tigre que j'avais du mal à considérer comme Micah de la même façon que je considérais sa forme de léopard comme lui.

— Quel genre de problèmes ? interrogea Benito, nerveux.

— Ne lui tire pas dessus, ordonna Rafaël.

— La pièce est trop petite et vous êtes trop près, mon Roi.

— Anita, appelle ton léopard ; rappelle-lui qui il est, m'exhorta Bram en s'agenouillant très lentement près de nous tandis que l'homme-tigre tournait la tête vers lui et feulait.

— Je suis désolé, dit Micah. Je n'aime pas qu'il y ait tant de gens dans la pièce, ni qu'ils soient armés.

Bram garda les mains levées et le flingue pointé vers le plafond, mais il était à moins d'un mètre de nous. Il n'arriverait probablement pas à viser et à tirer avant que l'homme-tigre ne se jette sur lui le cas échéant. Il ne risquait pas juste sa vie : il la lui offrait.

Je voulus protester, mais ma propre tigresse choisit ce moment pour s'élancer dans le long couloir à l'intérieur de moi. Elle venait nous protéger, nous donner des griffes et des crocs pour nous défendre. Les gouttes de sang par terre devenaient de plus en plus décoratives, et le sang qui coulait le long de mon bras commençait à former une flaque.

J'étais blessée ; du coup, je pouvais difficilement dire à ma tigresse que son intervention était inutile.

— Ma tigresse noire arrive, Micah.

L'homme-tigre me renifla de nouveau la nuque, mais cette fois ce ne fut pas un grondement qui me caressa la peau – ce fut plutôt un... un ronronnement.

— Elle sent si bon.

— Si tu la fais sortir, elle ne sera pas contente du tout. Elle t'en veut de nous avoir blessés.

Il se pencha vers moi, et ce fut comme s'il se rendait seulement

compte de ce qu'il avait fait.

— Oh ! Anita, je suis désolé.

— Tu devrais te retirer avant que sa tigresse ne te force à le faire, mon ami, suggéra Rafaël.

— S'il te plaît, Micah, renchéris-je. Elle est tout près, et elle ne m'écoute pas.

Il commença à reculer les hanches, mais trop tard. Je vis ma tigresse bondir tel un fragment d'obscurité incarné, couvert de fourrure et musclé. En rugissant, elle me percuta de toutes ses forces. Ce fut comme si je m'étais pris un train de marchandises, à ceci près que mon corps était à la fois les rails, le train et la prison dont elle tentait de s'échapper.

L'impact me souleva, me fit percuter l'homme-tigre au-dessus de moi et nous projeta tous deux à travers la pièce, de l'autre côté de laquelle nous nous écrasâmes contre le mur. Si Micah n'avait pas encaissé le plus gros de l'impact, je me serais cassé quelque chose.

Le souffle coupé, mon corps humain était étourdi et affalé contre le corps poilu derrière moi, mais ma tigresse pouvait bouger. Elle se redressa d'un bond, et, parce que j'étais sonnée, elle entraîna mon corps humain avec elle. Soudain, nous nous retrouvâmes dans le couloir face à la porte ouverte de la chambre, accroupies et en appui sur le bout de mes doigts comme si je n'arrivais plus à me souvenir de quelle façon je devais me tenir.

L'homme-tigre jaillit de la pièce à quatre pattes et, son corps humanoïde massif ramassé sur lui-même, me dévisagea avec ses yeux de flammes. Je poussai un hurlement de tigresse qui me donna l'impression de me déchirer la gorge au passage. C'était comme si ma tigresse intérieure avait appris à conduire et que je ne parvenais pas à lui reprendre le volant. Je ne pus que regarder tandis qu'elle nous propulsait vers la créature noire accroupie sur le seuil.

Bram s'interposa entre ma proie et moi, bloquant mon bras. Je tentai de lui lacérer la figure, mais les griffes que je voyais dans ma tête le traversèrent comme si elles n'existaient pas. Je lui lançai un crochet du gauche, mais mon épaule ne fonctionnait pas correctement, et il n'eut aucun mal à bloquer le coup, me forçant à reculer sans me frapper – juste grâce à sa masse supérieure. Il était plus grand que moi, mais il n'aurait pas dû. Ma tigresse était plus massive. Ça n'allait pas du tout.

Elle poussa un rugissement qui sortit de ma bouche mais me blessa comme si ma gorge n'était pas conçue pour produire un tel son. Je tombai à quatre pattes et aperçus Micah derrière les jambes de Bram. Il était toujours sous sa forme d'homme-tigre, mais il tendit vers moi une main griffue couverte de mon propre sang.

— Je suis désolé.

Il s'écroula lentement, la main toujours tendue vers moi. Je commençai à ramper vers lui, mais Bram s'accroupit pour m'arrêter.

— J'ignore s'il est déjà redevenu lui-même.

Je comprenais les mots, et ma tigresse intérieure considérait elle aussi que Micah était trop dangereux pour que nous l'approchions, mais, moi, j'avais envie de le toucher. L'homme-tigre me dévisagea, et, en un battement de cils, ses yeux jaune orangé redevinrent les yeux vert-jaune de léopard de Micah. Il bascula sur le flanc, continuant à me regarder tandis que sa fourrure noire régressait et que son corps humain refaisait surface à travers les rayures, noir sur noir.

Lorsqu'il fut redevenu mon Micah, je m'approchai de lui, et personne ne m'en empêcha. Il glissa une main dans la mienne et leva les yeux vers moi.

— Je t'aime, Anita.

— Je t'aime plus.

— Je t'aime mieux.

Ses paupières commencèrent à se fermer, ses cils papillonnant comme il luttait pour ne pas perdre conscience. Puis sa main mollit dans la mienne tandis qu'il s'évanouissait.

Je déposai un baiser sur sa joue en chuchotant :

— Je t'aime plus mieux.

Chapitre 49

On m'attribua la chambre voisine de celle de Rafaël le temps d'examiner mes blessures. Le plus vexant dans tout ça, c'est que le rat-garou n'était même pas guéri. Dès que les endorphines libérées par le sexe, la magie et la transformation effrayante de Micah refluèrent, son dos recommença à lui faire mal.

Le docteur Lillian me palpa l'épaule en secouant la tête.

— Je passe beaucoup trop de temps à te recoudre, Anita.

— Certains des gardes se font blesser plus souvent que moi.

Elle fronça les sourcils.

— C'est leur métier de se mettre en danger physiquement. Pas le tien.

— Peu importe. Remettez-moi sur pied, j'ai rendez-vous avec le FBI.

— Il faut que tu te reposes.

— Pas le temps, j'ai des méchants à attraper.

Elle fixa sévèrement ses yeux pâles sur moi.

— Ton numéro de dure à cuire finit par lasser, Anita.

— Ce n'est pas un numéro.

Elle soupira.

— D'accord, tu es aussi coriace que tu le penses, mais pas aussi indestructible qu'il faudrait que tu le sois pour te comporter ainsi.

— Cette fois, ce n'était pas ma faute.

— C'était celle de Micah ?

Je réfléchis.

— Je ne crois pas. Il n'a hérité de cette nouvelle forme qu'hier. Il a toujours réussi à contrôler son léopard quand on fait l'amour, mais son tigre était tout neuf. Je crois qu'il l'a surpris quand j'ai nourri l'ardeur.

— Ne nourris plus l'ardeur avec lui pendant un mois au moins. Il s'est assez bien contrôlé pour se contenter de te piquer avec ses griffes ; s'il t'avait lacérée...

Elle secoua la tête d'un air beaucoup trop grave pour me rassurer.

— Je sais que ça aurait pu être pire.

— On m'a dit qu'il t'avait reniflé la nuque ; s'il t'avait mordue à cet endroit...

— Arrêtez, d'accord ? Arrêtez. J'ai déjà eu assez peur pendant que ça arrivait.

Elle me dévisagea.

— Tu n'admits jamais que tu as peur.

— La journée a été rude, et je dois être en état d'aller voir le FBI quand ils me communiqueront l'heure du rendez-vous.

— Qu'est-ce qui peut être assez important pour que tu te ménages aussi peu ?

— Je ne peux rien vous dire sur une enquête en cours, mais c'est l'une des pires choses que j'aie jamais vues, doc. Si je peux arrêter les méchants avant qu'ils fassent une victime de plus, ça vaut le coup de me surmener un peu.

— Certaines des choses que tu as vues étaient terribles, vraiment terribles, Anita.

— En effet.

Elle hocha la tête.

— Tu penses vraiment que ta participation fera une telle différence ?

— Oui.

Elle soupira.

— D'accord, je vais te faire un pansement et te mettre le bras en écharpe, mais ce dont tu as vraiment besoin c'est de t'allonger avec certains de tes animaux à appeler et de laisser leur chaleur et leur énergie te guérir plus vite.

— Ce serait génial, doc, mais le FBI pourrait appeler n'importe quand, et je suis censée aller à un truc pour Cynric cet après-midi.

— Il est assez grand pour comprendre que tu es blessée, Anita.

Je secouai la tête.

— S'il ne comprend pas, passe-le-moi au téléphone et je lui expliquerai, mais une fois que tu en auras terminé avec le FBI tu dois te reposer. Peux-tu au moins les appeler pour voir si tu as le temps de faire une petite sieste ou de manger quelque chose de solide ?

Comme la requête me semblait raisonnable, j'appelai l'agent Manning.

— Nous attendons l'arrivée à St. Louis d'un de nos agents.

— Le marshal Kirkland est déjà sur place.

— Nous faisons venir une autre spécialiste pour vous aider à examiner les vidéos.

— Combien de temps avant qu'elle soit là ?

— Trois heures maximum, plus probablement deux.

— Seigneur ! Manning, ils pourraient être en train de choisir leur nouvelle victime en ce moment même.

— Ce sont des zombies. Techniquement, on ne peut pas les qualifier de « victimes ».

— Vous savez que pour capturer leur âme de cette façon ils doivent être présents au moment de leur mort. Et plutôt que de laisser ça au hasard il est très possible qu'ils tuent ces filles eux-mêmes.

— Je sais, Blake, je sais bien, mais on nous a ordonné d'attendre l'arrivée de cet agent, et, contrairement à vous, je suis forcée d'écouter mes supérieurs.

— D'accord, d'accord. Je suis trop fatiguée pour me disputer avec vous.

Tout à coup, je me sentais complètement vidée.

— Vous avez dormi combien de temps la nuit dernière ?

— Zéro minute, zéro heure.

Elle émit un bruit exaspéré.

— Alors allez vous coucher et reposez-vous un peu. Vous ne serez utile à personne si vous êtes trop crevée pour vous concentrer.

— C'est ce que vient de me dire mon docteur.

— Votre docteur ? Vous êtes blessée ?

— C'est une longue histoire. Je vais me coucher en attendant l'arrivée de la nouvelle.

— Faites ça, et je vous appelle dès qu'elle est là. Dormez pendant que vous pouvez.

Je réprimai un « Vous n'avez pas d'ordre à me donner » parce que ça me semblait une excellente idée. Je raccrochai et dis à Lillian :

— Vous avez de la chance, je peux faire la sieste.

Elle sourit avant de faire claquer sa langue d'un air désapprobateur.

— Tu vas avoir besoin d'agrafes, à moins de dormir avec quelqu'un qui t'aidera à guérir pendant ton sommeil.

— Je vais trouver des métamorphes pour partager mon lit.

— Pas Micah, et il est allé se coucher avec Nathaniel, donc pas Nathaniel non plus.

— Vous me gênez tout mon plaisir, doc.

— Je peux te poser des agrafes, et on verra si tu trouves ça agréable.

— Un point pour vous. Qui d'autre appartient à une des espèces que je porte, et serait disponible pour dormir avec moi dans un grand lit ?

— Tiens-moi ce pansement pendant que je vérifie.

Je m'exécutai parce que, si tout se passait bien, je guérirais sans avoir besoin d'agrafes. Je déteste les agrafes, surtout maintenant que les antidouleur ne me font presque plus rien. Se faire recoudre sans rien pour atténuer la douleur, ça craint, ça craint un max. Alors je me promis que je ne me plaindrais pas, quel que soit le métamorphe que le docteur m'amènerait pour que je dorme avec lui. Du moment qu'il m'aidait à guérir...

Chapitre 50

J'avais menti. Je me plains, et pas qu'un peu. Graham, un des loups-garous de la meute locale qui bossait pour nous comme garde du corps, proposa de partager le lit qu'il occupait avec son pote Clay, également loup-garou et garde du corps, mais Meng Die était déjà dedans – complètement morte à cette heure de la journée, et je savais que les hommes ne me forceraient pas à dormir à côté de son corps froid, mais je craignais ce qu'elle pourrait faire si elle se réveillait avant moi. Elle avait déjà sous-entendu qu'elle était disposée à coucher avec moi, et je ne voulais pas qu'elle essaie de le faire pendant mon sommeil. Je ne baise pas avec des gens que je déteste ou qui me détestent. C'est une règle, parce qu'il faut bien fixer une limite quelque part.

Les suivants à se porter volontaires furent les léopards-garous Elizabeth et Caleb, qui sont en couple non monogame depuis un petit moment. Une fois, j'ai vidé un chargeur de balles ordinaires dans le corps d'Elizabeth, qui a guéri et eu peur de moi à partir de ce moment-là, mais ça ne fait pas de nous des copines. C'est la seule des léopards-garous de St. Louis qui m'a poussée aussi loin dans mes retranchements après que je suis devenue la Nimir-Ra de leur Pard.

Caleb serait un méchant s'il avait assez de couilles pour ça ; comme il ne les a pas, il est juste aigri, et cruel quand il peut se le permettre. Dommage, parce qu'il est plutôt mignon dans le style gothique percé à mort, mais son attitude gâche tout. Je me réjouis qu'Elizabeth et lui sortent ensemble, parce que ça évite à quiconque d'autre de se les farcir. Pour moi, ils entrent dans la même catégorie que Meng Die. Pas question que je m'endorme près d'eux.

— Pas besoin que ce soit deux métamorphes du même type, doc. Il faut juste que leur bête corresponde à une des miennes.

— Oui, mais nous avons découvert que deux métamorphes d'une même espèce liée à toi accélèrent ton processus de guérison, et, vu le peu de temps dont tu disposes avant de repartir travailler, autant faire le meilleur usage de nos ressources.

Je soupirai.

— D'accord, vous avez raison. Qui d'autre est disponible ? Magda, la lionne-garou qui avait rossé Kelly, et l'autre lion des Arlequin, Giacomo, étaient les suivants sur la liste de possibilités de Lillian.

— Non.

— Anita, tu vas perdre tout le temps dont tu disposes à rejeter

mes propositions l'une après l'autre. Je ne te demande pas de coucher avec ces gens, juste de dormir entre eux et de laisser leur énergie combinée te guérir.

— M'endormir entre deux personnes demande beaucoup plus de confiance de ma part que de baiser simplement avec elles, répliquai-je.

Lillian fronça les sourcils.

— Anita, on va tomber à court d'options. Il y a des tas de rats-garous en service en ce moment, mais nous ne faisons pas partie de tes animaux à appeler, donc, nous ne pouvons pas t'aider.

— C'est pour ça que Micah et moi n'avons pas réussi à soigner Rafaël ?

Elle opina.

— J'espérais que les capacités de Micah pourraient s'étendre à d'autres espèces, mais, apparemment, tu ne peux guérir que des gens avec qui tu possèdes un lien métaphysique, donc, même si tu pouvais appeler les rats, je ne suis pas certaine que tu aurais pu guérir Rafaël ou n'importe quel autre membre du Rodere.

— Je suis désolée, Lillian. Je n'essaie vraiment pas de faire ma chieuse.

— Si tu es comme ça quand tu n'essaies pas, j'ai hâte de voir ce que ça donnerait si tu essayais, répliqua-t-elle sèchement.

Impossible de dire si elle plaisantait ou si elle m'en voulait vraiment.

— On est vraiment arrivées au fond du panier des choix possibles ?

— Je te conseille de ne pas formuler ça comme ça devant Magda, mais, oui.

— Dans ce cas, je veux bien faire une concession. Un Arlequin, mais pas deux.

— Je peux réveiller Nicky.

— Non, laissez-le dormir. Si je suis trop mal en point pour aller au truc de Cynric, je veux que lui et Nathaniel puissent me représenter.

— Très peu de lions-garous dorment ici, Anita. (Puis elle eut une idée). Pourquoi pas Travis ? Il passe la semaine ici pour s'entraîner au combat.

— Travis n'est pas plus épais que moi, et c'est un rat de bibliothèque. Il ne fera jamais un bon combattant.

— Les deux ne sont pas incompatibles.

— Non, mais il faut aimer l'entraînement autant que les livres. Travis s'entraîne parce qu'il sait qu'il doit le faire pour survivre dans la société des lions, mais son cœur n'y est pas.

Lillian sourit.

— C'est peut-être vrai, mais il semble s'épanouir depuis que

Nicky a pris la troupe en main.

Je ne lui dis pas que la seule raison pour laquelle Travis était toujours en vie, c'est que Nicky le protégeait et avait informé les autres lions que si quelqu'un le défiait il devrait les affronter tous les deux. Pourquoi faisait-il ça ? Travis savait que ses qualités principales étaient l'intelligence et la bienveillance, deux choses très peu valorisées chez les lions. Il était venu me voir et m'avait demandé de l'aider à soumettre à Nicky une idée qu'il avait eue.

Les vrais lions et certaines lionnes collaborent parfois. Dans la nature, il existe des troupes qui ne sont pas dirigées par un seul mâle, mais par un groupe de deux à six individus. Certains sont frères ou cousins, mais des tests génétiques ont révélé que beaucoup d'entre eux sont juste des partenaires de combat qui se sont rencontrés durant la période d'errance imposée aux jeunes mâles que leur père expulse de son territoire lorsqu'ils deviennent assez vieux pour défier son autorité. Or, presque tout ce que font les vrais lions est considéré comme acceptable et adaptable à la culture des lions-garous.

Travis a proposé que Nicky et lui fonctionnent ainsi. Quand nous lui avons demandé – d'accord, quand Nicky lui a demandé – ce qu'il en retirerait, Travis a répondu ceci :

— Tu ressens des émotions à travers Anita, mais, seul, tu es un sociopathe. Tu ne comprends pas la dynamique émotionnelle de la troupe, alors que tu en aurais besoin, surtout avec les femelles. Je pourrais t'expliquer ça en privé et faire les recherches dont tu as besoin sur la culture des vrais lions, ou sur n'importe quoi d'autre.

Ce à quoi Nicky avait répliqué :

— Les recherches, je m'en fous, mais je sais que beaucoup de choses m'échappent dans la dynamique de la troupe. C'est si évident que je n'y pige pas grand-chose ?

— J'ai une intelligence émotionnelle très élevée.

— C'est quoi, l'intelligence émotionnelle ?

— Ça veut dire que Travis comprend aussi bien les émotions des gens que le contenu des livres, avais-je expliqué.

— Et Anita a une intelligence sociale très élevée quand il s'agit d'obtenir ce qu'elle désire, tandis que, toi, tu as une intelligence physique du tonnerre. Il existe des tas de formes d'intelligence autres que celle qui te permet de décrocher des bonnes notes à l'école.

Nicky avait accepté d'essayer pendant un mois à titre d'expérience, puis il avait rendu leur arrangement permanent. Travis faisait de lui un meilleur Rex en lui permettant de régler les problèmes émotionnels avant qu'ils ne fassent boule de neige et ne provoquent des bagarres. Il était comme le genre de vendeur qui sait quand intervenir pour désamorcer l'agressivité des gens, plutôt que celui qui doit attendre que les coups de poing commencent à pleuvoir.

L'entretien préventif, ce n'est pas réservé à votre bagnole.

Nicky avait insisté pour que, dès que Travis aurait des vacances, il vienne au *Cirque* s'entraîner avec nos gardes, parce qu'il ne pouvait pas rester avec lui en permanence. Et puis, m'avait-il confié, Travis se battait vraiment comme un pied. J'avais oublié que la veille était le premier jour d'un long week-end d'entraînement pour notre lion érudit.

J'acceptai de prendre Travis et Magda pour compagnons de lit. J'aime bien Travis en tant qu'ami, et la façon dont Magda traitait Kelly me préoccupait. Je n'aborderais pas directement le sujet, mais je devais passer un peu de temps avec elle pour comprendre ce qui la poussait à défier Kelly alors qu'une victoire ne lui rapporterait rien hormis le titre honorifique de première lionne de la troupe. Peut-être était-ce une raison suffisante pour elle, et, dans ce cas, je ne voyais pas comment je pourrais l'en empêcher, mais j'espérais qu'il y aurait autre chose. Si j'avais l'occasion de discuter avec Travis seul à seule, je lui demanderais son avis sur Magda. Mais j'étais épuisée tout à coup, comme si les événements de la nuit venaient de me rattraper brusquement.

Je retournai à la douche pour rincer la gélatine de métamorphe et le sang dont j'étais couverte, et, comme je ne parvins pas à protéger mon pansement, le docteur Lillian dut le refaire. Elle rouspéta pas mal, à croire que j'avais fait exprès de le mouiller.

Je me retrouvai assise au bord du lit, des bandages autour de l'épaule gauche et sur le haut du bras. J'étais toujours enveloppée d'un drap de bain, incapable de dire si je n'avais pas eu envie de retraverser les souterrains à poil ou si je n'avais tout simplement pas eu l'idée de l'enlever à cause de la fatigue. Cette fois, au moins, mes cheveux avaient été épargnés, et je n'avais pas eu besoin de les laver. Ce serait plus confortable pour dormir, et je ne me réveillerais pas avec des boucles dans tous les sens, comme si je voulais ressembler à un test de Rorschach capillaire.

J'entendis des voix dehors et compris que quelqu'un discutait avec les gardes en faction devant la porte de ma chambre. Bram avait tout rapporté à Fredo ; du coup, je ne pourrais pas faire un pas aujourd'hui sans protection rapprochée. On frappa doucement à la porte, et cela seul m'apprit que ce n'était pas Magda. Elle, elle frappe comme un flic muni d'un mandat de perquisition, avec des coups autoritaires capables de défoncer un battant. Là, c'était le genre de coups qu'on pouvait ignorer en sachant que leur auteur n'insisterait pas. Travis, donc.

— Entre, dis-je.

Il passa la tête à l'intérieur de la chambre. Ses boucles blond foncé paraissaient brunes pour une fois, et on aurait dit que ses

cheveux avaient poussé un peu. Comme il entra et refermait la porte derrière lui, je compris qu'ils étaient juste mouillés, donc plus sombres et plus lâches. Quand je sors de la douche, mes cheveux tombent facilement dix centimètres plus bas dans mon dos. Comme Travis et moi faisons à peu près la même taille, son drap de bain le couvrait lui aussi des aisselles aux chevilles. Sur nous, ces serviettes géantes ont l'air de robes, alors que, sur Claudia, elles dissimulent tout juste l'essentiel.

— Désolé que tu sois blessée, dit Travis.

— Moi aussi. Désolée d'avoir interrompu ton entraînement.

Il sourit.

— Pas moi, je déteste ça.

— Mais tes muscles commencent à se dessiner, fis-je remarquer.

Je voulus faire un geste pour désigner ses biceps, mais dus me raviser parce que j'avais oublié ma blessure et tenté de lever le bras gauche.

— Ouais, et si les nanas avec qui je veux sortir appréciaient ce genre de chose ce serait super, mais elles sont plus impressionnées par le fait que je peux leur réciter des sonnets shakespeariens de mémoire.

Je le dévisageai.

— Dis-moi que tu plaisantes.

— Tu n'es jamais sortie avec quelqu'un qui était branché littérature ?

— Je croyais que si, mais je devais me tromper, parce que si je lui avais chuchoté des sonnets à l'oreille il aurait explosé de rire.

— Il faut connaître les goûts de son public. Le mien aime la poésie.

— Je n'ai pas dit que je n'aimais pas ça, mais je ne suis pas particulièrement fan de sonnets.

— Tu n'aimes pas Shakespeare ? s'écria Travis en posant une main sur sa poitrine d'un air faussement offensé.

— Je préfère ses tragédies.

Il sourit.

— Ça ne m'étonne pas, mais je doute que le monologue de lady MacBeth me permettrait d'emballer.

Je grimaçai.

— Je ne sais pas, ça dépend de la fille.

— Tu veux dire que ça marcherait avec toi ?

— Non, le détrompai-je en souriant.

Ça faisait du bien de plaisanter ; ça dissipait un peu la fatigue. Travis vint s'asseoir sur le lit près de moi, en prenant bien garde à se mettre du côté où je n'étais pas blessée.

— Tu as l'air crevée, Anita.

— C'est bon de savoir que j'ai l'air aussi mal en point que je me sens, ou l'inverse.

— Je ne voulais pas dire que tu as une sale gueule, hein ? Tu es toujours belle.

Je le dévisageai.

— Carrément pas.

Il fronça les sourcils.

— C'est une de ces discussions qu'on ne peut pas gagner avec une fille, c'est ça ? Si je te dis que tu as raison, tu m'accuses de ne pas te trouver jolie, et, si je te dis que tu te trompes, tu m'accuses de mentir ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Si tu étais mon petit ami ou mon amant, peut-être, mais là, non, je ne vais pas t'accabler avec ma logique féminine.

— Pfiou, dit-il en feignant d'essuyer de la sueur sur son front.

— C'est parce que je suis vraiment crevée, ou tu es plus drôle que d'habitude, et tu as l'air plus heureux, aussi ?

— La seconde proposition est entièrement vraie.

— Plus heureux malgré l'entraînement supplémentaire ?

Il acquiesça.

— J'ai dû me doucher avant de venir parce que j'étais en nage d'avoir soulevé de la fonte et de m'être fait botter le cul.

— Je sais que tu vas avoir droit à un entraînement intensif les quatre prochains jours, alors, qui te fait travailler le combat à un contre un ?

— Fredo.

— Il est doué pour se battre à mains nues, mais il se débrouille encore mieux à l'arme blanche.

— J'ai remarqué. Il dit que moi aussi, et j'ignore si c'est un compliment ou sa façon de dire que je suis tellement nul avec mes poings que j'ai besoin d'un couteau pour gagner une bagarre.

— Un compliment, je pense. Fredo est l'instructeur principal de nos gardes pour le combat à l'arme blanche, et je n'ai jamais connu personne d'aussi doué que lui. Une fois, j'ai réussi à le toucher à l'entraînement. Les autres gars étaient tellement impressionnés !

Travis écarquilla ses yeux brun clair, ce qui le fit paraître encore plus jeune. Je sais qu'il a vingt-cinq ans, mais il en fait plutôt dix-huit, et avec cette tête et ces cheveux mouillés on lui en aurait donné dix-sept.

— Tu as touché Fredo dans un combat à l'arme blanche. Ouah ! Il est incroyablement rapide.

— Les rats et les léopards ont l'avantage en termes de vitesse. Le truc des lions, c'est plutôt la force musculaire.

— Pas de tous les lions, rectifia-t-il.

— Je voulais te demander quelque chose si on se retrouvait seuls.

— Mais tu as oublié quoi ?

J'acquiesçai. Travis m'étreignit en faisant attention à mon épaule.

— Tu as eu une journée difficile.

— Ah ! Ça me revient. Magda. Qu'est-ce que tu penses d'elle ? Pourquoi s'en prend-elle à Kelly ?

— Elle veut devenir officiellement la première lionne de notre troupe.

— Nicky a déjà refusé de coucher avec elle, et je suis sa Regina. Donc elle ne peut pas convoiter le poste. Dans notre troupe, le titre de première lionne ne correspond pas à grand-chose.

— En effet.

— Alors pourquoi Magda insiste-t-elle ?

— Je n'en suis pas sûr, mais je sais qu'elle ne compte pas s'arrêter.

— Pourquoi, alors qu'elle n'a rien à y gagner ?

— Je n'ai pas dit qu'elle n'avait rien à y gagner, j'ai juste convenu que le titre de première lionne ne correspondait pas à grand-chose.

— D'accord. Qu'est-ce que ça lui rapporte de se battre contre Kelly ?

— Je l'ignore, mais je sais qu'elle y voit un intérêt. Les Arlequin sont très orientés objectifs, aussi bien les « maîtres » vampires... (il mima des guillemets) que leurs compagnons métamorphes.

J'aurais sans doute posé d'autres questions si quelqu'un n'avait pas frappé très résolument à la porte. Je n'avais pas entendu de conversation dans le couloir ; ou bien j'étais distraite, ou bien Magda s'était contentée de foudroyer les gardes du regard jusqu'à ce qu'ils s'écartent devant elle.

— Entre, dis-je.

Magda ne passa pas la tête dans l'entrebâillement ; elle pénétra dans la pièce comme si celle-ci lui appartenait. Elle est grande pour une femme, un mètre soixante-quinze, ce qui signifie qu'elle devait dépasser tout le monde d'une tête du temps de sa lointaine jeunesse. Elle a des cheveux blonds coupés droit sous les oreilles, ce qui rendrait bien s'ils étaient raides, sauf qu'ils sont ondulés et lui donnent l'air toujours à moitié coiffée. Ceux de son Maître vampire sont raides, aussi noirs que les siens sont clairs. Elle a les yeux bleu-gris, aussi changeants que le ciel. Ce soir, ils avaient l'air plutôt bleus parce qu'elle portait un pyjama en satin de cette couleur. Jamais je n'aurais imaginé que Magda dormait en pyjama, et encore moins en pyjama de satin bleu pastel.

Même avec une tenue aussi douce, elle emplissait la pièce non en raison de sa haute silhouette, mais de son attitude. Lorsqu'elle tourna ses yeux humains vers nous, ce fut sa lionne qui nous regarda, et sa lionne pensait que tout ce qu'elle pouvait contempler lui appartenait. Tous les Arlequin ne sont pas comme ça, mais elle si. Même Giacomo,

qui est un mâle, n'exsude pas une telle autorité, une gifle constante à la face de tout autre alpha se trouvant dans les parages, comme si elle savait qu'elle était toujours la plus forte, la plus rapide et la meilleure – à moins que vous ne puissiez la persuader du contraire.

Magda me fatigue, même quand je ne le suis pas à la base. C'est une provocation ambulante, un truc partiellement dû à sa nature de lionne mais dont elle a hérité en plus grande part que la moyenne de ses congénères. Elle n'était pas là depuis cinq minutes et, déjà, je me rappelais pourquoi je ne passais pas beaucoup de temps avec elle. Comment allais-je réussir à dormir contre cette femme ? Ma réticence dut se lire sur mon visage, ou peut-être mon odeur me trahit-elle. Quoi qu'il en soit, cela n'échappa pas à Magda.

— Tu n'es pas contente de moi, et je n'ai même pas ouvert la bouche.

— Ton énergie est très... loquace, répondis-je.

Travis m'avait lâchée et se tenait assis bien droit près de moi. Tendu, même. Pourquoi ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire par là, lança Magda.

— Je sais.

Il l'observait moins comme un autre lion que comme une gazelle. Pas étonnant qu'il ait des problèmes avec le reste de la troupe, et pas étonnant non plus que Magda en ait aussi. Ils avaient juste des problèmes opposés.

— Bon, il faut que je dorme, et, vous deux, il faut que vous collaboriez pour que ce soit possible, annonçai-je.

— On va se mettre de chaque côté de toi et nos bêtes se mélangeront à la tienne pour te soigner, dit Magda.

— Oui, à condition que ton énergie ne m'oblige pas à te prouver de nouveau que je suis dominante par rapport à toi.

Un pli apparut entre ses sourcils jaunes. On voit rarement cette teinte même chez les vraies blondes, et ça adoucissait encore son regard. Peut-être que des sourcils noirs auraient davantage fait ressortir la couleur de ses prunelles-allez savoir.

— Je n'ai rien fait pour te défier, Anita. Je te reconnais comme la Regina de notre Rex, et n'ai jamais attenté à ton autorité.

— Tu as proposé de coucher avec Nicky.

— C'est la coutume pour toute femelle qui entre dans une nouvelle troupe que de s'offrir au Rex.

— Non, c'est faux, lança enfin Travis.

Magda le dévisagea en plissant ses yeux, soudain d'un gris orageux.

— Ça l'était autrefois, dit-elle d'une voix plus basse, comme si elle allait se mettre à gronder.

— Le passé, c'est le passé, dis-je. Maintenant, c'est le présent.

Elle tourna son regard hostile vers moi.

— Je suis bien consciente que ceci est un futur que nous n'avions pas prévu, et qui ne ressemble en rien au passé que nous avons connu.

— Je ne vais pas m'excuser d'avoir tué la Mère de Toutes Ténèbres, Magda.

Elle parut sincèrement perplexe.

— Je ne vois pas pourquoi tu le ferais. On ne s'excuse pas d'avoir vaincu un ennemi.

— D'accord. Je ne vais pas m'excuser de ce que ma victoire vous ait coûté votre mode de vie, reformulai-je.

— Ça non plus, je ne m'attends pas à ce que tu le fasses. On ne s'excuse pas d'avoir remporté une guerre.

— Tu devrais chercher « guerre du Vietnam » sur Google, même si les États-Unis ne l'ont pas remportée.

— Je ne comprends pas.

— Anita fait référence à l'histoire récente de ce pays et du Vietnam, intervint Travis. Il me semble que les Français et les Russes étaient impliqués aussi.

— Très bien, je chercherai sur Internet, dit Magda en s'avancant dans la pièce.

Travis se raidit. Je me tournai vers lui.

— Si elle accepte de mettre en sourdine son énergie de prédateur, tu dois prendre ton courage à deux mains et cesser d'émettre celle d'une proie.

Ses yeux brun pâle s'assombrirent. Il n'était pas en train de se transformer, mais de se mettre en colère. Je pensai que c'était bon signe : ça voulait dire qu'il était plus combatif qu'il ne le laissait voir.

— J'essaie. Tu ne vois pas que j'essaie ? dit-il d'une voix légèrement plus grave, lui aussi.

— Ce n'est pas parce qu'il est un lion-garou qu'il ne peut pas aussi être un agneau, Anita.

— Je ne suis pas un agneau, contra Travis d'une voix encore plus basse, qui semblait monter d'une poitrine plus large que la sienne.

Magda ne lui prêta aucune attention et continua à me parler comme s'il n'existait pas.

— Tu ne peux pas changer un agneau en loup, Anita. Même s'il possède la formation pour se battre, il n'a pas la volonté de gagner.

Je craignais qu'elle n'ait raison, mais j'espérais que non.

La colère de Travis monta de lui telle une vague de chaleur qui entraîna sa bête avec lui. Ma peau me picota. Je tournai la tête vers lui et vis que ses prunelles avaient viré à l'orange foncé.

— Contrôles-tu si mal ta bête, gamin ? lança Magda.

Le gamin se leva. Je n'avais aucune envie de voir Magda le rosser sous mes yeux, et je n'avais pas non plus envie de ramasser une

nouvelle blessure en tentant de m'interposer.

— Je suis censée me reposer, rappelai-je.

Travis sursauta. Magda reporta son attention sur moi.

— Je ne dispose que d'un temps limité pour me reposer avant que le FBI m'appelle et que je doive partir au travail. Je n'ai pas dormi depuis vingt-quatre heures, alors, si vous comptez vous bagarrer, allez le faire dehors, et je me trouverai d'autres compagnons de lit.

Magda mit un genou en terre sans quitter Travis des yeux, comme quand on s'incline devant un adversaire avant un combat d'arts martiaux pour éviter qu'il ne profite de cet instant de vulnérabilité. Le fait qu'elle agisse ainsi disait qu'elle considérait quand même Travis comme potentiellement dangereux, ou qu'elle était toujours très prudente.

Travis s'agenouilla aussi mais s'emmêla les pinces dans son drap de bain, de sorte que ce fut moins gracieux.

— Je suis désolé, Anita.

— Pardonnez-moi, ma Reine ténébreuse, dit Magda.

— D'abord, ne m'appelle pas ta reine ténébreuse. Je vous pardonne à tous les deux si vous vous taisez et que vous grimpez dans le lit à côté de moi pour que je puisse dormir. Vous n'étiez pas mon premier choix comme aides-soignants, et, à moins que vous ne vous ressaisissiez très vite, vous ne partagerez plus jamais mon lit sous aucun prétexte.

Magda inclina la tête en me regardant. Je savais qu'elle avait toujours conscience de Travis, mais c'était juste un réflexe de prudence. Elle ne le considérait pas réellement comme une menace.

— J'ai honte d'avoir fait passer mes querelles mesquines avant votre confort, ma Reine.

— Moi aussi, Anita, je suis désolé.

— D'accord, j'accepte vos excuses à condition qu'on se couche tout de suite et en silence.

Je m'allongeai en me glissant sous les couvertures pour donner l'exemple. Comme je ne pouvais pas m'appuyer sur mon épaule gauche, je dus tourner le dos à la porte. Je compris tout de suite que je ne dormirais pas dans cette position, et je m'assis en essayant de me souvenir si une des deux autres chambres avait un lit orienté différemment. Il ne me semblait pas.

— Laisse-moi m'allonger devant toi pour arrêter tout intrus qui entrerait dans l'intention de te nuire, offrit Magda en ôtant sa veste de pyjama, révélant un torse pâle mais très athlétique à la poitrine ronde et haut perchée.

Juste en dessous de ses seins, une cicatrice dessinait une faux rouge vif, la ligne droite descendant depuis une des extrémités du croissant pour aller se perdre dans son pantalon de pyjama. Sa couleur

indiquait que la blessure était récente, et, à la vitesse où Magda devait régénérer, elle n'aurait pas dû se voir encore – ou bien elle aurait dû être blanche et presque effacée. Les muscles de ses bras, de sa poitrine et de son ventre remuèrent comme elle s'approchait du lit. Elle était mince et athlétique comme J.J, même si la génétique lui avait accordé une poitrine plus généreuse. Ce détail mis à part, elle me rappelait la danseuse que j'appréciais tant.

— Je te laisse le devant, dit Travis, parce qu'en cas de bagarre, tout ce que je pourrais faire pour le moment, c'est retarder les agresseurs pendant que tu protégerais Anita.

Il laissa tomber son drap de bain par terre et grimpa sur le lit, sans se préoccuper le moins du monde de sa nudité tandis qu'il passait par-dessus mes jambes pour se mettre du côté du mur.

— Comprendre ses limitations, c'est le début de la sagesse, approuva Magda en faisant glisser son bas de pyjama pour l'enlever.

Elle était encore plus mince du bas, comme si sa génétique avait tout investi dans sa poitrine et qu'il n'était plus resté grand-chose pour lui dessiner des hanches. Les siennes étaient très étroites au-dessus de jambes très longues. Elle se mouvait comme un homme, bien plus que la plupart des femmes de ma connaissance, même si j'ai rencontré des artistes martiales capables de réprimer le balancement de leurs hanches quand elles se battent ou s'apprêtent à le faire. Je me demandai si c'était sa démarche naturelle ou juste un effet de plusieurs siècles de pratique. Je me demandai aussi comment elle avait récolté cette cicatrice, et quand.

Je finis par m'allonger sur le flanc droit, blottie contre le dos de Travis, avec Magda derrière moi qui nous tenait tous les deux dans ses bras – oui, ils étaient assez longs pour ça. Ni Travis ni elle ne parurent trouver ça gênant qu'elle utilise le corps du jeune homme pour me serrer plus étroitement contre elle.

J'éprouvai un bref malaise en sentant ses seins s'écraser contre mes omoplates. Je n'avais encore jamais dormi tout contre une femme ayant autant de poitrine. Et je ne savais pas pourquoi, mais ça me perturbait. Si j'avais pu m'allonger de l'autre côté, je me serais endormie tout de suite, et le temps de devoir gérer les seins de quelqu'un d'autre j'aurais eu plusieurs heures pour m'y habituer avant de m'apercevoir de quoi que ce soit, mais là...

— Tu es toute raide, commenta Magda.

— Je n'aime pas tourner le dos à la porte, répondis-je, ce qui était une partie de la vérité.

— Si on se lève, je peux refaire le lit en une minute pour que tu sois de l'autre côté.

Je me sentis bête de ne pas y avoir pensé. Nous mîmes son idée à exécution ; Travis l'aida à refaire le lit en bordant les couvertures dans

l'autre sens et en déplaçant les oreillers à l'extrémité opposée. Comme le lit n'avait ni tête ni pied, ça ne posait aucun problème. Cette fois, ce fut Travis qui se mit derrière moi, et je me sentis beaucoup plus à l'aise avec son service trois pièces contre le cul que je ne l'avais été avec la poitrine de Magda contre mon dos. Je sais, c'est bizarre, mais c'est la vérité.

Je passai un bras autour de la taille de la lionne, et, à cause de notre différence de taille, mon visage se retrouva contre sa colonne vertébrale une fois que j'eus ajusté la position de mes hanches pour faire les cuillères avec elle comme avec Travis. Celui-ci passa un bras en travers de nos deux tailles, et, là non plus, personne ne se plaignit.

Je pensais que ça ne fonctionnerait pas, que je ne parviendrais pas à trouver le sommeil parce que je n'avais encore dormi avec aucun des deux métamorphes, mais l'épuisement se fiche de ce genre de détails. Je m'assoupis bercée par le souffle léger de Travis, en sachant qu'il dormait déjà. Contrairement à Magda, même si elle faisait semblant et ne bougeait pas pour ne pas me déranger. Je devinais qu'elle resterait éveillée, ou du moins en alerte.

Je ne l'aimais pas beaucoup, et elle ne pourrait pas empêcher quelqu'un d'entrer dans la chambre – ça, c'était le boulot des gardes postés devant la porte – mais j'aurais parié cher que personne ne m'atteindrait avant qu'elle n'ait donné sa vie pour tenter de l'en empêcher. Inutile d'apprécier quelqu'un pour savoir qu'il donnerait sa vie pour vous.

Et inutile d'apprécier quelqu'un pour donner sa vie pour lui. Il faut juste savoir en quoi consiste son devoir, et ce qu'on est prêt à sacrifier pour l'accomplir. Magda avait déjà perdu une Reine confiée à sa protection ; je pariais ma vie sur le fait qu'elle ne voudrait pas en perdre une autre.

Je dormis, et je rêvai d'un ciel gris rempli de nuages dorés qui ressemblaient à des lions, à des ours et à toutes sortes d'animaux. Le ciel devint bleu, le soleil commença à chauffer, et j'entendis le bruit du ressac sur une plage que je ne pouvais pas voir, de l'autre côté d'une colline. Toute la nuit, je marchai en direction de l'océan sans jamais le trouver.

Chapitre 51

De la musique. Elle s'introduisit dans mon rêve et m'en extirpa. Je me réveillai avec un vague souvenir d'eau et de bateau, ainsi que de zombies qui jonglaient avec des chatons en train de se débattre toutes griffes dehors. Je fis la sourde oreille et me pelotonnai entre les deux hommes qui me tenaient entre eux. La musique cessa enfin, et je recommençai à m'assoupir bien au chaud dans la pièce obscure.

Je collai mon visage contre le dos nu de l'homme devant moi et ne reconnus pas l'odeur de sa peau. Aussitôt, mes yeux s'ouvrirent, mon corps se raidit, et je tentai de ne pas paniquer.

Je dormais depuis un bon moment ; Magda et Travis avaient dû partir. Ce genre de chose m'était déjà arrivé quand j'étais blessée, ou épuisée, et que mes compagnons de lit devaient se relayer auprès de moi, mais la logique n'avait rien à voir dans ma réaction. La pression tiède des deux corps qui m'avaient prise en sandwich dans la pénombre, cette pression que je trouvais si reconfortante une seconde plus tôt, me donnait maintenant l'impression d'être prisonnière.

La musique recommença, et je me rendis compte que c'était mon téléphone qui sonnait. Je ne me souvenais pas de l'avoir pris avec moi ; quelqu'un avait dû me l'apporter à l'infirmerie. Des gens prenaient soin de moi, alors pourquoi avais-je le ventre noué et cette furieuse envie de me dégager pour prendre l'appel ? Je tentai de m'asseoir et me rendis compte que j'étais allongée sur le côté gauche, donc j'étais au moins partiellement guérie. Et coincée sous les couvertures qui s'étaient emmêlées autour de nous dans notre sommeil.

L'homme de devant se dressa sur un coude et tendit un long bras hors du lit. Il avait la peau noire, mais je ne savais pas si c'était sa véritable couleur ou juste une apparence due à la pénombre. Il attrapa mon téléphone sans que je parvienne à reconnaître ses cheveux noirs presque rasés et son corps si grand. Je sentais que l'homme de derrière était plus petit et plus délicat, mais je ne lui avais même pas jeté un coup d'œil. Je n'en avais pas besoin pour savoir que c'était quelqu'un avec qui je n'avais jamais couché ni dormi.

Je pris le téléphone et identifiai enfin celui qui me le tendait : Seamus, la hyène à appeler de l'Arlequin Jane.

J'appuyai sur le bouton.

— Blake, j'écoute.

— On dirait que vous dormiez, remarqua l'agent spécial Manning.

Je me pelotonnai de nouveau sur mon flanc gauche, enfouissant mon visage contre le dos de Seamus. L'homme plus petit derrière moi en fit autant contre mon dos. Je cessai de m'inquiéter de son identité et profitai juste de cette sensation réconfortante.

— J'ai dû bosser toute la nuit, donc, ouais, je dormais, désolée.

— Vous avez relevé les morts toute la nuit ?

— Quelque chose comme ça. Quoi de neuf ?

— Vous vous souvenez que vous avez demandé à revoir les vidéos ?

— Ouais.

— Le temps que vous vous habilliez et que vous veniez, on devrait être prêts à vous recevoir.

— Prêts à me recevoir ? J'arrive, votre partenaire lance la vidéo, je regarde, mais en utilisant mes pouvoirs psychiques cette fois. Je ne vois pas ce qu'il y a à préparer.

— La maison mère voulait faire appel à une autre paire d'yeux pour vous aider à chercher des indices.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— On a fait venir un autre agent par avion pour assister au visionnage avec le marshal Kirkland et vous. Je vous en ai déjà parlé.

J'avais complètement oublié. Mes épaules se raidirent malgré le confort de mon nid de draps et de chair tiède.

— D'accord, je sais qu'il est inutile de discuter avec la maison mère.

— Ravalez vos sarcasmes, Blake. Ce n'est pas parce que vous vous la jouez cow-boy solitaire que le reste d'entre nous peut défier ses supérieurs. Bosser avec vous rend les hautes instances nerveuses – je me demande bien pourquoi...

— Et ça, ce n'était pas du sarcasme, peut-être ?

— Il se pourrait bien que si.

Elle semblait mécontente, et je ne pensais pas que c'était seulement à cause de moi.

— Je sais que les hautes instances ne m'apprécient pas beaucoup. Elles me prennent pour une emmerdeuse infoutue de suivre les ordres.

— Prouvez-leur qu'elles se trompent.

— Impossible, parce que je suis une emmerdeuse infoutue de suivre les ordres.

Manning eut un petit rire avant de lâcher :

— Eh merde !

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Pas vous. L'avion est retardé. Prenez votre temps, Blake, vous avez encore deux heures avant l'atterrissage et l'arrivée de notre agent de renfort.

— C'est bon à savoir ; je vais peut-être en profiter pour manger

un morceau.

— Vous savez ce qu'il y a sur ces vidéos. Comme je vous l'ai dit la dernière fois, il vaut mieux que vous mangiez d'abord.

Et elle raccrocha sans me dire au revoir.

Chapitre 52

L'homme dans mon dos avait le nez entre mes omoplates, non pas parce qu'il était beaucoup plus petit que moi, mais parce qu'il était enfoui sous les couvertures.

— Les gens du FBI sont toujours aussi brusques au téléphone ? demanda-t-il.

Je me figeai en reconnaissant sa voix.

— Oh ! Tu es toute tendue, Anita. Je me demande bien pourquoi ?

Je me retournai et dus soulever le drap pour voir le visage de Narcisse. Celui-ci m'adressa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux sombres et brillants. Il se contrôlait, mais il était furieux. Je ne pouvais pas l'en blâmer après ce qu'Asher et Kane avaient fait, mais je ne voyais pas non plus pourquoi il dormait au *Cirque*. C'était très rare qu'il sorte de sa tanière, un club appelé *Narcisse Enchaîné*.

Il se dressa sur un coude sans cesser de me sourire. Ses courts cheveux noirs étaient tout ébouriffés par le sommeil, mais j'avoue que son visage triangulaire était toujours joli. Des restes d'eye-liner noir avaient bavé autour de ses grands yeux bruns, comme s'il avait pleuré alors qu'il avait juste dormi maquillé. Peut-être ne prenait-il jamais la peine de se démaquiller avant de se coucher, mais j'aurais plutôt parié qu'il s'était dépêché de venir. En temps normal, il dort le jour et travaille la nuit, comme moi.

— On dirait que tu as vu un fantôme, chérie, commenta-t-il avec, dans sa voix, une amertume qui reflétait la dureté de son regard.

Je déglutis péniblement et parvins à articuler :

— Je ne m'attendais pas à te trouver là, Narcisse. D'habitude, l'Oba du clan des hyènes ne fait pas de visites à domicile.

— Nous sommes censés collaborer, n'est-ce pas ?

Il remonta un peu dans le lit de sorte que nous nous retrouvâmes face à face, chacun en appui sur un coude, nos visages à quelques centimètres l'un de l'autre. Comme c'était une position trop intime pour moi, je voulus m'asseoir. Il me saisit le bras, sans serrer ni me faire mal, mais ça ne me plut pas.

— Si je dis, « Ne me touche pas », tu vas répondre : « Mais je t'ai touchée beaucoup plus que ça pendant que tu dormais », c'est ça ?

Il eut un autre sourire qui laissa ses yeux brillants et glacés, ou brûlants, mais de colère et non de désir ou d'une autre émotion positive. Il ne me tenait pas fort ; j'aurais facilement pu me dégager,

mais je n'essayais pas, parce que s'il cherchait à me retenir... ça n'en valait pas la peine, pas encore.

Sa seule présence m'apprenait que Jean-Claude avait fait de son mieux pour arranger le bordel qu'Asher venait de foutre dans nos relations avec les hyènes-garous locales. J'étais à peu près certaine que le fait qu'il soit venu m'aider à guérir faisait partie d'un compromis quelconque qui l'empêchait de nous déclarer la guerre, de réclamer la tête d'Asher au bout d'une pique ou de tuer purement et simplement Kane – qui était si bas dans la hiérarchie du clan que sa vie et sa mort dépendaient des caprices de son Oba.

— Oui, à peu près, répondit Narcisse.

— Alors, épargnons-nous cette peine.

Il sourit.

— Si tu veux.

— Je dois m'habiller pour aller jouer aux gendarmes et aux voleurs.

— Laisse-nous, Seamus, ordonna-t-il.

Seamus sortit du lit. Je me tournai pour le voir – et je n'eus pas à faire un gros effort, car il mesure plus d'un mètre quatre-vingts.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée de vous laisser seuls.

Seamus hésita. Il resta planté là, nous regardant tous les deux.

Une vague de chaleur et d'énergie émana de Narcisse comme si j'avais ouvert la porte d'un four réglé sur la température maximale. Je baissai les yeux vers sa main ; elle me brûlait presque la peau. Seigneur, il était tellement puissant ! Je le savais pour l'avoir déjà senti, mais ce n'était pas arrivé depuis longtemps, et jamais de cette façon.

— Ou je suis ton Roi, ou je ne le suis pas, cracha-t-il. Si je ne le suis pas, reste, mais si je le suis, fous le camp d'ici !

Seamus mit un genou en terre, la tête inclinée mais les yeux levés comme Magda un peu plus tôt.

— Vous êtes mon Roi.

— Mais cette salope vampire, Jane, appelle les hyènes, toutes les hyènes, comme une putain de sirène.

La main de Narcisse se crispa sur mon bras, et sa hyène émergea telles des flammes presque visibles autour de lui, appelant la plus récente de mes bêtes intérieures. J'avais fait tellement attention à me tenir éloignée des hyènes jusqu'à maintenant ! J'ai hérité de la plupart de mes animaux à appeler de façon accidentelle, parce qu'un métamorphe de cette espèce se trouvait près de moi au moment où mon pouvoir métaphysique montait d'un cran. Je ne voulais pas me lier à davantage de gens, et Jean-Claude m'avait suppliée de bien réfléchir avant de choisir quelqu'un pour des raisons politiques et

personnelles, car il pourrait devenir membre de notre groupe poly.

Narcisse me dévisagea, un son animal filtrant hors de sa bouche fine et bien dessinée. En général, il porte du rouge pour lui donner l'air plus pleine et plus sensuelle. Là, elle était juste rose. Je pris conscience de deux choses : un, quelqu'un avait allumé le plafonnier, ce qui me permettait de voir la pâleur de sa peau, le brun foncé de ses yeux et le rose naturel de ses lèvres ; deux, je venais de lever la main pour suivre le contour de ces dernières. Narcisse me tenait toujours le bras, ce qui m'empêcha de finir mon geste, mais j'essayais quand même de le toucher. Nous nous regardâmes.

— Sors d'ici, ordonna Narcisse.

Ni lui ni moi ne tournâmes la tête tandis que Seamus se dirigeait vers la porte, mais il y avait quelqu'un d'autre dans la chambre à présent. Je le sentais, et Narcisse n'eut qu'à lever les yeux pour le voir.

— Sortez tous autant que vous êtes !

— Je ne suis pas une de vos hyènes, et ce n'est pas vous qui signez mon chèque à la fin du mois, répliqua Dino.

Si je ne m'étais pas trouvée à quelques centimètres du métamorphe le plus puissant dans la pièce, je me serais tournée vers le colosse. Je me demandai comment Seamus avait réussi à passer devant lui, vu qu'ils étaient aussi massifs que deux camions coincés dans un tunnel.

Je faillis sourire de ma propre image, mais, à voir la tête de Narcisse et à sentir sa main se crispier davantage sur mon bras, je devinai qu'il ne goûterait pas mon humour. J'avais du mal à respirer si près de toute cette énergie. Il était la chaleur, le soleil, et... Je sentis une odeur d'herbe sèche, la même que quand ma lionne se manifeste. C'était l'odeur du pays ou du territoire natal de mes bêtes ; je le savais, et je savais que lions et hyènes partageaient leurs paysages, mais cela m'ébranla quand même, et l'odeur si familière éveilla ma lionne.

Narcisse me tira encore plus près de lui et me cracha à la figure :

— Ce n'est pas ta lionne que je suis venu voir.

Je sentis Dino s'approcher du lit et nous toiser de toute sa hauteur avant que Narcisse ne lève les yeux vers lui.

— Attention à ce que tu vas faire, rat, dit-il d'une voix basse, grondante mais très calme, en articulant soigneusement chaque mot.

Je savais pourquoi il faisait ça, parce que, s'il commençait par perdre le contrôle de sa voix, il craignait que d'autres choses ne lui échappent aussi. J'ai déjà eu ce genre de moment, en général quand je braque quelqu'un avec un flingue.

— Recule, Dino, dis-je d'une voix douce et égale.

Je scrutai les yeux de Narcisse à quelques centimètres de distance, enveloppée par la chaleur de sa bête, le bras presque meurtri

par sa poigne. Il avait tellement envie de s'énerver contre quelqu'un !

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Anita.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, je t'ai donné un ordre, répliquai-je sans quitter Narcisse des yeux.

Ma hyène était réveillée et elle l'observait, mais elle ne tentait pas d'approcher. Elle se montrait beaucoup plus prudente que la plupart de mes bêtes quand elles sentent un partenaire potentiel.

— Anita...

— Sors d'ici, Dino. Envoie-moi quelqu'un qui ne va pas aggraver la situation.

— Tu as entendu ta maîtresse, ajouta Narcisse à l'attention du colosse. Et elle, elle signe ton chèque à la fin du mois.

Il paraissait plus calme, comme si un peu de son horrible tension l'avait quitté.

Dans ma tête, je pensai que, techniquement, je ne signalais rien du tout, mais comme les choses avaient l'air de s'arranger je décidai de ne pas pinailler. Dino fit ce que nous lui demandions, et, soudain, nous nous retrouvâmes seuls l'un contre l'autre, le pouvoir de Narcisse se répandant sur moi telle l'eau d'un bain un peu trop chaud.

— Merci d'avoir aidé à me soigner, dis-je toujours très calmement, comme si je craignais de l'effrayer.

Il fronça les sourcils, et un peu de sa colère s'effaça de son regard.

— De rien, mais ne vas-tu pas me demander pourquoi Jean-Claude m'a envoyé dormir avec toi ?

Son énergie reflua et refroidissait ; à présent, elle avait la température d'un bain dans lequel on pourrait se détendre plutôt que celle d'un bain dans lequel on cuirait. Il avait tant de pouvoir à offrir – raison pour laquelle il était l'Oba de son clan, et pour laquelle les autres chefs toléraient ses ultimatums. Tous respectaient son pouvoir.

— Pour aider à me soigner, chuchotai-je.

— Je suis fatigué de ces jeux, Anita. Sais-tu ce qui s'est passé, ou l'ignores-tu ?

— Tu parles de la connerie que cette tête de nœud d'Asher vient de faire avec Kane ?

Il eut un minuscule sourire.

— « Tête de nœud », je n'avais pas entendu ça depuis le collège.

— Tu préfères crétin, connard, putain de salopard, trou du cul ? Arrête-moi quand tu entends une insulte qui te plaît, j'en ai des millions en réserve.

Son sourire s'élargit.

— J'aime bien les trous du cul.

Je souris aussi.

— Il paraît, oui.

L'énergie descendit encore d'un cran, et Narcisse cessa de

m'agripper le bras si fort.

— Aujourd'hui, j'ai traité Asher de tous les noms d'oiseaux que je connaissais.

— Comment l'a-t-il pris ?

— Aucune idée, je ne l'ai pas encore vu.

— Tu veux dire que tu l'as insulté *in absentia* ?

Il sourit.

— J'aime bien. Oui, je l'ai insulté *in absentia*. J'avais peur de ce que je lui ferais si je le voyais.

Il lâcha mon bras et s'allongea de son côté du lit. Je fis de même et nous nous retrouvâmes tous les deux sur le flanc, face à face mais sans nous toucher.

— J'ai prévenu Kane que tu voudrais leur peau à tous les deux.

— On m'a dit que tu avais parlé avec lui. (Narcisse eut un petit rire amer, et je sentis sa colère jaillir de nouveau). Il paraît que tu t'es nourrie de lui et que tu l'as laissé par terre, complètement lessivé, après avoir menacé de faire de lui ta hyène à appeler et de rompre pour toujours son lien avec Asher.

— J'étais assez furieuse moi-même quand il m'a dit ce qu'ils avaient fait.

— Tu te lierais vraiment à Kane pour l'éternité ?

— Non, je ne fais pas dans la stupidité, et Kane devait vraiment être stupide pour ne pas comprendre ce que ça entraînerait de devenir l'animal à appeler d'Asher.

— J'aurais le droit de le tuer, dit Narcisse calmement, le regard baissé vers les draps comme s'il réfléchissait.

— Si tu l'avais eu sous la main, lui ou Asher, quand tu as appris la nouvelle, tu l'aurais peut-être fait.

Il me dévisagea, sa colère flamboyant de nouveau.

— Sa vie m'appartient si je désire la prendre.

— En effet, mais une des raisons pour lesquelles tu es ici avec moi c'est que tu ne l'as pas tué, et Asher non plus.

Alors il partit d'un vrai rire sincère et m'étreignit.

— Il est tellement con ! Comment je peux aimer quelqu'un d'aussi con ?

Je lui rendis son étreinte et, le visage dans le creux de son cou, répondis :

— Je n'en sais rien, mais Jean-Claude l'aime aussi, et moi de même. Ou, du moins, je l'aimais.

Narcisse s'écarta suffisamment pour me dévisager.

— Tu n'aimes plus Asher ?

— Je ne crois pas, non.

— Apprends-moi comment faire pour arrêter.

— Il est en train de te l'apprendre comme il me l'a appris, et

comme il l'a appris à Nathaniel. On adore la façon dont il nous domine au lit et dans le donjon, mais...

Narcisse frissonna.

— Il a un vrai talent pour le sexe et la douleur, dit-il, le regard un peu flou.

Et cette réaction était l'une des raisons pour lesquelles il supportait Asher.

— Mais il nous apprend aussi à tous qu'il n'a aucune considération pour nous, et au bout d'un moment, si tu te respectes un tant soit peu, tu finis par en avoir marre de ses conneries et tu passes à autre chose.

— Tu as plus de gens avec qui passer à autre chose.

— Autrefois, tu dominais ou couchais avec presque toutes tes hyènes. Ton harem comptait des centaines de partenaires.

— C'était avant que Chimère ne prenne le contrôle et que je ne découvre la différence entre des malabars et de vrais combattants. J'ai remédié à mon erreur en trouvant de vrais combattants à inclure dans notre clan pour que personne ne puisse plus jamais nous faire de mal.

Son regard était hanté, coléreux et d'autres choses que je ne comprenais pas. Chimère l'avait capturé et utilisé comme otage pour obtenir que le reste des hyènes-garous fasse ses quatre volontés. Je me souviens encore de la chambre de torture où il avait suspendu certaines d'entre elles après leur avoir coupé des membres, sachant que ceux-ci finiraient par repousser. Il en avait toute une forêt inversée. Et moi, je m'étais cachée dans le noir parmi les métamorphes mutilés et les quelques-uns qui n'avaient pas survécu.

Narcisse me toucha le visage, m'arrachant à mes souvenirs et me forçant à le regarder.

— Je ne crois pas t'avoir déjà remerciée d'avoir tué ce salopard maléfique et sauvé mes hyènes.

Je souris, mais mon regard devait être aussi hanté que le sien. Je pris la main posée sur ma joue et la tins sur les couvertures comme si nous avions cinq ans et que l'un de nous venait de faire un cauchemar.

— Crois-moi, j'ai pris beaucoup de plaisir à débarrasser le monde de ce monstre.

— Tu sais qu'au début j'ai aimé ce qu'il me faisait.

— Je sais que tu te prostituerais pour qu'on te fasse bien souffrir.

Il grimaça.

— Tout à fait. (Son expression devint lugubre). Ça ne lui plaisait pas que j'apprécie autant la douleur, parce que ça voulait dire qu'il ne me faisait pas réellement mal. Du coup, il cherchait des choses que, même moi, je n'aimerais pas. C'était un pur sadique ; la souffrance des autres était un aphrodisiaque pour lui. Jusqu'à ce que je le rencontre, je pensais que j'aimais infliger de la douleur, mais j'ai des limites que

je refuse de franchir hors de mes fantasmes. Je ne veux pas briser mes amants au point de les détruire – contrairement à Chimère.

Je lui pressai la main.

— Mais il ne t’a pas brisé. Tu es toujours là, toujours l’Oba de ton clan, et il est mort.

Narcisse sourit tristement.

— Il ne m’a pas brisé, mais il a ouvert quelques fissures dans des endroits que je croyais blindés.

— Je suis désolée, Narcisse.

— Désolée de quoi ?

— De ne pas l’avoir tué plus tôt.

Il sourit.

— Je te suis reconnaissant, mais pas assez pour laisser filer cette insulte.

— Tu ne peux pas la laisser filer ; ça te ferait paraître faible aux yeux de tes hyènes.

— Je vois que tu comprends, dit-il en me dévisageant.

— Chez les hyènes et les lions, encore plus que chez les autres groupes de métamorphes, c’est toujours le plus fort et le plus puissant qui gagne.

— Oui, acquiesça-t-il doucement, comme si ça ne lui plaisait pas plus que ça.

J’observai cet homme si délicat en apparence, mais qui cachait bien son jeu puisqu’il s’était physiquement battu pour atteindre le sommet de la hiérarchie d’un des groupes animaux les plus violents. La culture des hyènes n’est pas pour les chochottes. Narcisse est capable de paraître à son club aussi bien en robe de bal qu’en costume sur mesure. Il se maquille généralement plus que moi, et il est joyeusement gay. Pourtant, il est l’Oba des hyènes, leur Roi. La première fois que je l’ai rencontré, j’ai eu un peu de mal à piger.

— J’ai demandé la tête d’Asher, et, comme Jean-Claude a refusé, j’ai dit que je tuerais Kane et que, si la mort de son animal à appeler entraînait celle d’Asher, tant pis pour lui.

— Jean-Claude t’a dissuadé de le faire.

— En effet. Maintenant, demande-moi comment il s’y est pris, ou plutôt ce qu’il a dit pour m’inciter à épargner ces deux idiots.

— Je crois pouvoir deviner. Il t’a offert des liens plus étroits avec le trône.

— Oui. (Narcisse parut surpris). Je ne m’attendais pas à ce que tu le prennes aussi calmement.

Je fronçai les sourcils.

— D’accord, je pensais que tu parlais du fait de dormir ici avec moi, ce qui te rapprochait aussi de lui au sens littéral, mais, là, je sens que quelque chose m’échappe. Dis-moi.

— Tu n'as pas encore d'hyène à appeler, et quel meilleur choix pour une Reine qu'un Roi ?

Je me rembrunis davantage.

— La dernière fois qu'on s'est parlé, tu m'as dit de me tenir à l'écart parce que je suis une fille et que les hyènes sont matriarcales par instinct. Tu craignais que je ne prenne le contrôle de ton clan.

— J'ai dû laisser entrer des femmes pour faire plaisir à tous les nouveaux mâles hétéros.

Narcisse leva les yeux au ciel.

— Donc il y a des femmes dans ton clan maintenant, mais tu restes le Roi.

— Je ne suis pas seulement le Roi, je suis aussi la reine, et, apparemment, assez femelle pour la bête intérieure de tout le monde.

Narcisse ressemble à un homme, mais il a aussi un appareil génital féminin. Les deux fonctionnent assez bien pour qu'il soit tombé enceinte après avoir été violé par Chimère. Il a perdu le bébé, ce qui ne m'a guère attristé. Le monde n'avait pas besoin que Chimère transmette ses gènes à une quelconque descendance, et, à l'époque, Narcisse ne me semblait pas très stable mentalement, mais je sais qu'il voulait ce bébé.

— Donc, puisque tu es assez femelle, tu as décidé que je ne te menaçais pas ?

— Oui, et, l'autre raison, c'est Jane, la maîtresse de Seamus.

— Tu l'as décrite comme une sirène à l'instant.

— Elle voudrait posséder mon clan pour l'ajouter à sa base de pouvoir, Anita. Elle dit qu'elle veut donner à Jean-Claude une vampire liée aux hyènes qui lui sera vraiment loyale, contrairement à Asher qui nous utilise comme levier de négociation. « Fais ce que je veux, ou j'emmène les hyènes dans un autre territoire en te laissant avec trop peu de gardes pour protéger le tien ».

— J'ai entendu dire que tu encourageais Asher à utiliser ton clan pour renverser Jean-Claude et prendre le pouvoir, dis-je en observant Narcisse.

Il haussa les épaules.

— J'y ai pensé, mais Asher est trop faible pour prendre la place de Jean-Claude, même avec moi à son côté.

— Il n'existe pas de remède à la stupidité, acquiesçai-je.

Narcisse eut l'air de ne pas comprendre ce que je voulais dire.

— Je parle d'Asher. Il n'a aucune intelligence en matière de politique et de pouvoir. Il laisse son cœur le guider en tout et surpasser toute autre considération, comme il l'a fait en liant Kane à lui.

— Ce n'est pas son cœur qui le guide, Anita, c'est sa queue.

— Tu ne penses pas qu'il soit amoureux de Kane ?

— J'ignore s'il peut véritablement aimer quelqu'un, hormis Jean-Claude, et, puisqu'il ne peut pas l'avoir, il essaie de trouver d'autres gens pour combler le vide de son cœur.

— Jean-Claude et lui sont amants.

— Mais Jean-Claude t'aime davantage qu'il n'aime Asher, et c'est l'une des choses que notre vampire aux cheveux dorés ne peut pas supporter, d'arriver en deuxième position.

— Il n'est pas si ambitieux.

— Oh ! Il n'a pas besoin d'être le premier dans les domaines qui comptent vraiment, mais il est comme certaines femmes que j'ai connues et qui doivent absolument être les plus jolies en toutes circonstances, ou les hommes qui doivent se sentir les plus forts. Asher veut être le premier objet du désir et de l'amour de tout le monde, alors que son propre cœur n'appartient qu'à un seul homme.

Je pressai sa main.

— Je suis désolée qu'il soit aussi pénible.

— Pénible mais beau.

— Malheureusement, oui. On ne supporterait pas la moitié de ses conneries s'il était un peu moins séduisant.

— Et un peu moins bon au lit.

— Et dans le donjon.

Nous soupirâmes de concert.

— On ne peut pas vivre avec lui, et on ne peut pas vivre sans lui, résumai-je.

— On ne peut pas le tuer non plus, ajouta Narcisse.

Nouveau soupir.

— Ce matin, j'étais tellement furieux que je voulais débouler et poser mes exigences, mais tu as été trop compréhensive, et je sais qu'Asher t'a fait du mal à toi aussi. (Tenant ma main dans les deux siennes, Narcisse me dévisagea avec beaucoup de sincérité). Envisagerais-tu de faire de moi ta hyène à appeler, Anita ?

Il avait posé la question comme s'il me demandait en mariage, et je répondis tout aussi sérieusement.

— Il y a un petit problème. Tu n'aimes pas les filles, et j'en suis une.

— Si tu n'appartenais pas à la lignée de Belle Morte et si tu n'étais pas aussi branchée sexe, ce ne serait pas un obstacle. La plupart des vampires choisissent leur animal à appeler sur la base de son pouvoir, pas d'une quelconque compatibilité sexuelle.

— Je sais, mais je peux me donner autant de mal que je veux, avec moi, on en revient toujours au désir, à l'amour et à la félicité domestique. Donc le fait que tu n'aimes pas les filles nous poserait un problème à tous les deux.

— Si c'est une condition incontournable, je serais prêt à essayer.

Je dus avoir l'air choquée, parce qu'il éclata de rire et me tapota la main.

— Oh, la tête que tu fais !

Il se rallongea pour s'esclaffer tout à son aise. Et je le laissai faire, parce que je ne savais pas trop quoi dire. Il finit par se calmer suffisamment pour glousser :

— Si tu étais un homme, on s'amuserait tellement !

— Mais je n'en suis pas un.

Il me regarda, le visage encore éclairé par sa crise d'hilarité.

— Il paraît que ta chatte est aussi serrée qu'un trou du cul ; ça pourrait marcher.

Je le toisai d'un air hostile et m'assis, le drap plaqué sur la poitrine – pour mon seul bénéfice, puisque Narcisse n'était pas branché nichons.

— Jean-Claude n'a pas dit ça.

— Non, en effet, acquiesça-t-il, de nouveau sérieux.

— Si Asher...

— J'adorerais que tu lui en veuilles pour avoir fait un commentaire pareil en plus du reste, mais hélas ce n'était pas lui non plus.

Je fronçai les sourcils.

— Il n'y a pas tant de gens qui pourraient être au courant et en parler avec toi de cette façon. En fait, je n'en vois aucun.

— L'un d'eux l'a pourtant fait, je te le jure. Je lui ai parlé après que Jean-Claude a suggéré que je devienne ta hyène à appeler pour que je ne tue pas Asher et ne déclenche pas une guerre à cause de cette insulte.

— Tu as réellement menacé d'entrer en guerre contre le reste des métamorphes et les vampires de St. Louis à cause de ça ?

Narcisse parut embarrassé. Jamais je n'aurais cru voir ça un jour.

— Il est possible que oui.

— Donc, tu as consulté quelqu'un qui aime les garçons mais qui a couché avec moi, histoire qu'il te donne... quoi, son avis ? Des conseils ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Je me rembrunis davantage. Qui diable cela pouvait-il bien être ?

— Ça va me travailler jusqu'à ce que tu me dises qui c'était.

— Je te le dirai à une condition.

— Laquelle ? demandai-je sèchement.

— Que tu ne le punisses pas pour ça. Je voulais l'avis sincère de quelqu'un qui aime surtout les hommes, parce que, tu as raison, je ne suis pas fan des filles. En toute franchise, leur équipement ne m'inspire pas du tout.

— Moi aussi, j'aime mieux l'équipement des garçons, donc je ne

peux pas t'en vouloir, mais je ne vois pas comment je pourrais coucher avec un homme que mes parties génitales dégoûtent.

— Je comprends.

— Alors, qui a parlé ?

— Byron.

Je fronçai les sourcils. Byron avait quinze ans quand il est mort ; il sera éternellement coincé dans la peau d'un lycéen dont les muscles viennent juste de commencer à pousser. Il restera inachevé, sans jamais savoir de quoi il aurait eu l'air en tant qu'adulte.

— Byron ? On n'a couché ensemble qu'une fois, en urgence pour nourrir l'ardeur.

— Oui, mais il a éjaculé en toi, ce qu'il n'a jamais fait qu'avec trois femmes en tout, toi comprise.

— Mmmh. Je l'ignorais.

— C'est un énorme compliment, Anita.

Je me rembrunis encore. Je sentais poindre une migraine entre mes sourcils.

— D'accord, admettons.

— L'ardeur est l'autre raison pour laquelle ça pourrait fonctionner entre nous. Si tu l'utilises sur moi, je devrais te trouver irrésistible.

— Malgré mon équipement de fille si peu inspirant ? demandai-je en levant un sourcil.

— Ne me regarde pas comme ça. Nous devons être tout à fait francs l'un avec l'autre, sans quoi, ça ne fonctionnera pas.

— Je ne pense pas que ça puisse fonctionner de toute façon.

— Je comprends mais, si nous ne sommes pas francs, ça échouera certainement.

Il était si sérieux, avec son eye-liner qui avait coulé et ses cheveux presque artistiquement ébouriffés ! Il fait partie de ces gens qui ont l'air beaux au saut du lit. Moi pas.

— Il reste une chose que tu dois savoir avant de me donner ta réponse.

— Laquelle ?

— Autrefois, on appelait les intersexués comme moi des hermaphrodites.

J'acquiesçai.

— J'ai un équipement féminin et un équipement masculin, et les deux fonctionnent.

— Je sais.

— Le savoir est une chose, le voir et le toucher en est une autre. Il est arrivé que des gens soient intrigués puis dégoûtés, ou effrayés. Donc, je pense que tu devrais regarder avant de prendre ta décision.

Je baissai les yeux vers son corps couvert d'un drap. Je ne m'étais pas sentie nerveuse jusqu'à ce qu'il annonce les possibilités, et tout à

coup, je n'étais plus certaine de vouloir voir la totale.

— L'idée de te voir nu ne me dérangeait pas jusqu'à ce que tu dises ça, mais maintenant...

Narcisse me dévisagea avec une expression cynique.

— Vraiment ? J'ai du mal à le croire. La plupart des gens sont soit intrigués, soit horrifiés par ma... singularité.

— Franchement, je n'avais pas beaucoup réfléchi à l'aspect que ta plomberie pouvait bien avoir. Désolée.

— Je croyais que c'était l'une des raisons pour lesquelles tu as un problème avec moi.

Je secouai la tête.

— Le problème que j'ai avec toi, c'est que, quand je t'ai rencontré, tu as réussi à laisser mes paroles et le règlement de ton club faire du mal à des gens que j'aimais.

— Et, à ce propos, j'en suis désolé. Je ne savais sincèrement pas ce qu'ils leur faisaient, surtout à Nathaniel. Sinon, je n'aurais pas permis qu'ils laissent les épées dans son corps assez longtemps pour qu'il commence à guérir autour des lames.

Je me souvenais encore de ce moment où j'avais vu ce que les hommes de Chimère avaient fait à Nathaniel. Ma colère revint à la charge, et je serrai instinctivement les poings.

— C'était ton club, ton règlement, et il y avait dans la pièce une hyène-garou qui te faisait son rapport, Narcisse.

— Tes yeux sont presque noirs de colère, juste parce que tu te rappelles ce moment.

Je lui fis sentir le poids de mon regard assombri. Ma hyène se dressa au centre de moi et leva vers lui ses yeux d'un brun doré ; une fois de plus, elle ne se comportait pas comme la plupart de mes bêtes en présence d'une de ses semblables. Elle semblait répugner à approcher Narcisse : pourquoi ?

— Cette nuit-là, je pensais que mon homme me faisait un rapport fidèle aux événements, mais ce n'était pas le cas. Je te le jure, Anita.

— Il me semble que tu m'as provoquée en me disant que c'était ma faute, parce que je t'avais ordonné de leur dire d'arrêter ce qu'ils faisaient et de m'attendre.

— J'ignorais ce qu'ils avaient fait exactement. Je te le jurerais bien sur mon honneur, mais ma réputation dit que je n'en ai pas.

— Une autre raison pour laquelle on n'est pas copains, toi et moi.

— Ta réputation dit que tu es une garce impitoyable et meurtrière, ce que je ne considère pas comme un problème. Mais tu es une femme, et métaphysiquement puissante. Je ne voulais pas que tu approches mes hyènes.

— Tu pensais que je prendrais le contrôle de ton clan.

— Oui.

— Si je nourris l'ardeur avec toi, je me nourrirai de toutes les hyènes qui te sont liées métaphysiquement. Tu es vraiment sûr de vouloir faire ça ?

— Non, mais je t'ai vue avec les rats-garous de Rafaël. Ils sont de plus en plus loyaux envers toi, mais leur Roi reste leur priorité numéro un. Tu ne les lui as pas volés. Tu collabores avec lui, et son pouvoir s'accroît grâce à toi.

— Le rat n'est pas l'une de mes bêtes intérieures. La hyène, si.

— Tu crois que ça fera une différence ?

— Je dis juste que ça pourrait. En fait, je n'en sais rien, et je ne veux pas que tu fasses sauter ce bouchon pour découvrir que le Champagne t'a coûté plus cher que tu n'avais l'intention de dépenser.

Il me sourit.

— J'aime bien la métaphore, mais pas le Champagne ni les vins secs. Je préfère les choses sucrées plutôt qu'amères.

— Moi non plus, je n'aime ni le Champagne ni les vins secs. Honnêtement, je n'apprécie pas la plupart des vins. J'en bois parce que Jean-Claude peut les goûter à travers moi, et que le bon vin lui manque.

— Donc, tu me tenais responsable des tortures que Chimère a infligées à Nathaniel.

J'acquiesçai.

— Et moi, je t'évitais parce que je craignais que tu ne fasses ce que cette salope d'Arlequin essaie de faire.

— J'ignorais que tu avais un problème avec Jane. Tu aurais dû venir nous voir et nous en parler.

— Venir vous voir, Jean-Claude et toi, et admettre que je n'étais pas un Roi assez puissant pour gérer un Maître vampire capable d'appeler les hyènes ? Non, non, non. Les Rois ne se présentent pas devant d'autres Rois en position de faiblesse, Anita. Pas s'ils veulent conserver leur titre.

— Alors, ne laisse pas l'imbécillité d'Asher te pousser à faire quelque chose que tu regretteras.

— Cette fois, je ne suis pas ici en position de faiblesse, Anita. Je suis ici parce que les loups, les léopards, les lions, les rats et tout le reste de votre putain de bande n'ont pas encore assez de nouveaux soldats pour être certains de me vaincre.

Je luttai pour conserver une expression neutre, mais sus que mon poulx et mon souffle m'avaient probablement trahie.

— Pensais-tu vraiment que je resterais aveugle à ce que vous êtes en train de faire, et pourquoi ?

Il s'assit et m'aboya au visage :

— Je suis l'Oba de mon clan ! Je ne suis pas à ce point épris d'Asher que j'aie cessé de vous observer, tas de raclures que vous

êtes !

Sa hyène jaillit de lui telle une vague de chaleur qui se répandit sur ma peau, étranglant mon souffle dans ma gorge. Il se pencha vers moi.

— Dis-moi franchement, Anita, si tu sentais autant de pouvoir chez quelqu'un d'autre, ne l'aurais-tu pas déjà mis dans ton lit ?

— Peut-être, mais tu aimes les garçons, et je n'en suis pas un.

— L'ardeur peut balayer les préférences d'un individu et faire en sorte qu'il te désire, ou qu'il désire Jean-Claude. Tu le sais.

— Ouais, mais si tu l'utilises pour forcer quelqu'un à coucher avec quelqu'un qui ne lui plaît pas c'est du viol, et on désapprouve l'un comme l'autre.

La chaleur de sa bête s'évanouit telle une chandelle qu'on aurait soufflée. Narcisse se rallongea dans le nid de draps et m'observa d'un air stupéfait.

— Tu crois ce que tu dis. Tu le crois vraiment.

— Bien sûr. Pourquoi ça te surprend à ce point ?

— Asher m'a raconté ce que Jean-Claude et lui faisaient à la cour de Belle Morte. Le viol était un des péchés mignons de leur Maîtresse, et ça manque un peu à Asher.

— Pas à Jean-Claude.

— Qu'il te dit.

— Demande-lui. Tu es assez puissant ; tu sentiras s'il ment. (Nous nous dévisageâmes sans la moindre tension sexuelle entre nous). Tu vois ? C'est pour ça que je n'ai jamais cherché à coucher avec toi.

Il fronça les sourcils et fit un geste vague de la main.

— Quoi, « ça » ?

— Aucun de nous n'est vraiment attiré par l'autre. Tu n'es pas du tout mon genre, et réciproquement.

Son expression était au-delà du cynique, au-delà du blasé. Il avait toujours l'air d'un jeune homme frais et séduisant au saut du lit, mais il avait également l'air las, comme s'il avait tout vu, tout fait et que je me montrais incroyablement naïve.

— Anita, oh ! Anita, je me sens vieux tout à coup.

— On doit avoir à peu près le même âge.

— En termes d'années, oui, mais en termes d'expérience...

Il secoua la tête.

— J'ai probablement vu autant d'horreurs que toi. Souviens-toi, je suis flic.

— Mais, sur le plan émotionnel, tu ne leur ressembles pas. Tu as conservé une certaine fraîcheur dans ta façon de voir le sexe et l'amour. C'est assez...

Il soupira, secoua de nouveau la tête et finit par dire :

— Dégrisant, comme s'il n'y avait pas moyen de jouer avec toi.

Tu as le goût de l'engagement et des promesses que tu entends tenir.

Je haussai les épaules.

— J'essaie, oui. Et je pense que tout le monde devrait en faire autant.

Il eut un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Moi, je mens de façon éhontée quand ça sert mes objectifs.

— Ne le fais pas avec moi, ni avec Jean-Claude ou aucune des personnes auxquelles je tiens.

— Sinon ?

Je le regardai sans répondre.

— Tu as l'air si sérieuse !

— Sérieuse comme une crise cardiaque.

Il sourit en clignant des yeux pour que je ne puisse pas voir à quoi il pensait. Quand il les rouvrit, ses prunelles brunes étaient assorties à son sourire.

— Alors, tu es prête à jouer à « Montre-moi la tienne, et je te montre la mienne » ?

J'ignore ce que j'aurais répondu car, à cet instant, la porte s'ouvrit et Jean-Claude entra, vêtu d'un peignoir au bleu presque aussi foncé que ses yeux.

— Ma petite, Narcisse, je vois que vous n'en êtes pas encore venus aux mains comme je le craignais.

— Oh ! Je n'aime pas frapper les filles, seulement les vilains petits garçons, répliqua Narcisse en roulant vers lui plus lascivement que pendant tout le temps où nous étions restés seuls. Vous voulez redevenir mon vilain petit garçon, Jean-Claude ?

— Laisse tomber, Narcisse. Tu te comportais comme un être humain raisonnable jusqu'à l'arrivée de Jean-Claude. Ne recommence pas à te la jouer sexy flippant.

Il me gratifia d'un sourire de prédateur.

— Tu me trouves sexy ? Vraiment ?

Il se tortilla sous les couvertures, s'étirant comme un chat, à ceci près que les chats n'ont pas conscience d'eux-mêmes. Les chats n'essaient pas d'attirer votre regard vers leur entrejambe et en remuant les hanches comme s'ils étaient sur la scène du *Plaisirs Coupables*

— Je n'ai jamais dit que tu ne bougeais pas bien, Narcisse, dit Jean-Claude en s'approchant pour prendre ma main et toiser l'homme allongé dans le lit.

— Pourtant, vous ne voulez plus jouer avec moi, répliqua Narcisse avec une moue faussement boudeuse.

— Je n'apprécie pas ta conception du jeu.

— Vous êtes arrivé juste à temps pour une petite partie de « Montre-moi la tienne, et je te montre la mienne ». Évidemment, vous

avez déjà vu la mienne et réciproquement. Il n'y a qu'Anita et moi qui avons encore besoin de nous dévoiler, pas vrai, ma petite ?

— Ne m'appelle plus jamais comme ça. Seul Jean-Claude a le droit de le faire.

— Oooh ! On a droit à un petit surnom chacun ? J'adore.

Je soupirai.

— Tout à l'heure, il y avait dans ce lit quelqu'un à qui je pouvais parler, et il a suffi que Jean-Claude se pointe pour que tu redeviennes une caricature planquée derrière ses tentatives de flirt irritantes. Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? demanda-t-il.

Mais il cessa de se tortiller sous les draps et me dévisagea.

— Pourquoi faire ton numéro à Jean-Claude ?

Il cligna des yeux. Désormais, je savais que c'était sa façon à lui de dissimuler ses pensées.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, chérie.

Je laissai filer : soit il ne voulait pas en discuter, soit il n'avait même pas conscience de se comporter bizarrement en présence de Jean-Claude.

— D'accord, finissons-en, parce que je devrai bientôt partir à mon rendez-vous avec le FBI. Et ne m'appelle pas chérie non plus.

Narcisse leva les yeux vers moi, mais jeta un regard de biais à Jean-Claude en disant :

— Si c'est du spectacle que tu veux, mon chou, je peux t'en donner.

— Ne m'appelle pas mon chou.

— Si tu insistes, sucre d'orge.

Je posai ma tête sur l'épaule de Jean-Claude. Son peignoir était en satin, très doux et très attirant, et Jean-Claude était dans le peignoir, ce qui le rendait plus attirant encore. Il passa ses bras autour de moi et je me laissai aller contre lui, me laissai aller absolument l'espace d'une minute.

— Là tout de suite, je vous déteste un tout petit peu, lança Narcisse.

Nous nous écartâmes suffisamment pour le regarder, mais sans rompre notre étreinte.

— Pourquoi nous détestes-tu, mon ami ?

— Je croyais avoir quelqu'un pour me prendre dans ses bras, et, en me réveillant ce matin, j'ai découvert que ça n'était qu'un mensonge. Je vais détester les vrais amoureux pendant un bon moment.

— On s'est tous réveillés un jour pour découvrir qu'un de nos amants avait trahi notre confiance, déclara Jean-Claude.

— Mais vous, vous en avez d'autres. Moi pas.

— Foutaises ! dis-je. Tu n'es pas plus monogame que nous.

— Il est vrai que j'ai d'autres amants et d'autres partenaires de jeu, mais aucun qui compte me passer la bague au doigt comme Asher avait promis de le faire.

Nous le dévisageâmes tous les deux.

— Asher avait promis de t'épouser ? m'exclamai-je.

Narcisse leva vers nous ses grands yeux bruns encadrés d'eyeliner baveux. Les draps blancs s'étaient entortillés autour de sa poitrine telles des ailes froissées. Si les anges pouvaient avoir des réveils pleins de regret, ils ressembleraient à ça.

Évidemment, les anges ne pleureraient sans doute pas des larmes noires. Ça, ce serait l'apanage des démons – si anges ou démons pouvaient verser des larmes physiques. Si le seul ange véritable que j'ai rencontré pleure quoi que ce soit, ce doit être des larmes de feu. J'imagine que le démon aurait pu verser des larmes physiques, mais, sur le coup, j'étais trop occupée à réciter des versets de la Bible pour lui poser la question.

— Oh ! Mon ami, je suis vraiment désolé.

— Je ne veux pas de votre pitié, Jean-Claude, je veux que vous m'aidiez à le lui faire regretter.

— Qu'attends-tu de nous ?

— Vous m'avez dissuadé de les tuer tous les deux. Pourtant, Kane ne me manquerait pas.

— Mais Asher ne laisserait pas sa mort impunie, et il nous manquerait, répliqua Jean-Claude.

— Il finirait par nous manquer, rectifia Narcisse. Jean-Claude laissa sagement filer.

— Tu ne veux pas te lier à nous juste par soif de vengeance, Narcisse.

— Je me lierais volontiers à vous, mais vous ne voulez plus jouer à « Attache-moi dans tous les sens » avec moi.

— Pas avec toi, non.

Narcisse reporta son attention sur moi.

— Asher m'a dit que tu aimais qu'on te malmène, sucre d'orge. Tu veux venir jouer ?

— Ne m'appelle pas comme ça. Et je sais ce que tu entends par « malmené », et c'est un peu trop pour moi.

— Asher prétend que non, roudoudou.

Je le détaillai, si irritant et échevelé dans le lit.

— Ne m'appelle pas comme ça non plus. Je suis raisonnablement certaine que, toi et moi, on ne s'entendrait pas mieux dans un donjon que dans une chambre à coucher.

— Peut-être, ou peut-être qu'on apprendrait tous les deux de nouveaux tours, trésor, dit-il sur un ton las qui adoucit sa provocation.

Quand on n'a aucune chance de faire taire l'adversaire, il faut entrer dans son jeu.

— D'accord, mon ange, montre-moi un nouveau tour.

— Je suis ton ange ?

— Un ange déchu, peut-être.

Il eut un sourire heureux et surpris.

— Dis-le encore.

— Dis quoi ?

— Le surnom que tu viens de me donner.

— Mon ange ?

— Pas tout à fait.

Il remua sous les draps, qui commencèrent à glisser vers le bas.

— Repasse-toi la fin de votre conversation, ma petite, et tu sauras comment il veut que tu l'appelles.

Je réfléchis, et j'allais réclamer un indice lorsque je crus piger.

— Ange déchu. Tu es mon ange déchu.

— Ça me plaît. approuva Narcisse.

Et, d'une main, il arracha le drap qui nous recouvrait tous les deux, nous dénudant en même temps. Puis il se rallongea avec un rictus, exposé dans toute sa gloire, déchue ou non.

Chapitre 53

Allongé sur le lit, les jambes serrées, il ne semblait pas si différent de la plupart des hommes. Si je l'avais vu nu dans les vestiaires, je serais passée devant lui sans faire attention, mais là il ne s'agissait pas que de cela, et j'étais censée faire foutrement plus que le regarder. C'était un peu comme au rayon fruits et légumes, quand vous palpez un melon en vous demandant s'il est mûr, s'il sera sucré, s'il est assez ferme mais pas trop. A cela près que ce melon me renvoyait un regard de défi.

— Alors ? dit Narcisse sur un ton si rogue que j'eus immédiatement envie de l'envoyer promener.

Jean-Claude me toucha l'épaule.

— Ne le laisse pas te provoquer, ma petite.

Je soupirai et reportai mon attention sur Narcisse, qui me foudroyait presque du regard à présent. Impossible de dire si cette pensée venait de Jean-Claude ou de moi, mais je compris que le métamorphe était tellement sûr que je le rejetterais qu'il essayait de me donner une raison de le faire autre que sa particularité physique. Comme quelqu'un qui a tellement l'habitude qu'on se moque de lui qu'il attaque le premier et tente de s'approprier le sarcasme pour priver ses harceleurs de la possibilité de le blesser. D'une certaine façon, ça fonctionne, mais la personne qui s'approprie la raillerie est d'autant plus convaincue d'être idiote, ou grosse, ou laide.

Je comptai jusqu'à dix et, plongeant les yeux dans le regard coléreux de Narcisse, déclarai :

— Tu n'as pas l'air si différent de la plupart des mecs.

Il partit d'un rire amer.

— Sale menteuse, tu as les yeux rivés sur mon visage pour ne pas voir !

— Écoute, cœur en sucre, aboyai-je, je te regarde en face parce que, quand je suis nue dans un lit pour la première fois avec quelqu'un, j'aime bien qu'il parle à ma tête. Je déteste les gens qui parlent à mes nichons, et, s'ils parlaient à mon entrejambe, je les frapperais probablement.

Narcisse me dévisagea avec des yeux brillants de colère mais se détendit un peu.

— Maintenant, si tu veux que je parle dans ton pénis comme dans un putain de micro, il faut me le dire, parce que c'est une demande qu'on ne m'a encore jamais faite.

Il sourit comme si je l'avais surpris et amusé à la fois.

— Ce n'est pas une de mes perversions, cœur en sucre, mais si tu veux qu'on parle en se regardant en face, pas de problème.

— Tant mieux.

— Ma petite a une façon presque agressive de regarder les gens en face.

Narcisse leva la tête vers Jean-Claude.

— Je comprends. C'est un truc de dominante. Si je détourne les yeux, c'est elle qui gagne.

— Non, c'est juste une question de politesse, le détrompai-je. C'est comme ça qu'on m'a appris à faire.

Je croisai les bras sous ma poitrine, parce que, par-dessus, ça aurait fait trop bizarre.

Narcisse sourit de nouveau.

— Je parie que la personne qui t'a appris ça était agressive.

Je repensai à grand-maman Blake et réfléchis un peu avant de répondre :

— Déplaisante, oui, mais agressive, je ne sais pas.

Le sourire de Narcisse s'élargit, et il se tourna vers Jean-Claude.

— Elle fait toujours ça ?

— Je fais toujours quoi ?

— Tu m'as écouté, tu as réfléchi à ce que je te demandais et tu m'as donné une vraie réponse.

Je fronçai les sourcils.

— J'étais censée faire quoi d'autre ?

— Elle est toujours aussi... sérieuse ? demanda Narcisse à Jean-Claude.

— Je ne suis pas sérieuse.

— En fait, ma petite, je pense que c'est une excellente façon de te décrire, mais tu vas bientôt devoir partir au travail, et, le sérieux, ça prend un temps fou.

— Je comprends que tu ne t'attendais pas à ça, ajouta Narcisse, mais ne me dis plus jamais que je ressemble à tous les autres hommes, Anita. Un mensonge pareil... plus jamais, c'est tout.

J'acquiesçai.

— Mais ce n'était pas un mensonge. Honnêtement, je m'attendais à plus de différences sur le plan visuel.

— Je n'ai qu'un seul testicule, qui est sur le côté plutôt qu'en dessous ; mon pénis est situé plus bas que celui de n'importe quel autre homme de ta connaissance, et, entre les jambes, j'ai une ouverture comme la tienne.

— D'accord, c'est différent.

— Différent, dit-elle. La seule raison pour laquelle j'ai encore une queue et une ouverture, c'est que mon pénis était assez gros à la

naissance pour que mon père et les docteurs ne veuillent pas l'amputer afin de faire de moi une fille, et que ma mère était furieuse qu'il envisage de me coudre le vagin. Donc ils ont attendu pour prendre une décision. Ils ont été assez têtus pour faire sortir un bébé intersexué de la maternité sans aucune opération chirurgicale, il y a trente ans de ça. Du jamais vu. Mais ils m'ont déclaré comme garçon et élevé en tant que tel.

— C'est ce que tu voulais ? demandai-je.

Narcisse opina.

— Oui. J'étais un garçon, un garçon homosexuel, et je suis devenu un homme homosexuel qui aime se travestir à l'occasion, et qui apprécie que ses amants s'intéressent à toutes les pièces de son équipement, mais, oui, je me sens mâle et je pense comme un mâle. Il se trouve juste que je suis un mâle gay, mais je crois que je l'aurais été quelque appareil génital que je possède.

— On discute de ça en long, en large et en travers au lieu de s'y mettre pour de vrai parce que tu ne me désires pas. Je suis une femme, et tu ne couches pas avec des femmes. On s'entendait mieux avant l'arrivée de Jean-Claude parce qu'une fois que tu l'as vu tu t'es souvenu de ce que tu voulais, et ce n'est pas moi.

— Mais Jean-Claude ne peut pas faire de moi sa hyène à appeler. Toi si.

— Ouais, mais je ne suis pas certaine que ce soit une raison suffisante de se lier l'un à l'autre pour l'éternité, vu qu'on ne s'apprécie même pas. J'ai déjà fait le coup du « Je te déteste, je t'aime, je te veux » avec Richard, et, toi et moi, on n'aurait même pas le désir de notre côté.

— L'ardeur vous l'imposerait à tous les deux, ma petite.

Je levai les yeux vers Jean-Claude.

— Je ne veux pas forcer qui que ce soit. Je refuse de m'attacher à quelqu'un qui n'est pas fait pour moi et de regarder l'ardeur le transformer ou me transformer pour que ça colle mieux entre nous.

— Tu crois que c'est ce qu'elle fait ?

— C'est possible. Je suis certaine que c'est ce qu'elle a fait avec Micah et Nathaniel. Je pense que la magie nous transforme tous.

— Les couples font ça d'eux-mêmes, Anita, remarqua Narcisse.

— Aucune idée. Je n'ai jamais eu de relation sérieuse en dehors de Jean-Claude et des gens qui sont dans ma vie en ce moment.

Il se dressa sur un coude.

— C'est vrai ? Jean-Claude est ta première relation sérieuse ?

— Lui et Richard, ouais. Avant ça, je rompais au bout de six mois.

Narcisse me dévisagea d'un air très réfléchi, me laissant voir l'esprit qui avait fait de son clan une force avec laquelle compter. Il était beaucoup plus intelligent et plus sage qu'il ne le laissait

transparente la plupart du temps.

— Tu as sauté directement dans le grand bassin des relations de couple.

— Peu importe. Nous sommes là maintenant, et nous ne nous apprécions pas beaucoup. On pourrait être des copains de boulot, mais pas plus.

— Oui, mais je suis prêt à laisser l'ardeur balayer mes réticences pour une chance d'être lié au trône, parce que c'est ce que Jean-Claude m'a offert si j'épargnais la vie de Kane et évitais de risquer celle d'Asher en tuant sa hyène à appeler.

Je secouai la tête.

— Tu ne tuerais pas Kane de toute façon.

— Pourquoi donc ?

Narcisse se rallongea sur le lit, souriant comme un chat qui vient de laper la crème.

— Si Jean-Claude était juste le Maître de la Ville local, et moi juste sa servante humaine, ouais, on devrait faire quelque chose pour apaiser ton courroux, mais Jean-Claude est le Roi de tous les vampires du pays, le premier en Amérique ; quant à moi, je suis une nécromancienne et l'Exécutrice, un surnom que les vampires m'ont donné longtemps avant qu'on me file un insigne et le titre de marshal.

— Quel rapport avec moi et ma petite armée de hyènes ?

— Tu ne peux pas débarquer ici et nous faire chanter pour conclure une alliance qui te rapportera beaucoup plus qu'à nous. Si on fait passer le mot que je cherche à m'attacher une hyène vraiment puissante, il existe dans ce pays des villes où les hyènes sont le premier groupe animal, où leur clan est plus important et compte beaucoup plus de soldats que le tien.

— Mais elles ne sont pas là, et moi si.

— Jean-Claude est le Roi de ce pays, d'un océan scintillant à l'autre, ce qui signifie qu'il pourrait négocier pour les faire venir ici et massacrer ton clan afin de prendre sa place. Ou bien, on pourrait juste te laisser la possibilité de foutre le camp de notre territoire parce que tu perturbes notre base de pouvoir et la paix que nous avons établie.

— Et votre précieux Asher ? demanda Narcisse, sans la moindre provocation à présent.

— Sa mort ne nuirait pas à notre base de pouvoir. En fait, d'un point de vue politique, il représente une gêne plus qu'un atout.

— Donc, je pourrais le tuer.

— Non, intervint Jean-Claude très fermement. Non, tu ne peux pas.

Je le regardai.

— Jean-Claude, nous n'allons pas nous lier à Narcisse juste parce qu'Asher a encore déconné.

— Nous ne laisserons personne le tuer.

— Non, mais nous n'avons pas à négocier comme si nous nous disputions encore pour des questions de territoire local. Narcisse est puissant à St. Louis ; au-delà, il n'est rien. Rafaël et Donovan ont des liens à travers tout le pays, des gens dont ils peuvent se nourrir. Ils sont vraiment les Rois de leurs espèces respectives. Pas Narcisse.

— Je tuerai Kane, affirma celui-ci, toujours allongé, mais sur un ton qui n'avait plus rien de sexy ou de provocant.

Très sérieux, il m'observait attentivement.

— Et ça risque de tuer Asher, contrai-je.

— Je ne..., commença Jean-Claude.

Je posai mes doigts sur ses lèvres.

— Vous ne pouvez pas nous vendre pour réparer l'erreur d'Asher. Moi aussi, j'aime ce petit con, mais il a fait de Kane sa hyène à appeler sans vous consulter d'abord, ce qui indique qu'il ne vous respecte pas en tant que dirigeant. Il comptait sur votre amour, le mien et même celui de Narcisse pour les protéger de toutes représailles, Kane et lui.

Jean-Claude me prit la main et me laissa voir la douleur dans ses yeux.

— Je sais que tu as raison, ma petite, mais je ne peux pas rester les bras ballants et le regarder mourir, pas si j'ai une chance de le sauver.

J'enveloppai sa main avec les deux miennes.

— Jean-Claude, vous avez fait de votre mieux pour lui quand l'Église l'a capturé.

— Et ça n'a pas suffi. J'ai fait de mon mieux, et ça n'a pas suffi.

Dans ses yeux, je lisais la perte de Julianna, leur amour partagé, qui avait été brûlée en tant que sorcière tandis que les pères de l'Église tentaient d'exorciser le démon qui habitait Asher à coups d'eau bénite, ravageant le visage et le corps d'un des plus beaux hommes qui aient jamais existé. Asher est toujours beau, mais, parfois, il n'arrive pas à le voir.

— Vous vous êtes engagé à servir Belle Morte pendant un siècle pour qu'elle sauve la vie d'Asher. Un siècle de souffrance et de tourment à faire tous ses caprices. C'est bien assez.

— Elle a aussi tourmenté Asher.

— Oui, parce qu'elle torture tout son entourage d'une façon ou d'une autre ; c'est son truc. Mais vous ne pouvez pas laisser votre culpabilité vis-à-vis d'un événement survenu il y a plusieurs siècles détruire l'empire que vous construisez en ce moment.

— Es-tu en train de me conseiller de choisir le pouvoir plutôt que l'amour ? Le pouvoir et la politique plutôt qu'Asher ?

— Non. Pas si c'était aussi clairement défini. Mais Asher comptait sur votre réaction. Il comptait sur le fait qu'on lui accorderait plus de

valeur qu'à n'importe quoi d'autre, et c'est inacceptable.

— Ce n'est pas pour rien que la plupart des Maîtres de la Ville éliminent les autres Maîtres vampires ou les forcent à se trouver un autre territoire.

— Ouais, parce que, sinon, ils deviennent des trous du cul arrogants.

Jean-Claude faillit sourire.

— Asher l'est déjà depuis un bon moment.

Sans lâcher sa main, je baissai les yeux vers Narcisse.

— Tu es blessé et en colère, et tu as tous les droits de l'être, mais tu as également vu cette histoire comme un moyen d'assurer votre place en tant que premier groupe animal de St. Louis.

Il haussa légèrement les épaules.

— Si je peux à la fois me venger et consolider ma base de pouvoir, pourquoi pas ?

Je reportai mon attention sur Jean-Claude.

— Même le cœur brisé, il réfléchit mieux que vous d'un point de vue politique.

— Je suis conscient de vos manigances pour renforcer les autres groupes animaux avec suffisamment de combattants pour me reléguer à l'arrière-plan.

Jean-Claude me consulta du regard.

— Il me l'a dit tout net avant votre arrivée.

— Je suis le Roi de mon clan ; vous pensiez vraiment que ça m'échapperait ?

— Tu es l'Oba, pas le Roi. Il n'existe pas de titre de roi chez les hyènes, parce qu'elles préfèrent les Reines.

Narcisse gronda.

— Tu peux garder une puissance significative à St. Louis, déclara Jean-Claude, mais tu ne peux pas continuer à te servir du nombre de tes hyènes comme moyen de pression. Anita a raison, je pense encore comme un Maître de la Ville alors que je suis bien davantage que ça à présent.

— Emmener ton clan ailleurs nous aurait laissés avec une protection insuffisante autrefois, mais tu as attendu trop longtemps, Narcisse, ajoutai-je. Maintenant, nous pourrions très bien nous passer de tes hyènes.

— J'ai remarqué que vous ne mettiez presque plus aucun de mes hommes dans votre planning de service ces derniers temps, mais ça ne signifie pas que nous ne sommes pas assez nombreux pour vous déclarer la guerre à tous. Ce serait une assez mauvaise publicité, non ? Le Roi vampire d'Amérique, incapable de maintenir la paix dans sa propre ville... Ça saperait votre autorité.

— Non, Narcisse, le détrompa Jean-Claude, car si tu nous

déclares la guerre je te remettrai purement et simplement aux autorités humaines. Je ferai bien savoir que c'est toi le renégat et que la plupart de tes gens n'y sont pour rien. Les autorités humaines te feront exécuter plutôt que de te laisser entraîner notre ville dans une guerre de métamorphes.

— Vous n'avez aucune preuve que j'ai proféré une telle menace.

— As-tu déjà oublié en quoi consiste mon travail ? demandai-je.

L'expression de Narcisse me dit que oui, il l'avait oublié.

— D'accord, tu t'es réveillé nu dans mon lit, mais ça ne change rien à ce que je suis.

— Tu es la servante humaine de Jean-Claude, sa nécromancienne personnelle.

Mais son regard m'apprit qu'il se souvenait à présent.

— Je suis un marshal fédéral et une exécutrice licenciée de méchants petits vampires et de métamorphes renégats. Il me suffirait de dire que je t'ai entendu proférer ces menaces et que je les crois crédibles. Pour sauver la ville d'un bain de sang, on émettra un mandat d'exécution si vite que la tête t'en tournera.

— Mes hyènes se battront pour me sauver.

— Tes hyènes t'obéissent, mais la plupart d'entre elles ne t'aiment pas et ne ressentent pas la même loyauté que les rats-garous envers Rafaël, contra Jean-Claude.

— Et je leur ai parlé, Narcisse, ajoutai-je. Elles ne sont pas ravies d'être dirigées par toi.

— Je sais, vous êtes tous devenus très copains depuis que mes hommes s'entraînent ici avec vous, lâcha Narcisse sur un ton dédaigneux.

— Tu es plus yoga que muscu, j'ai bien compris. Mais je parle à tes gens, et ils me parlent.

Narcisse me dévisagea d'un air hostile, les bras croisés sur la poitrine, et je vis qu'un des côtés de celle-ci était un peu plus charnu que l'autre, comme s'il avait un bonnet A.

— Tu regardes mon nichon ?

— J'imagine que oui. Désolée, dis-je en levant les yeux.

— Je suis conscient que les gens que j'ai fait venir après la mort de Chimère ne sont pas mon genre pour la plupart. Les grosses brutes, c'est plutôt le tien, dit-il d'une voix dégoulinante de mépris.

— J'ai vu les mecs avec qui tu sors d'habitude, Narcisse. Tu aimes les muscles davantage que moi. Asher est ton exception, pas ta règle.

— Tu veux en venir quelque part, cœur en sucre ?

— Oui, roudoudou. Les hyènes qui ont échappé au massacre perpétré par Chimère... elles pensent que tu as laissé ta libido t'égarer avec lui. Que c'est comme ça qu'il a pu pénétrer dans ton sanctuaire et vous capturer tous, parce que, comme Asher, tu laisses ta bite prendre

le pas sur ton cerveau quand le sexe est assez bon.

— Ton Ulfric a laissé son sens de l'honneur nuire à sa meute bien davantage que mes petites incartades.

— Richard se sabote quasiment en permanence, mais il n'a jamais merdé aussi salement que toi avec Chimère.

— Chimère m'aimait au début. Il croyait que j'étais l'incarnation de ses rêves, parce qu'il pouvait me baiser comme une femme et avoir quand même un équipement masculin avec lequel s'amuser.

— Je sais qu'une partie de sa personnalité avait beaucoup de mal à accepter son homosexualité.

— Il n'était pas gay mais bisexuel. Seulement, il appartenait à une génération qui pensait qu'il fallait choisir. Il était moins gay que moi, et il aimait beaucoup plus les femmes.

— Ouais, je crois qu'il a proposé de me violer devant Micah pendant que celui-ci agoniserait après s'être fait éventrer.

— C'était surtout la combinaison du viol et de la torture qui l'excitait, murmura Narcisse.

— Comment ça ?

— Le sexe normal ne l'intéressait pas. Je pensais être déviant, mais il allait tellement plus loin dans la dérive que, même moi, je n'avais aucune envie de le suivre.

— Chimère était un tueur en série, Narcisse. Toi, tu ne l'es pas. Il n'aimait pas juste le sexe brutal, il aimait le sexe meurtrier. Ça allait bien au-delà du BDSM le plus risqué.

— Quand il a découvert que j'étais enceinte, il était content. Il a décidé que si j'étais une femme il pourrait m'épouser et que ça arrangerait tout, qu'on serait heureux. Il voulait découper tous les bouts masculins pour ne garder que le trou. Puis tu es arrivée à la rescousse et tu l'as tué pour moi.

Je vis la douleur à nu sur ses traits et dans la façon dont il se recroquevillait sur le lit, pâle et vulnérable. Je lui touchai l'épaule et il m'adressa un sourire triste.

— C'est bien joué, mon ami. Très bien joué. Bravo, intervint Jean-Claude.

Je sursautai. Narcisse et moi le regardâmes tous deux sans comprendre.

— Tu étais en train de faire passer un message quand Narcisse t'a distraite avec son histoire à faire pleurer dans les chaumières. (Jean-Claude leva une main pour nous empêcher de protester). Je sais que tu dis la vérité, Narcisse. Chimère était un monstre qui méritait de mourir, mais tu l'as évoqué juste au bon moment pour détourner l'attention de ma petite. Tu comptais sur sa compassion pour l'empêcher de dire ce qui doit être dit.

— J'ignore de quoi vous parlez.

— En vérité, tu ne l'aimes pas, et tu ne m'aimes pas non plus. Nous ne sommes pas tes amis ; pourtant, tu nous confies ces souvenirs douloureux de l'époque de ta captivité. Tu ne fais pas grand-chose qui n'ait pas été calculé, hormis quand tu laisses ta libido court-circuiter ton cerveau, mais nous ne t'attirons pas suffisamment pour que ce soit le cas ici. Tu aimais m'avoir comme victime, mais, sorti de ça, nos conceptions du sexe ne collent pas.

— Je n'aime pas les filles.

— Et avec les hommes tu préfères donner que recevoir ; or je suis pareil. Qui serait dessus ?

— Tu as beaucoup reçu quand Nikolaos t'a donné à moi.

— Oui, l'ancien Maître de la Ville m'a donné à toi pour sceller son marché avec tes hyènes, et aussi pour me punir. Elle m'a donné à toi sans la sécurité d'un mot d'arrêt. Tu n'es pas un tueur en série contrairement à Chimère, mais tu es un authentique sadique, et tu aimes faire aux gens des choses dont tu sais très bien qu'ils ne les apprécient pas.

— C'est rare que j'aie l'occasion de jouer avec des hommes aussi dominants que toi. C'était une petite gâterie, une friandise, dit Narcisse en se léchant la lèvre inférieure comme s'il en percevait encore le goût.

— Et dire que j'étais prêt à nous lier à toi pour l'éternité ! J'ai laissé ma peur de perdre Asher m'aveugler, mais c'est fini. La logique de ma petite a agi comme un seau d'eau glacée qui m'arrache en sursaut à cette erreur.

— Donc je suis une erreur, c'est ça ?

— Non, tu aurais pu en être une. (Jean-Claude m'embrassa sur le front). Merci, ma Reine.

Pour le titre, je n'étais pas sûre, mais je me contentai de dire :

— Chacun sert de cerveau à l'autre à l'occasion. Je crois que ça fait partie du boulot quand on est en couple.

— Vous croyez m'avoir neutralisé aussi simplement ? demanda Narcisse.

— Je suis désolée que Chimère t'ait fait du mal. Je suis désolée que tu aies perdu le bébé, parce que je sais que tu voulais le garder. Je suis désolé qu'Asher t'ait brisé le cœur, mais si mon travail dans la police m'a appris une chose, c'est que tous les gens ont une histoire triste à raconter, et que ça ne les empêchera pas de te tirer dessus, ou de te poignarder, ou de t'arracher la gorge avec les dents. Le fait qu'on ait abusé d'eux, qu'on les ait abandonnés ou même torturés ne les rend pas moins dangereux. Gérer les histoires tristes, c'est le boulot des travailleurs sociaux et des psys. Si je me soucie de ce genre de choses, je ne peux pas faire le mien.

— Je ne suis pas un de tes méchants, cœur en sucre.

— Vraiment ? Tu viens ici menacer de tuer un de tes propres sujets parce que ton amant l'a préféré à toi. Si tu étais humain, ce serait un meurtre pur et simple. Tu menaces de tuer Asher pour que Jean-Claude accepte que tu deviennes ma hyène à appeler ; c'est la même chose que menacer de tuer quelqu'un à moins qu'une femme n'accepte de t'épouser. Là encore, c'est un crime. Le mariage sous la contrainte est illégal, et les flics ne voient pas non plus d'un très bon œil les menaces de mort. Tu as également menacé de quitter St. Louis en emmenant tes hyènes, sachant qu'il ne nous resterait pas assez de combattants pour protéger la ville contre les autres méchants surnaturels, à moins qu'on ne joue avec toi. Ce n'est pas illégal, mais ce n'est pas honorable non plus. Et attends, ce n'est pas tout : tu menaces d'utiliser les soldats auxquels tu commandes pour déclarer une guerre surnaturelle d'une ampleur qu'on n'a pas vue dans ce pays depuis le début du XIX^e siècle. Il y aurait des dizaines, voire des centaines de victimes. C'est ce genre de menace qui provoque l'intervention des brigades antigang, qui dispersent les membres des gangs et traînent leurs chefs en taule.

— Et toi, tu menaces de mentir à tes supérieurs pour obtenir un mandat d'exécution à mon nom. Ça aussi, ce serait un meurtre.

— Je ne vais pas mentir, Narcisse, je vais dire la vérité, parce que tu nous as bel et bien menacés de tout ça.

— Tu préciseras qu'on était nus dans un lit quand la discussion a eu lieu ?

J'éclatai de rire, ce qui ne lui plut pas du tout.

— Si tu crois que le fait de coucher avec toi nuirait à ma réputation auprès des autres flics, tu te fourres le doigt dans l'œil. Ils désapprouvent déjà le fait que je couche avec tous ces vampires et ces métamorphes. Certains voudraient même que je rende mon insigne parce que je suis sur le point d'épouser Jean-Claude et que ça crée un conflit d'intérêts.

— Donc je suis un méchant.

— Ouais.

Narcisse s'assit.

— Je vais tuer Kane.

— Asher a survécu à la mort de sa servante humaine il y a plusieurs siècles, alors qu'il était beaucoup moins puissant que maintenant. On prend le risque.

— Tu ne crois pas que je le ferai.

— Je crois que, si tu tues Kane parce que ton amant le préfère à toi, le reste de tes hyènes comptera ça comme un nouveau point contre toi. À ton avis, combien d'autres points te restent-ils avant qu'elles ne décident qu'il leur faut un nouveau chef ?

— Aucun de mes sujets ne ferait ça à moins de savoir qu'ils ont

des amis puissants pour les soutenir.

Je souris.

— Je peux être très amicale quand je veux.

— Salope !

— Connard !

Il me foudroya du regard, et je souris de plus belle.

— Va-t'en, Narcisse. Va-t'en avant que je ne change d'avis et que je ne demande à mes gardes de t'escorter jusqu'à une pièce sans fenêtre, dit Jean-Claude.

— Vous n'oseriez pas, contra Narcisse.

— Je suis le Roi ! s'exclama Jean-Claude, les yeux soudain flamboyants de feu vampirique comme si le ciel de minuit pouvait s'embraser. Gardes !

Dino et Seamus entrèrent les premiers, mais il y en avait d'autres derrière eux.

— Seamus, va-t'en, dis-je à l'hyène-garou. Tu n'as rien à faire ici.

— Non, protesta Narcisse. Reste avec moi, Seamus. Ils veulent emprisonner ton Roi.

Le grand homme noir le dévisagea sans broncher.

— Ma Maîtresse s'est réveillée pour la nuit dans ces souterrains. Je perçois votre appel, Oba, mais elle me délivre de l'obligation d'y répondre.

— Que six d'entre vous qui ne sont pas des hyènes escortent Narcisse jusqu'à l'une des chambres réservées aux nouveaux lycanthropes pendant leur première pleine lune, ordonna Jean-Claude.

— Vous n'oseriez pas.

— Tu ne cesses de répéter ça, mais je ne crois pas que ça signifie ce que tu penses, dis-je.

Narcisse gronda. Je lui soufflai un baiser.

— Emmenez-le, ordonna Jean-Claude.

— Qu'est-ce que je dois dire aux autres hyènes quand elles demanderont pourquoi nous avons fait ça ? interrogea Seamus.

— Dis-leur que Narcisse nous a menacés, et que même l'Oba des hyènes-garous ne peut pas faire une telle chose impunément, répondit Jean-Claude, mais comme si cela le contrariait.

Les gardes encerclèrent Narcisse et l'emmenèrent. Il ne tenta pas de résister.

— Certains des autres groupes de métamorphes de St. Louis ont peur de vous, Jean-Claude. Ils craignent que Rafaël soit votre pantin, et que vous ayez l'intention de prendre le contrôle d'eux tous à travers Micah et sa Coalition. Quand ils apprendront que vous avez emprisonné le chef d'un groupe qui n'a pas vos faveurs, ils seront plus persuadés que jamais de vos intentions.

— Hors de ma vue, Narcisse, avant que je décide de faire bien

pire que t'emprisonner.

Narcisse sortit sans rien ajouter. Je crois qu'il avait lu sur le visage de Jean-Claude ce qui se passerait s'il insistait. Lorsque nous fûmes seuls, je serrai le vampire dans mes bras.

— Disait-il vrai ? Cette histoire donnera-t-elle du grain à moudre aux gens qui ont tenté d'assassiner Rafaël ?

— C'est probable, convint-il en posant sa joue sur le haut de mon crâne.

— Je n'avais pas réfléchi à ça.

— Ton raisonnement était juste jusqu'à un certain point, et, au-delà, c'est à moi d'anticiper. Tu m'as rappelé que je suis le Roi et pas juste l'amant d'Asher.

— Moi aussi, je suis son amante.

— Mais tu es plus pragmatique et beaucoup plus impitoyable que moi, ma petite.

— Je croyais que vous aviez hérité ça de moi à travers les marques vampiriques, comme j'ai hérité de votre ardeur.

— Oui, mais, dès que ça concerne Asher, je redeviens faible.

— Ne mollissez pas pendant que je suis avec le FBI, d'accord ?

— Je te promets de ne prendre aucune décision concernant Asher et le bazar qu'il a mis sans vous consulter, Micah et toi.

— Bien, dis-je en levant la tête pour réclamer un baiser.

Jean-Claude me le donna, puis fit remarquer :

— Tu as besoin de nourriture solide avant d'y aller.

— Je prendrai une barre protéinée. J'ai perdu trop de temps pour un vrai repas.

— De l'eau et une barre protéinée. Mais tu dois me promettre de passer au minimum dans un fast-food après ton rendez-vous.

— C'est promis.

Nous nous embrassâmes de nouveau. Puis je m'habillai, vérifiai que Micah récupérait bien après toutes ces transformations rapides dans la même journée et retournai au boulot.

En temps normal, le travail de police me change agréablement de la politique vampirique et poilue, mais, aujourd'hui, c'était vaudou et esclaves sexuels zombies au menu. J'aurais préféré rester dans la politique surnaturelle-là, au moins, je comprends ce qui se passe. Ce n'était pas bon signe que je ne comprenne pas ce qui se passait avec les zombies et mes propres pouvoirs. Je ne voyais toujours pas ce qui avait bien pu merder avec Thomas Warrington. Je cesserais d'utiliser des vaches comme sacrifice, mais, à part ça, je ne savais pas trop quoi faire. Je n'ai pas l'habitude de patauger autant quand il s'agit de zombies. Je roulai vers mon rendez-vous avec l'estomac noué. J'étais l'expert du FBI, et leur expert ne savait que dalle.

Chapitre 54

Retour dans le bureau de Dolph avec les agents spéciaux Manning et Brent. Celui-ci avait déjà tout préparé sur l'ordinateur et n'attendait plus que le reste de notre joyeuse petite bande pour lancer les vidéos.

— Dommage que Zerbrowski ne puisse pas venir, il est tordant, dit-il.

— Tordant ? répétais-je en souriant.

— Ne faites pas attention à lui ; il aime me rappeler qu'il vient de la campagne alors que je suis une fille des villes, intervint Manning.

D'un tailleur-pantalon noir avec un chemisier blanc, elle était passée à un tailleur-pantalon bleu marine avec un chemisier bleu clair – un usage audacieux de la couleur pour le FBI. Brent était toujours en brun sur brun. Ou bien il portait le même costard, ou bien il les avait achetés en gros. Et puis il avait toujours l'air d'un étudiant tout juste en âge de se demander s'il veut vraiment entrer au FBI ou faire plutôt carrière dans l'informatique.

— Ouais, Zerbrowski est tordant, mais ses gosses avaient un spectacle de danse ce soir. Et comme c'est un zéro psychique, aucune raison qu'il vienne me regarder faire mon petit bazar. Il ne sentirait rien de toute façon.

— Moi aussi, j'ai une petite fille, révéla Brent. J'aime bien l'idée que Zerbrowski en ait deux.

— En fait, il a un garçon et une fille, le détrompai-je. Les deux sont inscrits à la danse.

— Je suis étonnée que vous qualifiez vos pouvoirs de « petit bazar », fit remarquer Manning. La plupart des pratiquants s'offusqueraient qu'on utilise cette expression.

— Je bosse avec la police depuis plus longtemps qu'eux, et on a déjà qualifié mes pouvoirs de bien pire que ça.

— C'est vrai que le capitaine Storr a été l'un des premiers à trouver une utilité des pouvoirs psychiques non standard.

— Ouais, on était un genre de programme pilote.

— « La grande expérience ». C'est comme ça qu'un des instructeurs de Quantico appelait le fait que Storr ait fait appel à vous pour certaines enquêtes.

Je fronçai les sourcils.

— Ouais, je suppose que c'en était une. Rappelez-moi qui on attend ?

— Pourquoi, vous avez rendez-vous avec Jean-Claude plus tard ?

— Pas exactement, mais j'aimerais bien reprendre le cours de ma vie et de ma carrière.

Manning eut un sourire las.

— Je comprends. Quand mes gamins étaient ados, je les voyais si peu que je finissais par ne plus les reconnaître. Quand as-tu pris dix centimètres ? Ce genre de truc.

— Je n'arrive pas à m'imaginer faisant ce boulot avec des enfants.

— J'ai eu de la chance, mon mari bossait de la maison à temps partiel et jouait les pères au foyer à temps plein.

— Ma femme et moi, on est encore au stade où on se bat pour déterminer laquelle de nos carrières est prioritaire. (Brent se rembrunit). Désolé, je n'aurais pas dû dire ça.

— Tu as réussi à dormir la nuit dernière ? lui demanda Manning.

— Je ne sais pas... peut-être deux heures.

Elle se tourna vers moi.

— Il collaborait à distance avec notre équipe technique pour essayer de remonter à la source des vidéos. Certains des objets qu'on voit dans la pièce font penser qu'elles ont été tournées ici, aux États-Unis, mais il faudrait déterminer où précisément.

— Moi aussi, je pense que c'est filmé ici, même si c'est juste mon instinct qui me le dit.

— Ou peut-être qu'on espère tous que c'est ici, parce que ça rendra les méchants plus faciles à trouver.

— Et à attraper.

Manning sourit, mais elle aussi semblait crevée.

— Pourquoi vous n'avez pas dormi ? demandai-je.

— J'ai passé en revue tout ce qu'on a sur cette affaire pour l'avoir bien en tête quand on regarderait les vidéos avec vous aujourd'hui.

— Moi, j'ai fait des trucs de réanimatrice toute la nuit. J'ai réussi à dormir quelques heures dans la journée, mais je suppose qu'on a tous du sommeil en retard.

On frappa brièvement à la porte.

— Entrez, dit Manning.

Une femme pénétra dans la pièce en souriant. Elle semblait assez jeune pour être une des camarades de classe de Cynric, à l'exception de sa jupe de tailleur du FBI qu'aucune ado n'aurait portée à moins d'y être forcée. Avec ça, un chemisier à col rond et un petit cœur au bout d'une chaîne – je n'avais rien vu de tel depuis la fac, sur une prof assistante. Ses cheveux bruns et raides étaient maintenus derrière ses oreilles par une barrette. Pas de maquillage hormis un peu de gloss rose mais elle était quand même jolie dans le genre délicat, avec un semis de taches de rousseur sur les joues et l'arête du nez, et de grands yeux brun clair comme ceux de Bambi. Peut-être était-ce à cause de ça qu'elle paraissait si jeune ?

— Agent Teresa Gillingham, marshal Blake, nous présente Manning.

Je me levai pour prendre la main que la nouvelle venue me tendait, et à l'instant où nous nous touchâmes, je sus qu'elle aussi était une pratiquante. Je n'aurais pas su deviner la nature précise de ses pouvoirs, mais ils provoquèrent un picotement qui me remonta jusqu'à l'épaule.

Gillingham retira sa main avec un petit rire.

— Ouah, on m'avait prévenue que vous étiez psychiquement flamboyante, mais je ne m'attendais pas à ça.

— Agent Gillingham ! dit Manning sur un ton de reproche.

— Je sais que nous étions censés dissimuler que je suis la médium du FBI afin que le marshal Blake utilise plus librement ses pouvoirs devant moi, mais elle a su que moi aussi j'avais des pouvoirs dès qu'elle m'a serré la main. Pas vrai, marshal ?

— Ouais, vous aussi, vous avez une énergie assez manifeste.

— De quel genre ?

— Aucune idée.

— Vous n'allez même pas essayer de deviner ?

— Non.

Elle me regarda un peu comme Manning ; peut-être cela faisait-il partie de la formation du FBI ?

— Vous n'êtes pas drôle.

— Vous n'êtes pas la première à me dire ça.

— Oh ! Je parie qu'il y a moyen de bien s'amuser avec vous hors du boulot, dit-elle en souriant et en levant un sourcil.

Soudain, je me demandai si elle flirtait avec moi. Mais je ne suis pas douée pour interpréter les signaux subtils. Elle essayait peut-être juste de se montrer amicale.

— On est tous plus marrants hors du boulot, intervint Brent, qui ne sous-entendait rien du tout pour sa part.

Alors, je laissai filer. Je commençais à me demander si les gens flirtaient avec moi, voire à m'attendre à ce qu'ils le fassent. Bizarre. Il fut un temps où ce genre de chose me passait complètement au-dessus de la tête.

— L'agent spécial Kirkland est juste derrière moi, annonça Gillingham. Il avait un appel à prendre.

Je ne tentai même pas de cacher mon mécontentement.

— Ça vous pose un problème. Pourquoi ? s'enquit Gillingham.

— Inutile d'être médium pour le savoir.

— C'était dans mon rapport, acquiesça Manning.

— Je voulais juste dire que je ne tentais pas de m'en cacher.

— Ne pas cacher ses sentiments, c'est une chose ; les afficher de manière si flagrante, c'en est une autre, répliqua Gillingham.

Elle me dévisagea intensément, et je sentis quelque chose m'effleurer. Elle me sondait.

— Gardez vos pouvoirs pour vous, Gillingham.

Elle rougit légèrement.

— Qu'y a-t-il, Blake ? interrogea Manning.

— Gillingham a essayé de vous lorgner ? suggéra Brent.

— Ouais, elle a essayé.

— Je n'ai rien senti, dit Manning.

— Moi non plus. Ça devait être très subtil, dit Brent avec un sourire amical, mais quelque chose dans son regard indiquait qu'il réfléchissait un peu trop fort.

Je compris qu'il devait être un peu télépathe, assez pour sentir un sondage psychique actif en temps normal.

— En effet, acquiesçai-je en dévisageant Gillingham.

— Désolée, marshal.

— Désolée d'avoir essayé de lorgner alors que vous savez très bien que c'est considéré comme impoli chez les pratiquants, ou désolée de vous être fait prendre ?

— Les deux, répondit-elle avec un sourire, mais un regard toujours pensif et sérieux.

— Si vos instructeurs vous ont dit que j'étais psychiquement flamboyante, vous deviez vous douter que je le sentirais.

— Ils ont dit que vous étiez balèze, mais comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

— Parce que je casse tout, c'est ça ?

— Parfois, mais surtout parce que vous êtes si puissante que vous avez tendance à toujours passer en force, et que votre énergie irradie tellement qu'elle vous rend aveugle aux manifestations de pouvoir subtiles des autres pratiquants.

— Autrefois, peut-être, mais plus maintenant. Je remarque ce genre de chose.

— Vous êtes encore plus puissante qu'on ne me l'avait dit. J'ai l'impression de me tenir à côté de lignes à haute tension qui bourdonnent d'électricité.

— La plupart des médiums ne me décrivent pas ainsi.

— Comment vous décrivent-ils ?

— Ils disent que je fais peur.

Gillingham rit sans que je puisse dire si c'était de l'humour ou de la nervosité. Je le lui aurais peut-être demandé si la porte du bureau ne s'était pas ouverte, livrant passage au plus maussade de mes collègues.

— Salut, Larry, lançai-je.

— Anita.

Il referma derrière lui et se contenta d'adresser un signe de tête à

Gillingham sans lui serrer la main.

— Je vois que tu connais l'agent Gillingham.

— Elle a déjà essayé de te sonder ?

— Ouais.

Larry la dévisagea.

— Je vous avais dit de ne pas le faire, pas vrai ?

De nouveau, la jeune femme parut embarrassée.

— J'ai fait ça très délicatement. Je pensais que son propre pouvoir le lui dissimulerait.

— Que votre petit murmure se perdrait dans l'intensité de son énergie, c'est ça ?

Gillingham opina.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ?

— De ne pas essayer.

— Pourquoi ?

— Parce que le marshal Blake est une meilleure pratiquante que les instructeurs de Quantico semblent le penser.

— Souvenez-vous, Teresa, j'ai eu droit aux mêmes cours. Leurs informations sur Anita, et sans doute sur plusieurs autres puissances majeures du pays, ont plusieurs années de retard.

— Du pays, pas du monde ? releva Manning.

— Apparemment, Interpol se tient mieux au courant de l'évolution des pouvoirs des médiums qu'ils surveillent.

— À votre avis, pourquoi ?

— Pour commencer, ils comptent des pratiquants dans leurs rangs depuis plus longtemps que nous.

— Et ils tiennent leurs dossiers à jour parce que, si un médium devient assez puissant pour constituer un danger public, ils doivent avoir assez de preuves pour obtenir leur version d'un mandat d'exécution pour le sorcier concerné.

— La sorcellerie est une religion, pas un pouvoir psychique, objecta Gillingham.

— Ici, aux États-Unis, rectifiai-je.

Les sourcils froncés, elle regarda Larry comme en quête d'une confirmation. Je me demandai s'il avait été un de ses mentors, voire son professeur.

— Anita a raison. Dans certains pays d'Europe, vous êtes considéré comme un pratiquant ou un médium jusqu'à ce que vous deveniez assez puissant pour constituer une menace aux yeux du gouvernement. Alors on vous colle l'étiquette de sorcier, pour pouvoir vous exécuter légalement.

— Je croyais que « sorcier », c'était comme avec les vampires ou les métamorphes renégats ici, que ça signifiait que l'accusé avait tué des gens, dit Gillingham.

Larry et moi secouâmes la tête.

— Dans certains pays d'Europe, il suffit de prouver qu'un individu est suffisamment dangereux, même s'il n'a encore fait de mal à personne. C'est encore pire dans certaines régions d'Afrique et d'Amérique du Sud.

— Ce n'est pas ainsi qu'on nous présente le système européen dans les manuels, protesta Gillingham.

Larry eut un sourire cynique.

— Ouais, ce qui a rendu mon excursion en Europe assez intéressante.

— J'ignorais que tu étais allé en Europe.

— Disons que ça m'a fait apprécier davantage mon propre pays et ravaler une partie de mes jugements.

— Toi aussi, tu brilles plutôt fort sur les radars psychiques.

— C'est ce qu'on m'a dit dans plusieurs pays où je ne remettrai pas les pieds. On m'a accusé d'être un nécromancien, ce qui entraîne automatiquement la peine de mort dans plusieurs nations d'Europe de l'Est.

— Les anciens pays du bloc soviétique n'autorisent pas les nécromanciens.

— Je ne pensais pas en être un, mais ils étaient d'un tout autre avis.

— Oh ! Larry, je suis désolée, dis-je.

Et j'étais sincère.

Il sourit.

— Je n'ai pas tout à fait été chassé avec des torches et des fourches, mais si je n'avais pas appartenu au FBI je pense que ça aurait viré vilain pour moi. En l'état des choses, je suis considéré comme un visiteur indésirable dans plusieurs pays.

— Qu'est-ce que tu foutais en Europe ?

— Je cherchais d'autres réanimateurs et nécromanciens.

— Là-bas, les gens qui ont des dons similaires aux nôtres se cachent.

— C'est ça ou la mort.

— Mais pourquoi les cherchais-tu ?

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas te le dire, Anita. Tu n'as pas mon niveau d'accréditation. Je suis désolé.

— Tu dis ça comme si tu le pensais.

— C'est le cas.

Nous nous regardâmes un moment, et, soudain, Larry me tendit la main. Je la pris pour la serrer, et dans ses yeux je vis une chose que je n'y avais pas vue depuis des années : de la sympathie pour moi. Il me détestait depuis si longtemps que j'avais commencé à le détester en

retour.

— Sincèrement, je suis désolé, Anita.

J'étais à peu près sûre qu'il ne parlait pas de l'Europe.

— Tant mieux. Mais je regrette que tu aies eu si peur en Europe.

— Et moi donc ! Je ne me doutais pas de la haine que les gens de là-bas vouaient à nos talents.

— Au fil des siècles, ils ont été confrontés à davantage d'incidents à grande échelle impliquant des morts-vivants. Je crois que c'est pour ça.

— J'ai vu ce que ça faisait que des gens se méfient de moi pour la seule raison que j'avais un lien avec les morts. Ça ne m'a pas plu du tout.

— Je comprends.

— On fait la paix ?

Je hochai la tête.

— On fait la paix.

Nous n'étions pas redevenus amis, et Larry ne me le demandait pas. Il savait qu'il avait trop abusé pour ça, mais c'était un début. Je m'assis pour regarder les vidéos à côté de lui, et, pour la première fois depuis des années, je me réjouis de sa présence.

Chapitre 55

Il n'y avait qu'une personne de plus dans la pièce mais, cette fois, l'atmosphère me semblait beaucoup plus étouffante. Peut-être parce que Larry n'avait pas tardé à blêmir à côté de moi et à dire tout haut :

— On m'avait raconté ce qu'il y avait sur ces vidéos, mais les mots ne peuvent pas suffire à vous préparer pour ce genre de chose, pas vrai ?

Et nous avions tous convenu que, non, les mots ne pouvaient pas rendre justice à la véritable horreur de ces images.

Je baissai mes boucliers psychiques quand la zombie blonde s'approcha du lit, et je regardai l'homme dans le coin qui venait de lui en donner l'ordre. Je ne voyais qu'une épaule ou un bras dans un tee-shirt à manches longues, une fois de temps en temps. Visiblement, il ne tenait pas à être filmé, alors pourquoi se tenir à un endroit où on pouvait quand même l'apercevoir ?

Je sentis quelque chose m'effleurer le bras. Je baissai les yeux pour voir si un insecte était entré dans la pièce, mais il n'y avait rien. Je mis ça sur le compte du manque de sommeil et recommençai à étudier la zombie blonde. Quelque chose me toucha la jambe comme si un chat venait de me frôler, mais je savais que ça n'était pas le cas.

Je cessai de scruter l'écran et tournai mon attention vers ce qui se passait dans la pièce. Près de moi, Larry était pareil à une lumière jaune orangé que je distinguais du coin de l'œil, mais il ne faisait rien d'autre que regarder la vidéo d'un air dégoûté.

Un nouveau frôlement contre ma jambe. Jamais je n'avais rien ressenti de tel ; c'était un peu comme un fantôme, mais je savais qu'il ne pouvait pas s'agir de ça. Je tournai légèrement la tête en arrière. L'agent Gillingham m'apparaissait comme une lumière d'un blanc jaunâtre. Je reportai mon attention sur l'écran, juste à temps pour voir le bras et la main de l'homme qui donnait les ordres. Pourquoi ne se cachait-il pas davantage ? Était-ce lui qui avait relevé la zombie ?

Je cherchai une connexion invisible pour mes yeux physiques. Je n'étais pas certaine de pouvoir la voir même si elle existait, mais si ce type était le réanimateur nous cherchions quelqu'un à la fois capable de relever des morts et prêt à faire une chose aussi monstrueuse. Contrairement à ce que montrent les films et les séries télé, la plupart des réanimateurs et des prêtres vaudous sont de bons citoyens respectueux des lois, ce qui devrait réduire pas mal le champ des investigations. Si je pouvais prouver que ce type était bien le

réanimateur, et pas juste le client à qui le réanimateur avait donné le contrôle de la zombie, beaucoup des prêtresses et des prêtres vaudous m'aideraient à le chercher.

Quelque chose m'effleura l'épaule. Je crus que c'était mes cheveux, jusqu'à ce que je veuille les repousser en arrière et m'aperçoive qu'il n'y avait rien. Je balayai la pièce du regard sans bouger la tête, laissant mon pouvoir se déployer et le braquant sur Gillingham. Elle était la seule autre télépathe dans la pièce ; si ce n'était pas son œuvre, je chercherais plus loin, mais j'ai appris à commencer par l'explication la plus évidente et à n'envisager des trucs plus tordus qu'ensuite.

Je n'arrivais pas à décrypter ce qui se passait à l'écran parce que la chose qui tentait d'attirer mon attention me déconcentrait trop. De nouveau, je sentis un frôlement sur mon épaule, et, cette fois encore, j'aurais pu croire que c'était mes cheveux. Mais ce n'était pas eux, et l'énergie de Gillingham palpitait d'une douce lueur rouge.

— Mettez la vidéo en pause, s'il vous plaît, réclamai-je.

Brent obtempéra sans discuter. Le visage de la zombie se figea sur un cri comme dans un film d'horreur. Eh merde !

— Il y a un problème, Blake ? interrogea Manning.

— Ouais. (Je me tournai vers Gillingham). Qu'est-ce que vous foutez ?

Elle eut ce sourire innocent qui allait avec ses grands yeux de Bambi, ses taches de rousseur, son col rond et tout le reste. Elle s'était habillée de façon à paraître inoffensive, mais ce n'était qu'un camouflage.

— Je suis assise là, répondit-elle d'une voix égale.

— Pas de ça avec moi, Gillingham. Je vous ai vue.

— Vous l'avez vue faire quoi ? s'enquit Brent.

— Elle me touche psychologiquement. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me distrait et ça m'empêche de focaliser mes pouvoirs sur l'écran.

— J'ignore de quoi vous parlez.

— Vous essayez de me faire quelque chose ; mes boucliers le sentent et ils vous bloquent ; du coup, votre énergie se dissimule sous le couvert d'une sensation ordinaire, c'est bien ça ? Un insecte sur ma peau, un chat qui se frotte contre mes jambes, des cheveux qui me frôlent le bras... n'importe quoi pour détourner de vous l'attention de votre cible. Le sourire de Gillingham s'élargit.

— Agent Gillingham, dit sévèrement Manning. Êtes-vous en train de faire joujou avec le marshal Blake ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Teresa, intervint Larry, vous croyez que vous êtes douée, mais vous n'êtes que puissante. Vous seriez douée si vous arriviez à lorgner à l'intérieur des boucliers de quelqu'un sans trahir votre présence.

— Comment avez-vous su que c'était moi ? interrogea-t-elle.

— Pourquoi vous le dirais-je ?

— Parce que j'essaie de m'améliorer, et que la seule façon d'y arriver, c'est que vous me donniez un retour.

— Vous voulez dire qu'on a attendu votre avion pendant des heures, et que vous êtes juste venue peaufiner vos dons d'espionnage psychique au lieu de nous aider sur cette enquête ?

Je sentais ma colère commencer à bouillonner.

— Vous avez dit que vous vouliez regarder les vidéos avec votre nécromancie. C'est pour ça qu'on m'a fait venir. On voulait que je vous observe au travail, et que je voie comment fonctionnent vos pouvoirs quand vous ne les utilisez pas activement pour relever les morts.

— Je m'en fiche ! La seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir si vous comptez oui ou non nous aider sur cette enquête.

— Bien sûr.

— De quelle façon ?

— Hein ?

— De quelle façon pouvez-vous nous aider ?

— Nous avons découvert que certains médiums peuvent utiliser leurs talents par voie électronique avec une efficacité surprenante. Si vous en êtes également capable, nous voulons vous impliquer dans l'émission en direct que ces gens organisent.

— Quelle émission en direct ?

— Moi, je sais, dit Brent.

— Alors, répondez-moi, exigeai-je sur un ton qui n'avait plus rien d'amical.

— Au début, ils se contentaient de faire la pub de leurs pornos zombies, puis ils ont demandé à leurs clients ce qu'ils voulaient voir.

— Le résultat, ce sont les vidéos plus scénarisées que vous avez vues, ajouta Manning.

— Plus scénarisées ? Comment ça ?

— Celles où le plus jeune des hommes semble effrayé, pour donner l'impression que la zombie le viole.

— C'était vers la fin, c'est ça ?

— Ouais.

— Le temps d'en arriver là, j'étais un peu hébétée d'avoir regardé trop de porno horrible, je le crains, mais je m'en souviens vaguement.

— C'est difficile de garder un œil neuf avec ce genre de trucs, acquiesça Manning.

— C'est pour ça qu'on se le repasse plusieurs fois, ajouta Brent, que cette seule idée parut fatiguer davantage. Pour être certains de ne pas louper quelque chose qui pourrait nous aider.

— Au fil du temps, ces pervers deviennent de plus en plus

sophistiqués et ambitieux dans leurs déviances.

— Ne traitez pas ça de déviance, c'est une insulte pour quiconque mène un style de vie alternatif, protestai-je.

— Comme vous ? suggéra Gillingham.

— Je ne voulais pas vous insulter, marshal, se récria Manning en jetant un regard noir à sa collègue.

— Ce que je fais ou non dans ma vie privée ne vous concerne pas, Gillingham, dis-je sèchement.

— Oui, bien sûr, je suis désolée.

— Je n'arrive pas à dire si vous êtes vraiment aussi stupide, ou si vous jouez la comédie pour que personne ne vous voie venir.

— Les deux, répondit Larry. Ses compétences sociales sont parfois désastreuses, mais ce sont ses chefs qui l'habillent ainsi.

— Comme la maîtresse de CE1 géniale qu'on n'a jamais eue.

— Ou la prof de catéchisme du dimanche, ouais.

— Dis-leur que c'est trop. Ça passerait mieux si elle était habillée comme une Américaine normale de son âge et de son milieu socioéconomique.

— Bien noté, je transmettrai le message.

— Tu savais qu'elle était là pour ça ?

— Non, je sais juste qu'elle peut pister une capacité psychique comme un limier le fait à l'odeur. Je pensais sincèrement qu'elle était là pour nous aider à localiser les méchants sur les vidéos.

— Ça ne fonctionne que si le flux est en direct, expliqua Gillingham. Je pourrais capter des impressions, mais, pour réussir à remonter jusqu'à la source, il faudrait que ce soit en train de se produire.

— Vous avez déjà essayé de localiser ce salopard ?

— Oui, et ça n'a pas marché.

— Pourquoi ?

— Nous n'en sommes pas certains, mais mes supérieurs pensent que ses capacités psychiques sont trop différentes de la moyenne.

— Comment ça, trop différentes ?

— Comme si je ne comprenais pas suffisamment cette forme de nécromancie pour réussir à la pister.

— Ou peut-être que ce type arrive à vous détecter, comme Anita, et qu'il vous contre, fit valoir Larry.

— Il ne me semble pas aussi puissant à travers l'écran qu'elle l'est assise à côté de moi, répliqua Gillingham.

— Parfois, c'est moins fort par ordinateur, intervint Brent.

— Vous aussi, vous le sentez ? lui demandai-je.

Il acquiesça.

— Je ne suis pas aussi doué que vous trois, et de loin, mais je capte davantage de choses par le biais de l'électronique. Un de nos

instructeurs dit qu'il a trouvé d'autres techniciens informatiques plus doués pour percevoir des choses par ordinateur que dans la vraie vie. Ça n'a même pas de nom pour le moment, mais il semble que ce soit une capacité comme les autres.

— Ça expliquerait pourquoi tant de techniciens passent tout leur temps en ligne : ils deviennent accros à l'énergie, suggérai-je.

— C'est aussi ce que nous pensons, dit Brent en souriant comme si je venais de faire une remarque intelligente.

Moi, ça me paraissait juste logique.

— Alors, c'est quoi, une émission en direct ?

— C'est filmé pendant que les gens regardent, et, dans ce cas précis, les clients peuvent appeler pour demander que le zombie fasse telle ou telle chose. Selon ce qu'ils désirent, ils paient plus d'argent pour que leur vœu se réalise à l'écran.

Je clignai des yeux.

— C'est dégueu, mais je comprends.

— Plus votre requête est bizarre, plus vous banquez, et si ça abîme le zombie c'est beaucoup plus cher.

— Abîmer le zombie... Je ne me souviens pas qu'ils aient fait ça.

— Il y a une nouvelle vidéo. Elle n'a pas été diffusée en direct, juste mise en ligne après avoir été vue en direct par le client qui l'avait commandée, expliqua Brent, un peu grisâtre sur les bords.

— Je n'aime pas du tout la tête que vous faites en ce moment. Comment ça peut être pire que ce qu'on a déjà vu ?

— Techniquement, même si ces femmes ont l'air vivantes, ce sont des zombies, donc il ne s'agit pas d'un meurtre, et les clients ne sont coupables de rien. Maintenant que la rumeur s'est répandue, les vidéos attirent des gens qui hantent d'ordinaire les sites de tueurs en série – pas des vrais tueurs, mais des malades qui font semblant de faire des choses irréversibles dans la réalité : des *snuffmovies*, de la torture pour de faux, ou pour de vrai sur des victimes consentantes.

— De la torture ou du BDSM ?

— Du BDSM, pour l'essentiel. J'ai entendu dire que d'autres divisions avaient trouvé et arrêté des gens qui en torturaient d'autres pour un public en ligne, mais, généralement, c'est consensuel et personne n'est blessé davantage que convenu.

— Techniquement, le seul moyen d'ouvrir une enquête sur ces vidéos, c'était de soulever la question suivante : si l'âme est dans le corps, s'agit-il d'un zombie ou d'une personne ? ajouta Manning.

— Vous avez obtenu le droit d'ouvrir une enquête en lançant un débat spirituel au FBI ? m'étonnai-je.

Elle eut un petit haussement d'épaules et secoua la tête en même temps.

— Oui, non, en quelque sorte. Mais une fois qu'un prêtre vaudou

nous a dit qu'ils devaient capturer l'âme au moment de la mort nous avons traité ça comme une affaire de tueur en série avec de la magie en bonus.

Je regardai Gillingham.

— Donc, si j'arrive à remonter à la source grâce à une émission en direct, on gagne quoi ? Ce n'est pas comme si j'allais pouvoir vous donner une adresse. Dans le meilleur des cas, j'arriverai à goûter le pouvoir du nécromancien.

— Seriez-vous capable de le reconnaître plus tard, si vous le sentiez de nouveau ? demanda Gillingham.

— A condition de l'avoir bien senti la première fois, ouais.

— Ça ne constituera peut-être pas une preuve suffisante pour un tribunal, mais ça pourrait nous permettre de faire le tri quand nous aurons des suspects.

— D'accord. C'est quand, la prochaine émission en direct ?

— Ils ne l'annoncent qu'au dernier moment.

— Donc vous m'appellez *illico*, et ensuite ?

— Un agent se fait passer pour un client. Vous serez dans la même pièce que lui pendant qu'il communiquera avec eux.

— C'est un événement de groupe, ou un truc réservé à un client précis ?

— Un événement de groupe mais, au cas où ça ne nous permettrait pas d'obtenir les informations voulues, on cherche ce que notre agent pourrait demander d'assez différent pour les inciter à tourner un autre film.

— Est-ce qu'on a besoin de savoir ce qui se passe dans cette nouvelle vidéo ? interrogea Larry.

— Vous trouvez déjà que ce que vous avez vu jusqu'ici est affreux ? répliqua Manning.

— Oui.

— Alors vous n'avez probablement pas envie de regarder la nouvelle, parce qu'il vous reste encore trois heures de vidéos gentilles par comparaison.

— D'accord. Si je sens que je vais vomir, je sors et je reviens.

— Je croyais que c'était moi qui germais sur les scènes de crime, dis-je pour tenter d'alléger l'atmosphère.

— Je ne t'ai jamais vu le faire, mais là... Ce n'est pas le sexe qui me perturbe le plus, c'est la terreur dans leurs yeux. C'est tellement cruel – maléfique, même.

— Je ne suis pas certaine que le FBI nous laisse utiliser le mot « maléfique » dans les rapports officiels, parce que c'est difficile à prouver devant un tribunal, fit remarquer Manning.

— Mais oui, ce qu'ils font est maléfique, ajouta Brent.

Nous acquiesçâmes tous, y compris Gillingham.

— Si vous cessez de m'emmerder assez longtemps, j'arriverai peut-être à vous dire si ce type est le réanimateur qui a relevé les zombies ou juste un de ses clients.

— Je promets de rester sage jusqu'à ce que vous me disiez que vous avez obtenu toutes les informations que vous pouviez obtenir aujourd'hui.

— Très bien. Alors, regardons ces horreurs et tâchons de trouver un indice.

Brent cliqua sur le bouton pour faire redémarrer la vidéo, et le cri de la zombie déchira le silence de la pièce.

— Pourquoi crie-t-elle dans cette vidéo mais pas dans les autres ? demanda Larry.

— Elle est attachée. Du coup, ils peuvent la laisser se débattre ou s'époumoner, répondis-je.

— Donc ils lui ont ordonné de s'allonger et de se laisser ligoter, puis ils ont annulé leurs instructions pour qu'elle ait l'air aussi effrayée que n'importe qui, résuma Larry.

— C'est ce que nous pensons, approuva Manning.

Nous recommençâmes à regarder les vidéos, et, de nouveau, j'entrouvris mes boucliers pour essayer de capter quelque chose. Je regardai le film non pas avec mes yeux, mais avec cette partie de moi qui pouvait voir la couleur des auras de Larry et de Gillingham.

L'homme dans le coin ordonna à la zombie de sucer celui qui était allongé sur le lit, et je vis quelque chose passer sur le visage de ce dernier.

Personnellement, je n'aurais pas voulu de cette bouche pourrissante sur mon service trois pièces, mais ce n'était pas mon genre de perversion. Ou bien ce type était bon acteur, ce dont je doutais, ou bien ça l'excitait. Difficile de me concentrer pour voir avec mes pouvoirs quand ce que me montraient mes yeux était aussi perturbant.

Lorsqu'une substance blanche jaillit par un trou putréfié dans la joue de la zombie, Larry se leva et se dirigea vers la porte. Moi aussi, j'avais très envie de sortir, mais je restai et tentai de découvrir quelque chose d'utile, même si j'avais du mal à me concentrer sur l'homme dans le coin et son lien possible avec la zombie parce que ce qu'il lui ordonnait de faire était si triste et si terrible.

Je finis par m'approcher de l'écran et par poser ma main sur son image. C'était le seul moyen que j'avais trouvé pour me focaliser davantage sur lui et moins sur ce qui arrivait à la zombie. Je me sentis un peu bête avec ma main sur l'écran, mais, quand l'homme donna l'ordre suivant, je sentis une pulsation sous ma paume. Je recommençai plusieurs fois avec d'autres zombies, et le résultat fut le même.

Quand Larry revint, je lui demandai d'essayer, mais il ne capta rien du tout à travers l'écran. Quant à Teresa Gillingham, elle ne perçut qu'un vague frémissement d'énergie.

— Comme de l'électricité statique, expliqua-t-elle.

— Je suis sûre à quatre-vingts, voire quatre-vingt-dix pour cent, que ce type est le réanimateur.

— Pourquoi pas cent pour cent ? interrogea Manning.

— Parce que je n'avais encore jamais essayé de percevoir ce genre de chose à travers un écran d'ordinateur, donc je me réserve une marge d'erreur jusqu'à ce qu'on capture ce gars et qu'on puisse établir que c'est bien lui le réanimateur.

Manning hocha la tête.

— D'accord. De toute façon, on ne pourrait jamais utiliser cet argument devant un tribunal.

— On veut que vous soyez là pendant l'émission en direct, dit Brent.

— Vraiment ? Ça signifie que j'ai réussi votre petit test psychique, Gillingham ?

La jeune femme sourit et opina joyeusement, comme si elle ne venait pas de regarder les mêmes vidéos que nous. Larry avait encore l'air un peu verdâtre. Gillingham ressemblait à un agneau mais, à l'intérieur, elle était nettement plus flippante, ou, du moins, nettement plus costaud que ça.

— Et maintenant ? m'enquis-je.

— Maintenant, on attend, répondit Brent.

— On ne peut rien faire d'autre ?

— On a une série de captures d'écran de l'homme dans le coin.

— Vous avez trouvé quelque chose d'utile ?

— Il a un tatouage sur l'avant-bras gauche. On le voit dans deux vidéos où ses manches sont suffisamment relevées.

— Un tatouage de quoi ?

— Montre-nous les photos, Brent, réclama Manning. Blake pourra peut-être nous éclairer.

Brent pianota rapidement sur le clavier, et deux images apparurent côte à côte. Le tatouage était bleuâtre et partiellement estompé, comme s'il avait déjà plusieurs années. Je distinguai un cercle flou et un autre traversé par une ligne. Larry et moi nous tordîmes tous deux le cou pour essayer de leur trouver un sens.

— Je n'ai aucune idée de ce que ça pourrait être, finit par avouer Larry.

— Moi non plus.

— Un des acteurs principaux a une marque de naissance près d'un grain de beauté, mais, à part ça, rien à signaler, dit Manning.

— C'est peu, soupirai-je.

— Le type dans le coin a la peau mate. Il pourrait être hispanique, suggéra Manning.

— Ou grec, ou italien du Sud, ou métissé indien, fit remarquer Brent.

— C'est tout ce qu'on peut tirer des informations dont nous disposons, répliqua sa partenaire comme si elle éprouvait le besoin de défendre ses collègues du FBI – ou comme si elle leur en voulait elle aussi.

— Apparemment, je vais devoir rester ici jusqu'après l'émission en direct, au minimum, lança Gillingham. Alors, qu'est-ce qu'il y a de marrant à faire dans cette ville ?

Elle me jeta un de ces regards qui ne collaient pas du tout avec ses fringues si classiques.

— Moi, je rentre à la maison retrouver mon fiancé.

Elle avança la lèvre inférieure en une moue boudeuse dont je parierais qu'elle aurait été plus prononcée si nous n'avions pas été entourées d'autres agents du FBI.

— Et mes petits amis, ajoutai-je.

Elle leva les sourcils.

— Un fiancé, des petits amis et une petite amie, si les rumeurs sont vraies, non ? demanda-t-elle en souriant.

— Les rumeurs sont vraies.

Son sourire s'élargit.

— Vous au moins, vous savez vous amuser.

Je ris.

— Les avis sur la question sont partagés. Soyez tous sages jusqu'à mon retour.

Manning nous observa toutes les deux, les yeux plissés, tandis que je me dirigeais vers la porte. Larry commença à vanter les mérites du zoo de St. Louis et la vue qu'on avait depuis l'Arche. J'étais d'accord pour le zoo, mais raisonnablement sûre que ce n'était pas le genre de bêtes que Gillingham aurait voulu admirer. Mais je sortis sans un coup d'œil en arrière. Moi, j'avais plus que largement de quoi m'amuser au *Cirque des Damnés*.

Chapitre 56

Je rentrai à la maison après la tombée de la nuit. Tous les petits vampires devaient déjà être debout et vaquer à leurs occupations. Le *Cirque des Damnés* n'était qu'un immense entrepôt parmi tant d'autres quand Jean-Claude l'avait découvert pour le Maître de St. Louis de l'époque, mais l'idée d'en faire une fête foraine sédentaire et un cirque où se produiraient des vampires, des métamorphes et autres créatures surnaturelles était entièrement son idée.

Les gens faisaient la queue devant les affiches aux couleurs vives vantant les différents numéros et les merveilles qu'on pouvait admirer à l'intérieur. C'était vendredi soir, et il y avait toujours beaucoup de monde le week-end. Des jongleurs et des magiciens de rue divertissaient les clients pendant leur attente. En passant près d'eux en voiture, j'aperçus une famille avec deux jeunes enfants qui riaient des facéties d'un clown, et un prestidigitateur qui donnait une fleur en papier à la moitié féminine d'un couple.

Quelques-uns de nos gardes traînaient également dans les parages, au cas où, même si je doutais que beaucoup de gens les remarquent. Ils n'étaient pas là pour notre seule protection, mais aussi pour celle de nos clients. Quoi de plus désagréable que de se faire braquer dans une file d'attente ? C'était un quartier craignos de la ville avant que le *Cirque* ne s'y installe et ne commence à faire du chiffre, ce qui a attiré d'autres commerces. Depuis, il s'est embourgeoisé, non pas à cause d'une interférence gouvernementale, mais grâce à ce bon vieux capitalisme – un des trucs préférés de Jean-Claude.

Je contournai le bâtiment pour gagner le parking des employés, que je trouvais bondé. Il y avait même une zone délimitée pour le service de voiturier, ce qui voulait dire que la zone habituelle était pleine et qu'il fallait garer ailleurs les voitures des nouveaux arrivants. Ça n'arrive pas souvent, donc il devait vraiment y avoir beaucoup de monde ce soir.

Un homme faisait les cent pas devant l'entrée de service. Au début, je le pris pour un autre garde, mais, en me glissant dans un des emplacements réservés à proximité de la porte, je vis que c'était Cynric. La tension voûtait ses épaules, et la colère faisait trembler ses mouvements. Eh merde !

Mon estomac me tomba dans les genoux avant de se contracter comme un poing. Je ne voulais pas me disputer avec lui à propos du fait que je n'avais pas pu venir à sa remise de prix. Mais le temps de

descendre de voiture j'étais prête pour la bagarre. Si Cynric refusait de comprendre que mon boulot passait avant beaucoup d'autres choses, il n'était pas la bonne personne pour moi.

J'avais été blessée si grièvement que, si j'avais été une humaine ordinaire, j'aurais eu besoin d'une intervention chirurgicale pour réparer mes tendons et ne pas perdre l'usage de mon bras gauche. C'était ça qui m'avait fait perdre trop de temps, et, de toute façon, pourquoi voulait-il absolument que notre première sortie publique en tant que couple ait lieu dans son lycée ? Ça ne pouvait qu'appuyer sur tous mes mauvais boutons.

Cynric s'immobilisa en me voyant approcher et lança :

— Je vois que tu es aussi furax contre Asher que moi. C'est bien.

— Si tu ne peux pas comprendre que..., commençai-je avant de m'interrompre et de faire péniblement machine arrière dans ma tête. Désolée, qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Tu as l'air en pétard, et je pensais que c'était contre Asher. Je me trompais ? (Il me dévisagea). J'ai fait quelque chose de mal ?

Je ris.

— Non, non. C'est juste que... la journée a été rude.

Il me tendit sa main, et je la pris. Ses mains avaient encore grandi depuis qu'il s'était installé à St. Louis, ou peut-être ne m'étais-je pas autorisée à prendre la mesure de leur taille, qui lui permettait de si bien tenir et lancer un ballon de foot.

Il m'attira vers lui pour m'embrasser, et je me dressai sur la pointe des pieds. Nos lèvres se rencontrèrent à mi-chemin. Ce fut un baiser très doux, et l'étreinte de Cynric me fit du bien, mais la tension que j'avais perçue en lui à mon arrivée continuait à vibrer sous la surface.

Toujours dans ses bras, je rouvris les yeux et, sur un ton plus las que furieux, demandai :

— Qu'est-ce qu'il a encore fait, Asher ?

— Rien, Jean-Claude et les autres sont en train de lui parler.

Le beau visage de Cynric reprit cette expression boudeuse qui le fait paraître plus jeune, et pas dans le bon sens du terme.

— Alors, où est le problème ?

— Il n'a pas voulu que je reste.

— Jean-Claude ?

— Oui, il m'a demandé de sortir pendant qu'ils parleraient à Asher.

— La dernière fois qu'Asher a pété les plombs..., commençai-je.

— Je sais, je sais. Il m'a frappé une fois, et je suis tombé comme une masse.

Je le serrai plus fort contre moi.

— Il aurait pu te rompre le cou, ce qui produit le même effet chez

les métamorphes que la décapitation chez les vampires.

— C'est ce que Jean-Claude m'a rappelé pendant qu'Asher me regardait un rictus aux lèvres en tenant la main de Kane. (Cynric me dévisagea avec une expression absolument sincère). Tu sais à quel point je m'entraîne dur depuis quelque temps.

Je posai mon menton sur sa poitrine et levai les yeux vers lui, qui baissait les siens vers moi.

— Oui, je sais.

— Jean-Claude ne s'entraîne pas avec nous ; il ne sait pas que j'ai fait d'énormes progrès.

La plainte d'un gosse qui voudrait être un homme – non, qui voudrait qu'on le traite comme un homme. Pendant des années, les autres flics m'ont traitée comme « la fille » jusqu'à ce que je leur prouve ma valeur. Aujourd'hui encore, je dois convaincre ceux qui n'ont jamais travaillé avec moi que je ne suis pas juste une putain releveuse de zombies qui a couché pour se hisser au sommet de la communauté surnaturelle. Vous croyez que j'exagère ? J'aimerais bien.

Sous mes bras et contre moi, je sentais les nouveaux muscles que Cynric avait développés en faisant de la muscu et en apprenant à se battre. La génétique l'a fait pousser jusqu'à plus d'un mètre quatre-vingts, et les bottes qu'il portait lui ajoutaient encore cinq centimètres, de sorte que mon menton reposait sur son diaphragme. J'avais tenu assez d'hommes dans mes bras pour avoir conscience du potentiel de son corps, pas juste pour le sexe, mais pour la violence, y compris en état de légitime défense. Les gens pensent qu'on apprend à se battre pour faire du mal aux autres mais, le plus souvent, on veut juste s'assurer que personne ne nous fera de mal, à nous ou à ceux qu'on aime.

— Cynric.

— Anita, s'il te plaît. Pour une fois, appelle-moi par mon nom.

Je pris une grande inspiration.

— Sin.

Il eut un grand sourire réjouï.

— Merci. Je sais que tu le détestes.

— Au moins, tu t'es mis à l'épeler S-i-n et pas C-y-n.

Il rit.

— Personne n'arrivait à l'écrire ou à le prononcer autrement. J'en avais marre de me faire appeler Cyndi ou Kenny.

— Donc, Sin, allons voir où en sont Jean-Claude et Asher.

Il écarquilla les yeux.

— Jean-Claude a été formel : il ne veut pas de moi. Il a même proposé de me faire escorter dehors par les gardes.

— Mais tu n'es pas le seul qui a été blessé la dernière fois

qu'Asher a pété les plombs. Souviens-toi, il m'a mordu la bouche si fort que j'aurais eu besoin de points de suture si j'avais été humaine. Ou peut-être même de chirurgie plastique pour ne pas garder des cicatrices à vie.

Cynric me toucha la joue et caressa délicatement ma lèvre inférieure. Je poussai un soupir.

— Je voudrais refaire ça plus tard, mais en mettant mes doigts et aussi d'autres choses dans ta bouche.

Je frissonnai à cette pensée, ce qui le fit rire. Il était très content de lui, mais il avait mérité ma réaction : au lit, il assurait autant qu'il le promettait.

— Maintenant, arrête, ou on sera trop distraits pour aller parler à Asher.

Son rire s'évanouit, laissant rejaillir la colère dans ses yeux.

— Je déteste vraiment Kane. Parfois, je n'aime pas trop Asher, mais Kane est juste...

— ... épouvantablement irritant, achevai-je à sa place.

— C'est ça.

— Je sais, mais fais très attention en sa présence et en celle d'Asher. Même s'il ne s'entraîne pas aussi dur que le reste de nos gardes, il a plus d'expérience que toi. S'il te fait du mal, je ne te le pardonnerai jamais, et à moi non plus. Mais tu as le droit de participer à nos discussions de groupe, et, tu as raison, Jean-Claude ne t'a pas vu te battre récemment.

— Kane, si.

— Alors sois encore plus prudent, parce qu'il sait comment tu bouges.

Je m'écartai du tigre-garou et lui offris ma main gauche. Nous nous dirigeâmes ensemble vers la porte. Cynric – je veux dire, Sin – me suivit en souriant, ravi que je veuille l'inclure. J'espérais que sa bonne humeur résisterait à ce qui allait suivre.

Chapitre 57

Bien entendu, ce ne fut pas si simple ni si rapide de rejoindre Jean-Claude et les autres parce qu'ils étaient dans les souterrains, et que nous avions des kilomètres d'escalier à descendre à pied. Mon téléphone vibra. Je l'extirpai de ma poche et vis que j'avais reçu un texto de Nathaniel.

« Jean-Claude flanche. Besoin de toi. »

Micah m'en envoya un alors que je n'avais même pas fini de lire le premier. Son message était plus court : « HAE ? »

Je montrai les deux textos à Sin.

— Heure d'arrivée estimée – à ton avis ?

— A l'allure où je peux aller, moins de cinq minutes.

— Je préférerais que tu ne me sèmes pas.

Il eut un sourire grimaçant.

— D'accord ; tu fais combien au kilomètre ?

— Dans des escaliers ?

Il acquiesça.

— Merde ! Il y a moins de trois kilomètres.

Je rédigeai un texto groupé : « Dans l'escalier, là dans un peu moins de dix minutes ».

— Beaucoup moins, rectifia Sin.

Je remis le téléphone dans ma poche et repris ma descente. J'avais un peu peur de foncer dans l'escalier, mais les garçons avaient besoin de moi tout de suite. Jean-Claude n'a que deux faiblesses : Asher et moi. Alors, je récitai une petite prière et m'élançai en me réjouissant d'avoir mis des baskets pour aller au boulot.

Sin me suivit sans problème malgré ses bottes à talons. Il aurait pu arriver bien plus vite que moi, mais je lui avais demandé de ne pas me semer, et savoir que je le ralentissais m'incita à aller plus vite. Priant pour que Jean-Claude ne fasse pas de connerie avant mon arrivée, je courus.

Chapitre 58

Je déboulai au bas de l'escalier, tellement essoufflée que je titubais. Si Sin ne m'avait pas retenue, je serais peut-être tombée. Mon cœur battait comme un tambour dans ma gorge, et je n'arrivais pas à parler. Le tigre-garou me toisait avec un immense sourire aux lèvres, ses yeux bleu foncé pétillant de gaieté.

— Pas mal du tout, dit-il sur un ton excité, mais d'une voix complètement égale.

J'aurais voulu lui demander à quelle vitesse il aurait pu aller seul, mais je n'avais pas d'air à gaspiller.

Deux gardes se tenaient devant la porte des souterrains, ce qui était inhabituel. Je ne connaissais pas le premier – encore un nouveau –, mais le second était Clay, un grand type blond et athlétique que nous ne faisons plus bosser au *Plaisirs Coupables* depuis qu'il a laissé entrer des mineures parce qu'une fille flirtait avec lui et avait juré que ses copines étaient assez vieilles. Ce n'est pas mon garde préféré. Il se précipita vers moi en demandant :

— Il y a un problème ?

Comme je m'efforçais toujours de reprendre mon souffle, ce fut Sin qui répondit à ma place :

— Micah veut qu'Anita assiste à la réunion.

— Et moi donc, grogna Clay.

L'autre garde observait la scène en silence de ses yeux noirs. Je le vis détailler toutes mes armes, ou la plupart d'entre elles. Il aurait dû me fouiller pour trouver les autres.

— C'est si terrible que ça ? haletai-je.

— Pas mal, ouais.

Clay toucha son oreillette, que les gardes ne portent pas systématiquement, et annonça :

— C'est Anita.

La grande porte pivota sur ses gonds, révélant Dino de l'autre côté.

— Content que tu sois là, Anita, mais Sin ne peut pas t'accompagner. Ordres de Jean-Claude.

Des éclats de voix me parvinrent.

— Anita arrive, Jean-Claude. Je préférerais l'attendre avant de prendre une quelconque décision, lança Micah.

— Je ne comprends même pas ce que tu fais là, Roi des félins, répliqua Asher. Tu ne partages ni mon lit, ni celui de Jean-Claude.

— Je partage le sien bien plus souvent que toi.

— Petite salope !

Je dis à Dino que Sin venait avec moi, point, et il ne discuta pas parce qu'il était sans doute plus inquiet que soucieux d'obéir à Jean-Claude. Je tendis la main vers les rideaux qui servaient de murs au salon, mais le long bras de Sin passa par-dessus mon épaule pour me les tenir – même si le tigre-garou resta derrière moi. Je ne protestai pas.

J'entrai en claironnant :

— Il me semble que c'est moi, la salope.

Je trouvai Micah et Nathaniel assis sur la causeuse près de la porte. Nicky, Dem, Bram et Domino se tenaient derrière eux pour les protéger. Je me réjouis de voir que Domino avait suffisamment récupéré pour être de service. Nicky et Nathaniel portaient toujours le costard qu'ils avaient mis pour aller à la remise de prix de Sin.

— La chatte de tout le monde, au minimum, répondit Kane depuis le grand canapé blanc à l'autre bout de la pièce.

Asher avait pris place à côté de lui, ses cheveux tombant en vagues dorées scintillantes sur ses épaules. Oui, dorées et pas blondes. Je n'avais jamais vu des cheveux d'aspect aussi métallique. Et ces yeux ! D'un bleu pâle et glacial, le pendant clair des yeux bleu marine de Jean-Claude. Belle Morte, leur créatrice, collectionnait les hommes séduisants aux yeux bleus, et ces deux-là comptaient parmi ses plus belles trouvailles.

Asher avait laissé ses cheveux tomber devant la moitié droite de son visage pour dissimuler ses cicatrices de brûlures et nous observait tel un ange meurtrier, ne présentant au reste de la pièce que la moitié parfaite de son visage – le même visage qu'on pouvait voir sur le tableau au-dessus de la cheminée, où il avait été représenté en Cupidon et Jean-Claude en Psyché sur l'ordre de Belle. L'artiste avait pris quelques libertés comme ils le font tous, mais ses modèles étaient réellement d'une beauté à vous briser le cœur, ou ils pouvaient l'être.

Je balayai la pièce du regard et hochai la tête.

— C'est vrai que je couche avec presque toutes les personnes présentes, mais je ne crois pas que ma chatte appartienne à qui que ce soit. De mon point de vue, ce sont plutôt toutes vos bites qui m'appartiennent.

— Sale pute !

— Qui est ton Maître, Kane ?

— Hein ? Asher.

Je secouai la tête.

— Il ne l'était pas tout à l'heure dans les vestiaires.

Kane voulut se lever, mais Asher le retint et se pelotonna plus étroitement contre lui. Il l'avait déjà coincé contre l'accoudoir pour

éviter que son amant ne soit à portée de Richard ou de Jean-Claude.

Je ne m'attendais pas à trouver mon Ulfric là, surtout pas avec son bras autour des épaules de Jean-Claude. D'habitude, il se contente de le poser sur le dossier du canapé, surtout si je ne suis pas avec eux. Comme d'habitude, Jean-Claude et lui n'étaient pas assortis le moins du monde. Le vampire portait une de ses chemises blanches avec de la dentelle sur les manches et au bord du col en V qui lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine, un pantalon en cuir noir qui semblait avoir été cousu sur ses longues jambes, et des bottes franchement sobres par rapport aux cuissardes qu'il arbore parfois. Richard, lui, était en jean bleu et tee-shirt blanc tout simple qui faisait ressortir son bronzage printanier, avec des chaussures de randonnée en cuir brun tout ramolli parce qu'il fait vraiment de la randonnée avec.

Les boucles noires de Jean-Claude lui tombaient presque jusqu'à la taille ; les cheveux bruns ondulés de Richard lui caressaient les épaules. Jean-Claude avait une beauté presque androgyne alors que celle de Richard était extrêmement masculine. Richard ne mesurait que deux centimètres de plus, mais le renflement de son bras musclé autour des épaules de Jean-Claude faisait paraître celui-ci presque fragile par contraste, même si je savais qu'il ne l'était pas. Richard est l'un de ces types costauds qui n'ont l'air de rien la plupart du temps... jusqu'à ce que ça change.

Il avait amené ses gardes du corps principaux : Shang-Da, le seul Chinois d'un mètre quatre-vingt-douze que j'ai jamais rencontré, et Jamil, un Afro-Américain dont les petites tresses lui descendent jusqu'à la taille. Le premier portait un costard noir coupé un peu trop grand pour dissimuler ses armes, et l'autre un costard blanc avec une chemise rouge et une cravate assortie aux perles dans ses cheveux. Jamil est le seul type de ma connaissance à qui un costard blanc ne donne pas l'air débile. Sur lui, c'est juste parfait.

Sin me prit la main.

— Je crois que j'ai raté quelque chose, mais ça me va.

— Je t'avais dit de te tenir à l'écart, Sin, lança Jean-Claude.

— Il a gagné le droit d'être là, répliquai-je.

— Décidément, elle vous défie au moindre prétexte, ricana Kane.

— Même ton jeune prince lui obéit à elle plutôt qu'à toi, mon amour, renchérit Asher.

— Les gardes ne parlaient que de la façon dont Anita t'a botté le cul dans les vestiaires, dit Nicky à Kane. Ils t'ont trouvé en train de te tortiller par terre, même pas foutu de te lever.

Richard partit d'un rire très masculin auquel se joignirent tous les gardes, et même Micah. Seuls Nathaniel et Jean-Claude gardèrent l'air sombre. Le premier observait Asher très solennellement, sa main dans celle de Micah. Jean-Claude, lui, tripotait la dentelle de sa chemise, un

truc qu'il fait pour essayer de se calmer. Son autre main disparaissait entre sa cuisse et celle de Richard. Impossible de voir s'il tenait la main du loup-garou, ou si celui-ci avait coincé la sienne pour l'empêcher de lui caresser la jambe – un autre truc que fait Jean-Claude quand il est nerveux, même si, généralement, c'est moi, Asher ou Micah qu'il pelote.

— Tu l'as frappé si fort que ça ? interrogea Sin.

— Je ne l'ai pas frappé.

— Elle s'est nourrie de sa colère, expliqua Nicky. J'ai entendu dire que ça laisse les gens dans un sale état, pas vrai, Kane ?

Il observait ce dernier comme s'il le jugeait sur le tatami, ou comme s'il envisageait de le baiser, ou peut-être de lui arracher la gorge et de le bouffer, avec le genre de regard prédateur qu'un tueur en série pourrait porter sur ses futures victimes – violence, sexe et spéculation cannibale.

— Pas dans un aussi sale état qu'être sa Fiancée, répliqua Kane avec un sourire déplaisant.

Nicky lui sourit en retour, d'un sourire affable disant qu'il avait hâte de... de quoi ? Le sourire de Kane se flétrit sur les bords. Il sentait que quelque chose clochait, mais sans savoir quoi au juste. Il était peut-être intelligent ; je voulais bien croire qu'Asher ne couchait pas avec des imbéciles. En revanche, il manquait de la sagesse la plus élémentaire.

— Je répète : qu'est-ce que tu fous ici, Micah ?

Évidemment, en matière de sagesse, Asher se pose un peu là lui aussi.

— Je suis là parce que j'ai une relation avec plus de personnes ici présentes que toi, et parce que je représente les intérêts de tous les métamorphes sur le territoire immédiat de Jean-Claude et au-delà.

— Va dire ça à Narcisse, que tu as jeté en prison.

— Il voulait vous tuer tous les deux, quand il a découvert ce que tu avais fait, lança Jean-Claude d'une voix aussi inexpressive que son visage, comme s'il ne pouvait se permettre de montrer aucune émotion.

— Je sais que tu as négocié pour nos vies, mon amour, et je t'en suis reconnaissant.

— Alors, comporte-toi comme tel, aboya Micah.

— C'est toi qui as poussé Jean-Claude à me refuser le droit d'emmener les gardes qui m'étaient dus ?

— Dus ? Rien ne t'est dû, Asher.

— Je suis un Maître vampire, dont l'animal à appeler constitue le groupe de métamorphes le plus puissant de cette ville.

L'espace d'une seconde, un feu d'un bleu glacial embrasa ses prunelles.

— Constituait, à l'imparfait, rectifiai-je.

Je voulais m'asseoir, mais pas à côté de Kane ni d'Asher, surtout avec Sin près de moi. Si je m'installais avec Nathaniel et Micah, ça contrarierait peut-être Jean-Claude, et Kane ferait sûrement une remarque qui ne passerait pas bien.

— Je sais que vous complotez derrière le dos de mon Roi, cracha Kane.

— C'est Narcisse qui a tenté de persuader Asher de renverser Jean-Claude pour prendre le contrôle de la ville, dis-je.

Kane fronça les sourcils.

— Non, c'est faux. (Il tendit un index vers Micah en un geste théâtral). Il t'a menti à propos de mon Oba.

Je regardai Asher.

— Il n'est pas au courant, pas vrai ?

Kane regarda Asher.

— Je ne suis pas au courant de quoi ?

— Narcisse m'a effectivement incité à faire bouger l'ordre établi pour changer de Roi, mais j'ai refusé comme un second loyal se devait de le faire.

Asher esquissa une courbette en direction de Jean-Claude, mais, comme il était toujours assis, son geste ne transpira pas précisément le respect.

— Oui, Asher. Techniquement, tu es toujours mon témoin et mon bras droit.

— Pourquoi techniquement, Jean-Claude ? demanda Asher en tendant une main vers l'autre vampire malgré l'espace qui les séparait.

Richard serra Jean-Claude plus fort contre lui et dégagea son autre main en même temps, de sorte qu'on pouvait se demander quelle serait sa réaction si Asher tentait de toucher Jean-Claude. C'est le genre de chose que vous faites quand quelqu'un embête votre petite amie dans un bar, et Richard l'accompagna du regard de défi assorti – une façon de dire : « Bas les pattes, cette personne est à moi » sans avoir à prononcer un seul mot.

À moins d'être soûl, généralement, l'autre type laisse tomber, et Asher n'était pas soûl.

Surpris, il remua la tête pour mieux détailler Jean-Claude et Richard, et ses cheveux s'écartèrent, dévoilant le reste de son visage. Ses cicatrices blanches ne touchaient qu'une partie de sa joue droite ; sa bouche aux lèvres si pleines et sensuelles était intacte, comme si même ses bourreaux n'avaient pu supporter l'idée de l'abîmer.

Je savais qu'Asher s'interrogeait : Richard et Jean-Claude avaient-ils fait le dernier pas qui les séparait ? Etaient-ils devenus amants pour de bon ? J'aurais parié cher que ça n'était pas le cas, mais une partie de la relation BDSM entre Richard et Asher se fonde sur le fait que

Richard aime découvrir ce que le vampire désire le plus afin de le lui refuser. Son corps, par exemple.

Mais impliquer que Jean-Claude obtenait de lui ce qu'Asher désirait si ardemment, c'était une façon purement sadique et dominatrice de manipuler les pensées et les émotions de ce dernier. Une manœuvre brillante, et une pure torture pour le vampire aux cheveux dorés, qui l'avait bien mérité – je pense que nous étions tous d'accord sur ce point.

Jean-Claude se laissa aller dans l'étreinte de Richard en jetant à Asher le regard du chat qui vient de manger le canari. Cela seul m'indiqua à quel point il était en colère contre Asher, parce que la jalousie de ce dernier est légendaire, mais il arrive un stade où vous voulez juste faire du mal à l'autre, toute logique et tout bon sens envolés.

La main de Sin se crispa dans la mienne. Lui aussi savait que c'était une mauvaise idée, mais ce n'était pas nous qui tirions le monstre aux yeux verts par la queue.

— Tu ne m'as pas consulté avant de faire de Kane ta hyène à appeler. Quel genre de témoin provoque le courroux du chef d'un des plus grands groupes animaux de la ville sans en parler au préalable avec son Maître ?

— Un témoin qui ne se soucie ni de son Maître, ni de son territoire, répondit Richard en se tournant vers les autres hommes, ostensiblement pour faciliter la conversation.

Mais, du coup, Jean-Claude se retrouva adossé à son torse puissant. Il se laissa aller contre lui, et Richard l'entoura de ses deux bras musclés. Jean-Claude posa ses mains dessus. Jamais encore je ne les avais vus adopter une attitude aussi familière. Et ça aurait été très excitant de bien des façons sans la cruauté qui brillait dans leurs yeux. Je ne croyais pas les avoir déjà vus tous les deux si remontés contre Asher en même temps. Je suppose que nous étions tous furax, mais, bizarrement, la colère des deux hommes m'aidait à lâcher partiellement prise sur la mienne. D'habitude, c'était moi la tête brûlée, mais s'ils jetaient toutes les précautions aux quatre vents il fallait bien que quelqu'un d'autre garde son sang-froid.

— Je n'avais pas l'intention de causer tant de problèmes, déclara Asher en laissant retomber ses cheveux devant ses cicatrices, ne nous laissant voir que la moitié angélique de son visage.

Sa chemise bleu clair faisait ressortir la teinte de ses yeux, leur donnant l'aspect d'un ciel stupéfiant capable de vous rendre votre regard. Et elle dénudait un triangle de poitrine plus large que nécessaire, si bien qu'elle semblait un peu trop large sur lui, comme s'il l'avait empruntée à quelqu'un – même si je savais que tel n'était pas le cas. Par contre, son pantalon de vinyle noir avec des balafres

d'un bleu assorti le moulait comme une seconde peau, et ses bottines noires faisaient paraître ses jambes encore plus longues.

Sa chemise lui donnait un air presque négligé, mais, vu la difficulté de se couler dans un pantalon pareil, je devinais qu'Asher n'avait pas choisi cette tenue au hasard. Il est l'amant de Jean-Claude depuis des siècles, et sait comment ce dernier aime le voir habillé. D'ailleurs, même si je trouvais ça tout à fait surprenant, Jean-Claude le dévorait des yeux. Malgré sa colère persistante, malgré le fait qu'il se prélassait dans les bras de Richard, il observait Asher comme il le faisait parfois – comme je le fais parfois, ainsi que Nathaniel, et comme Dem le fait presque toujours.

Je pressai la main de Sin et lui dis :

— Va t'asseoir avec Micah et Nathaniel.

Il me donna un baiser léger et chaste avant d'obtempérer. Je me dirigeai vers Jean-Claude, et donc également vers Richard, mais l'époque où j'attendais de lui autre chose qu'une partie de baise musclée à l'occasion est révolue depuis belle lurette. Il est toujours séduisant et doué au lit, mais ce n'est pas assez pour compenser les crises qu'il pique parfois. Asher et lui se sont longtemps relayés pour nous pourrir la vie, à Jean-Claude et à moi.

Au final, je dus m'asseoir devant Jean-Claude, si bien que nous nous retrouvâmes tous les trois emboîtés comme des cuillères à un bout du canapé. Jean-Claude m'enlaça et je posai mes mains sur ses bras comme il l'avait fait avec Richard jusqu'à ce que je les rejoigne. Puis les longs bras bronzés de Richard se refermèrent sur nous deux, et ses longues jambes s'étendirent de part et d'autre de nous, rappelant à chacun combien il était grand et costaud.

Il a sacrifié une partie du temps qu'il consacrait à la muscu pour s'entraîner plus sérieusement au combat. J'avais vu ce que ses longs membres pouvaient faire contre un adversaire ; à présent, ils créaient un nid pour Jean-Claude et moi. Autrefois, j'aurais donné presque n'importe quoi pour que cette proximité soit aussi réelle que nous voulions en donner l'impression, mais ma réalité d'aujourd'hui était assise à l'autre bout de la pièce.

— Anita ne voulait pas dire que Narcisse a perdu du pouvoir, Asher. Elle voulait dire que, toi, tu en as perdu.

— Je ne comprends pas ce que tu racontes. Rien n'a changé pour moi. Je peux toujours appeler les hyènes et les faire obéir.

— Si tu avais fait de Narcisse ton animal à appeler, tu aurais pu commander tout son clan, mais maintenant tu commandes Kane, et seulement lui.

— Tu sous-estimes mon pouvoir sur l'ensemble des hyènes, Richard. Jean-Claude est indulgent avec toi et tes loups, donc tu crois que c'est la seule façon de faire.

— Jusqu'ici, Narcisse ne voulait pas se dresser contre toi. Du coup, tu as cru que tu avais plus d'influence sur les hyènes que Jean-Claude sur les loups parce que je peux résister à son contrôle alors que Narcisse ne parvenait pas à résister au tien. Désormais, il cherchera à le faire.

— Il essaiera, mais je reste son Maître.

— Non, intervint Jean-Claude. Pas du tout. Ne comprends-tu pas que, si Narcisse résiste, il pourra protéger la plupart de ses gens contre ton influence ? Il est plus puissant qu'il ne te l'a laissé voir, comme une femme qui se diminue volontairement pour flatter l'ego de son homme.

Asher secoua la tête.

— Pensais-tu, et penses-tu encore que tu peux manipuler Narcisse contre sa volonté ? interrogea Micah.

— Il te combattrait, mon ami, et il est plus puissant que Richard car il ne nourrit aucune ambiguïté vis-à-vis de sa position de chef de clan. Il adore être l'Oba des hyènes. Il te coupera de lui, et, par là, de tous ses gens. Seul à seul, tu réussiras peut-être à leur imposer ta volonté individuellement, mais pour prendre le contrôle de tout le groupe tu dois prendre celui de son chef, que tu viens d'insulter et de rejeter. Tu m'as forcé à l'emprisonner. Crois-tu qu'il l'oubliera ou te le pardonnera ?

— Je suis vraiment navré que ma décision te complique la vie, Jean-Claude.

— Que ta décision lui complique la vie ? répétais-tu. Il était prêt à vendre mon corps et le privilège d'être ma hyène à appeler à Narcisse pour qu'il ne tue pas au moins Kane. Parce que Narcisse voulait vous tuer tous les deux.

Jean-Claude me serra plus fort contre lui, soit pour me demander d'être moins agressive, soit pour me reconforter. J'aurais pu ouvrir mes boucliers pour savoir ce qu'il ressentait, à moins qu'il ne m'empêche activement d'entrer, et j'aurais parié qu'il ne voulait pas de moi dans sa tête pour le moment. Certaines choses doivent rester privées, et ses sentiments envers Asher en faisaient sans doute partie.

Richard nous caressa un bras chacun pour nous aider à nous calmer.

— Si tu avais fait de lui ton animal à appeler, il ne serait pas en prison, déclara Asher.

— Les hyènes-garous ne sont plus que d'une très courte tête le plus grand groupe animal de St. Louis. Et si on combine les rats, les loups, les léopards et les lions, ils sont loin d'avoir la plus grande armée.

— Ce n'est pas naturel pour différentes espèces de collaborer ainsi, protesta Kane.

— Comme s'il y avait quoi que ce soit de naturel chez nous en premier lieu, répliqua Micah.

— Pour la dernière fois, qu'est-ce que tu fous ici, le chat ? aboya Asher en dévoilant ses crocs, ce qu'il ne fait presque jamais. Tu n'as pas ta place dans cette discussion !

— C'est mon autre fiancé et l'un des deux hommes qui participeront à une cérémonie d'engagement avec Jean-Claude et moi, lui rappelai-je.

— Tu épouses Jean-Claude.

— Oui, mais tu n'es pas au courant qu'on organise aussi une cérémonie d'engagement groupée ?

— J'ai entendu des rumeurs, et je n'ai pas voulu les croire. (Il nous dévisagea, assis les uns contre les autres à notre extrémité du canapé). Si vous faites réellement une deuxième cérémonie, on dirait que vous allez devoir inclure l'Ulfric.

— Pourquoi refuses-tu de croire qu'on organise une cérémonie d'engagement groupée ? interrogea Micah.

— Je pourrais y croire s'il s'agissait de ces trois-là, répondit Asher en nous désignant. Ou de toi, de Nathaniel et d'Anita. Mais je ne parviens pas à croire que Jean-Claude et toi puissiez vous lier l'un à l'autre, et je sais que, Richard et toi, vous vous détestez.

— Tu connais ce vieux proverbe : l'ennemi de mon ennemi est mon ami ? lança Richard.

— Te battre au côté de quelqu'un que tu détestes, c'est une chose, mon dominant. Partager un lit avec lui, c'en est une autre. Tu hais Micah et Nathaniel ; je n'ai aucune crainte que tu te lies à eux.

— Tu as tout à fait raison, mon ami, dit Jean-Claude, et même le fait qu'il ait appelé Asher ainsi plutôt que par un de ses surnoms habituels était calculé pour le déstabiliser. C'est exact, nous ne pouvons pas inclure Richard parce qu'il ne s'entend pas avec suffisamment d'entre nous. Mais Micah, Nathaniel, Anita, moi et quelques autres allons nous lier tous par une cérémonie d'engagement. J'ai plaidé pour que tu en sois, mais tu as été incapable de te tenir tranquille. Il a fallu que tu te mettes la plupart des autres à dos.

— Tu n'as pas la permission de toucher Micah ; comment peux-tu prendre un engagement aussi vide ? Même Nathaniel ne fait que te nourrir. Il est mon amant et mon soumis, mais seulement un casse-croûte pour toi. On n'épouse pas son casse-croûte.

— Qui j'épouse, à qui je me lie, qui Anita choisit comme animal à appeler, qui nous nourrit, qui couche avec nous... rien de tout cela ne te concerne plus. Puisque tu n'as pas jugé bon de solliciter mon opinion, je cesse de me soucier de la tienne.

— Jean-Claude...

— Non, Asher, non. Ça suffit.

— Pourquoi c'est toujours la fille qui s'interpose entre vous deux ? demanda Kane.

Jean-Claude se redressa brusquement. Nous nous touchions toujours, mais la position n'avait plus rien de câlin.

— Ce n'est pas Anita, ce n'est pas « la fille » qui s'interpose entre Asher et moi, c'est Asher ! C'est toujours lui qui dresse un mur autour de lui pour nous repousser, moi et tous les gens qui l'aiment ! (Jean-Claude se laissa de nouveau aller contre Richard et m'enlaça d'un geste raide). Tu n'as consulté aucun de nous avant de prendre Kane comme animal à appeler. Narcisse a failli vous tuer tous les deux. J'étais prêt à négocier pour qu'il devienne la hyène d'Anita, ce qui l'aurait catapulté encore plus haut dans notre structure de pouvoir et qui aurait lié Anita à jamais à quelqu'un qu'elle a en horreur.

Il se leva, non pas pour nous repousser mais parce qu'il avait besoin de se mettre debout, et nous le laissâmes faire. Je restai seule avec Richard sur le canapé, ce que je trouvais gênant, mais si je m'étais écartée de lui ça aurait gâché sa petite mise en scène avec Jean-Claude, aussi me laissai-je aller contre lui pendant que ce dernier se mettait à faire les cent pas devant nous.

— Richard est ton dominant depuis plus d'un an. Toi, tu domines Anita, et tu aimes beaucoup faire des choses avec eux deux. Nathaniel est ton soumis depuis presque deux ans, et tu couches avec lui et Anita. Tu m'as dit combien ça comptait pour toi ; pourtant, tu n'as parlé à aucun de nous avant d'insulter mortellement Narcisse et de foutre en l'air tous nos plans si soigneusement élaborés !

— Je suis désolé, Jean-Claude. Je vous présente des excuses à tous. Je ne regrette pas d'avoir fait de Kane mon animal à appeler, mais je regrette de ne pas vous en avoir parlé d'abord.

— J'aurais tenté de te convaincre de prendre plutôt Narcisse comme moitié animale. Tu aurais pu épouser Kane, mais il fallait que ce soit avec Narcisse que tu partages ton pouvoir. Ne le comprends-tu pas ?

Jean-Claude implorait presque Asher de se rendre compte qu'il avait commis une erreur de jugement.

— Les mariages peuvent se terminer. Asher voulait me prouver qu'il m'aime pour toujours, dit Kane en se pelotonnant contre la chevelure dorée du vampire sans quitter Jean-Claude des yeux.

Il avait un regard de défi, ou peut-être de triomphe.

— Oh ! Seigneur, grognai-je. Tu as laissé Kane te manipuler, pas vrai ? C'est lui qui t'a poussé à cette extrémité afin de t'isoler de tous tes autres partenaires. Bravo, c'est réussi.

Asher me dévisagea, braquant sur moi toute sa beauté telle une arme visant mon cœur, ou, du moins, ma libido.

— Kane n'est pas assez malin pour ça, intervint Nathaniel.

Nous reportâmes tous notre attention sur lui, parce que, contrairement à moi, il n'avait pas du tout l'habitude de dire des choses aussi blessantes.

Kane commença à se lever, mais, cette fois encore, Asher le retint sur le canapé. Il avait dû finir par se rendre compte qu'ils étaient en territoire hostile et qu'aucun de nous n'appréciait Kane.

— Nathaniel a raison, c'est un plan beaucoup trop tordu pour Kane, affirma Micah.

Asher tendit un doigt vers lui.

— Les autres partagent notre lit ou nous protègent, mais tu n'es rien ni pour Jean-Claude, ni pour moi.

— C'est moi qui ai convaincu Jean-Claude de ne t'attribuer aucun garde hyène-garou pour ce soir, révéla Richard. Pas Micah.

— Je ne te crois pas, répliqua Asher.

— Tu n'es pas un roi. Tu n'es même pas le maître de ton propre territoire. Tu t'occupes de moins en moins des entreprises de Jean-Claude au fur et à mesure qu'Anita et surtout Micah assument davantage de responsabilités. Micah est devenu le bras droit de Jean-Claude. C'est toi ou moi qui aurions dû prendre cette place, mais nous avons échoué à nous en montrer dignes. Jean-Claude t'aime et beaucoup d'entre nous sont intimes avec toi, ce qui te pousse à surestimer le pouvoir dont tu jouis. Je n'étais pas là la dernière fois que tu as tenté d'utiliser les hyènes contre nous, mais des gens ont été blessés. Ils auraient pu mourir. Alors, à partir de ce moment, nous t'avons traité comme ce que tu es : un Maître vampire qui n'arrive qu'en quatrième position dans la hiérarchie du territoire où il vit. Ce rang ne te vaut rien, rien ! Pas de protection rapprochée, pas d'honneurs particuliers. Rien. Tu as utilisé les hyènes pour faire du mal à Anita, à Sin et à Nicky, donc tu n'as plus droit à rien.

Richard me tenait toujours contre lui, mais ses émotions faisaient vibrer tout son corps, si bien que ça n'était pas du tout confortable. Je lui caressai les bras pour tenter de l'apaiser, parce que c'était ça ou me lever du canapé.

— Tu avais presque un royaume entre les mains, ajouta Micah, mais, sans Narcisse, la seule chose qui te reste, c'est la main que tu tiens en ce moment. Il te reste Kane, et c'est tout.

— C'est déjà beaucoup, répliqua Asher en embrassant son amant pour le prouver.

— Si tu parles d'amour, je veux bien croire que tu es à ce point attaché à lui, mais si tu parles de pouvoir... Kane est faible, Asher, tu le sais.

— Tu ne sais rien du tout, le chat, rien de moi, ou de Kane, ou de Jean-Claude.

— Pourquoi ne cesses-tu de t'en prendre à Micah ? demandai-je.

— Il ne l'aime pas, parce que Micah ne le trouve pas attirant du tout et qu'Asher ne le supporte pas, avança Dem.

Il regardait son amant assis à l'autre bout de la pièce, la seule personne à qui il avait jamais proposé le mariage, comme s'il le voyait pour la première fois. Les gens disent que l'alcool rend tout le monde beau, mais qu'une fois dégrisé on déchant. C'est un peu la même chose avec l'amour quand on cesse d'en éprouver pour quelqu'un et qu'on voit enfin la vérité. Oui, ça délivre, mais, avant ça, quelle désillusion...

— Dem, tu ne t'en mêles pas, aboya Kane.

Asher ignore le tigre-garou.

— Je n'aime pas Micah parce qu'il te tient à distance, Jean-Claude. Je me souviens combien ça me rongeaient de te voir si proche d'autres gens avant que tu ne me reprennes comme amant. Je n'aime pas Micah parce qu'il inflige la même souffrance à quelqu'un que j'aime.

— Micah est le seul qui ne te désire pas, Asher, et tu détestes ça, insista Dem.

Nicky leva la main.

— Pour info, moi non plus, je n'ai aucune envie de coucher avec Asher.

— Moi non plus, renchérit Domino.

— Asher se fiche de vous deux. Il vous baiserait une fois s'il pensait pouvoir vous séduire, parce qu'il adore être le premier voire le seul mec d'un mâle hétéro, mais c'est tout, décréta Dem.

— Aucun risque que ça arrive, dit Domino.

— Il ne serait pas mon premier, dit Nicky.

Tout le monde le regarda.

— Je croyais que tu n'aimais pas les hommes, fit remarquer Dem.

— C'est le cas, mais la salope qui m'a élevé m'a plus ou moins rendu anti-filles pendant quelques années. Si j'étais un peu moins hétéro et que j'avais eu un autre psy, je continuerais probablement à choper des mecs.

— J'imagine que je ne suis pas assez mignon pour toi, avança Dem. La fois où on était avec Anita dans la douche, tu m'as vite écarté.

— La seule chose que je cherchais chez un mec quand j'étais ado, c'était qu'il soit propre, doué pour tailler des pipes et prêt à se faire sodomiser, se justifia Nicky.

— Hé ! Mais je suis toutes ces choses, dit Dem avec une moue faussement boudeuse.

Nicky sourit, secoua la tête assez fort pour que sa frange triangulaire se balance, et répondit :

— Si je couchais encore avec des mecs, tu serais définitivement

sur ma liste.

Dem se fendit d'un grand sourire.

— Des paroles vides, Rex, parce que tu sais que tu n'auras jamais à t'exécuter, ricana Kane.

— Tu sais que je ne t'aime pas, Kane, pas vrai ? lança Nicky.

— Tu n'aimes pas Dem davantage que moi.

— Je l'apprécie infiniment plus.

— Mais pas assez pour le baiser, même quand tu te retrouves à poil sous la douche avec lui.

— Toi et moi, on s'est déjà retrouvés à poil sous la douche tous les deux, et je n'ai pas eu envie de te baiser, affirmai-je.

— Je ne couche pas avec les filles.

— Et moi, je ne couche pas avec les cons, donc on n'a rien à craindre ni l'un ni l'autre.

Kane se leva. Asher tenta de le faire rasseoir, mais cette fois il résista et resta debout. Je me levai à mon tour. Richard n'essaya pas de me retenir. Je fis face à Kane, qui avait serré les poings. Les miennes étaient relâchées, les doigts légèrement repliés, attendant que je décide si j'allais me battre avec lui ou pas.

— J'ai déjà prouvé que je pouvais te mettre une raclée, Kane. Tu veux vraiment que je le fasse devant un public cette fois ?

— Tu as triché dans les vestiaires.

— Tu mesures presque trente centimètres de plus que moi, et ton allonge fait quasiment le double de la mienne. Tu es un homme et une hyène-garou. Aucun combat entre nous ne pourrait être équitable.

— Donc tu admetts que tu as triché.

— Argument d'amateur.

— Je ne suis pas un amateur.

— D'accord, dis-je.

Et je me détournai à demi pour pouvoir planter un pied dans le sol, faire rouler mon épaule, serrer le poing, armer le bras et pivoter vers lui, mon corps se détendant tel un ressort pour propulser mon poing vers son plexus solaire.

Kane se plia en deux, le souffle coupé, et son visage se retrouva juste à la bonne hauteur pour que je lui décoche un coup de genou, ce dont je ne me privai pas. J'empoignai même l'arrière de sa tête pour lui en assener quatre d'affilée et de toutes mes forces. Puis je reculai au cas où il se ressaisirait suffisamment pour tenter de riposter. Je ne voulais pas que ces longs bras m'attrapent et que ce corps plus costaud lutte contre le mien.

Si Kane avait été humain, le combat se serait peut-être arrêté là, mais il ne l'était pas. Il se jeta sur moi avec un rugissement qui me donna la chair de poule mais me laissa le temps de préparer un coup de pied. J'avais toujours les mains levées en garde, les coudes serrés

pour protéger mon torse, mais je n'avais pas escompté qu'il s'approcherait autant. Il était si furieux qu'il en oubliait tout son entraînement.

Je lui lançai mon pied dans le plexus solaire, ce qui l'arrêta net. Cette fois, il lutta pour ne pas se plier en deux et protégea mieux son visage ; aussi, au lieu de viser sa tête, je lui décochai un coup de pied dans le côté du genou, et il s'écroula en hurlant. Au lieu de tenter de se relever, il resta en appui sur ses mains et son genou valide, son autre jambe tendue sur le côté comme la patte d'un chien blessé.

— Tu m'as cassé la jambe.

— Elle n'est pas cassée. Je n'ai pas entendu de « pop », donc je ne t'ai même pas déboîté le genou. Une transformation et tu seras comme neuf.

— Salope ! Tu m'as pris par surprise, tu as encore triché.

— Et voilà pourquoi tu es un amateur.

— Qu'est-ce que ça veut dire, putain ! ?

— Tu t'attendais à ce que je suive des règles ? À ce qu'un arbitre et des juges débarquent pour les faire respecter ?

Il me foudroya du regard.

— Garce !

Je souris.

— Chochotte.

De la chaleur se déversa de lui, et ses yeux marron virèrent au brun doré – la couleur des yeux d'une hyène. Avant même que je prenne une décision consciente, mes réflexes me firent dégainer mon Browning et viser sa tête, juste au-dessus des yeux. C'était le meilleur angle pour arriver à le tuer dans nos positions respectives.

— Ne te transforme pas, Kane. Pas ici et pas maintenant, dis-je d'une voix basse et prudente, le doigt déjà sur la détente.

Peu importe le type de flingue que vous avez, une fois que votre doigt est là, vous savez qu'il suffit d'une pression infime pour que le coup parte, et faites en sorte que, si tel est le cas, il tue instantanément votre cible.

L'énergie de Kane se répandit dans la pièce comme si quelqu'un avait laissé le robinet d'eau chaude ouvert à fond et qu'on allait tous se noyer dedans.

— J'ai des balles en argent, Kane. Si je te tire dans la tête, tu ne récupéreras pas.

Il y eut un mouvement sur ma gauche.

— Personne ne bouge, dis-je.

— Anita, lança Asher. S'il te plaît.

Je le sentis se rapprocher.

— Reste où tu es, Asher, ou je te jure devant Dieu que je bute Kane avant de me retourner contre toi.

— Ma petite...

— Non, Jean-Claude, pas cette fois. Si Kane se transforme, je le bute. Si Asher s'interpose, je le bute. C'est ça, la différence entre amateurs et professionnels. Les amateurs geignent ; ils se plaignent qu'on ne respecte pas les règles, que ce n'est pas équitable, et ils implorent pitié. Les professionnels savent qu'il n'existe qu'une règle : survivre, que la violence n'est pas équitable et qu'il n'y a pas de pitié qui tienne.

— Anita, intervint Nicky. Je me fiche bien que tu tues Kane et Asher avec lui, mais tu ne le feras pas.

Je continuais à viser le front de Kane, l'endroit où la balle s'enfoncerait. J'avais déjà tiré sur des gens à cette distance. Je savais exactement ce qui se passerait. Seul le visage qui me regardait avait changé.

— Ma petite...

— Non, coupa Micah.

Laissez Nicky lui parler.

Entendre sa voix m'aida à écouter autre chose que le silence dans ma tête. Je ne ressentais rien en visant le front de Kane, rien du tout.

— Tu n'es pas seule sur le terrain, Anita, dit Nicky. Quoi que fasse Kane, on gérera. Tu n'es pas obligée de le tuer. Si tu en avais vraiment envie, ça ne me dérangerait pas, tu le sais bien.

— Je sais, chuchotai-je.

— Mais je sens ce que tu sens, et tu n'as pas envie de le tuer. Même si le silence règne dans ta tête, tes émotions attendent juste à l'entrée. Tu ne veux pas subir les retombées émotionnelles de la mort d'Asher, Anita. Si tu le tues, tu ne t'en remettras pas. Moi, je pense que c'est un connard manipulateur, mais tu l'aimes, et Jean-Claude l'aime encore plus.

— Il n'en vaut pas la peine, articulai-je soigneusement, les dents serrées.

Je ne regardais plus vraiment Kane, juste le point sur son front par lequel ma balle pénétrerait si je tirais.

— Non, en effet, acquiesça Nicky d'une voix douce.

Il s'était rapproché de moi, mais ça ne me donnait pas envie de faire pivoter mon flingue vers lui pour me protéger. Je n'avais pas confiance en Asher, qui était bien capable de faire une connerie, alors que Nicky... Nicky est violent, mais il ne fait pas de conneries. Il agit sciemment, et jamais pour la seule raison qu'il n'a pas réfléchi.

Je me retirai du silence dans ma tête, élargis ma conscience au-delà du point que je visais sur le front de ma cible, et me rendis compte que l'énergie qui se déversait de Kane avait disparu. Je clignai des yeux. Les siens étaient redevenus bruns et humains. Il avait ravalé sa bête. Il tenait toujours sa jambe blessée, mais il s'efforçait de

bouger le moins possible, comme s'il avait peur de ma réaction.

— Bien, dis-je doucement. Très bien.

— Qu'est-ce qui est bien ? demanda Nicky.

Je retirai mon doigt de la détente et levai le Browning vers le plafond, mais sans quitter l'hyène-garou des yeux.

— Tu as vu ta mort sur mon visage, Kane ?

— J'ai cru que tu allais me tuer.

— Moi aussi.

Je rangeai le Browning dans son holster sur ma hanche. Je me sentais légère et vide, pas mal, mais c'était bizarre. D'habitude, une fois que j'ai dépassé un certain stade, je vais jusqu'au bout et je tire. J'avais l'impression d'un processus incomplet.

J'ai essayé d'expliquer à des amis la différence entre ce que je fais et ce que font les autres flics, et elle est là. La plupart des policiers arrivent à la retraite sans jamais avoir dégainé leur arme de service, ou, s'ils le font, c'est dans l'idée de sauver des vies plutôt que d'en prendre. Moi, non. Quand je sors mon flingue, c'est presque toujours pour l'utiliser, et l'utiliser, pour moi, ça veut dire que quelqu'un va mourir. De manière conforme à la loi, sans que personne ne me pose de questions et sans que je doive me justifier devant quiconque. J'étais l'Exécutrice bien avant de devenir la « petite » de Jean-Claude.

— Emmenez-le hors de ma vue. Laissez-le se transformer pour guérir, mais je ne veux pas le voir.

D'autres gardes entrèrent par les rideaux, comme s'ils avaient attendu un signal de crainte de me faire sursauter et tirer sur Kane. Ils attrapèrent le métamorphe sous les aisselles et l'aidèrent à se relever. Comme il ne tenait pas debout, ils formèrent un berceau avec leurs bras et l'emportèrent ainsi, probablement vers l'infirmerie. Honnêtement, je m'en fichais, tant que c'était loin de moi.

Je me tournai vers Asher, scrutai son beau visage, me remémorai la sensation de ses baisers et de sa force.

— Je ne comprends pas ce qui est cassé en toi, mais si tu ne résous pas ton problème tu finiras par te faire tuer, ou par faire tuer Kane, ou par vous faire tuer tous les deux.

— Et c'est toi qui t'en chargeras ?

— Pas à moins que tu ne m'y obliges, mais quelqu'un le fera. Narcisse l'aurait fait s'il t'avait vu avant que Jean-Claude puisse lui parler. Tu es loin de la cour de Belle pour la première fois depuis un siècle, et tu as l'air de croire qu'aucun de nous ne serait capable de te faire du mal.

Je me rapprochai suffisamment de lui pour que sa chemise bleue trop grande me frôle. Si je l'avais cru capable de me faire du mal, je me serais abstenue. Je levai les yeux vers lui, tentant de déceler une lueur de compréhension sur ce visage magnifique, mais il dissimulait

trop bien ses émotions, et j'avais l'impression de contempler une œuvre d'art : je pouvais admirer sa beauté, mais pas avoir une conversation avec lui.

Il voulut mettre un bras autour de moi, sans doute pour m'embrasser, mais je posai ma main sur sa poitrine et reculai hors de sa portée.

— La dernière fois que tu m'as embrassée durant une de nos disputes, tu as failli me bouffer les lèvres.

— J'en suis plus désolé que des mots ne suffiraient à l'exprimer.

— Tu es désolé maintenant, mais dans la chaleur du moment tu ne réfléchis pas. Parce que nous ne sommes pas cruels comme Belle Morte, tu nous crois faibles, mais ne confonds jamais la bienveillance et la faiblesse, Asher, parce que ce n'est pas du tout la même chose.

— Je comprends.

— Vraiment ? Parce que je crois que non. Et je ne sais pas comment t'enseigner cette leçon sans te faire sérieusement mal. Faut-il en arriver là pour que tu te comportes comme quelqu'un de raisonnable ? Ne réagis-tu qu'à la cruauté ?

— Non, non, ça ne sera pas nécessaire, répondit-il d'une voix aussi atone que possible.

— Regarde autour de toi, Asher. Nous ne sommes pas des vampires tellement blasés par plusieurs siècles d'existence que nous jouons à des jeux cruels pour nous distraire, comme des enfants qui arrachent les ailes des mouches. Belle était très professionnelle quand il s'agissait de manœuvrer pour obtenir plus de pouvoir, mais sa façon de gérer sa cour, c'était du grand n'importe quoi, de l'amateurisme mal dégrossi. Je partage assez des souvenirs de Jean-Claude pour savoir qu'elle a gâché un potentiel énorme, gaspillé des tas de gens qui auraient pu l'aider et aider son entourage. Jean-Claude le déplore, et il œuvre à faire de sa propre cour un endroit différent, meilleur. Et toi, Asher, tu regrettes quelque chose ?

— Bien sûr. Je regrette une partie des choses que j'ai faites au fil des siècles. Tout le monde a des regrets, même Belle.

— Elle regrette d'avoir perdu ton adoration et celle de Jean-Claude, je l'ai senti quand elle a tenté de s'infiltrer dans ma tête, mais la seule autre chose qu'elle semble regretter, c'est que tout ne se passe pas toujours comme elle voudrait. Cela dit, elle est beaucoup plus pragmatique que toi.

— Et plus cruelle, aussi.

— En effet, mais elle ne laisse jamais son penchant pour la cruauté interférer avec ses affaires, alors que, toi, tu laisses interférer tout et n'importe quoi. Si tu avais fait de Narcisse ton animal à appeler, tu aurais vraiment pu apporter quelque chose à la table en termes de pouvoir ; au lieu de ça, tu as gaspillé ce don sur un caprice

pour faire plaisir à ton amant, sans songer une seule seconde aux conséquences. C'est comme si tu étais coincé à l'âge de quinze ans environ, et persuadé qu'il ne t'arrivera jamais rien de mal.

— Il m'est déjà arrivé des choses terribles.

— Je sais, ce qui rend ton attitude encore plus incompréhensible.

— Ma petite...

Jean-Claude se dirigea vers nous, mais je levai une main pour l'empêcher d'approcher.

— Non. Vous aussi, je vous en veux.

— Pourquoi ? demanda-t-il, sincèrement surpris.

— Où étaient vos gardes du corps ? Tous les autres avaient une protection rapprochée, mais pas vous. Vous êtes le putain de Roi d'Amérique, et vous savez qu'Asher est dangereux quand il pique une crise. Vous auriez dû avoir des gardes avec vous.

— Il n'était pas autorisé à en emmener...

— Taisez-vous, ordonnai-je.

Jean-Claude plissa les yeux.

— Vous pouvez vous fâcher contre moi si vous voulez, mais vous devez commencer à traiter Asher comme ce qu'il est et non comme ce que vous souhaiteriez qu'il soit. Il se comporte comme un enfant capricieux qui casse tout et le regrette ensuite – alors que les dégâts sont faits. Je ne veux pas que vous fassiez partie de ces dégâts un jour.

— J'aimerais dire que je ne te ferais jamais de mal, mais Anita a raison, Jean-Claude. Quand je suis d'une certaine... humeur, je ne réfléchis pas. J'ignore pourquoi.

— Alors, parle au psy qu'on t'a trouvé et tâche de comprendre avant de me forcer à te tuer. Nicky a raison, Asher, ça briserait quelque chose en moi, et Jean-Claude ne me le pardonnerait jamais, mais, crois-moi, si tu ne me laisses pas le choix, je le ferai.

Je m'approchai du vampire et lui touchai le visage. Les yeux levés vers ses cheveux dorés, ses yeux sublimes et sa bouche sensuelle, je dis ce que je pensais vraiment :

— Si tu fais quoi que ce soit pour endommager la structure de pouvoir de Jean-Claude ou le travail de Micah avec la Coalition sans les consulter au préalable, tu seras puni, et si tu ne réagis pas quand on te traite bien je trouverai quelqu'un pour te traiter mal. Si le seul moyen pour que tu apprennes est de graver la leçon dans ta peau, de la peindre avec ton sang ou de l'épeler avec des cris de douleur... on le fera.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Asher tout bas.

Et très lentement, très prudemment, comme s'il s'attendait à ce que je proteste, il posa sa main par-dessus la mienne sur sa joue.

— J'espère que non, parce que, si la douleur ne fonctionne pas, la seule chose qui restera, c'est la mort. Tu comprends ? énonçai-je avec

soin.

— Maintenant, oui.

— Bien. Kane a peur de moi désormais, et ça aidera, mais, toi, tu n'as pas peur de moi. Je ne peux rien y changer sans abîmer notre relation davantage que tu ne l'as déjà abîmée aujourd'hui.

— Je suis désolé, Anita, sincèrement. Je peux t'embrasser ?

— Non, je ne veux pas que tu me fasses oublier ce moment, et je ne veux pas que tu croies qu'une petite séance de sexe et de bondage suffira à tout arranger, parce que ça ne sera pas le cas. On y reviendra peut-être, mais ça ne voudra pas dire que ce que tu viens de faire n'était pas grave.

— Tu... tu te refuserais à moi ?

— Là tout de suite, te laisser nous attacher, Nathaniel et moi, et nous retrouver à ta merci en te faisant confiance pour tenir compte de nos mots d'arrêt ne me semble pas une très bonne idée.

— Et j'en suis encore plus désolé. Vous comptez tous les deux pour moi. Je vous aime.

— Alors, prouve-le, parce que, pour le moment, je ne me sens pas très valorisée ou aimée.

Je détachai ma main de son visage et reculai.

Nathaniel me rejoignit, très séduisant dans le costume noir sur mesure qui lui allait comme un gant européen, une chemise couleur lavande et une cravate noire semée de minuscules fleurs de lys. Ça faisait paraître sa peau plus bronzée, ses cheveux attachés en une longue tresse encore plus roux, ses yeux presque violets – même s'ils l'étaient peut-être à cause de sa colère. Prenant ma main, il dit à Asher :

— J'espère que tu parviendras à regagner notre confiance, sinon, ton corps me manquera.

Pas « Tu me manqueras », mais « Ton corps me manquera ». Je trouvai la formulation intéressante, et apparemment Asher aussi.

— Mon corps, mais pas moi. J'ai donc été un mauvais dominant pour toi, car tu devrais m'aimer autant que je t'aime, mon chaton aux yeux lilas.

Il toucha le visage de Nathaniel, mais ne reçut en retour qu'un regard glacial.

— Tu es tellement obsédé par Kane que tu ne t'occupes plus de nous, lui reprocha le léopard-garou.

Asher laissa retomber sa main.

— Je ne m'étais pas rendu compte que je vous négligeais.

— Toi et moi, on fait juste du bondage avec Nathaniel, et parfois sans lui, mais je ne me sou mets à toi qu'au lit et dans le donjon. Un véritable soumis a besoin de plus d'attention.

— Je m'occuperai mieux de vous, c'est promis.

Asher jeta un coup d'œil à Jean-Claude et Richard, qui se tenaient sur le côté.

— Et Dem dans tout ça ? interrogea Nathaniel.

Asher tourna son regard vers le tigre-garou, qui était resté avec les gardes au lieu de s'avancer comme Nicky. Je me demandai s'il s'était abstenu parce qu'on lui en avait donné l'ordre, ou parce qu'il craignait de faire du mal à Kane ou à Asher. Dieu sait qu'il aurait eu des excuses.

Asher le toisa d'un air... dédaigneux, je n'ai pas d'autre mot pour le décrire. Dem dut éprouver comme un coup de poignard en plein cœur.

— Je suis engagé envers Kane désormais. Je conserverai les relations qui m'apportent des choses qu'il ne peut pas me donner, mais ce que je fais avec Dem est trop... classique. Il ne comble aucun besoin qui ne soit déjà satisfait par Kane, Jean-Claude, Anita et toi.

Mon cœur se serra de l'entendre rejeter ainsi l'amour de Dem, et je pris conscience que les émotions de mon tigre doré rejaillissaient sur moi. Il souffrait trop pour que ses boucliers restent complètement étanches, et je n'aurais pas voulu qu'ils le soient. À quoi bon partager les émotions de quelqu'un si on ne peut pas l'aider à gérer les plus difficiles d'entre elles ?

— Seigneur ! Asher, tu te soucies d'autres sentiments que les tiens ? lança Sin depuis le fond de la pièce, vers lequel les gardes l'avaient fait reculer pour le mettre à l'écart du danger.

Il s'entraîne à se battre, mais ce n'est pas un garde, donc, en cas d'urgence, on le traite comme ce qu'il est : un gardé. Il s'approcha de Dem et l'étreignit. Il était presque aussi grand que le tigre doré, mais le fait de vouloir tout arranger avec un câlin restait une impulsion très juvénile.

Dem sursauta et voulut rester en mode stoïque, puis il rendit son étreinte à Sin, ses cheveux blonds se mêlant aux cheveux noirs de ce dernier. Lorsqu'ils se séparèrent, ce fut sur le visage de Sin que je vis couler des larmes, comme s'il pleurait à la place de Dem parce que celui-ci ne voulait ou ne pouvait pas le faire.

Micah fut le suivant à s'approcher de Dem et à lui tendre la main, puis à le serrer contre lui d'un seul bras en une accolade un peu maladroite vu que Dem mesure trente centimètres de plus que lui.

— Tu mérites quelqu'un qui te traitera mieux que ça, Dem, lui dit-il.

Nicky fut le suivant à étreindre le tigre doré. Il posa une main sur sa nuque, sous ses cheveux blonds mi-longs, et posa son front sur celui de Dem. Je vis ses lèvres remuer tandis qu'il lui disait quelque chose que je ne pus entendre, mais qui fit sourire Dem.

Domino aussi vint le serrer dans ses bras en se contentant de

dire :

— Je suis désolé, mon pote.

— Merci, mon frère.

Nathaniel se pressa contre Micah et lui murmura quelque chose que, là encore, je n'entendis pas même si je vis bouger ses lèvres. Micah acquiesça et me fit signe. Je les rejoignis et pris la main de Micah. Nous rapprochâmes nos têtes, et Micah expliqua :

— Nathaniel voudrait la permission de coucher avec Dem en tant qu'ami.

— Il me semblait bien qu'ils avaient discuté de cette possibilité tous les deux, mais je croyais que tu étais contre.

— Au début, j'étais jaloux, c'est vrai, mais je ne peux ou ne veux pas faire certaines choses avec Nathaniel. J'ai découvert que je ne sais pas comment je réagirai dans certaines situations jusqu'à ce que j'essaie, mais, quoi qu'il arrive, je promets de ne pas en vouloir à Dem parce qu'ils auront couché ensemble une fois, même si je ne peux pas en supporter davantage.

Nathaniel me regarda.

— Ça ne t'ennuierait pas ?

— Je pense que non. Je veux dire, je couche déjà avec vous deux, et je sais pour avoir été dans un lit avec Asher et toi que certains trucs de mecs entre eux te manquent. Donc, si Micah est d'accord, ce n'est pas un problème pour moi. On demande à Jean-Claude ?

— Tu es la seule d'entre nous qui couche avec lui, fit remarquer Micah, et il t'a déjà donné la permission de coucher avec Dem.

— Il se peut que Dem soit en train de négocier quelque chose avec lui, révélai-je.

Micah soupira.

— D'accord. Alors, il faut lui demander.

— Un autre moment de romantisme spontané gâché par les négociations poly, dis-je en souriant.

— C'est toujours mieux que de ne pas en parler et que ça nous explose à la figure plus tard, répliqua Micah.

Nathaniel acquiesça. Nous fîmes signe à Jean-Claude et Dem de nous rejoindre devant la cheminée, et nous leur demandâmes. Oui, au début, ça fait bizarre de poser des questions aussi directes, mais je vous assure que c'est le seul moyen de gérer un groupe poly, surtout aussi évolutif que le nôtre. Asher venait de démontrer ce qui se passe quand on ne parle pas aux gens qui partagent notre vie, et ce n'était pas beau à voir.

Jean-Claude finit par donner à Dem un baiser très doux mais très consciencieux. Puis il se tourna vers Asher et dit :

— Un amant qui n'apprécie pas le bondage mais qui partage mon lit de toutes les autres façons possibles est un cadeau précieux pour

moi, un cadeau que je ne rejetterais pas à la légère.

— Tu veux dire, comme je viens de le faire ?

— Je ne comprends pas ton engouement pour Kane, mais c'est ainsi que fonctionne l'amour, non ?

— Vous vous êtes consultés tous les cinq, mais jamais vous ne demandez ma permission ni celle de Richard.

— Ne me mêle pas à ça, Asher, lança Richard, qui s'était rassis sur le canapé.

— Mais n'avons-nous pas des droits, nous aussi ?

— Étant donné que tu n'as prévenu personne de ce que tu comptais faire avec Kane, à ta place, je ne m'aviserais pas de râler qu'on ne me consulte pas sur les relations au sein de mon groupe poly et BDSM.

— Je m'efforcerai de faire mieux à l'avenir.

— Tu auras du mal à faire pire, grognai-je.

— Vous allez inclure Dem pour me punir ?

— Pour l'amour de Dieu, Asher ! s'exclama Micah. Tu n'es pas le centre du monde et l'unique raison pour laquelle les gens agissent autour de toi. Jean-Claude et Nathaniel manquent d'un partenaire masculin qui soit prêt à tout faire avec eux et qui ne fasse pas déjà partie de leurs relations BDSM, et, grâce à toi, Dem a besoin de nouveaux compagnons de lit. Dem et Nathaniel seront des amis qui couchent ensemble. Jean-Claude et Dem seront amants, et Dem deviendra un des donneurs de sang réguliers de Jean-Claude. Tout le monde obtient quelque chose qui lui manquait.

— Et toi, Richard, le fait qu'ils rajoutent Dem à leur groupe ne te dérange pas ?

— Non. J'ai déjà poussé mes relations avec Jean-Claude au maximum de ce dont je suis capable, et ce n'est pas assez pour lui. Si Dem peut satisfaire à ses autres besoins, génial, du moment qu'on ne me demande pas de partager un lit, ou Jean-Claude et Anita, avec Dem dans le cadre d'une relation de groupe. Jean-Claude et toi avec Anita, c'est le maximum de testostérone que je peux supporter. Nathaniel et moi n'avons aucun autre lien que le fait de nous partager parfois Anita, Jean-Claude et toi, donc ce qu'il fait ne me concerne pas. Je vois tout le monde une fois par mois, peut-être deux ; tant que ma relation avec eux n'est pas affectée, le reste les regarde.

— Tu es si logique. Je crains qu'il ne soit pas si facile de raisonner, mon cœur.

— Pourquoi ça t'embête qu'on récupère ce dont tu ne veux plus ? interrogea Nathaniel.

— Dem ne signifie rien pour moi.

— Merci, Asher. Vraiment, merci, dit Dem.

— Je connais un moyen d'effacer ta tristesse, annonça Nathaniel.

— Comment ? demanda le tigre doré sans avoir l'air de trop y croire.

— Tiens-toi bien.

Dem parut perplexe, mais je le vis se tendre comme s'il était sur le point de soulever quelque chose de lourd. Nathaniel lui posa les mains sur les épaules et sauta pour lui nouer ses jambes autour de la taille, puis l'embrassa. D'abord surpris, Dem ne tarda pas à se détendre. Il posa une main sur l'arrière du crâne de Nathaniel, puis se mit à jouer avec sa tresse tout en le tenant par la taille de l'autre main – même si j'étais à peu près certaine que Nathaniel n'avait pas besoin d'aide.

Je les regardai échanger un baiser long et profond, en y mettant de plus en plus de langage corporel, et mon bas-ventre se contracta si fort que je dus me rattraper à la cheminée. Tout le monde a ses petites perversions ; moi, j'adore regarder mes partenaires masculins faire des choses ensemble.

— Je regrette de ne pas trouver ça aussi excitant que toi, dit Micah en me serrant contre lui.

— Je le regrette aussi.

Nathaniel rompit son baiser avec Dem pour dire :

— Et moi donc.

— Moi pas, parce que, sinon, Nathaniel n'aurait pas besoin de moi, dit le tigre doré.

— Micah est trop bien monté pour la sodomie, donc, tu aurais quand même une utilité, répliqua Nathaniel en lui souriant, le visage à quelques centimètres du sien.

Dem grimaça, mais pas de douleur, je crois : il venait juste d'avoir une réaction similaire à celle qui m'avait fait agripper la cheminée.

— Tu n'aimes que recevoir ?

— Oh ! Je peux donner aussi.

— Dans les deux cas, c'est au-delà de mes limites de confort, déclara Micah. Désolé.

Je le serrai contre moi.

Les deux vampires et Richard avaient gardé le silence. Il fut un temps où j'aurais demandé pourquoi, mais j'ai appris que si l'ignorance n'est pas toujours mère de sérénité, parfois, vous n'avez vraiment pas besoin de tout savoir.

Dem reposa Nathaniel par terre, et le léopard-garou m'adressa ce sourire qui me prévient qu'il va dire soit quelque chose de merveilleux, soit quelque chose qui me fera frémir en présence d'un public trop nombreux.

— J'adore que tu aimes me regarder coucher avec d'autres gens.

— Oui, à condition que je puisse participer aussi à un moment.

— Il fallait le dire.

Dem me tendit sa main en souriant. Micah m'embrassa sur la joue.

— Vas-y.

Je rejoignis les deux autres métamorphes et les laissai m'attirer entre eux. Nathaniel me prit par la taille et me souleva afin que je puisse embrasser Dem tandis que lui-même enfouissait son nez entre mes seins. Oui, j'étais toujours habillée, mais ça commençait à faire un peu trop pour moi dans ce contexte.

— Vous auriez de la place quelque part pour un type hétéro ? demanda Sin.

— Si on avait une ou deux filles de plus, on pourrait faire une sacrée couronne de pâquerettes, répondit Dem.

Il y eut un mouvement parmi les gardes. Pivotant dans l'étreinte de Dem et Nathaniel, je vis que trois des gardes Arlequin avaient posé un genou en terre près de nous. Echo inclina sa tête aux courts cheveux noirs et Fortune sa tête aux courtes boucles bleues. Qu'elles se portent volontaires ne me surprit pas, puisqu'elles étaient venues à la réunion de tigres en tant que partenaires potentielles pour moi, mais Magda la lionne-garou les accompagnait, et, ça, je ne l'avais pas vu venir.

— Si cela vous sied, Maîtresse, nous serons très heureuses de vous aider à compléter votre couronne de pâquerettes, affirma Echo.

Elle leva la tête, braquant sur moi la force de son regard bleu foncé souligné par son teint pâle et ses cheveux noirs. Son visage avait un ovale délicat, et elle n'était pas beaucoup plus costaud que moi, mais quelque chose en elle m'évoquait Jean-Claude – sans doute la combinaison peau-teint-cheveux. Ce qui n'était pas une mauvaise chose.

— Je ne sais pas quoi répondre. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

— Aucun de nous ne dira rien tant que tu n'auras pas parlé, déclara Micah.

Les autres acquiescèrent.

Je soupirai. C'était moi la fille, et la plus susceptible de ne pas vouloir que d'autres femmes se joignent à nous. Je demandai à Nathaniel et à Dem de me poser pour être au moins debout sur une surface solide.

Domino s'avança :

— Excuse-moi, mais tu ne devrais pas discuter avec Jade avant d'accepter d'autres maîtresses ?

— Je lui ai dit il y a plusieurs semaines que je cherchais des femmes bisexuelles, que ça ne me convenait pas d'être avec quelqu'un qui ne supporte pas les hommes.

Et je l'avais fait. Simplement, je ne m'attendais pas à avoir autant de candidates si rapidement.

Fortune leva la tête vers moi, l'ébauche d'un sourire faisant frémir sa large bouche. Ses yeux bleu sur bleu brillaient comme si elle connaissait une blague que j'ignorais. Echo m'observait toujours. Je tournai mon attention vers Magda, avec ses épais cheveux blonds coupés au-dessus des épaules. Elle avait vraiment besoin d'un nouveau coiffeur, mais, si on l'incluait à notre groupe, Jean-Claude l'aiderait comme il m'avait aidée. Elle me scrutait de ses yeux gris-bleu, que le noir de l'uniforme des gardes faisait paraître presque complètement gris.

— D'accord. Avec Echo et Fortune, je suppose qu'on peut faire ce que j'ai fait quand les tigres sont arrivés en ville au tout début.

— Les embrasser, compléta Dem.

— À moins que tu aies une meilleure idée.

Il secoua la tête.

— Magda, avant même d'en arriver là, j'ai besoin de savoir pourquoi diable tu fous des raclées à Kelly alors que ça ne te rapporte rien.

— J'ai cessé de la défier. Elle peut conserver sa place au sein de la troupe.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi avoir changé d'avis ?

— Je ne le faisais que pour qu'elle te demande d'intervenir.

— Tu voulais que je fasse quoi ? Que je te punisse, que je me batte avec toi ?

— Je voulais que tu me remarques. Jusqu'ici, j'ai toujours été irréprochable dans mon travail et je me suis entraînée au maximum de mes capacités, mais tu ne voyais rien.

— Bien sûr que si. Tu es très forte à l'entraînement.

— Je pensais que tu ne voyais rien.

— Désolée, j'aurais dû te féliciter. La prochaine fois que tu as besoin de quelque chose, demande, ne va pas foutre une raclée à quelqu'un juste pour attirer mon attention, d'accord ?

— Quand j'ai pu dormir près de toi et t'aider à guérir, j'ai compris que tu m'avais enfin remarquée.

Je ne sus pas quoi répondre. Elle semblait croire que je l'avais réclamée spécifiquement, alors que Lillian m'avait juste proposé son nom par défaut. Mais Kelly n'avait plus rien à craindre d'elle, et c'était tout ce qui comptait. Je me tournai vers Nicky.

— C'est bon pour toi ? Tu es son Rex.

— Je ne couche pas avec elle ; sa vie sexuelle la regarde.

— Super.

Je reportai mon attention sur Magda et les autres, à qui je fis signe de se lever. Il y eut un moment de flottement comme je regardais les trois femmes plantées devant moi en me demandant si je

voulais les inclure non seulement dans ma vie, mais dans le groupe que je formais avec les hommes de ma vie. Comment prendre ce genre de décision ? C'était une situation hyper bizarre, et l'une d'elles seulement était une tigresse, donc ça ne m'aidait pas beaucoup pour cette histoire de cérémonie d'engagement.

Je pivotai vers Jean-Claude.

— Un petit coup de main ?

— Qu'attends-tu de moi, ma petite ?

— Je pense qu'il faut qu'elles embrassent tout le monde, et pas juste moi, pour voir s'il y a une étincelle, parce que je refuse d'ajouter à mon entourage une autre femme incapable de fonctionner avec les hommes de ma vie.

— Mais tu dois les embrasser la première, parce que, moi, je refuse d'ajouter à mon entourage une autre femme qui refusera de coucher avec toi. Envie m'a servi de leçon.

— D'accord.

Je reportai mon attention sur les trois femmes en me demandant par laquelle commencer.

— On pourrait faire ça par ordre de taille, de la plus petite à la plus grande, ou l'inverse, suggéra Fortune en souriant.

— Je sais que vous blaguez, mais je n'ai pas de meilleure idée.

Je m'approchai d'Echo, qui ne faisait que cinq ou six centimètres de plus que moi. Je scrutai son visage et, de nouveau, il me sembla la reconnaître, comme si je l'avais déjà vue ailleurs, mais ça ressemblait plutôt au sentiment de déjà-vu qui me donne à croire que les souvenirs de vies antérieures ne sont pas une idée si débile que ça.

Gênée, je posai une main sur sa joue et avançai la tête pour l'embrasser. Elle vint à ma rencontre, et nos lèvres se touchèrent. Ce fut un contact très doux qui, comme chaque fois que j'embrasse une femme, me fit penser qu'elles avaient vraiment une petite bouche. Je m'écartai d'elle sans trop savoir que penser. Ce n'était pas nul, mais, en matière de sexe, l'expérience m'a appris que je suis beaucoup plus difficile avec les femmes qu'avec les hommes.

— Maintenant, Fortune, dit Echo.

Je fis un pas de côté. Fortune mesurait au moins un mètre soixante-dix, et je dus me coller contre elle comme je le fais avec Nathaniel. Elle m'entoura de ses bras, et il me parut naturel de lui rendre la pareille tandis qu'elle se penchait et que je me dressais sur la pointe des pieds.

Nos lèvres se touchèrent en un baiser aussi doux que celui que je venais de partager avec Echo, puis Fortune pressa sa bouche plus fort sur la mienne, et je réagis, si bien que les doigts de chacune pétrirent le dos de l'autre, que nos langues firent connaissance et que, lorsque nous nous séparâmes, Fortune partit d'un rire excité et nerveux. Quant

à moi, j'étais un peu essoufflée mais souriante.

— Pas mal, commentai-je.

— Je pourrai réessayer après Magda ? réclama Echo.

— Pas de problème.

Je me plantai devant la dernière des trois femmes. Elle devait faire au moins un mètre soixante-quinze, et, avec ses bottes, elle culminait à un mètre quatre-vingts. Je levai les yeux vers elle, une main sur la hanche.

— Tu n'aimes pas les grandes ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas été avec assez de femmes pour avoir des préférences, mais il me semble que je les préfère plus petites. Je ne sais pas.

Elle se laissa tomber à genoux et se retrouva la tête au niveau de ma poitrine. A présent, c'était elle qui levait la tête vers moi.

— Mieux ?

— En fait, oui.

Je m'approchai d'elle et passai mes bras autour de ses épaules comme si je savais ce que je faisais pendant qu'elle glissait les siens autour de ma taille. Elle renversa la tête en arrière tandis que je me baissais, et nos bouches se rencontrèrent.

Au début, elles s'agacèrent mutuellement, se touchant à peine avant de s'écarter comme si chacune de nous se dérobaient par coquetterie. Puis Magda glissa sa main dans mes cheveux et tira juste un peu. Je dus reprendre mon souffle, et elle introduisit sa langue dans le O surpris de ma bouche pour m'embrasser avec ardeur, en me mordant légèrement les lèvres. Je fondis contre elle comme je l'aurais fait avec un homme. Quand nous nous séparâmes, ses yeux avaient viré à la couleur ambrée des yeux de lion, et je souriais bêtement.

— Je crois qu'on tient une gagnante, commenta quelqu'un – je n'aurais su dire qui.

— Il n'y a ni gagnants ni perdants. Ici, tout le monde partage, rappelai-je.

Echo vint vers moi.

— Je peux ?

J'acquiesçai, et, cette fois, elle se drapa autour de moi comme si elle en avait vraiment envie. Je sentis nos poitrines se presser l'une contre l'autre tandis qu'elle m'embrassait avidement, ma langue dardant entre les pointes délicates de ses canines – un défi, étant donné sa bouche plus petite que celle des vampires mâles auxquels j'étais habituée. Je me surpris à me demander à quoi ressemblaient ses seins hors de son tee-shirt, et je compris que je voulais le savoir. Une partie de cette pensée me venait sans doute des hommes qui nous entouraient, mais je m'en fichais, parce que c'était bon pour moi aussi.

Les trois femmes s'approchèrent des hommes afin de voir si ce

serait bon pour eux aussi. Fortune embrassa Sin comme si elle voulait lui grimper dans la gorge. Micah et Echo allaient bien ensemble, sans doute à cause de leurs tailles respectives. Magda commença par mettre un genou à terre devant Jean-Claude, qui la releva pour l'embrasser. Il dut la prévenir qu'elle risquait de se couper sur ses crocs si elle ne faisait pas attention, mais, à part ça, il n'eut pas l'air mécontent de leur échange.

Laissant Sin essoufflé et l'air vaguement hébété, Fortune s'approcha de Dem. Leur baiser fut entrecoupé de rires, mais non dénué d'enthousiasme. Echo délaissa Micah pour embrasser Nathaniel, et termina en lui léchant le cou jusqu'à ce qu'il frissonne sous sa langue. Magda ne parut pas très à l'aise avec Micah, ni avec Nathaniel. Jean-Claude et Echo échangèrent un baiser étrangement prudent, puis Fortune s'approcha du vampire en souriant, et ça fonctionna mieux entre eux. Magda et Dem s'embrassèrent comme s'ils se battaient pour voir qui aurait le dessus, mais eurent l'air d'apprécier tous les deux. Fortune semblait compatible avec tout le monde.

Richard ne prit pas part à l'expérience, et ni Jean-Claude ni moi ne le lui proposâmes. Il n'était pas là assez souvent pour exprimer un avis ; nous étions tous d'accord sur ce point. Ça changeait un peu – en bien. Pour le reste, nous étions en train de chercher un moment pour négocier ce que chacun ferait au lit avec les autres quand mon téléphone sonna. C'était l'agent spécial Brent.

— Émission en direct prévu pour dans une heure. Il faut que vous soyez là avant.

— J'arrive.

Je raccrochai et me tournai vers tous mes partenaires actuels ou potentiels.

— Je suis plus désolée que je ne saurais le dire, mais je dois y aller.

— Tu es officier de police. Ton devoir passe en premier, acquiesça Magda.

— On comprend la notion de devoir, affirma Echo.

— On la comprend mieux que personne de ce côté de l'enfer, ajouta Fortune.

Je me souvins qu'elles avaient toutes servi la Mère de Toutes Ténèbres en tant que gardes du corps, espionnes et assassins pendant des centaines voire des milliers d'années. En matière de devoir, difficile d'en demander davantage à quelqu'un.

— J' imagine que oui.

— Vas-y, ma petite. Nous, nous allons discuter, mais nous attendrons ton avis avant de prendre une quelconque décision.

J'embrassai Jean-Claude pour lui dire au revoir, puis fis de même avec tous mes autres hommes, y compris Richard.

— Et moi, je n'ai pas droit à un baiser ? réclama Asher.

— Non.

— Plus jamais ?

Il parut triste, même si je savais qu'il faisait semblant au moins en partie.

— Ne me cherche pas ce soir, Asher. Même toi, tu n'es pas assez beau pour me faire oublier tes conneries de tout à l'heure.

Le vampire voulut protester, mais je levai la main et dis :

— Assez.

Comme je ne savais pas de quelle façon me comporter vis-à-vis des trois femmes, je proposai :

— Pour les bisous avec vous, on négociera plus tard.

— J'ai hâte, déclara Fortune.

— Moi aussi, dit Magda.

Echo me souffla un baiser.

Je les quittai pour aller regarder du porno zombie en direct et tenter d'attraper le salopard maléfique qui était responsable de cette sinistre entreprise. La journée avait été bien remplie, et la nuit s'annonçait pareille. D'un autre côté, hormis pour l'ajout de quelques femmes, elle n'était pas si différente des autres.

Chapitre 59

On nous mit dans une des salles de conférences ; je supposai que Dolph avait besoin de récupérer son bureau. Cela donna à Brent la place d'installer ce qui ressemblait à un gigantesque écran de télévision plat, mais qui était en réalité un nouveau moniteur ; ainsi, nous ne serions pas obligés de nous masser autour de son ordinateur portable. Franchement, un écran plus petit m'aurait suffi. Je n'avais aucune envie de voir magnifiée la lueur de terreur dans les yeux de la zombie, merci bien, et il me sembla que Manning et Gillingham partageaient cet avis.

Contrairement à la plupart des vidéos, cette émission en direct débutait par une image de la chambre encore vide. Je pensais qu'elle emplirait tout l'écran mais, en réalité, il y avait une barre latérale dédiée à la conversation. Le pseudonyme de Brent faisait partie d'une série de trente dont les propriétaires bavardaient avec le modérateur et les autres clients. Ils expliquaient ce qu'ils voulaient que la zombie fasse, ou qu'on fasse à la zombie. Puis le modérateur tapa : « Nous avons assez de requêtes, place à notre star. »

Une voix d'homme ordonna :

— Ouvre la porte et entre dans la chambre.

L'unique porte de la pièce pivota sur ses gonds, révélant la zombie blonde qui figurait dans la toute première vidéo. Elle n'était pas plus décomposée que la dernière fois que nous l'avions vue, avec son beau visage en partie cadavérique seulement, mais on avait échangé sa tenue funéraire contre une nuisette rouge et des escarpins assortis. Elle fit docilement un pas à l'intérieur de la pièce et s'immobilisa.

— Referme la porte derrière toi et avance encore. De nouveau, elle obtempéra. Elle n'avait pas d'autre choix, mais un esprit cohabitait dans son corps avec son âme, aussi y mettait-elle autant de défi que la magie l'y autorisait. J'applaudis mentalement cet effort, même s'il me la rendait plus réelle. Ce serait difficile de faire comme si elle n'était qu'une zombie et pas une personne – une victime – et, du coup, regarder la suite m'affecterait davantage. Sans distance émotionnelle, nous étions tous bons pour faire des cauchemars.

— Va jusqu'au lit, ordonna la voix d'homme.

Elle continua à avancer. Nous ne voyions pas ses yeux, et à peine le reste de son visage, parce que ses cheveux pendaient en avant jusqu'à dissimuler son profil.

— Assieds-toi sur le côté du lit.

L'homme devait se trouver dans le même coin de la pièce que durant les vidéos précédentes, mais, cette fois, on ne voyait rien de lui ; il n'était qu'une voix désincarnée.

— Quand vous voulez, Anita, dit Brent.

J'avais été briefée ; tout ce que je devais faire, c'était utiliser ma nécromancie sur la zombie et sur l'homme qui la commandait. Depuis notre visionnage précédent, j'étais certaine qu'il avait un lien avec elle. Ce soir, il s'agissait de voir si je pouvais sentir davantage de choses en direct. À la base, ça avait l'air d'une bonne idée, mais voir la zombie comme ça me foutait vraiment les boules. Merde !

J'avais baissé mes boucliers pour sonder les vidéos ; cette fois, j'étais juste censée utiliser ma nécromancie. J'ouvris cette part de moi comme on desserre le poing, sauf qu'au lieu de la projeter à l'intérieur d'une tombe ou de tout un cimetière je la braquai sur la zombie à l'écran. J'ignore à quoi je m'attendais, mais rien ne se produisit. Mon pouvoir ne savait pas où aller, ni comment y aller.

Gillingham frissonna et se frotta les bras comme si elle avait froid.

— Votre pouvoir est stupéfiant, mais il remplit la pièce comme s'il allait finir par nous noyer.

— Intéressant. Il m'est arrivé de décrire une énergie lycanthropique vraiment intense de la même façon.

— Vraiment ?

Elle commença à me poser des questions, mais Manning nous coupa la parole :

— Concentrez-vous, mesdemoiselles. Vous comparerez vos notes plus tard.

Gillingham parut embarrassée. Moi, j'avais d'autres soucis.

— Je ne sais pas comment atteindre la zombie avec mon pouvoir.

— Elle n'est pas vraiment là, mais à des kilomètres d'ici, voire des centaines de kilomètres, acquiesça Brent. Ça complique les choses.

— Comment puis-je diriger ma nécromancie ?

— Essayez de toucher l'écran, suggéra-t-il. Parfois, ça aide.

Ça valait la peine d'essayer, alors je m'approchai et posai ma main sur l'image de la zombie. Fermant les yeux, je projetai ma nécromancie à travers mes doigts et à l'intérieur de l'écran comme je le faisais dans le sol pour explorer une tombe, fouiller un cimetière ou chercher des vampires. Tous les morts m'appartenaient, tous jusqu'au dernier, y compris la zombie sur l'écran, même si elle se trouvait à des centaines de kilomètres.

Je rouvris les yeux et la scrutai à quelques centimètres de distance. Elle avait toujours un œil bleu et l'autre gris et desséché comme tout ce côté de son visage. Mais ce n'était pas la

décomposition qui rendait ses yeux fascinants, c'était la terreur et l'impuissance dans son regard. Je voulais tellement l'aider ! Je voulais tellement la trouver et l'aider ! Ce que lui faisait cet homme, c'était mal ; je voulais y remédier et la sauver. Alors, je priai :

— Mon Dieu, aidez-moi à la trouver. Aidez-moi à la délivrer.

Elle écarquilla les yeux, et j'éprouvai le choc d'une connexion. Je la tenais. Je sentais un fil de pouvoir de moi à elle, et je ne pouvais plus me mentir à moi-même : c'était bien une personne.

— Que venez-vous de faire à l'instant, Anita ? interrogea Brent.

— Je sens la zombie. Je la tiens.

— Je vous sens à travers le clavier et tout le reste de mon équipement. Merde ! Le modérateur vient juste de taper : « Qui êtes-vous ? ». Je crois que c'est de vous qu'il parle.

La voix désincarnée dans le coin ordonna :

— Allonge-toi sur le lit.

— Il répète « Qui êtes-vous ? » au milieu des dialogues des clients, rapporta Brent.

L'homme qui allait être le partenaire de la zombie entra dans le champ. Il était jeune et athlétique, avec le genre de tablettes de chocolat qu'on ne peut obtenir et entretenir qu'au prix de gros efforts sportifs et nutritionnels. Si son visage était aussi spectaculaire que son corps, il aurait pu faire du cinéma, mais impossible de le savoir car il portait une de ces capuches en cuir noir qui dissimule toute la figure à l'exception de la bouche. Même les trous pour les yeux étaient recouverts de résille, empêchant de distinguer leur forme et leur couleur.

— Merde ! jurai-je.

— Quoi ? demanda Manning.

— Elle a peur.

— Ouais, ça se voit dans ses yeux.

Je secouai la tête.

— Vous le sentez ? s'enquit Gillingham.

J'acquiesçai, mais ce n'était pas seulement ça. Je pouvais... entendre la zombie.

— Elle prie. Elle appelle au secours pour qu'on vienne la sauver.

— Vous n'êtes pas télépathe, fit remarquer Gillingham. Comment le savez-vous ?

— Ce ne sont pas ses pensées que j'entends, juste sa prière.

— Intéressant.

— Les clients commencent à quitter la discussion alors que le spectacle n'a même pas commencé, annonça Brent. En principe, ils ne s'en vont pas aussi vite et aussi nombreux.

— Alors, que se passe-t-il ? demanda Manning.

— On était trente au début, maintenant on n'est plus que vingt...

dix-neuf...

— Le modérateur continue à taper : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? », dit Gillingham.

— Je crois qu'il parle pour le type dans le coin.

J'aurais pu déplacer mon regard de quelques centimètres pour lire les dialogues dans la barre latérale, mais je ne voulais pas quitter la zombie des yeux. Je la sentais ; je ne voulais pas perdre la connexion.

— Oh oh ! lâcha Brent.

— C'est-à-dire ? demanda Manning.

— Je viens de recevoir un message privé du modérateur. Il me demande de m'en aller, en me disant que je serai remboursé et que je recevrai un crédit pour une autre séance, mais que je dois me déconnecter tout de suite.

— Alors, fais-le.

— Si je me déconnecte, le lien psychique d'Anita se brise et ma couverture est foutue. Mais si je ne me déconnecte pas tous les autres vont finir par se barrer.

— Et comme mon énergie continuera à se faire sentir votre couverture sera foutue de toute façon.

— Oui.

— On ne peut pas gagner, résuma Manning.

— Malheureusement, acquiesça Brent, les doigts hésitant au-dessus du clavier.

— Alors, répondez à sa question, suggéra Gillingham.

— Quelle question ?

— Dites-lui qui est là.

— Le FBI ?

— Anita Blake. C'est son énergie qu'il sent et qui l'affole.

— Ça ne vous dérange pas qu'on vous balance à ce taré ? s'enquit Brent.

— Ce taré, vraiment ?

— J'emploierai le vocabulaire standard plus tard dans mon rapport. Pour le moment, vous devez décider très vite si vous voulez que ce type, que ces gens sachent qui vous êtes.

— Une fois qu'ils le sauront, ils pourront facilement vous trouver, intervint Manning. Les journaux ne parlent que de vous en ce moment.

— Qu'ils viennent. Ça nous donnera une meilleure chance de les attraper.

— Vous êtes sûre ?

— Il faut se décider tout de suite, nous pressa Brent. Il est en train de contacter les autres clients après moi dans la liste. S'ils se déconnectent tous avant nous, on l'aura perdu.

— Une manœuvre audacieuse, c'est notre seule chance, déclara Gillingham.

— Faites-le, dis-je.

— Va pour la manœuvre audacieuse.

Entre les « Qui êtes-vous ? » du modérateur, Brent tapa : « Anita Blake, et vous ? ».

— Un nouveau message privé, rapporta-t-il quelques instants plus tard. « Que voulez-vous ? ».

— Ce serait trop direct de répondre : « Votre tête au bout d'une pique ? » demandai-je sans quitter la zombie des yeux.

— Un peu agressif, oui. Plus longtemps on arrive à le garder en ligne, plus grandes seront les chances que nos techniciens parviennent à remonter à la source.

— Vous voulez dire, l'endroit où ils filment ?

— Si nous avons beaucoup, beaucoup de chance, oui.

— Il redemande « Que voulez-vous ? ».

— Tapez : « Vous le savez bien ».

— Vraiment ? s'étonna Brent.

— Tape, c'est tout, ordonna Manning.

J'entendis un cliquetis de touches.

— Envoyé.

— « Non, je n'en ai aucune idée », a répondu le type.

— menteur. Traitez-le de menteur, réclamai-je.

Brent se remit à taper, puis lut à voix haute :

— « Nous n'enfreignons aucune loi avec ces vidéos ».

— Répondez-lui : « Non, pas avec les vidéos, mais où vous procurez-vous ces zombies ? ».

— Il dit : « Quelqu'un les relève pour nous ».

Je posai mon autre main sur le coin de l'image où l'homme devait se tenir et cherchai sa connexion avec la zombie. Là, une ligne de pouvoir incandescente.

— Dites-lui qu'il ment, que c'est lui qui les relève.

— « Nous tuerons la personne qui nous a vendus ».

— Anita, essayez de faire faire à la zombie quelque chose qu'il ne lui a pas ordonné, lança Gillingham.

— Je ne peux pas contrôler la zombie de quelqu'un d'autre, à plus forte raison à travers un ordinateur.

— Cessez de dire que vous ne pouvez pas et essayez, bordel ! Vous ne comprenez pas ? S'ils pensent qu'un des leurs les a trahis, ils vont commencer à buter tous les suspects.

— D'accord, d'accord. Tapez : « Dans ce cas, suicidez-vous, parce que c'est votre pouvoir qui m'a appelée et révélé votre existence ».

— Répétez plus doucement, réclama Brent.

Je répétais plus doucement.

Un long moment s'écoula sans que nous ne recevions de réponse, et je crus que nous l'avions perdu. Mais, finalement, le modérateur qui lui servait de porte-parole tapa :

— « Je pensais pouvoir me dissimuler ».

— Dites-lui qu'un pouvoir aussi grand que le sien brille trop fort, qu'il attire les morts et ceux qui ont des affinités avec eux.

— C'est une connerie, pas vrai ? demanda Manning.

— Ouais, si je n'avais pas vu les vidéos, je n'aurais pas su qu'il existait, mais il ne peut pas le savoir.

— Il répond : « Moi aussi, j'ai senti votre pouvoir, Anita ».

— Foutaises ! cracha Manning.

— Peut-être pas, tempéra Gillingham. De près, je vois briller Anita, mais quelqu'un qui relève les morts la capte peut-être sur son radar même à distance.

— Peu importe que ce soit vrai ou non, je veux juste qu'il reste en ligne pour qu'on puisse le localiser, dis-je.

—« Vous essayez de nous garder en ligne pour pouvoir nous localiser », lut Brent sur l'écran.

— Faites faire quelque chose à la zombie, Anita, me pressa Gillingham.

— Ça risque de les pousser à déconnecter.

— Ils ne vont pas tarder à le faire de toute façon.

—« Je ne crois pas que vous sentiez mon énergie, Anita. Qui vous a parlé ? ».

— Faites bouger la zombie !

Tout haut, je dis en projetant mes pensées vers elle :

— Marche vers la porte.

Elle vacilla.

Je répétais, ajoutant :

— Pitié, mon Dieu, faites qu'elle m'entende !

La zombie fit un pas vers la porte. La voix désincarnée claqua :

— Ne bouge pas.

— Marche, répétais-je en bandant ma volonté.

La zombie fit un autre pas.

— Arrête ! glapit l'homme.

Et elle lui obéit.

— Brent, tapez : « Votre pouvoir m'a appelée. Vous pensiez vraiment que je ne me rendrais compte de rien ? ».

Quelques instants plus tard, il lut la réponse :

— « Comment faites-vous ça ? Comment lui donnez-vous des ordres ? ».

En priant, je songeai : « *Parle-moi. Je t'entendrai* ».

— Ruthie, articula la zombie. Je m'appelle Ruthie Sylvester.

— La ferme ! glapit l'homme.

— Aidez-moi ! hurla-t-elle. Je vous en supplie, aidez-moi !

— Allez, dis-nous où tu es, chuchota Brent.

— Donne-nous une indication, réclamai-je.

— Dans l'Illinois. Ils m'ont prise à Chicago.

— La ferme !

— Frappe-la, dit quelqu'un hors champ à l'acteur qui attendait, les bras ballants.

Celui-ci gifla la zombie si violemment qu'elle s'écroula, mais sans cesser de parler.

— *Melvins Diner*, une agence de la Trust Bank, le club de striptease *Lucky Lady*.

L'homme dans le coin se précipita vers elle. Il avait des cheveux noirs coupés court et portait un sweat-shirt à capuche orné d'un motif. Il agrippa le bras de la zombie, qui se tut. Je percevais toujours leur énergie à tous les deux, mais je n'entendais plus Ruthie dans ma tête. En la touchant, il l'avait reprise sous son contrôle. Eh merde !

Prenant bien garde à ne pas me révéler son visage, qu'il garda tourné vers la zombie, il lança :

— Anita, je voulais vous rencontrer.

— Tapez : « On n'a qu'à aller prendre un café ensemble un de ces quatre ».

Une voix hors champ lui lut ma réponse, et il éclata de rire.

— Un rencard avec Anita Blake, ma mère serait ravie ! L'image disparut de l'écran. De Ruthie, il ne me restait d'une vague impression.

— Je sentirai la zombie si je m'approche suffisamment d'elle, mais, là, je ne l'entends plus.

— Ils ont coupé le flux, rapporta Brent.

— C'est quoi, ce qu'elle disait tout à l'heure ? demanda Gillingham.

— Des indices, répondit Manning.

— Des choses qu'elle a vues ou entendues pour nous aider à la localiser, je pense, développa Brent.

Il se dépêcha de taper ce dont il se souvenait, puis se mit à chercher sur Internet un endroit dans l'Illinois où il y aurait un *Melvins Diner*, une agence de la Trust Bank et un club de striptease nommé *Lucky Lady*.

— La Trust Bank a des agences partout dans le Midwest, ça ne nous aide pas. Et il y a une vingtaine de restaurants qui portent ce nom à travers le pays, mais une seule boîte de striptease appelée *Lucky Lady*. Putain de merde ! On sait peut-être dans quelle ville ils se trouvent !

Je priai pour que Brent ait raison et pour qu'on les trouve vite, et je remerciai Dieu, parce que c'était une sacrée faveur qu'il m'avait

faite en me permettant d'entendre les prières d'une morte. Je Lui étais très reconnaissante. Je le serais encore davantage quand on aurait localisé Ruthie Sylvester et délivré son âme, ainsi que celle de toutes les zombies que nous avons vues sur les vidéos.

Après ça, je voulais que le réanimateur, le prêtre vaudou ou peu importe ce qu'il était au juste, soit puni autant que la loi le permettait. Si nous arrivions à prouver qu'il avait tué ces femmes pour emprisonner leur âme au moment de leur mort, ça entrerait dans le cadre des actes de malfaisance magique, et ce serait automatiquement puni par la peine capitale. Si quelqu'un tue en utilisant de la magie ou dans le dessein de faire de la magie, on le traite comme un métamorphe ou un vampire renégat. C'est le seul cas pour lequel on peut émettre un mandat d'exécution au nom d'un humain vivant.

J'espérais qu'on pourrait le prouver. Peu m'importait de n'être pas celle qui appuierait sur la détente mais, pour ce crime, l'homme méritait de mourir. Je me serais excusée de mes intentions vengeresses auprès de Dieu si je n'avais pas lu l'Ancien Testament. Là, j'étais à peu près certaine que, pour une fois, Il ne nous en voudrait pas de L'aider à appliquer son fameux : « La vengeance est mienne, dit le Seigneur ».

J'éprouvai cette petite pulsion que je sens parfois quand je prie, et qui signifie généralement que je vais obtenir ce que je réclame, ou du moins qu'il m'a écoutée. Sainte colère de Dieu, Batman, on n'allait pas tarder à te botter le cul, espèce de salopard captureur d'âmes !

Chapitre 60

Trois jours plus tard, je me tenais dans la pièce où ils avaient filmé les vidéos. En vérité, ce n'était que la moitié d'une chambre, l'autre étant occupée par une caisse d'accessoires et même une table de maquillage, comme si les zombies ou les clients se souciaient de ça. Plantée au pied du lit sur lequel avaient eu lieu toutes ces horreurs, je pensai à voix haute :

— Où es-tu, fils de pute ?

— Vous avez dit quelque chose, marshal ?

Gillingham était assise devant la table de maquillage avec son coupe-vent marqué FBI et son gilet pare-balles, la tenue standard pour la plupart des opérations de terrain – d'ailleurs, je portais la même, à ceci près qu'il y avait écrit « MARSHAL » sur la mienne.

— Désolée, je me parlais à moi-même. Je me demandais où diable était passé notre méchant.

— On en a attrapé un paquet, dit-elle en se tournant vers moi.

Bizarrement, avec son pantalon noir et ses bottes, elle semblait davantage elle-même qu'avec la jupe et le chemisier classiques de l'autre jour. La seule chose qui n'avait pas changé, c'est que le haut de ses cheveux était retenu par une barrette et qu'elle ne portait pas de maquillage, comme la plupart des agents femmes sur le terrain.

— On a attrapé un paquet des types qui participaient à la confection des vidéos, mais ils ont juré qu'ils ne savaient pas que notre gus emprisonnait l'âme au moment de la mort, donc qu'ils pensaient ne rien faire d'illégal.

— S'ils ignoraient que les zombies étaient des victimes de meurtre, c'est effectivement le cas.

— Le truc, c'est que les victimes de meurtre butent toujours leur assassin. Ce sont des machines à tuer, presque impossibles à arrêter tant qu'elles n'ont pas étranglé ou taillé en pièces la personne qui les a assassinées. Alors que ces femmes étaient aussi dociles que des zombies ordinaires.

— Et vous ne voyez vraiment pas pourquoi.

— Pas vraiment, non. C'est presque comme si le fait d'avoir remis tout de suite leur âme dans leur corps empêchait l'obsession homicide de s'installer.

— Dommage.

— Ouais, ce type aurait eu une carrière très courte et très déplaisante. Au lieu de ça, il court toujours, et il va pouvoir

recommencer la même chose ailleurs, voire faire encore pire.

— Comment ça, encore pire ?

— S'il sait transmettre le contrôle à un client comme Dominga Salvador le faisait, il pourrait fabriquer des esclaves sexuels parfaits. Moi-même, je sais lier un zombie à un client pour qu'il puisse le contrôler pendant un jour ou deux. Du moment qu'on ne retire pas son âme de son corps, le zombie peut passer pour humain indéfiniment.

— Vous croyez vraiment que personne ne s'apercevrait qu'il s'agit d'un mort-vivant ?

Je repensai à Thomas Warrington.

— Si vous pouviez préserver sa personnalité et empêcher son esprit et son corps de pourrir, le zombie lui-même ne s'apercevrait peut-être pas qu'il est mort, Teresa.

— Il ne vieillirait jamais, quelqu'un finirait par le remarquer.

— Oui, mais ça pourrait prendre des dizaines d'années.

— Sainte mère de Dieu, chuchota Gillingham en se signant.

C'est marrant les habitudes qui nous reviennent en période de stress.

Dès qu'on avait localisé la chambre, l'unité de libération d'otages du FBI, l'ULO, avait effectué une descente parce qu'elle se trouvait plus près que nous. Dans un film, notre petite bande d'agents spéciaux et de télépathes y serait allée toute seule ; dans la vraie vie, on ne fait pas poireauter les otages huit heures le temps que les secours arrivent, donnant ainsi aux méchants de l'avance pour détruire les preuves avant de quitter le pays. Donc, Manning, Brent, Gillingham, Larry et moi avions débarqué sur place après coup.

L'ULO avait découvert les zombies, dont Ruthie Sylvester, gisant en tas au sous-sol, comme si quelqu'un avait balayé des détritits au centre d'une cave – sauf que, cette fois, il s'agissait d'un autel. Je n'avais vu l'empilement de zombies qu'en photo, mais nos collègues avaient laissé les bouts de poterie et de verre épars sur le sol, et ils n'avaient pas touché aux dessins à la craie qui recouvraient le plancher et les murs, ne laissant qu'un étroit chemin d'accès. Les dessins étaient en verve, des symboles rituels conçus pour attirer et maintenir le pouvoir en un lieu précis.

C'était le sanctuaire d'une prêtresse ou d'un prêtre vaudou, quasiment identique à celui que Dominga Salvador entretenait sept ans plus tôt dans sa cave à St. Louis. Mais, chez elle, plusieurs pièces adjacentes à son autel contenaient d'autres de ses créations. Elle avait découvert comment prélever de la chair morte et la faire fondre pour la modeler ainsi que de l'argile afin de fabriquer des monstres. Comme elle utilisait des restes d'humains mais aussi d'animaux zombies, le résultat était particulièrement cauchemardesque. Le pratiquant du Nouveau-Mexique qui était lui aussi capable de le faire n'utilisait que

des restes humains, aussi les créatures de Dominga me hantaient-elles davantage, mais je me réjouissais quand même que notre monstre le plus récent ne partage pas ce pouvoir.

L'ULO avait fait venir un expert en vaudou qui était toujours là à notre arrivée. Je lui demandai si l'autel devait absolument être disposé de cette façon, ou s'il était possible d'improviser un peu. Il me répondit que oui, c'était possible, mais comme il n'était pas un pratiquant lui-même, juste un universitaire sans expérience pratique, je ne pris pas son avis pour argent comptant.

Je poserais la question à Manny en rentrant à la maison. Lui, il saurait. Je ne pourrais pas utiliser les informations qu'il me fournirait devant un tribunal, mais elles m'aideraient peut-être à déterminer s'il était nécessaire que l'autel soit disposé de cette façon précise pour faire fonctionner cet horrible sort. Les femmes devaient-elles être tuées dans cette pièce pour qu'on puisse capturer leur âme tout de suite ? Si oui, les types qu'on avait arrêtés mentaient, parce qu'ils auraient remarqué si des femmes vivantes étaient descendues à la cave et remontées en tant que zombies.

D'un autre côté, l'autel servait peut-être juste à fabriquer les flacons pour capturer les âmes. Auquel cas, les hommes et la femme actuellement en garde en vue ne s'étaient peut-être réellement pas rendu compte qu'ils faisaient partie d'un réseau d'assassins. Je n'en savais pas assez, et l'expert du FBI n'était pas assez sûr de lui pour témoigner devant un tribunal. Donc, à moins qu'on ne puisse prouver qu'ils étaient au courant, ces gens n'avaient enfreint aucune loi, et on serait peut-être obligés de les relâcher. Je n'avais aucune envie de faire ça.

L'expert n'était même pas certain qu'il faille capturer l'âme à l'instant de la mort. Pouvions-nous vraiment croire que ces gens attendaient qu'une victime idéale décède de mort naturelle pour leur fournir un cadavre bandant ? Non, mais nous ne pouvions pas non plus prouver qu'ils avaient forcé la main du destin. Eh merde !

— Pourquoi les symboles rituels que nous avons là ne figurent-ils nulle part dans le dossier de Dominga Salvador ? interrogea Gillingham.

— Je vous l'ai déjà dit : elle a dû tout passer à la Javel et détruire ses créations quand elle a compris que les flics allaient faire une descente chez elle.

— Donc nous n'avons que votre parole sur laquelle nous fonder pour être certains que l'autel était le même.

— Ouais, comme votre patron ne cesse de me le rappeler.

— Désolée. D'habitude, Jarvis est toujours très excité de rencontrer de nouveaux télépathes.

— Je crois qu'il aime rencontrer ceux qui sortent juste de

l'académie, encore brillants comme des sous neufs, pleins de bonne volonté et prêts à boire son Kool-Aid parfum FBI. Moi, j'ai un peu passé le stade où j'aurais pu agiter le drapeau de l'équipe en criant des encouragements.

— Je sens que je viens de me faire insulter, dit Gillingham en souriant pour montrer qu'elle n'était pas vexée.

— Ce n'est pas votre faute si Jarvis vous a recrutée pour son programme chouchou quand vous étiez jeune et impressionnable. Je me rappelle l'époque où j'étais une bleue, persuadée que je pouvais sauver le monde.

— Et maintenant vous n'y croyez plus, Anita ?

— Non, Teresa. Certains soirs, me sauver moi-même, c'est le maximum dont je suis capable.

La porte s'ouvrit, livrant passage à l'agent très spécial Jarvis. Il était grand, mince mais athlétique, avec des cheveux noirs coupés court et des yeux qui semblaient tout voir mais n'en approuver que la moitié environ – le reste, il s'en méfiait ouvertement. Et, de toute évidence, j'appartenais à cette seconde catégorie.

— Quand rentrez-vous à St. Louis, marshal Blake ?

— Quand il me semblera que je n'aurai plus rien à faire ici, agent spécial Jarvis.

Il fit une petite moue comme s'il avait avalé un truc amer.

— Je crois que vous nous avez déjà fourni toutes les informations dont vous disposiez.

— Ça ne vous ennuie pas que le responsable coure toujours ?

— Bien sûr que si.

— Alors, pourquoi essayez-vous de vous débarrasser de moi alors que je suis la plus grande spécialiste de morts-vivants dont vous disposez ?

— J'ai sous mes ordres une des extralucides tactiles les plus puissantes qui se soient manifestées depuis dix ans. Il lui suffit de trouver quelque chose que notre type a touché.

— Qu'il a touché souvent, rectifiai-je.

Jarvis opina.

— Je vous l'accorde.

— Il a tout emporté, intervint Gillingham. Beck ne parvient pas à trouver d'objet usuel ayant appartenu à notre fugitif.

— Je n'arrive pas à croire que nous n'ayons même pas un nom, soupirai-je.

— Monsieur, les autres l'appellent juste « Monsieur », acquiesça Gillingham.

— Apparemment, il les traitait comme s'il était leur dominant et qu'ils lui étaient tous soumis, murmurai-je. Ce doit être un sacré mégalo.

- Sur ce point, je ne vous contredirai pas, admit Jarvis.
- Attendez. Vous avez bien dit que votre extralucide cherchait des objets usuels à toucher ?
- Oui.
- Pourquoi pas les zombies qu'il a fabriqués ?
- Nous avons essayé, mais les impressions qu'elle a reçues venaient des corps eux-mêmes. Des images de la vie des défunts, pas de celle du type, expliqua Jarvis.
- Et elle est restée hystérique pendant des heures après coup, ajouta Gillingham.
- Inutile de raconter sa vie, la rabroua Jarvis.
- Désolée, monsieur.
- Bordel ! On ne peut pas le perdre comme ça, fulminai-je.
- Les autres nous ont dit qu'il avait emmené une zombie avec lui, celle qui paraissait la plus vivante. Il l'a seulement laissée tourner deux vidéos avec des acteurs, et à aucun moment il n'a retiré l'âme de son corps pour qu'elle commence à pourrir. Ils pensent tous qu'elle était spéciale pour lui, révéla Gillingham.
- On a ces deux vidéos ?
- Oui. Elles n'ont jamais été mises en ligne, mais on les a.
- L'image est assez bonne pour faire une photo à partir d'une capture d'écran ?
- Oui.
- Si elle était spéciale pour lui, peut-être qu'il la fréquentait de son vivant ?
- Nous connaissons notre boulot, marshal.
- Désolée, je réfléchissais juste à voix haute.
- Nous n'avons pas besoin de ça. Nous avons suffisamment de matière grise ici au FBI.
- Pourquoi vous ne m'aimez pas, Jarvis ?
- Il parut surpris.
- Je ne vous déteste pas.
- Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. Je vous ai demandé pourquoi vous ne m'aimiez pas.
- On m'avait prévenu que vous étiez directe.
- Ouais. Et maintenant, vous voulez bien répondre à ma question ?
- Vous êtes incontrôlable. Vos pouvoirs semblent avoir crû de manière exponentielle, et personne n'en connaît les limites. Vous êtes utile pour servir l'intérêt général et maintenir la paix, mais la nécromancie est utilisée à de mauvaises fins depuis des siècles. On dirait que les nécromanciens passent leur temps à créer des armées de morts-vivants pour conquérir les pays alentour.
- En fait, tout le monde dit ça, mais je n'ai jamais trouvé de

preuve que ce soit arrivé réellement une seule fois. Et vous ?

Désarçonné l'espace d'un instant, il se ressaisit très vite et s'accrocha de plus belle à ses préjugés.

— Rien ne m'oblige à débattre avec vous, marshal. Vous pouvez rentrer à la maison et laisser cette affaire entre des mains compétentes.

— Vous voulez dire, entre les mains de gens que vous pouvez contrôler et dont les pouvoirs ne vous effraient pas.

— L'homme que nous cherchons, ce « Monsieur », est un nécromancien comme vous. Allez-vous prétendre qu'il n'est pas maléfique ?

— Maléfique, oui. Nécromancien, pas forcément. Il pourrait juste être un puissant pratiquant du vaudou. J'hésite à le qualifier de « prêtre », parce que ça implique d'avoir des fidèles et qu'à mon avis c'est un solitaire.

— Néanmoins, ses pouvoirs portent sur les morts, et il en a abusé.

— Je n'abuse pas des miens.

— Vous relevez des personnages historiques pour que les universitaires puissent les interroger. Vous relevez des défunts pour que leur famille puisse pleurer sur leur tombe et implorer leur pardon, pour résoudre des querelles d'héritage ou témoigner devant un tribunal. Vous dérangez les morts pour de l'argent, marshal Blake. De mon point de vue, c'est un abus de pouvoir.

— Donc, vous pensez que les extralucides tactiles qui travaillent dans les grands musées du monde entier pour identifier les antiquités abusent de leur pouvoir ?

— Non, c'est un excellent usage professionnel de leur talent.

— Alors c'est juste la capacité de contrôler les morts qui vous déplaît.

— Je n'ai encore jamais rencontré personne comme vous qui ne soit pas un fou ou un charlatan à peine capable de relever un traîne-savates de la tombe.

— S'il peut le relever, même pas très vif, ce n'est pas un charlatan, juste quelqu'un de pas très puissant.

— Quoi qu'il en soit, je ne connais aucun réanimateur puissant assez coopératif pour bien travailler en équipe.

Je ris.

— Nous sommes une engeance solitaire, je vous l'accorde, mais c'est aussi un peu parce que les gens se méfient de nous. Notre pouvoir leur fait peur, et, au bout d'un moment, on préfère rester seuls dans notre coin que de voir les gens se signer dans notre dos ou sous nos yeux.

— Vous voulez dire que j'ai des préjugés ?

— Oui.

— Possible, mais ce que vous avez fait dans le Colorado il y a quelques mois... Blake, vous avez relevé une armée de morts-vivants ! Tous les cadavres enterrés dans la ville et les environs de Boulder, plus quelques randonneurs disparus que personne n'avait réussi à retrouver. Ils sont retombés raides morts à la fin, quand vous avez dissipé votre magie. Le département de police local a pu clôturer trois dossiers de personnes disparues.

— Je me réjouis d'avoir permis à leur famille de tourner la page.

— Nous avons réussi à ne pas ébruiter que c'était vous, mais les gens ont mis des centaines de vidéos de votre armée de morts-vivants sur YouTube. Le gouvernement a raconté que c'était une manifestation de la maladie qui les faisait pourrir, mais je sais que ça venait de vous et de vous seule.

— Pas de moi seule, non. C'était la faute d'un très vieux vampire capable de contrôler les morts.

— Encore une chose que je n'aime pas à propos des nécromanciens : même si on les tue, ça ne suffit pas nécessairement à les arrêter.

— Traitez les nécromanciens comme des Maîtres vampires, Jarvis. Coupez-leur la tête et prélevez-leur le cœur, brûlez-les et répandez les cendres dans trois cours ou plans d'eau différents.

— C'est ce que vous voulez qu'on fasse à votre mort ?

— Je l'ai même spécifié dans mon testament.

Il me dévisagea une minute.

— Vous avez peur de revenir.

— Ouais.

— Vous allez épouser un vampire ; pourquoi ne voulez-vous pas revenir ?

— Parce que les seuls nécromanciens que j'ai vus revenir n'étaient pas des vampires, juste des zombies tueurs, et je n'ai pas envie de ça.

— Vous savez que vous êtes un monstre, pas vrai ?

— Jarvis ! s'exclama Gillingham comme si elle était choquée.

— D'accord, je me casse. A St. Louis, au moins, les agents du FBI ont l'esprit plus ouvert.

— J'ai l'esprit ouvert, Blake. Mais je pense que vous êtes dangereuse, plus dangereuse que quiconque ne le soupçonne. Peut-être plus dangereuse que vous ne le soupçonnez vous-même.

Je secouai la tête.

— Au revoir, Teresa. J'espère que vous ne boirez pas trop du Kool-Aid de ce type.

Elle me serra ostensiblement la main. Un bon point pour elle. Je me mis en quête de Manning et Brent pour leur dire au revoir et bonne chance. Ils me montrèrent de bonnes captures d'écran de la zombie que « Monsieur » avait emmenée avec lui. Elle avait le teint

mat ; peut-être était-elle grecque, ou hispanique, ou encore italienne du Sud comme notre fugitif. Jolie, avec de longs cheveux foncés et des yeux marron terrifiés sur chaque image.

Je saluai tous les agents avec lesquels j'étais en bons termes. Larry resterait avec le reste de la brigade Kool-Aid, mais il s'excusa pour Jarvis d'un air qui me parut sincère. Je leur souhaitai à tous une bonne chasse et pris la direction de l'aéroport. Il était temps pour moi de rentrer à la maison.

Chapitre 61

J'avais laissé mon SUV au parking de l'aéroport parce que je ne savais pas combien de temps durerait mon absence. Les hommes de ma vie ont tenté de venir me chercher à ma descente d'avion pendant un certain temps, mais ça ne fonctionnait que quand je respectais un planning. Or la chasse aux criminels est difficile à planifier. Mais ça ne me dérangea pas de conduire pour rentrer à la maison. L'obscurité était douce en cette fin de printemps, ou devais-je dire en ce début d'été ? En mai, à St. Louis, il peut faire très frais ou très chaud, et, quoi que raconte le calendrier calé sur des événements astronomiques arbitraires, c'est la météo qui détermine la saison.

Mon téléphone sonna, et, comme toujours, je fus surprise de constater que mon oreillette Bluetooth fonctionnait.

— Blake à l'appareil.

— Anita, c'est Manny.

— Quoi de neuf ?

— Ça m'ennuie de te déranger, mais Connie est partie avec Tomas pour aller chercher sa robe et le smoking de son frère à la boutique de location, et sa voiture refuse de démarrer. J'ai demandé à tous les gens que je connais s'ils pouvaient aller les chercher, mais...

— Ils ne peuvent pas appeler une dépanneuse ?

— Tomas doit prendre le bus ce soir. Il va au championnat du Missouri.

Il fut un temps où je n'aurais pas compris à quel point c'était important mais, depuis que Sin fait du sport, j'ai découvert que les universités commencent à pister leurs futures recrues dès le collège.

— D'accord, dis-moi où ils sont et je ferai en sorte que Tomas attrape son bus.

— Oh ! Anita, tu me sauves la vie. Sérieusement, Rosita va me tuer. Je n'étais pas censé bosser ce soir.

— J'imagine que Bert t'a persuadé de le faire quand même.

— J'ai une gosse en fac et un mariage à payer. Bert n'a pas eu à se donner beaucoup de mal. Mais je suis couvert de sang d'animal, et si j'en fous sur les vêtements de soirée si près de la date de la noce Rosita et Connie me tueront toutes les deux.

Je ris.

— Où sont donc la future mariée et son frère ?

Manny me donna l'adresse de la boutique *Les Perles du bonheur*. Je crus avoir mal entendu le nom et lui fis répéter.

— Je connais le quartier, il y a un vieux cimetière pas loin. Je ferai en sorte que les fringues arrivent intactes.

— Merci, Anita, je te dois une fière chandelle.

— En effet, mais Rosita va me filer plein d'infos sur les traiteurs et ce genre de trucs, donc on sera peut-être quittes.

— Rosita et moi, on s'est mariés dans le jardin de sa mère, mais, pour notre fille aînée, il fallait sortir le grand jeu.

— Rosita n'a jamais eu l'air aussi heureuse qu'en ce moment.

— Elle parle même de devenir organisatrice de mariages, tu te rends compte, ma Rosita ?

— Tomas a treize ans, elle doit se douter que ses jours de mère au foyer sont comptés.

— Mais se remettre au travail alors que je commence à penser à la retraite ?

— Je ne savais pas que tu y pensais déjà.

— Rosita et moi, on a toujours dit que je la prendrais à soixante ans, dans moins de cinq ans.

— Peut-être qu'elle retournera au travail et que tu deviendras père au foyer le temps que Tomas finisse le lycée.

— Ne me parle pas de malheur. Et merci pour le coup de main.

— Pas de problème, Manny.

Je raccrochai et me dirigeai vers la boutique de mariage. Moi aussi, il allait falloir que je me mette bientôt en quête d'une robe. Seigneur ! Je déteste faire les magasins, et je frémisais déjà à la pensée du genre de robe dans laquelle Jean-Claude aimerait me voir. J'espérais vraiment qu'il plaisantait au sujet des couronnes, mais j'étais à peu près sûre que non.

Je profitai d'un long feu rouge pour envoyer un texto groupé informant les hommes de ma vie que j'avais atterri, que je partais chercher les gosses de Manny et que je les aimais. Ils me répondirent tous qu'ils m'aimaient aussi, sauf Jean-Claude qui était peut-être déjà sur scène au *Plaisirs Coupables*. Ce soir, il ne dansait pas : il se contentait de présenter les numéros. Mais il éteignait quand même son téléphone parce que, je cite : « La sonnerie risque de briser l'atmosphère que je m'efforce de créer pour mes clients ».

La dernière fois que j'avais vu Connie et Tomas, c'était au pique-nique d'entreprise de *Réanimateurs Inc.*, l'année précédente. Manny m'avait prévenue que son fils avait pris dix centimètres depuis, donc je m'attendais à ne pas le reconnaître, mais Connie avait vingt-cinq ans et ne devait pas avoir beaucoup changé. Par contre, je ne me souvenais pas de la marque de sa voiture. Eh merde, j'aurais dû demander !

Je rappelai Manny.

— Une Chevrolet Sonic argent, et je vais t'envoyer leurs deux

numéros de téléphone au cas où. Après, il faudra que j'éteigne mon téléphone pour la cérémonie.

— C'est bon, Manny, je gère.

Il me remercia de nouveau et raccrocha.

Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi ressemblait une Chevrolet Sonic, mais au lieu de demander, au feu rouge suivant, je tapai le nom dans Google et trouvai plein de photos d'une petite voiture aux lignes arrondies. Je ne fais pas partie de ces flics qui peuvent réciter les marques et les modèles de bagnoles, ou identifier d'un simple coup d'œil les véhicules qui se trouvent sur une scène de crime. S'il est question d'un animal, je peux vous indiquer à quoi il ressemble, quel est son habitat, ce qu'il mange et comment il se reproduit, mais, les voitures, je n'y connais rien.

La Sonic de Connie était dans le parking. Elle s'était même garée sous un lampadaire et près de l'entrée de la boutique, dont les vitrines illuminées étaient essentiellement remplies de robes de bal de promo, époque de l'année oblige. Tout était bien éclairé, mais je ne voyais aucun des deux enfants de Manny.

Je me garai près de la Sonic, descendis de mon SUV et regardai à l'intérieur. Une housse à vêtements était soigneusement étalée sur la banquette arrière – Connie ne voulait sans doute pas prendre le risque de froisser sa robe de mariée. Deux autres housses plus petites étaient suspendues aux poignées au-dessus des portières. L'une d'elles devait contenir le smoking de Tomas, et l'autre... Aucune idée, sans doute un truc mystérieux dont j'apprendrais l'existence prochainement.

Peut-être étaient-ils retournés chercher quelque chose chez *Les Perles du bonheur*, dont je trouvais le nom suffisamment abominable pour ne jamais vouloir mettre les pieds à l'intérieur. D'un autre côté, à moins qu'il existe une boutique de mariage militaire, je finirais probablement dans un endroit tout aussi cucul. Ils avaient peut-être voulu appeler une dépanneuse depuis le fixe du magasin, même s'ils avaient tous les deux un portable. Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement et tentai de convaincre le nœud dans mon ventre qu'ils avaient une bonne raison de retourner à l'intérieur. Être flic, ça vous rend parano, et d'une façon pas toujours justifiée.

Je me dirigeai vers *Les Perles du bonheur* en me disant qu'ils y étaient forcément. Peut-être avaient-ils dû aller aux toilettes ? Ce n'était pas forcément pour une raison tragique. Il fallait que ma moitié flic apprenne à se détendre un peu.

La boutique était si bien éclairée que, arrivant du parking plongé dans l'obscurité, je fus presque éblouie. Une femme en robe noire classique s'avança vers moi en souriant.

— Bonjour, je m'appelle Anne, bienvenue chez *Les Perles du bonheur*, nous sommes là pour satisfaire tous vos besoins de mariée,

comment puis-je vous aider ce soir ?

Si j'avais eu l'air plus jeune, m'aurait-elle dit qu'elle était là pour satisfaire tous mes besoins de lycéenne allant au bal ?

— Bonsoir, Anne, je cherche Connie et Tomas Rodriguez ; leur voiture est tombée en panne et ils m'ont appelée pour que je passe les prendre.

— Ah ! Oui, Connie est revenue me dire ça. Elle devait attendre une amie parce que son frère avait un événement sportif important.

Je me forçai à sourire.

— Oui, le championnat du Missouri. En fait, il faut que je le conduise au bus tout de suite. Vous pouvez leur dire que je suis là ?

Anne fronça les sourcils et parut embarrassée.

— Ils sont ressortis chercher la robe. Connie ne voulait pas la laisser dans la voiture ; vous savez comment sont les mariées.

En fait, je n'en avais pas la moindre idée, mais j'acquiesçai.

— La robe est toujours dans la voiture, mais je n'ai pas trouvé Connie et Tomas sur le parking.

— Ils ont dû s'asseoir dans la voiture pour vous attendre.

— J'ai regardé dans la voiture, c'est comme ça que je sais que la robe y est toujours, étalée sur la banquette arrière, avec deux autres housses à vêtements suspendues.

— Mais eux, ils n'y sont pas ?

Je pris une grande inspiration pour me calmer.

— Non, Anne, ils n'y sont pas, et ils ne sont pas chez vous non plus ?

— Non, et... (Elle leva les yeux vers l'horloge murale). Oh mon Dieu ! Ils sont sortis chercher la robe il y a déjà une demi-heure. Vous êtes sûre qu'ils ne sont pas quelque part dehors ?

— Je suis sûre qu'ils sont quelque part dehors vu qu'ils ne sont pas à l'intérieur mais, ce quelque part, ce n'est pas votre parking.

Je me retins de lui demander pourquoi elle ne s'était pas inquiétée d'eux plus tôt. C'était une civile, une civile molle, pomponnée et facilement déstabilisée. Ce n'était pas son boulot de servir et de protéger, ni même d'avoir deux sous de jugeote. Non, l'anxiété me rendait injuste. J'aurais été incapable de faire son boulot, de gérer toutes ces robes à paillettes et ces mariées exigeantes. *Chacun ses compétences*, me dis-je en composant le numéro de portable de Connie.

Je priai : Faites qu'ils aient appelé un ami, le fiancé de Connie, n'importe qui. Faites que je sois venue pour rien, du moment qu'ils sont sains et saufs.

Je tombai directement sur la boîte vocale de Connie. Je raccrochai sans laisser de message et appelai Tomas.

Allez, allez, décroche, décroche !

Anne la vendeuse avait capté mon anxiété et se dandinait face à moi d'un air inquiet. Je m'éloignai de quelques pas pour avoir un peu plus d'intimité et parce que j'étais déjà assez nerveuse comme ça. La seule chose que je n'aime pas avec cette oreillette, c'est que c'est plus dur d'entendre quand il y a du bruit autour.

Cette fois, je laissai un message.

« Tomas, c'est Anita Blake. Je suis venue te chercher pour t'emmener au bus. Où êtes-vous, toi et ta sœur ? ».

Je rappelai Connie. Boîte vocale, encore. Eh merde !

« Connie, c'est Anita Blake. Manny m'a demandé de passer vous chercher. Je suis à la boutique de mariage, où êtes-vous ? ».

Je ne voulais pas appeler Manny. Pas encore. Il pouvait très bien y avoir une explication rationnelle et inoffensive. Mais une partie de moi devinait que, si Connie n'avait pas voulu laisser sa robe de mariée dans sa voiture pendant quelques minutes, elle ne serait certainement pas partie de son plein gré en l'abandonnant là. Mon sens d'araignée me picotait depuis que j'avais vu la Sonic vide. Parfois c'est de la parano, et parfois c'est la vérité.

Mon téléphone sonna. Le numéro de Connie s'affichait à l'écran. J'appuyai sur le bouton de l'oreillette.

— Connie, où êtes-vous ?

— Je suis désolé, Anita, Consuela ne peut pas parler au téléphone pour le moment, dit une voix d'homme qui me parut familière.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Elle est un tout petit peu ligotée.

— Et Tomas ?

— Dans les parages aussi, mais je voulais parler seul avec ma sœur.

J'entendais qu'il se trouvait dans une voiture en mouvement. Avec un peu de chance, ils n'avaient pas encore pu aller bien loin.

— Votre sœur ? Manny et Rosita n'ont qu'un seul fils.

— C'est vrai, Manny et Rosita n'ont qu'un seul fils et deux ravissantes filles.

La façon dont il prononça « ravissantes » ne me plut guère, mais ce fut surtout la façon dont il appuya sur « Manny et Rosita » qui me mit la puce à l'oreille sans que je puisse dire pourquoi.

Il ne m'avait pas interdit de prévenir la police. Comme j'avais mon oreillette, je pouvais très bien envoyer un texto sans qu'il l'entende, à condition de désactiver le « bip » des touches – ce que je savais faire, vive moi ! Donc, j'écrivis à Zerbrowski tout en cherchant un moyen de continuer à faire parler cet inconnu à la voix familière. Tant qu'il parlerait, il ne ferait pas de mal à Connie et à Tomas – du moins, tel était mon raisonnement.

Pour le texto à Zerbrowski, je fis simple : « Enfants de Manny

enlevés. Suis au téléphone avec le ravisseur ».

— Alors, comment pouvez-vous être leur frère ?

— Demi-frère, rectifia mon interlocuteur.

« Où es-tu ? » répondit Zerbrowski.

Je demandai l'adresse à Anne la vendeuse. Il me dit qu'une voiture arrivait tout de suite. Je tapai : « Gyrophare et sirène risquent de lui faire peur ».

« Juste au cas où, on ne va pas les mettre », répondit Zerbrowski.

Je recommençai à discuter avec le malade mental au téléphone et, soudain, je reconnus sa voix. Brent l'avait traité de taré trois jours plus tôt pendant l'émission en direct. Le cœur dans la gorge, je dus me concentrer sur ma respiration pour ne pas que ma propre voix trahisse ma panique.

— Donc, vous êtes le fils de Manny et d'une autre femme.

— Oui, il vous a parlé de moi ?

Je me demandai quoi répondre et optai pour la vérité, parce que je ne suis pas toujours une très bonne menteuse.

— Non, mais je sais qu'il a eu pas mal d'aventures quand il était plus jeune, contrairement à Rosita.

— Elle paraît tellement fade et ordinaire ! Je me demande bien comment il a pu la préférer à la Señora.

— La Señora ?

— Vous ne voyez vraiment pas qui je suis, Anita ? Vous ne devinez pas l'identité de ma mère ?

Enfin, les pièces du puzzle se mirent en place.

— Oh, putain ! Dominga Salvador n'a pas deux neveux, mais un neveu et un fils. C'est pour ça que vous vous faites appeler « Monsieur ».

Il rit.

— Exact. Oui, toute ma vie, je me suis senti comme un étranger. Mes parents et mon frère me semblaient si ennuyeux ! J'avais des A partout, j'étais un excellent coureur, j'ai reçu une bourse pour aller en fac pendant que mon frère enchaînait les échecs. Je n'ai jamais ressemblé à ma famille. Et un jour j'ai découvert pourquoi. Mes parents n'étaient pas mes parents, et mon frère n'était que mon cousin. Ce fut une révélation, Anita, une révélation qui a changé ma vie.

— C'est toujours bon de trouver sa place, dis-je, parce que je ne voyais pas quoi répondre d'autre.

Un agent en uniforme entra dans la boutique de mariage. Mon insigne était bien en vue. Je tapai sur mon téléphone : « Je suis en ligne avec le ravisseur. J'essaie de le faire parler », et montrai l'écran à l'agent. Celui-ci hocha la tête et, sur un bloc-notes qu'Anne venait de lui apporter, écrivit : « Les renforts arrivent ».

Super. Il ne me restait plus qu'à trouver un moyen de tirer les

vers du nez à mon interlocuteur pour savoir où il allait.

— Ma vraie mère était morte, mais pas mon père. Il avait une gentille petite famille ; ils semblaient heureux.

Ça ne me plut pas du tout qu'il parle au passé.

— Vous êtes venu à St. Louis pour chercher Manny, et vous l'avez espionné.

— J'ai vu son fils et ses filles, qui auraient dû être mes frère et sœurs. J'aurais dû être leur aîné. J'aurais pu les aider, et mon père aurait pu m'apprendre à relever les morts. Au lieu de ça, c'est à vous qu'il l'a appris. Il vous a enseigné tout ce qu'il était censé m'enseigner à moi.

— C'est un boulot. Moi aussi, j'ai formé de nouveaux réanimateurs.

— Non ! Ne rabaissez pas ce que mon père a fait pour vous !

— Je ne le rabaisse pas, je dis juste que Manny et moi sommes des amis de boulot. Il ne me considère pas comme sa fille.

— Mais il vous a prise comme élève, et ma mère avait perçu votre potentiel, Anita. J'ai trouvé des gens qui ont accepté de me parler de la Señora. Ils ont tous dit qu'elle voulait qu'on se rencontre, vous et moi. Qu'on aurait des bébés très puissants ensemble.

— Manny me l'a raconté, comme il m'a raconté que Dominga voulait un enfant de lui parce qu'il serait forcément puissant.

— Et c'est le cas.

— Dominga n'a pas informé Manny qu'elle était enceinte.

— Vous n'en savez rien.

— Je le sais parce que je connais Manny. S'il avait su qu'il avait un fils, il aurait essayé d'avoir une place dans sa vie d'une façon ou d'une autre.

— Il ne voulait pas de moi.

— Je vous jure que Manny vous aurait aimé s'il avait été au courant de votre existence.

Par-devers moi, je pensais à la description qu'il m'avait faite de celui des neveux de Dominga qui n'était pas bien dans sa tête. Puis je compris que ce n'était pas avec celui-là qu'elle voulait que je me reproduise : c'était avec le « bon » neveu.

— Il a renoncé à son pouvoir véritable en quittant la Señora, et moi avec.

— Il vous a décrit comme un garçon sage et poli, Max.

— Il vous a parlé de moi ?

— Oui, et il m'a dit que l'autre neveu de Dominga, Artie, ratait tout ce qu'il entreprenait, mais que vous étiez super.

— Arturo est nul, il n'a aucune ambition.

— Mais vous, vous en avez à revendre, pas vrai, Max ?

— Oui, mais je me fais appeler par mon prénom entier, Anita. Si

mon père vous a vraiment parlé de moi, vous devez le connaître.

— Maximiliano.

Il eut un rire un peu cassant, comme du verre qui risque de se briser si on le heurte trop fort, le genre de rire qui finit par se transformer en bredouillements incohérents. Je voulais lui reprendre Connie et Tomas avant que ça n'arrive.

— Oui, c'est ça, je m'appelle Maximiliano.

Je voulais lui demander ce qu'étaient devenues sa bourse et ses études en fac. Comment Max le gentil garçon était-il devenu le monstre qui torturait des âmes ? Mais je voulais qu'il continue à parler. Entre-temps, d'autres flics étaient arrivés. Anne leur avait désigné la voiture de Connie, dans laquelle ils avaient cherché des indices. Un type en costard écrivit sur le bloc-notes : « Essayez de découvrir où il les emmène ». Je répondis de même : « Comment ? ». Il fit quelques suggestions, et je me lançai.

— Alors, où allez-vous avec Connie et Tomas ce soir ?

— Pourquoi, pour que la police puisse les trouver à temps ?

Cette formulation ne me plut pas du tout.

— Je ne peux pas venir prendre un café avec vous si je ne sais pas où vous êtes.

Il garda le silence quelques instants. Je crus entendre quelqu'un faire du bruit. J'eus du mal à me retenir de demander si c'était Connie, mais je ne voulais pas qu'il se rende compte de tout ce que j'entendais. J'avais peur qu'il raccroche.

« N'acceptez pas de rendez-vous avec lui », écrivit le flic en costard.

Je me détournai de lui. Si Max me donnait un endroit, je pourrais les trouver, lui et les gamins. Les gamins de Manny. Connie n'était pas beaucoup plus jeune que moi, mais elle restait sa gamine.

L'inspecteur me saisit le bras et agita le bloc-notes sous mon nez. Je me dégageai et fis de même avec mon insigne sous le sien.

— Vous l'avez dit vous-même, Maximiliano, la Señora, votre mère, voulait qu'on se rencontre. J'ai vu vos zombies, ils sont épâtants. Ensemble, on pourrait faire des trucs fabuleux.

— Je ne suis ni fou ni idiot, Anita, répondit-il sur un ton coléreux.

— Je sais.

— Non. Vous pensez que je suis cinglé comme ma vraie mère.

— Je la trouvais maléfique plutôt que cinglée, corrigeai-je.

Il rit.

— Au moins, c'est franc.

— Rencontrons-nous, Maximiliano, et vous trouverez ma franchise renversante.

— Ah ! Nous y voilà.

Je l'entendis couper le moteur de sa voiture, ouvrir la portière et

faire crisser du gravier sous ses pieds, me sembla-t-il. Quelqu'un tenta de crier à travers un bâillon – une femme, sans doute.

— Vous pouvez crier toutes les deux, Consuela. Autrefois, c'était ma fiancée, mais elle m'a quitté. Maintenant, elle m'appartient pour toujours.

Les cris étouffés de Connie m'apprenaient que ce qu'elle avait sous les yeux devait lui faire très peur.

— Il faut que j'y aille, Anita. Ma sœur est un peu difficile à gérer, mais ça ne durera pas. D'ici au lever du soleil, elle fera exactement ce que je lui dirai de faire. Grâce à vous, j'ai perdu beaucoup d'argent, mais Consuela sera parfaite pour un client qui voulait sa propre esclave sexuelle. Il n'a même pas besoin d'être là pour la cérémonie ; il lui suffira de tenir la bouteille qui renfermera son âme, comme l'anneau magique d'un génie.

La bouche sèche, je me forçai à dire :

— Comment faites-vous pour contourner le fait que les victimes de meurtre attaquent toujours leur assassin ?

— Question d'âme et de personnalité, Anita. Les gens n'aiment pas la violence. Les zombies purs n'ont pas de scrupules mais, si vous leur rendez leur âme, ils sont aussi chochottes que les autres. Je vais vendre ma sœur à un homme très riche qui en fera son esclave à jamais. J'ignore si je me contenterai de tuer mon frère ou de le briser. Quoi qu'il en soit, mon père ne m'oubliera plus jamais.

— Ne faites pas ça, Maximiliano. Ne leur faites pas de mal.

— Vous me laisseriez vous baiser pour les sauver, Anita ?

— Bien sûr.

Il rit de nouveau, et j'entendis Connie gémir à travers son bâillon. On aurait dit qu'il la traînait sur le gravier, puis sur de l'herbe.

— Je dois y aller, Anita. J'ai des gens à tuer et des âmes à dérober. Je n'ai pas encore trouvé d'acheteur pour un adolescent, mais je parie que, s'il obéit docilement à tous les ordres du client, il doit bien exister quelqu'un prêt à payer très cher pour ça, vous ne croyez pas ?

— Je ne plaisante pas, Maximiliano. Rencontrons-nous, et baisons comme votre mère le voulait.

— La rumeur dit que vous avez tué la Señora. C'est vrai ?

— Il ne faut jamais croire ce qu'on raconte.

— Oh ! J'espère que c'est vrai, parce que, si c'est le cas, je vous donnerai une chance de déterminer lequel de nous deux est le plus puissant.

— Le plus puissant en quoi ? Et le déterminer comment ?

— D'abord, trouvez-moi avant que j'aie terminé la cérémonie et qu'il ne reste plus de sœur à sauver, même si je la baiserais peut-être avant de la tuer, ce qui vous laissera un peu plus de temps.

Je réprimai une forte envie de le menacer et tentai de garder mon calme.

— C'est votre dernière chance d'accomplir la volonté de la Señora vous concernant, Maximiliano.

— J'ai vu les vidéos du Colorado, Anita. Plus que donner des petits-enfants puissants à ma mère, je veux savoir lequel de nous deux est le meilleur nécromancien.

— D'accord, faisons ça, dites-moi juste où vous êtes.

— Réfléchissez à ce que je veux, Anita, et vous verrez qu'il n'y a qu'un nombre limité d'endroits où j'ai pu les conduire dans ce laps de temps et qui nous fourniront une arène adéquate pour nous mesurer l'un à l'autre.

— Je ne comprends pas.

— Réfléchissez. Sinon, je les tue, je vends au moins la fille et je quitte la ville très riche. Je m'installerai dans un pays un peu plus tolérant envers les nécromanciens, et qui n'a pas de traité d'extradition avec les États-Unis.

— Maximiliano, dites-moi comment vous faites. Comment capturez-vous l'âme ?

— Venez regarder. (Puis il jura en espagnol). Le garçon a défait ses liens et trouvé le moyen d'ouvrir le coffre de l'intérieur. Crétin !

La détonation fut si forte que je restai sourde d'une oreille pendant une minute.

— Merde ! Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Il s'enfuyait. Que pouvais-je faire d'autre, Anita ?

Connie hurlait aussi fort et aussi longtemps que possible à travers son bâillon. Il ne cherchait pas à la faire taire. Le bruit ne lui importait pas.

— Si Tomas meurt, vous mourez aussi. Si vous touchez Connie, je vous coupe la bite et je vous étouffe avec.

— Des mots, Anita, toujours des mots.

— Dites-moi où vous êtes, fils de pute, et je vous prouverai que je ne fais jamais de menaces en l'air.

— Trouvez-moi, et on verra bien qui relève quoi.

Il raccrocha.

Je poussai un hurlement de rage incohérent. S'il avait été en face de moi à cet instant, flics ou pas flics, je l'aurais tué.

Chapitre 62

Je dus appeler Manny et lui annoncer ce qui était arrivé à Connie et Tomas. Je commençai par lui dire qu'ils avaient été enlevés sans entrer dans les détails. Il me semblait qu'apprendre qu'il avait eu un fils avec Dominga Salvador pouvait attendre que ses gamins soient en sécurité, ou que je le voie en personne. Il est des choses qu'on ne tente pas d'expliquer au téléphone.

— J'ai besoin que tu appelles ton opérateur et que tu renonces à tes droits privatifs histoire qu'on n'ait pas besoin d'obtenir un mandat pour que la police utilise le GPS du portable de Tomas afin de les localiser, Connie et lui.

— On paie toujours les factures de Connie, aussi. Ça peut aider ?

— Putain, oui ! Je sais qu'il a son téléphone, parce qu'on a parlé avec.

Je me tournai vers le sergent Hudson, qui n'était pas beaucoup plus costaud que moi, et qui arborait une moustache noire bien entretenue assortie aux cheveux planqués sous son casque. C'était le plus petit de son unité à présent, mais tous les autres hommes se comportaient toujours comme s'il mesurait deux mètres cinquante et risquait de leur en coller une au premier pas de travers. Hudson et moi ne sommes pas copains, mais nous nous respectons mutuellement, et je préfère qu'on me respecte plutôt qu'on m'apprécie. Il me laisse m'entraîner avec son équipe une fois par mois pour m'empêcher de merder trop salement – et c'est déjà un compliment énorme en soi.

— Manny, leur père, paie toujours les factures de téléphone de sa fille. S'il renonce à ses droits, on n'a pas besoin de mandat pour accéder à la localisation GPS.

— Génial, vous avez entendu ?

Hudson parla dans le portable dont il s'était servi pour appeler l'opérateur de Connie et Tomas. L'employé voulait les aider mais, légalement, il avait besoin d'un mandat... Cependant, Manny pouvait renoncer à ses droits privatifs puisque le compte était à lui et non à Connie.

Il fallut approcher les deux téléphones l'un de l'autre pour que Manny fournisse les informations demandées, mais ce fut rapide. Hudson écouta l'employé pendant quelques secondes.

— Il nous rappelle dans dix minutes avec les coordonnées du téléphone.

— Parfait. Maintenant, plus qu'un mandat à obtenir et on est

bons.

— Anita, que se passe-t-il ? demanda Manny dans mon téléphone.
Je le lui expliquai.

— Pendant qu'on attend les coordonnées, j'ai besoin de ton expertise en vaudou.

— Je n'arrive pas à réfléchir, Anita.

— Le sort pour capturer une âme, tu penses qu'il serait très compliqué ? Je veux dire, combien de temps il prendrait ?

— Je ne connais que la théorie ; j'avais quitté Dominga longtemps avant qu'elle mette la pratique au point.

— Je sais, mais tu t'y connais beaucoup mieux que moi en vaudou. J'ai besoin d'une durée estimée, et j'en ai besoin maintenant.

— Qu'est-ce que tu me caches, Anita ?

— Le méchant, c'est Max, le neveu de Dominga. Il a pris sa suite dans le commerce d'esclaves zombies.

— Pourquoi a-t-il enlevé Connie et Tomas ?

— Je crois que, pour Tomas, c'était un accident, qu'il s'est juste trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

— Oh Seigneur ! Seigneur ! Tu crois qu'il va faire ça à Connie.

— Il a menacé de le faire, oui.

— Pourquoi ? Pourquoi, après toutes ces années ?

— De combien de temps disposons-nous pour la retrouver ? J'ai besoin que tu réfléchisses, Manny.

— Mes enfants ont été enlevés.

— Et plus nous aurons d'informations, meilleures seront nos chances de te les ramener sains et saufs.

— D'accord, d'accord, s'il doit fabriquer un contenant pour accueillir l'âme, ça lui prendra plusieurs semaines.

— Pars du principe qu'il en a déjà un.

— Il devra dessiner les symboles en verve, et, si c'est un véritable croyant, il devra persuader le Loa de le posséder, ou de posséder la victime.

— Je ne pense pas que ce soit un véritable croyant.

— Une heure, peut-être. Tu as dit que son autel était couvert de verve comme celui de Dominga.

— Oui.

— Alors, il fera attention à bien reproduire les symboles, parce que Dominga était persuadée que ça l'aidait à invoquer le pouvoir et que ça la protégeait. Pour dessiner tout ça, il lui faudra au moins une heure, peut-être un peu plus. Ça t'aide ?

— Oui.

— Je fonce vers la boutique de mariage.

— Va plutôt rejoindre Rosita, reste avec elle.

— Non.

— D'accord, mais, si on les localise, je risque de partir avant ton arrivée.

— Sauve mes enfants, Anita.

— Je ferai de mon mieux.

— Je sais.

Que restait-il à dire ? Nous raccrochâmes.

Chapitre 63

Les GPS des portables de Connie et de Tomas nous conduisirent vers le même cimetière. Je m'y attendais, mais je ne pensais pas que la localisation serait assez pointue pour nous désigner une crypte précise. Rien ne nous garantissait que les enfants de Manny étaient toujours au même endroit que leurs téléphones, mais ça restait notre meilleure chance. S'ils n'avaient plus leurs portables avec eux, nous devrions fouiller tout un cimetière, dont une vingtaine de cryptes, ce qui reviendrait à perquisitionner dans une résidence sans connaître le numéro du bon appartement.

« Nous », ce n'était pas Zerrowski et la BRIS, mais l'équipe locale des SWAT. Beaucoup de marshals de la branche surnaturelle ont été imposés aux SWAT à travers le pays dans le cadre de l'exécution de mandats non annoncés (ce que sont tous les mandats d'exécution), mais seuls quelques-uns d'entre nous ont suffisamment fait leurs preuves pour être invités à s'entraîner avec eux, et sur ces quelques-uns seule une poignée s'est suffisamment distinguée pour être autorisée à les accompagner sur le terrain. Le problème n'est pas le maniement des armes – ça, c'est facile –, mais les performances physiques exigées. Franchement, si je n'étais pas plus costaud et plus rapide qu'une humaine ordinaire, je n'aurais peut-être pas réussi.

— Ce sera mon premier assaut de crypte, lança Killian avec un sourire tendu tandis que nous attendions derrière le Bear Cat Lenco dans l'obscurité.

Ils pouvaient bien appeler ça un véhicule de sauvetage blindé s'ils voulaient, ça restait un gros engin noir légèrement sinistre et extrêmement militaire qui pouvait encaisser des tirs d'armes lourdes sans dommages pour les hommes tapis à l'intérieur, ou même planqués derrière.

— Vous ne traînez pas assez avec moi, répliquai-je.

— Ouais, Blake nous emmène toujours dans les endroits les plus cool, ricana Hill.

Dans les films, on voit toujours le visage des SWAT ; dans la réalité, les casques et le reste de l'équipement dissimulent presque tout d'eux. Je savais que Killian était un Irlandais blond et pâle, que Hill avait le teint mat et l'air vaguement typé, mais, quand ils étaient tout équipés dans le noir, la seule chose que je voyais, c'est que Killian faisait dix centimètres de plus que moi et que Hill nous dépassait largement tous les deux.

— Le bélier fonctionnera sur une porte de crypte ? interrogea Saville.

La plupart des SWAT sont plus costauds que la moyenne, mais il dépassait quand même tout le reste de l'équipe. Je savais qu'il était afro-américain avec une peau très foncée, mais, là encore, uniquement parce que je le connaissais. Dans nos armures, nous nous ressemblions tous malgré nos calibres différents.

— Je n'en suis pas sûre, avouai-je.

— On a apporté de quoi frapper plus fort en cas de besoin, déclara Hermès.

Il était grand, mat de peau et séduisant sous tout son barda, j' imagine. En tout cas, sa femme avait l'air de le penser. Je le savais parce qu'elle avait mis un point d'honneur à me rencontrer après que j'avais sauvé la vie d'Hermès en lui cassant une jambe au passage.

— Il nous reste environ cinq minutes pour choisir notre type d'entrée dynamique, annonça Montague – Monty pour les intimes.

Un autre truc à propos duquel les films ont tout faux, c'est qu'on ne se rue pas à l'assaut sans préparation ni plan. Notre plan à nous se trouvait sur la plus haute colline qu'ils avaient pu trouver, avec le sergent Hudson et leur tireur d'élite, Sutton. Ils allaient utiliser les fonctions techniques de l'équipement de ce dernier pour sonder la porte.

Il existait des cartes du cimetière, mais pas de données spécifiques sur l'architecture des cryptes. Or notre façon de « frapper avant d'entrer » dépendrait du matériau dans lequel la porte avait été taillée. Mieux vaudrait peut-être utiliser de petits explosifs pour faire sauter juste la serrure plutôt que le battant tout entier, parce que la pierre des murs nous empêchait de voir à l'intérieur avec nos infrarouges – donc, impossible de déterminer où se tenaient les otages. Ça aurait été vraiment ballot de faire exploser les gosses de Manny parce qu'ils se trouvaient trop près de la porte.

Donc, nous attendions plus d'informations pour préparer un assaut intelligent. Car y aller lentement veut dire y aller sûrement, ce qui permet d'être efficace. Et qu'il faut être efficace pour aller vite afin de pouvoir rétamé l'adversaire. Je savais tout ça mais, si je n'avais pas eu le reste de l'équipe pour me freiner, je me serais peut-être précipitée quand même, parce que c'était Connie et Tomas. Je les ai connus alors que Connie avait l'âge actuel de son frère et que celui-ci commençait à peine à marcher. Je ne voulais pas retourner auprès de Manny avec autre chose qu'une victoire absolue à mon actif.

— Si Blake faisait la taille de Saville, le bélier fonctionnerait, dit Monty.

Il avait plus ou moins la même silhouette qu'Hermès, de sorte que seule la carrure légèrement supérieure de ce dernier permettait de les

distinguer tant qu'on ne voyait pas le nom sur leur plaque et qu'on ne faisait pas attention à la manière dont ils portaient leur équipement. Je le savais parce que je m'entraînais avec eux au moins une fois par mois depuis un an. Ils avaient vu ce que ma force et ma rapidité surhumaines pouvaient donner quand je passais les mêmes tests qu'eux pour conserver leur place dans l'équipe.

— Je connais quelques types aussi balèzes que Saville, et encore plus forts et plus rapides que moi.

— Des lycanthropes ? suggéra Hermès.

— Ouais.

— J'aimerais bien voir un de vos gars en action sur notre parcours d'obstacles.

— Et dans notre salle de muscu, ajouta Saville.

Je grimaçai.

— Il vous faudrait des barres spéciales pour qu'ils atteignent leur capacité maximale.

— Vous voulez dire, comme celles qu'utilisent les haltérophiles histoire de ne pas plier l'acier ? interrogea Jung.

— C'est ça.

Jung était toujours le seul Asiatique américain aux yeux verts que je connaissais, mais à présent je savais qu'il avait des origines coréenne, chinoise et néerlandaise, que ses grands-parents s'étaient rencontrés durant la guerre de Corée et que sa mère avait épousé un Chinois américain dont la famille habitait le pays depuis plusieurs générations.

Les radios s'allumèrent dans nos oreillettes.

— La porte de la crypte vient de s'ouvrir, annonça Hudson, mais un des otages est accroché dans l'entrée.

Je touchai mon micro.

— Vous pouvez répéter ?

— Un des otages est accroché dans l'entrée.

— Merde ! chuchotai-je.

Mais tout le monde m'entendit quand même dans son oreillette.

— Il nous faut un nouveau plan, déclara Hill.

— Sutton et moi, on vous rejoint.

— On ne peut pas défoncer la porte et faire exploser un otage pour entrer, résuma Jung.

— Quel otage ? m'enquis-je.

— La femme.

Mon estomac se noua à la pensée de Connie saucissonnée et suspendue comme un animal de boucherie.

— D'autres otages en vue ?

— Négatif, répondit Hudson.

— Désolé, Blake, ajouta Sutton.

— Ne soyez pas déjà désolé, Sutton. Si on arrive à les sortir de là, ce sera inutile.

— Pigé.

— On va les sortir de là, affirma Killian.

— Positiver, c'est bien, dit Hermès, mais il faut réussir à entrer pour arriver à les délivrer.

— Pour réussir à entrer, il faut passer à travers l'otage, déclara Saville.

— On ne passe pas à travers Connie, contrai-je.

— L'otage, juste l'otage, me corrigea Monty. Les noms empêchent de réfléchir clairement, vous le savez.

Je voulais protester, mais...

— D'accord, on ne passe pas à travers l'otage comme si c'était une putain de porte.

— On fait le nécessaire pour sauver un maximum de vies, me rappela Hill.

Je secouai la tête.

— Non, ça ne suffit pas.

— C'est tout ce qu'on peut faire, Blake, dit Saville.

— Définissez « passer à travers l'otage », réclamai-je en le foudroyant du regard.

— Vous êtes trop impliquée dans cette affaire, dit Hill.

— Je sais.

— Ne laissez pas vos émotions mettre toute l'équipe en danger, ajouta Monty.

J'acquiesçai.

— Vous ne serez pas blessés par ma faute en essayant de les sauver.

— C'est notre boulot de prendre des risques pour délivrer les otages, rappela Jung.

— Monty sait ce que je veux dire.

— Il nous faut toujours un plan d'entrée, fit remarquer Hill.

— J'ai besoin de la voir.

— De voir quoi ?

— La porte, Connie... je veux dire, l'otage.

— La voir ne vous facilitera pas les choses, répliqua Saville.

— J'ai besoin de savoir comment elle est suspendue dans l'entrée. (J'appuyai sur le bouton du micro placé au niveau de ma gorge). Sutton, elle a juste les mains attachées, ou les mains et les pieds ?

— Les poignets attachés au-dessus de la tête à quelque chose qui se trouve à l'intérieur de la crypte.

— Elle est pile sur le seuil, ou un peu en retrait ?

— Un peu en retrait, mais elle bloque quand même l'entrée.

— J'ai besoin de voir, insistai-je.

Et je m'écartai du flanc du blindé. Plusieurs des hommes m'imitèrent pour m'entourer, mais ce fut Hill qui ordonna :

— Vous attendez que Hudson et Sutton nous aient rejoints.

— Oui, oui, je veux juste que les gadgets de Sutton m'aident à regarder à l'intérieur de la crypte.

— Même les infrarouges ne pénètrent pas une telle épaisseur de pierre, fit remarquer Jung.

— Connie, l'otage, mesure un mètre soixante-douze, mais elle est mince comme son père. Son corps nous bloque peut-être l'entrée, mais on devrait réussir à voir derrière elle avec l'infrarouge et la vision nocturne.

Hill demanda dans la radio :

— Sergent, vous avez vu à l'intérieur de la crypte ?

— Pas depuis le sommet de la colline.

— Rejoignez-nous dans un endroit situé plus bas pour qu'on puisse regarder par-delà les jambes de l'otage.

— C'est quoi, votre idée ? s'enquit Hermès.

— Sutton et moi, on scrute l'intérieur pour situer les otages. Vous, vous trouvez une couverture qui vous permet de vous approcher suffisamment.

— Suffisamment pour quoi ?

— Pour une entrée dynamique.

— Vous venez de me gueuler après parce que j'avais suggéré de passer à travers l'otage, me rappela Saville.

— Je ne vous ai pas gueulé après, j'ai eu peur pour elle, mais ma peur n'aidera personne.

— Et donc, juste comme ça, vous la faites disparaître ?

— Pour l'instant, l'otage a besoin de ma logique, pas de mes sentiments.

Le nœud dur et froid dans mon ventre ne me croyait pas, mais ma tête essayait, et c'était le mieux que je pouvais faire.

J'entendis Sutton et Hudson avant de les avoir en visuel. Je jetai un coup d'œil aux autres gars ; aucun d'eux ne tourna la tête vers la source des bruissements – une jambe de pantalon frôlant quelque chose de plus haut et de plus sec que de l'herbe, un piétinement de semelles. Si Nicky ou d'autres lycanthropes avaient été avec moi, ils les auraient entendus encore plus tôt mais, pour une fois, notre proie n'était pas quelqu'un qui disposait d'une ouïe, d'une vision ou d'un odorat surhumains. Max était capable de relever les morts et de capturer les âmes, mais rien de tout ça ne l'aiderait à nous sentir approcher dans le noir.

Sutton et Hudson apparurent devant nous.

— Racontez-moi, réclama Hudson.

Je lui expliquai mon plan. Ce n'était pas un plan parfait mais,

parfois, on n'a pas besoin de perfection, juste que tout le monde survive. Enfin, tout le monde sauf Maximiliano. Lui, il pouvait mourir : ça m'épargnerait la peine d'avoir à l'exécuter plus tard.

Chapitre 64

Sutton et moi réussîmes à trouver un endroit parmi les tombes depuis lequel nous étions quasiment en face de la porte de la crypte et quand même à couvert. Allongés par terre, pour jouir d'une vue dégagée, nous devions forcément nous rapprocher davantage que si nous avions été en haut d'une colline. Mais pour une fois nous espérions que ça jouerait en notre faveur. Nous étions pelotonnés sur une des tombes, dont la pierre se trouvait juste derrière nos pieds. Une autre, un peu plus grande, se dressait d'un côté de Sutton et de son M24.

Nous avons eu du mal à dénicher un espace assez long pour qu'il puisse s'étendre à plat ventre, parce qu'il était si grand et si costaud qu'il ne tenait presque pas entre les tombes anciennes, qui étaient les plus rapprochées. Moi, je n'avais eu aucun mal à me caser sur le sol frais dont jaillissaient de l'herbe printanière et, ça et là, quelques fleurs sauvages. Sutton avait calé son fusil contre le bord de la pierre tombale pour pouvoir regarder au-delà de la silhouette attachée dans l'entrée de la crypte. J'essayais très fort de la considérer juste comme un otage, mais voir cette femme grande et mince suspendue par les poignets, ses longs cheveux noirs lui balayant le dos tandis qu'elle se débattait et tirait sur ses liens, me faisait mal d'une façon que je ne pouvais pas décrire.

— On vous écoute, Sutton, chuchotai-je.

— Une grande silhouette près du centre de la pièce. Une autre allongée sur une structure de pierre au milieu, peut-être attachée ; on dirait qu'elle se débat. Une troisième écroulée dans le coin au fond à droite, qui ne bouge pas.

Mon estomac se noua de nouveau. S'agissait-il de Tomas ? Allions-nous arriver trop tard pour le fils de Manny ? Je repoussai cette pensée qui ne nous était d'aucun secours pour le moment.

Tomas, Connie et même l'ex-fiancée de Max avaient besoin que je réfléchisse, que je planifie, que j'agisse efficacement. Je m'accrochai à la pensée qu'ils avaient besoin que je fasse mon boulot au lieu de m'attendrir, et que j'aide les SWAT à faire le leur. Parce que, c'était la vérité, je continuerais jusqu'à ce qu'on les ait sauvés, ou... jusqu'à ce qu'on les ait sauvés.

— Vous avez une ligne de tir dégagée sur la silhouette debout ? demandai-je.

Étais-je certaine à cent pour cent qu'il s'agissait de notre

méchant ? Non, mais c'était le plus probable, et, parfois, il faut se contenter de ça.

— Négatif.

— Merde ! soufflai-je.

Je priai pour que les enfants de Manny soient indemnes. Je priai pour que ça fonctionne et pour que personne d'autre ne soit blessé, non parce que je ne pouvais rien faire d'autre, mais parce qu'une prière ne fait jamais de mal, et qu'il est toujours possible que Dieu y réponde.

Je vis les autres membres de l'équipe se déplacer entre les tombes sur un côté de la crypte. C'était chouette de chasser un humain pour une fois, parce qu'il ne serait pas supérieur aux hommes qui m'accompagnaient. Si vous devez affronter un danger avec des humains comme seuls renforts, les SWAT sont les meilleurs. Maximiliano, lui, ne valait pas grand-chose, sauf peut-être en matière de nécromancie. Oui, je le jugeais. Non, ça ne me posait pas de problème.

Je sentis de la magie dans l'air, comme un souffle sur ma peau.

— Il incante, rapportai-je.

— Il incante quoi ? demanda Sutton.

— Un sort.

— Parlez-moi, Blake, chuchota Hudson.

J'entendis des hurlements étouffés par un bâillon, mais qui portèrent étonnamment loin dans la quiétude nocturne. La femme dans l'entrée se mit à crier elle aussi et à se débattre de plus belle. Son corps pivota en l'air, et je vis son visage pour la première fois.

— Ce n'est pas Connie, rapportai-je.

— Hein ? dit Sutton.

— Ce n'est pas Connie Rodriguez.

— Qui est-ce, alors ?

— La zombie qui joue dans certaines des vidéos, je pense.

— Elle n'a pas l'air d'une zombie, protesta Sutton, l'œil toujours collé à son viseur.

J'utilisai son second viseur pour regarder de plus près la femme qui se débattait à l'entrée de la crypte.

— C'est la zombie, confirmai-je. Je l'ai vue sur Internet.

La magie se resserra autour de moi et il me devint plus difficile de respirer, comme si l'air s'était alourdi.

— Quoi qu'il fasse, Max a presque terminé son sort, et, quand il aura fini, il tuera Connie.

Les deux femmes hurlaient à présent, l'une parce qu'elle était vivante et voulait le rester, l'autre parce qu'elle ne se rendait pas compte qu'elle était déjà morte.

— Un couteau, il a un couteau, annonça Sutton dans son micro.

Les autres SWAT continuaient à suivre le plan, se fauillant avec soin entre les tombes, parce que, si le méchant les voyait approcher, il pourrait tous les abattre avant qu'ils n'atteignent l'entrée de la crypte.

— Il va tuer l'otage, dis-je.

— Sutton, tu as une ligne de tir ? demanda Hudson.

— Négatif.

— Tirez à travers la zombie. Feu vert sur le méchant, réclamai-je.

— Je ne peux pas tirer à travers un otage.

— Les zombies ne sont pas des otages.

— Sutton, Blake, donnez-moi un visuel, nous pressa Hudson.

— La zombie, répétais-je.

— L'otage, corrigea Sutton.

Les deux femmes hurlaient toujours. La magie rétrécissait le monde. Un truc énorme se préparait. Je ne savais pas si c'était le Loa qui venait posséder Max ou autre chose, et je m'en fichais. Du moment que je le butais avant qu'il ait fini, ça n'aurait pas d'importance.

Je me plaçai de l'autre côté de la pierre tombale par rapport à Sutton et calai mon fusil dessus. J'activai le micro sur ma gorge et dis :

— J'ai la ligne de tir. Je répète, j'ai la ligne de tir.

— Il va la tuer, dit Sutton.

S'il pouvait voir ce que foutait le méchant par-delà la zombie qui s'agitait, lui aussi avait une ligne de tir.

— Feu vert, je répète, feu vert, dit Hudson.

Je mobilisai les compétences qu'Ares m'avait enseignées, celles qui m'avaient permis de lui tirer dessus depuis la porte d'un hélicoptère encore en mouvement et de faire la dernière chose qu'il me demandait : le tuer avant qu'il ne blesse quelqu'un. Je savais que la femme suspendue dans l'entrée était un zombie comme Thomas Warrington et qu'elle n'avait que l'apparence de la vie. Je pris une inspiration pour me stabiliser et priai :

— Faites que j'aie raison.

Et j'appuyai sur la détente depuis ce puits de silence où je me réfugie quand je tire, là où il ne reste rien d'autre que le flingue, mes mains, mon corps et la cible. Celle-ci cesse d'être une personne et devient juste l'endroit où la balle doit aller. Surtout à distance, on n'a pas toujours l'impression qu'on va tuer quelqu'un ; on ne pense qu'à ne pas bouger, ne pas respirer, contrôler son pouls. Même le cœur ralentit pendant qu'on appuie sur la détente et qu'on laisse partir la balle. Le plus dur, c'est de maîtriser ses réactions : ne pas frémir, ne pas anticiper la petite explosion – parce que c'est ce qui se produit entre les mains du tireur. Il faut se contenter d'être dans le moment où le monde se rétrécit au point de la visée laser balayant la robe de la femme tandis que, derrière elle, la cible lève le bras pour abattre ce qui ressemble à un couteau, et...

Le recul du fusil m'ébranla l'épaule et les mains. Le corps dans l'entrée bougea ; de l'autre côté, la cible s'écroula hors de ma vue, et la magie se mit en pause comme si un géant retenait son souffle.

— Cible à terre, rapporta Sutton.

Je vis les autres membres de l'équipe entrer dans le bâtiment. Ils n'utilisèrent pas de grenades aveuglantes comme prévu parce que ça n'était plus la peine ; la cible était abattue, inutile d'éblouir les otages.

Sutton et moi calâmes nos armes en place et nous mêmes à courir au petit trot, à une allure cependant étrangement fluide. J'étais à côté de lui et juste un peu en retrait, en formation même si nous n'étions que deux, et ce fut ainsi que nous rejoignîmes le reste de notre équipe.

Des coups de feu devant nous. Il restait quelque chose à descendre dans la crypte, ou contre quoi riposter. Nous nous élançâmes comme on nous l'avait enseigné, pas à notre vitesse maximale, mais à celle où, par expérience, nous savions que nous pouvions garder nos armes en position, prêtes à tirer, et avancer quand même.

Chapitre 65

Ils étaient en train de traîner Max dehors. Les menottes aux poignets, celui-ci laissait des traces de sang derrière lui, et, dès que les hommes le déposèrent dans l'herbe, une flaque commença à se former sous son corps. Je savais que j'étais responsable d'une de ses blessures, mais il en avait d'autres à des endroits où je n'avais pas tiré. Saville avait décroché l'otage suspendue dans l'entrée de la crypte mais, elle, elle ne saignait pas. Si Max ressemblait à un quartier de viande de boucherie, elle avait l'air d'une illustration anatomique bien propre. Le corps des morts ne réagit pas comme celui des vivants.

J'entendis Connie hurler :

— Tomas ! Tomas !

Mon estomac se noua et me tomba dans les pieds. Pitié, Seigneur ! Trop massif pour passer entre ses camarades, Sutton s'était arrêté sur le seuil de la crypte, mais j'étais plus mince que lui et au diable le protocole : je voulais savoir pourquoi Connie hurlait le nom de son frère. Criant « Ecartez-vous ! », je me faufilai entre eux sans attendre, parce que j'avais la place de le faire. Parfois, être la moins costaud de la bande, ce n'est pas une mauvaise chose.

Connie était agenouillée devant le corps de Tomas dans le coin où celui-ci était resté immobile durant tout l'assaut. Les autres SWAT tentaient de l'écarter pour voir ce qu'ils pouvaient faire en attendant l'ambulance. J'entendis des sirènes approcher. Tomas était pâle ; il avait les yeux clos et le visage flasque. Il ressemblait davantage à Manny sur ses photos de lycée que la dernière fois que je l'avais vu. Quand Connie le lâcha, il s'affaissa mollement sur le sol.

J'entendis Hudson dire :

— Laissez-nous l'aider, mademoiselle Rodriguez.

— Connie ! m'écriai-je. Connie, c'est Anita !

J'ôtai mon casque et baissai ma cagoule pour qu'elle puisse voir mon visage. Elle se retourna et leva les yeux vers moi.

— Anita ! Oh, mon Dieu, Anita !

Alors elle se leva et fit enfin ce à quoi les SWAT n'avaient pas pu la contraindre : leur laisser la place de manœuvrer autour de Tomas. Sur un signe de Hudson, je l'emmenai dehors pour qu'ils jouissent d'une meilleure liberté de mouvement et qu'elle ne le voie pas mourir le cas échéant. *Pitié, Seigneur, faites que je les aie sauvés à temps !*

Bien entendu, d'autres problèmes nous attendaient à l'extérieur. La zombie sur qui j'avais tiré hurlait en regardant le trou béant dans

sa poitrine. Il n'y avait pas beaucoup de sang, de sorte que ses côtes brisées paraissaient d'une blancheur étincelante dans le noir et qu'on voyait ses poumons remuer à l'intérieur.

— Estrella ! glapit Connie.

Je lui fis tourner le dos aux deux hommes de l'équipe qui cherchaient ce qu'ils pouvaient bien faire pour traiter une blessure de cette taille qui ne saignait presque pas et qui aurait dû être fatale – ou, du moins, qui aurait dû empêcher la victime de se débattre en hurlant. Ils avaient chassé assez de vampires avec moi pour se rendre compte qu'Estrella n'était pas humaine, mais elle avait toujours l'air d'une ravissante jeune femme. Et si elle avait été une vampire ils lui auraient administré les premiers soins ; alors c'est ce qu'ils s'efforçaient de faire.

En faisant pivoter Connie, je lui révélai Max qui gisait sanguinolent dans l'herbe aux pieds de Hill et de Montague. Elle se précipita vers lui en hurlant des jurons dont j'aurais parié que Rosita ignorait qu'elle les connaissait. Et je ne pouvais pas l'en blâmer, mais je l'attrapai quand même par le bras et tentai de la retenir. Elle résista comme elle l'avait fait dans la crypte quand elle refusait de lâcher son frère, et, pour une civile sans entraînement, elle se débrouillait plutôt bien. Une fois qu'on aurait tous survécu à cette nuit, je lui enseignerais peut-être des trucs d'autodéfense.

Je finis par lui passer mes bras autour de la taille et par m'incliner pour la soulever de terre, parce qu'elle était bien plus grande que moi. Quand elle ne menaçait pas de tuer Max, elle poussait des hurlements incohérents, et elle essayait vraiment de se libérer pour se jeter sur lui. Comme je craignais qu'elle ne soit capable de mettre ses menaces à exécution, je m'accrochai à elle. Ce serait vraiment ballot de lui avoir sauvé la vie et qu'elle passe le reste de ses jours en prison pour avoir porté le coup fatal à Max. Au moins, elle ne donnait pas de coups de pied.

L'ambulance fonça dans l'allée de gravier toutes lumières et sirènes allumées. Des infirmiers en jaillirent et voulurent se diriger vers Max, mais les SWAT leur firent signe de ne pas approcher et leur désignèrent la crypte. Je crus qu'ils allaient protester, mais ils finirent par obtempérer. Étant donné les dommages visibles qu'arborait Max, je ne trouvai pas bon signe qu'ils évacuent d'abord Tomas sur un brancard : ça voulait dire qu'il était en assez sale état pour qu'ils le considèrent comme prioritaire par rapport à Max, qui gisait dans une flaque de sang presque aussi grande que lui, et une femme dont tout le flanc était déchiqueté.

Je reposai Connie et la laissai s'élancer vers son frère. Personne ne s'opposa à ce qu'elle monte dans l'ambulance avec le brancard, même s'il n'y aurait pas beaucoup de place pour elle à l'arrière. Il ne

me resta plus qu'à appeler Manny pour lui dire vers quel hôpital on les emmenait, puis l'ambulance démarra dans un giclement de gravier, ses lumières balayant l'obscurité, l'éloignement de sa sirène faisant paraître la nuit plus tranquille qu'elle ne l'était par contraste.

Manny me remercia, et j'eus envie de répondre : « Pas maintenant ; tu me remercieras une fois que ton fils aura repris connaissance », mais j'eus le bon sens de m'abstenir. Je reçus sa gratitude et reportai mon attention sur les deux problèmes qui gisaient dans l'herbe entre les tombes : Max et la zombie. Connie avait dit qu'elle s'appelait Estrella – « Étoile » en espagnol. Seigneur !

Elle hurlait toujours, et je ne pouvais pas lui en vouloir. Nous tenterions de trouver le récipient utilisé pour emprisonner son âme mais, si celle-ci occupait son corps pour le moment, détruire le récipient suffirait-il à la libérer ? Finirait-elle comme Warrington, rendue à sa tombe mais ensevelie vivante ? Je n'en savais rien. J'ignorais ce que Max lui avait fait exactement, mais je connaissais un moyen de le découvrir.

Je m'approchai du nécromancien, qui gisait dans une mare de son propre sang. S'il était encore capable de parler, il me dirait tout ce que je voulais savoir, parce qu'avec un mandat d'exécution je pourrais le tuer de la manière que je voulais. Selon ce que je choisisais, ça pouvait être extrêmement douloureux. Les gens deviennent très bavards quand vous leur faites assez peur, et la plupart d'entre eux redoutent la douleur.

Sutton était planté devant moi tel un mur noir, mon nez au niveau de son plexus solaire. Pourquoi la plupart des SWAT ou des militaires membres des forces spéciales sont-ils aussi balèzes ?

— Hudson a appelé une ambulance, Blake.

— Elle, c'est un zombie, et lui, un mort en sursis.

— Vous n'avez pas de mandat d'exécution, Blake.

Je renonçai à tenter de le contourner. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais abattu quelqu'un sans avoir un mandat à son nom – autrement dit, le droit de lui faire ce que je voulais comme je voulais.

— Il faut qu'il nous dise comment libérer l'âme de la femme avant l'arrivée de l'ambulance, Sutton. Il est en train de se vider de son sang ; il souffre et il a peur. C'est notre meilleure chance de le faire parler pour qu'elle cesse d'être terrorisée à ce point.

— Je n'aurais pas pu lui tirer dessus tout à l'heure, Blake. Je n'aurais pas pu tirer sur cette femme.

— Je savais qu'elle était déjà morte, Sutton. J'avais vu une photo d'elle en tant que zombie ; pas vous.

— Cet enfoiré allait planter un couteau dans le cœur de Connie Rodriguez et j'aurais hésité parce que je ne voulais pas blesser une

zombie.

— Alors, heureusement que j'étais là.

— Hudson vous a donné le feu vert, mais vous n'aviez pas de mandat d'exécution. Les Affaires internes voudront vous interroger sur ce coup-là.

— Ceux de vos gars qui ont tiré sur Max à l'intérieur de la crypte n'y couperont pas non plus. Ce qui est valable pour le jars l'est aussi pour l'oie. Avez-vous une raison de temporiser pour m'empêcher d'interroger Max ?

— Vous ne pouvez pas poser la main sur lui, pas même un doigt ou quoi que ce soit d'autre. Vous n'avez jamais eu à faire ce genre de chose sans un mandat pour vous absoudre de toute responsabilité. Je tiens à ce que vous vous en souveniez.

Je pris une grande inspiration, la relâchai et acquiesçai.

— Merci pour le rappel, Sutton.

— Vous avez tiré quand j'en étais incapable. La prochaine fois que vous me direz que quelqu'un est déjà mort, je vous croirai.

— Si on arrive à boucler ce fils de pute, le problème ne se posera peut-être plus jamais.

Par-devers moi, je songeai : *Sauf éventuellement avec un de mes zombies*, mais, si c'était l'un des miens, je m'en occuperais moi-même. J'espérais vraiment ne plus jamais en relever un aussi réel que Warrington. Fini les sacrifices de vaches !

Nous rejoignîmes Montague et Hill près du méchant menotté. Je restai debout avec mes bottes de combat, sans m'agenouiller dans le sang mais en marchant dedans pour être certaine que Max verrait mon visage. Il gisait sur le ventre et souffrait apparemment beaucoup, donc il avait peut-être du mal à se concentrer.

— Salut, Max. C'est chouette de se rencontrer enfin face à face, non ? lançai-je en souriant.

Il me regarda d'un air si haineux ! S'il avait pu faire de la magie instantanée, il me serait arrivé quelque chose de terrible. Mais il ne pouvait pas, et je me souvins vaguement que j'avais vu de la verve dessinée à la craie un peu partout dans la crypte. Je n'avais pas percuté jusqu'à ce moment : j'étais trop focalisée sur les gosses de Manny pour me soucier de ce genre de détails.

— Anita Blake. Au moins, vous n'avez pas eu le plaisir de m'abattre vous-même.

Mon sourire s'élargit.

— La première balle venait de mon fusil.

— Menteuse ! C'est leur tireur d'élite qui m'a eu.

— Le tireur d'élite refusait de croire qu'Estrella était un zombie et il n'a pas pu se résoudre à appuyer sur la détente. Vous avez failli tuer la fille de Manny, votre demi-sœur, mais je vous en ai empêché.

— Il a quand même perdu un fils ce soir.

— Tomas est en route pour l'hôpital. Il se rétablira. (Je n'en savais rien, mais je l'espérais, et ça contrarierait sûrement Max. Or j'avais très envie de le contrarier). Mais si vous voulez dire que Manny va vous perdre ce soir, je suis pour.

— Ils ont appelé une ambulance parce que vous avez raté votre coup.

— Elle n'a pas raté son coup, intervint Sutton, qui nous surplombait tous.

Max se tordit le cou pour le regarder. Ça avait l'air douloureux. Tant mieux.

— Elle vous a touché sur le côté, sous le bras ; elle aurait pu atteindre le cœur.

— Donc elle a raté son coup.

— Blake n'a pas raté son coup et moi non plus, dit Hudson en nous rejoignant. Vous essayiez de lever votre flingue pour tirer sur le garçon quand on est entrés dans la crypte. Si votre bras avait encore été valide, vous auriez réussi. Je vous ai tiré deux fois dans la poitrine pour ne pas risquer de toucher le gamin. Je me demande ce qui se serait passé si j'avais visé votre tête ?

— Vous n'avez pas de mandat d'exécution, donc pas le droit de me tirer dans la tête.

— Oh ! Max, vous devriez savoir que, dans la mesure où vous avez utilisé de la magie pour tuer des gens, on me donnera l'occasion de vous faire sauter la cervelle plus tard, susurrai-je. Mais si vous nous dites comment libérer l'âme d'Estrella pour qu'elle accède au repos éternel, peut-être n'y aura-t-il pas de mandat à votre nom. Les juges n'aiment toujours pas en émettre pour des humains.

— Je veux qu'elle ait peur. Je veux qu'elle se rende compte de ce qui lui arrive.

— Elle n'arrive pas à croire qu'elle est une zombie. Donc, elle ne se rend pas réellement compte de ce qui lui arrive, pas vrai, Max ?

— Maximiliano.

— Quoi ? grogna Hudson.

— Je m'appelle Maximiliano.

Malgré les trois trous dans sa poitrine, il n'avait pas de mal à respirer.

— D'accord, Maximiliano, on va jouer. Comment fait-on pour libérer son âme ? demandai-je.

— Vous ne trouverez jamais dans quoi je l'ai mise, et, même si vous y arriviez, vous ne sauriez pas quoi en faire.

— Dites-le-moi.

— Non.

— On peut aussi rester là et vous regarder vous vider de votre

sang.

En fait, techniquement, la police n'a pas le droit de faire ça. Elle peut désigner les victimes comme prioritaires sur les coupables, mais elle doit fournir de l'aide médicale à tous les blessés. C'est assez ironique : si votre balle a tué le méchant, c'est fini, mais si elle n'a fait que le blesser, juste après avoir essayé de le tuer, vous devez tout mettre en œuvre pour le sauver. Parfois, le règlement auquel on soumet les flics normaux me file mal à la tête.

— Je serai toujours en vie à l'arrivée de l'ambulance, affirma Max.

Je me rapprochai légèrement de lui en pataugeant dans son sang. La dernière fois que j'avais vu un autre réanimateur capable de guérir comme un zombie ou un vampire, il était aidé par un sort.

— Comment vous êtes-vous protégé, Maximiliano ? Si je vous fouille, vais-je trouver un grigri ?

Il écarquilla légèrement les yeux, et ses épaules se contractèrent.

— C'est quoi, un grigri ? interrogea Hudson.

— Un truc qu'il porte sur lui, genre un bracelet ou un brassard, et qu'il n'enlèvera jamais de son plein gré parce qu'il faut que ce truc soit en contact permanent avec sa peau pour fonctionner, pas vrai, Maximiliano ?

A présent, il m'observait d'un air inquiet.

— C'est un sort, et c'est ce qui fait que son cœur continue de battre alors qu'il s'est pris trois balles dans le buffet. Mais, aux urgences, ils découperont ses fringues et ses bijoux pour pouvoir le soigner. Que se passera-t-il alors, Max ?

— Maximiliano. Et vous les empêcherez de faire ça, parce que vous savez que c'est ce qui me maintient en vie. Ce serait la même chose que me coller une balle dans la tête maintenant que je suis menotté et que je ne constitue plus un danger pour personne.

Malheureusement, il avait raison, mais, comme je n'entendais toujours pas la seconde ambulance, il nous restait un peu de temps pour jouer avec lui. Si je me débrouillais bien, il nous aiderait peut-être à délivrer la zombie qui sanglotait derrière nous.

Je sortis un de mes petits couteaux à lame d'argent de son fourreau d'avant-bras.

— Qu'est-ce que vous faites, Blake ? s'enquit Hudson.

— Je vérifie qu'il n'a pas sur lui d'autres trucs magiques qu'un grigri, des trucs qui pourraient nous faire du mal.

— On l'a déjà fouillé, déclara Hill.

— La magie se dissimule plus facilement qu'un flingue, répliquai-je.

Je me rapprochai de Max, qui commença à se débattre de sorte que Hill et Montague durent s'accroupir pour l'immobiliser. Sutton

finit par s'agenouiller sur ses jambes parce que Max avait vraiment peur. Pour se débattre à ce point, il devait avoir autre chose qu'un grigri sur lui – à moins que celui-ci ne soit très particulier et qu'il ne veuille pas que je l'examine. Cela renforça ma détermination à le fouiller très, très soigneusement en quête d'objets magiques dangereux.

— Tenez-le bien, les gars, réclamai-je. Je ne voudrais pas le couper sans faire exprès.

Je commençai par son épaule, le long de la couture de sa chemise. Je voulais virer ses manches, et ma lame était assez aiguisée pour entailler le tissu sans effort, découvrant la peau lisse de ses bras. Max essayait de se débattre, mais trois malabars formés à immobiliser quelqu'un étaient assis sur lui. Il n'avait aucune chance de se dégager.

Rien sur son bras droit, aucun bijou. Quand je le contournai en canard pour examiner le gauche, il s'agita de plus belle. Les SWAT pesèrent sur lui plus lourdement, lui enfonçant le visage dans la mare de son propre sang. Il avait peur. Pourquoi ? Je ne pouvais pas lui ôter son grigri maintenant que je savais qu'il le maintenait en vie ; il avait raison sur ce point. Des semaines d'audiences, voire davantage, seraient nécessaires pour obtenir la permission de le lui enlever, et, à ce stade, il aurait sans doute assez bien récupéré pour ne pas en mourir – hélas ! Mais il le savait, alors pourquoi était-il si effrayé ? Avait-il sur lui autre chose qu'il ne voulait pas qu'on voie ?

Je découpai sa manche gauche et le découvris sur le haut de son bras, si bien serré qu'il mordait dans sa chair.

— Ça, c'est un grigri. Ça ne se présente pas toujours sous cette forme ; souvent, c'est une petite bourse attachée à un cordon, mais pour que la magie vous maintienne en vie quand vous êtes en aussi sale état il faut qu'elle soit plaquée contre votre peau.

Je posai mon couteau et cherchai la petite lampe que je rangeais dans une des nombreuses poches de mon pantalon de combat. La plupart d'entre elles contenaient des munitions supplémentaires, mais pas toutes. Hudson comprit ce que je faisais et s'accroupit près de moi avec sa propre lampe.

C'était une cordelette en cheveux noirs tressés. Je levai les yeux vers le crâne de Max. Ça ne pouvait pas être les siens, qui n'étaient pas assez longs. Puis la lumière révéla une fine mèche de cheveux blonds, une de cheveux châains, une autre de cheveux bruns, et une dernière de cheveux d'un blond différent.

— Fils de pute ! jurai-je.

— Qu'y a-t-il, Blake ? demanda Sutton.

— Les plus petites mèches correspondent à chacune des zombies que j'ai vues dans les vidéos, expliquai-je. Une analyse ADN le confirmera, mais je parie que la plus grosse mèche, la noire, vient

d'Estrella, pas vrai, espèce de salopard ?

L'interpellé garda le silence.

— Alors, on n'est plus si bavard, hein, Max ?

— Je m'appelle Maximiliano, dit-il d'une voix tendue, parce que Hill lui tenait la tête dans l'herbe et le sang.

— Vous pourriez bien vous appeler mère Teresa que je m'en ficherais. Vous allez mourir pour ça.

— Je leur ai pris des cheveux, ça ne veut pas dire que je les ai tuées.

— Les cheveux seuls, non, mais on fera témoigner quelques experts en vaudou, et tous les pratiquants de votre foi diront la vérité, Max. Aucun d'eux ne voudra approcher de ce genre de dette spirituelle envers le Loa, ou quelque créature que vous ayez invoquée pour fabriquer cette horreur.

— Expliquez-nous, Blake, réclama Hudson.

— Il ne nous a pas dit que nous ne trouverions pas le récipient qui contenait l'âme d'Estrella. Il nous a dit que je ne trouverais jamais ce dans quoi il avait mis son âme, et que, même si c'était le cas, je ne saurais pas comment la libérer.

— Mais encore ? demanda Hill.

— Ouais, je ne comprends pas, avoua Montague.

— Le récipient, c'est lui.

— Hein ?

— Il a lié l'âme d'Estrella à ce grigri, et à lui-même.

— C'est impossible, contra Maximiliano. Tout le monde vous le dira.

— En effet, mais vous avez trouvé un moyen, pas vrai, espèce de salopard maléfique ?

— Vous ne pourrez jamais le prouver, et vous ne trouverez personne capable d'expliquer le sort devant un jury ou un juge.

— Oh ! On trouvera quelqu'un, promit Hudson.

— C'est un sort original, tempérai-je. Comme sa mère avant lui, Max est très créatif quand il s'agit de faire le mal.

L'intéressé eut un petit sourire. Hill appuya plus fort entre ses omoplates, lui enfonçant davantage le cou et la tête dans l'herbe ensanglantée.

— Ne souriez pas.

— Il a utilisé une magie qui n'est pas censée fonctionner pour emprisonner l'âme d'Estrella et, puisqu'elle était une zombie, partager sa capacité à encaisser des dommages physiques. Mais, contrairement à elle, il guérira.

— Vous voulez dire qu'elle gardera ce trou dans le flanc ? demanda Sutton.

— Les zombies ne récupèrent pas de leurs blessures. Donc, si on

n'arrive pas à délivrer son âme, ouais, elle restera comme ça.

Max sourit de nouveau. Hill appuya plus fort. Max poussa un grognement de douleur. Tant mieux. Puis, les dents serrées, il articula :

— Je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un fasse un trou dans son corps.

— Dans ce cas, vous n'auriez pas dû l'utiliser comme bouclier, répliquai-je.

J'entendais les sirènes à présent. L'ambulance arrivait.

— Alors, que peut-on faire pour elle ? interrogea Hill.

— Espérer que le lever du soleil oblitère son esprit et qu'elle n'ait peur que la nuit.

— Son âme ne s'évanouira pas à la lumière du jour, révéla Max d'une voix toujours tendue.

Tous les hommes pesèrent plus fort sur lui, accélérant son hémorragie, mais nous savions déjà que celle-ci ne le tuerait pas. À moins qu'on ne lui ôte son grigri ou qu'on ne trouve un moyen de détruire Estrella, il ne mourrait peut-être jamais. Comment se fait-il que les plus maléfiques des salopards ont toujours aussi peur de la mort ? Des lâches, tous des lâches.

Les ambulances étaient au nombre de deux, et nous dûmes laisser les infirmiers emmener Max et Estrella – même si, informés qu'il s'agissait d'une zombie, ils parurent ne pas savoir qu'en faire. L'un d'eux me demanda :

— On peut lui donner des sédatifs pour qu'elle arrête de souffrir ?

— Je ne sais pas si ça marchera.

Puis je pris conscience que j'avais été idiot, tellement préoccupée par ce qu'un pouvoir sur les morts pouvait faire de plus monstrueux que j'en avais complètement oublié les aspects les plus miséricordieux de mes dons.

Je m'approchai de la zombie allongée sur le brancard, qui continuait à gémir et à se plaindre qu'elle avait mal. Je doutais fort que ce soit réellement le cas, mais peut-être était-ce comme les douleurs fantômes des amputés, qui continuent à souffrir de leurs membres manquants des années après. Estrella s'attendait à avoir mal, donc elle avait mal, et elle avait certainement peur. Si j'avais su que je ne pourrais pas délivrer son âme ce soir, je lui aurais quand même tiré à travers pour sauver Connie, mais je l'aurais regretté d'avance.

Elle leva vers moi ses grands yeux bruns écarquillés. Je lui pris la main et canalisai ma nécromancie vers elle en pensant : *Calmez-vous, n'ayez pas peur*. Je le lui chuchotai et sentis son corps se détendre tandis qu'une partie de sa terreur s'effaçait de ses traits.

— Que faites-vous, Anita ? glapit Max.

Je ne répondis pas, mais Estrella sursauta, frémit et se mit à

geindre. Elle reconnaissait le son de sa voix, et elle savait que ça n'annonçait rien de bon pour elle.

— Il ne peut plus vous faire de mal, Estrella. Vous êtes en sécurité.

C'était à la fois la vérité et un mensonge, mais son regard s'apaisa de nouveau.

— Elle est à moi, à moi ! Son âme m'appartient !

Je souris à ce joli visage de zombie qui ne se rendait pas compte qu'elle était morte. Estrella me rendit son sourire.

— Vous êtes calme, en sécurité.

— Je suis calme, en sécurité, répéta-t-elle.

Je lui tapotai la main et la reposai sur la couverture qu'on avait étendue sur elle. Puis les infirmiers la chargèrent à l'arrière d'une des ambulances.

J'allai parler à Max avant qu'ils ne fassent de même pour lui. Nous accompagnerions l'autre ambulance, parce que, quand Hudson m'avait demandé si Max pourrait utiliser sa magie pour s'échapper, je n'avais pas été foutue de répondre. Il avait déjà réussi une chose qui aurait dû être impossible, donc je n'osais plus m'avancer.

— Que lui avez-vous fait ? demanda-t-il en tirant sur les lanières qui l'attachaient à son brancard et les menottes sur ses poignets.

— Je l'ai aidée à avoir moins peur.

— Je veux qu'elle ait peur. Je veux qu'elle se souvienne que tout ça est sa faute, et uniquement la sienne.

— Pourquoi, parce qu'elle vous a plaqué ? Vous êtes mauvais perdant, Max.

— Maximiliano, et elle est à moi, Anita, à moi ! Ne la touchez pas avec votre magie !

— Elle m'écoute ; elle écoute ma nécromancie. Vous avez emprisonné un bout de son âme en vous, et vous n'êtes quand même pas capable de m'empêcher de la contrôler.

— Je vous ai arrêtée pendant l'émission en direct.

— Ouais, parce que vous pouviez la toucher et pas moi, mais maintenant je peux la toucher et pas vous. Je vous parie que je peux lui donner des ordres, même si vous ne voulez pas. Je l'empêcherai d'avoir peur et de s'agiter jusqu'à ce qu'un juge nous donne la permission de vous ôter votre grigri pour libérer son âme, parce que le trafic d'âmes est un crime. Vous le saviez ?

— Comment prouverez-vous que je détiens son âme ?

— Je n'en aurai pas besoin. Il y a quelques années, quelqu'un a tenté de vendre son âme sur eBay et un juge a décrété que l'âme est l'équivalent d'un organe humain ; or il est interdit de vendre un morceau de soi.

— D'accord, mais ça ne prouve toujours pas que j'ai fait quoi que

ce soit pour mériter la peine capitale, et, le temps que toutes les audiences soient terminées et que vous puissiez m'enlever mon grigri, j'aurai récupéré. L'affaire traînera au tribunal pendant des années. C'est trop difficile de faire comprendre le fonctionnement de la magie à un jury. Je leur dirai que mon père était un salaud, qu'il m'a abandonné. Sa femme n'appréciera pas de découvrir qu'il a eu un bâtard avec Dominga Salvador.

Max avait raison sur ce point.

— Les jurés adorent les vidéos, Maximiliano. Ils vous haïront d'avoir fabriqué des esclaves sexuels. Ils penseront que, si la grâce de Dieu ne les en avait préservés, ça aurait pu être leur femme, leur sœur ou leur fille – voire elles-mêmes, pour les femmes. Le temps qu'on en ait terminé avec vous, ils vous planteront personnellement l'aiguille dans le bras.

— Un bon avocat fera en sorte que le jury ne puisse jamais voir ces vidéos, Anita. Elles sont trop préjudiciables et monteraient les jurés contre moi. Si j'étais condamné, ce serait pour malfaisance magique, et mon exécution serait immédiate. Ils ne prendraient pas le risque que le verdict soit annulé après ma mort ; ça fait tache sur le CV d'un juge.

— Rappelez-moi ce que vous avez étudié à la fac, Maximiliano ?

— Le droit.

— Évidemment. (J'eus un sourire qui ne lui plut pas). Mais, en fait, il me suffit d'obtenir la permission de vous ôter tous vos objets magiques dangereux. Je pourrais dire sans mentir que j'ignore les fonctions exactes du grigri. Après tout, je ne pratique pas le vaudou, pas vraiment. Si on vous l'enlevait ce soir, je crois que trois balles dans la poitrine suffiraient pour que vous mouriez sans autre intervention de notre part.

— Vous n'obtiendrez jamais qu'un juge vous donne cette permission alors que je suis aussi amoché.

Je me penchai vers lui et dis tout bas :

— Vous avez sans doute raison, mais je vais essayer quand même.

Il eut un sourire arrogant, comme s'il se sentait parfaitement à l'abri derrière son mur de magie trop compliquée pour qu'on l'explique à la plupart des juges, sans rien d'assez solide pour être qualifié de preuve. Et, de fait, il n'aurait pas dû avoir grand-chose à craindre tandis que les infirmiers le chargeaient dans l'ambulance et que nous montions dans le Bear Cat pour le suivre. Mais je ne voulais pas qu'il n'ait rien à craindre. Je ne voulais pas qu'Estrella se retrouve coincée dans son corps à moitié détruit pendant des semaines tandis qu'on se battrait au tribunal.

Je trouvai Manny et le reste de sa famille dans la salle d'attente adjacente à la salle d'opération. Je portais toujours ma tenue de SWAT,

et Mercedes mit quelques secondes à me reconnaître. Elle ressemblait à Connie en un peu plus jeune. Elle se leva et vint me serrer dans ses bras.

— Merci de les avoir sauvés.

Puis Rosita apparut avec son mètre soixante-quinze, ses larges épaules et sa silhouette presque carrée. Elle portait toujours ses cheveux en chignon dans la nuque, pour que Manny puisse les défaire et les lui broser le soir. Elle aurait sans doute été gênée que je le sache, mais je trouvais ça adorable qu'ils continuent à s'aimer ainsi après toutes ces années.

Connie m'étreignit et se mit à pleurer, ce qu'elle n'avait pas fait au cimetière. Manny fut le dernier à me serrer dans ses bras.

— Comment va Tomas ? demandai-je.

Il m'entraîna d'un côté de la pièce, à l'écart des femmes de sa vie.

— Il survivra, mais ils ne mesurent pas encore l'étendue des dégâts et, après lui avoir tiré dessus, le... le type lui a marché sur la jambe. Il a une vilaine fracture.

Je songeai à Tomas, assez rapide pour se qualifier pour le championnat du Missouri, assez doué pour que des lycées et même des facs de la région commencent à s'intéresser à lui. Il courait comme le vent, m'avait dit Manny. Je regrettais de n'être jamais allée au stade pour assister à une de ses courses.

— Max doit mourir, Manny.

Son regard se fit plus funeste que je ne l'avais jamais vu.

— Il a tué ces filles pour les relever en tant que zombies, non ? Ça lui vaudra un mandat d'exécution.

— On ne peut pas prouver qu'il les a tuées, ou, du moins, ce sera très difficile.

— Tant qu'il vivra, il sera un danger pour ma famille et pour toi.

— Je sais, et s'il avait pu mourir on se serait déjà chargés de lui ce soir.

— Comment ça, « s'il avait pu mourir » ?

Je soupesai le règlement qui m'interdit de parler d'une enquête en cours à un civil contre la possibilité d'avoir l'avis d'expert en vaudou de Manny. Devinez ce qui l'emporta. Il était mon ami, et ce monstre avait déjà traumatisé sa famille. Je lui racontai tout ce que je savais.

— Donc il doit tuer les femmes et capturer leur âme, et c'est ce que représentent les cheveux, ou c'est juste leur mort qui alimente la magie ? me demanda-t-il à la fin.

— Je ne sais pas, tu es meilleur que moi en vaudou, à toi de me le dire.

— Il existe toujours une chose qu'il ne faut pas faire, sans quoi la magie du grigri est annulée.

— Je sais. La dernière fois que j’ai eu affaire à un de ces trucs, le sort était alimenté par un type de sang, et brisé par un autre type. Mais il n’y avait pas de sang sur celui-ci, juste des cheveux tressés autour d’un lien en cuir.

— Les cheveux des femmes ?

— Oui.

— Et il allait planter un couteau dans le cœur de Connie, mais il n’a jamais utilisé sa lame sur Tomas.

— En effet.

Je fronçai les sourcils. Je ne suivais pas son raisonnement, mais je voulais qu’il le pousse jusqu’au bout.

— Je me demande si des cheveux d’homme suffiraient à briser le sort ?

— Je ne comprends pas.

— Il faudrait enrouler des cheveux d’homme autour du lien en cuir, ou peut-être juste quelque chose qui contient de l’ADN masculin.

— Ça marcherait peut-être, mais si on sait que ça risque de briser le sort et de le tuer potentiellement, d’un point de vue légal, on n’a pas le droit de le faire.

— Je suppose que non, mais plus tard, une fois qu’on lui aura enlevé son grigri, il faudra quand même briser le sort pour libérer les derniers zombies.

— D’accord, donc on essaiera des trucs de garçons, parce que les garçons c’est dégoue, dis-je en souriant.

Ma plaisanterie retomba à plat.

— Ils ne savent pas si Tomas remarquera un jour, à plus forte raison s’il pourra courir.

— Je suis vraiment désolée, Manny.

Il acquiesça d’un air sombre.

— Tu m’as ramené mes enfants en vie. Connie va se marier, et son frère assistera à la noce même si on doit le pousser dans une chaise roulante. On est tous vivants grâce à toi, Anita.

Il prit ma main dans la sienne, puis me serra de nouveau dans ses bras. Je lui rendis son étreinte.

Quelques instants plus tard, un chirurgien vint nous annoncer de bonnes nouvelles. La balle s’était enfoncée dans l’abdomen, si bien que Tomas avait souffert d’une hémorragie interne, mais il allait s’en remettre. L’orthopédiste pensait pouvoir réduire sa fracture de sorte que, avec beaucoup de rééducation, Tomas finirait par remarcher. Il était jeune et en bonne santé ; ils espéraient même qu’il pourrait se remettre à courir un jour.

Il y eut une nouvelle tournée de larmes et de câlins, et je pus quitter les Rodriguez sur une note positive. Je me rendis dans la chambre d’Estrella, qui était toujours paisible mais prisonnière de son

corps et consciente. Maximiliano méritait de mourir pour ce qu'il lui avait fait, sans parler du reste.

— Je n'ai plus peur, me dit-elle. Merci.

— *De nada*, répondis-je, car j'avais vraiment l'impression de n'avoir rien fait pour elle.

Je ne pouvais pas libérer son âme, ni lui faire tout oublier. Je ne pouvais pas la remettre dans sa tombe. Tout ce que je pouvais faire, c'était lui éviter des souffrances morales pendant qu'on se battait au tribunal pour la délivrer de l'esclavage auquel Max l'avait réduite.

Elle écarquilla les yeux et tendit la main vers moi. Je la pris sans réfléchir, et, l'instant d'après, je sentis Estrella « mourir » aussi subitement que si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. Que diable... ?

Mon téléphone sonna, et je sursautai.

— Blake à l'appareil.

— Où êtes-vous ?

C'était Hudson.

— Dans la chambre de la zombie, Estrella. Elle vient juste de mourir. Comme ça, pouf ! J'ignore ce qui s'est passé.

— L'hôpital vient de m'appeler. Maximiliano a succombé à ses blessures.

— Il ne pouvait pas en mourir, protestai-je.

— Je sais.

— Merde ! Je vais voir.

— Assurez-vous d'avoir des témoins pendant que vous examinerez le corps, Blake. Vous avez un lien personnel avec lui ; ne leur laissez aucune possibilité de vous tenir responsable.

— Je n'ai rien fait.

— Je vous recommande juste d'être prudente.

— D'accord, je garderai une infirmière avec moi.

— Bonne idée.

Il raccrocha, et je me mis en quête de notre méchant défunt.

Un médecin et une infirmière nommée O'Reily m'accompagnèrent dans la chambre.

— Il allait bien quand je suis sortie tout à l'heure, rapporta cette dernière. Puis ses moniteurs se sont mis à sonner, et il est mort d'un coup.

J'enfilai une paire de gants chirurgicaux.

— On m'a dit qu'il avait succombé à ses blessures, c'est exact ?

Le docteur Pendleton fronça les sourcils.

— Il a reçu trois balles de gros calibre dans la poitrine, donc, oui, il est fort probable qu'on inscrira ça comme cause du décès.

— J'ai besoin de chercher quelque chose sur lui.

— Quoi donc ?

— De la magie.

De ma main gantée, je relevai la manche gauche de sa blouse d'hôpital. Je m'attendais à ce que son grigri ait disparu, mais il était toujours là, les cheveux noirs d'Estrella enroulés autour du lien de cuir avec ceux de ses autres victimes.

— Tout m'a l'air en ordre, commentai-je.

— J'ai lu son dossier. Vous pensiez que cette chose l'aidait à rester en vie malgré ses blessures.

— En effet.

— Il était marqué qu'il ne fallait la lui ôter sous aucun prétexte, ajouta l'infirmière O'Reily, donc nous n'y avons pas touché.

J'opinaï.

— Pour le tuer, il aurait fallu que vous coupiez le lien, or il est intact.

— Alors, pourquoi a-t-il cessé de fonctionner ? s'étonna-t-elle.

— Honnêtement, je n'en sais pas plus que vous. Je ne suis pas experte dans ce type de charmes.

— Je déteste la paperasse qu'il faut remplir chaque fois que de la magie s'introduit dans mon hôpital, grommela le docteur Pendleton.

— La magie complique tout, acquiesça l'infirmière.

— Parfois, oui.

J'ôtai mes gants et voulus les mettre à la poubelle. Par terre, j'aperçus un cheveu poivre et sel mi-long, un peu bouclé et... probablement rêche au toucher. Je l'aurais parié, parce que les cheveux de Manny étaient poivre et sel, mi-longs, un peu bouclés et rêches.

— Putain de merde ! soufflai-je.

— Vous avez dit quelque chose, marshal ? demanda le docteur. Je secouai la tête.

— Non, non, je parlais toute seule.

Je sortis sans ramasser le cheveu. Peut-être qu'il n'était pas à Manny. Après tout, il existe des tas d'autres gens dont les cheveux bruns grisonnent avec l'âge. Ce n'était pas forcément un des siens, mais c'était lui qui avait suggéré que, peut-être, un cheveu d'homme briserait la magie. Était-il venu dans la chambre de Max ? Je n'en savais rien, et, tout en longeant le couloir de l'hôpital, je décidai que je ne le lui demanderais pas.

Estrella était libre. Max ne pouvait plus nuire à quiconque. Manny et sa famille, moi et les miens n'avions plus rien à redouter de lui. Il ne m'enverrait pas de zombies tueurs aux trousses comme sa mère l'avait fait. Et sa mort ne représentait pas une grande perte pour l'humanité ; en réalité, elle nous avait probablement fait gagner quelques points.

Alors, pourquoi cela me perturbait-il que Manny ait pu faire une

chose pareille en douce ? Avait-il contemplé son fils adulte en se demandant ce qu'il aurait pu être s'il l'avait connu et élevé comme ses autres enfants ? Ou n'avait-il vu en lui que le monstre qui avait tenté de tuer deux de ses enfants et failli en laisser un infirme ?

Épilogue

Le temps qu'arrive le jour du mariage de Connie, Tomas marchait avec des béquilles, et il put descendre l'allée centrale par ses propres moyens pour rejoindre son futur beau-frère. Il passa la plus grande partie de la réception qui suivit dans le fauteuil roulant où Connie l'avait forcé à s'asseoir, mais tout le monde était vivant et put assister à la noce. Ça comptait ; ça comptait beaucoup. Personne ne vint frapper à la porte de Manny pour l'interroger sur la mort de Maximiliano. « C'est de la magie ; qui sait pourquoi elle a soudain cessé de fonctionner ? » semblait être le consensus général.

Mais puisque Max était officiellement mort de ses blessures par balles j'eus droit à une enquête des Affaires Internes, tout comme le sergent Hudson, qui était l'autre tireur. Je n'ai plus le droit de bosser avec les SWAT ici à St. Louis tant que je n'aurai pas été blanchie. Je crois que, si Estrella la zombie avait pu témoigner, ils m'en auraient voulu encore plus, mais, légalement, les zombies n'ont pas de droits, donc elle ne pouvait pas être retenue à charge contre moi. Mais j'avais déjà eu affaire à ces deux inspecteurs des AI, et ça ne leur plaisait pas que je collabore avec les SWAT. Du coup, je chéris encore davantage mon statut particulier comparé aux flics normaux. Vive les mandats d'exécution qui font de nous des assassins assermentés – ça nous simplifie tellement le travail !

Je me suis mise à utiliser des animaux plus petits comme sacrifices, et je n'ai pas relevé d'autre zombie semblable à Thomas Warrington. Gros soulagement. Mais, même sans ça, mes zombies deviennent de plus en plus « vivants ». Avant Warrington et les victimes de Max, je ne m'inquiétais pas de leur qualité grandissante, mais là, je commence à me demander ce qui arrive à mes pouvoirs. Jusqu'où mes zombies vont-ils continuer à s'améliorer ? Je l'ignore, mais je commence à penser qu'il va bientôt me falloir une réponse à cette question.

Asher est toujours sur notre liste noire. Même Jean-Claude a déserté son lit depuis quelques semaines ; du coup, Asher peut passer tout le temps qu'il veut avec Kane – ou tout le temps que Kane veut. Lui, il est ravi de cette monogamie toute neuve, mais visiblement ce n'est pas ce qu'Asher avait en tête. Il s'est mis à poursuivre tous les gens qu'il tenait pour acquis, y compris Dem, qui se délecte de le repousser.

Dem s'entend bien avec tous les autres membres de notre groupe.

En fait, un de ses plus gros atouts, c'est qu'il est extrêmement facile à vivre comparé à Asher. Il veut toujours qu'on le choisisse comme tigre pour notre cérémonie d'engagement, mais on va d'abord voir comment ça se passe avec lui sur le plan domestique.

Nous hésitons à ajouter les trois femmes à notre groupe, essentiellement parce que la toute première de mes amantes, Jade, a pété les plombs. Elle souffre beaucoup, et Domino m'a demandé de prendre ses sentiments en considération. Je vais lui laisser un peu de temps, mais pas beaucoup. Elle m'a demandé de lui faire rencontrer les autres femmes pour qu'elle puisse comprendre pourquoi je les préfère à elle. Le simple fait qu'elle ne pige pas pourquoi je veux des amantes qui apprécient aussi les hommes est l'une de ses grandes faiblesses. Quiconque me connaît intimement se doute que je ne serai jamais une pure lesbienne. Comme l'a dit Fortune un soir pendant le dîner, « Tu aimes trop la bite pour y renoncer ».

Le fait que Fortune, Echo et Magda puissent toutes le comprendre sans avoir couché avec aucun de nous et que Jade n'y parvienne pas après deux ans dans mon lit explique pourquoi elle ne progresse pas beaucoup en thérapie : il faut être honnête avec soi et avec son psy. Je sais que Jade n'est pas honnête avec elle-même, et qu'elle ne doit pas l'être davantage avec son psy.

Donc nous n'avons toujours pas de tigre pour la cérémonie d'engagement, même si j'ai accepté le fait que Cynric, Sin, fasse partie de notre groupe poly. Jean-Claude le voit plutôt comme un neveu bien-aimé et ne veut pas l'épouser, ce qui me paraît assez sain. Si ça ne marche pas avec Dem, nous serons de retour à la case départ.

Je crois que nous espérons tous que Fortune conviendra, mais Jade nous empêche de tenter l'expérience pour le moment. Je suis à deux doigts de rayer Domino et Jade de mon carnet de bal, parce que, franchement, ils réclament trop d'entretien pour trop peu de satisfaction en retour. De toute façon, Domino ne fait déjà plus que me nourrir, et Jade ne sera même plus mon casse-croûte si elle persiste à appuyer sur tous mes mauvais boutons relationnels. Si seulement elle pouvait voir que, moi aussi, j'appuie sur tous ses mauvais boutons ! Nous n'avons pas du tout la même conception de l'amour, et je doute qu'on puisse y faire quoi que ce soit.

Narcisse est retourné auprès de ses hyènes, mais la plupart d'entre elles trouvent qu'il a vraiment merdé sur ce coup-là, et on parle d'un coup d'État imminent. Jean-Claude a fait savoir que nous n'interviendrions pas si cela se produisait. Narcisse tente de regagner la loyauté de ses gens, parce qu'il a enfin compris qu'un roi sans sujets n'en est pas un.

Dem est toujours capable de se transformer en lion et en tigre doré, Micah en tigre noir et en léopard. Je sais maintenant qu'il a

besoin de cette démonstration de pouvoir supplémentaire pour l'aider à éviter les pires des combats potentiels quand il se déplace aux quatre coins du pays. Du coup, je m'inquiète davantage pour lui.

Désormais, il peut appeler la chair des tigres en plus de celle des léopards pour les guérir. Peu importe la couleur des tigres en question ; du coup, nous nous demandons s'il finira par acquérir des formes supplémentaires. Comme la souche tigrée de la lycanthropie est une forme innée plutôt que contagieuse, ça soulève beaucoup de questions métaphysiques. Jusqu'ici, nous avons plus de questions que de réponses, mais les tigres-garous font des recherches sur leur fameuse prophétie pour nous en fournir.

Puisqu'il peut désormais se changer en lion, Dem a formé une coalition très amicale avec Nicky et Travis. Ça ne le dérange absolument pas que ce dernier reste le cerveau émotionnel de leur trio. Après tout, comme il l'a dit lui-même : « Si j'avais un tant soit peu d'intelligence sur ce plan, je ne serais pas tombé amoureux d'Asher ». Il n'a peut-être pas tort.

Nous travaillons toujours au dessin des alliances pour Jean-Claude et moi, mais nous nous sommes attaqués sans attendre au problème de la robe de mariée, de celles des demoiselles d'honneur et des smokings pour les hommes. Combien de gens feront partie de la noce avec nous ? Asher devait être le témoin de Jean-Claude, mais il va devoir regagner ce privilège. Jean-Claude souhaite une robe vraiment spectaculaire pour moi ; je me contenterais d'une robe avec laquelle je pourrais danser pendant la réception sans mettre personne en danger autour de moi. Ce qui exclut la jupe à cerceaux.

Les couronnes prennent forme plus vite que les alliances. J'ai essayé de refuser que nous en portions, mais Jean-Claude a insisté :

— Je suis le Roi et tu es ma Reine.

— Je croyais que j'étais votre général.

— Aussi, et, si tu veux, on peut te faire tailler un uniforme sur mesure. Moi, je jouerai les nobles teeeeeellement reconnaissants.

Je lui ai dit que ça ne serait pas nécessaire, mais merci.

— Je n'ai encore jamais couché avec une femme en uniforme, a-t-il murmuré pensivement.

Pourquoi ai-je l'impression que, quand on prendra mes mesures pour la robe, on reparlera de cette histoire d'uniforme ? Ça ne me dérange pas vraiment ; après tout, Jean-Claude aussi fait des efforts vestimentaires pour moi.